

Voyages, voyages

**Explorations, treks
et aventures autour du
monde - 1973-1999 –
Tome 1**

Benjamin LISAN

Avec les photos de l'auteur

1 Introduction à mes récits de voyage

Lorsque la chance m'a été donnée d'être né à Madagascar, d'y avoir vécu 5 ans, puis d'avoir suivi mes parents dans leurs séjours de longue durée, dans des pays exotiques, il m'est venu, tout naturellement, le désir de voyager.

De ces voyages, ont été tirés des récits, que j'avais distribués dans le cercle restreint de ma famille et de mes amis proches. Des amis m'ont alors suggéré l'idée d'en faire profiter un plus grand nombre en les éditant sur la forme d'un livre.

Ces récits concernent une vingtaine de pays très différents, visités entre 1973 et 2013 :

1. Les U.S.A avec ses richesses, son immensité et ses paysages de western.
2. L'U.R.S.S avec ses magnifiques châteaux et ses problèmes de dissidence.
3. La Côte d'Ivoire avec sa forêt vierge, ses coutumes tribales et son passage au XXème siècle.
4. L'Algérie avec ses magnifiques sites grandioses, montagnes, déserts, canyons, et ses problèmes agricoles.
5. La Haute Volta, un des pays les plus pauvres du monde situé dans la région du Sahel.
6. Etc. ...

Ici, nous remercions nos multiples sources d'informations que nous ne pouvons citer et qui nous ont permis d'écrire ce livre. Pour la finition, nous signalons l'aide précieuse dont nous avons bénéficié, encyclopédies et grands dictionnaires existants en France.

Je remercie également ma mère, Eliane Lisan¹, pour sa collaboration concernant mon premier récit sur l'Algérie.

Les buts de ces comptes-rendus de voyages, de séjours et de réflexions, étaient multiples. D'abord par ce livre, j'ai voulu montrer à toute personne séjournant ou voyageant dans les pays étrangers, la possibilité d'en rapporter des informations, quel que soit le régime politique, même dictatorial, présent dans le pays où l'on vit ou séjourne.

Je veux aussi signaler l'intérêt, pour, dans le nôtre, la connaissance journalistique des pays étrangers, de la contribution de tous comptes rendus de voyages ou de séjour, rédigés à la manière d'un reporter ou d'un écrivain. J'ai voulu ainsi, inciter mes lecteurs, par l'exemple que constitue ce livre, à faire de même en les convainquant de l'utilité de ce travail, dans de nombreux domaines d'études.

L'intérêt, je crois, de ces notes, pour le lecteur sera de présenter si possible que des détails _ touristiques, sociologiques ... _ sur le pays qui n'ont pas été ou ne seront jamais relevés, par / dans les guides touristiques.

Une autre idée de ce livre est de fournir des informations sur des pays sur lesquels les témoignages ne sont pas nombreux. Par exemple, on a beaucoup écrit sur les Etats-Unis, mais l'énorme masse d'informations données sur ses réalisations techniques et économiques masque souvent la réalité humaine du pays et donne souvent l'impression de bien connaître le pays. Idem pour l'Algérie, la Côte d'Ivoire etc.

D'autres personnes vivants dans certaines nations n'osent pas écrire, pour ne pas risquer des ennuis avec le gouvernement - journalistes craignant l'expulsion, commerciaux craignant pour leur marché, personnes désirant plus tard retourner dans le pays pour retrouver leurs amis, habitants craignant l'expulsion ou la prison (comme avec l'Algérie ...).

Ce livre a aussi pour but de présenter aux Ivoiriens, Américains, Algériens, Soviétiques ou aux dirigeants de l'un ou de plusieurs de ces pays, dans le cas où ils ne désireraient pas la circulation de ce livre chez eux, la vision que peut avoir des

¹ Malheureusement décédée en 1995, à 61 ans, d'une longue maladie.

étrangers de leur pays. La partie "réflexion personnelle" à la fin de chaque compte-rendu tente, par une analyse, de leur montrer les défauts et les qualités que l'auteur a semblé relever sur leur contrée.

Pour ces comptes-rendus, j'ai essayé si possible de me rendre à toutes les sources d'information quelles que soit leurs tendances. Dans le cas où celles-ci étaient insuffisantes, les citoyens de ces pays (« autochtones ») ne voyant pas toujours clairement les défauts et qualités de leur pays, je me suis adressé aux étrangers vivants depuis longtemps dans le pays et pouvant le comparer au leur et à d'autres.

J'aurais préféré pour ce livre faire une compilation des aspects des pays visités sous la présentation de dossiers par thème - La classe dirigeante - la classe moyenne..., les entreprises et l'économie ..., à la manière du livre "Les Russes" d'Endrish Smith (livre de poche). Le manque de temps contribuant à la relative superficialité des analyses, je l'ai présenté plutôt comme un compte-rendu de voyage, plus attrayant, dynamique, en intercalant dans le récit toutes les informations significatives, que j'ai pu relever sur / dans le pays.

Ce livre, en dernier lieu, s'adresse à tous les lecteurs _ qu'ils soient journalistes, ou non _ pour leur loisir et leur plaisir personnel. On y trouvera même un peu de suspense, lorsque je suis parti à la rencontre des dissidents soviétiques, en 1980 et 1982, et lorsque je me suis retrouvé à la merci d'escrocs, comme au Maroc en 2004, au Bénin en 2014, lors de ma traversée solitaire d'un péninsule arctique canadienne, en 1998.

J'espère que mon livre sera suffisamment clair pour être compris de tous. Mon désir le plus cher est qu'il puisse apporter quelque chose à tous et pour tous.

PS. Si certains comptes-rendus ne sont pas datés et des noms omis, ces omissions ont pour but de ne pas attirer des ennuis aux personnes rencontrées sur place.



Un des nombreux ferries norvégiens (© B. Lisan).

2 Algérie 1973

VOYAGE EN ALGERIE en août 1973

Par Benjamin LISAN.

(Dernière mise à jour en 1979).

Je décollai pour ce beau pays, à l'aéroport d'Orly, au début du mois d'août 1973.

A l'arrivée au-dessus de l'Algérie, nous survolâmes les grands domaines agricoles céréaliers assez desséchés des environs de Rouïba situé à l'est d'Alger, avant de nous poser sur l'aéroport d'Alger.

Les fermes de cette région sont construites dans le style provençal.

A Orly, j'ai aussi mal passé la frontière qu'une personne ayant oublié sa carte d'identité. En effet, je l'avais oubliée dans mes bagages, enfermés dans la soute de l'avion, prêt au décollage 2. A l'inverse, à Alger, je passai la frontière comme une lettre à la poste : mes hôtes prévenus l'avaient récupéré dans mes bagages dans le hall d'arrivée des valises et me l'avaient remise à travers les grillages de la douane, avant que j'arrive moi-même au contrôle des papiers. Ouf ! le principal, c'est que je sois passé.

Après avoir rempli les formalités d'usage et la fiche de déclaration de devises — fiche à remplir traditionnellement dans tous les pays socialistes 3 - j'ai fait le change à la banque de l'aéroport pour acquérir des dinars algériens - monnaie inconvertible — et ensuite nous partîmes en direction de la ville en passant devant l'aérogare des lignes aériennes intérieures très bon marché dans ce pays (comparativement aux lignes intérieures françaises).

Le ciel algérien, en août, était d'un bleu profond et le temps très chaud. La route de l'aéroport était bordée de jolis palmiers courte de taille et de champs de légumes. Certaines cultures poussaient sous serres plastiques, mais le film plastique qui les recouvrait était lacéré et arraché. L'hôte qui me recevait en Algérie m'indiqua, que les agriculteurs ne regardent pas à la dépense étant donné la subvention de l'agriculture ici. Nous sommes passés devant un bâtiment ultra-moderne aux vitres réfléchissantes. C'est ici qu'est élaboré le plan dirigiste déterminant l'avenir économique du pays. Puis, nous avons traversé une zone industrielle ; les entreprises nationales étaient repérables par leur nom commençant par "SONA...".

Nous sommes passé au-dessus d'une petite rivière l'oued El Ara ah, recueillant toutes les eaux usées de la ville et ayant leur odeur caractéristique. Puis nous avons longé la mer et une grande gare de triage dans le quartier d'Hussen Dey, où des wagons de marchandises français neufs et très anciens se côtoyaient. Puis nous passâmes devant les entrepôts du port, dont la plupart visiblement datent d'avant l'indépendance comme l'immense majorité des immeubles d'Alger. De notre route longeant la mer, une vue magnifique s'offre d'Alger la blanche, la ville tant décrite par les marins et les poètes, et dont l'origine remonte à la plus haute antiquité.

Dans la baie d'Alger, un grand nombre de bateaux étaient ancrés attendant le déchargement en raison des longs délais des ruptures de charge dans ce port.

2 A l'époque, en 1973, il suffisait d'un simple carte d'identité pour rentrer en Algérie.

3 Les Algériens ne pouvaient sortir à l'époque d'Algérie, qu'avec 300F de devises.

Nous sommes arrivés ensuite à la place de la Grande Poste de laquelle - et dans son prolongement - on peut apercevoir le gigantesque hôtel El Aurassi (5 étoiles) le plus grand et le plus cher d'Algérie. Mes hôtes résidaient au 24 boulevard Zirout Youcef, une magnifique avenue suspendue bordée par de très beaux immeubles blancs 1900 à arcades, d'un côté, et par la voie de chemin de fer en contre bas, conduisant à la gare d'Alger. Leur appartement en front de mer, avec vue sur le port et la mer était magnifique : plafond à moulures, jolis meubles anciens trouvés chez les antiquaires d'Alger. (En effet la plupart de ces meubles avaient été laissés dans le pays au moment de l'indépendance par les colons français. La plupart des immeubles d'Alger, qui ont dû être luxueux, datent de la colonisation).

Après nous être installés, nous avons fait un rapide tour de la ville.

Ce qui nous a frappé après avoir atteint la place de la grande poste où s'arrêtent des vieux bus Pegazo bleus, bondés, c'est la densité de la foule dans les rues d'Alger. 20 % à 30 % des femmes sont voilées.

Notre première visite fut la Grande Poste d'Alger : un très bel édifice dans le style néo-mauresque, avec un immense plafond décoré d'arabesques en reliefs, construit en 1913.

Les guichets aux laitons polis sont minuscules comparativement aux dimensions de la salle.

En face dans la devanture d'une librairie nationalisée, j'ai eu la surprise de découvrir un traité de viticulture (culture de la vigne), ce qui est incongru dans ce pays à la stricte orthodoxie islamique. Il est resté plus tard, plusieurs années en librairie.

Ensuite nous avons suivi la rue Didouch Mourad, la rue la plus fréquentée et la plus commerçante d'Alger. Elle est bordée par des magasins d'apparence riches, de nombreux cafés et de petits arbres semblables aux orangers. Les rares magasins d'état de la rue - un drugstore et un ancien monoprix nationalisé à l'indépendance - sont en général mal achalandés.

Cette rue passe en dessous de l'université d'Alger, aux bâtiments méditerranéens vieillots et charmants entourés de petits jardins sans gazon. Cette voie comporte un grand nombre de librairies privées avec une seule d'état et un bouquiniste. J'ai constaté en y entrant que les livres étaient variés et de toute tendance, la plupart en français, cette variété peut sembler assez étonnante pour qui a connu d'autres pays socialistes autoritaires. Le socialisme algérien semble à première vue moins rigide qu'on le dit, ou bien sa censure serait moins pesante que celle des pays de l'est.

J'y ai vu des livres de Raymond Aron, Jean-François Revel, ou des livres américains des éditions Time-Life. Les éditions Maspéro sont très singulièrement représentées ici. Chez le bouquiniste et dans une petite librairie située dans un passage, souterrain sous la rue Didouche Mourad, j'ai trouvé un grand nombre de livres de science-fiction et quelques livres sur les phénomènes parapsychologiques, et des livres en langue française des éditions MIR, venant d'U.R.S.S., en raison peut-être de leurs prix très bon marché.

Une boulangerie de la rue Didouche Mourad s'appelle "La boulangerie parisienne", avec des décors parisiens 1900 luxueux, mais le pain, comme tous les pains algériens, qui y est délivré a une mie de pain plus lourde et moins blanche que celle du pain français.

Au café peu entretenu des étudiants de la rue Didouche Mourad, j'ai pu en prêtant bien l'oreille écouter des conversations de jeunes exprimant leur opinion sur la politique étrangère de la France et d'Algérie. En général, ils désapprouvaient l'implantation de la France dans les Comores et à Djibouti.

La circulation dans les rues d'Alger semble très dense et les embouteillages sont nombreux vers 6h du soir. C'est vers cette heure que nous sommes retournés à notre domicile.

Dans la rue, j'ai constaté que les hommes ont ici l'habitude de cracher sur le sol.

A côté de l'entrée d'un tunnel routier de la faculté d'Alger, était suspendu une banderole où il était écrit "*la révolution pour le peuple et par le peuple*". C'est un rare exemple de la propagande du régime dans les rues. En général, la

propagande dans les rues en Algérie est quasiment inexistante contrairement aux autres pays socialistes. Mais à l'inverse, le conditionnement dans les écoles est très important. La majorité des étudiants algériens ne remettent pas en cause l'idée que le socialisme est le meilleur régime pour la société algérienne et il ne semble pas qu'il y a beaucoup d'opposition au régime dans les facultés (informations communiquées par mes hôtes).

On rencontre souvent dans cette rue des jeunes algériennes émancipées et élégantes - par opposition à celles qui gardent le voile. Parfois cette émancipation semble excessive : nous avons vu des jeunes femmes porter des bottes et des pantalons noirs en plein mois d'août. Le long de cette rue, des marchands de journaux vendent à la sauvette E1 Moujahid (le quotidien national, organe du parti unique F.L.N., en deux versions l'une arabe, l'autre française), le Monde (le plus vendu après El Moujahid, quelque fois censuré), le Figaro (souvent censuré).

J'ai découvert dans le quartier une maison de la bible. Toutefois la liberté de propagande, pour les religions autres que l'Islam, n'existe pas et cette maison constitue un exemple unique.

Les rues d'Alger sont assez animées en raison de l'énorme densité de population qui y vit. Avant l'indépendance, la ville était prévue pour 800 000 personnes, 900 000 avec la construction de quelques HLM dans le quartier d'EL BIAR. Elle logerait maintenant, d'après les estimations, officielles, 2 millions d'habitants⁴. Il n'est pas rare de trouver une famille de 8 personnes dans un deux-pièces avec en plus le mouton, au moment de la fête de l'Aïd El Kebir.

Pendant une dizaine de jours, j'ai eu l'occasion de visiter Alger à pied ou en autobus. Celui-ci étant subventionné, il ne coûte pas cher. Nous avons commencé par des promenades le long des rues.

Le rêve de Boumediène de 50 millions d'habitants semble devoir se réaliser⁵ : partout des jeunes jouant au football avec des boules de chiffons, ou parfois se battant violemment (Le football est le sport national du pays).

J'ai voulu visiter l'hôtel E1 Aurassi et pour cela je suis monté par le boulevard Hohamed Khemisti qui s'élève par une série successive d'escaliers jusqu'à l'esplanade de l'Afrique devant le vaste Palais du Gouvernement, haut de 8 étages, qui se tient la Présidence du Conseil.

Après le square bien entretenu, j'ai emprunté l'avenue du Docteur Frantz-Fanon qui passe devant la Bibliothèque nationale, vaste bâtisse dans le style colonial, la plus grande d'Algérie avec 650 000 volumes. En continuant cette rue, j'ai trouvé l'hôtel El Aurassi, un énorme bâtiment parallélépipédique de 8 étages. L'intérieur de cet hôtel, souvent vide, les deux derniers étages étant fermés, est luxueux et froid.

Cet immeuble construit par des Italiens, a la particularité de glisser très lentement sur le terrain de schistes altérés, gorgé d'eau, sur lequel il est construit.

Plus loin ce même terrain vers le sud, en contre-bas du quartier d'Hydra et de l'avenue Souidani Boudjama a déjà subi des glissements de terrains et une petite route qui y grimpe, devenue montagne russe, a été fermée finalement à la circulation. Une curiosité au bord de cette avenue est un pavillon rosé penché à presque 30°.

La ville d'Alger n'est pas très propre sauf le quartier résidentiel d'Hydra, parsemé de luxueuses villa anciennes et modernes, siestes d'ambassades ou villégiature de la haute bourgeoisie d'état. A côté du ravin qui borde le côté nord d'Hydra, au bord d'une rue qui monte de ce ravin puis tourne à gauche dans Hydra, se trouve le palais secret du président Boumediène repérable par un haut mur blanc et une guérite de soldat à l'entrée⁶.

Au-dessus de ce quartier avait réussi à survivre une minuscule charcuterie. Je ne sais pas si elle a survécu avec les lois interdisant l'élevage du porc en 75. Il n'y avait que 2 endroits à Alger vendant du porc : une épicerie Boulevard Mohamed V et cette charcuterie. L'Algérie vit dans une grande rigueur islamique, qui a été renforcée après 73.

J'ai aussi emprunté le boulevard Zirout Youcef — qui forme le front de mer - en passant devant la Wilaya (préfecture) d'Alger, de style néo-mauresque dans les tons verts (1913), puis l'hôtel de ville fie style néo-classique froid (1936) dans lequel sont souvent donnés des expositions temporaires de peintures modernes, puis devant l'hôtel Aletti dans le style

⁴ Source : mes hôtes en Algérie.

⁵ A l'indépendance, le pays comptait 8 millions de personnes, maintenant 18 millions avec un des plus forts taux de croissance démographique du monde.

⁶ On dit que le président ne dormait pas chaque nuit dans la même chambre. La résidence officielle du président est l'ancien palais du gouverneur, rue ???

des années folles, devant la Banque Centrale d'Algérie, avec une cour intérieure décorée de marbres et d'onxy algériens pour déboucher sur la Place des Martyrs, et devant la mosquée hanéfite de la Pêcherie (1660).

Son unique minaret carré et large, abrite une horloge. Après m'être déchaussé selon la coutume islamique, j'ai pénétré dans l'édifice pour y découvrir un bassin à ablution, puis une grande salle couverte de tapis, avec suspendu au plafond ouvragé des grands chandeliers. Aucun tableau figuratif, mais seulement des paroles du Coran accroches aux murs. Contrairement aux chaires auxquelles on accède par un escalier en spirale en Europe, ici on accède au minbar (chaire) par un escalier droit (ici en marbre sculpté) tourné vers l'intérieur de la mosquée.

Tout proche de la place des martyrs, on peut découvrir le quartier de la Casbah, le quartier de Bab el Oued et l'amirauté, une forteresse turque (XVII^e siècle) située sur une jetée, qu'il est interdit de photographier à cause de son usage militaire. La jetée et le Yacht Club attenant, est la "plage" et le rendez-vous de toute la gentry d'Alger. Pour s'y rendre, il faut une autorisation spéciale, liée à la condition d'être membre du Yacht Club.

Le quartier de Bab el Oued est l'un des plus surpeuplés d'Alger. Les façades de la plupart des beaux immeubles 1900 sont lézardées, le linge est étalé sur les balcons, les cages d'escaliers sont particulièrement dégradées et le temps où les ascenseurs fonctionnaient semble à jamais révolu.

Plus tard, je suis parti avec le gardien de mon immeuble Ladjal dans le quartier de la Casbah. Notre première visite fut la grande mosquée malékite (XI^e) située juste à côté de la mosquée de la Pêcherie. L'édifice avec sa cour à ciel ouvert orné de deux fontaines, laisse une impression de grande simplicité. La grande salle possède 72 piliers quadrangulaires blanchis à la chaux.

La mosquée suivante, la mosquée de Ketchaoua (1794) n'est pas strictement authentique puisque l'intérieur riche de style mauresque a été décoré par les Français. Au XIX^e siècle la mosquée fut transformée en cathédrale par les colonisateurs français et deux ailes formant transept lui ont été rajoutées. Une plaque en français et arabe, à l'entrée, commémore la restitution de l'édifice au culte musulman en 1962.

La plupart des plaques françaises des rues ont été retirée et remplacée par des noms arabes. Mais il reste quelques survivantes des noms français : rue du général Cavaignac, bar le Condé, restaurant du Berry, hôtel Aletti, hôtel Saint Georges, quartier de Fontaine-Fraîche, Maison Carrée etc....

Le quartier de la Casbah (turc du XVII^e s.) commence juste au-dessus de la mosquée.

Ladjal, mon guide, me conduit à travers les dédales des rues étroites et sales entre les maisons de 3 à 4 étages à toits niais s'enchevêtrant les unes dans les autres : la Casbah est restée inchangée depuis le tournage du film "*Pépé le Moko*". Il me vante ses exploits de résistant contre les parachutistes de Bijard, pendant la bataille d'Alger, avec des petits airs gênés. Il m'affirme être passé à la Gégène (tortures à l'électricité). Je dois avouer que je reste sceptique, car beaucoup d'algériens se vantent d'exploits de résistants après coup et le label "Résistant" n'est guère vérifiable ici.

Il nous a indiqué pratiquement toutes les traces de rafales de mitraillettes sur les murs du quartier et l'emplacement de deux maisons ayant sauté et n'ayant jamais été reconstruites.

Nous avons visité la mosquée de Sidi Abd Er Rahmane (1730) — le saint de la ville que viennent consulter des femmes pour des problèmes de fécondité - qui comprend la mosquée elle-même avec un gracieux minaret carré à étages d'arcatures, où brillent des revêtements de faïence, et une Koubba, décorée sur le pourtour des colonelles et renfermant le tombeau du Saint. Elle abrite un catafalque enrubanné de tissu vert remontant à une extrémité en pointe, ornée de drapeaux et d'ex-voto. Juste à côté il y a un lycée de style mauresque surmonté d'une grande coupole.

Nous avons pénétré dans une maison de la Casbah appartenant à des parents de Ladjal, située dans une ruelle sombre et étroite, à cause des nombreux balcons fermés soutenus par des troncs d'arbres mal équarris, qui s'avancent de chaque côté de la rue.

Cette maison de trois étages possédait une petite courette intérieure, un robinet d'eau au milieu, et un escalier ouvert sur la cour. De la terrasse où séchait le linge située au sommet, on pouvait apercevoir toute la ville. A l'intérieur de la maison peu astiquée plusieurs familles se côtoyaient et les femmes étaient dévoilées.

Les échoppes des commerçants des rues du bas de la Casbah, de taille réduite, offraient tous les produits traditionnels :

Henné, Khôl, parfums musqués, voile de femme en soie blanche (haïk), voilette de tulle se posant sur le nez (adjar), service à thé en cuivre martelé...

En bas de la Casbah, une église XIX^e siècle en néo-gothique qui avait brûlé, était en voie de démolition pour laisser la place à une mosquée, d'après ce qui était inscrit sur un panneau,

Nous sommes revenus par la rue Ben Mehdi Larbi bordée par les magasins du Bon Marché et des Galeries Algériennes - magasins d'États mal approvisionnés - de style néo-mauresque et traversant la place de l'Emir Abd El Kader, ayant à son centre une statue équestre de ce héros national placé sur un socle énorme (Je crois qu'avant l'indépendance une statue du maréchal Bugeaud, y trônait).

Suite à cette visite, mes hôtes m'ont emmené dans un très bel hôtel au cadre anglais, l'hôtel St Georges, comportant de belles collections de meubles mauresques anciens et de très beaux tapis.

Comme dans la plupart des établissements hôteliers nationalisés, les consommations proposés n'étaient pas disponibles. D'ailleurs dans ces hôtels, les appareils tombant en panne mettent longtemps à être réparés.

Pendant mon séjour, je me suis rendu aux différentes bibliothèques et celle du Centre Culturel Français située dans la rue derrière chez moi et j'ai remarqué qu'elles étaient bien fournies et d'accès facile.

J'ai été impressionné, dans mes balades, par la profusion des drapeaux dans les rues. Ils y sont accrochés en permanence. Je crois que cela est dû au fait que les Algériens en général, sont très nationalistes, nationalisme renforcé par la propagande de l'état.

Je me promenais souvent avec mon teckel. Les chiens étant très rares en Algérie, sauf en Kabylie où vivent des chiens de style "dingo jaune", il attirait souvent les regards des passants.

J'ai pu rentrer avec le plus parfait naturel dans le port d'Alger dont l'accès est interdit. Des sacs de sucre venant de France étaient en cours de déchargement. Le quai semblait couvert de neige.

J'ai cherché les cinémas d'Alger, ils ne sont pas nombreux et sont assez anciens. Beaucoup de films arabes y passent, en particulier égyptiens, sans toutefois constituer la majorité des films. Les films pornographiques sont interdits dans le pays.

Je faisais parfois les courses avec mon hôtesse et nous étions souvent obligé s'attendre dans les queues, à cause de la pénurie permanente régnant dans le pays, pour obtenir certains produits : huile, tomate... (En Algérie, les queues devant les magasins s'appellent des chaînes).

Le marché noir est important dans le pays. Lorsque la viande de mouton vint à manquer, suite à une grève des éleveurs qui s'opposaient à la taxation de leur produit, je trouvais au marché noir cette viande à trois fois le prix de son cours officiel. Je me souviens, par exemple, avoir cherché des prises multiples dans tous les magasins d'Alger, sans en trouver, sauf au marché noir.

Le porc est difficile à trouver mais c'est surtout pour une raison religieuse. Le vin est facile à trouver, car deux magasins tenus par des kabyles en vendent. Je dois noter au passage que les vins algériens sont excellents. Les crus les plus connus sont La Cuvée du président, domaine de Bouchaoui, vin Fruité, Miliana, d'une grande finesse, Medea, moelleux, Tlemcen, très fin et Mascara, agréablement bouquetés. Ces vins sont peu vendus dans le pays - 1'état ne le favorise pas - et servent d'échange avec des produits manufacturés venant surtout des pays de l'Est.

Mes hôtes, des Français, ne regardèrent guère la télévision algérienne, à leur avis trop dirigée sur le plan de l'information - assez anti-française sur le plan de la politique intérieure et extérieure et assez proche des pays progressistes - et projetant trop de téléfilms français et américains de faible qualité.

Depuis le passage du président Giscard d'Estaing, en avril 75, reçu princièrement ici, la télévision fustigeait la France en critiquant l'attitude de la France au Sénégal, en Côte d'Ivoire, dans les Comores, et au Sahara occidental. On affirmait de source officieuse que le président Boumediene était très mécontent du refus du président Giscard d'Estaing d'accorder nouveaux prêts à l'Algérie tant qu'elle n'aurait pas remboursé sa dette de 20 milliards de francs.

A contrario, mes amis écoutaient souvent la 3ème chaîne de radio en français - considérée comme la chaîne intellectuelle (elle passe souvent des airs de pop musique et de musique classique occidentale) et pour faire bonne contenance, Radio France international.

Sur toutes les radios et la télévision algérienne, on revenait souvent sur la guerre d'Algérie et on y déclarait - comme si ce fut la plus authentique vérité ⁷ - qu'elle avait fait un million de mort depuis 1954. Ce mythe, comme d'autres, est accepté sans problème par la population.

Pendant cette période, mon hôte traversa une période d'ennuis administratifs et la police soupçonneuse, avait débarqué à l'improviste pour l'emmener au poste et lui faire avouer un prétendu trafic de devises.

Pendant mon séjour, ceux qui me recevaient, avaient eu l'occasion d'inviter un certain nombre de personnes intéressantes d'Alger. Une héroïne de la révolution algérienne, venait souvent.

Ayant eu les deux jambes emportées dans l'explosion d'une bombe, bombe artisanale qu'elle transportait vers les années 60, elle fut soignée par deux médecins français qui l'amputèrent des deux jambes mais qui réussirent à lui sauver les mains.

Depuis, voyageant dans un fauteuil roulant, elle est devenue l'ambassatrice de l'Algérie à l'étranger. Elle s'occupe actuellement du comité d'entraide aux réfugiés sahraouis.

Elle vit isolée dans une grande villa prêtée par l'Etat, avec pour unique compagnon un chien-loup.

Sa fierté l'empêche d'accepter sa condition de paralytique et la pitié (j'ouvre une parenthèse pour faire remarquer que les Algériens, femmes comprises, sont en général très fiers). Elle s'habille chez les plus grands couturiers parisiens et effectue pour cela deux voyages par an en France. Elle a une grande prédilection pour les phénomènes occultes ⁸. Venant d'un milieu pauvre, elle a fait un immense effort pour se cultiver et se mettre au niveau des milieux bourgeois où elle a pénétré.

Abdou, un autre ami, est un homme très cultivé, très sensible, poète à ses heures. C'est le représentant typique de l'intelligentia libérale algérienne. Je dois remarquer ici que j'ai été profondément impressionné par l'intelligence des intellectuels - libéraux ou non de ce pays. C'est à mon avis un peuple aux énormes potentialités quand il n'enferme pas une attitude de fierté orgueilleuse.

Abdou se plaint avec tristesse, du manque de liberté du régime, de la propagande qui conditionne le peuple et le maintien dans l'ignorance, de la corruption et de l'étroitesse d'esprit fanatique de certains dirigeants du pays. Il regrette le peu de développement de la conscience politique du peuple, béat d'admiration devant les beaux discours de Boumediene.

⁷ Peu de Français croient à ce chiffre qui correspondait à 12 % de la population de l'époque.

⁸ Peut-être est-ce dû à son enfance dans les milieux modestes où la superstition et la croyance dans les pseudo-marabouts charlatans divins, dans la sorcellerie et le mauvais œil, sont encore assez répandues.

Mais comme la plupart des libéraux, admirateur de la culture française, il reste très velléitaire et ne dépasse pas le niveau du rêve d'une union entre les libéraux. J'ai soupçonné cet homme timide, célibataire d'avoir une tendance aux amitiés masculines. Dans le cas où cela serait vrai, il aurait évité d'en parler à cause de l'intolérance sur ce sujet ici, dans le pays.

Il nous a parlé de l'histoire d'un livre "*Les nuits blanches d'Alger*" - sur certains assassinats au sein de la classe politique dirigeante - qui aurait été retiré de l'édition après le versement d'un milliard de centime à l'éditeur français, par le gouvernement algérien. J'ai entendu cette histoire dans plusieurs familles algériennes... intoxication, déformation du téléphone arabe ?

J'ai su de lui que les francs-maçons sont interdits en Algérie, contrairement au Maroc et en Tunisie, où ils sont tolérés.

Les frères Charles de Foucauld existent encore dans le pays. Nous en avons rencontré deux. Ceux-ci ont décidé après l'indépendance de renoncer à leur nationalité française, pour opter pour la nationalité algérienne ce qui leur posait des problèmes pour retourner en France, voir leur famille. Ils sont infirmiers dans une clinique d'Alger. D'après eux, les hôpitaux ici sont surchargés et le personnel insuffisant. Il faut avouer que certains docteurs s'estimant mal payés, préfèrent quitter l'hôpital et ouvrir un cabinet privé. (J'en ai connu d'ailleurs, à Blida, un docteur vivant dans un appartement 3 pièces, meublé seulement avec un salon Louis XV (coûtant 2 millions dans le pays), possédant une Peugeot 504, voiture de riche puisqu'elle coûte ici le double de son prix en France, qui m'a expliqué dans les mêmes termes les raisons de son choix).

Malgré leur esprit de charité et de tolérance, les frères Charles de Foucauld sont, quant à eux, souvent désespérés de constater l'irresponsabilité qui prévaut dans toutes les administrations et entreprises nationales. Par exemple, plusieurs jeeps en panne n'étaient jamais réparées car personne n'osait prendre la responsabilité d'y toucher.

Sinon ils reconnaissent aussi de nombreux acquis dans le socialisme algérien : les transports en commun peu coûteux, les soins médicaux et les colonies de vacances gratuites...

Les amis qui m'ont logé en Algérie sont d'accord avec ces faits.

Mes amis rajoutent, au cours de la conversation, que la gestion du pays est dangereuse pour l'avenir, celui-ci ne dépendant plus que du pétrole pour vivre (92 % des marchandises exportées) et d'un endettement sans cesse remboursé par un nouvel endettement plus important, et, s'accroissant avec son engagement dans une guerre coûteuse au Sahara occidental.

Dans l'avenir d'après eux, l'énorme taux démographique du pays contribue à l'augmentation énorme de la population de jeunes chômeurs - dans les villes d'Algérie un sur deux est au chômage - risque de devenir de plus en plus grave en raison d'une production agricole ne suffisant pas à la consommation et en raison de la baisse obligatoire des rentrées de devises dans l'avenir, limitant les importations de nourriture.

Je sais grâce à des amis kabyles rencontrés à l'Université d'Alger, qu'il ne reste plus que moins de 1 % de français environ, depuis 1962 dans le pays. D'une femme algérienne, j'ai appris que l'Etat et le président sont assez conservateurs envers les femmes algériennes. Le président dans un discours en 75 devant l'assemblée des femmes algériennes exprimait son désir de voir les femmes soumises à leur mari, et en jupe ou robe en dessous du genou. 85 % des divorces sont à la demande des maris et les divorces sont nombreux.

D'ailleurs le Code de la famille (1970), article 46, alinéa E, indique la possibilité des divorces "*sur la demande de l'époux, exerçant son droit de répudiation*"⁹.

La polygamie est faible et est l'apanage des commerçants. On se marie tôt.

⁹ Source : « *Vie quotidienne en Algérie* » par Rashid Boudjedra.

A Alger en 69, il y a eu 175 tentatives de suicides de jeunes filles, pour mariages forcés. Cette jeune femme habite dans le quartier de Maison Carrée (El Harrach) et de l'école polytechnique, une école d'ingénieur. Pour aborder le domaine des écoles, l'Algérie fait un immense effort pour augmenter le nombre de ses diplômés et elle a construit plusieurs écoles dans le quartier : l'école polytechnique d'architecture, l'école nationale supérieure vétérinaire et l'institut national de la recherche agronomique. Dans les alentours, il y a beaucoup de maisons en tôles, comme dans le quartier d'El Biar, au Nord d'Alger.

C'est aussi un quartier industriel avec une raffinerie de pétrole. Puis ensuite, pour connaître des étudiants, je me suis rendu à Ben Aknoun à l'Est d'Alger là où se trouve la Cité Universitaire dans un domaine de 7 ha et logeant 1200 élèves.

J'y ai rencontré deux étudiants, à qui j'ai exprimé mon intention de visiter la cité ¹⁰. Après une visite banale, guidé par ces étudiants, où je n'ai rien appris à part que le Golf d'Alger (18 trous), rendez-vous de la gentry algérienne, assez desséché au mois d'août était situé à côté de la cité. Je leur ai tout de même posé des questions sur la vie de la cité et j'ai appris que dans le pays on ne faisait pas de politique bien que certains étudiants marxisants, regroupés dans le "Parti de la Révolution Socialiste" (qui ne se déclare pas ouvertement marxiste), font circuler très rarement des journaux clandestins dans la cite (ils sont peu nombreux et vendus eux en plein jour dans notre pays). Ces derniers veulent le retour au pays des travailleurs immigrés et la création d'emplois ici pour eux et sont contre la guerre au Sahara occidental.

J'avais réussi à avoir assez vite des amis dans le pays qui m'ont présenté sous bien des aspects le pays.

Les dernières personnes rencontrées au cours de mon séjour furent curieusement deux jeunes religieuses maronites libanaises rencontrées au centre culturel français. Elles habitaient au 6ème étage d'un immeuble au centre d'Alger, qui dû être cossu, mais l'état des dégradations était attristant avec un ascenseur condamné depuis longtemps. A l'époque de notre rencontre, elle avait dû quitter leur poste dans des écoles d'Etat pour des postes dans des écoles privées à cause d'une réforme de l'enseignement dans le sens Islamique. Beaucoup de religieuses chrétiennes s'étaient trouvées au chômage, sans indemnités (elle n'ont pu finalement retourner au Liban, à cause de la guerre civile).

Après ce séjour à Alger, ceux qui m'ont invité ici ont décidé de me convaincre que l'époustouflante beauté des paysages du pays n'est pas une vaine légende, par un voyage dans la région de Tipasa.

Nous partîmes sur la route d'Oran. Après être sorti du quartier de Bab El Oued, nous avons longé la côte assez escarpée en cet endroit. Entre la route et la mer, de magnifiques villas sont maintenant occupées par de nombreuses familles algériennes et surpeuplées.

La cathédrale de style byzantin de Notre-Dame d'Afrique située sur une colline élevée au-dessus de nous ne manqua pas d'attirer notre regard à cause de ses bulbes dorés se réfléchissant au soleil. Je me suis demandé, sachant qu'elle est ouverte, combien de fidèles pouvaient s'y rendre depuis le départ des Français.

La mer qui s'écrasait en contre-bas de la corniche sur laquelle nous roulions, prenait la couleur bleue des photos de vacances.

Près de la Pointe Pescade, le village côtier de Raïs Hamida était recouvert d'une pellicule blanche due à la pollution de la cimenterie toute proche. C'est aussi à cet endroit que se trouve une belle villa qui servit de dancing du temps des Français et fut l'objet d'un attentat grave pendant la guerre d'Algérie.

Nous nous sommes arrêtés en bas de la forêt de Bâinen située sur une colline raide vallonnée. La forêt est riche en essences végétales et fleurs : eucalyptus, pin d'Alep, chêne-liège et casuarina (pin australien), bruyère, cistes, lavandes... Plusieurs coupe-feux la traversent. C'est aussi un point de vue magnifique sur la mer et sur le phare du Cap Caxine. Des champs de riche terre noire, descendent en pente raide entre la route et la côte.

Dans le village traversé après, j'ai relevé une enseigne originale : "*La perdrix*" restaurant spécialité de poisson.

¹⁰ Cette partie sur la visite de la cité est imaginaire. Elle a été créée ici pour pouvoir rapporter des anecdotes vraies sur la vie de la cité.

Nous avons découvert Sidi Fredj (prononcer Sidi Feruch) _un magnifique complexe touristique en forme d'immenses palais mauresques, comportant un grand nombre de patios intérieurs, à arcades, décorés de faïences multicolores à arabesques, de fontaines, de rosiers, de balcons intérieurs ouvragés. Le tout témoigne d'une recherche architecturale réussie.

Une tour massive carrée, en briques rouges, arrangées de façon à former des figures géométriques, plonge ses pieds dans l'eau du port où un grand nombre de voiliers étaient amarrés. Une odeur de brochettes, fritures et de crevettes s'exhalait du restaurant tout proche situé en dessous d'un ancien fort, à côté de la jetée. Cette odeur me rappelle l'odeur des grosses crevettes roses qu'on peut acheter à bon marché dans les ports des villages côtiers algériens.

Proche du complexe touristique, est bâti un palais des congrès dans un style plus moderne, dominé par une haute tour ressemblant à un château d'eau. Un hôtel de thalassothérapie était en construction au N.O de cette presqu'île.

De jolies maisons modernes — celle des coopérants français vivant en Algérie - entourées par des jardins méditerranéens, sont plantées sur les collines avoisinantes, vers l'ouest de la presqu'île de Sidi Fredj. A l'est de celle-ci, s'ouvre une grande plage, celle de Moretti surpeuplée le dimanche à cause de sa proximité d'Alger (A l'époque le jour de congé n'était pas encore le vendredi).

En s'éloignant d'Alger vers l'ouest, les plages disparaissent pour laisser place à une côte gréseuse, aux rochers plats percés d'alvéoles, coupés ci et là de petites criques désertes.

Notre prochaine destination, le tombeau royal mauritanien (appelé encore, à tort. Tombeau de la Chrétienne) nous fit quitter la route nationale longeant les grands domaines agricoles ¹¹ pour une petite route bordée d'eucalyptus, qui monte sur la colline où est situé l'édifice.

C'est un tombeau cylindrique de 63 m de diamètre, reposant sur un socle carré. Il est coiffé d'un cône à gradin. Des colonnes, d'ordre ionique, décorent les parois du cylindre. Aux quatre points cardinaux se dressent quatre fausses portes, dont les moulures ont l'aspect d'une grande croix. (Un édifice semblable le "*Médracen*" existe aussi dans les environs de Batna).

L'énigme de cette construction cyclopéenne est de ne comporter aucune inscription, et de ne contenir dans sa masse qu'un petit vestibule d'entrée puis un petit couloir circulaire de 150 mètres de long débouchant par un troisième couloir, plus petit, sur deux petites salles voûtées vides. Ces salles auparavant étaient hermétiquement closes à l'entrée, par des dalles maintenues dans des coulisses verticales, qui ont été brisées par les pilleurs de tombeaux. Un pacha d'Alger voulait connaître son secret ou ses trésors, fit démolir à coup de canon le revêtement est du tombeau.

Le groupe électrogène éclairant le couloir étant en panne, le guide nous a conduit avec une lampe torche, tout en nous expliquant les hypothèses émises sur le ou les constructeurs du monument. Certains archéologues pensent que cette imposante construction a été construite sous le règne de Juba II Sélééné (-5?, -23) roi de Maurétanie. Ce royaume avait dû avoir certainement des relations avec l'Egypte puisque Cléopâtre Sélééné, épouse de Juba II, était la fille d'Antoine et Cléopâtre.

Après cette visite rapide, nous laissant sur notre faim de connaissance en raison du peu de loquacité du guide, sur le monument, nous sommes retournés sur la route nationale conduisant à Tipasa, notre prochaine étape.

On voit beaucoup d'homme, habillés comme des Fellah, portant le turban sur la tête, et des jeunes du volontariat étudiantin - une création du gouvernement pour enrôler les jeunes dans les travaux agricoles l'été - se reposant dans les champs ou discutant en groupe au bord des chemins. Certains champs sont délimités par des haies de canisses.

¹¹ Les domaines ont appartenu à de riches propriétaires terriens français avant l'indépendance. Ce sont maintenant des coopératives agricoles nationalisées.

A plusieurs endroits le plastique recouvrant les plantations maraîchères était arraché. Des vaches paissaient l'herbe maigre des bas-côtés de la route et des chemins de traverse.

Des panneaux en français et en arabe, portent les noms des domaines agricoles, à l'entrée des chemins conduisant à d'imposantes fermes souvent en mauvais état ou aux volets clos, dans le style méditerranéen.

Au bord de la route, des petits enfants vendent à la sauvette des produits agricoles, si difficiles à obtenir sur les marchés d'Alger.

Nous avons effectué un petit détour par « Tipasa village », charmant village de vacances construit par l'architecte Ferdinand Pouillon dans le style de la Casbah.

A l'intérieur d'un bâtiment mauresque, un patio aux carreaux de faïence traditionnelle, rappelle l'intérieur d'un palais des milles et une nuits.

L'immense salle de restaurant est moderne dans le style de certains palais de Brasilia. Les eaux de la piscine à côté de l'hôtel étaient vertes.

Ce centre est divisé en deux parties, situées chacune à chacune des deux extrémités d'une crique, reliée à la mer par une passe étroite, le village principal, avec sa plage infestée d'oursins et de rochers coupants (aucune pancarte ne les signale au baigneur non prévenu), et un autre aux maisons hautes, avec une plage, elle praticable.

Entre les deux la côte tombe en pente raide couverte d'une exubérante végétation méditerranéenne embaumant l'air et dévalée par plusieurs cascades d'eau fraîche.

Au bar du premier village, des touristes belges nous ont exprimé leur mécontentement contre la saleté du centre, la cuisine peu raffinée, les oursins (nombreux quand on va se baigner). D'après eux, le centre était mieux tenu à l'époque où au lieu d'être géré par la compagnie nationale de tourisme SONATOUR, il était géré par le Club Méditerranée. D'après ce que je sais, le Club n'était pas resté, car le gouvernement algérien lui reprochait d'accepter plus de touristes européens que ceux des groupes vacances organisés des sociétés nationales du pays.

Après ce détour, nous sommes repartis vers Tipasa, traversant un paysage illuminé sous un ciel bleu d'azur. De belles vignes prospèrent dans la région.

Les premières célèbres ruines romaines se sont révélées à nous. Un guide algérien, la tête couverte d'un chapeau de paille nous a emmené parmi un champ de tombeaux. Tous portaient les signes caractéristiques de l'église chrétienne primitive ¹² :

¹² Le christianisme en Algérie a été très actif, parfois violent avec l'hérésie donatiste (305-420). Sa figure intellectuelle principale fut Augustin est né en l'an 354 à Tagaste (près d'Annaba en Algérie actuelle) et mort en 430 à Hippone (Annaba). La violence et le fanatisme donatistes réprimés par l'Empereur Constantin, et combattu par Augustin, a freiné l'élan missionnaire chrétien en Afrique du Nord. Le christianisme a totalement disparu après l'arrivée de l'Islam en Afrique du Nord (il n'en restait aucune trace à l'arrivée du colonisateur français). La disparition du christianisme autochtone pourrait s'expliquer par la forte immigration musulmane sur place et l'utilisation du latin par cette communauté (langue progressivement interdite). Seul restait une petite communauté juive en Algérie persécutée et ayant le statut de dhimmi qui comportait des interdictions.

Source : Sur le donatisme : <http://perso.wanadoo.fr/famille.renard/histoire/une/donatism.htm>

Sur l'histoire du judaïsme en Algérie : <http://www.zlabia.com/histoire.htm>

Sur l'histoire du christianisme en Algérie : <http://www.ada.asso.dz/Presentation/Histoire/histoire1.htm>



le monogramme du christ () ¹³ et le poisson () ¹⁴.

Une basilique St Salsa, dont il ne reste plus que les fondements, a été détruite par les invasions vandales vers 450 A.J.C.

A Tipasa même _ la ville moderne _ nous avons déambulé dans le port. Près de celui-ci, dans la mer, une sorte de tour penchée, taillée dans le rocher, est un tombeau phénicien. Des bateaux de pêche rentrant dans le port semblaient avoir du mal à franchir les grandes vagues qui en barraient l'entrée.

Dans un entrepôt désaffecté, un sculpteur algérien créait à l'aide d'une perceuse munie de disques abrasifs, des statuettes en grès, dans le style des vestiges romains : vierge à l'enfant... Tout près, l'église chrétienne était fermée, comme la plupart des autres églises dans l'Algérie.

Un musée archéologique renferme des fragments de stèles puniques, de magnifiques sarcophages romains païens en marbre, une magnifique mosaïque représentant trois esclaves enchaînés, des poteries, des céramiques, des bijoux antiques etc....

Après le musée, vers l'Ouest, à la limite de la ville moderne, nous découvrons la part la plus importante des vestiges de la ville dans un parc où côtoient ruines vénérables, oliviers et pins parasols. Le site empli du chant des cigales incite à la poésie, à la rêverie. Je ressentais l'amour d'Albert Camus pour cet endroit.

Des belles allées ombragées et pavées, ainsi qu'un théâtre et un amphithéâtre ovale, présentaient un parfait état de conservation. Une grande basilique chrétienne, de dimension imposante, dont il ne reste plus que les soubassements, présentaient de belles mosaïques sur le sol. Un système de canalisation et dégoûts et des W.C. publics montrait le degré de civilisation atteint par les romains.

Nous avons continué notre route jusqu'à Cherchell, entouré de montagnes et jusqu'à son musée d'antiquité qui est le plus beau du pava par sa collection de statues antiques.

Celles-ci sont la plupart des copies romaines d'originaux grecs : un hercule, un Apollon, un Athéna, un Poséidon debout, un Esculape assis, un buste de Dionysos, un torse d'Aphrodite etc.

C'est dans ce musée qu'est conservé, la mosaïque représentant les travaux des champs, à la puissance dynamique, reproduite dans de nombreux ouvrages sur Rome.

Nous nous sommes désaltérés, sous une paillote située face à un ensemble d'arches, reste soit d'un aqueduc ou de thermes romains. La technique employant des pavés disposés à 45° par rapport à la verticale liés par du mortier, a bien résisté au temps.

Le retour vers Tipasa s'est fait par une petite route de corniche, en assez mauvais état, dominée par l'immense massif du Djebel Chenoua (900 m de haut), bordant la mer.

Notre chemin a continué par Blida, à l'intérieur des terres.

Nous aurions bien continué, vers l'Ouest de Cherchell, pour découvrir la corniche des Dahra offrant de nombreux promontoires; tombant directement dans la mer, avec ses paysages grandioses et variés jusqu'à Tends, mais nous n'en avions pas le temps et le soir tombait. Mes amis y étaient allés. Ils avaient pu d'ailleurs y apercevoir l'immense propriété

¹³ Le monogramme du Christ est formé de deux lettres de l'alphabet grec, le C (chi) et le P (ro), enlacés l'une à l'autre. Ce sont les deux premières lettres de la parole grecque "Christòs", c'est-à-dire Christ. Ce monogramme, placé sur une tombe, indiquait que le défunt était chrétien.

¹⁴ Le poisson est le symbole des premiers chrétiens. Poisson vient du mot grec *ichtus*. ICHTUS est formé des initiales des mots *Iesu Kristos Theou Uios Sôter*, qui se traduit par : Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur.

On trouve de nombreuses figurations symboliques du poisson, image du Christ, dans les anciens monuments chrétiens funéraires, comme les catacombes à Rome.

Le poisson figure souvent à côté du pain. Avec un vaisseau sur le dos, il symbolise le Christ et son Église. C'était un signe de reconnaissance (et un code secret), à l'époque où l'église chrétienne était persécutée.

du ministre du logement, de l'époque¹⁵. Ce dernier, d'après certains habitants de Tenès, se faisait livrer sa nourriture d'Alger directement par bateau.

La ville de Blida est entourée de grandes plantations d'orangers, de citronniers, d'oliviers.

Après Blida, avant Boufarick, un aéroport militaire, longé par la route nationale, était signalé par des panneaux "*interdiction de photographier ou de s'arrêter*"¹⁶.

Nous avons eu le temps d'observer malgré tout, des Antonovs, des Migs et des Mirages. A l'époque, malgré la tension entre la France et l'Algérie, des pilotes français entraînaient des pilotes algériens.

La caractéristique des villes traversées le soir, est la présence permanente des hommes dans les rues, à la terrasse des cafés (même tard le soir) et l'inexistence des femmes. Des guirlandes d'ampoules rouges et vertes sont allumées en permanence, au-dessus des rues ou sur les mosquées.

Dans la riche plaine de la Mitidja entre Alger et Blida, poussent de très belles plantations d'orangers. Les oranges d'Algérie sont à mon avis, parmi les meilleures du monde, mais en économie socialiste les rendements sont faibles. La plupart des oranges tombées ne sont pas ramassées.

Notre dernière visite a été le château du sénateur Henri Borgeaud¹⁷ - un membre d'une de ces riches familles pieds-noirs qui contrôlaient l'économie et les journaux du pays - dans le style Louis XVI. Le château est fermé depuis longtemps et se dégrade lentement. Des plantes grimpantes à fleurs violettes montent le long de ses façades. Les belles grilles en fer forgé sont rouillées.

Par manque de temps, je n'ai pas eu le temps de m'arrêter à la maison de Moussah, un ami qui fait des études dans la même école que moi. Comme tout fils de Fellah, il croit fermement dans le socialisme algérien - qui d'ailleurs a fait beaucoup pour l'alphabétisation du peuple - et il admirait beaucoup Boumediène.

Le lendemain, après avoir couché à Alger, nous avons décidé d'une expédition à Bedjaïa (anciennement Bougie).

Nous sommes sortis du quartier d'Alger Hussein-Dey et nous sommes passés à Rouiba-Reghaïa, devant les usines de camions Sonacom; construisant des camions Berliet sous licence. De vastes champs de blés occupent cette région.

Les trottoirs sont noirs de monde, dans les villes traversées, sans qu'il y ait fête, preuve de l'énorme densité de population de la partie nord et fertile du pays.

Les mosquées portent toutes des haut-parleurs – signe du progrès - pour appeler les fidèles.

Sur les routes, un nombre de voitures anciennes - 404, 203, 403 - cabossées, roulant en crabe etc., bricolées avec génie, circulent. Peugeot semble avoir bonne réputation ici.

Les Algériens ont une conduite sportive et de bon réflexes. Lorsqu'une voiture double avec une autre en face, tout le monde se faufile en douceur, celle en face roule sur le bas-côté et cela se passe sans difficulté. Les accidents sont rares dans le pays. Les garages du pays sont, pour la plupart, artisanaux.

Nous avons franchi les gorges de Beni-Amran traversées par l'oued Isser, presque à sec, serpentant dans ses alluvions et des bosquets de lauriers roses.

A la sortie de la vallée, sur la route nous avons contourné une ville (Bouïra ?) entourée de fortifications datant certainement de l'époque Napoléon III,

Une portion de route était en réfection, la technique utilisée ici étant d'arracher l'ancien revêtement de goudron pour le remplacer par un nouveau.

La route par Bouïra est celle qui passe le plus au Sud pour aller à Bedjaïa. Une autre route passe par le centre de la Kabylie, par Tizi-Ouzou. Mais nous ne l'avons pas prise en raison de ses multiples lacets.

Après Bouïra, nous avons traversé dans sa longueur la vallée desséchée de l'oued Soumman jusqu'à Bedjaïa, de son nom ancien "Bougie".

Détail anecdotique, la cire de chandelle exportée de cette ville dès le XIIIe siècle avait pris le nom de la ville. Et ce nom - La Bougie - par extension a désigné la chandelle elle-même.

¹⁵ Ministre de l'habitat et de la reconstruction : Mohamed El Hadi Hadj Smaine.

¹⁶ Dans la plupart des pays socialistes autoritaires, on retrouve ce genre de panneaux aux abords des installations militaires.

¹⁷ Henri Borgeaud, https://fr.wikipedia.org/wiki/Henri_Borgeaud

Le port de la ville nous a semblé d'une taille importante comparé à la taille de la ville. C'est un port pétrolier ou débouche un oléoduc venant du Sud de l'Algérie.

Nous avons aperçu, sur la mer, un paquebot de croisière danois le "Dana Sirena" affrété par la compagnie nationale de navigation maritime algérienne la CNAN pour relier les différents ports du pays. Mes amis l'avaient empruntés.

La CNAN n'ayant pas suffisamment de publicité auprès du public sur cette ligne, le navire tourna pratiquement à vide une ou deux années, avant la suppression de la ligne. Le port exporte aussi du minerai de fer.

La ville ne m'a laissé aucun souvenir significatif, mais à l'inverse, nous avons découvert un site défiant l'imagination, le Cap Carbon. La route carrossable qui y conduit s'élève à flanc de montagne, avec des virages très prononcés jusqu'au-dessus de l'isthme du cap. Au débouché d'un tunnel, la vue donne sur un dôme (le cap) de marbre rouge tombant par une falaise de près de 200 m de haut dans la mer vert-émeraude et dont la base est percée, de part en part, d'une arche où s'engouffrent les vagues, et surmonté du phare le plus puissant d'Algérie.

Dans la falaise les romains avaient creusé des souterrains et des balcons pour observer la mer que les touristes, n'ayant pas peur du vertige, empruntent maintenant.

Sur la route du retour vers Bedjaïa, un charmant village estival, entouré d'arbre, ayant appartenu aux colons français semble tombé dans le sommeil de la « Belle au Bois Dormant ». Dans le cimetière chrétien, toutes les tombes portent des noms français.

Nous avons retraversé la ville puis une grande plaine couverte de prairies sur laquelle se détache visuellement une sorte de téléphérique, maintenant rouillé et ne fonctionnant plus, destiné à transporter le minerai de fer de Taddert-Aniokrane au port de Bougie.

Nous avons ensuite continué la corniche Kabyle en direction de Jijel. Cette corniche magnifique se découvre lentement à cause de ses nombreux lacets et tunnels. La plage de Zamia Manouriah, sur laquelle nous avons débouché, était vide sans un seul estivant. Des jolies maisons semblaient être occupées et d'autres fermées.

La corniche a repris et rappelait étrangement celle de Sasaulito en Californie.

Au débouché d'un tunnel, nous avons quitté la voiture pour descendre jusqu'à la grotte merveilleuse, découverte à l'occasion de la percée du tunnel, mise en valeur par un éclairage rouge et vert mais ayant visiblement souffert des pilleurs de stalactites. Beaucoup de gouffres et d'avens sont inexplorés dans la région.

Nous avons ensuite rebroussé chemin, le soir tombant pour rejoindre l'hôtel des Hammadites, hôtel moderne construit par F. Pouillon, situé au bord de la mer, à Tichy, à l'est de Bedjaïa. C'est un hôtel sans caractère particulier, au bord d'une immense plage, la plupart du temps déserte, même au mois d'août, sauf aux abords de l'hôtel. Nous y avons rencontré un groupe de touristes soviétiques, reconnaissables par leurs complets vestons gris, pour les hommes, et par leur robesac pour les femmes. Ils étaient arrivés à table en file indienne et n'ont guère fait de bruit à table, c'est pourquoi ils s'étaient fait remarquer. Deux personnes, une forte femme blonde, un homme très petit et maigre, semblaient les surveiller au cours de leur séjour.

A une table à côté, des coopérants français visitaient la région kabyle. J'apprenais d'eux que les Kabyles sont un peuple vivant dans le pays depuis une époque antérieure à l'arrivée des Romains et des Arabes. Beaucoup de kabyles ont les traits nordiques : les yeux bleus, les cheveux roux ou blonds. Un des serveurs de l'hôtel avait tout à fait le type anglo-saxon d'ailleurs. Ils parlent une langue berbère dont l'origine n'est pas connue.

Leurs villages, assez pauvres, des véritables nids d'aigles dans les montagnes du Djurjura, sont constitués de maisons minuscules aux toits couverts de tuiles canal (ou tuile creuse), dont la forme est peut-être d'inspiration romaine.

Les femmes restent le visage découvert sans voile. Elles portent des vêtements bariolés de couleurs, et de temps en temps, sur la tête des cruches. Les Kabyles ont été parmi ceux qui ont le plus contribué à la guerre d'indépendance¹⁸.

Les Français pour tenir la région avaient construit un très grand fort, le "*Fort Napoléon*", dominant la région de Tizi-Ouzou.

Pendant la guerre d'indépendance, ils avaient même bombardé au napalm les populations de la région. Mon ami étant parti pour régler des affaires à Alger, nous avons profité de ce séjour prolongé, pour partir en randonnée dans l'arrière-pays.

Nous avons emprunté un large chemin empierré et macadamisé traversant une végétation de maquis alternant les chênes lièges avec les essences odorantes - thym - toujours verte malgré le peu de précipitations en cette période et sous un soleil de plomb ¹⁹. Nous sommes parvenus à un village assez pauvre Tizi-Ahmed, aux maisons de style kabyle et disposant d'une école en préfabriqué.

Le village semblait totalement désert et nous avons supposé qu'à l'heure où nous arrivions, 3h de l'après-midi, les gens étaient en train de se reposer ou de faire la sieste.

Des vaches et des ânes paissaient dans les chemins entourant le village. Le lendemain, je dus me rendre à la poste du village de Tichy à un kilomètre de l'hôtel pour envoyer un paquet. L'intérieur de la poste attenante à la mairie semblait avoir conservé les décors immuables de la IIIe République. Un fonctionnaire tapait des deux doigts sur une vieille machine noire Remington.

.Notre retour à Alger s'effectua par le train, à partir de la gare de Bedjaïa. La chaleur dans notre vieux wagon aux banquettes violettes était insoutenable dans la vallée de la Soummam à cause d'un vent chaud et sec venant du Sud, le Siroco, y soufflant. Le wagon se balançait d'une manière inquiétante à cause de la dilatation ou du gondolement des rails, malgré la faible allure du train.

Nous avons attendu, ensuite, à la petite-gare de triage de Benni-Mansour, dans une chaleur qui coupait la respiration, la correspondance pour Alger, tout en observant les manœuvres de deux locomotives diesel électriques, l'une de la général électrique et l'autre une ODB60 française. Les voyageurs en attente buvaient bouteilles sur bouteilles, du soda ou de la limonade algérienne ou se transmettaient de main en main des bouteilles d'eau minérale.

Il me vint à l'idée, connaissant la qualité des nombreuses eaux minérales du pays et du climat paradisiaque de la plupart de ses stations thermales, que les curistes européens devraient en profiter pour venir ici pour se faire soigner; cela leur constituerait, d'ailleurs aussi une occasion de découvrir les multiples beautés des paysages et des monuments antiques, encore peu fréquentés comparativement à ceux des autres pays méditerranéens.

Le train d'Alger étant réquisitionné en 1ère et en seconde par une troupe de joyeux militaires en permission. Nous avons voyagé sur les marches, le nez à l'air.

Puis des militaires aimables ont proposé une place à mon amie. Avant d'arriver à Alger, j'ai aperçu une gigantesque université coranique en construction, reconnaissable par ses minarets. Enfin arrivés à Alger, nous avons apprécié le climat doux de la ville.

Notre dernière visite ici, avant notre départ, terminant notre premier voyage, a été la forêt de cèdres de Chréa et la vallée du ruisseau des singes. Pour nous y rendre nous sommes retournés à Blida.

Depuis Blida, la route bien entretenue s'élève parmi les vergers et les forêts d'eucalyptus et atteint la forêt de cèdres à 1500 mètres.

Notre surprise a été grande lors de notre visite, en constatant que des chalets savoyards y avaient été bâtis. Chréa est l'une des trois stations de sports d'hiver de l'Algérie avec Tikjda et Talaguilef en Kabylie. Plusieurs tire-fesses, dont un seul est en fonctionnement actuellement, dessert la station. C'est la plus proche d'Alger, mais la qualité de neige assez mouillée est inférieure à celle des deux autres stations même si elle peut subsister jusqu'à Pâques.

¹⁸ Sous le régime colonial français, en 1871, un soulèvement kabyle a été réprimé dans le sang.

¹⁹ Nous avons appris 2 ans après que la région a été ravagée par un incendie quelque temps après notre passage.

La forêt de cèdres qui de loin ressemble à une forêt de sapins, est le vestige des immenses forêts qui couvraient le Maghreb il y a plusieurs millions d'années et qui ont été décimées par l'exploitation du bois, le ravinement dû aux cultures et les feux ... En Kabylie, existent d'autres forêts profondes du même type où abondent les sangliers. A cause de leurs ravages, dans les cultures, le gouvernement algérien incite les chasseurs européens à venir chasser dans le pays.

Ensuite nous sommes redescendus à Blida, pour reprendre la nationale 1 et nous engager dans les profondes gorges de la Chiffa couvertes de maquis. Sur une petite éminence, à l'entrée des gorges, est construit un restaurant ressemblant à un palais mauresque couvert de tuiles vernissées vertes. Au milieu de la gorge, une cascade, située sur la rive opposée à celle où se raccroche la route nationale, est couverte de mousse verte et de laurier rose. Elle plonge dans sa partie inférieure à côté d'un cône de déjection prolongeant un couloir d'avalanche, dans les eaux tumultueuses, écumantes sur les rochers, de l'oued Chiffa.

Dans le jardin du restaurant proche du point de vue où l'on peut observer la cascade et proche d'un ruisseau tombant en cascadelles le "*Ruisseau des Singes*", des macaques viennent quémander de la nourriture auprès des touristes. L'un de ces derniers s'était fait voler un paquet de cacahuètes par une femelle.

Sur le conseil d'un ami d'Alger, nous avons continué à descendre vers le Sud, pour rechercher des minéraux. A la sortie des gorges, nous avons tourné à droite sur une route en mauvais état conduisant à Mouzaïa-les-mines. Dans une carrière avant cette localité, nous avons découvert un minéral filonien ressemblant à de l'opale jaune. Le village, un ensemble de maisons basses, rectangulaires avec des toits en tôles, comportant peu de fenêtres, n'avait rien de remarquable. Il semblait qu'ici, rien n'avait changé depuis le départ des Français. Après un village et un pont en béton à moitié écroulé, la route s'est transformée en chemin de terre. Nous avons continué à pieds jusqu'à la mine à travers des pâturages desséchés où paissaient des vaches assez maigres. Nous avons trouvé de la calamine et de l'azurite sur les parois des galeries qui perçaient la montagne à cet endroit.

A partir de cette découverte, de retour à Alger, j'ai commencé à m'intéresser aux richesses minéralogiques du pays. Des livres m'ont appris que le pays est très riche en gîtes minéraux, à peine exploités, car très peu visités par les passionnés de la prospection, qu'ils soient algériens (qui sont très peu nombreux) ou européens.

J'ai rencontré monsieur Chopinet, pour mon second séjour dans ce pays, directeur d'un chantier de complexe de liquéfaction de gaz près d'Alger, ayant comme violon d'Ingres la collection de minéraux. J'ai appris que le pays regorgeait de sites géologiques intéressants : poissons fossiles pyritisés, à cinabre, en exploitation à Azzaba (Skikda), porphyre à El Aouana (à côté de Jijel en Kabylie), cuivre à Tadergount (gorges de Kherrata, Kabylie), Ai Roua (Sétif, Kabylie, pyrite à El Rallia, Filfita Kabylie), gorges de quartz à Baninane (Biskra), nadorite (minéral très rare à ???), forêts pétrifiées à In Salah (sur la N1 après Ghardaïa).

Grâce à cette personne, je pus faire partie d'une expédition géologique dans le sud des Aurès, composée de géologues en herbe (des coopérants) profitant de l'occasion pour changer l'ordinaire de leur vie monotone (les distractions dans le pays se limitent aux films et aux sorties touristiques) ²⁰.

Notre expédition prit la route de Sour El Ghozlane, assez difficile, à cause de ses lacets et de son important trafic de camions ralentissant la progression.

Dans toute la région, des terrassements et des plantations d'eucalyptus ont été aménagés sur le flanc des collines pour limiter l'érosion. A un moment donné, nous nous sommes arrêtés pour photographier deux oiseaux bleus - des guèpiers - posés sur des fils télégraphiques.

Nous avons observé que seuls les hommes - portant tous des sortes de turbans de tissu blanc sur la tête - étaient présents sur la place d'un marché d'un village avant Sour El Ghozlane.

Dans cette ville, nous avons été assez surpris de trouver un grand nombre de cigognes sur les toits des maisons, sur les minarets des mosquées et sur les cèdres d'un jardin public. Celles-ci à Pâques, n'avaient pas (pas encore) émigré" en Europe ²¹. Ici ces oiseaux sont aussi porte-bonheur, et protégés par les habitants

²⁰ Les boîtes de nuits existent dans le pays, mais sont rares. Il en existe une dans la station balnéaire de Sidi Fredj.

Aucune femme n'était visible dans les rues, contrairement aux nombreux hommes la plupart désœuvrés²².

Après le col du Dirah (1037m), la route est devenue droite et la végétation s'est clairsemée. La désertification a remplacé les prairies jaunes traversées, par des zones dénudées à la terre grise, caillouteuse.

Nous avons roulé, sur une route rigoureusement droite jusqu'à l'horizon, dans une grande plaine jaune couverte de touffes d'alpha. Avec la ligne télégraphique bordant la route on aurait pu se croire au Nevada.

J'imaginai en regardant le paysage, les immenses champs de blé qui aurait pu exister à cet endroit avec l'irrigation.

La région est pourtant loin d'être désertique. Des hommes se promènent, par ci par là, sur la plaine et des cabanes plates en terre la parsèment. Quelques maigres champs clairsemés de seigles poussaient sans délimitations géométriques. Ici on moissonne encore à la faucille.

Au loin, le chott El Hodna - étendue d'eau salée - donnait l'impression d'être un mirage.

Nous avons atteint un banc de sable sur lequel se reposait une caravane de chameaux, trois kilomètres devant l'oasis de Bousaada notre première étape. Derrière nous sur la droite, se dressaient d'immenses plateaux tabulaires d'altitude assez élevée (mont du Billard 1250 m).

A l'arrivée à l'oasis, nous nous sommes arrêtés au Transatlantique, hôtel colonial qui a gardé tout son charme et sa fraîcheur intérieure. Des tableaux orientalistes décorent sa salle à manger. De belles pièces en argent et des bijoux Touaregs étaient enfermés dans des vitrines de la réception à l'entrée de laquelle sont posés d'énormes roses des sables.

Dehors, des marchands cherchaient à vendre des roses des sables, des poignards artisanaux en fer doux, à manche en bois pyrogravés ou en corne, des petites guitares avec des carapaces de tortues comme caisse de résonance, des fouette-queues empaillés. Comme partout ailleurs dans le -pays, il faut aussi marchander ici.

Le jardin de l'hôtel est rempli de roses trémières et de plantes grasses. L'oasis approvisionne directement l'hôtel de tous les légumes existants aussi en Europe: tomates, haricots, poireaux...

Nous avons décidé d'explorer les environs.

Dans l'oasis, chaque petit champ sous les palmiers dattiers étaient clos de murs le long desquels courraient des canaux d'irrigations dont la répartition en eaux fait l'objet d'un calcul compliqué entre les différents propriétaires.

L'oued Bousaada qui circule dans la palmeraie, a creusé un lit profondément encaissé et, en sortant de l'oasis, il va se perdre dans les dunes de sable.

En traversant, on tombe sur le tombeau du peintre orientaliste Dinet. Venu pour la première fois en 1884 et séduit par les paysages, il s'y fixa définitivement en 1905. Il se convertit à la religion musulmane et fit un pèlerinage à la Mecque. Le gardien du tombeau visiblement, en racontant cela, éprouvait une grande fierté pour ce français qui s'était converti à sa religion.

Les femmes voilées, par un lourd tissu en laine ne laissant apparaître d'elles, qu'un seul œil caché dans les replis du haïk, se collaient aux murs des maisons à notre passage.

Nous avons pris ensuite la voiture en direction d'El Hamel, siège d'une confrérie religieuse Rahmaniyya. Celle-ci eut la particularité d'être placée jusqu'en 1904 sous la direction d'une femme. On nous a reçu avec amabilité tout en nous montrant le réfectoire imprégné d'une atmosphère orientale.

Une magnifique table l'occupait sur laquelle reposait un service à thé en porcelaine, magnifique antiquité.

Sur les murs étaient accrochés de fort beaux fusils à crosse ouvragée en nacre ayant appartenus, à ce qu'il semble, à l'émir Abd El Kader. On nous a expliqué que le centre servait d'école coranique. Plusieurs voitures d'Algériens dans le village étaient immatriculées 75.

Sur le chemin du retour, une grande place était couverte de bottes ou de ballots d'alpha.

Au sud de la ville de Bousaada, nous avons rencontré l'oued jusqu'à un petit défilé creusé dans une couche plus tendre en sandwich entre deux couches calcaires rectilignes, au pendage vertical, se terminant par une cascade. A cet endroit subsistent les ruines d'un ancien moulin, à aube, construit par un colon français du nom de Ferrero.

²¹ Il existe même en été dans certaines régions.

²² Dont la plupart des jeunes (40 % des Algériens ont moins de 20 ans, 50 % moins de 40 ans).

Le moulin avait été détruit deux fois par des crues, catastrophiques de l'oued et son propriétaire, après la 3ème, a décidé de le quitter.

Ce Français avait mis en culture toute la bande de terre fertile longeant l'oued en amont de la cascade, mais depuis son départ, ses vergers, ses terres sont à l'abandon. Dans les parois de la falaise sous la cascade, j'ai découvert des géodes de Calcite.

L'eau de l'oued était chaude et claire, une baignade nous a tentés en dépit de toute règle de prudence, ce genre de rivière, au régime temporaire, pouvant sous l'effet d'une précipitation située en amont, gonfler jusqu'à devenir un fleuve en quelques minutes.

Après cette halte régénératrice, notre route a continué jusqu'à Biskra.

Nous avons longé juste un instant l'institut des techniques hôtelières de Bousaada, ressemblant à un fort avec fenêtres en forme de bouches de canons, construit par l'architecte officiel du pays F. Pouillon. Comme le personnel hôtelier du pays n'est pas toujours à la hauteur de sa tâche, l'Algérie pense combler cette lacune grâce aux trois instituts de formation de Bousaada de Tizi Ouzou et d'Alger.

Nous avons traversé une région de grandes vagues de dunes occupant la plaine de Bousaada. Un tourbillon de sable traversa la route, et sachant que lors d'une tempête de sable, les grains pénètrent partout malgré toute protection corporelle, nous avons clos hermétiquement la voiture. Sur la route nous avons croisé des voitures tout terrain françaises couvertes de graisse, pour prévenir l'éventualité de tempête de sable qui corrode la peinture.

Des dépôts semblables à des congères traversaient la route. Du côté de Biskra, les dunes descendant de la montagne mordaient la chaussée.

Avant Biskra, nous avons aperçu un grand palais byzantin aux coupes argentées, entouré d'un grand jardin et enclos de hauts murs appartenant à un membre de la Nomenklatura algérienne. C'est dans la région d'ailleurs qu'habite aussi un riche dignitaire qui avait fait enlever sa sœur Delila Meshino au Canada, par avion privé afin qu'elle n'épouse pas un Français. Le gouvernement à ce sujet n'avait pas répondu aux protestations internationales.

A Biskra, ville du désert assez laide, constituée de maisons à deux étages en parpaing, nous avons réparé notre voiture, qui commençait à nous poser des problèmes de refroidissement, dans un garage qui est ici un simple atelier artisanal. Nous avons pu acheter dans un magasin de pièce automobile une pompe neuve pour remplacer l'ancienne défectueuse, et l'installer nous-mêmes, les mécaniciens de l'atelier ne sachant pas réparer ce genre d'ennuis.

Puis après cet incident, nous sommes repartis en direction des balcons et canyon du Ghoufi.

Les paysages des grandes montagnes steppiques de l'Aurès, et des profonds cañons de l'oued Abiod, dont les palmeraies qui en tapissent le fond, semble unique en leur genre et dans le monde.

Dans cette région des bataillons entiers de Français ont été décimés pendant la guerre d'Algérie par les Chaouis (ou Chahouas), la tribu berbère assez farouche qui occupe les Aurès.

Pour lutter contre la guérilla les Français avaient disposé sur toutes les routes stratégiques du pays des miradors et les Aurès en possèdent tout particulièrement. Ils avaient détruit un grand nombre de villages de la vallée de l'oued pour les regrouper dans des villages neufs de parpaing pouvant être parfaitement contrôlés.

Le soir tombait déjà lorsque nous sommes arrivés à Baniane un de ces villages modernes dont il vient d'être question.

Un hôtel de brousse est implanté face au village, de l'autre côté de l'oued El Abiod. Pour nous y conduire une piste descend jusqu'au lit de l'oued.

En franchissant à pied le lit de l'oued aux eaux limpides, nous montons un chemin dans les jardins de cactées de l'hôtel. Ce dernier, sans électricité, est dans le style des édifices mauresques et des troncs de palmiers soutiennent les plafonds. Il est tenu par une Française mariée à un Algérien, qui nous servent des plats français et arabes très corrects. Après la contemplation d'un magnifique coucher de soleil accentuant les tons orange du paysage, nous nous sommes endormis au son du coassement des grenouilles et du léger bourdonnement du réfrigérateur à pétrole.

Vers 6h du matin, au lever du soleil, au petit déjeuner sur la terrasse, nous avons apprécié la fraîcheur de l'air matinal, que nous sachions vite disparaître avec la montée du soleil. Le patron nous a indiqué que les ruines à côté de l'hôtel sont les restes d'un village détruit par les Français.

Nous sommes repartis vers notre champ de fouille. Entre les villages de Baniane et de Ghoufi, nous avons quitté la départementale pour une piste dans le désert. Le but de notre périple était un arbre fossile situé, au pied d'une colline rougeâtre visible de loin, à 20 mn à pied de la fin de la piste. Nous sommes revenus suant et soufflant portant notre trouvaille sur un brancard. Après cet effort sous un soleil de plomb, nous avons bien dû ingurgiter 1 litre d'eau par personne. Nous avons aussi fouillé des tranchées pratiquées dans le sol calcaire par les chercheurs de géodes sans beaucoup de résultat.

Nous avons eu plus de résultat et de belles découvertes auprès des marchands de géodes au bord des routes. Ces derniers étaient tellement pauvres qu'ils échangeaient leurs géodes contre des vêtements, rapportés en quantité d'Alger, par monsieur Chopinet.

Des jeunes, pieds nus, venaient nous mendier des vêtements des dinars, des stylos etc...

La case d'un vieux marchand maigre aux cheveux blancs, aux yeux bleus, portant un habit saharien, dans laquelle on nous avait montré des géodes de quartz jaunes, améthyste bleutée, laiteux et des calcites "dent de cochon", ne contenait que quelques nattes sur le sol pour dormir.

Les villages dans la région étaient pauvres mais avaient l'électricité. Sur certaines maisons on pouvait apercevoir des antennes de télévision.

Après un embranchement à droite vers le village de Ghoufi, depuis le balcon de Ghoufi, nous dominions avec une vue extraordinaire, le cañon de l'oued El Abiod, avec la palmeraie en son centre la Zaouïa (confrérie religieuse) du marabout de Ghoufi.

A cet endroit, je me suis amusé à essayer de photographier une petite fille au visage d'une beauté infinie - la réincarnation d'un ange - mais qui déjouait, avec modestie, toutes mes tentatives de la fixer.

Dans pratiquement tous les villages existait une buvette où était distribuée la limonade algérienne fortement basique et bicarbonatée.

Nous avons continué jusqu'au village d'Arris. C'est ici que commença la guerre d'Algérie avec une embuscade organisée par les premiers rebelles, le 1^{er} novembre 1954. C'est à ce même endroit et au même moment, que le "comité des neuf" déclencha l'insurrection.

Après une seconde nuit à Baniane, nous avons terminé notre exploration et nous sommes repartis à Alger.

A mon retour j'ai cherché à tout prix à contacter des Algériens pour connaître encore mieux le pays. A l'université d'Alger, j'ai rencontré un groupe de jeunes Kabyles parlant bien français, comme la plupart des étudiants.

Nous avons discuté ensemble, en nous promenant dans l'université d'Alger, qui n'a pas changée depuis la colonisation malgré la construction d'une bibliothèque scientifique moderne luxueuse moquettée, remplaçant l'ancienne détruite par un incendie en 1962. Celle-ci est d'accès facile, contrairement à celles des pays de l'Est.

Dans certains couloirs des affiches au crayon-feutre, appelle les étudiants à participer au volontariat étudiant ou fustige les ennemis intérieurs et autres "confusionnistes". Ce sont les seules affiches autorisées ici.

D'après mes amis, effectuer le volontariat étudiant permet d'entrer plus facilement au parti. Ils ont abordé avec moi le problème kabyle. D'après eux, les Kabyles se sont les plus sacrifiés pour la guerre d'indépendance et ont été les moins récompensés, puisqu'ils sont écartés du pouvoir et n'ont pu obtenir en contre partie pour l'instant, le droit de choisir leur langue plutôt que l'arabe à l'école²³. Ils trouvent que l'arabe devient de plus omniprésent chez eux dans les écoles primaires et secondaires.

²³ Leur revendication ne va pas jusqu'à l'autonomie, pour l'instant.

A l'université, on tente d'arabiser les études scientifiques qui sont actuellement en français. Mes amis écoutent souvent la deuxième chaîne de radio d'Alger qui est en kabyle ou bien la 3^{ème} chaîne en français qui est considérée comme la plus intellectuelle.

Nous avons souvent pris des bières²⁴ à un café bondé, à quelques rues de la faculté, qui d'après eux est pleine d'indicateurs de la police. Nous déambulions aussi souvent sans but dans les rues d'Alger, avec comme sujet de conversation des histoires de femmes.

Doté d'un humour acide ou mélancolique, ils enrobaient leurs exploits amoureux d'exagérations romantiques et de mythes, tout en laissant entrevoir une réalité plus prosaïque et plus médiocre. En rétablissant ensemble les divers éléments de la vérité, il apparaissait que la majeure partie des jeunes hommes sont obsédés par les femmes à cause des tabous et interdits religieux, à cause de la surveillance des filles par leur famille et leur grand frère protecteur et jaloux.

En fait, les mariages d'amour sont très rares dans le pays tandis que le rôle de la dote à payer par le mari à la famille de la future épouse, reste très importante²⁵. Le prix du mariage entre la dote et le repas où l'on invite jusqu'à 500 personnes, défavorise les pauvres, ceux-ci restant le plus souvent célibataires jusqu'à un âge avancé²⁶ et varie suivant les qualités - don de couturière, savoir lire et écrire, cheveux blonds - et les défauts - pieds bots de la future mariée. Mes amis avaient parfois la désagréable habitude de déshabiller du regard les femmes non voilées²⁷ et se vantaient de pouvoir connaître la beauté d'une jeune fille voilée par l'observation des jambes. Ils sont grand amateur de *Chaâbi*, la musique traditionnelle arabe qui passionne les foules. Actuellement, le musicien le plus populaire est El Hadj Mohamed El Anka²⁸. Après ce séjour à Alger, se termine mon second voyage en Algérie.

En retournant en Algérie pour mon troisième séjour, je savais que mes hôtes traversaient une période difficile. L'appartement qu'ils avaient loué à la compagnie de navigation Sciafino, seule compagnie française à avoir encore des intérêts immobiliers ici, avait été confisqué par la police. En effet, après avoir toléré cette compagnie qui avait financé le F.L.N., l'Etat avait décidé finalement de nationaliser tous les remorqueurs du port d'Alger appartenant à la SERSA, une filiale de cette compagnie. Mais après la fuite de tous les remorqueurs une nuit vers la France, le gouvernement avait décidé de confisquer tous les biens de la SERSA. En attendant, faisant les frais de l'affaire, mes hôtes se retrouvaient dans la rue, et étaient partis loger au village de vacances de Tipasa.

Dans l'avion un diplômé de l'école de commerce de Paris, rentrait au pays pour aller travailler au ministère du Plan. Il m'a exposé son plan d'introduire l'élevage du porc. Je pensais qu'il plaisantait. Mais non, il m'a exposé une série de chiffres qui m'ont convaincu du faible coût à la production de cet animal pouvant se nourrir de tous les déchets agricoles. Le préjugé de son pays ne l'arrêtait pas et cela ne lui faisait pas peur, d'exposer cette idée au ministère. Je ne sais pas s'il a réussi, car un mois plus tard, un décret apparaissant au journal El Moudjahid interdisait l'élevage du porc dans toute l'Algérie.

Etant arrivé par hasard deux heures plus tôt en m'étant trompé d'avion, mes amis ne m'attendant pas encore à l'aéroport, je décidais de les rejoindre en me rendant au bureau de leur société. La banque de l'aéroport étant fermé, à l'heure de mon arrivée, je payais mon taxi en francs français qu'il sembla particulièrement apprécier. Dans ce pays ou les francs français sont payés au marché noir à un cours trois fois supérieur au cours officiel et très demandés par les Algériens en partance pour l'Europe qui les cachent dans leurs chaussures ou derrière les miroirs de voyage, cela dû être une aubaine.

Mes hôtes furent assez surpris de mon arrivée et me reprochèrent d'avoir cédé des francs français sans que cela soit inscrit sur la fiche de change de devises, ce qui pourrait m'occasionner des ennuis même pour uniquement 40 F.

Notre prochain voyage était consacré à la visite de Timgad dans les Aurès et de Ghardaïa dans le sud algérien.

²⁴ La majeure partie de la bière ici est de la Kronenbourg fabriquée sous licence ici.

²⁵ La dote n'existe pas dans certaines régions.

²⁶ Jusqu'à 40 ans, Un mariage coûte en moyenne 30 000 dinards.

²⁷ Beaucoup d'Algériens le font.

²⁸ *El Hadj M'hamed El Anka*, https://fr.wikipedia.org/wiki/Hadj_El_Anka

Nous avons pris la route de Constantine par Tizi-Ouzou, Bouïra, Sétif. Avant Tizi-Ouzou, nous avons vu la commune de Drâa Ben Khedda qui possède la plus grande usine de textile du pays qui fournit, lorsqu'elle fonctionne, jusqu'à 21 millions de m² de tissu ²⁹. Sur la route une file de matériels de travaux public rouillé stationnait, oubliée plusieurs mois, par la planification.

Nous avons bien voulu visiter les ruines romaines de Djamilia à côté de Sétif, mais nous n'en avons pas le temps.

A Constantine, notre visite a été rapide pour des raisons d'horaire. La ville est assez quelconque, excepté la vision des gorges de l'oued Rhummel, de plus de 100 mètres de profondeur, coupant la ville en deux et traversée par des ponts suspendus. Les femmes ici sont voilées en noir³⁰.

Sur les plateaux des environs, poussent des champs de blé et de nombreux HLM (la ville fait un énorme effort à ce sujet). Dans la banlieue sud, une magnifique université, pour 8 000 étudiants, construite par l'architecte Oscar Niemeyer était pratiquement achevée. Ses vitres ont été envoyées par avion de France, juste au moment de l'inauguration.

A l'époque, après la ratification en mars 76 par le peuple, avec 98,51 % de oui, d'une charte nationale définissant un projet de politique nationaliste³¹, l'état a prôné une politique d'arabisation totale et un retour à une vie islamique rigoureuse. Les vins vendus à l'intérieur du pays étaient taxés à plus de 40 dinars par exemple. Dans la ville on remplaçait des panneaux en français par des panneaux en arabe.

Le client que nous allions voir à Constantine nous a emmené dans un petit restaurant au nord de la ville et il a insisté lourdement pour que nous commandions du jus de raisin. Notre surprise a été grande de constater que du vin remplissait les bouteilles de jus de raisin servies. Le client a expliqué que d'autres moyens comme celui-là avaient été imaginés ici pour contourner les nouveaux décrets en vigueur sur les taxations. Par exemple, un débit de boisson roulant, circulait dans la région, car la taxation ne s'appliquent que sur les vins vendus dans les débits fixes de boisson.

Notre prochaine ville fût Batna, qui n'offre guère d'intérêt pour le touriste. Autour les grands champs de seigle et de blé (semés mécaniquement) semblent assez clairsemés.

Nous sommes passés, devant une coopérative agricole aux bâtiments et aux matériaux neufs - moissonneuses, tracteurs - C'est un exemple de l'effort de l'état algérien pour développer l'agriculture des régions pauvres.

A Lambèse (appelé maintenant Tazoult), un vieux bâtiment rectangulaire en pierre de taille, semblable à une caserne, semblait comme bombardée. En fait, ce bâtiment a presque 2 000 ans et a été le siège du général en chef qui commandait la légion romaine stationnée aux deux camps de *Lambaesis* [Lambèse] tout proche.

La région abonde en vestiges romains. A l'entrée du village de Markouna subsistent deux arcs de triomphe en bon état. Enfin nous sommes arrivés à Timgad à 1072 mètres d'altitude, un des plus vastes ensembles de ruines romaines du pays. L'entrée est indiquée par un arc de triomphe en zinc portant un slogan et des drapeaux algériens.

Juste en face un marchand tenait une boutique entrepôt, véritable caverne d'Ali Baba, où étaient mélangés des tapis anciens - d'une facture raffinée - de la vaisselle en cuivre ciselée, des vieux meubles mauresques, des cristaux de calcite verte...

Des petits gamins s'étaient précipités pour nous vendre des lampes romaines vendues comme authentiques et des pièces authentiques trouvées dans les ruines mais sans beaucoup de valeur (as...).

Après avoir franchi le passage payant, nous nous sommes dirigés vers le musée qui renferme des magnifiques collections de pièces anciennes, de lampes à huiles, de carafes en verre bleuté et fin, de bijoux, de statues (Esculape et Hygie...) et de belles mosaïques (Néréides assises sur des monstres marins...) etc...

L'immense ville est encore en bon état, les rues pavées portent encore les traces du passage des chars hippomobiles. Le plan au cordeau de la ville démontre la volonté planificatrice des romains dans leur mode de construction.

La limpidité de l'air assurait une luminosité et une visibilité exceptionnelle sur toute la région. Au loin une chaîne de montagne pointait ses nies enneigés.

Nous sommes repartis sur une route s'élevant dans la montagne. A 1600 mètres d'altitude, dans un décor grandiose, nous avons découvert une vallée minuscule, plate, couverte de blé vert semé à la main, entouré de désert de cailloux et

²⁹ Du moins d'après les déclarations officielles.

³⁰ La visite de Constantine n'est pas réelle. Elle a été rajoutée pour montrer des faits quant à eux véridiques.

³¹ En général, dans le pays les élections se font toujours à plus de 90 % de oui. Par exemple, le président Boumediene a été élu avec plus de 95 % des suffrages exprimés, en décembre 76.

de rochers, rappelant certains paysages du Ladakh, du Zanskar ou du Tibet. Les plaques de neiges subsistaient ça et là sur les pentes exposées au Nord.

Un torrent aux eaux transparentes traversait les champs. Un village assez pauvre aux maisons aux toits plats était bâti au-dessus de la route et couronné par son guelâa, grenier et forteresse à la fois (grenier fortifié).

Nous nous sommes arrêtés pour contempler les lieux sous une lumière intense. Une vibration impalpable semblait émaner de tous les détails du paysage.

Des petits enfants avaient surgi, d'on ne sait où, pour nous souhaiter le bonjour et quémander quelques dinars. Soudain, au moment de les photographier des hommes ont rappelé les enfants, tous en nous signifiant de ranger nos appareils photos.

Plus loin, notre ami Alain, venu de France et qui nous accompagnait, avait tenter de filmer, la voiture étant en marche, des femmes habillées de vêtements colorés, lavant leur linge dans le torrent. Mais dès qu'elles l'aperçurent, elles se cachèrent derrière un rocher.

Leur attitude s'expliquerait par la fierté naturelle des Chaouis (ou Chaouïas) qui ne désirent pas montrer leur pauvreté aux touristes. C'est du moins l'explication que m'a donnée le tenancier de l'hôtel de Baniane lors du précédent voyage.

La petite route devenant en très mauvais état, nous sommes retournés sur nos pas vers Batna et nous avons pris la nationale 3 vers Biskra. Au cours de notre progression vers le sud l'aridité s'accuse de plus en plus.

Par le magnifique défilé d'El Kantara, gigantesque coup de hache dans la montagne, notre route, la voie de chemin de fer qui la longe et l'oued Tilatou débouchèrent dans la vaste plaine, commencement du Sahara. La densité des miradors est assez élevée à cet endroit.

A Biskra, le soir arrivant nous nous sommes promenés dans une calèche tiré par un âne et mis à la disposition des touristes de l'hôtel Okba (SONATOURL) ou nous étions descendus ³².

Le tour nous a conduit successivement au bord de l'oued Biskra, dont le lit doit avoir bien un kilomètre de large ici et au milieu duquel un marabout repose en paix dans sa kouba, puis dans la grande palmeraie aux palmiers de belle venue, et finalement à la mosquée très ancienne blanchie à la chaux, (aux poutres en tronc de palmier) du minaret de laquelle nous avons assisté au coucher du soleil.

Le lendemain nous avons eu du mal à découvrir notre route, à cause de la politique d'arabisation qui, poussée ici a son paroxysme, conduisait à étaler une couche de peinture noire sur les panneaux routiers en français. (Plus tard, les autorités revenant sur leur décision on fait disparaître la couche de peinture).

Maintenant, après nous être assurés de notre chemin et étant repartis, une immense plaine couverte de rocaille, de sable et de petits arbustes se révélait à nous sous un ciel bleu sans l'ombre d'un nuage.

La route conduisant à l'oued était en parfait état et rigoureusement droite comme toutes les routes algériennes du Sud. Je dois signaler au passage que les routes du pays sont excellentes.

A l'approche d'un chott - une grande étendue d'eau salée - le sable du désert est devenu scintillant comme si du verre pilé avait été répandu. Vus de près, les éclats brillants se révélaient être des cristaux de gypse.

Les roses de sable qui sont des cristaux de gypse formés à l'intérieur des couches de sable par évaporation, devaient certainement se trouver en abondance dans la région.

La route franchissait sur une digue une croûte salée reliant les chotts Melrhir et Merouane tous deux situés sous le niveau de la mer.

L'étendue d'eau salée, réfléchissant le ciel, était entourée par une plage blanche assez dure sous les pieds, elle-même bordée par une brusque discontinuité d'un mètre de haut séparant le chott du sol sableux environnant.

Des oiseaux semblables à des mouettes étaient réunies sur les bords prouvant que des poissons ou des minuscules crustacés vivent dans ces eaux salées (D'ailleurs dans les mares de Topa et d'El Barrir au sud-ouest de Biskra, vivent des poissons siluridés³³, les harmout lazera (?), qui pourraient survivre quasiment sans eaux (?)).

³² Son architecte est F. Pouillon.

³³ Normalement, c'est le Silure glane (*Silurus glanis*) qui a été introduit en Algérie. Cf.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Silure_glane

Juste avant d'entrer dans la ville, un petit lac est entouré de palmier. Contrairement aux maison à terrasses plates du sud algérien, les maisons d'El oued sont couvertes de dômes et de coupoles blanches argentées. C'est la ville aux milles coupoles.

La région du Souf entourant El Oued est caractérisé par ses entonnoirs creusés dans le sable de 6 à 12 mètres de profondeur, au fond desquels poussent des palmiers dont la cime dépasse les bords de la cuvette. Le sable apporté par les vents qui tente de combler les entonnoirs est rejetée en dehors à bras d'homme et forment des talus au sommet desquels on élève une palissade en palme.

Au bord des routes des marchands vendaient des roses des sables - certaines plus hautes qu'un homme - et des fennecs vivants, malgré l'interdiction qu'il est fait de les capturer. Certains touristes achètent ces animaux, inconscients de la mort quasi certaine frappant les fennecs dans un climat plus froid.

La route quitta ensuite la mer de sable pour une plaine monotone marron clair, égayé par quelques buttes témoins, certaines rappelant les formations du désert de l'Arizona.

Au loin nous pouvions apercevoir les torchères de HassiMessaoud et Hassi R'Mel.

Malgré la possibilité de rupture de stocks, les stations-services de la Sonatrach (compagnie algérienne des pétroles, seules à distribuer de l'essence ici en Algérie) sont implantées en grand nombre partout dans le pays et aussi bien dans le Sahara.

Après Touggourt, une route allant vers Hassi Messaoud était sévèrement gardée par un poste de policiers. D'après ce que je sais un grand nombre de coopérants français vivent là-bas et la vie y est facilitée par le percement d'un puit artésien alimentant la ville et la piscine.

Sur la route nous avons souvent croisé des camions roulant avec des minuscules chargements. En regardant un petit tas de briques au fond de la benne d'un camion allant vers le Sud, je me suis demandé à quelle vitesse sont construites les maisons au Sahara.

Enfin nous sommes arrivés dans la vallée de l'oued M'zab semblable à celle qu'aurait laissée un fleuve fossile. La vallée nous a conduit tout droit à la ville sainte des mozabites – une secte musulmane -, de Ghardaïa, " la pentapole ", constituée de 5 villes séparées, El Atteuf, BouNoura, Beni Isguen, Melika et la plus grande Ghardaïa. Elle s'est découverte en bas d'une forte descente aux virages très serrés.

Le soleil couchant enflammait les milliers de maisons plates blanches, beiges, ou bleus construites sur les collines de la ville. Des centaines de chèvres se précipitaient sans gardien vers les portes des murailles des villes, quittant leurs maigres pâturages poussant dans la rocaïlle des plateaux environnant.

Lorsque le soleil a disparu, des lumières vertes s'allumèrent sur tous les minarets de la ville.

Nous avons logé à l'hôtel transatlantique. La nuit à 4h comme dans la plupart des villes de l'Algérie, le muezzin appela en chantant les fidèles à la prière.

Les habitants de la ville, les mozabites, se souviennent, pour la plupart, de la longue histoire de leur peuple.

A la succession du calife Othman, 3ème dirigeant temporel et spirituel de l'islam, gendre du prophète Mahomet, le pouvoir s'était partagé entre Ali, fils de l'oncle du prophète, et Mo'â Wiya, parent de Othman. Les partisans de Mo' à Wiya et de sa dynastie se regroupèrent au sein du groupe de Kharijites. Ceux n'admettaient pas un arbitrage du pouvoir entre les deux chefs et assassinèrent Ali. Ce parti fut ensuite poursuivi par la dynastie abbasside (se réclamant d'Ali), en Égypte, où il fut massacré. Une branche de ce parti des ibadites réussit à s'échapper au Maghreb où il fonda le puissant royaume de Tيارت au Xe siècle. Mais la vengeance des partisans d'Ali s'acharna encore contre eux, et leur royaume fut détruit. Ils réussirent à fonder un nouveau royaume à Sedrata au sud-ouest de Ouargla. Sedrata fut détruite au XIe siècle, ses puits comblés, ses habitants passés au fil de l'épée et ses palmiers coupés. Les survivants appelés les mozabites s'installèrent plus au sud, dans la vallée aride qui allait donner Ghardaïa. Leur histoire explique leur mode de vie actuellement encore très austère. Ce sont des commerçants très réputés et on peut trouver chez eux tout ce que l'on ne trouve pas ailleurs en Algérie. Par exemple à l'époque, nous avons pu dénicher chez un libraire mozabite de Ghardaïa - rangeant ses livres au plafond tellement sa boutique était petite - un livre rare sur les miniatures d'un grand peintre contemporain algérien Mohamed Racim, introuvable à Alger.

Toute la nuit, pour en revenir à notre hôtel et terminer cette parenthèse sur les mozabites, nous avons eu très chaud contrairement à notre attente, connaissant d'habitude la fraîcheur des nuits au Sahara.

Après le petit déjeuner nous allâmes vers la place du marché de Ghardaïa. Dans les rues, le sable en suspension dans l'air après une tempête accentuait l'impression de dessèchement de nos voies respiratoires.

La place est entourée de vieux bâtiments à arcades sous lesquels on trouve fraîcheur et ombre et des magasins pour touristes.

Dans le marché, on trouvait de tout. Tous les hommes mozabites portaient pantalons bouffants gris, gandoura blanche et calotte blanche sur la tête. Des charlatans guérisseurs viennent parfois y venter leurs produits.

Un artisan cordonnier avait refusé avec colère de se laisser photographier ... réaction de fierté ³⁴ ?

Dès que nous avons pénétré dans l'ancienne ville elle-même nous avons pu apercevoir en levant les yeux des panneaux indiquant par dessin qu'il était interdit de se promener en short ou mini-jupe. Dans la rue nous avons croisé des femmes couvertes d'un voile qui leur cache complètement le visage et qui se sont plaquées face au mur pendant notre passage. Lorsqu'elles étaient fixées du regard elles détournaient les yeux. Les jeunes filles de moins de 14 ans ne sont pas voilées.

La ville aux rues étroites semble propre. Des fils électriques s'intègrent mal au décor, mais "modernisation oblige".

Le guide que nous avons choisi nous a conduit jusqu'à la mosquée au sommet de la colline. Dans cette région, l'architecture des mosquées et des tombeaux est assez étonnante : les minarets blancs ressemblent à des pains de sucre, les tombeaux terminés par des pointes arrondies à des termitières blanches. L'architecte Le Corbusier s'est d'ailleurs inspiré de cette architecture. Dans la mosquée, aux poutres en troncs de palmiers, sont présentes comme d'habitude, le bassin aux ablutions, les tapis, mais très peu d'éléments décoratifs sont visibles. Ici la simplicité est aussi de rigueur.

L'après-midi, nous sommes allés voir un client mozabite qui tient un magasin de quincaillerie. Il nous a invité dans sa maison située sur les hauteurs de Melika. Il nous a reçu dans sa pièce de réception couverte de tapis, de coussins et de paroles stylisées du Coran sur les murs.

Une grande page mise sous verre est imprimée avec toutes les sourates du Coran. Notre hôte nous a servi un gâteau au lait de chèvre qui exhalait une forte odeur mais qui s'est révélée délicieux et du thé à la menthe suivant un rituel très élaboré. L'eau chaude est versée sur les feuilles de thé contenues dans une théière au couvercle pointu, surmonté d'un croissant, puis l'infusion est reversée sur un récipient large contenant des pains de sucre et enfin est transvasée dans une théière pour être servie avec délicatesse dans de petites tasses en cuivre.

Les femmes de la maison ne participaient pas au rituel, et restaient à nous observer de loin à travers un rideau. La femme de mon ami était seule autorisée en tant qu'europeenne non musulmane à rester avec nous. ||| Notre hôte nous a indiqué que la forte démographie de l'oasis obligeait les jeunes à aller travailler au Nord ou en France.

Parlant des barrages anciens pour retenir les crues de l'oued M'Zab, il nous a montré une photo ancienne où l'on voyait toute la vallée d'un bord à l'autre couverte d'eau.

Nous sommes passés ensuite sur la terrasse où séchait le linge pour admirer le coucher de soleil. En montant dans la maison, j'ai constaté qu'elle était peu meublée.

Notre marchand mozabite a voyagé dans toute l'Europe. Quant à sa femme, à laquelle il a appris à écrire, elle n'est jamais sortie de Melika.

Le frère du mozabite avec lequel j'avais discuté théologie ³⁵ est passionné par la conquête spatiale.

Le lendemain nous avons assisté à l'inauguration de la foire commerciale de Ghardaïa. Une foule immense s'y était rassemblée.

Après l'arrivée du cortège des DS noires, officielles, précédées de motards, le spectacle folklorique a commencé par des danses traditionnelles accompagnées au son des tambours et des bombardes, au bruit assourdissant. Ces danses interprétées par des hommes en costume traditionnel furent ponctuées par les décharges bruyantes de vieux tromblons au canon court et évasé.

Après cette présentation, la foule s'est précipitée à l'intérieur du parc des expositions.

Deux stands ont retenu mon attention.

Le premier exposait les plus belles productions de tapis de haute laine de Tlemcen, de Ghardaïa, de Beni Isgen aux couleurs vives dominées par le rouge et aux dessins géométriques en dents de scie.

³⁴ Cette attitude n'a rien de caractéristique puisqu'on la retrouve également aux puces de Paris.

³⁵ Sa position est la tolérance.

Un tapis de 24 m2 de haute laine de la fabrique nationale des tapis, blanc neige, orné de scènes de chasse provoqua notre admiration. Il avait coûté 20 000 dinars et avait été commandé par un riche algérien.

Dans le stand Sahraoui, des jeunes à la peau très blanche, parlant français, dans des tenus de sahraouis restaient immobiles dans un décor imitant des paysages de désert et parmi des objets ciselés obtenus avec des culasses d'obus. A la sortie étaient distribués des tracts contenant la déclaration d'indépendance de la république sahraouie. C'est un des multiples efforts l'époque du gouvernement algérien pour mobiliser le peuple dans le sens de la politique du pays au Sahara occidental.

Le soir nous nous sommes arrêtés pour assister au retour des chèvres chez elle. Nul berger ne les accompagnait et elles retrouvaient, par habitude, la maison de leur propriétaire. Puis nous avons été acheter un tapis et un poisson des sables (sorte de lézard empaillé nageant à grande vitesse dans le sable des dunes).

En face de notre marchand de tapis, des hommes discutaient, certains organisaient des enchères sur une place.

Nous n'avons pu après notre séjour ici continuer plus au sud à Tamanrasset - la ville des hommes bleus, les Touaregs ³⁶ - car nous devons par certains impératifs retourner à Alger.

A l'hôtel Sonatour de Lanhouat, une surprise attendait notre ami Alain, grand amateur de bon vin : le vin taxé à 40 dinars était retombé à 16 dinars. Dans la salle de restaurant, le liquide rouge coulait à flots. A côté de nous, des touristes japonais exprimaient une certaine hilarité qui ne devait pas être sans rapport avec les bouteilles de vins posées sur leur table. Les touristes soviétiques quant à eux, restaient imperturbables. Ils sont d'ailleurs partis en file indienne, sans tourner le regard vers ces japonais et français bruyants.

Des coopérants, à côté de nous, racontaient des histoires de sorcelleries effrayantes s'étant déroulées dans le Sud.

Puis au retour, nous avons continué par Laghouat, Djelfa pour atteindre Alger.

Dans une région vallonnée proche de Bou Saâda, nous avons admiré les immenses efforts des jeunes de l'armée algérienne, qui durant les deux ans de leur service, construisent le grand projet du barrage vert allant du Maroc à la Tunisie, pour conquérir le désert, plantant et arrosant sans cesse des millions de jeunes eucalyptus ou pins (En tout la forêt plantée devra couvrir 1,5 millions d'hectares).

Parallèlement à la route avant Ksar El Boukhari des plants qui avaient pris étaient menacés par une invasion de chenilles processionnaires du pin. Ce sont aussi les militaires qui construisent la transsaharienne.

Sur cette route aussi après Djelfa, une mer d'alphas, dont l'uniformité est rompue par des pistachiers térébinthe, ondule au vent.

Nous nous sommes arrêtés le soir au bord du lac de barrage de Boughzoul, un refuge écologique couvert d'oiseaux aquatiques en particulier des canards, le tout contemplé au coucher du soleil.

Puis nous nous engageons dans une vallée assez desséchée, ponctuée d'alpha et d'armoises, enserrée par des hauteurs mamelonnées prenant des formes étranges avec les ombres du soir. |A Alger, mon hôte s'est plongé dans les ennuis administratifs liés à des problèmes de statuts de sociétés : formulaires à remplir en 11 exemplaires, cachets obligatoires sur tous les exemplaires de plusieurs administrations (cet envahissement de la bureaucratie administrative et ses démarches tatillonnes est le plus mauvais héritage de la colonisation). Parfois, quand on ne peut rien faire d'autre, il faut "biberonner" (payer discrètement) pour obtenir plus vite un service.

Mon ami a réussi à obtenir un appartement dans le même immeuble que celui qu'il avait dû quitter, ce qui constitue une performance remarquable dans ce pays ayant une forte crise du logement.

Mon ami préférait travailler en tant que privé (malgré les risques de nationalisation de sa société³⁷), plutôt qu'en société nationale, à cause, d'après lui, des problèmes de manque de responsabilités qui y règnent et de délégation du pouvoir aux travailleurs la plupart non spécialistes des domaines économiques, l'autogestion étant de règle.

Le résultat pour lui serait de participer au "gâchis généralisé" ce qui serait contraire à sa morale.

Le "gâchis" était par exemple de ne pouvoir faire tourner certaines usines faute de responsabilités et de sauver la face en commandant dans des pays étrangers des produits transitant ensuite par l'usine défectueuse et présentés ici comme

³⁶ Cette appellation provient du fait que les Touaregs de Tamanrasset portent tous un voile bleu qu'ils ne quittent pour ainsi dire jamais, ni au repos, ni en voyage, ni pour dormir.

³⁷ Au-dessus de 10 millions de Dinars, une entreprise privée est nationalisée.

production nationale (comme ce fut le cas de l'usine de verre d'Oran commandant du verre en France où de l'usine Isis commandant de la lessive en Italie etc.).

Il n'acceptait pas non plus que pour des raisons d'égalitarisme, on ne favorise pas les plus compétents.

A l'époque, c'était la grande campagne anti-moustique. Des avions survolaient la ville en pulvérisant du D.D.T. Plus tard une autre campagne en faveur de la propreté, avait amélioré temporairement la propreté des rues d'Alger. Une caractéristique du pays était ces campagnes lancées de temps en temps par les médias.

Mes derniers souvenirs de la ville, avant mon départ, ont été un grand incendie au marché de Bab El Oued ³⁸, où la foule impressionnante _ des milliers de badauds venus là _, bloquait la progression des W.W, coccinelles bleues et blanches de la police et une conférence sur Beethoven, au 100° anniversaire de sa mort (en 77), donnée par le professeur Henhart Goebbels, venu de Munich, et organisée par le gouvernement algérien.

A l'époque, était exposé dans le journal « El Moujahid » un débat sur la mauvaise gestion du port d'Alger, où participaient la direction du port, les douaniers, les dockers etc. ... Ce genre de débat dans les journaux étaient rares. Nous même étions au courant du cas des milliers de conteneurs inutilisés et rouillés dans une annexe du port, sur la route de l'aéroport, du cas des 8000 fûts de résines thermodurcissables oubliés et durcis par le soleil ou encore de l'engorgement du port, visible par l'attente de dizaines de bateaux en rade d'Alger.

Quand je suis parti au mois du ramadan, en septembre, période où toute la vie économique est ralentie par le jeûne des gens, j'avais un sentiment ambiguë pour le pays, partagé entre un attachement pour les gens et une vision pessimiste pour l'avenir économique et démographique du pays.

³⁸ Ce genre d'informations (accidents de la circulation, meurtres etc. ...) ne sont que très rarement indiqués dans les journaux du pays.

2.1 En conclusion : petite analyse sommaire du pays

2.1.1 Quel sera l'avenir du pays ?

Pour l'instant, le pays a été tiraillé par deux tendances :

- la montée du radicalisme musulman avec la secte des frères musulmans (et d'autres mouvements semblables), que l'auteur de ce texte considère comme un retour en arrière vers l'intolérance et le fanatisme.
- une libéralisation du régime qui serait plus favorable à la culture européenne et française.

A l'époque de mon départ, des batailles rangées se déroulaient, à l'université d'Alger, entre progressistes ou libéraux et frères musulmans souvent à l'avantage de ces derniers. Des amendes étaient instaurées pour punir les marchands qui laissaient une inscription en français sur leurs magasins (par exemple à Constantine). On constatait le rétablissement de l'éducation religieuse obligatoire dans les écoles.

Mgr Duval (cardinal d'Alger) était mort des suites d'une opération pratiquée à Alger et certains pensaient qu'il avait été assassiné³⁹. Et certains pensait que le décès suspect du ministre de l'Intérieur (et des finances), pro-français (?), Ahmed Medeghri⁴⁰, était en fait un assassinat. Pour certains Français, ces « assassinats » semblaient (dans leur optique) être des indicateurs de la montée du radicalisme opposés à la culture européenne, représentée par la France.

Mais après la mort du président Boumediene, le nouveau président Chadli - ancien dirigeant du commerce d'Oran – a semblé inaugurer une politique de libéralisation limitée, il est vrai, du régime ⁴¹ ⁴². Celui-ci, tout en maintenant la Politique d'arabisation, a décidé de supprimer les démarches administratives qui limitaient le droit de sortie des citoyens algériens voulant aller à l'étranger et de rentabiliser les entreprises nationales par le renforcement de la concurrence privée ⁴³.

En fait, le pays est bien tenu en mains par le parti (le F.L.N.). C'est pour l'instant, par les évolutions et oscillations du parti que ce pays peut changer (ou non). Mais rien ne filtre guère du parti (sur ses éventuels divisions ou déchirements internes).

Mais si l'on se base sur l'exemple d'autres socialismes musulmans autoritaires (ou non), il semble qu'on peut s'attendre qu'à des évolutions limitées de sa politique.

³⁹ Il meurt le 30 mai 1996, des suites d'une opération, juste avant qu'on apprenne la découverte des corps des moines de Tibhirine.

a) *Léon-Étienne Duval*, https://fr.wikipedia.org/wiki/L%C3%A9on-%C3%89tienne_Duval

b) «*Mohamed Duval*» *mort en Algérie où il voulait rester. Arrivé dans ce pays qu'il aimait en 1947, le cardinal d'Alger est décédé hier des suites d'une opération*, Florence AUBENAS, 31 mai 1996, https://www.liberation.fr/planete/1996/05/31/mohamed-duval-mort-en-algerie-ou-il-voulait-rester-arrive-dans-ce-pays-qu-il-aimait-en-1947-le-cardi_170239/

⁴⁰ *Ahmed Medeghri*, https://fr.wikipedia.org/wiki/Ahmed_Medeghri

⁴¹ Mais Ben Bella est toujours en résidence surveillée. Une répression des Kabyles en 1979, à Tizi Ouzou, était encore proche dans les esprits kabyles.

⁴² En 1980, la Kabylie connaît plusieurs mois de manifestations réclamant l'officialisation de la langue berbère, appelées Printemps berbère circonscrit à la Kabylie et aux université d'Alger.

⁴³ Du moins est-ce le point de vue de l'auteur.

Sur le plan économique, à cause de l'endettement et de l'épuisement de ses réserves pétrolières, et du faible rendement agricole, de la démographie galopante, le pays risque de s'appauvrir progressivement ... ce qui conduira inmanquablement à des explosions sociales.

Avec Chadli, j'avais vu, au début, dans sa politique, un début de libéralisation du régime.

Mais en fait, je crois maintenant, qu'en me basant sur tous les exemples des régimes autoritaires doctrinaires, que tout régime de cette sorte, suivant une doctrine politique rigide, ne peut guère beaucoup évoluer, en raison du fait d'être obligé de suivre une doctrine.

En admettant ce constant, on peut penser que le socialisme algérien restera sans grand changement pendant encore longtemps, sauf bouleversement intérieur ou extérieur.

2.1.2 Bibliographie sommaire sur l'Algérie

- "L'Algérie", guide Jeune Afrique.
- "Algérie", guide Bleu (hachette),
- "L'Algérie algérienne" de Gérard de Viratelle, édition ouvrière.
- "Vies quotidiennes contemporaines en Algérie", par Rachid Boudjedra, Hachette, 1971.

2.1.3 L'Algérie en chiffres

Population 18 510 740 hab. (en 1979).
Superficie 2 381 740 Km².
94 % la population sur 13 % de la superficie du territoire.
Terres cultivées : 3 % du territoire (France 34 %),
Rendement céréales : 800 Kg/ha.
53 % de la population dans l'agriculture.
Indice de chute agricole : base 100 en 1970, 83 en 1977.
PNB / hab. : 6 000 F.
Déficit agricole : 5,2 milliards de F (5,2 % du PNB).
Déficit de la balance des paiements : 16 % du PNP (1978).
Pétrole : 60 500 000 tonnes (15^e rang mondial, 2 % de la production mondiale, 92 % des marchandises exportées).
Vins : 7 400 000 hl/an (en 1974),
Agrume : 539 000 tonnes,
Blé : 652 000 tonnes (la production de blé étant insuffisante, les importations constituent les 1/3 de la production).
40 % de la population de moins de 20 ans.

Source : Atlas éco du Nouvel Observateur.

3 Haute-Volta 1979

VOYAGE EN HAUTE-VOLTA EN VOITURE

AVRIL 1979. Par Eliane Lisan

Hommage à ma mère, par ce récit de voyage dont elle était l'auteur, disparue trop tôt en 1995.

- :: - :: - ::

Ce voyage fait suite à un cours séjour de 4 jours à Goiessesso, charmant village de montagne, en pays Yacouba.

Le jeudi 19 avril 1979, nous quittons la maison d'Abidjan vers 6h30 direction Nord.

A la sortie d'Abidjan, nous avons trouvé les encombrements habituels sur près de 50 km, dus à une route étroite et sinueuse, surchargée de poids lourds. Une autoroute est en construction jusqu'à Yamoussoukro, mais en attendant son achèvement le parcours est assez difficile.

C'est l'époque où les flamboyants sont en fleurs et ces arbres étaient nombreux sur le parcours, leurs rouges vifs étant une explosion de couleurs au milieu de la verdure.

Nous étions à Yamoussoukro vers 10h30 et de suite nous sommes dirigés vers l'hôtel Président – très célèbre en Côte-d'Ivoire – pour retenir des chambres pour le retour. Ne sachant si nous pourrions respecter le programme envisagé, il était plus sage d'assurer une réservation pour les nuits de mardi et mercredi suivants.

Après le plein de carburant et après avoir bu un thé réconfortant, nous avons repris la route direction Bouaké.

Au fur et à mesure que l'on monte, la forêt s'éclaircit et perd son aspect forêt vierge. Les arbres y sont moins hauts, la végétation moins dense. Le ciel est plus bleu, la température plus élevée mais l'atmosphère moins humide. La route offre des lignes droites, un bon revêtement et son trafic réduit permet une vitesse assez élevée.

Nous sommes arrivés à Bouaké un peu avant midi. Cette ville est la seconde de Côte-d'Ivoire ; la végétation y est assez abondante et là encore beaucoup de flamboyants l'agrémentent. C'est une ville plate et ses rues sont dessinées à angles droits.

Nous avons fait halte à l'hôtel Harmattan, très bel établissement d'une chaîne internationale, pour y déjeuner. Nous avons pu déguster une délicieuse grillade. Partout en Côte-d'Ivoire, on peut trouver de bons hôtels, c'est une particularité du pays et tous offrent de belles piscines à leur clientèle.

Reprendre la route aussitôt la dernière bouchée avalée, n'a rien de très agréable par près de 40°, mais il n'y a pas le choix, si l'on veut respecter le programme.

De nouveau, nous empruntons une magnifique route à 2 voies, mais avec de larges dégagements goudronnés sur les côtés, et très droite. Elle est de construction très récente, avant c'était une piste.

Nous arrivons à Ferkessedougou vers 15h30. Là, s'arrête le goudron. Nous avisons une jolie petite auberge aux rideaux à petits carreaux rouges et blancs (elle n'aurait pas déparée en Normandie!), où nous nous arrêtons.

En effectuant le parcours, nous nous rendons compte que nous ne pourrions sûrement pas avoir rejoint Yamoussoukro le mardi en ayant quitté Ouaga ce jour-là. Il nous paraît plus sage de réserver une chambre dans cet établissement pour le retour, d'autant que l'hôtel est récent et les chambres sont climatisées.

Toujours après notre indispensable thé, et avoir fait le plein de la voiture, nous reprenons la route pour Khorogo, but de l'étape de ce soir. Cette ville est à 66 km et Max calcule qu'avec notre avance, il pourra peut-être contacter son ami ce soir, ce qui nous permettrait de partir plus tôt le lendemain matin⁴⁴.

La piste commence, de suite nous sommes dans l'ambiance. Des moutons errent de-ci, de-là, traversant quand bon leur semble. Malgré un coup de frein et un braquage à gauche au maximum, l'un deux vient se jeter bêtement contre une roue... Il ne reste plus à son propriétaire qu'à le saigner et en faire un méchoui !...

Très vite, c'est la tôle ondulée, les trous. Il faut conduire à « l'estime », ce qui est très éprouvant pour les nerfs. A quelques centaines de mètres, une magnifique route est en construction, alors on n'entretient plus la piste... A chaque instant, on craint de tout casser. Max se demande ce qu'il est venu faire dans cette galère ?... La végétation s'est encore clairsemée et l'on aperçoit de temps en temps des baobabs, si caractéristique.

Au loin, l'horizon est tout noir, strié d'éclairs : nous allons vers la pluie ce qui ne va rien arranger. Très vite, celle-ci est sur nous : le ciel déverse des torrents d'eau, il y en a partout, de véritables rivières traversent la piste et l'on se demande si l'on ne va pas être emporté...

Malgré le déluge, Max, vieux conducteur africain, continue cependant. Tout à coup la pancarte Khorogo, et la pluie qui ne ralentit pas. Aucune route goudronnée n'apparaît, nous allons au hasard sans savoir où se trouve le centre de la ville. Quel accueil ! Personne ne se hasarde dehors, sauf des enfants qui courent tout nus sous l'averse, heureux de ce rafraîchissement. Il n'y a ni trottoir, ni égouts et des torrents d'eau traversent les rues et l'on craint que le moteur finisse par être submergé par instant. Enfin nous finissons par trouver la route principale et notre ami.

Fort heureusement, j'avais songé à l'éventualité du mauvais temps et nous avons prévu des bottes et des parapluies. Max peut donc, ainsi paré, descendre de la voiture et parcourir les quelques mètres qui le séparent du bâtiment.

Nous sommes devant un magasin, tout à fait vieux comptoir colonial où l'on vend de tout. Les bureaux sont à côté. Environ ¾ d'heure plus tard, Gaël vient me chercher, notre ami M. MUNSUC, voulant que je descende. Il me faut à mon tour me harnacher pour affronter la pluie qui, après s'être calmée, a repris de vigueur.

Après avoir pu confirmer par téléphone la chambre d'hôtel, notre ami nous invite à venir chez lui nous rafraîchir. Il occupe une agréable maison dans cette ville très Far-West et son épouse nous réserve un accueil très aimable. Je me demande ce qu'on peut bien faire dans un bled pareil... à part travailler. Je fais remarquer à M. MUNSUC qu'il doit être regrettable que la chasse soit interdite en Côte-d'Ivoire, parce que je crois que ce doit être le seul passe-temps qu'il pourrait y avoir,

Ayant aperçu pas mal de perdrix, il me dit qu'il bénéficie d'une dérogation (il est en effet Agent Consulaire), ce qui lui permet de chasser la perdrix et l'antilope. Il nous avoue avoir autrefois chassé l'éléphant et regrette de ne plus le pouvoir. Je lui dit combien je trouve dommage de tirer sur de si nobles animaux et que cette mesure va peut-être permettre leur repeuplement.

Il me répond que non, hélas ! Autrefois la chasse était permise, mais les réserves étaient étroitement surveillées par des gardes et les chasseurs ne tuaient que les vieux mâles. Maintenant, plus aucune surveillance n'est assurée et les braqueurs s'en donnent à cœur-joie, tuant n'importe quoi. C'est ce qui nous sera confirmé par ailleurs par un noir, en Haute-Volta.

⁴⁴ La famille des amis qui m'ont reçu se compose de Eliane et Max NISAL.

Vers 20h, nous regagnons l'hôtel du Mont Khorogo, récent, mais très soigné. Le repas est médiocre, mais ce que nous apprécions le plus, c'est le lit.

Au matin, il faut reprendre de nouveau la piste de la veille, mais il fait soleil, l'eau a disparu et nous sommes frais : alors tout va mieux.

Retour à Ferkessedougou où nous rejoignons la route pour la Haute-Volta. La frontière n'est pas très loin. La piste est mieux entretenue, mais bombée et ce n'est pas très facile de croiser des camions et plus difficile encore de les doubler avec le nuage de poussière qu'ils soulèvent.

Nous rencontrons peu de voiture.

Premières formalités de frontière côté ivoirien : plusieurs fiches à remplir . Ensuite, environ 40 km, poste frontière voltaïque. Nous présentons nos passeports que l'on nous tamponne, mais ce n'est pas trop long. Vient après la visite à la gendarmerie qui prend les caractéristiques de la voiture, puis c'est au tour de la douane de visiter les cartons d'échantillons de glace. Il y'a de la glace bronze, créole, verte, grise, cela brille : comme c'est tentant ! Partout les douaniers disposent de lits en rotin sous les vérandas et parfois ils nous accueillent pratiquement couchés. Il fait si chaud...

J'ai beaucoup de succès avec ma visière au rebord en rhodoïd. On s'étonne de cette casquette sans fond... où l'ai-je achetée ?

Nous bavardons quelques instants avec des Français de retour de Niamey : quelle expédition ! Ils nous préviennent que la piste va être assez difficile jusqu'à Ouaga.

La prochaine petite ville, c'est Banfora où l'on nous a indiqué un bon restaurant. En effet, dans ce bled, la Canne à Sucre est un établissement très correct, appartenant à un voltaïque, et géré par une Française. Pour un prix modique nous faisons un repas très correct .

Une immense plantation de canne à sucre s'étend tout au Nord-Est de la ville. Cela étonne dans ce pays desséché. Inlassablement des tourniquets arrosent ces champs. D'où l'eau vient-elle, de nappes phréatiques ou d'une rivière ? Il s'agit d'une plantation d'Etat dont l'encadrement est assuré par des Français. Nous apprendrons ceci au retour. C'est la seule culture que nous rencontrerons jusqu'à Ouaga.

A la sortie de la ville, la route est en construction, par moment on l'emprunte, à d'autre on doit reprendre la piste. Comme nous nous sommes aventurés plus loin que les panneaux l'indiquaient, nous devons faire demi-tour pour prendre la piste. Puis, nous nous retrouvons à nouveau à proximité du goudron et essayons d'y « remonter » et pour ce faire, Max s'élance sur le talus qui la borde : la voiture penche dangereusement, mais s'arrache jusqu'au sommet : j'ai tout de même une sacrée émotion. Mais après la tôle ondulée, les trous et la poussière, le macadam c'est si tentant ! Nous roulons de nouveau agréablement jusqu'à ce que des travaux barrent la route au passage d'un pont et rien n'indique la déviation. Des ouvriers nous donnent de vagues indications. On descend sur le bas côté dans la poussière et dans la gadoue vers le pont, puis le chemin est barré par de gros tuyaux, il faut faire demi-tour... On nous fait signe de passer sous le pont en nous mettant en garde contre l'enlèvement et il faut en effet de l'habileté et de l'expérience pour s'en tirer. Heureusement qu'il ne pleut pas !

500 mètres plus loin, nous retrouvons la grande route où nous ne rencontrerons plus de difficultés jusqu'à la piste. La tôle ondulée – et de quelle taille ! – et les trous recommencent, le passage des ponts, tout défoncés et bombés est particulièrement malaisé et il y a intérêt à ralentir si on les a vu à temps.

On navigue dans la poussière, et une chaleur qui donne soif. Nous voyageons heureusement enfermés grâce à la climatisation. Depuis la frontière, les villages sont très typés : des paillotes rondes aux toits de chaume et leurs greniers à mil, qui sont des paillotes miniatures placées à côté d'elles. A part les grands villages, la plupart du temps, ce que l'on

rencontre, ces sont des paillotes en cercle et réunies entre elles par des murets de terre séchée : il n'y a qu'une ouverture et toutes les cases donnent sur la cour fermée... des mini-châteaux forts en quelque sorte.

On est loin de l'opulente Côte-d'Ivoire. Les gens sont maigres, poussiéreux, les animaux de même. On ne rencontre pratiquement pas de voiture, pas de taxis brousse non plus, qui sont les transports en commun de l'Afrique (des 1.000 kg Renault). Les quelques voyageurs que l'on rencontre sont entassés dans des camions avec leurs bagages. Je ne peux m'empêcher de les regarder ainsi tassés, de leur trouver une ressemblance avec les wagons de déportés durant la guerre. Le moyen de transport le plus utilisé en Haute-Volta est en premier la bicyclette puis en second le vélomoteur. Nous verrons des milliers de bicyclettes pendant ces quelques jours.

Bien entendu, partout des moutons ou des chèvres traversent la chaussée, il faut être sur ses gardes sans cesse.

A 60 km de Bobo-Dioulasso, nous retrouvons l'asphalte avec le plus grand plaisir. Max ne sent plus ses poignets qui sont douloureux à serrer le volant et du fait des trépidations infernales provoquées par la tôle ondulée.

Bien que nous arrivions dans la soirée, la chaleur est très élevée. L'hôtel de la RAN (Rail Abidjan-Niger) est récent et le confort des chambres excellent ; mais dans le hall et les couloirs, la climatisation n'existe pas ou est en panne, et on a l'impression d'étouffer. D'ailleurs le climatiseur individuel que le garçon a mis en marche dès notre arrivée dans la chambre a du mal à refroidir l'atmosphère.

Notre première pensée après toute cette poussière, c'est la douche. La salle de bain très confortable nous invite et en un tour de main, je suis prête à recevoir l'eau bienvenue. Hélas, pas une goutte n'arrive !... Je dois me contenter d'une toilette avec coton et lait démaquillant. Max lui va se plonger dans la piscine. C'est l'Afrique ! Une canalisation a craqué et nous apprendrons que l'on ne rétablira l'eau que de 22h à 5h du matin.

Nous rencontrons ce soir-là un responsable d'une société avec qui nous travaillons. Dans le jardin, les enfants s'ébattent dans une piscine : elles sont omniprésentes partout. Ces personnes précisent que cette panne est exceptionnelle et que depuis leur arrivée en janvier, ils n'ont pas manqué d'eau.

A 22h effectivement celle-ci revient et c'est une bonne détente que de se rafraîchir avant la nuit.

Comme nous nous sommes levés aux aurores, nous pouvons de nouveau bénéficier des bienfaits de l'eau au réveil.

Après une partie goudronnée, nous retrouvons la piste infernale où nous fonçons au maximum, pressés d'en finir. Nous nous arrêtons cependant de temps en temps pour récupérer, boire... Invités par une pancarte, nous allons visiter la mare aux caïmans sacrés ; Pour ce faire, nous traversons le village et la trouvons à 400 m de là. On dirait un étang à son niveau le plus bas, où il y a plus de vase que d'eau. Très vite nous discernons les silhouettes grisâtres qui émergent par endroit. Comme les berges sont sèches, nous allons jusqu'aux bords avec la voiture, bientôt rejoint par des groupes d'enfants. Ceux-ci nous proposent si nous payons un poulet de faire sortir les caïmans ce que nous acceptons.

Un grand de 14/15 ans arrive de l'autre côté et traverse tranquillement le marécage avec un poulet à moitié mangé au bout d'une corde et se dirige vers un crocodile. Il l'appâte tout bonnement comme on tend un os à un chien et celui-ci suit le poulet qui se balade au-dessus de son museau. Le jeune garçon le fait sortir complètement sur la plage et commence à lui donner le poulet sur lequel il se jette, mais bien vite le lui retire pour faire durer le plaisir. Le crocodile reste la gueule ouverte sans doute encore en appétit. Un autre garçon en profite pour courir l'attraper la queue, ce que réprouve le groupe, mais lui est très fier de son exploit que nous avons photographié. On nous propose d'essayer de faire sortir le plus gros des caïmans de la même manière, mais hélas nous n'avons pas le temps.

Nous supposons que ces caïmans, jamais chassés, ont dû associer les enfants avec l'arrivée de la nourriture – tout comme les gardiens des zoos doivent être connus par des animaux qu'ils nourrissent – et c'est la raison pour laquelle ils ne les attaquent pas. Quand on voit la taille des dents, on n'est guère tenté de leur caresser le menton...

Cet intermède passé, nous reprenons le chemin et 15 km plus loin environ, c'est le goudron toujours bienvenu sur lequel nous fonçons, toutefois freinés par la circulation de vélos et cyclomoteurs de plus en plus dense.

Vers 11h30 nous sommes chez notre ami VILLON.

Cet homme, nouvellement arrivé en Afrique, nous invite prendre un pot chez lui en fin d'après-midi. Sa femme est encore plus récemment arrivée et il serait content que je lui parle un peu de la vie sur ce continent.

Il fait encore plus chaud qu'à Bobo-Dioulasso. J'interroge pour demander la température : actuellement le thermomètre oscille entre 44 et 46° !

A l'hôtel de l'Indépendance où nous nous rendons après, Marc insiste pour avoir une chambre bien climatisée car la dernière fois il avait souffert de la chaleur. Celle qu'on nous donne est fraîche et, comparée à l'extérieur, même froide au premier contact et l'on a la chair de poule en prenant la douche ; mais très vite ensuite on se sent bien.

Après une longue sieste réparatrice, nous nous sentons de nouveau en forme . Vers les 17h30, nous nous rendons à l'invitation qui nous a été faite par M. VILLON.

Nous tournons bien une heure avant de pouvoir trouver la maison. Comme à Abidjan, la plupart des rues n'ont pas de nom et il n'est pas facile de repérer dans ces conditions.

Nous trouvons le quartier « résidentiel » bien lamentable comparé à ceux d'Abidjan : végétation maigre, pelouse desséchée, poussière. Pour habiter ici, il ne faut pas avoir connu la Côte-d'Ivoire avant, pensons-nous.

Nous faisons la connaissance de Mme VILLON qui est arrivée le week-end précédent. Elle a profité du congé de Pâques pour venir « voir ». C'est son premier séjour en Afrique, tout comme son mari d'ailleurs. Je sens bien qu'elle n'est pas enthousiasmée ; institutrice aux environs de St Etienne, c'est évidemment un énorme changement. Elle viendra en juillet avec ses 3 enfants rejoindre son mari. La pauvre devait rêver sans doute d'un peu plus d'exotisme. Elle est décidée à chercher un emploi pour s'occuper pendant son séjour en Haute-Volta. Nous croyons savoir que son mari allait être privé d'emploi, alors il a préféré s'expatrier plutôt que d'être au chômage.

Avant son retour en France, son mari veut la sortir un peu et nous parle d'une visite qu'ils vont rendre le lendemain à une réserve où il y a des éléphants.

Je tends aussitôt l'oreille. J'interroge : pourrions-nous venir aussi ? et je me tourne vers Max. Il a rêvé d'une journée de repos et voulait travailler à son exposé, mais il est tenté aussi. Pour ma part, c'est peut-être la seule occasion qui m'est donnée de visiter une réserve, je ne voudrais pas laisser passer cette chance.

Rendez-vous pris pour le lendemain dimanche 9h, ce n'est que vers 9h30 que nos compagnons se pointent, escortés d'un ami. Leur climatisation ne marche pas, aussi leur proposons-nous de monter dans notre voiture, assez vaste pour cinq.

Il fait déjà bien chaud. On nous a parlé d'environ 100 km, en fait, il y a 147 km, mais sur une route goudronnée et peu encombrée. A un moment, je remarque non loin de la route des cases aux toits de chaume, mais à l'aspect européen : heureusement, car la pancarte qui indique que c'est là qu'on doit prendre les autorisations pour la réserve, ne se voit guère.

Nous nous dirigeons donc vers une case qui doit être le bureau. Il y a des cartes et des tampons, mais personne à l'intérieur. Nous interrogeons un enfant : « il est parti au village... » Nous attendons. Enfin un vélomoteur arrive et c'est notre homme qui est dessus. Il nous invite à nous asseoir, nous distribue à chacun une carte que nous devons remplir et

qu'il tamponne ensuite (les cachets ont beaucoup d'importance en Afrique !) et nous fait payer 2.000 Fr. CFA par personne.

Nous l'interrogeons sur nos chances d'apercevoir des éléphants : nous en verrons, nous assure-t-il. Il nous recommande de ne pas descendre de voiture, car certains qui ont pu être blessés par des chasseurs sont dangereux et chargé. Comment on braconne ? Eh oui, nous dit-il. Nous n'avions qu'un seul véhicule continue-t-il et il est en panne et lorsqu'il marchait, nous n'avions pas d'essence... que voulez-vous que nous fassions contre les braconniers qui, eux, ont des Land-Rovers ?

Ainsi, on chasse impunément les éléphants et autre faune : bientôt ces animaux finiront par disparaître de la plupart des réserves et les dirigeants de ce pays ne prennent guère des mesures énergétiques pour enrayer ce genre de chose.

Nous regagnons la grand route et à quelques kilomètres nous trouvons l'entrée de la réserve indiquée par une pancarte. Il y a une barrière et une cabane destinée au gardien, mais il n'y a personne. Nous pénétrons par une brèche sur le côté qui doit être le plus souvent emprunté vu les traces de roues qu'on peut y voir. Peut-être le gardien lui-même est – il part à la chasse...

Nous empruntons la seule piste qui subsiste et qui très vite sera difficile parce que très souvent traversée de ruisseaux, heureusement à sec pendant cette saison. De toute façon, entre juin et octobre, il est impossible d'y pénétrer nous a-t-on prévenu et nous le comprenons aisément.

Nous roulons doucement, scrutant attentivement à droite et à gauche. Il est environ onze heures et j'imagine qu'à ces heures chaudes les bêtes sont au frais sous le couvert des arbres, et que nous aurons du mal à en voir. Nous avons beau ouvrir nos yeux tout grand, rien, même pas un oiseau. Nous nous arrêtons pour boire un moment, et Max et l'autre invité grimpent dans un arbre pour voir plus au loin, mais comme sœur Anne, ils ne voient rien venir. Nous apercevons quelques oiseaux, mais qu'on pourrait voir n'importe où ailleurs. Personne ne dit rien, mais chacun est anxieux.

Nous redémarrons et tout à coup j'aperçois des antilopes. Aussitôt Max stoppe et caméras et appareils de photo entrent en action, mitraillant au plus vite le troupeau de bubales qui traversent le chemin et bientôt s'éloignent au galop, quelques-uns restant cependant en arrière à nous regarder. C'est là que nous regrettons le plus de ne pas avoir pris notre appareil qui est muni d'un télé-objectif. N'ayant pas prévu de tourisme, nous ne l'avons pas emporté, nous contentant donc du petit qui n'est valable que pour les clichés pris de près et qui ne contient qu'un ou deux négatifs. Ce seront nos yeux qui auront enregistré la vision de ces magnifiques bêtes, qui sont plus hautes que des buffles.

Nous verrons un peu plus loin des gazelles, si gracieuses mais si rapides qu'on a peine à croire qu'il ne s'agisse de mirage. Elles bondissent à des vitesses incroyables, vite cachées par des arbustes ou des herbes.

Dans les hautes herbes, dites à éléphant, nous voyons bien des traces de passage de grands animaux, mais c'est tout.

La chaleur est intense et la voiture qui roule au ralenti, plus la climatisation qui tire sur le moteur, commence à chauffer. Il est midi et demi, heure raisonnable pour déjeuner et reposer le moteur. Nous nous arrêtons à l'ombre très approximative d'un arbre pour déjeuner debout sandwichs et surtout essayer d'abreuver notre soif inextinguible. Nous sommes assaillis par des centaines de mouches qui nous tournent autour du visage, malgré d'incessants moulinets de nos bras et des déplacements. Elles ne nous lâchent pas, pénétrant dans nos oreilles, nos trous de narines, c'est énervant au plus haut point.

Bien que reposés, nous repartons cependant afin d'échapper à ces insectes insupportables. Il fait vraiment chaud et, glaces ouvertes, à petite vitesse, c'est accablant.

Nous verrons encore quelques fugitives gazelles, puis à un moment, Mme VILLON assise à l'arrière nous signale de grands oiseaux. Nous nous arrêtons pour les découvrir : ils sont deux au sol, assez loin, tout noirs, extrêmement grands, et se déplacent avec onction, tels de vieux notaires de province au siècle dernier. Ils paraissent mesurer près d'un mètre de haut et disparaissent cachés par des taillis. Nous apprendrons par la suite qu'il s'agit de marabouts.

Nous pensions voir des cynocéphales signalés nombreux, et que nous redoutions car ils attaquent volontiers les voitures, mais nous n'en apercevions pas un seul.

Nous continuons notre cheminement et notre recherche en tout sens. La première, je les aperçois : les éléphants tant attendus. Ils sont tels que je les avais imaginés à cette heure chaude : blottis, serrés les uns contre les autres sous le couvert de grands arbres, à une centaine de mètres de la voiture. Chacun les photographie et pour notre part nous prenons la dernière image contenue dans notre chargeur... Nous essayons de les dénombrer, nous en comptons 5, puis 6 et constatons qu'il y en a encore 2 petits au milieu. Ils forment comme les légions romaines, une protection en carapace autour des jeunes. Notre présence se prolongeant, ils agitent leurs oreilles, lèvent leurs trompes en tout sens. Notre caméraman descend de voiture pour les filmer de plus près et ne sommes guère rassurés pour lui, car ils s'agitent un peu, ils ne chargent pas pour autant et nous pouvons repartir sans qu'ils aient quitté leur abri.

Après tant d'heures, nous sommes récompensés par la vue de ces splendides animaux. Peu après, nous en apercevons 2 autres, mais très loin et, tout près de la piste deux mères avec leurs petits mais qui s'éloignent à notre vue., assez lentement pour être photographiés tout de même.

Nous n'en rencontrons plus d'autre jusqu'à la sortie de la réserve.

Nous allons jusqu'à la route de Po, située à 7 ou 8 km de là et qui n'offre aucun intérêt sinon que nous y voyons de beaux flamboyants et de splendides baobabs aux troncs énormes.

Nous faisons demi-tour vers Ouaga et cette fois longeons la réserve de la grand route.

Une voiture arrêtée au bord de chemin nous fait penser qu'il y a quelque chose à voir et nous traversons vite la chaussée pour nous immobiliser à notre tour : il y a là en contre-bas de la route, un groupe d'éléphants qui s'apprêtait sans doute à traverser. Notre présence les fait s'arrêter et ils mangent toutes les branches atteignables. Nous pouvons les regarder à loisir, à quelques mètres de nous, ils semblent décidés à attendre notre départ pour continuer d'avancer.

De l'autre côté de la route, à peut-être 50 m de là, de nouveau une dizaine d'éléphants est occupée à manger. Il y a en particulier 2 grands mâles absolument magnifiques et impressionnants. Ce sont des familles entières avec mères et petits. Nous verrons le plus petit éléphant que nous ayons jamais vu et qui ne devait pas avoir beaucoup de jours. Comme nous ne descendons pas de voiture, notre présence ne semble pas du tout les gêner – nous sommes à environ 25 / 30 m d'eux – et ils continuent paisiblement à se restaurer sans s'éloigner. C'est nous qui partons les premiers.

Nous en verrons encore par groupe de 7 ou 8 plus loin.

Nous sommes vraiment comblés d'avoir vu tant d'éléphants en une seule fois, ce qui est tout à fait exceptionnel, pensons-nous !

Le lendemain, Max le racontera à de vieux habitués qui lui confirmeront qu'en effet nous avons eu beaucoup de chance : c'est la grande sécheresse qui régnait dans la réserve qui faisait sortir les troupeaux jusqu'au bord de la route (heureusement peu fréquentée) pour rechercher de la verdure.

Nous garderons un souvenir inoubliable de la vision de ces majestueux animaux dans leur cadre naturel.

Nous revoyons sur la route quelques très jolis oiseaux d'un bleu métallique, à peu près de la taille d'un pigeon – pareils à ceux que nous avons déjà aperçus le matin ; nous regrettons de ne pas savoir de quoi il s'agit.

C'est fatigués et assoiffés, mais, tous, enchantés, que nous regagnons Ouaga.

Le soir, nous décidons d'aller dîner en ville pour changer. On nous a parlé d'un restaurant : « L'eau vive » tenu par des bonnes sœurs et très bon. Nous nous y rendons. Les tables sont dressées dans le jardin sous les arbres, avec de petites lampes sur chacune, c'est charmant. Il fait un peu chaud, mais avec la nuit, on peut espérer un peu de fraîcheur. Il y a une petite fontaine surmontée d'une statuette de la vierge, qui bruisse doucement. La carte ponctuée de phrases de l'Évangile, ce qui est très inattendu, mais ne l'empêche pas d'être variée.

Très vite, toutes les tables se remplissent, l'établissement jouissant d'une grande notoriété, semble-t-il.

Nous faisons en effet un repas succulent : un gaspacho, un filet flambé au cognac et poivre vert pour moi et des filets de canards aux mangues pour Max, accompagnés de pommes duchesse, du fromage et des tartelettes aux pêches, le tout arrosé d'un bon vin rouge et l'ensemble pour un prix raisonnable pour l'Afrique.

Nous avons compris le but de cette communauté : dans ce pays où l'eau est le problème crucial, ces religieuses « pour que jaillisse l'eau vive » ont trouvé un moyen – bien français – de se faire de l'argent.

Partout en Afrique, nous constaterons que les œuvres religieuses (quelles qu'elles soient) apportent énormément à ces pays. Elles n'essaient plus comme autrefois de convertir mais s'efforcent d'apprendre des métiers aux gens et les soignent dans les coins les plus reculés, palliant aux insuffisances médicales fréquentes sur ce continent. C'est certainement la meilleure image qui puisse être donnée de la religion.

Rencontré à l'hôtel, un ami, directeur d'une représentation commerciale d'une société française venue faire une conférence dans le pays rentre à Abidjan à moitié satisfait : ses interlocuteurs africains (architectes pour la plupart) ne sont pas des spectateurs très attentifs. En Algérie déjà, au cours des films, nous avons remarqué que les gens sortaient sans cesse, espérons tout de même qu'ils conserveront quelques notions des produits de notre ami.

Nous déjeunons hâtivement et en pleine chaleur reprenons le chemin du retour : goudron, piste harassante.

Au bout de quelques heures, Max est fatigué, excédé, et je lui conseille de s'arrêter, mais il s'entête à poursuivre. Finalement il consent à s'arrêter et pour ce faire, veut se serrer sur le côté et c'est l'enlèvement dans le sable. Nous arrachons des herbes sèches et des brindilles pour mettre sous les roues, mais il n'y a rien à faire pour nous dégager. Des enfants accourent d'un village proche et un cyclomotoriste – ayant sa femme en selle et elle-même le bébé sur le dos - s'arrête. Tout ce monde nous aide à pousser, mais la voiture s'enlise davantage. Nous demandons au plus grand d'aller chercher une pelle au village, ce qu'il fait. Avec cet instrument, notre cyclomotoriste se charge de dégager le sable et nous sommes tous noyés dans la poussière... Mais c'est efficace et nous pouvons sortir la voiture. Nous remercions nos aides en remettant 1.000 Fcfa au principal artisan de l'effort, ce qu'il semble apprécier et 500 Fcfa au plus jeune qui a prêté sa pelle : il regarde ce billet en tout sens, peut-être n'en a-t-il jamais possédé un pareil.

Nous roulons un moment sur la piste, puis enfin retrouvons le goudron et c'est l'arrivée à la nuit tombante à Bobo-Dioulasso au même hôtel qu'à l'aller. Cette fois l'eau ne manque pas et elle est la bienvenue.

Départ mardi matin pour être – pensons-nous – dans la soirée à Ferkéssédougou. Nous croisons à un moment sur la route un très joli oiseau échassier qui traverse la chaussée sans souci des véhicules et en prenant son temps.

Nous sommes vers les 10h à Banfora : trop tôt pour déjeuner, aussi achetons-nous des sandwiches pour midi ? Nous faisons halte pour cela à la Canne à sucre que nous retrouvons avec plaisir.

Au départ de Ouaga, nous avons remarqué un homme chargeant des bagages dans une camionnette et l'avions dépassé en route. Nous le retrouvons en même temps que nous à cet hôtel. Il travaille à la plantation de canne à sucre et vient d'aller chercher sa femme venue le rejoindre. C'est une créole à la peau brune : Mauritanienne ou Réunionnaise et pensons au beau pays qu'elle vient de quitter pour venir s'installer dans un bled pareil, la pauvre !

Les formalités aux frontières sont rapides, nous n'avons aucun imprimé à remplir. A ma grande déconvenue en Côte-d'Ivoire on ne met pas de cachet sur mon passeport et dire que j'avais fait ce voyage pratiquement pour cela ! On me dit qu'on me le mettra en sortant de Côte-d'Ivoire à l'aéroport : n'ayant pas de permis de résident, j'ai déclaré que j'étais touriste.

Nous déjeunons à l'ombre d'un arbre, regrettant l'achat des sandwiches car nous sommes finalement en avance et aurions pu déjeuner à Ferkéssédougou où un repas assis aurait été une meilleure détente.

Nous terminons les derniers km de piste et sommes vite arrivés au petit hôtel où nous devions coucher. Il est beaucoup trop tôt pour s'arrêter. Nous annulons la chambre et après un moment de repos, repartons, décidant de coucher à Bouaké.

Nous notons au passage que c'est de Ferkéssédougou que l'on se rend à Bouna, la réserve la plus importante de Côte-d'Ivoire. On nous apprend que la piste qui y conduit est excellente et comme la route depuis Abidjan est facile, nous envisageons d'y venir un jour.

C'est à mon tour de prendre le volant pour permettre enfin à Max de se reposer un peu. On est maintenant en Côte-d'Ivoire et l'on peut rouler vite sur ce bon revêtement.

La végétation revient et les forêts s'épaississent. J'aperçois au loin un animal qui traverse et m'interroge sur son identité : une biche ? Curieuse silhouette. A ce moment, un autre plus proche traverse : il s'agit de cynocéphales, ces grands singes que nous pensions rencontrer dans la réserve. Beaucoup d'oiseaux de proie, genre aigles, tournoient dans le ciel ; deux sont posés au sol sur la route en train de dévorer un quelconque animal écrasé par un véhicule. Je ne ralentis pas, persuadée qu'ils vont s'envoler à mon approche, ce qu'ils font en effet, mais l'un d'eux ne s'élève pas assez vite et vient percuter le pare-brise : c'est assez impressionnant cette masse déployée qui vous arrive en pleine figure et instinctivement j'ai fermé les yeux. Heureusement, la glace a résisté mais Gaël qui était à demi-allongé a sursauté, lui aussi surpris. L'oiseau est retombé au sol, mort sans doute.

Nous sommes à Bouaké vers 17 h. Après l'absorption d'un thé (on ne fait que boire dans ces pays, heureusement pas de l'alcool), nous décidons vu l'heure, de poursuivre jusqu'à Yamoussoukro où une chambre nous est réservée.

C'est au tour de Max de conduire. Malgré la facilité de la route, la fatigue se fait sentir et nous serons contents d'arriver vers 18h30 à l'hôtel Président.

Entre-temps, nous avons retrouvé la végétation luxuriante ... et la moiteur.

Nous apprécions le confort de ce palace, un des fleurons de la Côte-d'Ivoire où le Président de la République loge la suite de ses hôtes de marque. La région des Baoulé est son fief, tribu dont il est issu. Yamoussoukro est la future capitale administrative du pays : il y a d'immenses avenues désertes bordées de lampadaires, quelques magnifiques monuments, de grandes cités de petites maisons d'habitations inhabitées encore et qui commencent à être envahies par la végétation. Pour éviter l'édification de bidonvilles à la périphérie, on a d'abord construit ces cités mais elles sont vides pour le moment : manque d'emploi ou désintérêt des gens pour ce type de maison ? Les quartiers neufs habités sont déjà enlaidis par l'adjonction d'appentis en tôle, de baraques en planches... cela ressemble à des gourbis alors que chaque maison avec son jardinet pourrait être plaisante.

Pour en revenir à l'hôtel, nous constatons avec regret que les belles banquettes ont des tâches, ainsi que les luxueuses moquettes. On ne passe pas si vite de la terre battue au grand raffinement ... Nous dînons dans une immense salle à manger assez pompeuse, mais à peu près seuls.

Le lit est immense (on pourrait y tenir à quatre) et confortable mais la climatisation trop faible, nous aurons trop chaud toute la nuit. Est-ce par économie qu'on l'a baissé ?

Nous visitons un peu la ville. La cathédrale est belle dans sa grande simplicité, toute dépouillée. Les arabesques qui ornent les ouvertures n'ont pas de vitrail et nous avons la surprise de découvrir à l'intérieur de l'édifice des multitudes de papillons noirs accrochés un peu partout en grappes. La mosquée est grande et située sur une colline surplombe la ville de ses deux minarets. Nous allons jeter un coup d'œil aux crocodiles du président. A cette heure, on n'en aperçoit que quelques-uns qui prennent le soleil. Il sortent nombreux le soir lorsque le gardien vient leur jeter de la nourriture. L'ensemble de la ville est grandiose mais manque encore de vie.

Après toute cette chaleur et la fatigue, notre foie commence à donner des signes de ralentissement : il rechigne à la tâche !... Max est encore plus éprouvé que moi, aussi notre déjeuner est-il des plus sommaires.

Pour le retour final, je reprends le volant. La route étroite et sinueuse nécessite une conduite plus lente et prudente. Nous retrouvons la moiteur et quelques pluies d'orage sur le parc. Nous croisons 2 camions qui se sont heurtés de plein front (dont un transporteur d'agrumes) et le résultat est plutôt impressionnant ; la collision est récente et la police encore là. Il n'a pas dû rester grand chose des malheureux conducteurs si l'on juge ce qui reste des cabines. Sur cette route, à tous les virages un peu marqués il est courant de découvrir des véhicules dans le fossé, surtout des poids lourds. La Côte-d'Ivoire détient le triste privilège du record du monde des accidents de la circulation....

Pour les derniers kilomètres, je repasse le volant à Gaël et nous regagnons la maison vers 18h fourbus mais la tête pleine d'images de toute sorte et de souvenirs que nous pourrions remémorer. Nous venons de parcourir 3.000 km.

4 Côte d'Ivoire 1980

COMPTE – RENDU DU 2ème VOYAGE EN COTE D'IVOIRE

Du 29-3-80 au 11-4-80

Ce voyage avait pour but de rejoindre mes amis installés momentanément en Côte d'Ivoire et, en profitant de ce voyage, de visiter le pays.

Le départ de l'aéroport de Roissy était fixé à Minuit. J'avais effectué la vérification de tous mes papiers et de tous mes bagages avant de quitter mon domicile.

J'ai la mauvaise surprise de m'apercevoir de l'oubli de mon billet d'avion.

Je décidais, en escomptant sur un trajet aller-retour de 2h, d'héler un taxi pour aller chercher chez moi, cette pièce indispensable pour mon voyage.

Le chauffeur, en allant de Roissy à Orsay puis en retournant à Roissy, a tenu son engagement d'effectuer ce trajet de 120 km en une heure et demi. Au retour, avant de descendre de la voiture, il me fit comprendre que les contrôles radars étaient fréquents sur le périphérique de Paris et la police assez sévère avec les excès de vitesse des chauffeurs de taxi.

Au cours du trajet, j'ai appris qu'une licence de taxi coûte 80.000 F. Sans compter les multiples accrochages normaux, il faut parfois prévoir l'accident grave comme celui du 24 décembre 78 qui lui avait coûté

10.000 F. Son salaire oscillait entre 3 000 F et 5 000 F. Sa femme et lui n'avaient d'enfants, car leur budget familial n'était pas encore suffisant pour les élever. Il travaille depuis 15 ans et a acheté sa licence depuis un an et demi. L'aller-retour a coûté 400 F.

En me dirigeant vers le satellite d'embarquement, j'aidais des Ivoiriens en leur prenant un excès de bagage à main non autorisé, Il est d'ailleurs courant que des Ivoiriens, revenant dans leur pays, s'encombrent de tous les produits divers qu'ils ont pu découvrir en France.

L'avion D.C. 10 d'Air Afrique, était à moitié rempli. Le service était convenable mais le film projeté vers une heure du matin – comme souvent sur ces vols longues distance _ ne nécessitait pas la location des écouteurs (15 F).

A l'Aéroport Houphouët Boigny _ très bel aéroport pour un pays en voie de développement _ , les douaniers Ivoiriens refusèrent ma fiche de déclaration en douane dont un volet était détaché -, Je rempli donc une nouvelle déclaration sans prendre cette fois-ci l'initiative de détacher un volet.

Les douaniers, ne s'intéressant qu'aux valises et provisions des Ivoiriens, ne me fouillèrent pas. Dans la queue beaucoup de visages blancs étaient discernables - la grande majorité était des Français vivant dans le pays.

Quelques militaires français galonnés en tenue militaire ivoirienne vert-sombre se détachaient de la foule. Finalement, mes amis sont venus m'accueillir après les douanes.

A la sortie de l'aéroport des chauffeurs de taxis autochtones se sont précipités vers nous pour essayer d'arracher de nos mains nos valises afin de les porter dans leurs voitures⁴⁵.

⁴⁵ Les voitures des taxis sont de couleurs rouge-oranger, en général des Toyota ou Pony appartenant à des compagnies

Sur l'autoroute de l'aéroport menant à la ville d'Abidjan, une de tel ou tel produits.

Un camp militaire le B.I.M - Base Inter Mer - constitué de petites maisons basses dissimulées dans la verdure, est installé près d'un carrefour sur la route reliant l'aéroport à la ville et, à côté de deux bâtiments verts et blancs avec balcons, résidences universitaires de l'université d'Abidjan.

Tout près, se réunit un marché au bétail de moutons, de chèvres, de zébus blancs⁴⁶.

Nous avons emprunté la grande avenue Giscard d'Estaing traversait une petite zone industrielle et commerciale (maroquinerie, chocolaterie, savonnerie, magasins de voitures et de meubles)⁴⁷ puis une zone de petits H.L.M. blancs avec le linge aux balcons. Nous avons longé de grands travaux d'assainissement, signalés par de grands panneaux d'informations, puis une grande lagune ou une dragueuse aspirait le sable du fond.

Nous avons atteint le quartier résidentiel Marcory situé sur une presqu'île où vivent mes parents.

La circulation dans la capitale était dense⁴⁸ et peu disciplinée. Nous avons vu sur une camionnette 404 les inscriptions suivantes " M. ..., guérisseur, dépossession, canaris⁴⁹ en tous genres", détail normal dans ce pays, mais provoquant un léger étonnement chez nous européens.

Les maisons à toit plat du quartier de Marcory, sont dissimulées dans des jardins à la végétation luxuriante. Le quartier est occupé par des Français et des Libanais⁵⁰. Les habitants de ce quartier sont souvent servis par un boy et la plupart des maisons, aux fenêtres protégées par des barreaux en fer forgé, sont gardées la nuit par un gardien. Les vols étant fréquents les précautions s'imposent.

Le gardien de la maison était prévenu de notre arrivé et nous attendait. Dès que notre voiture arriva, il nous ouvrit le portail.

La maison, louée à une riche ivoirienne, comporte une véranda éclairée le soir par des boules japonaises en papier se balançant au vent et un jardin vert très fourni avec cocotiers, bougainvilliers, orgueils de chinos, filao - sorte de sapin

de taxis de riches Ivoiriens.

⁴⁶ En Côte d'Ivoire on trouve des bœufs sans "bosses de race Baoulé et N'dama et avec bosses, des zébus peuls.

⁴⁷ Nous avons vu ici une usine de maroquinerie (traitant la peau de crocodile et du cuir de zébu) , une chocolaterie, une usine de savon, des grossistes en meubles et voitures.

⁴⁸ Plus de 65 % des voitures semblent être japonaises -Toyota, Datsun, Daihatsu, Mazda ... Ensuite 20% à 10% des voitures sont françaises - Peugeot (surtout 504) daté d'une bonne réputation ici, Renault (H4,H6,jeep R4 Bandama fabriquée en Côte d'Ivoire, Simca. Ensuite viennent Pony (Corée du Sud), Mercedes - qui a fait un gros effort pour percer le marché, pour gagner le rallye ivoirien du Bandama par le nombre de voitures participantes et quelques luxueuses voitures américaines de grand luxe - Cadillac, Oldsmobile etc. ...

⁴⁹ *Canaris* (définition) : En Afrique de l'Ouest et Centrale, le **canari** est un grand récipient servant principalement à stocker et rafraîchir l'eau de boisson. Il est également utilisé dans les habitudes culinaires des peuples Africains. En **peul**, il est appelé *lodhé*. Le **Kédjénou**, un plat du **peuple Baoulé**, se prépare dans un canari à basse température. *Certains de ces récipients sont considérés comme magiques. Et en brisant l'un d'eux, devant la maison de quelqu'un, il est sensé lui jeter un sort.*

⁵⁰ Il y aurait 44.000 français, 20.000 libanais, en majeure partie dans le commerce, en Côte d'Ivoire sur une population totale de 7 millions d'habitants. Superficie du pays 322 000 km².

filamenteux -, ibiscus rosés et rouges – aux fleurs en forme de pétunia et au pistil jaune allongé -, un petit bananier, des plantes grimpantes sur la façade de la maison.

Le gazon poussant, dans la terre sablonneuse de cette presqu'île, est constitué de feuilles courtes et larges.

Les jardins avoisinants sont égayés par des arbres du voyageurs - sortes de palmiers aux grandes feuilles disposées en éventail -, des caoutchoucs - mesurant ici 5 mètres de haut avec de nombreuses racines aériennes.

Le boy Mahama et le gardien Ahma nous reçurent avec des marques de considérations et de respects semblables à ceux qu'on donnerait à un grand chef⁵¹. J'appris par la suite que le français jouit encore d'une bonne image de marque auprès des Ivoiriens. Moi-même

Au début considération était étonnante pour moi (même provoquait en moi une certaine gêne), Mais j'ai essayé de ne jamais décevoir l'attente de ceux qui me la décernaient.

Je fus confronté aussi à la grande différence culturelle existant entre nous et la majorité des africains du pays et dont je ne pouvais strictement pas avoir conscience en France.

Elle s'exprime d'abord par une ignorance totale de toutes sortes de domaines connus des blancs. Une personne du peuple aura du mal à suivre une conversation entre européens.

Ici la rigueur et la précision sont différentes de celles pratiquées en Europe.

Un européen, fraîchement débarqué dans le pays, aura du mal à admettre les retards à un rendez-vous, une transmission peu précise d'un message verbal.

Ce qui peut sembler la marque d'une certaine paresse, n'est en fait qu'une méconnaissance par les Ivoiriens d'un comportement appris par les européens au cours des siècles, dont ils n'ont plus conscience.

L'africain ici est en général plus lent dans les raisonnements et les gestes que les européens. Par exemple, notre boy voltaïque pour nous servir un plat de pâtes arrosé de sauce tomate, ne sait pas toujours s'il faut apporter de la cuisine, d'abord la sauce ou bien les pâtes ou encore, changer les assiettes. Par ailleurs, il marque toujours un temps d'arrêt, après qu'un ordre lui ai été donné.

D'autre part, il est si gentil et serviable qu'on pardonne tout.

Mon amie lui apprend à lire et à écrire. On s'imagine mal les énormes efforts qu'il faut accomplir pour effectuer une chose si simple, passé 25 ans⁵².

Il lit tous les jours *Fraternité*, *Matin*, le grand quotidien de la Côte d'Ivoire qui est un des journaux les mieux composés de l'Afrique de l'Ouest sur le plan des informations et analyses internationales⁵³.

⁵¹ Pour témoigner son respect devant un interlocuteur, un africain baisse toujours les yeux. Etant un ami de l'employeur, j'avais le droit à l'appellation, de « P'at'on » (patron) encore très courante ici.

⁵² La majeure partie des habitants de la Haute Volta -un des pays les plus pauvres du monde- sont illettrés. Les Ivoiriens par contre sont en quasi-majorité alphabétisés (70 %).

Notre gardien voltaïque, lui aussi, sait lire et écrire. Il a une certaine culture et est assez agile d'esprit. Mais il reste très déférent devant mes amis.

⁵³ "Le Soleil" de Dakar (Sénégal) est assez bien fait aussi.

Dans le cas d'information plus détaillées dans des journaux Occidentaux, nous avons la possibilité d'acheter ici n'importe lequel des journaux français⁵⁴. "Le Monde" est très lu par les intellectuels Ivoiriens.

Le soir, les gardiens du quartier se réunissent ensemble avec leurs postes de radio japonais clinquants – en général, les africains adorent les postes de radio jusqu'à les emmener dans leurs moindres déplacements. Ils discutent tout en riant bruyamment d'une grosse voix portant loin. En général à chaque éclat de rire le quartier rit.

Mes amis payent le boy 43.000 CFA / mois = 860 F français et payent la location de la maison 350.000 CFA = 7000 F français. Ce qui constitue des montants courants ici. Avec un coût de la vie double de celui de la France, un salaire est vite dépensé.

Un coopérant français peut gagner ici jusqu'à 4 500 000 CFA et un professeur d'université jusqu'à 5 500 000 CFA (même plus, en brousse, on cite 8 000 000 CFA).

Le lendemain, nous sommes partis sur la grande route allant vers l'Est en direction d'Aboisso et longeant la côte.

Un village de pêcheur, assez peuplé, réunissait sous les cocotiers, des cases, serrées les unes contre les autres, couvertes de tôles ou de feuilles de palmiers. Devant la case de chaque artisan, une enseigne au style naïf signale la profession de celui-ci. Les appellations sont parfois d'une grande imagination : " A l'ange polyvalent, fabricant de meubles ", " M. ... le tout puissant, guérisseur ", " Infirmerie libre..." etc...

Certaines cases vendaient de la cuisine africaine⁵⁵ préparée par de plantureuses femmes noires dans leurs costumes traditionnels : le Boubou. Souvent les femmes portent le fichu artistiquement disposé sur la tête. Cela s'appelle un madras.

Les étoffes employées sont en général éclatantes de couleurs. J'ai aperçu sur la poitrine de certaines et certains, des tee-shirts portant le portrait d'Anne-Aymone et Valéry Giscard d'Estaing.

Sur le bord des routes est vendue une grande diversité de marchandises : des nattes en feuilles de palmier tressées, des bûches de bois pour le feu - coupées à la hache dans des grumes perdues en mer et échouées sur les plages —, des meubles en rotin, des fougères saprophytes poussant sur les palmiers, des noix de coco, des sculptures africaines, des broméliacées à feuilles en forme de corne de cerf etc...

Nous avons traversé de grandes plantations de cocotiers⁵⁶.

Nous avons contourné, par un périphérique, la ville de Grand Bassam, ancienne capitale de la Côte d'Ivoire du temps de la colonisation.

Nous avons franchi, par un pont au ras de l'eau, un bras de la lagune Ebrée qui longe la mer, sur la majeure partie du pays. A cet endroit la lagune, d'habitude verte, était boueuse.

Ensuite, peu de temps après ce pont, nous avons emprunté une piste en latérite rouge⁵⁷ sur une trentaine de kilomètres jusqu'à notre lieu de destination Assinie.

⁵⁴ Tous les journaux français - de Charlie-Hebdo, l'Humanité, en passant par les magazines comme Lui, Play-boy, jusqu'à Minute - sont présents en Côte d'Ivoire. Le courrier n'est jamais ouvert.

⁵⁵ Des jantes de roues ou de camions, percées, montées sur des pieds soudés servent de réchaud. Elle reçoit une bassine sur le dessus et est chauffée par dessous par un feu de bois.

⁵⁶ La Côte d'Ivoire serait le 2° producteur de coprah du monde.

⁵⁷ La terre rouge argileuse, riche en bauxite qui couvre tout le pays provenant de l'altération tropicale de la roche sous-

Assinie nous avons pris un pont moderne privé et gardé pour rejoindre le lotissement privé, une paillote au bord de la mer, louées par des Européens et des Libanais, situées sous les cocotiers⁵⁸.

Notre lieu d'habitation bercé par le ressac de la mer, se composait d'une jolie paillote au bord de la mer ouverte à tout vent – sans fenêtres, avec des lits surélevés sans drap, protégés par des moustiquaires -, d'une autre maison servant de cuisine - équipée d'un évier, et de grandes glacières dans lesquelles on place un gros pain de glace de 20 Kg acheté à Abidjan - d'une douche alimentée par un château d'eau constitué par de gros réservoirs montés sur un échafaudage de bois, d'une cabane abritant le groupe électrogène, d'un puit d'eau potable à 100 mètres du bord de la mer et d'une pompe électrique aspirant l'eau du puit vers les réservoirs.

La chaleur extérieure était supportable, malgré le ciel plombé et lourd en permanence, en raison de l'alizé soufflant de l'océan.

Des objets, des débris et des dépôts de toutes sortes jonchaient la plage de sable beige : emballages perdus de notre société de consommation, coquillages, rostrés de seiches, coquilles d'oursins⁵⁹, poissons morts, troncs d'arbres gigantesques rejetés par la mer, morceaux de planches, et goudrons salissant nos plantes de pieds⁶⁰.

Ici dans la cocoteraie, des noix de coco tombent de temps en temps, mais provoquent toutefois rarement des accidents.

Nous avons mangé avec le propriétaire de la paillote, un Français employé dans un comptoir, particulièrement raciste et fier de l'être. Il nous décrivit, comme si cela fut un haut fait de gloire, une altercation avec Philippe Yacé⁶¹, en raison de l'accrochage entre la voiture de ce haut dirigeant et celle de sa femme.

La dispute s'est terminée par la mise en prison de ce blanc à l'humeur acariâtre⁶².

Il nous a aussi relaté l'attaque de sa paillote au coupe-coupe, par les villageois voisins. Quant à sa femme, elle ne s'intéresse qu'aux produits de beauté et régimes amaigrissants.

Un invité du propriétaire de la paillote — ancien professeur d'économie à l'université d'Aix en Provence - s'occupe de rétablir la situation financière d'une entreprise nationale déficitaire.

Il ne cache pas le rôle peu prépondérant des chefs Ivoiriens en titres d'entreprises nationales, touchant de gros salaires, mais secondé par un conseiller européen qui effectue une grande partie du travail de direction.

Nous avons goûté à la chaleur de l'océan bleu-vert, en nous baignant mais sans franchir une énorme vague d'un ou deux mètres de haut - la barre - qui déferle en permanence, entraînant au large, sans espoir de retour, tout nageur imprudent. Et au delà, les requins abondent ...

jacente, est appelée Latérite.

⁵⁸ Le chef du village voisin détient la possession des terrains sur lesquels sont bâtis les paillotes.

⁵⁹ Certaines sont plates et vertes et sont appelées par les Européens des "Dollars".

⁶⁰ En raison du peu de garde-côtes au large des côtes du pays africain, les pétroliers par économie ou paresse, en profitent pour délester leurs soutes.

⁶¹ Président de l'Assemblée nationale. Cf. https://fr.wikipedia.org/wiki/Philippe_Yac%C3%A9

⁶² On trouve encore en Afrique, une population d'aventuriers, d'instables, de gens en mal de se refaire une vie qui ne contribue pas à améliorer l'opinion des africains sur les blancs. En général, les blancs bénéficient d'un préjugé favorable tant que l'essor du pays qui dépend d'eux, se maintient.

A la tombée de la nuit des oiseaux échassiers au bec fin recourbé se rassemblent sur la plage (des avocettes ?) et des petits crabes minuscules se déplacent à une allure prodigieuse dès la sortie de leur terrier.

La nuit, sous la cocoteraie, les yeux de gros crabes scintillent sous le faisceau des lampes torches.

Le spectacle de la lune entourée d'un halo éclairant la mer accentue l'impression de dépaysement.

Le matin nous prenions le petit déjeuner, face à la mer, servi par un boy habitant le village voisin et gardien pour toute l'année de la paillote où nous vivions. Nous prenions aussi chaque fois un comprimé de Nivaquine destinée à prévenir le paludisme.

Le boy préfère ramasser les noix de coco plutôt que de les couper dans l'arbre à cause des petits serpents venimeux qui l'infestent. Il dégrossit la noix en enlevant la gangue fibreuse ou coupe-coupe. Lorsqu'il ne reste plus que le noyau dur, en ayant enlevé la gangue, ce dernier est coupé tandis que le jus est versé dans un broc, et que la pulpe est décortiquée à la cuillère.

Nous avons eu un certain nombre de conversations avec les Européens avec lesquels nous étions.

D'après nos hôtes, les Ivoiriens seraient de caractère naïf et gentil. Ils n'ont pas toujours conscience des plaisanteries subtiles que peuvent leur faire certains blancs profitant de leur crédulité, une des plus courantes étant celle de « Va me chercher de la baguette à souder du bois » dans le comptoir d'à côté.

Par ailleurs, les tabous sexuels, à part ceux classiques de l'inceste, n'existent pratiquement pas ici.

Dans certains villages, quelques indigènes plutôt jeunes se promènent tout nus sans aucune dissimulation. Il est très courant de voir les gens uriner dans les villages sans se cacher.

Les contraceptifs végétaux — souvent inconnus des médecins européens — et d'autres recettes traditionnelles ordonnées par les sorciers, sont encore très souvent employés.

Les blancs racontent souvent, tout en y croient, des histoires effrayantes sur les empoisonnements, possessions et rites magiques du pays⁶³. Il est arrivé souvent qu'un blanc faisant l'erreur de prendre une maîtresse africaine, pour une durée temporaire, soit malade dès qu'il veut quitter celle-ci⁶⁴.

Les fils des amis du propriétaire de la paillote, quant à eux, emploient des expressions typiques au pays ; "Quitte de là" à la place de déplace toi, "[ne] fait pas margouillat" à la place de ne reste pas a, paresser, "c'est gâté complet" à la place de c'est cassé. Les jeunes font beaucoup de sport — en général, de la natation, à cause du climat -. En suivant l'école

⁶³ Les blancs, ayant vécu longtemps en Afrique, se laissent souvent pénétrer par l'atmosphère de superstition, de surnaturel et de magie des pays d'Afrique Noire.

⁶⁴ Malgré l'exagération ou imprécision des blancs ici - prenant certains aspects de la mentalité africaine - on peut malgré tout trouver un fond de sérieux dans ces récits. Il existe, par exemple, des drogues confectionnées par un sorcier (par exemple à base de yohimbine produit partir de l'écorce de yohimbe, mais cela peut être de la cocaïne ...), qui diluée dans une boisson servie à l'amant par la personne qui désire le conquérir, provoque d'accoutumance et le manque dès l'arrêt de l'ingurgitation du produit.

Les Européens ayant vécu longtemps ici ont un niveau culturel différent de la moyenne française. Leur rythme de travail se ralentit. Et certains parlent de dégénérescence dans le parler du français, qu'ils emploient.

ivoirienne dont le niveau des études est inférieur à celui de la France, ils ont un niveau culturel moins élevé comparativement à celui des étudiants français du même âge. Les retards scolaires ne sont pas rares.

Les missions religieuses appartenant à de multiples confessions prolifèrent dans le pays.

Les Africains, d'après nos Européens se convertissent facilement tout en recourant à l'amulette quand la prière ne suffit pas.

Le lendemain de cette discussion, je suis parti sur la plage en direction du club Méditerranée situé à 5 Km de notre lieu de vacances, pour y trouver des cartes postales et y envoyer des lettres pour la France.

La plage était bordée par la cocoteraie jusqu'à l'horizon. Entre les cocotiers étaient installées un grand nombre de paillotes louées à des Français et Libanais, et la plupart inoccupées en semaine.

Ne le sont qu'au week-ends.

En ayant parcouru 2 km, j'ai d'abord découvert un village de pêcheurs Ivoiriens, puis le luxueux hôtel " Des Palétuviers ", grand édifice en bois peint en noir, recouvert de chaume et d'ardoises artificielles noires, entouré d'un très beau jardin.

A 3 kilomètres de cet hôtel, j'ai découvert le club Méditerranée ensemble de petits bungalow beiges au toits plats recouverts d'ardoises rouges. Une partie de la plage était réservée au nudistes. Le village était très calme.

Au retour, passant devant un village de pêcheurs Ivoiriens, j'ai été assailli par une nuée de petits enfants qui désiraient me dire bonjour et me réclamer une pièce. Cette habitude en Afrique, est générale dans les zones pauvres ou bien touristiques comme ici.

Toutes les énormes pirogues de haute mer du village⁶⁵ étaient décorées par des dessins et sculptures naïves de couleurs voyantes. Certaines de ces grosses pirogues étaient équipées de gros moteurs hors-bord, d'autres de pagaies. Des pêcheurs à la musculature impressionnante tiraient sur la plage une de ces lourdes pirogues. Ils déchargèrent les filets tissés à la main et le poisson qu'emportèrent les femmes du village.

L'un des pêcheurs souleva un gros moteur hors-bord sur son épaule et parti faire une cinquantaine de mètres avec ce fardeau.

Un enfant de 7 ans me proposa deux gros coquillages exotiques couleur abricot pour 1500 CFA les deux après marchandage. Voyant que je n'avais pas assez d'argent, il décida de m'accompagner afin que je n'eusse pas à revenir au village pour emporter les deux coquillages.

En chemin, il m'apprirent qu'il était très fier d'aller en classe de 10ème.

Il m'apprirent qu'il y avait douze maîtres d'écoles, douze classes dans le village et un missionnaire catholique. Il m'indiqua, que certaines nuits de l'année, les jeunes étaient initiés à la pêche et au rôle d'adulte par les vieux.

Par exemple, on boit un verre d'eau de mer pour se fortifier, puis on doit rester toute une nuit à recevoir les vagues sur la poitrine sans bouger. Par ailleurs on ne doit rien dire au missionnaire.

Il m'expliqua le travail des femmes du village assises par terre autour d'une bassine : elles sont en train de pétrir la pâte du gari-gari, une galette de manioc cuite au four sans levain, assez dure.

⁶⁵ A noter que les gens ici font leurs besoins dans la mer, ce qui salit la plage par les rejets de la mer.

Le jour suivant, je me promenais le long de la lagune bordée à certains endroits par une forêt épaisse de palétuviers de plusieurs mètres de haut, aux feuilles dentelées, épaisses et coupantes. On peut d'ailleurs s'y baigner sans risque. Les crocodiles peu nombreux fuient les bruits de moteur et sortent surtout la nuit. La seule précaution à prendre est de ne pas boire son eau tiède et verte, véritable bouillon de culture biologique⁶⁶.

Près du pont gardé du lotissement, un grand nombre de garages à bateaux sont occupés par de magnifiques hors-bords. On voit sur la lagune de temps en temps, des européens faire du ski nautique.

Près du village africain vendant des objets pour touristes, aux bords du club Méditerranée, un parterre naturel de fleurs dressait ses corolles blanches. Plus loin, j'ai cueilli une fleur bleu poussant sur une plante à tige rampante⁶⁷, sans espoir de la voir vivre longtemps, car comme toutes celles poussant ici dans ce pays, elles ne durent que le temps d'un matin.

Le soir, les fils de mes amis, mes amis et moi, avons tenté sans résultat de pénétrer dans le club pour assister à un spectacle organisé par les "gentils organisateurs". Nous avons été refoulés par les gardes noirs armés de coupe-coupe qui suivaient avec zèle la consigne du directeur.

Après ce court séjour, nous sommes rentrés à Abidjan où le boy nous a accueilli avec joie. Cette fois-ci, il nous a coupé 10 morceaux de pains au dessert.

La nuit de notre retour, un énorme orage a éclaté et les crapauds buffles ont commencé à croasser. Le matin, le jardin fumait et la rue, sans dispositif d'écoulement d'eau, avait pris l'apparence d'un canal vénitien.

Je me suis rendu chez un marchand libanais bien achalandé pour différents achats. A l'extérieur de la rue j'ai marchandé avec des Africaines en boubou assises avec leurs étals sur le trottoir, pour avoir des légumes frais.

Après mes courses, je me suis promené a, la pointe de la presqu'île de Marcory. Des maisons d'une taille et d'un luxe remarquable, comparables à celles du quartier de Cocody⁶⁸. Certaines appartiennent à de riches commerçants libanais et français ou à la bourgeoisie d'état du pays.

D'après certains, une maison rosé entourée de grands murs de la même couleur appartiendrait à l'ancienne maîtresse du président⁶⁹.

J'ai constaté que le boy dépense peu pour se nourrir afin d'économiser son argent pour sa famille en Haute-Volta. Un jour, je l'ai d'ailleurs trouvé en cours de rédaction d'une lettre pour acheter un âne, animal constituant une richesse en Haute-Volta.

Le gardien, lui aussi, économise et cherche à acheter une voiture symbole de la richesse en Côte d'Ivoire. Vu son coût, il ne désire pas se marier (beaucoup d'Ivoiriens sont endettés à ce sujet).

Je me suis rendu à pied au quartier le plus africain d'Abidjan : Treichville. C'est là que vivent une partie des basses couches sociales de la ville. C'est aussi le repère des boîtes de nuit, des prostituées et des gangs⁷⁰.

⁶⁶ Si dans un village on vous offre à boire, ayez sur vous des comprimés de permanganate pour aseptiser l'eau contre les amibes et contre les risques de dysenteries.

⁶⁷ De la famille des cucurbitacées.

⁶⁸ Cocody est le quartier des ambassades et de la résidence du président, à Abidjan.

⁶⁹ Je m'exprime ici au conditionnel, le goût du ragot et du "bruit qui court" étant très répandu chez les européens ici. Il suffit que des coopérants gauchistes distribuent des tracts à l'université d'Abidjan, appelant à la révolte, pour qu'aucun Européen ne se montre sur les plages pendant 2 à 3 jours. 3 pages de Fraternité Matin-Matin, suite à cet événement, avait été réservés par le Président pour juger durement certains européens.

On peut y découvrir, des maisons basses sales, à un seul étage, en parpaing blanchi à la chaux, au toit plat en béton ou en tôle (pour les plus petites), certaines comprenant une courette intérieure fermée. Il n'est pas rare d'y trouver des chèvres ou des poules. Des immeubles libanais assez fragiles et laids, se détachent du reste des maisons, comprenant pour la plupart des magasins assez désordonnés, sans décors, mais bien fournis.

Autour de la mosquée de Treichville, des Ivoiriens en djellaba blanche se promènent ou sont assis sur le sol. Des marchands vendent sur des nattes, posées sur le trottoir, du khôl, de l'encens, des livres dont le coran et les enseignements coraniques en arabe.

La plupart des rues du quartier sont en terre. De nombreux nids de poules remplis d'eau ralentissent la progression des voitures.

Près du marché de Treichville - le plus grand d'Abidjan, ouvert toute la semaine le matin - la densité de piétons augmente considérablement. Le marché se divise en deux parties : un marché couvert – édifice très vaste en béton à deux étages - et une zone d'étalages ambulants sur le bord des rues contournant le marché.

Il est recommandé en se promenant dans la foule du marché, de porter une attention particulière à sa montre et à son porte feuille.

Ici, j'ai acheté un bel oeuf en malachite de 500 g pour 7 000 CFA⁷¹. Les oeufs sont polis à la main par des jeunes qui emploient de l'huile mélangée avec une poudre abrasive, très fine, déposée sur du tissu.

A côté du marché se situe le siège de la milice contre-pouvoir à l'armée dans le pays.

Pendant la semaine où je suis resté dans la capitale de la Côte d'Ivoire, nous avons eu souvent l'occasion de nous rendre à Abidjan. C'est une ville étendue aux multiples contrastes. Entre les quartiers pauvres de Treichville et d'Adjamé ou de Poto-poto, le quartier des affaires du Plateau composé de tours en verre ultra modernes, et les quartiers résidentiels de Cocody et de Marcory, la différence entre les niveaux de vie des habitants est grande.

Le quartier des affaires comprend des bureaux administratifs des principaux organismes d'états - caisse de stabilisation agricole⁷² ... - et des sièges des principales compagnies nationales et étrangères installées dans le pays⁷³.

En haut des tours, des enseignes indiquent les sociétés qui y sont installées : Datsun, BICICI - Banque Intérieure de Côte d'Ivoire - SGBCI - Société Générale de Banque de Côte d'Ivoire -...

⁷⁰ Lire à ce sujet "Dossier M. comme Milieu", Alain Moreau Editeur. La nuit, des bandes parfois écumant le quartier. Des prostitués de luxe offrent leur service devant l'Hôtel Ivoire, le plus luxueux de la ville (hygiène non garantie. Selon une statistique informelle, plus de 90 % d'entre elles seraient porteur d'une maladie vénérienne).

Voici ce que l'on peut y découvrir : des montres de toutes marques - certaines de provenance inconnue - des postes de radio japonais, des étoffes, des vêtements (chemises bariolées, boubou...), des œuvres sur papier réalisées avec des ailes de papillons recouvert d'une plaque en verre, des bijoux, des sculptures en ivoire et malachite (I), des masques africains en ébènes ou en d'autres matériaux, des tapis, des sabres africains aux manches ou fourreaux en cuir rouge, des ustensiles de cuisines, des fruits et légumes en tout genre - ignames, manioc, papayes, goyaves, bananes, énormes avocats, ananas, piments, tous les légumes existant en Europe, graines noix de cola... - des réchauds à bois faits à partir de jantes de voitures, des lampes tempêtes etc...

⁷¹ Les marchands sénégalais font souvent l'aller-retour clandestin au Zaïre pour chercher la précieuse malachite.

⁷² Elle permet de maintenir le revenu moyen des agriculteurs cotisants ; quelque soient les fluctuations du cours mondial des principales productions agricoles du pays - café, cacao, ananas etc...

⁷³ Les principales sont françaises, japonaises, américaines, allemandes, brésiliennes et israélienne.

Au centre de ces tours, se trouve le marché du Plateau à moitié enterré, protégé par une véranda de béton, non visible des rues qui l'entourent. C'est encore un marché typique africain avec les vendeuses en boubou, les marchands de souvenirs -papillons, ivoires, bijoux en malachite, poteries etc. ... Ici après marchandage, le prix des souvenirs est plus cher qu'à Treichville.

Celui qui ne marchanderait pas gâterait le plaisir du vendeur et se dévaloriserait à ses yeux. Tout près se trouve le super-marché SCORE, avec son kangourou mascotte, comme annonce publicitaire. L'intérieur du magasin ne présente pratiquement aucune différence avec un super-marché français.

Simplement au change les prix pratiqués sont le double de ceux de la France⁷⁴.

Devant le magasin des mendiants jouent des instruments de musiques traditionnelles.

Tous les manguiers du centre de la ville sont couverts par des chauves-souries frugivores : les roussettes. Ce sont, par leur envergure, les plus grandes du monde. Le soir on les voit s'envoler par milliers vers la lagune.

Toute une partie du quartier du Plateau est encore construite dans le style colonial beige, maisons avec de grands toits, en fibrociments, et de grands balcons couverts par la toiture entourant toute la maison.

Dans ce style est bâtie la poste du Plateau, différents centres administratifs, la bibliothèque française et le musée africain des masques.

Ce musée comprend une jolie collection de masques et de sculptures africaines des différentes ethnies du pays⁷⁵. Des explications fort détaillées expliquent les croyances du pays toutefois rédigées dans une langue incompréhensible de l'ivoirien moyen.

En descendant du Plateau, on découvre la place circulaire de l'indépendance bordée par deux grands bâtiments en arc de cercle : la poste centrale d'Abidjan et le bâtiment de "l'Energie Electrique de Cote d'Ivoire", puis au loin le pont Houphouet Boigny à six voies et à deux niveaux - le niveau inférieur étant réservé pour le train.

Le Plateau comporte une grande profusion de libraires - on trouve tous les livres disponibles en France, des magasins de luxe (Christofle etc. ...) et un cinéma permanent Gaumont avec projections de quatre films en même temps⁷⁶. Devant le cinéma, des jeunes cirent les chaussures et des mendiants occupent depuis des années la place qu'ils se sont réservée.

Un nouveau venu est parfois mal vu des mendiants. Un jour ma mère, ayant questionné un lépreux sur l'usage qu'il allait faire de son argent, ce dernier en toute innocence lui répondit que c'était pour l'achat d'une voiture.

Une petite fille mendicante, peut-être de 12 ans, se déplaçait, le soir, entre les tables des bars bordant le grand square du Plateau en prenant des contorsions du corps assez effrayantes. J'avais peur, qu'en jouant à ce jeu, elle ne prenne définitivement la déformation.

La nuit, le Plateau avec ses tours éclairées ressemble à un petit Manhattan⁷⁷.

⁷⁴ Il existe deux chaînes de magasins en Côte d'Ivoire, le chaînes SCORE et AVION, appartenant à deux groupes français. La chaîne PAC avait été créée par le président de Côte d'Ivoire, pour faire baisser les prix des magasins privés, mais elle a été déficitaire à cause d'une mauvaise gestion et a été dénationalisée.

⁷⁵ Agnis, Ktous, Maliriké, Ebrié, Abbeys, Alladian, Attié, Gagou, Bété, Dioula, Bitifor etc. ...

⁷⁶ Les salles du pays sont assez pauvres en films d'art et d'essais. Par contre les films commerciaux sont nombreux et les exclusivités en France arrivent en Côte d'Ivoire peu de temps après. Des salles dans les villes se consacrent uniquement aux films pornographiques.

Nous nous sommes rendus chez un ami habitant un bel immeuble, dans un grand appartement duplex, avec terrasse dominant le quartier, à côté de l'immeuble pyramidal doré Datsun⁷⁸.

Cet ami marié à une chinoise, a vécu pratiquement toute sa vie en Afrique. Il est resté à Madagascar, jusqu'à la révolution progressiste de Didier Ratsiraka qui a supprimé son emploi de programmeur à Tananarive.

Pendant sa jeunesse, il fut chasseur de crocodiles. Il nous a raconté ses aventures à ce sujet. A part le fait d'avoir eu son canot pneumatique renversé par une femelle de cinq mètres de long, il fut piqué par une araignée à derrière rouge, la Ménawoudi - seul animal venimeux de l'île. Se trouvant paralysé au bord d'une rivière, il fut découvert et emmené par des Malgaches jusqu'à la case d'un sorcier isolée, perdue dans un marécage. Le sorcier lui fit boire une décoction très amère de cendres de plantes dans l'eau. La paralysie et la fièvre, d'après ce chasseur, disparurent en quelques heures. A l'époque vers les années 1950, il n'existait pas de remède contre cette piqûre et beaucoup de gens en mourraient.

Après cette soirée de récits d'aventure en Afrique, nous sommes rentrés par le second grand pont de la lagune, le pont Charles de Gaulle.

On pouvait voir de loin les projecteurs du stade de football ultra moderne Houphouet Boigny. Les Ivoiriens ont d'ailleurs fait d'énormes progrès dans leur sport national.

Cette semaine, comme beaucoup de jeunes blancs, je me suis souvent rendu à la piscine d'eau de mer de l'hôtel Palm Beach située au bord de la plage d'Abidjan. D'autres préfèrent la piscine de l'Aquarium - un restaurant chic d'Abidjan sur la lagune -, celle de l'Hôtel Ivoire aux multiples bassins, ou encore celle de l'hôtel du Golf avec ses cascades et toboggans aquatiques.

Le reste du temps de cette vie de privilège, je restais à la maison à écouter les ondes courtes - par exemple en écoutant Radio France international, Radio Moscou, la voix de l'Amérique, Radio Pékin ou l'Afrique du Sud... Beaucoup d'Européens possèdent aussi leur poste de radio-amateur en particulier dans la brousse. Je lisais aussi tout en observant à la dérobée les margouillats - grand lézard gris (les mâles ayant une tête orange) aux réflexes foudroyants - occupés la plupart du temps à se bronzer ou à se quereller entre mâles. Des oiseaux gris de la taille du moineau abondent dans le jardin.

A la fin de la semaine, nous sommes partis pour un grand voyage vers le nord du pays. Nous avons emprunté une route goudronnée mal entretenue qui se dirige vers San Pédro et Yamoussoukro, à la sortie de la ville.

Là se trouve à l'est de la ville, les quartiers les plus pauvres et miséreux de la banlieue d'Abidjan constitués de petites maisons en parpaing recouvertes de tôles sur des collines. La plupart des gens jettent leurs ordures directement sur les pentes, accroissant la laideur de l'ensemble.

Nous avons longé l'autoroute de ceinture de la ville alors en construction par la Société Française Jean Lefebvre. L'ouvrage est magnifique perçant les collines de latérites rouges, remarquablement bien protégé contre l'écoulement des eaux par de grandes canalisations en béton longeant l'autoroute. Le revêtement est constitué d'une couche de goudron assez épaisse sur des plaques de béton.

Dans un virage de notre route, surplombant un bras de lagune, un camion grumier s'était renversé. Il faut dire que ces derniers conduits par des chauffeurs inconscients transportant parfois des billes de bois d'un diamètre de plus de 2 m, roulent sur les routes ivoiriennes à des vitesses souvent supérieures à la centaine de kilomètre heure dans les descentes.

⁷⁷ Les économies d'énergies ne sont pas très appliquées ici. Par ailleurs, le pays a des ressources en pétrole.

⁷⁸ Ce bel immeuble comporte des volets métalliques dorés s'avancant au-dessus des fenêtres pour la protection solaire.

Les accidents de la circulation sont très fréquents en Côte d'Ivoire, même sur les routes droites, et souvent spectaculaires (un des taux les plus élevés d'Afrique avec le Nigeria)⁷⁹.

J'ai pu voir une voiture coincé verticalement entre un arbre et un lampadaire à Abidjan et un camion qui s'était renversé en bas d'un échangeur routier - parce que le chauffeur avait essayé de prendre au dernier moment la bretelle de déboîtement. Mes parents ont vu, quant à eux, une voiture dressée sur le capot arrière au milieu d'un pont à Abidjan.

La circulation dans ce pays est assez désordonnée et l'ivoirien, lui, explique les accidents, par le fatalisme « *Dieu l'a voulu ainsi, Inch Allah !* ». Une des causes est la trop grande facilité avec laquelle les permis de conduire sont accordés.

L'habitude dans les familles riches comme pauvre - et dans beau-coup de pays africains - c'est de changer de voiture si elle est cassée, plutôt que de la réparer. C'est en particulier le cas pour les voitures japonaises dont les concessionnaires sont dépourvus de pièces détachées. Il existe des garages bien tenus par des Européens et très surchargés en demandes. Quant aux garages Ivoiriens c'est la débrouille, parfois au risque et péril du client. Peugeot et Renault sont les mieux achalandés en pièces détachées.

Nous avons emprunté la magnifique autoroute qui conduit à Yamoussouko, la future capitale politique de la Côte d'Ivoire.

C'est à ma connaissance la seule autoroute, où circulent des piétons, des femmes africaines en boubou portant bassines sur la tête et des moutons.

De grandes étendues de forêt vierge, dévastées par l'exploitation intensive des bois précieux - acajou, ébène - et du bois de placage - teck, sipo, contre-plaqué - semblent impénétrables, par prolifération de lianes, de grands et petits arbres.

La taille élevée des fromager aux grands troncs droits et aux racines en forme d'ailettes de torpille, semble disproportionnée par rapport au maigre branchage situé au sommet de l'arbre.

Des papayers sauvages -petits palmiers aux troncs ornés d'écussons naturels s'emboîtent les uns dans les autres- offrent leurs juteux fruits verts. Des pistes débouchent de chaque côté de l'autoroute. La forêt s'éclaircit à l'approche des villages que nous traversons ensemble de maisons carrées en parpaing blanchies à la chaux- certaines en style colonial - entourées par des cultures vivrières disposées sans aucun plan⁸⁰.

- arbustes de manioc; petits bananiers aux grandes feuilles quasiment rectangulaires, petits arbustes aux feuilles rondes et vertes produisant les graines de café... - . Les noms des hameaux traversés se terminent par "KRO", qui signifie en langue Baoulé⁸¹ - ethnie de laquelle le président descend.

Enfin la ville de Yamoussoukro⁸² s'est offerte à notre contemplation. Elle est sortie de terre il y a juste 10 ans. Nous avons traversé une large avenue déserte dont le gazon central était en cours d'aménagement et des quartiers de jolies maisons individuelles pour la plupart inoccupée. Le centre de la ville est aménagé avec des immenses jardins à l'anglaise et des lacs; les petites maisons occupées sont souvent africanisées, par la présence de terre battue et de moutons dans la cour et d'appentis en tôles.

Nous nous sommes dirigés vers l'hôtel Président (5 étoiles) magnifique, ultra moderne dont l'entrée à l'extérieur est recouverte de mosaïques dorées. A l'intérieur règnent la propreté et le luxe.

⁷⁹ La principale cause étant la corruption dans les auto-écoles. Il suffit de verser 50 000 F CFA si l'on sait un peu conduire, 100 000 F CFA sinon, pour avoir le permis.

⁸⁰ Tout pousse en Côte d'Ivoire (du moins dans le Sud du pays), à cause du climat. Pour cultiver, il suffit de désherber, c'est tout.

⁸¹ Il y a dix-huit tribus ou ethnies en Côte d'Ivoire parlant parfois des langues très différentes : Baoulé, Ebré, Senoufo...

⁸² Centre géographique de la Côte d'Ivoire, village natal du président.

Le prix des chambres et des bibelots en ivoire vendus dans les magasins intérieurs sont en rapport avec le niveau de l'établissement. Au 20ème étage, se trouve un restaurant panoramique en forme de vaisseau spatial de l'avenir. Tout autour de l'hôtel, ce ne sont que parcs floraux à perte de vue.

Dans ce cadre paradisiaque, scintille au soleil un bâtiment ultra moderne la "*maison du parti du peuple*" couvert de plaques métalliques dorées.

Plus loin est ouvert maintenant la seconde extension de l'hôtel Président comparable au premier hôtel, à l'intérieur décoré de marbre rouge.

Le golf de Yamoussoukro, parsemé de lac, complète cette description. C'est l'un des plus beau/et étendu golf du monde. Son parcours fait 10 Km⁸³. A l'époque, le golf club, petit bâtiment blanc en forme de disque, n'était pas encore fini au niveau des aménagements intérieurs, bien qu'il fût ouvert auparavant à l'occasion d'un championnat mondial de golf où participait le champion Gary Player et où s'était rendu le Président Richard Nixon.

Au centre de la ville se dresse une mosquée blanche et bleu ciel aux façades ouvragées et une église catholique, sobre à l'intérieur et recouverte à l'extérieur comme à l'intérieur de marbre blanc.

Tout proche, se trouve le palais du Président, grand ensemble blanc au bord de deux lacs dans lesquels vivent des crocodiles et des tortues aquatiques carnivores nourris tous les soirs par les gardiens.

Ce bâtiment est à l'entrée d'un immense parc gardé et obstrué par un grand mur blanc haut de trois mètres et épais d'un mètre.

Des immenses portes blindées tous les 500 mètres jalonnent ce mur. Elles se relèvent automatiquement par un dispositif électrique.

Le prix des chambres et des bibelots en ivoire vendus dans les magasins intérieurs sont en rapport avec le niveau de l'établissement. Au 20ème étage, se trouve un restaurant panoramique en forme de vaisseau spatial de l'avenir. Tout autour de l'hôtel, ce ne sont que parcs floraux à perte de vue.

Dans ce cadre paradisiaque, scintille au soleil un bâtiment ultra moderne la "*maison du parti du peuple*" couvert de plaques métalliques dorées.

Plus loin est ouvert maintenant la seconde extension de l'hôtel Président comparable au premier hôtel, à l'intérieur décoré de marbre rouge.

Le golf de Yamoussoukro, parsemé de lac, complète cette description. C'est l'un des plus beau/et étendu golf du monde -le parcours fait 10 Km. A l'époque, le golf club, petit bâtiment blanc en forme de disque, n'était pas encore fini au niveau des aménagements intérieurs, bien qu'il fût ouvert auparavant à l'occasion d'un championnat mondial de golf où participait le champion Gary Player et où s'était rendu le Président Richard Nixon.

Au centre de la ville se dresse une mosquée blanche et bleu ciel aux façades ouvragées et une église catholique, sobre à l'intérieur et recouverte à l'extérieur comme à l'intérieur de marbre blanc.

Tout proche, se trouve le palais du Président, grand ensemble blanc au bord de deux lacs dans lesquels vivent des crocodiles et des tortues aquatiques carnivores nourris tous les soirs par les gardiens.

⁸³ Voir la revue Golf Européen.

Ce bâtiment est à l'entrée d'un immense parc gardé et obstrué par un grand mur blanc haut de trois mètres et épais d'un mètre.

Des immenses portes blindées tous les 500 mètres jalonnent ce mur. Elles se relèvent automatiquement par un dispositif électrique.

Au centre de ce parc, se trouve un petit Versailles ultra moderne - dans le style de Brasilia, avec fontaines et jardins - appelé "*Palais des hôtes étrangers*". Ce dernier a été construit par des Français. Une salle de réception comporte un magnifique plafond ouvragé avec des motifs arabisants et un très beau lustre d'une taille imposante⁸⁴.

Dans un coin du palais le Président peut se rendre, s'il le désire, à une chapelle catholique.

Notre voiture a longé un instant L'immense mur de ce palais, en s'engageant sur une route goudronnée droite à perte de vue, devenant le grand axe routier nord du pays.

D'après information personnelle, cette route bien goudronnée, au revêtement épais⁸⁵ a été construite par les Israéliens (Israël d'ailleurs coopère aussi avec le Kenya). Les Israéliens ne sont nombreux ici et sont considérés par ceux qui les connaissent comme travailleurs et orientaux sur le plan du goût, de l'ordre ou du désordre.

Une coopération originale est à signaler, celle de la Chine nationaliste pour les rizières. Maintenant la Côte d'Ivoire est autosuffisante en riz.

A l'inverse, malgré ses cheptels de zébus, la Côte d'Ivoire n'est pas auto-suffisante en viande et en importe du Botswana. D'après certains, beaucoup de produits venant du Botswana, viendraient d'Afrique du Sud. Un nombre important de pays africains anti-apartheid, commercent avec l'Afrique du Sud⁸⁶.

Nous avons souvent croisé sur la route des camionnettes vitrées SAVIEM blanches ou des 504 breaks pour les transports de voyageurs entre villages. Ce sont les fameux taxis-brousse, bondés de monde, et pas climatisés. Ils roulent sur les pistes à grande allure, franchissant sans ralentir des ponts étroits à une seule voie sans balustrades. Les risques que prennent les chauffeurs Ivoiriens expliquent le taux élevé de morts en taxi-brousse. Parfois des gens sont assis à côté des bagages sur le toit.

Les poteaux télégraphiques longeant la forêt, étaient souvent recouverts de lianes et de grandes toiles d'araignées cotonneuses.

Sur la route des contrôles de police arrêtaient les poids lourds provenant de Haute Volta. Ces contrôles ont pour but de refouler les nombreux travailleurs immigrés voltaïques, ghanéens, béninois, maliens, biafrais, mauritaniens qui chaque jour franchissent clandestinement la frontière. Les habitants de ces pays très pauvres subissent souvent aussi une répression politique très forte⁸⁷.

La végétation de la forêt dense s'est progressivement éclaircie, remplacée par des prairies de hautes herbes dans lesquelles sont disposés des palmiers au tronc lisse qui s'élargit souvent vers le haut et terminé par un groupe de grandes palmes en forme de chasse mouches.

Bouaké, notre prochaine étape, seconde ville du pays, très étendue, rassemble des milliers de petites maisons basses à toit plat. Au centre, à côté de la grande poste et de l'immense cathédrale catholique, se dresse la plus haute tour de télécommunication du pays servant pour la télévision et le téléphone.

⁸⁴ Sur les détails du palais lire la revue Architecture.

⁸⁵ A cause des précipitations qui abîment les routes.

⁸⁶ Ce qui n'est pas illogique car l'Afrique du Sud est la plus grande puissance économique d'Afrique.

⁸⁷ Il y a 700 000 voltaïques et 200 000 africains composés de Maliens, Togolais, Ghanéens et Guinéens en Côte d'Ivoire.

Nous avons logé à l'hôtel (4 étoiles) de la R.A.N., une compagnie d'hôtel en relation avec le chemin de fer ivoirien. La chambre coûtait presque 300 FF.

Sur un mur à côté de l'hôtel, on pouvait lire « Défense d'uriner, amende 5 F ».

L'après-midi, notre lieu de destination était un monastère de Bénédictins. Nous avons d'abord visité le monastère de Bénédictines, très bien soigné, calme et rempli de fleurs. Les sœurs étaient habillées avec le boubou traditionnel.

Le monastère de bénédictins, situé à un kilomètre de là, se composait de jolis bungalows blancs entre les arbres et de jardin bien tenus.

Nous avons appris d'un prêtre noir très serviable et paisible, à la face marquée de cicatrices rituelles animistes, que l'endroit était aussi un séminaire et un lieu de retraite de silence.

Il y a quelques années, il accueillait les voyageurs car il n'y avait pas suffisamment d'hôtel à Bouaké⁸⁸.

A Katiola, petite ville en expansion comme la plupart des villes du pays des quartiers neufs, de petites villas à toits plats de toutes les couleurs claires se construisaient dans les faubourg de la ville. Les stations-services sont rares dans la région. L'essence coûte ici 3.60 F, lorsqu'elle coûte à Abidjan 3.20 F (en France à la même époque, le prix était de 3.35 F)⁸⁹.

(Depuis elle est passé à 4 F 54 le litre).

Nous avons quitté la route nationale, pour s'engager à droite sur une piste longue de 120 Km.

Malgré le passage régulier des bulldozers pour aplanir la piste, la pluie avait formée quelques nids de poules et des rigoles parallèles entre elles et perpendiculaires à la route.

Ces ondulations sont nommées ici "tôle ondulée". Pour ne pas ressentir les effets des vibrations dus à celles-ci, nous roulions en moyenne à 60 Km/h tout en soulevant un énorme nuage de poussière rouge.

Par mesure d'économie, nous avons fermé la climatisation et ouvert les vitres, que nous refermions à chaque croisement de voiture pour ne pas suffoquer.

En traversant les villages; nous étions obligés de ralentir notre allure pour éviter les moutons et chèvres qui traversent nonchalamment la route. Ici, les cases d'habitations sont rondes en boue séchée et couverte de chaume. Parfois le matériau est remplacé par le parpaing.

S'arrêtant pour prendre des photographies, j'ai été assailli par des petits enfants plein de joie qui voulaient tous être cadrés dans le viseur de mon appareil.

Une petite fille aguichante qui n'avait pas 10 ans, portait un petit enfant sur son dos, et une autre du même âge par des clins d'œil ou des balancements affectés, tentait de me séduire.

Chaque village dans la région possède son puit et sa pompe mécanique, mais les cultures vivrières semblent plus pauvres que dans le Sud.

⁸⁸ Les hôtel Ivoiriens sont assez « approximatifs ».

⁸⁹ En Côte d'Ivoire beaucoup de marques d'essence européennes et américaines sont représentées : Agip, Total, Esso, Shell et Gulf, Texaco.

Peu de temps avant d'atteindre la réserve de la Comoé, nous avons franchi le fleuve COMOE par un bac gratuit. Ce bac fonctionne de la manière suivante : deux fonctionnaires Ivoiriens aux bras musclés tournent une manivelle entraînant une poulie entourée par un câble relié aux deux berges. Pour empêcher que le bac ait une traction trop forte sur le câble, à cause du courant du fleuve, le bac est attaché par deux poulies à un second câble suspendu.

Un camion-citerne gisait à moitié englouti dans le fleuve. D'après ce que nous avons appris, le conducteur a pu en réchapper mais le mécanicien s'est noyé. Le camion devait livrer l'essence à la station de la réserve. La dernière goutte d'essence de la station a servi au corbillard venant chercher le mort.

Au bord de l'étendue d'eau calme, presque à sec en cette saison, des pirogues étaient amarrées remplies de filets de pêcheurs. Des femmes portant des bassines sur la tête attendaient le bac. Nous avons franchi le péage de la réserve dont l'entrée coûtait 20 FF.

Dans la réserve presque aussi grande qu'un département français, nous avons observé des milliers de cobes de Buffon (sorte de gazelles rousses aux cornes en forme de lyre), un bubale (grosse antilope de la taille d'un cheval), un calao terrestre d'Abyssinie - au jabot rouge proéminent, aux plumes noires et à l'énorme bec courbé⁹⁰ -, un serpentaire à la démarche digne, des phacochères qui se sont enfuis à notre approche avec la queue levée, et des singes cynocéphales réputés pour leur férocité.

Quelques oiseaux bleu brillant étaient perchés sur les branches des nombreux petits arbres espacés par une savane remarquablement verte en ce mois. De fortes précipitations étaient tombées cette année et le plus grand barrage de Côte d'Ivoire – Koussou - jamais rempli totalement depuis plusieurs années était enfin plein.

Des rapaces planaient dans le ciel et dans l'air voltigeaient des papillons exotiques multicolores.

Nous nous sommes embourbés dans un trou d'eau d'une piste non entretenue. Au bout d'une demi-heure, en disposant des branchages sous les roues nous avons pu nous en sortir. Le temps était très chaud ; le soleil, dans un ciel bleu gris, très lumineux, dardait ses rayons sur les voitures des touristes qui visitaient la réserve.

Nous avons croisé une camionnette Volkswagen, venant du Sahara, lourdement chargée en plaque anti-embourbement et en réservoir. Les Allemands qui conduisaient le véhicule utilisaient de lourdes caméras de cinéastes. Avec eux, avons pris en photographie des éléphants avec leurs petits à moins de 50mètres de distance, couchés dans l'herbe. Nous ayant repérés, elles sont parties au petit trot en levant la trompe. Nous devons signaler ici qu'il existe dans l'Afrique de l'Ouest, actuellement, un réseau international de braconnage des éléphants pour les défenses d'ivoire⁹¹.

⁹⁰ Détail intéressant, les os de ce gros oiseau sont creux pour lui permettre de voler.

⁹¹ Sur la faune et la flore de Côte d'Ivoire et sur les dangers de déforestation et de braconnage du pays :

a) *A la découverte de la Côte D'Ivoire : La Faune et la Flore*,
<https://sites.google.com/site/aladecouvertedelacotedivoire/matiere-3-classeur>

b) *Moins de 500 éléphants sont encore en vie, le cri d'alerte de la Côte d'Ivoire*, 28/04/2021,
<https://www.sudouest.fr/international/afrique/moins-de-500-elephants-sont-encore-en-vie-le-cri-d-alerte-de-la-cote-d-ivoire-2312556.php>

Emblèmes de la Côte d'Ivoire, les éléphants sont en voie d'extinction dans ce pays comme 208 autres espèces en raison de la déforestation massive et du braconnage

c) *Côte d'ivoire, l'extinction de la biodiversité en marche à grand pas*, 12/12/2017,
<https://lepetitkettinois.mondoblog.org/2017/12/12/cote-divoire-biodiversite-extinction/>

Malgré les gardes de la réserve, les trafiquants continuent. En Haute-Volta où les réserves sont moins entretenues, l'hécatombe des éléphants est plus grande.

Nous n'avons pas vu de lions, malgré leur existence dans ce parc.

Sur les plages du fleuve COMOE, nous avons observé des centaines de papillons aux ailes bleu métallisé à l'intérieur et vertes à l'extérieur.

Une gazelle a bondi d'une façon prodigieuse devant notre capot.

Au retour de notre expédition, nous nous sommes arrêtés dans un village pour acheter du pain⁹². J'en ai profité pour visiter le comptoir d'un libanais bien fourni : chaises d'écoliers, lampes tempêtes, camping gaz, valises - il y a ici une marque Samsonite, une contrefaçon des valises Samsonite -, ustensiles de cuisines, huile de graissage de véhicules, outils en tout genre, produit de beauté, pharmacie etc...

A Kakiola, nous nous sommes arrêtés pour acheter des petites bananes vendues par des gamins 0,40 FF les trois.

A Bouaké, nous avons logé dans un grand hôtel tenu par des Français. La chambre était à 160 FF par personne. Il existe une unique chaîne de télévision couleur ivoirienne où un nombre considérable de téléfilms ou émissions françaises y sont diffusés.

Les publicités jouées par des acteurs du pays, avec l'accent du pays et dans un français déformé qu'on appelle Langue de Moussa, sont très amusantes par leur naïveté et leur candeur enfantine.

J'ai rencontré ici un ancien collègue de promotion de mon école qui effectuait sa coopération depuis un an dans le pays. Il semblait très maigre (peut-être lié au paludisme ou d'autres maladies contractées sur place (?)).

Ce dernier, au début de son séjour ici, avait été logé pendant 5 mois dans le bel hôtel de la ville, l'Harmattan, 4 étoiles. Puis au bout de cette période d'oisiveté forcée, on lui a fourni une belle villa avec un domestique-cuisinier, dans une petite ville sur le grand axe nord entre Kakiola et Ferké Sedougou.

Il travaillait 22 h, par semaine, pour des classes de première et de seconde et passait le reste du temps à lire, à écrire en France, à jouer aux cartes avec d'autres coopérants ou à voyager dans le pays avec la voiture qu'il avait achetée ici. Il se rendait souvent à Abidjan pour faire ses courses et rarement dans l'unique boîte de nuit de Kakiola.

Il supporte mal le climat ou la cuisine africaine lorsqu'il a l'occasion d'en manger.

Ses élèves sont très gentils mais peu éveillés. Il n'a que très peu de redoublants et le niveau des études diffère de celui de la France.

Sur l'autoroute Abidjan — Yamoussoukro, nous nous sommes arrêtés pour acheter à des enfants des champignons géants dont le goût rappelle celui du calmar.

A Abidjan, le temps était très chaud ; les climatiseurs fonctionnaient en permanence. Il vaut mieux que les réfrigérateurs ne tombent pas en panne dans ces conditions.

En me baignant seul un jour sur la plage, j'eus la surprise de découvrir que la case où j'avais posé mes affaires avait été visitée. Le groupe de petits enfants qui l'avaient visitée avaient eu la gentillesse de me laisser le slip et le pantalon. C'est ainsi que je suis revenu (et pieds nus) en stop à la maison.

⁹² En général le pain est assez dense à cause du peu de levure qui est mis dedans.

Nous avons reçu à la maison, un polytechnicien, qui menait une enquête d'inspection auprès de la télévision ivoirienne. Sa conclusion personnelle était qu'il ne faut pas mettre des outils très sophistiqués technologiquement entre les mains des gens qui n'ont pas connaissances suffisantes pour les utiliser. Il donnait en exemple l'intérieur non entretenu des émetteurs Ivoiriens, la présence de moisissures, de toiles d'araignées et même de chauve-souris dans les circuits électroniques, la panne de deux groupes électrogènes sur trois dans une même station depuis des mois et le recyclage de l'huile du carter renversée dans le moteur du groupe, sans jamais la changer⁹³.

D'après lui le téléphone ivoirien n'est pas entretenu, il suffit de voir les lianes sur les fils télégraphiques pour s'en rendre compte.

Le jour suivant j'ai pris un taxi pour m'occuper d'un billet d'avion dont la date de retour ne convenait pas.

La discussion avec le chauffeur m'a révélé que les taxis rouge-orangé appartiennent à des Libanais. Ces derniers demandent aux chauffeurs une commission variant entre 150 et 200 CFA par jour. A cause de cela, les taximen sont obligés de rouler à très grande allure dans Abidjan ou de se précipiter sans retenue sur le client. Leur temps de travail dépasse 10 h par jour. Ils rentrent chez eux parfois à minuit. Pour tenir leur moyenne, ils ne prennent souvent pas de casse-croûte et se soutienne à la noix de colas, un excitant.

J'ai appris pendant mon séjour en Côte d'Ivoire que la corruption⁹⁴ existe même à haut niveau.

Elle avait ouvert un magasin et grâce à la complicité des douaniers, avait pu vendre des alcools détaxés à des prix inférieurs à la concurrence. L'affaire aurait cessé et été étouffée lorsque le Président aurait été prévenu par un policier intègre.

Malgré cette corruption serait moins développée que celle d'autres états africains.

Un ministre serait parti en Guinée avec plusieurs milliards, mais serait revenu avec le pardon du Président.

On parlait aussi de détournements, dans le scandale des sucreries ivoiriennes.

(Une compagnie française aurait vendu des sucreries clé en main, 4 fois plus cher qu'au Cameroun, grâce à des complicités locales ivoiriennes.

Il est aussi vrai que beaucoup de bruits non vérifiés courent fréquemment ici (chez les Européens, chez les Ivoiriens ...).

Mon frère, peu de temps avant mon départ, s'est rendu à un dispensaire du quartier. Les lieux était surpeuplés et vétustés. La saleté y régnait.

Mon hôte a conduit le gardien à un autre dispensaire à cause d'une tumeur bénigne à l'aine. Un médecin disait qu'il n'avait pas le temps de le soigner, le second pensait que c'était cancéreux, le troisième donna une ordonnance.

L'humoriste du journal Fraternité Matin caricature souvent la médecine ivoirienne.

La majorité des Français sont abonnés à des assurances d'assistances internationales.

⁹³ Cet état de fait existe dans toute l'Afrique. Par exemple, la centrale alimentant la capitale du Rwanda tourne la nuit sans surveillance. Dans celle-ci on change les pièces en se servant dans le magasin de la centrale, sans jamais penser à en recommander en France.

⁹⁴ Par exemple la femme du Président aurait été impliquée dans une affaire de non-paiement de taxe sur les alcools entrant dans le pays.

Malgré cela, malgré certains problèmes du pays - par exemple le sous-développement industriel du reste du pays par rapport à Abidjan -, on reconnaît ici que :

- les soins médicaux sont gratuits.
- les hôpitaux existent maintenant partout.
- la télévision scolaire est bien implantée dans tous les villages.
- la scolarisation est implantée même dans les villages les plus reculés.
- l'industrialisation de la Côte d'Ivoire est rapide.
- les maisons individuelles s'accroissent.
- les coopératives agricoles sont maintenant puissantes.
- l'installation des pompes et des puits dans les villages se sont généralisées.

5 Russie 1980

COMPTE RENDU DE VOYAGE EN U.R.S.S

Avril 1980

Une affiche était posée dans le hall d'entrée de mon laboratoire, sur le panneau des annonces de conférences scientifiques. Elle était libellée de la façon suivant e:

"QUATRIEME CONFERENCE INTERNATIONALE SUR LES PHENOMENES COLLECTIFS"⁹⁵

MOSCOU 15/15 avril 1980

(Organisée par les exclus de la science)

Comité scientifique français dirigé par : Alfred Kastler, André Lwoff, Laurent Schwartz.

Suivait une note explicative sur la notion d'exclu de la science : "*Les exclus de la science réunissent des scientifiques exclus de leur travail et interdit des bibliothèques scientifiques d'U.R.S.S, pour leur demande de visa ou pour leur opinion politique.*"

Un ami, Joseph, chercheur du laboratoire CNRS où je travaillais, entretenait beaucoup de relations avec le milieu des dissidents des pays de l'Est, vivants sur le territoire français et dans d'autres pays comme le Canada et les U.S.A. Lui-même et son épouse ayant été des intellectuels juifs dissidents, en Tchécoslovaquie.

Voici son histoire : Joseph est né en U.R.S.S dans une région qui appartenait à la Roumanie avant 1939. Pour éviter les grandes déportations stalinienne en Sibérie, la famille de Joseph s'est installée volontairement en république Kirghize. Telle, celle de Juifs errants, elle a fui la terreur stalinienne. A chaque indice de changement dans l'atmosphère professionnelle ou dans les relations avec les proches, à chaque marque d'antisémitisme, la famille a changé de lieu de résidence, s'installant dans les Républiques musulmanes, puis dans les pays baltes pour aboutir finalement à Moscou.

Joseph rencontre sa femme qui est Tchèque, à l'Université de Moscou. Ils ont décidé en 1968 de s'installer en Tchécoslovaquie dont la liberté relative est plus grande que celle de l'U.R.S.S.

Après la normalisation, ils sont restés 8 ans dans un appartement en sous-sol à Prague. En 1976, Joseph a risqué la prison en abandonnant sa nationalité soviétique sans en prendre une nouvelle. Après un certain nombre de pressions administratives, sa femme et lui ont été expulsés en raison des lois du pays et de leur statut de juif apatride, lequel est libre du choix de son pays d'accueil.

La France leur donna l'asile.

Joseph et moi abordâmes le sujet des exclus de la science. J'appris que plusieurs conférences s'étaient tenues à Moscou, la dernière ayant été autorisée par le gouvernement soviétique en raison de son caractère strictement scientifique, du désir du gouvernement de sauvegarder l'image de marque de l'U.R.S.S et de la pression de la communauté scientifique mondiale.

Pour cette année 1980, le gouvernement russe avait trouvé un moyen apparemment infaillible pour empêcher son déroulement, sans pour cela l'interdire : refuser toutes les demandes officielles de visas scientifiques occidentaux qui auraient révélé leur intention d'y participer.

C'est lui qui m'incite à faire une demande le plus vite possible. L'ayant faite tout se joua très rapidement. Je fus proposé au Comité Français et accepté. Ce comité me payait les deux tiers du prix du voyage - 5.200 Frs. - et mon directeur de laboratoire, me payant la différence, accepta que j'y participe⁹⁶.

⁹⁵ Conférence parrainée par 59 scientifiques dont 13 prix Nobel.

Finalement j'embarquais à Orly (le 11 avril 80) pour l'U.R.S.S.⁹⁷.

Je m'étais fait faire une coupe au rasoir, afin de présenter une apparence respectable.

Dans mes bagages je n'emportais que le strict nécessaire, adapté au régime politique et tous les journaux que j'avais pu trouver à Orly⁹⁸.

Nous survolâmes successivement la Baltique, Leningrad, les Pays Baltes, des neiges, des grandes forêts, des iacs encore gelés en cette-période de dégel et d'immenses champs rectilignes.

Notre avion se posa sur la piste de l'aéroport⁹⁹ international de Moscou dont les bâtiments étaient modestes par rapport à ceux de l'aéroport d'Orly.

Un petit bâtiment en forme de cône vitré plus large que haut, comportant un petit balcon vers le bas et un toit circulaire sur le dessus s'avançant tout autour au-dessus de la piste¹⁰⁰ était rattaché au bâtiment rectangulaire de l'aéroport en béton froid et gris.

Sur les pistes : à gauche du hall de l'aéroport stationnaient des Tupolev 144 triréacteurs de l'Aeroflot, certains avec un hublot sous le nez avant. Celui-ci sert au navigateur à repérer certains éléments du paysage afin de guider le pilote, le pays n'étant pas parfaitement quadrillé en balises radio.

Le temps était froid et radieux, supportable, avec une température de 10°C.

En dehors des pistes, le dégel avait transformé les pistes en champ de boue.

Une odeur étrange, légèrement écœurante, de produit d'entretien, provenant du dallage en comblanchien, régnait dans le hall.

D'une extrémité à l'autre, une trentaine de box en bois blanc, abritaient chacun trois soldats, en uniforme vert et à casquette à bordure rouge.

Ma tête arrivait au niveau sur-élevé et ces jeunes soldats, par leur position dominaient la situation. Pour pouvoir examiner les jambes d'une personne, un miroir incliné vers le bas à 45 °, était fixé sur le box d'en face.

Un jeune soldat, au visage de gamin, prit mon passeport et commença à l'examiner tout en posant des questions en russe. Je lui répondis en anglais, Une Italienne ne possédant pas de visa de transit temporaire, avait été refoulée du côté des pistes, ne pouvant attendre son prochain avion dans la salle d'attente.

Dans le hall vide, entre les box et la rangée du passage de foui 1 le, étaient empilées de nombreuses valises de carton bouilli blanc neige. Ce style de valise est encore très répandu en U.R.S.S.

Je me plaçais dans une queue pour la fouille des bagages. Devant moi, les affaires d'une femme étaient étalées et l'on pouvait ainsi contempler tout son linge intime.

⁹⁶ Pour lui rendre hommage citons le : il s'agit de Monsieur Max Goldman, Directeur du Laboratoire de Physique des Décharges (LPD) de l'école Supérieure d'Electricité (Sup'Elec). Le Comité scientifique Français envoyait des chercheurs scientifiques, moins connus, sous le couvert de visas touristiques, afin de sauver la conférence.

La « Bibliothèque Juive Contemporaine » nous avait fourni des livres minuscules (de dissidents soviétiques etc.), imprimés sur papier Bible, facile à dissimuler.

Le fait qu'il y ait payé une de mon voyage, avec le budget du laboratoire CNRS, avait causé une contestation, d'une partie du personnel du laboratoire, contre ce privilège, accordé par Monsieur Max Goldman, Contestation ayant alors affaibli son autorité.

⁹⁷ Notons aussi que ce voyage se situait juste à la fin d'un autre voyage en Côte d'Ivoire.

⁹⁸ D'autres emportaient tous les produits introuvables en U.R.S.S. ... Bas de femmes et collants de bonne qualité, jeans occidentaux, calculatrices avec chargeurs, montres électroniques. Certains de ces produits se vendaient à des prix très élevés, au marché noir d'ailleurs.

⁹⁹ Il est interdit en U.R.S.S de prendre des photographies d'aéroports et d'installations militaires, même de loin.

¹⁰⁰ Semblable au bâtiment de la Pan Am de l'aéroport Kennedy à New-York.

Les machines à radiographier les bagages, d'importation occidentale, étaient en panne. Avant de sortir, un civil que je prenais pour un touriste, se précipita vers moi et demanda à voir mon passeport ; sans doute s'agissait-il d'un milicien.

A la sortie, nous fîmes la connaissance de notre jolie guide touristique. Nadia, devant le vieux bus rouge et crème de l'Intourist, nous attendait. Il démarra et emprunta une autoroute assez défoncée pour Moscou¹⁰¹.

Nous traversâmes de grandes prairies où la neige et la boue se mêlaient, puis un joli village d'izbas assez anciennes, en bois, aux toits de guingois souvent en tôles peintes en rouge. Les maisons entourées par des clôtures inclinées en bois ouvragé, étaient, pour la plupart, les pieds dans l'eau.

Nous traversâmes un quartier industriel rouillé et très laid, puis enfin, nous arrivâmes dans Moscou, en empruntant une large avenue dont le centre était occupé par une ligne de tramway, bordée par de grands immeubles d'habitation en brique jaune, dans le style néo-stalinien.

La circulation automobile ne semblait pas être très dense dans les rues de la ville. La majorité des voitures étaient des Zigoulis (sorte de Fiat 124) construites sous licence, encore appelées en Europe Lada.

Des Tchaïka et des véhicules utilitaires formaient le reste du trafic.

Sur l'instant, je ne vis pas de Volga aux rideaux gris, espèce de Cadillac noire aux formes lourdes et rondes, utilisées par les membres importants du parti.

Les couleurs noires, beiges et rouges sont très répandues, mais ici la couleur métallisée n'existe pas.

Nous passâmes devant le parc des pionniers (2) qui est devant le stade de football Dynamo, appartenant à l'usine sidérurgique du même nom, employant 100.000 personnes, et implanté près d'un autre aéroport de Moscou – Demédiétevo ou Békévo - pour les lignes intérieures que nous n'avons pas utilisées.

Les voitures de police, des Zigouli blanches, comportent une série de lampes clignotantes sur le toit, des écussons sur chaque côté et une sirène miaulante de la même façon qu'au U.S.A.

Le centre de la ville étonne par ses beaux bâtiments des siècles passés, de style classique français ou italien, peints en beige, rosé bleu ou vert clair.

Des slogans, ceux de Lénine le plus souvent, sont visibles sur le fronton de quelques bâtiments officiels. De gigantesques portraits de Lénine, des travailleurs aux bras musclés, où la couleur rouge domine, décorent les rues du centre de la capitale.

Après être passés devant la Lubianka, une énorme construction marron clair, toujours de style néostalinien, siège suprême du K.G.B, nous sommes arrivés à notre destination, l'hôtel Metropol.

Situé à côté de la place Marx, où se trouve la statue de Marx taillée dans un bloc monolithique de marbre noir, du Kremlin et du Bolchoï (Opéra de Moscou).

C'est un magnifique édifice, en style nouille du début du siècle. De grands lustres de cristal sont suspendus dans l'immense salle de restaurant, malheureusement trop faiblement éclairée.

A chaque étage, un réceptionniste remettait les clés et surveillait nos allées et venues.

Je constatais que les issues de secours étaient condamnées par de grosses chaînes cadenassées. Une télévision en couleur, à chaque étage, était allumée, tous les soirs.

Quelques ajouts, plus récentes que l'hôtel détonnait, dans le décor : meubles en skaï assez laids, fils électriques apparents sur les moulures, sprinklers du système de détection anti-incendie non dissimulés¹⁰².

Au premier étage, ce correspond à un deuxième en U.R-S.S, un magasin vendait des souvenirs russes très prisés, contre des devises étrangères non moins prisées.

Un autre, vendait des produits de beauté russes, des badges de Lénine, et des souvenirs des Jeux Olympiques¹⁰³.

¹⁰¹ Au moment des jeux Olympiques, elle a été regoudronnée.

¹⁰² Mis en place après l'incendie de l'hôtel Russia en 1960, faisant de nombreuses victimes en raison de la condamnation des issues de secours,

Un bureau de poste vendait des timbres et recueillait les lettres.

Une banque assurait le change.

Au rez-de-chaussée, un kiosque proposait des journaux russes, un journal anglais dans le style de la Pravda, pour les étrangers, et des timbres de collection.

Un bar servait des boissons contre des devises étrangères.

En redescendant à la réception du rez-de-chaussée, je vis un membre de notre groupe qui réclamait la chambre qu'il avait réservée avant son départ. Après trois jours de discussion, il ne put obtenir gain de cause).

L'hôtel avait son odeur, celle de vieux; les rues de Moscou un mélange de diesel et d'huile lourde qui demie, là aussi, une odeur très particulière.

Nous sortîmes et nous dirigeâmes vers la place rouge.

Dans les rues, nous pouvions constater la présence de militaires. Notre guide nous expliqua que c'était tout à fait permanent et non le fruit d'un rassemblement momentané.

Tous les militaires, comme les policiers, portaient de lourds manteaux verts et pour la plupart, des bonnets de fourrure gris-bleu.

Les antiques murailles en brique du Kremlin prenaient une teinte rouge sombre avec le coucher de soleil.

La longue queue, de plusieurs centaines de mètres devant le tombeau de Lénine (énorme blockhaus de granité rouge et de pierre noire polie) s'était depuis longtemps dispersée. De très grandes étoiles rouges s'allumaient sur les clochetons du Kremlin.

A dix huit heures, nous assistâmes à la relève de la garde devant le tombeau de Lénine, pendant que les cloches du Kremlin sonnaient. Deux soldats s'avancèrent colle des robots, pendant que deux soldats, au garde-à-vous, figés comme des statues, attendaient. Les arrivants se placèrent dans un garde-à-vous partait tandis que les partants s'en allaient sur le même pas cadencé que les autres.

Le Lobnoyemiasta, le lieu des condamnations à mort dans l'ancien régime et de manifestations des dissidents, était désert.

Saint Basile, le Bienheureux, cathédrale byzantine orthodoxe aux nombreux bulbes multicolores, était fermée en raison des travaux de restauration.

Nous sommes allés au Goum, le plus grand magasin de Moscou construit au début du siècle. Un certain état de vétusté y régnait, murs lézardés, peintures écaillées, sol défoncé... et les articles proposés n'étaient ni variés, ni moderne. Par exemple, corsets, porte-jartelles, vêtements apparentés à la mode des années 1960. A l'intérieur du magasin, un jeune garçon, de quinze ans environ, me proposa un vieux briquet plaqué or contre des dollars. Il ne connaissait que très peu de français.

En raison de ma présence, de l'hypothèse d'une possible provocation et pour ne pas violer les lois soviétiques sur le trafic des devises¹⁰⁴. Je n'ai finalement pas accepté.

L'éclairage était assez faible dans le magasin.

Avec mes billets russe en forme de billets de monopoly, je ne trouvais pas de cadeaux à acheter. Dans tout le magasin, les nombreuses vendeuses additionnaient sur des bouliers en bois le montant des dépenses. Dans beaucoup de magasins d'état on retrouve ces bouliers. Sauf dans les beriovskas, les banques et certains supermarchés.

La nuit était tombée en ressortant du magasin, et j'avais l'impression de me promener dans une ville qui appliquait des économies d'énergie, draconiennes ou en état de siège: Très peu de voitures, éclairages de faible puissance et importance de la présence militaire.

En entrant dans l'hôtel en courant pour monter plus vite l'escalier, je me fis arrêter par les portiers qui me demandèrent ma carte d'hôtel.

Pour notre premier repas, le plat de résistance fut du bourguignon et du riz.

Les serveurs étaient souvent cinq devant une table et se consultaient du regard pour savoir celui qui allait servir,

¹⁰³ Les magasins eu l'on paie en devises étrangères, non accessibles aux Russes, sont appelés des Beriovskas,

¹⁰⁴ Comme dans tous pays socialiste on est tenu de déclarer toute dépense en devises étrangères, sur une fiche sur laquelle est inscrite votre déclaration en douane de l'argent étranger que vous portez sur vous à l'entrée dans le pays.

L'eau du robinet était plus chlorée qu'en France. La limonade qui nous était servie avait un goût fade et bizarre, comme si le taux de bicarbonate était trop fort. Pour trois kopecks, la même boisson dans tes distributeurs de rue sont servies dans des verres que l'on pose sur le dessus de l'appareil et qui sont réutilisés par le client suivant.

En m'enfonçant dans mon lit, je constatais que la couverture était enveloppée d'un drap housse, fermé des quatre côtés, sauf en son milieu où est pratiquée une ouverture carrée octogonale pour permettre de la sortir, comme dans la plupart des pays de l'Est.

Le lendemain, le dimanche 13 avril, des physiciens et moi nous rendîmes dans la banlieue sud-ouest de Moscou en taxi. Le chauffeur, attaché à un hôtel, faisait cette course à son compte, ce qui est très courant ici. Mon voisin de chambre conversa avec lui en polonais; ce dernier était venu chercher du travail ici, il y a 15 ans et était heureux du déroulement des jeux Olympiques, ne comprenait pas le boycottage par les U.S.A. Notre guide ne semblait pas être au courant... comme beaucoup de russes.

Les femmes soviétiques croisées dans les rues ne sont pas habillées avec beau coup d'élégance, mais il ne faut pas oublier le choix limité des vêtements offerts dans les magasins et par ailleurs la mode ne joue pas tellement dans les préoccupations du régime.

Parfois, quelques femmes âgées, habillées de noir et en fichu, étaient visibles, mais beaucoup plus rarement qu'il y a dix ans.

Les vêtements à l'occidentale des Russes, sans être élégants, se sont améliorés, et l'on voit maintenant beaucoup d'anoraks. Vingt à trente % des gens portent des toques de fourrure. Tous les hommes sont couverts de chapeaux ou de toques.

Nous avons traversé la Moskova prise par les glaces et nous avons aperçu l'Université de Moscou avec ses petits gratte-ciel pointus, construite sous l'époque stalinienne, dans le style de l'empire state building et les bâtiments olympiques encore en construction au moment où nous passions. Enfin nous sommes arrivés à Yugo-Zapadnaya quartier de l'appartement de Victor Brailovski, scientifique dissident qui nous recevait (2)

Comme l'adresse du courrier n'est qu'une suite de chiffres, nous nous repêrâmes par rapport à ces derniers, ce qui est très fréquent pour trouver un appartement dans la banlieue d'une grande ville en U.R.S.S.

Sur de grands terrains vagues, tout autour de Moscou, avaient été construits une foule d'immeubles identiques, très longs de 15 étages, tous blancs, avec des petites fenêtres toutes pareilles. Plusieurs bandes verticales colorées sur la façade indiquaient l'emplacement de cage d'escalier¹⁰⁵; le paysage était hallucinant : " Gennevilliers" et la "Courneuve" sur des centaines de kilomètres carrés.

Pour atteindre l'immeuble, nous passâmes sur un chemin de dalles et en planches, dans la boue. La cage d'escalier, vert foncé, de l'immeuble était très propre. Le seul graffiti aperçu était une croix gammée à moitié effacée. La porte de l'ascenseur ressemblait à celle d'une étuve. L'ascenseur démarra brutalement et s'arrêta au 6ème étage de la même façon.

Nous frappâmes à la porte cassée de Brailovski et ce dernier, un gros homme ventripotent, à la grande barbe de prophète, aux yeux clairs et volontaires, vint nous ouvrir.

Son appartement assez petit¹⁰⁶, aux papiers peints verts pâles, très laids, était dans un désordre indésirable.

Toutes les pièces étaient presque vides mais remplies par des livres et un bric à brac de jouets, de valises et de chaises. Dans la cuisine, la gazinière semblait par sa forme extérieure, d'un modèle très ancien. En fait, ce genre de cuisinière n'est pas ancienne, seulement les différents articles manufacturés, voitures, camion, cuisinières... actuels en U.R.S.S ont l'aspect des choses qui étaient vendues vers les années 50, en occident. Il n'existe qu'un modèle de cuisinière et toutes les familles russes ont la même. Par ailleurs, les ustensiles électro-ménagers, robots, batteurs, mixeurs, ouvre-boîte et couteaux électrique n'existent pas dans le pays.

Comme joint d'étanchéité thermique, des bouts de coton étaient placés aux interstices des fenêtres. Dans la petite salle de bains, disposant d'une baignoire douche, d'un lavabo et d'étagères bricolées on pouvait trouver du dentifrice russe, des produits de beauté russe et une bombe de mousse à raser occidentale apportée par des amis occidentaux.

¹⁰⁵ D'après les informations communiquées par la guide, ce genre d'immeuble se construit en 4 mois et se retrouve dans toutes les grandes villes.

¹⁰⁶ Comme j'allais l'apprendre plus tard, les appartements soviétiques sont petits. Il existe même des appartements collectifs où plusieurs familles vivent ensemble.

La conférence commença vers 10 heures, dans la salle de séjour, mesurant 4mètres sur 5, disposant d'un canapé, de quelques sièges, de piles de revues scientifiques d'un poste de radio à lampes.

Une soixantaine de personnes, dans lequel les 24 étrangers dont 9 français, étaient présents.

Brailovski ouvrit la conférence, tout en évitant de parler de ses récents ennuis¹⁰⁷.

Il remercia tous les scientifiques présents, en particulier les étrangers et rapidement évoqua le sort de Yuri Orlov¹⁰⁸.

Puis il lut la communication de Andreï Sakharov¹⁰⁹ "*Baryon asymmetry in universe*". J'en profitais pour prendre des photos de la conférence.

Toute la journée et toutes les demi-heures, les orateurs se succédèrent. L'exposé de 20 minutes et le débat de 10 minutes, étaient en anglais. Je profitais de la présence du fils de Braïlovski, Léonid, pour lui poser dans une pièce séparée, des questions sur l'U.R.S.S. et sur sa famille.

J'appris, au cours de la conversation, un certain nombre d'informations. Son père est assez haut placé dans la hiérarchie scientifique et son appartement donné par l'état lui appartient, contrairement à la majorité des Russes qui loue le leur. Il a 19 ans et est en deuxième années d'Institut. Ses parents sont mathématiciens et lui-même est passionné de mathématiques, mais il n'a été admis qu'à l'Institut de l'industrie alimentaire. Il aurait préféré étudier seul, mais l'Institut constitue un rempart provisoire contre le service militaire qui est la pire des choses pour un "refusé" (sa famille est "refusée" de visa de sortie depuis 1972)¹¹⁰.

Le semestre scolaire a été écourté à cause des jeux Olympiques. Les étudiants devront passer leurs examens de fin d'année, en avril (au lieu de juin), ainsi ils pourront être éloignés de Moscou longtemps avant l'ouverture des jeux.

L'éloignement s'applique aussi pour les intellectuels juifs repérés aux séminaires hebdomadaires du dimanche chez Braïlovski. Le fils, comme la mère, soutiennent l'action du père en étant prêt à risquer le camp, l'exclusion de l'Institut et la confiscation de l'appartement.

Ils connaissaient les conditions particulièrement extrêmes des camps. Régulièrement, des cercueils de jeunes soldats proviennent d'Afghanistan portant la mention "*erreur de manœuvre*", "*tué par des bandits*". J'ai été surpris par leur parfaite connaissance des événements d'Afghanistan.

Le soir, les scientifiques français et moi-même, sommes rentrés par le métro de Moscou, aux stations propres, et pour ce qui est du centre de la ville, luxueuses. Les stations de la périphérie de Moscou sont, par contre, quelconques.

Ayant du mal à me repérer dans le métro, car les correspondances sont rarement clairement indiquées, je me trompais et arrivais à la station Léninskaïa, décorée avec des statues rouges représentant des scènes de la *Révolution d'Octobre*.

¹⁰⁷ La veille de la conférence, une dizaine de policiers en fracturant sa porte, l'ont interpellé. Il a été accusé par le procureur-adjoint de Moscou, Monsieur Smirnov, de "*diffusion de calomnies antisoviétique*" en vertu de l'article 190/1 du code pénal. Un mandat d'arrêt a été présenté contre Braïlovski, auquel il a été demandé de ne pas assister au séminaire et de prier ses amis de ne pas venir.

¹⁰⁸ Yuri Orlov est un physicien, auteur d'une étude scientifique du communisme en cours de rédaction. Pour avoir dirigé un comité de surveillance de l'application des accords d'Helsinki, il a été placé au camp à régime spécial de Perm. Actuellement, dans un cachot, il fait la grève de la faim contre les conditions de détentions dans les camps de prisonniers de l'U.R.S.S.

¹⁰⁹ Ce scientifique a été arrêté le 15 novembre pendant la conférence de Madrid sur la réactualisation des accords d'Helsinki et la libre circulation des hommes et des idées. Ceux qui veulent l'aider peuvent toujours lui écrire une lettre recommandée avec accusé de réception, envoyée à l'adresse suivante: U.R.S.S. Moscou 117526, 91 Prospect VERNADSKOGO 1/128 (lettres montrant au gouvernement qu'il possède un soutien important.

¹¹⁰ Pour un fils de dissident cela signifie : envoyé dans un pays lointain ou à grands risques comme l'Afghanistan (faire son service équivaut à détenir des renseignements militaires. De plus, un barrage systématique est appliqué à l'entrée de l'Université. Lire à ce sujet "*examens pièges pour les étudiants juifs à l'Université de Moscou*" ainsi que "*Les juifs en Union Soviétique*" supplément au bulletin "Un mois avec les juifs d'U.R.S.S", Bibliothèque Juive Contemporaine – 23 rue de Cléry, 75002 Paris.

J'appris, en rentrant à l'hôtel, que la majeure partie du métro avait été construite sous Staline qui voulait en faire un des plus beau du monde¹¹¹.

Un autre guide que Nadia nous accompagnait pendant le tour. Elle connaissait Janine Boissart mais non Marguerite Yourcenar. En lui donnant mon adresse elle me promit d'écrire, en retour je lui promis d'envoyer des livres de littérature française ..., en fait, je n'ai pas reçu de courrier d'elle, même si l'on peut s'imaginer ses tentatives faites dans ce sens. Ayant commis l'impair de lui demander " est-ce que votre salaire de 130 roubles est convenable en U.R.S.S ? ", elle m'a regardé et répondu sur un ton où la dignité se mêlait à l'irritation :
" *Monsieur, comment voulez-vous qu'on vive avec un tel salaire ?*"

Nadia, le soir, nous a recueillis à la sortie du parc. En montant dans le car, son beau manteau beige et ses bottes ont reçu une projection de boue d'une balayeuse qui passait à côté. Le lendemain, elle ne s'était pas changée, elle portait les mêmes affaires nettoyées.

Nous sommes passés devant le monument à la gloire des cosmonautes soviétiques, grande flèche oblique de titane de cent mètres de haut. Au loin, on pouvait apercevoir un très grand parallélépipède vitré marron sombre, l'hôtel Cosmos, construit récemment par une société française.

Actuellement, la ville est mobilisée pour les Jeux Olympiques : on repeint les façades et on regoudronne les rues partout. Le soir, je suis retourné chez Braïlovski donner mon exposé scientifique. Malgré mon trac, devant la foule serrée, j'avais conscience de n'avoir jamais aussi bien parlé anglais. Vers 21 heures, en descendant vers le métro, B... jeune mathématicien juif, travaillant dans une entreprise alimentaire, avec qui j'avais discuté le matin et à qui j'avais remis un Paris-Match sur l'Afghanistan, m'invita chez lui.

Nous prîmes un vieil autobus, très chargé, dont le prix était le même que celui du métro. Pour payer le titre du transport, c'est très simple. On introduit une pièce dans un appareil chromé disposant d'une vitre par laquelle on la voit tomber sur un ruban caoutchouté. On tourne un bouton entraînant la bande et la pièce tombe dans le bac. Ensuite, à côté, on déchire un ticket du ruban à tickets mis à notre disposition en self-service.

Je soupçonne avec ce système compliqué, que les transports en commun routiers de Moscou doivent être fortement subventionnés, sans compter le bas prix du voyage.

B... mis 5 kopecks pour moi, mais ne mit rien pour lui. Après avoir traversé des bois de bouleaux, puis un petit village d'izbas¹¹² à moitié rasé pour permettre la construction de nouveaux immeubles et longé le grand autoroute circulaire de 20 kms de rayon qui ceinture Moscou, nous sommes arrivés devant un groupe d'immeubles identiques à celui de Braïlovski. L'entrée de la cage d'escalier vers laquelle nous nous dirigeons était fermée par une serrure électrique qui ne s'ouvre qu'avec un code en tapant sur un clavier chiffré. Ici, comme partout ailleurs, les boîtes aux lettres bleues métalliques sont closes de telle manière qu'il est impossible d'y glisser une lettre ou un tract quelconque¹¹³.

La femme de B..., très jolie, mais habillée d'un vieux pull marron taché et d'un Jean élimé, rapiécé, nous reçut avec amabilité. Avant de nous ouvrir elle donnait à manger à son fils de dix huit mois, habillé avec des chaussures et des vêtements de filles. Il était très amusant et éveillé.

¹¹¹ Dimitri Chostakovitch, dans ses mémoires, indique que Staline dans ses folies de grandeurs, voulait faire du métro de Moscou le plus beau du monde, peut-être l'unique au monde. Il avait déclaré à ce sujet "Le métro de Moscou est le seul du monde". Lire au sujet de cet épisode "Le système totalitaire" Hannah Arendt collection Point politique, Le Seuil, p.76.

¹¹² Pratiquement dans toutes les izbas il n'y a pas l'eau courante, ni le chauffage central. L'eau est puisée par une pompe à main et on se chauffe avec des poêles à bois.

¹¹³ En U.R.S.S., une lettre a beaucoup de chance d'être ouverte si elle transite par la poste et sans aucune exception si elle vient de l'étranger ou si elle est reçue par un dissident.

L'appartement que B... louait était similaire à celui de Braïlovski. Une cuisine deux chambres, dont l'une servait de bureau et de chambre d'amis, l'autre plus petite pour Micha, une petite salle de bains, une salle de séjour et un débarras.

A la recherche de renseignements, dans le métro, je constatais que 5 à 10 personnes, au moins, fuyaient ou ne semblaient pas écouter pour une qui répondait à ma demande...en anglais.

Le nombre de militaires galonnés, aux costumes de toutes les armes qui rentraient chez eux, en banlieue avec leur attaché-case, souvent un exemplaire de la Pravda à l'intérieur, étaient encore moins serviables.

Le soir, le réceptionniste ne retrouvant pas ma clef, me fit attendre 5 minutes et finit par la découvrir dans son tiroir.

Le matin, prétextant une angine due au changement de climat, nous permit de nous absenter toute la journée, ce qui affola notre guide qui en avait été informée par personne interposée.

Après le dîner, je me rendais à un spectacle "Les chœurs de l'Armée Rouge" dans un grand auditorium moderne situé dans l'antique enceinte du Kremlin. Il n'existe, malheureusement pas, de conservatoire national des monuments historiques qui pourrait empêcher la construction de bâtiment dans un vénérable site historique.

Un soldat disposé tous les cinquante mètres, surveillait le trajet menant à l'Auditorium.

Pour mon goût, le spectacle, quoique techniquement parfait, me parut trop militariste. Par contre, j'appréciais la partie du spectacle sur les retrouvailles des amoureux après la guerre et la scène de la dépêche de Tarass Boulba au grand Turc inspiré d'un tableau célèbre du musée russe de Leningrad.

A l'entracte; j'allais dans la salle réception, située sur le toit, boire une bière assez mauvaise qui coûtait trois kopecks et mangeait un sandwich à l'esturgeon (?) fumé pour 50 kopecks.

Dans la nuit, je m'inquiétais pour mon voisin de chambre qui n'était pas rentré.

Sa femme, qui lui téléphonait chaque jours, était encore plus affolée. Il s'était tout simplement rendu, au seul bar de Moscou ouvert jusqu'à deux heures du matin. Celui ci est réservé aux étrangers de l'hôtel Russia. De belles jeunes filles (peut-être du K.G.B, dit-on) y flirtaient et sortaient avec les étrangers pour une "passe".

Je retournais à la conférence le lendemain matin et me perdais à nouveau dans le métro. Mais cette fois, une jeune fille blonde, parlant anglais, contrairement à tous les passants, se dévoua pour me conduire dans la bonne direction en me prenant par le bras. J'aurais voulu la remercier, mais elle s'éloigna discrètement une fois son service rendu.

L'après-midi, je quittais la conférence pour visiter, avec le groupe touristique, l'exposition des réalisations soviétiques, construit du temps de Staline, comprenant de jolis pavillons à la française. On peut y découvrir une exposition sur les victoires spatiales soviétiques, dans le pavillon du cosmos (en réfection pendant les Jeux Olympiques), un autre sur l'agriculture, d'autres sur l'industrie et les républiques socialistes soviétiques, etc...

Nous avons juste eu le temps de voir le pavillon de l'artisanat national, présentant des objets de bois cuit au feu et recouverts d'un verni spécial résistant à l'eau bouillante¹¹⁴, des broderies russe, des boîtes marquetées incrustées de nacre etc. ... et le pavillon des fourrures. Nous avons appris qu'en U.R.S.S 1.500 peaux de visons par an étaient produites, dont 20% exportées.

Un manteau coûte 15.000 roubles (le prix d'une voiture de prestige Volga) . Sachant que le rouble est à 7 francs, que le salaire moyen est de 130 roubles, on peut estimer que très peu de soviétiques en verront un au cours de leur vie. Ces chiffres seraient à vérifier, ce qui est difficile dans un pays à l'information strictement contrôlée.

La pénurie de logements seraient due au système lui-même. Par ailleurs, une tradition de mauvaise réputation du capitalisme développée par 50 ans de propagande, n'incite pas le peuple à retourner vers ce dernier système.

¹¹⁴ Ceux-ci très prisés des touristes, sont usinés au tour ou à la main, dans du bois de bouleau, puis enduit de poudre d'aluminium, cuits au four et enfin peints et vernis. Ces objets, avec les poupées gigogne sont très prisés par les touristes et uniquement vendus en Beriovka.

D'après les intellectuels russes¹¹⁵ si l'évolution actuelle continue dans ce sens, l'U.R.S.S deviendra, peut-être le pays le plus religieux du monde. Nous avons parlé de la famille. B... pense que la femme doit travailler à la maison. Il paru surpris, mais sans une attitude de rejet, par ma façon de penser que j'exprimais par le fait qu'il fallait partager le travail également et équitablement entre les conjoints, si tous les deux travaillaient¹¹⁶.
Nous avons parlé d'O.V.N.I. ... il n'a pas d'opinion à ce sujet.

Nous avons échangé nos points de vue et nos informations sur la littérature française... en anglais, tout le reste de la nuit.
Dans la chambre d'amis où j'ai couché de 6h à 7h du matin, j'ai découvert une bicyclette demi-course. B... en fait tous les dimanches, mais sa femme n'ose pas monter dessus. Beaucoup de soviétiques n'en possèdent pas et les deux roues sont assez rares à Moscou, ainsi qu'à Leningrad. Par contre, il n'est pas rare de rencontrer des motocyclettes par -50°C sur les routes de Sibérie.

En sortant, vers 7h50, B... m'a montré une queue devant un magasin d'état. Le magasin ouvrait à 10h m'a-t-il signalé. J'ai été étonné en pénétrant dans ce magasin de trouver deux vendeuses par caisse, l'une vérifiant les calculs de l'autre.
En retournant à l'hôtel, après ma nuit blanche, j'avais provoqué l'inquiétude de mes collègues. Ils étaient prêts à téléphoner à l'ambassade. J'avais d'ailleurs manqué un spectacle au Bolchoï qui coûtait 5 roubles, mais je ne regrettais rien. Le temps s'était parti eu 1^{er}ement refroidi dans la nuit; La température avait baissée jusqu'à -6°C.

Le matin, je me suis promené dans les rues de Moscou, juste avant de venir à l'hôtel. Les témoignages du passé Tsariste sont très présents : vieux hôtels particuliers, aux voilages épais, monuments etc. ... J'ai vu beaucoup de bus, de trolleybus et quelques tramways. Dans les devantures des magasins, des séries de boîtes identiques étaient empilées en pyramides décoratives. Dans les librairies, je n'ai pas vu une grande variété de livres. Le succès actuel semble être le livre de Brejnev.

J'ai constaté la quasi-inexistence de chiens et chats dans les rues de la capitale. Le seul chien aperçu pendant mon séjour, une sorte de berger briard, était descendu vers 6h du soir de l'immeuble de B..., la seconde fois où je suis retourné chez lui.

Dans le métro, en sortant de l'hôtel, une jolie paysanne, au visage poupin, entouré d'un foulard, vendait des concombres. Les gens se précipitaient pour en acheter.

Près du groupe d'immeubles de Braïlovski, d'autres paysans, ayant emporté une balance, occupaient un petit stand vitré avec le même produit.

J'ai vu beaucoup de femmes balayuses ou chauffeurs d'autobus. Des panneaux publicitaires géants, pour les Jeux Olympiques, étaient en cours de montage dans les rues.

Je suis retourné le matin chez Braïlovki. L'après-midi, la conférence s'est clôturée par un cocktail comprenant des sodas, des bouteilles de vodka, de vins, des gâteaux secs, des délicieux bonbons fourrés, des sortes de cornichons géants et des champignons au vinaigre.

On m'a montré deux collaborateurs du K.G.B, habillés en complet veston gris comme les autres intellectuels russes. Petit à petit, je me suis rapproché lentement de l'un d'eux, et j'ai commencé à discuter avec lui, d'abord de banalités.

Malgré la propagande officielle prônant l'égalité entre l'homme et la femme, il y a peu de femmes à la tête des entreprises ou dans le Présidium suprême¹¹⁷. Cela s'expliquerait, peut-être, par le rejet de toute idéologie imposée par la force.

¹¹⁵ La majeure partie de l'intelligentsia est composée de dissidents.

¹¹⁶ J'ai voulu donner cette information pour rapporter un fait significatif : La majorité des hommes russes sont assez phalocrates. Lire à ce sujet "*La vie sexuelle en U.R.S.S.*", de Michael Stern, Albin Michel.

¹¹⁷ "*Proches et lointaines*", de la parution du Samizdat de femme à Leningrad, le 10 décembre 1979, Edition Tierce, 1

Les meubles en sapin vernis, était du même modèle que ceux du scientifique dissident que nous venions de quitter. La salle de séjour était quasiment vide à part une petite table, des chaises, un canapé convertible, comme dans l'autre appartement, et une vitrine servant de bibliothèque. Ici aussi, l'appartement, soigné d'ailleurs, regorgeait de livres. Je découvrais même des livres de poche anglais -Penguin book- Je me demandais comment la famille avait pu obtenir ces livres. Plusieurs, beaux livres d'art étaient visibles dans la collection.
Je vis deux ou trois livres écrit en allemand¹¹⁸.

Notre hôtesse était professeur de français et depuis qu'elle s'était arrêtée pour élever son enfant, elle n'arrivait plus à retrouver du travail.

Nous nous installâmes dans la salle à manger devant de grandes tasses en porcelaine, du thé¹¹⁹, des gâteaux secs sucrés et des oranges. Je ne touchais pas aux oranges connaissant leur prix au marché noir !!

J'appris que Braïlovski organisait des réunions scientifiques tous les week-ends et que B... parfois, s'y rendait. Nous discutâmes de tous les sujets possible entre étrangers, en laissant de côté la politique et l'Afghanistan dont la situation actuelle n'est un secret pour les intellectuels juifs¹²⁰ ... de Dieu, de nos expériences, de la tradition raciste et antisémite qui survit encore actuellement dans le pays et dans la presse, du fonctionnement des laboratoires scientifiques, de la littérature française, dont sont, par tradition particulièrement friands, les intellectuels russes.

J'appris qu'un retour de la foi était notable depuis dix ans, chez les juifs¹²¹.

Dans la période stalinienne, les juifs avaient essayé une tentative d'intégration. A la fin de cette période, ils avaient perdu le plus souvent leurs traditions et le parler de l'hébreu. Actuellement se développe des cours clandestins d'éducation religieuse et d'hébreu, avec des livres datant souvent d'avant la révolution. Beaucoup de personnes ainsi que B... m'ont appris qu'il y avait une perte de foi dans le système marxiste. Auparavant, on mettait les erreurs du système sur le compte de Staline, de la guerre et d'une déviation erronée.

D'après leurs affirmations, on commence à admettre que la pénurie permanente, provoquant pour la ménagère des heures de perdues chaque jour dans les queues devant les magasins, le sous-développement chronique de certaines branches industrielles, électronique, automobile, ameublement, électroménager... ou agricole¹²², puis ensuite je l'ai questionné sur sa vie de "Refuznick" (refusé de visas de sortie d'U.R.S.S)

Voici la version des faits, tels qu'il me les a livrés :

Ingénieur aéronautique dans les usines Tupolev, il s'est fait mettre à la porte, il y a trois ou quatre ans, pour une faute qu'il ne m'a pas révélée. Etant juif, il a demandé son visa pour partir en Israël et depuis des années il est au chômage avec une femme et des enfants à charge. Il n'a pas obtenu son visa pour Israël, et le K.G.B est venu faire pression sur lui,

rue des Fossés-Saint-Jacques, 75005 PARIS.

¹¹⁸ Contrairement à la Chine, pendant la révolution culturelle, les bouquins sur- vivent et il existe sur les marchés des foires aux livres ou les gens peuvent s'échanger des livres. Un seul livre passe par beaucoup de mains. La queue n'est pas rare devant les librairies à l'annonce de la sortie d'une œuvre occidentale.

¹¹⁹ Le thé russe est d'excellente qualité (trouvé en Beriovska).

¹²⁰ La B.B.C est la radio étrangère la plus écoutée.

¹²¹ Ce fait m'a été confirmé par J... un scientifique français faisant partie de notre délégation, qui a donné des cours bibliques à des jeunes pendant son séjour.

¹²² L'U.R.S.S possède 620000 Km² de terre à blé et en produit 120.000.000 tonnes 229.450.000 tonnes de céréales et importe 18.000.000 tonnes de céréales en 1978. Comparativement les U.S.A possèdent 280.000Km² de terres à blé et produisent 48.954.000 tonnes de blé. Production à l'hectare : U.R.S.S 1.859 Kg/ha Canada 2.857 Kg/ha U.S.A 4.074 Kg/ha (source Atlasco du Nouvel Observateur).

en menaçant sa femme et ses enfants, s'il ne collaborait avec eux. Heureusement, il a toujours résisté aux pressions. Ses parents le faisaient vivre. Il était visible à sa mine que cet homme était alcoolique. De toute manière, s'il était collaborateur du K.G.B, il ne pouvait plus sortir d'U.R.S.S.

Ce dernier et son collègue, avaient posé des questions sur le groupe des Français. Au plus jeune scientifique du groupe et à sa femme, au visage très jeune, l'un a fait cadeau d'un médaillon en bois ouvragé, coûtant 20 roubles et introuvable en dehors des Berioska, en hommage au courage de la femme de ce jeune scientifique à l'air naïf.

Après le cocktail n'ayant pas vu B..., je suis reparti chez lui en essayant de redécouvrir le chemin qu'il avait pris. Sur le trajet, j'ai aperçu une vieille église byzantine aux fenêtres fermées par des plaques de tôle, à la porte d'entrée condamnée et aux bulbes rouilles.

Je me suis d'abord trompé de trajet et ai pris un bus qui nous conduisait dans le sud de Moscou par le grand autoroute ceinturant Moscou.

Au terminus, je suis parti à pied vers l'autoroute en essayant d'y faire du stop.

Des centaines de convois militaires passaient sur la route et les rares voitures ne s'arrêtaient pas.

Par chance, un vieux bus s'arrêta et le chauffeur en descendit pour vérifier le moteur. J'en profitais pour monter dans le bus. Il redémarrà, mais toutes les cinq minutes il s'arrêtait comme si le moteur se noyait. Après un certain temps de cette allure fluctuante, je réussis à rejoindre mon point de départ et à trouver, enfin la bonne ligne.

Me fiant à ma mémoire visuelle, je pus retrouver l'arrêt, le bâtiment, l'escalier de b... Lorsqu'une personne descendit, je pus rentrer et sonner à la porte de mon ami qui m'accueillit avec une chaleureuse surprise. Nous restâmes à discuter dans la cuisine avec sa femme et lui. Je jouais avec le petit garçon, qui était très drôle.

A un moment donné, on me dit de ne pas sortir de la cuisine car B... recevait un élève, pour un cours de math. Sa femme m'offrit un reste de grosses pâtes russes et du bouillon de légumes. La cuisinière était la même que celle de Braïlovski (elles sont identiques dans tous les immeubles de Moscou).

Je retournais le soir à l'hôtel où le repas me paru meilleur que les précédentes fois. J'eus droit à la fameuse soupe aux choux rouges, le bortsch. Pour le dessert nous avions de belles oranges sanguines.

Le lendemain, je suis reparti vers Leningrad sans avoir pris le temps de visiter le musée des armures, contenant les plus grandes richesses en bijoux et objets d'art de Moscou.

Nous sommes repartis du même aéroport, qu'en venant de France, en voyageant dans un Tupolev tri réacteur de l'Aéroflot.

Ayant mon appareil photos sans cache en bandoulière, et étant sur le point de photographier, lorsqu'un homme assis dans le bus, habillé d'un vieux manteau et d'un chapeau noir, portant un vieux sac cabas m'a fait signe gentiment de mettre le cache sur mon appareil.

Cela me remémora un autre incident. Une amie de voyage avait voulu prendre des photos de vieilles femmes en fichus, sur la place Rouge, mais un officier, ou policier s'était interposé.

Pendant le voyage l'avion tanguait, malgré des conditions climatiques exceptionnelles : ciel bleu sans nuage, avec une visibilité sur une centaine de milles.

Je soupçonnais que le servo-mécanisme du pilotage automatique était mal asservi.

L'avion était très sale et ma tablette comportait des taches de café et des traces de sucre. Il m'a été servi en tout, et pour tout, un verre de jus de pommes.

J'empruntais à l'hôtesse un magazine russe qu'elle lisait à côté de moi. Elle voulut d'ailleurs me l'offrir. Une partie importante des pages étaient consacrées à des photographies d'usines textile. Les dernières pages étaient consacrées à des dessins humoristiques et à des tableaux d'art ...

Dans l'aéroport de Leningrad se trouvait La même rangée de boxes blancs que ceux de Moscou.

Le temps était froid et bleu, mais Leningrad à la réputation d'avoir une température qui change souvent.

La route nous conduisant au centre de la ville, passait par des champs gigantesques, devant un grand ensemble de serres où sont produit les légumes de Leningrad. Nous vîmes, ensuite des bâtiments d'habitation identiques à ceux vu

dans la banlieue de Moscou. Près du monument de la bataille de Leningrad qui pointait sa flèche vers le ciel; derrière s'engageait une grande avenue bordée par des immeubles néostalinien et débutant par un grand portrait de Brejnev.

Sur un immeuble de l'avenue, un portrait de Lénine occupait toute la façade .

Contrairement à Moscou, une bonne partie des tramways sont modernes.

Nous nous engageâmes par l'avenue commerçante "Nevsky Prospekt", comportant les plus grands magasins de la région, dont Gostinaïdvor, le parlement et la cathédrale st Isaac, musée de l'athéisme.

L'hôtel Europskaïa qui nous accueillit, est un très bel hôtel du début du siècle.

Ici encore on trouve les magasins intérieurs : boutique de souvenirs et de produits de beauté , banque et la Beriovska. A chaque étage se trouve une réceptionniste.

Le centre de la ville construite par Pierre Le Grand (appelée auparavant Saint Pétersbourg) est du même style que le centre de Moscou.

Malheureusement avec le dégel, on ne peut voir la splendeur des jardins, en particulier ceux du champ de mars dont les statues sont emmitouflées dans de la laine de verre et couvertes par des cabanes de bois.

Quelques glaçons flottaient encore sur le grand fleuve, la Neva qui traverse Leningrad. Au loin, vers l'ouest, les grues du port se profilaient à contre-jour, au-dessus des toits.

De nombreux militaires se promenaient dans les rues, portant la tenue noire des marins de Kronstadt, l'école des officiers de la marine.

Vers 16 heures, nous avons visité le musée Russe. Dans ce musée une galerie est consacrée à la peinture de Nicholas Roerich¹²³. Peintures de montagne uniquement dans les tons bleus, même bleu marine, comme si l'auteur de celles-ci voyait uniquement en bleu, couleur de paix.

Dans ce musée, j'ai été attiré par les plus beaux portraits de jeunes filles découvertes dans mon existence.

J'allais de surprise en surprise, Chagall (le violoneux sur le toit) Picasso, Monet etc... A la portée de la main, j'avais le tableau de la scène de Tarass Boulba rédigeant la fameuse missive au Sultan le Grand Turc, ou il est dit dans le post-scriptum "*nous vous donnons nos culs à baiser*"¹²⁴.

J'ai profité de mon temps libre pour visiter tous les grands magasins de l'avenue Nevsky Prospekt.

Dans la plus grande librairie de Leningrad "Dom Knipsky", j'ai relevé les titres de tous les livres en langue étrangère (tous étaient d'ailleurs édités en U.R.S.S.

Les auteurs Français et Anglais étaient les plus représentés; le seul livre allemand était d'Heinrich Man.

Les auteurs anglais sont Shakespeare et les classiques.

Les auteurs français sont nombreux: Victor Hugo (95) Robert Sabatier (Allumettes suédoises) Marc Soléro, Paul Vaillant Couturier, Elsa Triolet (Rosé à crédit), Pierre Boule (Nouvelles) Jean-Louis Curtis, Henri Barbusse, Anatole France, Bazin (Vipère au poing), Bernard Clavel, Proust (Du côté de chez Swann) Romain Roland, Saint Simon (Mémoires) Beaumarchais (Le barbier de Sévi 1 le) et les noces de Figaro) André Maurois, Alphonse Daudet (Le Petit chose) Henri Troyat (Les décebristes) Flaubert (L'éducation sentimentale) Marcel Aymé (nouvelles). Un seul livre par auteur.

En collection de luxe, en langue anglaise, Gorki, Véra Parove, Michel Cholokov (Prix Lénine) Ivan Tourgueniev, Anton Tehekov, Pouchkine,1 van Bunin.

Le rayon des livres et revues militaires occupe toute une salle.

De nombreux exemplaires du livre de Brejnev y sont en vente.

Je suis ressorti de la librairie et j'ai décidé, en me souvenant d'une liste de prix relevés dans un livre intitulé " Vivre à Pékin" (Stock), et faire de même en relevant les prix de tous les articles présentés dans les magasins de la grande avenue où se trouvait la librairie citée plus haut.

Voici ci-dessous la liste des prix relevés dans les magasins, associés à ceux fournis par le guide touristique de Moscou.

¹²³ Cf. https://fr.wikipedia.org/wiki/Nicolas_Roerich

¹²⁴ Anecdote amusante à citer, le descendant du scribe représenté sur le tableau existe toujours, il habite Paris, s'appelle Oleg, est l'époux d'Anne-Marie Lambert-Farage auteur du livre "*Lucie la lumière*" qui raconte un des itinéraires spirituels les plus étonnants du siècle, à ma connaissance.(édition Robert Laffont).

LISTE DE PRIX RELEVES EN U.R.S.S. (avril 1980)

Salaire moyen du Russe : 140 roubles = 980 francs français
 1 rouble = 100 kopecks = 7 francs français
 Salaire d'un balayeur : 89 roubles = 625 francs français

NOURRITURE:

- Viande (abats...)	2 R	14 F.F	Le Kilo
- Macaronis	64 K	4.48 F.F	" "
- Andouille	3.70 R	25.90 F.F	" "
- Café	3.25 R	24.50 F.F	" "
- Dinde	3.20 R	22.40 F.F	" "
- Lait	30 K	2.10 F.F	le litre
- Oeufs	1.30 R	9.10 F.F	les dix
- Beurre	23 K	1.61 F.F	les 100 grs.
- Confiture	70 K	4.90 F.F	les 650 Grs.
- Pommes	1.5 R	10.50 F.F	le Kilo
- Brioche	25 K	6.65 F.F	" "
- Jus de pomme	46 K	3.22 F.F	75 cl
- Poulet	1.75 R	12.25 F.F	le Kilo
- Bouillie pour bébés	46 K	3.22 F.F	les 250 grs.
- Thé	38 K	2.60 F.F	les 115 grs.
- Thé de luxe	76 K	5.32 F.F	les 56 grs.
- Fromage	3 R	21.00 F.F	le Kilo
- Farine	68 K	4.76 F.F	" "
- Pain noir	18 K	1.26 F.F	" "
- Pain blanc	13 K	0.91 F.F	" "
- Chocolat	65 K	4.55 F.F	les 125 grs,
- Soupe en poudre	30 K	2.10 F.F	le sachet
- Boisson au distributeur	3 K	0.21 F.F	le verre

HABILLEMENT :

Chaussures plastique	60 R	420.00 F.F.
Chaussures cuir	120 R	840.00 F.F.
Toque de fourrure	60 R	420.00 F.F
Manteau de vison	9000 R	65000.00 F.F (guide touristique)
Corset de femme	10 R	70.00 F.F
Slip de bain	5.50 R	25.10 F.F
- Jeans occidental	141 R	1.000.00 F.F (marché noir)
- Tissu	18 à 45 R	126 à 315 F.F le mètre
- Chaussettes de laine	1.75 R	12.25 F.F
- Chemises d'hommes	10.50 R	73.00 F.F
- Anorak	275 R	192.50 F.F
- Foulard	7.7 R	33.60 F.F
- Cravate	2.6 R	18.20 F.F

VOITURES

Zigouli (construit sous licence F.I.A.T = F.1.A.T 128)(Lada)	7.000 R	49000.00 F.F
Volga 5 (Construit en U.R.S.S. Taille de la 604 Peugeot)	9.000 R	65000.00 F.F

DISQUES

- Disque 33 tours	1.45 R	10.15 F.F
- Coffret de disques de musique classique (4 disques)	4.80 R	55.60 F.F

Les disques de musique moderne européenne et américaine sont interdits exemple : jazz, pop etc...

LIVRES

- Livre d'apprentissage du permis de conduire	90 K	6.30 F.F
- Livre de mauvaise qualité	23 K	1.61 F.F
- Livre de luxe	1.90 R	13.30 F.F
- Livre d'art	4.35 R	30.45 F.F
- Bouteille d'encre	17 K	1.19 F.F

DIVERS

- Billet de loterie nationale	50 K	3.50 F.F
- Essence ordinaire	15 K	1.05 F.F
- Montre	30 à 60 R	210 à 420 F.F
- Compas	3.29 R	23.03 F.F
- Téléviseur N&B 50 Cms	206 R	1442.00 F.F
N & B 60 cms	296 R	2052.00 F.F
- Couleur 20 cms	470 R	3200.00 F.F
- Cartes postale	6 K	0.42 F.F
- Rasoir électrique	21.5 R	150.00 F.F
- Laque à cheveux	2.8 R	10.60 la bombe
- Dentifrice	45 K	3.50 F.F
- Parfum	10 R	70.00 F.F 10 cl
- Raquette de ping-pong	2.20 R	15.40 F.F
- Carte mondiale plastifiée	4,61 R	32.27 F.F

LOGEMENTS

- Datcha en bois 2 pièces	10000 R	70000 F.F
- Loyer moyen pour deux pièces Moscou	8 R	56 F.F./mois
- Appartement d'état 2 pièces au centre de Moscou Loyer mensuel	15 R	105.00 F
- Appartement coopératif dont on devient propriétaire au bout de 25 ans. Premier versement	5600 R	25200.00 F.F
- Idem. Puis par mois	45 R	515 F.F

Délais d'attente pour obtenir un appartement :

Moscou	2 ans
Leningrad	5 ans
Kirchîriev	7 ans

Après cette visite de magasins où j'ai acheté des souvenirs d'U.R.S.S nous avons mangé dans la grande salle de restaurant de l'hôtel où les serveurs étaient inefficaces et nombreux. Pour ma part, je renonçais après maintes discussions avec ces derniers, à obtenir un verre d'eau et une aspirine.

Une Française, vivant depuis longtemps en U.R.S.S, nous a déclaré que le pays était invivable pour un étranger et que les micros de l'hôtel étaient cachés dans les murs.

Le lendemain matin, pendant que des scientifiques du groupe rendaient visite à des artistes interdits, je visitais avec le groupe touristique le plus grand musée du monde, le musée de l'Hermitage créé par Catherine 11, datant de 1714.

Il est intégré au palais d'hiver au style classique italien (?) et peint en couleur vert-clair.

A une vitesse record, nous avons contemplé des milliers de tableaux, des portes marquetées et sculptées, des vases de 2 mètres de haut en lapis-lazuli et en malachite, des tableaux célèbres dont : La vierge à l'enfant de Léonard de Vinci.

Nous n'eûmes pas le temps de voir les collections d'armes de Tula, ni les jardins suspendus, ni la salle d'Apollon, ni le théâtre de l'Hermitage. Nous traversâmes la loggia Raphaël, aux milliers de bas-reliefs magnifiques (réplique de la loggia Raphaël du Vatican), le hall du pavillon, la suite nord, la salle Guarenti, la salle Léonard de Vinci, la salle de la renaissance italienne, l'escalier du conseil d'état, la galerie ouest exposant des œuvres gothiques etc...

Sur la place du palais d'hiver, lieu de la révolution populaire de 1905, des marins en noir, avec des drapeaux violets, répétaient un défilé pour le premier mai.

Pour cette fête, la ville était décorée de faisceaux, de drapeaux, de fanions rouges. Les portraits de Lénine et Brejnev, étaient suspendus aux balcons.

Notre prochain lieu de visite était la forteresse de Pierre et Paul Petropoviovski situé sur une île de la Neva, un des plus beaux fleuve du monde, large, profond, puissant, gris-bleu.

Dans celle-ci, une basilique byzantine à la décoration chargée, contenant tous les tombeaux des Tsars de Russie.

Le tombeau du Tsar Alexandre III assassiné par les anarchiste, est sculpté dans un bloc monolithique de jade, et celui de sa femme dans un bloc de rhodonite, de dimension comparable.

La flèche d'or de la basilique se dresse vers le ciel comme si elle voulait le rejoindre.

A côté de l'hôtel des monnaies, encore en fonctionnement, la prison tsariste a été transformée en musée. Sur chaque porte de cellule est inscrit dans un sous-verre, le nom du prisonnier et son portrait, pour ceux qui furent célèbres.

De part et d'autre de la Neva, nous pouvions apercevoir, d'un côté le palais d'hiver, les jardins du champs de mars, les très beaux bâtiments de l'amirauté¹²⁵, à la coupole et flèche d'or, de l'autre, une place avec un gigantesque portrait de Lénine.

Le long du quai, était amarré, le croiseur Aurore, actuellement bateau école, celui-ci participa à l'insurrection de 1917).

Nous avons vu successivement l'église du Sauveur-sur-le-sang, belle basilique byzantine aux bulbes ouvragés, construite sur l'emplacement de l'assassinat du Tsar Alexandre 111, abritant un garde-meubles, et l'église Smoinyo (Smolny en russe signifie "goudron", à cause de la couleur grise de ses bulbes).

Notre destination finale fut le Beriovka du plus grand hôtel de Leningrad¹²⁶.

Au retour, nous avons appris que le « musée de l'Athéisme¹²⁷ » est le point culminant de la ville d'où il est interdit de photographier. Je retenais qu'à Leningrad, les gens étaient moins brusques, guindés et plus serviables, pour une demande de renseignement. (Depuis mon séjour à Moscou, j'avais renoncé à demander mon chemin aux militaires).

J'ai rencontré dans notre groupe, des gens très intéressants. Claude pianiste, 52 ans, est organiste, professeur de musique. Il est très sensible et semble aimer les belles choses, d'après la description qu'il m'a faite de l'intérieur de sa maison. J'ai tout de suite sympathisé avec lui.

Le soir, avec un membre du groupe, j'ai assisté à un concert de musique classique, dans la magnifique salle de la Philharmonia [Philharmonie] de Leningrad, à côté de notre hôtel. Le prix du concert était de 1R30. De grosses Volga noires, avec chauffeur, étaient garées sur les trottoirs attenants.

La salle blanche, au plafond très haut, supportait d'immenses lustres de cristal.

Nous nous retrouvâmes assis à côté des scientifiques américains, qui faisaient partie d'un autre groupe touristique. L'américain à côté de moi fut amusé de découvrir que le numéro de son billet correspondait à sa date de naissance.

Les Russes, dans la salle, étaient assez bien habillés et les femmes avaient de magnifiques robes de soirée, dignes des grands couturiers parisiens.

Dans la galerie qui courait au-dessus de la salle, s'étaient installés, deux spectateurs, deux personnages mal rasés et portant lunettes noires; je les fixais du regard, je ne sais s'il y eut un rapport de cause à effet, ils se levèrent, firent le tour de la galerie vide et s'assirent derrière un pilier.

Le violoniste, de classe internationale, interprétait accompagné d'une pianiste des sonates pour violon et piano de Brahms, de Gabriel Fauré et de Prokofiev.

Le final du concert fut une adaptation de "Porgy and Bess" de Gershwin.

A côté de moi, deux jolies jeunes filles blondes, très élégantes, aux grands ongles vernis, m'apprirent qu'elles étudiaient les langues orientales à l'université de Leningrad. Nous sommes allés à l'hôtel boire une consommation. Voulant connaître la mentalité des jeunes filles russes, je leur posais la question " Quel était leur idéal ? "Après s'être regardé, elles partirent.

¹²⁵ Toujours utilisé par l'école militaire navale.

¹²⁶ Prix de différents souvenirs : Matriochka en 13 éléments, 20 R. verres en bois vernis 1 R. 20, tasses de porcelaine 1 R.50 chacune, bague de jade 3 R.50.

¹²⁷ La cathédrale Saint-Isaac, rendue au culte, le 10 janvier 2017.

Je restais seul avec mon ami et constatais que l'ensemble des consommations disponibles ne correspondaient pas à la liste offerte, comme bien souvent en U.R.S.S. A ce moment, un groupe de jeunes aux coiffures imitant les rockers des années 50 firent irruption dans le bar pour étrangers, mais refoulés fermement par le serveur. Fait étonnant, car les hôtels pour étrangers sont gardés par le service de sécurité ce qui empêche les voyous - qu'on appelle encore hooligans - ou les durs de sinistre réputation - qu'on appelle blatnoïs - d'y pénétrer.

Dans la journée je commis une faute impardonnable en voulant photographier les agents de ce service à leur insu. Je m'aperçus par la suite que ma pellicule avait été arrachée.

A l'hôtel *Europskaïa* on mange très bien, mais l'eau du robinet a un goût d'égout, dans la chambre le combiné radio-électrophone à lampe ne fonctionne pas.

La télévision projette , beaucoup de films militaires, et, sur le passé révolutionnaire.

La personne chargée de faciliter les relations entre Transtour et l'Intourist résidant en U.R.S.S depuis 2 ans, me conseilla vivement de lire "Les Russes" (*La vie de tous les jours en U.R.S.S.*) d'Endrich Smith (livre de poche) pour elle, un des livres les plus objectifs parus sur l'U.R.S.S.

J'ai visité un magasin de musique de l'avenue Nevsky Prospect et trouvais des disques de variété, de folklore russe, de musique classique, mais pas de jazz ni de Pop musique. (La Pop musique est assez mal vue en U.R.S.S.)

Dans la salle de restaurant de l'hôtel *Europskaïa*, un groupe de jeunes disposant de guitares électriques et d'amplificateurs occidentaux, jouaient, le soir d'une manière édulcorée des airs d'Elton John¹²⁸, avec une parfaite connaissance du répertoire.

Le lendemain matin nous avons visité à 50 kms de Leningrad le château de Pavlovsky. Ce château, beige, comporte une grande coupole circulaire avec deux bâtiments s'avancant de chaque côté en arc de cercle autour d'une place ronde. Au milieu de cette place, une statue militaire représente un célèbre général russe.

Ce château fut entièrement détruit sous les bombardements de la bataille de Leningrad (41/42) et entièrement reconstruit par les artisans de Leningrad.

Ce travail a duré 50 ans. Le sort du château de Pouchkine, ancienne résidence baroque, peinte en bleu roi, de Catherine II que nous avons visité, ainsi que la résidence d'été de Pierre le Grand, le palais de Péterhof, dans la banlieue de Leningrad, au cent quarante fontaines, furent identiques. Détruits puis reconstruits entièrement.¹²⁹

Le soir, je rencontrai un poète russe qui me raconta son histoire dans un très bon français (langue et culture toujours appréciée par l'intelligentsia russe. Cela en raison d'une longue tradition d'échange culturel entre la Russie et la France). Il venait de divorcer et se trouvait sans domicile fixe. La pénurie des logements en U.R.S.S limite le nombre de divorces.

Dans le cirque d'hiver de Leningrad, nous avons assisté à une représentation d'une qualité rare, comprenant un numéro de jongleurs, de trapézistes, d'ours, de clowns, de funambules etc. ... Les sketches des clowns étaient politiquement orientés. L'indien jouait le bon rôle face au mauvais cow-boy qui tirait des coups de revolver à tort et à travers. Un autre,

¹²⁸ Elton John est le seul chanteur de musique pop ayant fait une tournée en U.R.S.S. Les autorités soviétiques présentant ce chanteur comme l'archétype de la décadence Occidentale, furent surprises du déchaînement des foules (chauffées par Elton John lors de ses concerts) cela malgré un service d'ordre important. Elles décidèrent de supprimer la tournée, mais devant la menace de scandale du chanteur, renoncèrent à leur projet. Grâce aux magnétophones-cassettes le succès se propagea comme une traînée de poudre en U.R.S.S. (Signalons que les magnétophones-cassettes , contrairement aux biens d'équipement ménager, sont assez répandus en U.R.S.S) Les jeunes soviétiques pour se faire de l'argent jouent dans les bals ou dans les grands hôtels, de la musique assez mièvre conformément aux canons officiels ou des airs d'Elton John autorisés. Entre amis et profitant du matériel mis à leur disposition, ils jouent dans les caves des airs de musique pop entendis sur radio "Liberty" ou sur des émetteurs occidentaux. (Voir rock et folk N° ???).

¹²⁹ Contrairement aux Chinois, les Russes ont conservé leur patrimoine historique. Rien ne tombe en ruine, les vieilles demeures sont utilisées soit par les membres du parti, soit par les administrations.

chanteur pop, portant un tee-shirt déchiré à l'effigie du Christ, hurlait affreusement, se roulait par terre, puis simulait une crise d'épilepsie. Des clowns brancardiers l'emportaient dans les coulisses.

Le théâtre Kirov, le palais d'été etc. ... restaient à voir, mais déjà notre voyage en U.R.S.S se terminait.

Leningrad recèle une bonne partie de l'intelligentsia Russe, même si la pression politique y est plus forte qu'à Moscou.

La ville, surnommée la Venise du nord, à cause de ses canaux, m'a laissé l'impression d'une ouverture sur l'Occident. But visé par Pierre le Grand, son constructeur.

La ville a subi un grand nombre de transformations depuis la révolution : château abritant clubs et Institut de recherche, hôtels particulier habités par de nombreuses familles¹³⁰, cathédrales transformées en musée, l'abbaye baroque Alexandre Nevsky entourée d'un cimetière où reposent Tchaïkovski, Dostoïevski, Rimski-Korsakov, devenue laboratoire. Le palais de Tauride demeure du favori de Catherine II, Potemkine, puis siège de la Douma parlement créé lors de la révolution de 1905 et supprimé en 1917, logeant l'école des cadres du Parti, le Palais de marbre abritant le musée Lénine, le Palais de la Tsarine mère, Anitchkov¹³¹, devenu club des enfants et pionniers de Leningrad.

Malgré ces métamorphoses, Leningrad a gardé son décor immuable.

Le jour du départ, après avoir repris le chemin de notre arrivée, où j'avais vu de grandes queues devant les magasins et beaucoup de camions militaires, nous nous sommes arrêtés au mémorial commémorant la résistance de Leningrad.

Il comportait une colonne monolithique gris noire de près de cinquante mètres de haut et de grandes statues de bronze de soldats, entourant une place circulaire située à trois mètres du niveau des rues. Une galerie avec des torches allumées et fichées dans la paroi, cernait cette place.

Nous avons pénétré dans la vaste crypte du monument où se déroulait une cérémonie de jeunes Komsomols, en chemises blanches et foulards rouges, jupes noires pour les filles.

Tout autour de la salle, des ampoules à décharges électroluminescentes, aux électrodes en forme de flammes, donnaient un éclairage semblable à celui des flambeaux. De grandes fresques retraçaient les épisodes de la bataille et dans les vitrines étaient conservées les reliques de la bataille.

Après cette dernière visite, nous avons pris la route de l'aéroport, le long de laquelle des gens effectuaient le traditionnel travail volontaire.

Après des adieux touchants à notre guide, nous avons pris l'avion de la ligne Fin Air, et nous avons survolé d'abord la frontière repérable par ses stations radars et ensuite la Baltique prise par les glaces.

Puis nous nous sommes arrêtés deux jours en Finlande qui contraste avec l'U.R.S.S.

Les magasins y sont mieux achalandés, la circulation y est plus dense, les vêtements de ses habitants y sont plus variés.

L'hôtel Marski, avenue Mannerheim, grand général Finlandais, héros national; est très luxueux: moquette profonde dans les chambres, graduateur de lumière, radio en état de marche, sels de bain, eau de Cologne, télévision couleurs gratuite comportant sept chaînes. Le soir je regardais quelques émissions axées sur les passe-temps, comme l'archéologie, la nature, la poterie etc. ...

Le prix des souvenirs, avec le change, est aussi plus élevé. La ville est soignée, mais un peu froide d'aspect avec un petit côté Suisse. Ses rues sont bien entretenues et les maisons individuelles par leurs couleurs éclatantes et claires, et, entourées d'arbres, présentent l'aspect d'une ville d'eau.

La cuisine finlandaise nous a paru copieuse avec moins de poisson que je ne le craignais.

La maison du Président est très simple, en bois peint, seulement protégée par une clôture en bois peint. A côté, dans un square, un monument moderne, fait de tuyaux parallèles, inoxydables, soudés, est dédié au compositeur Sibelius.

En entrant dans un grand magasin, j'ai pu y trouver des meubles dans le style design finlandais, sobres, esthétiques, en sapin clair.

Les assiettes en verre, ou cristal blanc, non ouvragées, comportent souvent des motifs, souvent en rapport avec la nature.

Les Finlandais adorent la nature et cela s'exprime par les saunas, le sport, le ski nordique. La ville d'Helsinki se dépeuple car ses habitants se font construire des chalets dans les forêts de la banlieue.

¹³⁰ Afin de résoudre la grave crise du logement de la ville. Le maire , lui, ne dispose que d'un appartement de 60 m².

¹³¹ Cf. https://fr.wikipedia.org/wiki/Palais_Anitchkov

Le port et la baie du Sud Harbour était à l'époque encore pris par les glaces; un grand nombre de cargos, brise-glace, étaient en rade. Nous avons visité deux temples, dont l'aménagement intérieur reflète l'influence calviniste de ce peuple, contrastant avec la richesse des églises orthodoxes russes.

Le premier Saint Nicolas, 1830, au style classique, comporte de magnifiques grandes orgues, aux sculptures peintes grises et dorées. Il domine la plus grande place d'Helsinki, qui porte encore les traces des durs combats Russo-Finlandais de 1939

Dans la seconde église, ultra-moderne, à moitié enterrée, taillée dans le roc, nous avons assisté à la répétition d'une chorale et d'un orchestre de chambre, jouant le Gloria de Vivaldi, les Messes de Liszt et d'autres chants religieux.

L'interprétation convaincante, m'a transporté.

Beaucoup de gens participent aux chorales et ce pays est souvent arrivé finaliste dans de nombreuses compétitions internationales. Malgré ses 93 % de calvinistes la tolérance serait respectée envers les 6% d'orthodoxes. Presque la moitié du parlement finlandais est composé de femmes. Deux partis politiques y sont importants, les socialistes et les bourgeois.

Une grosse entreprise privée L'Arabia, contrôle une partie de l'économie dans le domaine naval et métallurgique.

Les lois contre la pollution sont sévères, les amendes contre les industriels sont plus élevées qu'en France.

Beaucoup d'aménagement sont réalisés pour les handicapés.

Le nationalisme est très vif. Une haine profonde des Russes subsiste, suite aux deux guerres Russo-Finlandaise, dont la dernière fut particulièrement meurtrière.

Dans ces combats, dirigés par le général Mannerheim, la Finlande perdit la Carélie, la Laponie (une partie), c'est à dire 11 % de ses ressources économiques.

En franchissant la douane de l'aéroport, j'ai de nouveau dissimulé sous le manteau, les poèmes interdits et les dessins à la plume d'artistes non-conformistes de Leningrad.

En France, tout se termina pour le mieux, par une conférence de presse au cercle républicain, le 21 avril, réunissant tous les participants français, beaucoup de dissidents immigrés et mon ami Joseph.

Le professeur Kessier, maître de recherche au C.N.R.S nous fit le récit de son voyage à Kiev dont voici un extrait :

« Dès mon arrivée à Kiev, je me suis rendu chez mon ami Vladimir Kislik, ancien physicien nucléaire, et l'une des figures les plus représentatives parmi les réfugiés de Kiev. J'ai pu rencontrer Kislik et madame Mourjenko, épouse de l'un des condamnés du procès de Leningrad. Le dernier à se trouver au bain. Kislik a eu en juillet 1979 une entrevue encourageante avec le ministre de l'intérieur de la R.S.S. d'Ukraine, celui-ci lui a dit "vous aurez bientôt votre visa" ».

Cette déclaration n'a été suivie d'aucun effet. Les services de sécurité soviétiques veillent à empêcher tous contacts avec le monde extérieur. Depuis plusieurs mois, Kislik ne reçoit plus aucun courrier. Les envois qu'il avait reçus, auparavant de l'étranger, livres et documents scientifiques, ont été confisqués dans leur presque totalité. A trois reprises, il a été appelé au bureau de poste pour recevoir une communication de Tel-AVIV où vivent son ancienne femme et son petit garçon de 11 ans. Il n'a jamais pu obtenir cette communication, en dépit des longues heures d'attente à la poste. Depuis novembre 1979, il y a eu une vague massive de refus de visa de sortie (le chiffre de 7000 nouveaux refus m'a été cité) Certains candidats à l'immigration ont vu leur demande rejetée presque immédiatement après l'avoir déposée. Le nombre total des refusés de Kiev serait actuellement de l'ordre de 12000, le chiffre correspondant pour l'ensemble de l'U.R.S.S. d'environ 200000.

Il y a quelques semaines, un certain nombre de refusés se sont réunis à l'occasion de la Pâques Juive. Le lendemain, les services de sécurité ont convoqué, en particulier Kislik pour lui déclarer que de telles réunions étaient intolérables. En mme temps on lui affirmait " *vous ne partirez pas, car vous détenez des secrets.* ".

Au cours de la conférence de presse, nous apprîmes les faits suivants :

Sortant de l'appartement de Kislik, le professeur Kessier, (60 ans) fut battu sans brutalité, par un certain nombre d'hommes non-identifiés, qui lui signifièrent de ne pas se rendre chez un " refusé ".

La nuit suivante, plusieurs hommes ouvrirent sa chambre d'hôtel, et vinrent silencieusement l'entourer, puis repartir.

Les participants de la réunion, furent félicités par le Professeur Kastler, prix Nobel qui présidait l'assemblée.

REFLEXIONS PERSONNELLES SUR L'U.R.S.S

Avertissement : Toutes analyses, quelque soit le degré de culture, d'honnêteté de leur auteur, ne peuvent qu'être imparfaites. C'est pourquoi elles ne sont livrées qu'avec la plus grande prudence, avec la recommandation au lecteur de garder son esprit critique, au cours de la lecture.

1) La stabilité du système

Contrôle de l'information : Malgré un niveau de vie et de liberté d'expression intérieur au reste de l'Europe, il semble étonnant pour l'observateur cultivé, mais n'ayant jamais vécu dans un système sans liberté que l'opposition des dissidents en U.R.S.S. soit très réduite.

Les communistes français pensent que les soviétiques préfèrent et désirent garder ce système parce que le chômage y est inexistant.

Je voudrais présenter ici une autre réalité des choses qui me paraît plus proche de la réalité et explique la faiblesse de l'opposition, donc en partie la stabilité du système. Cette faiblesse serait expliquée par l'impossibilité pour quiconque de faire entendre sa voix auprès du peuple et par un manque de communication libre entre les gens, les empêchant de se coordonner pour une action syndicale-politique. Comment s'effectue ce contrôle ?

a) Contrôle sur la confection de propagande d'opposition :

Les machines à écrire sont numérotées et une feuille comportant l'alphabet frappé par la machine et conservée par les agents de la sécurité afin de repérer rapidement l'auteur de tous les écrits d'opposition.

Les photocopieuses peu répandues, sont toujours gardées par un préposé qui contrôle les documents photocopiés. Il n'existe pas de photocopieuse libre-service payante, comme dans nos centres commerciaux, où nos postes occidentales. Les ronéos ne sont pas en vente libre. Il est interdit dans la pratique d'en posséder une pour son usage personnel. De toute manière la vente de stencil n'existe pas.

Les presses à imprimer ne sont pas en vente.

b) Sur la possibilité de diffusion:

- Toute personne prenant le risque de faire fonctionner une radio-pirate (cela ne s'est jamais vu) peut être fusillée pour espionnage.

- Le courrier est ouvert, censuré et peut être saisi

- Les boîtes aux lettres sont hermétiquement closes. Un panneau amovible arrière commun à toutes les boîtes aux lettres, peuvent être ouvertes par la clef du facteur.

- Le passeport intérieur freine la possibilité de déplacement pour raison politique clandestine (dans ce passeport on doit noter le lieu de destination)

c) Sur la possibilité de réunions ou de manifestations de masse :

r Dans toutes les grandes villes des agents de la police secrète en civil (K.G.B) ont pour fonction de surveiller les rues. La moindre velléité de manifestation est découragée par "les paniers à salade ". Tout policier possède un talki walki pour communiquer avec ses collègues, ou supérieurs.

- Toutes réunions clandestines dans un appartement peut être dénoncées par les voisins ou un agent de la sécurité peut s'y infiltrer (voir ci-avant dans notre compte-rendu de voyage en U.R.S.S.). Puis les participants peuvent être convoqués séparément dans le but de les disperser, de les dissuader ou de les arrêter.

d) Sur la possibilité de s'informer sur l'extérieur :

- Les radios étrangères sont souvent brouillées, en particulier "la voix de l'Amérique" et radio " Liberty" . (La radio constitue la première voie d'information en U.R.S.S. sur l'extérieur)

- Le courrier provenant de l'étranger est systématiquement ouvert malgré la convention internationale sur le courrier, signée par l'U.R.S.S. " Pour respecter" cette convention, la censure est plus discrète. Le courrier non-recommandé peut être "perdu" . Le courrier recommandé avec accusé de réception, avec la mention "erreur d'adresse" peut être retourné, ou bien le destinataire peut ne jamais recevoir le courrier, pendant que l'accusé de réception revient à l'expéditeur. (Ce qui est arrivé à l'auteur de ce livre récemment). L'envoi d'un livre, ou d'un colis par la poste est en général aux risques et périls de l'usager. Le moyen le plus sûr reste le colis avec valeur déclarée. Si la poste russe perd trop souvent des colis, le montant important à verser à l'expéditeur, oblige souvent celle-ci à transmettre à contre cœur, le colis au destinataire. (Le courrier postal ne constitue pas, en général, une grande voie d'information sur l'extérieur).

- La circulation des hommes se contrôle difficilement en raison de l'impossibilité actuelle de lire dans les cerveaux. (Cette circulation constitue la deuxième voie d'information importante). Le seul contrôle consiste à repérer les gens dans une réunion, l'écoute des gens par micros interposés et la dénonciation de familles soviétiques, qui ont reçu, un ou plusieurs étrangers, par les voisins ou le concierge souvent collaborateur. Cette famille est vertement sermonnée, en général, et dissuadée de recommencer. Seuls quelques gens courageux malgré les menaces, continuent à recevoir des étrangers¹³². (Une personne étrangère repérée, quant à elle, peut être convoquée par la police, parfois emprisonnée

¹³² Voir p. 10 de ce compte-rendu. La Chine a résolu ce problème en filant les étrangers circulant dans les rues ou en leur donnant des quartiers réservés coupés du reste de la Chine . Les voyages organisés y sont chronométrés. Une autre barrière naturelle est la langue chinoise, l'habillement et le type facial qui font repérer l'occidental.

ou expulsée, mais toujours relâchée. Ses papiers d'identité peuvent être confisqués ainsi que les documents qu'elle pourrait transporter. Elle risque seulement de ne pouvoir retourner en U.R.S.S par refus de visa).

- Le téléphone est systématiquement écouté.

- Les livres dans les bagages peuvent être repérés dans la fouille (non-systématique). Le douanier possède une longue liste de livres interdits. Dans le doute le livre peut être confisqué, ou rendu après le séjour en U.R.S.S. (Malgré tout la troisième voie d'information en U.R.S.S.) La fouille corporelle peut être parfois effectuée, mais suivant la loi internationale, en présence du consul du pays de l'étranger. La fouille n'est pas systématique, afin de garder l'image de marque de l'U.R.S.S. auprès des touristes.

- Les étrangers vivants pour une longue période en U.R.S.S, à l'exception des communistes étrangers des partis communistes frères, sont logés dans des quartiers réservés, gardés par la milice où l'on ne peut rentrer qu'avec un laissez-passer.

- Les bouquinistes et les foires aux livres sont régulièrement contrôlés, mais l'ampleur de la tâche de contrôle permet l'existence, malgré tout, d'une certaine circulation non-contrôlée entre les Russes¹³³.

- Pour tenter de circonscire et d'enrayer totalement l'augmentation du nombre de personnes aidant les étrangers et fournissant des informations aux dissidents les courroies de transmission du système - Partis Communistes frères, Association U.R.S.S. pays étrangers, Association pour la Paix noyauté par le K.G.B.¹³⁴ - diffusent une contre propagande en faveur de l'U.R.S.S. Un des multiples moyens pour maintenir la stabilité du système.

A cause de la faiblesse de l'opposition, celle qui possède l'information , c'est à dire l'intel1igentzia et de la difficulté de trouver des livres, en raison du bas niveau culturel des russes- entretenu par le système (voir paragraphe intitulé " sur le bas niveau culturel des Russes dans notre partie réflexions sur l'U.R.S.S.) Peu de russes cherchent à s'informer et se laissent pénétrer sans résistance par la propagande communiste. Celle-ci montre les pays capitalistes en décadences, au bord de la révolution, déchirés par des conflits sociaux et le racisme.

La mentalité créée par une longue tradition de servage¹³⁵ et le traumatisme de la terreur stalinienne encore présent dans la majorité des familles soviétiques¹³⁶, accoutume plus facilement le citoyen à devenir un assisté du système, ne disposant d'aucune initiative qui n'était ordonnée de plus haut, par l'administration, ses chefs hiérarchiques et le Parti.

En fait la vision du russe est sans idéal - voir plus loin paragraphe sur les déséquilibres économiques du système - et grise.

En résumé ce système est plus stable que le régime fasciste, celui du Chili par exemple, car le contrôle de l'information y est plus perfectionné (Une manifestation récente d'opposants dans la rue au Chili n'aurait pu survenir en U.R.S.S.).

L'embrigadement des gens dans les associations contrôlées par le Parti Komsomol pour "les jeunes". Union des vieux, syndicats du Parti (pour les ouvriers, artistes, écrivains etc. ...) enferment tous russes dans un monde sans opposition.

Le système tire aussi sa puissance d'une croyance très cohérente qui n'a pas été encore critiquée pour l'instant sur le plan de l'axiomatique. (Au chili l'idéologie n'est pas self consistante : un simple anticommunisme primaire n'est pas suffisant pour former une conception du monde).

D'un autre côté, si tous les citoyens soviétiques, en particulier les dirigeants, se récitaient mutuellement la propagande officielle sans trop y croire, simplement par peur du voisin, de l'ami qui peut vous dénoncer - on apprend dans les écoles à dénoncer, même les parents¹³⁷ - ou par peur du retour de la période stalinienne, ce système ne serait pas solide. Un second facteur du maintien du système est l'existence d'une classe dirigeante

2) LA CLASSE DIRIGEANTE

¹³³ En Chine, après la révolution culturelle, les bouquinistes avaient été supprimés. Pendant la révolution, les gardes rouges avaient souvent vidé les maisons de leur bibliothèque.

¹³⁴ Voir livre et dossiers de la guerre froide. Marabout.

¹³⁵ Voir Histoire de la Russie.

¹³⁶ D'après le recensement officiel de l'U.R.S.S., le chiffre qui peut être tiré sur le nombre des morts dans les camps est de 16,7 millions (*L'Empire éclaté*, p.17, d'Anne Marie Carrère d'Encauste, Flammarion).

¹³⁷ *Rue du Proletaire rouge*, p. , Nina et Jean Kehayan, le Seuil.

Celle-ci par ses privilèges est arrivée à un niveau de vie qui lui permet d'oublier certains problèmes affrontés quotidiennement par le peuple¹³⁸.

Les privilèges comprennent l'information, la libre circulation dans le pays et les pays étrangers, les datchas, les voitures (Volga etc..) et les magasins spéciaux réservés.

Tous les livres sont orientés dans l'idéologie communiste en excluant tous les milliers d'autres systèmes d'idées du monde. La pénurie de livres ayant des informations sur l'extérieur (voir p. de ce compte rendu) décourage le chercheur désirant se renseigner.

En résumé, deux facteurs expliquent le bas niveau actuel : le strict contrôle de l'information qui va jusqu'à refaire l'histoire et la tradition russe.

Il est dû à deux facteurs :

a) la tradition. En effet le régime tsariste reposait sur la fierté du peuple pour le pays et en contre coup pour le régime lorsque ce régime était victorieux dans son expansionnisme en Asie, dans les Balkans, en Europe de l'Est. Chaque revers de cet expansionnisme - défaite navale de 1905 contre le Japon, revers de la guerre Russo-Allemande de 1914 jusqu'en 1917 - marqua une phase de chute du régime tsariste et de révolte contre lui. Actuellement pour compenser les échecs intérieurs du système ce dernier se tourne en expansionnisme territorial - en tous cas non-dissimulé dans le sens et le contenu des phrases, des déclarations de la radio et des journaux en direction du peuple par tradition nationaliste - et idéologique.

On accentue ce rôle du grand frère et parallèlement l'importance de l'armée en vue d'une politique géostratégique plutôt tournée actuellement vers l'ouverture sur les Océans¹³⁹. Un fait significatif de la connaissance par les autorités du manque d'enthousiasme du peuple pour l'idéologie et par contre son attachement profond à la patrie, fut le relâchement de la propagande idéologique par Staline pendant la seconde guerre mondiale (jamais la liberté relative n'avait été si grande pendant la période des grandes purges qui ont suivi l'assassinat de Kirov en 1936¹⁴⁰).

Actuellement l'invasion de l'Afghanistan flatte le peuple russe dans son rôle de grand frère apportant de l'aide au monde entier. Mais il n'est pas au courant du prix qu'elle a coûté en morts et en dépense d'armement et du discrédit de l'U.R.S.S en envahissant un pays qui était déjà sous son protectorat¹⁴¹.

Ce glissement de l'idéologie vers le nationalisme semble bien se vérifier dans les moyens d'information du peuple et causé par la tradition et les échecs qui semblent aller en augmentant¹⁴².

Cette classe est coupée du peuple par la dissimulation de ses propres richesses. Il est interdit à ses membres de mentionner l'existence des magasins spéciaux. Ces gens non confrontés à la réalité du pays, surtout ceux qui ne veulent

¹³⁸ *La nomenclatura* de Michaël Volenski, Belfont.

¹³⁹ C'est d'ailleurs un fait de tradition. Déjà la guerre Russo-Turc a permis un débouché sur la Méditerranée. Le budget des armements en U.R.S.S comparativement au P.N.B est le plus élevé du monde si l'on ne compte pas Israël. Voir Atlaseco du Nouvel Observateur. Si beaucoup de domaines sont laissés en retard ou sous-développés celui de l'armement est très favorisé. Le prétexte de s'armer à cause de la puissance militaire des U.S.A. n'est plus recevable à cause du recul américain dans le monde. Vietnam, Cambodge etc. ... mais est toujours d'actualité en U.R.S.S.

¹⁴⁰ *Comprendre la Révolution Russe* de Martin Malia coll. Point Histoire.

Le Stalinisme de Roy Mendevev, le Seuil.

¹⁴¹ L'invasion de la Pologne et de la Finlande n'était pas très justifiable idéologiquement, surtout en raison de la neutralité de la Pologne envers l'U.R.S.S. La résistance des peuples Polonais et Finlandais fut d'ailleurs très forte.

¹⁴² Pour compenser les échecs les victoires spatiales jouent aussi un rôle.

pas s'informer, peuvent maintenir leur foi plus solidement, donc maintenir la dynamique de la propagande communiquée par les courroies de transmission de l'appareil pyramidal du Parti jusqu'à la base¹⁴³. Il faut aussi mentionner l'existence d'une proportion non mesurable d'arrivistes ou de gens sans foi, comme la hiérarchie du clergé, autrefois, prêchant la bonne parole avec hypocrisie.

Un bon nombre de gens ayant toujours vécu dans cette classe se sentiront en toute bonne foi muni d'une mission envers le peuple, tout en se sentant supérieur et plus clairvoyant que lui.

Le système se perpétue de la façon suivante : une classe dirigeante, par sa vie confortable, coupée de la réalité des dures conditions d'existence du peuple (pénurie etc. ...) et aussi par sa façon de vivre cachée, croit encore dans l'idéologie et la transmet à la population par l'intermédiaire de la bureaucratie et du système de contrôle vu précédemment. Ou bien cette classe ne désire que maintenir ses privilèges cachés et transmet une "religion" au peuple afin de le maintenir dans l'ignorance. A mon humble avis la réalité est moins simpliste que cette vision des choses, elle se situe entre les deux.

Annexe à ce paragraphe : Les moyens actuels de l'opposition

Un dissident pour se faire entendre du peuple ne peut que parler d'une radio occidentale(donc se lier aux capitalistes) Son seul moyen est de diffuser ses idées par le cercle restreint de ses relations, s'engager comme postier comporte un gros risque, même en photographiant les clés des boîtes aux lettres pour les reproduire et les passer à l'opposition. Son seul moyen de confectionner un écrit d'information est la machine à écrire avec le carbone.

Pour le support matériel de l'information, les livres microscopiques imprimés en occident n'ont été réalisés que pour la Bible.

Il n'a pas été encore fabriqué des presses portatives démontables et dissimulés dans les bagages. Actuellement la seule aide qu'ils puissent avoir est l'Occident, aide très réduite. En résumé, les moyens de l'opposition sont réduits si non nuls.

3) Sur le bas niveau culturel en U.R.S.S. :

La tradition culturelle d'un pays joue. La culture ne naît pas spontanément dans une famille. La Russie a toujours été à la traîne en voulant imiter l'occident. Catherine II, Pierre le Grand, ont voulu imiter la France, tête culturelle et grande puissance de l'Europe de l'époque. Staline a voulu réaliser beaucoup de monuments - gratte- ciel, métro etc. ... - inspirés des U.S.A. La culture russe a été souvent une culture d'emprunt depuis Byzance. Pour faire une comparaison grossière, le niveau culturel de l'U.R.S.S en 1917 était celui de la France en 1789 et s'est orienté à l'époque vers le sommet de la pensée : le marxisme.

Par ailleurs, la réduction de l'information par le régime est une seconde cause.

Tout écrivain, doit faire partie de l'union des écrivains qui contrôle les publications de ces derniers. Tout artiste doit faire partie de l'union des artistes etc.

3) Sur les déséquilibres économiques :

Explication de la pénurie permanente provoquant les queues devant les magasins, de l'inexistence, ou du retard, de certains secteurs industriels, et du bas niveau des rendements industriel ou agricole¹⁴⁴. J'y vois plusieurs facteurs.

a) Le plan dirigiste :

¹⁴³ Cela expliquerait pourquoi malgré les échecs pour rattraper le niveau de vie des U.S.A - le fossé s'accroissant encore plus depuis la dernière guerre (voir Atlaseco du Nouvel Observateur). La croyance se maintient toujours. Une autre raison sont les victoires de l'U.R.S.S. à l'étranger (Voir le paragraphe sur le nationalisme russe).

¹⁴⁴ Beaucoup d'articles sont importés d'Occident ou construits ici sous licence (réacteurs, machines, électroménager, calculatrices, voitures, électronique).

Il n'est pas infaillible. Il ne peut prévoir tous les besoins de la population. Ceux qui rédigent le plan ont parfois des avantages leur faisant oublier les problèmes de la population - Les personnes utilisant la voiture ou même l'avion pour ce qui est des hauts membres du Parti, ne peuvent se rendre compte des heures perdues dans les transports en commun, surpeuplés et en nombre insuffisants.

Pour flatter l'orgueil national on préfère miser dans un seul domaine quitte à déstabiliser la production - usine sidérurgique, automobiles gigantesques, barrages colossaux¹⁴⁵ ... plutôt que de développer harmonieusement toutes les industries sans espérer rattraper l'Occident.

Les préoccupations féminines - robes, tailleurs, parfums (Domaines difficilement mesurables par le plan)...- Le désir de variété dans la production, le goût du confort (logement, ameublement, électroménager ...) sont en général considérés secondaire par le plan, quoiqu'il y ait eu une amélioration dans ce domaine.

b) Le manque de motivation au travail :

Il y a plusieurs façons de motiver les gens.

- En leur insufflant un idéal, ici celui du marxisme.
- Par la force, la contrainte et la peur.
- Par une motivation matérielle. (Primes, échelle de salaire.)

L'enflamment des foules pour l'idéal du Marxisme et du Socialisme s'est atténué après 1921, à cause des milliers de difficultés provoquées par le système.(contraintes policières, crainte des camps, pénurie, famine, comme celle de 1950 en Ukraine après la déportation des Koulacks).

La motivation par la peur - en particulier celle créée par les arrestations pour "sabotage" durant la période Stakanoviste - a provoqué beaucoup de déséquilibres- dans la production et l'épuisement des travailleurs, puis la résistance passive par inertie.

La motivation matérielle n'a été introduite que timidement par Kroutchev. Malgré tout, l'égalité actuelle d'un salaire d'ingénieur avec celui de l'ouvrier ne pousse pas ce dernier à faire des études d'ingénieur, connaissant les plus gros risques de ce poste, en raison de ses responsabilités.

Le fait de ne pas posséder sa terre, d'être salarié, n'incite pas le paysan à dépasser la norme ou à travailler de nuit en raison du temps quand cela serait nécessaire.

Tout cela conduit à créer une mentalité d'irresponsabilité ou de "je m'en foutisme" chez le travailleur et contribue aux mensonges du directeur d'usine sur sa production , quand il a des comptes à rendre au Gosplan¹⁴⁶.

c) Le manque de concurrence:

Certaines entreprises ayant situation de monopole peuvent décider de leur niveau de production, même si le peuple doit en pâtir et se résigner à la patience pour obtenir ce qu'il désire.

d) Sur quelques propositions de solutions provisoires:

Le problème auquel se heurte tout réformateur du système, Grivenchi et d'autres économistes¹⁴⁷. C'est la peur des dirigeants en permettant les réformes d'un retour vers la voie capitaliste, signifiant l'échec avoué du régime et de sa direction politique.

¹⁴⁵ Voir "Les Russes" d'Hendrich Smith (livre de poche) : gigantesques usines de camions ne tournant pas, barrage fournissant de l'électricité pour une usine de traitement de la bauxite qui n'existe pas. Le gigantisme peut servir dans un but de propagande comme l'usine Dynamo pour les visiteurs étrangers.

¹⁴⁶ Toujours "Les Russes" ibid. Souvent un accord tacite existe à ce sujet entre le directeur et ses ouvriers.

¹⁴⁷ Ce dernier avait imaginé de rétablir la concurrence entre les entreprises d'état. Youri Orlov, quant à lui, a suggéré "La possibilité de créer une entreprise indépendante (sans exploitation du travail d'autrui) dans la sphère des services, de

Plusieurs idées ont été suggérées. Au lieu d'une économie dirigée par un plan contraignant, on a pensé à promouvoir une économie de marché basée sur les besoins du consommateur. Les entreprises fonctionneraient comme des entreprises capitalistes en concurrence, malgré l'actionnaire serait l'Etat et les capitaux seraient fournis par lui. Par ailleurs, la création d'entreprise à partir des capitaux d'Etat, pourrait être voté sur proposition de tous citoyens soviétiques soumettant leurs projets par une chambre de conseillers élus comme les grands électeurs, en France. L'agriculture socialiste fonctionnerait comme l'agriculture libérale et soumettrait ses produit à un marché libre. Par contre ses terres appartiendraient à l'état. Une chambre agricole, élue comme les grands électeurs, voterait l'augmentation des terres allouées à un paysan suivant ses mérites et les surfaces cultivables inexploitées à ce moment.

Pour mieux répondre aux courants d'opinions du peuple, on pourrait créer soit des syndicats indépendants, ne remettant pas en cause le socialisme soit plusieurs partis communistes en concurrence - un parti communiste libéral, un parti communiste orthodoxe - dont les députés seraient élus au suffrage universel (évitant ainsi le discrédit de l'U.R.S.S. au sujet de ses scores de 99% pour ses candidats uniques).

De cette manière, le socialisme pourrait être sauvegardé tout en permettant aux dirigeants de sauver la face. Ces idées simplistes seraient évidemment à développer.

l'approvisionnement... qui relèverait le niveau de vie général", p.4 , "rapport sur le système pénitentiaire soviétique", cahier du Samizda, n° 62, août, septembre 1979- 10 rue Drève du Duc 1170 Bruxelles.

4) Sur l'avenir de l'U.R.S.S.

La population ayant été complètement écrasée par la terreur stalinienne, et traumatisée par la seconde guerre mondiale, n'a pratiquement actuellement aucune velléité de révolte. Cet état de fait est accentué par la tradition de soumission et de servage.

Les gens, en général, ont trop peur de changer ce système où ne règne qu'en apparence une situation de blocage.

En fait le peuple a quelques espoirs car depuis Staline le régime évolue et la répression se fait plus discrète.

A moins d'un génie, ou d'un élément anormal de l'histoire qui veuille enfanter une révolution dans le sang, pour instaurer une société nouvelle (?) A moins d'une guerre avec la Chine (mais celle-ci est trop pauvre en armements) je pense personnellement que cette société se maintiendra longtemps, mais subira des échecs sur son expansion extérieure. (Le nombre de peuples luttant pour se libérer de dictatures honnies et désirant un régime socialiste est actuellement en diminution. La question qui se posera à l'U.R.S.S. est comment maintenir l'image du socialisme toujours victorieux ? Pour répondre à cette question, je crains que l'U.R.S.S. ne crée des révoltes de toute pièce).

Je ne pense pas que l'augmentation du nombre des habitants des républiques socialistes musulmanes pose un problème à l'U.R.S.S. contrairement à l'opinion d'Anne Marie Carrère d'Encauste¹⁴⁸. Ces peuples sont sous-développés culturellement par rapport aux russes et parfaitement sous-informés sur le monde extérieur en particulier sur les événements iraniens et afghans. Un trait significatif de l'admiration de ces peuples pour les Russes se traduit par le désir des jeunes de ces républiques de faire leurs études à Moscou.

Comme des gens traumatisés, sans force, ayant besoin d'un idéal, le soviétique pourrait se tourner vers la spiritualité ou un retour à la morale traditionnelle (voir p.).

Personnellement, je pense qu'il pourrait survenir un renforcement du poids militaire dans l'appareil d'état (dans ce cas ce serait un risque pour la paix mondiale, la Chine ayant peut-être un rôle à jouer).

Addenda à l'analyse faite précédemment :

D'après une information donnée dans le mensuel "*Afghanistan en lutte*", octobre 1980, p. 3-20 (rue Pierre Brossolette, 93150 Noisy le Sec), les soviétiques depuis juillet par l'élargissement de la piste Brejnev en Afghanistan ont accéléré l'acheminement de convois militaires vers Kaboul et vers les importantes bases militaires du Sud ouest du pays, en particulier la base de Chinatou, à la frontière Iranienne. Dans la revue allemande *Der Spiegel*, une information officielle affirmerait que le K.G.B entretiendrait une armée secrète de guerre civile de 12000 hommes en Iran, liée au Toudé, le parti communiste iranien, pro-soviétique. Si l'information précédente est vérifiée, supposant que ce parti communiste tente un coup d'état, le scénario habituel du peuple afghan apportant son soutien à la révolution progressiste contre les forces obscurantistes khomeynistes, serait très possible.

D'après un général, dont je ne peux citer le nom, les Russes maintiennent encore actuellement leurs troupes autour de la Pologne.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE COMMENTEE :

Sur la vie de tous les jours :

"*Les Russes*", Hendrich Smith, Livre de Poche. Un des plus objectifs écrit sur l'U.R.S.S. (à révolution né la technique du journalisme par l'invention d'un classement par thème pour présenter le mieux possible tous les aspects d'un pays) .

Sur la répression et les camps :

"*L'archipel du Goulag*", travail collectif de 227 personnes sous la direction de A. Soljenitzine, 1419 p., (Le Seuil). Le plus complet sur le sujet mais manque parfois d'objectivité sur l'exagération des chiffres estimatifs.

¹⁴⁸ *L'empire éclaté* - ibid, information donnée par Joseph.

Sur l'histoire de l'U.R.S.S. :

- "*J'ai choisi la Liberté*", de A. Kravchenko.

"*Le Stalinisme*", R. Mendevev, Le Seuil.

- "*Le Diable Roux*", Michel Diomine, Laffont . C'est aussi un livre d'ethnologie sur le stalinisme actuel en Sibérie qui se complète admirablement avec le livre "*Systèmes religieux de la Géorgie païenne*", Georges Sarallitzé, (directeur à l'école pratique des hautes études), Maspéro.

- "*Les grands procès dans les systèmes communistes*", Annie Kriegel, Gallimard Philosophie.

- "*Comprendre la révolution russe*", Martin Malio, Point-Histoire.

A lire après les trois autres mais nécessite une parfaite connaissance de l'histoire contemporaine de l'U.R.S.S.

- "*Russie-U.R.S.S. - 1870-1970*", de M. Laran, Collection Un siècle d'histoire, MASSON.

Sur la classe dirigeante :

"*La Nomenklatura*", Michael Volensky, Belfond.

Divers :

"*L'économie de l'U.R.S.S.*", Pierre George, Collection Que Sais-je, P.U.F. , VLU livre chiffré .

Comparaison PNP/hab/an :

= 17100 F/ans en U.R.S.S.

= 45000 F/ans en France .

= 45300 F/ans aux U.S.A.

Source O.N.U. - Atlas Eco du Nouvel Observateur, 1980.

6 USA 1980

EN TERRITOIRE CONNU OU PRESQUE : LES U.S.A.

Août 80.

Les Etats-Unis : le plus grand pays du monde par sa puissance économique, par son produit national brut par habitant¹⁴⁹,
- 2ème producteur mondial de blé (40.000.000 T)
- 1er producteur mondial de maïs (100.000.000 T) - 1er producteur mondial d'agrumes (10.000.000 T) - 1er producteur mondial de cuivre, acier, houille, aluminium, papier, fibre textile, de voitures.
- 1er consommateur mondial d'énergie (presque le tiers de la consommation mondiale) (lire à ce sujet "l'Atlaséco" du Nouvel Observateur).

J'ai voulu me rendre compte de tout cela sur place et voir derrière les chiffres, la réalité du Pays.

J'ai cherché tout d'abord un ami qui m'accompagnerait.

Finalement après avoir fait des recherches auprès d'amis, j'ai rencontré Bernard, par voie de petites affiches sur le campus de la faculté d'Orsay.

Nous sommes partis de Paris le 5 août 1980 à 23 h par le train corail, surpeuplé en cette période. Arrivés à Bruxelles le matin, vers 6 h, nous avons cherché désespérément un café ouvert et aucun ne l'était avant 7 h 50 !

La ville ne pas paru très jolie, quoique très soignée, un peu froide à mon goût. Il est vrai que je n'ai pas tout vu. Certains quartiers ont été reconstruits, témoignage des dévastations passées de la guerre.

Une belle place, célèbre pour ses concours de fleurs - la Grand'Place - m'a séduite par ses vieilles maisons flamandes¹⁵⁰ du XVIIe siècle (dans le style des vieilles maisons de Bruges) et par ses trois Palais dont l'un est dominé par un grand beffroi gothique. C'est une ville bourgeoise, plus petite que dans mon Imagination.

Bruxelles possède un nombre important de constructions en briques, comparables à celles du nord de la France.

Notre toilette très matinale s'est effectuée dans les toilettes de la Gare Centrale.

Ce jour-là, la compagnie de charter "Capitole" a effectué un report de nos billets d'avion sur un autre vol, avec une attente prolongée de 4 H.

A l'arrivée sur New-York, mon attention a été attirée par une brume permanente sur la ville. Cette brume est créée par la pollution de la ville et plus particulièrement par les gaz d'échappement des voitures.

L'aéroport Kennedy, saturé en avions au sol, l'attente sur la piste des avions avant et débarquement en étant une preuve, est constitué par un ensemble important de grands bâtiments ultramodernes disposés en cercle autour d'une grande artère circulaire de plusieurs kilomètres. Dans ce cercle, se trouvent des parkings pour des milliers de voitures, des espaces verts et au centre, trois lieux de culte : protestant, judaïque, catholique.

Après l'attente dans l'avion, nous avons eu celle de la douane. Sortant de l'aéroport à la tombée de la nuit, j'ai été frappé par la taille des voitures, leurs phares blancs puissants, la ligne ultra-moderne de certains cars et par des gros taxis jaunes aux gros pare-chocs Indestructibles (tarif des taxis : 1 \$ pour le premier 1/9° de mille, puis 10 cents les 1/9e de ailles suivants).

¹⁴⁹ Exception faite du Koweït et des pays du "Golfe".

¹⁵⁰ Anciens sièges des corporations de Marchands, de l'époque.

Juovani, le frère d'un ami de Bernard vivant à New-York, est venu nous chercher avec sa voiture coupée, une Comodore CS, LINSAIT au capot avant de dimension respectable.

Pour nous rendre à Manhattan, nous avons pris une autoroute embouteillée à cause des travaux s'y effectuant la nuit.

Dans mon esprit, j'avais encore le souvenir d'un incident à la sortie de l'avion : une jeune Américaine de 25 an; en Jean, pleurait car son violon n'avait pas été transporté dans une soute climatisée.

La chaleur de New-York au mois d'Août est assez étouffante.

Des quartiers variés défilaient devant nos yeux, nous faisant prendre conscience de l'étendue de cette immense ville. Nous sommes passés devant le quartier noir de Jamaica, constitué de jolies maisons, la plupart en bois peint - ici se faisait entendre le chant des cigales - puis devant un très grand stade de basse-bail, ensuite devant l'aéroport "Le Guardian" et enfin sur un pont suspendu à péage, qui nous a permis d'atteindre Manhattan, l'île qui symbolise New-York.

Des noms pratiquement Inconnus en Europe de marques d'essence nous sont apparus au cours du trajet : Texaco, Gulf, Amoco, Standard, ?6, Chevron, ...

Le quartier de langue espagnole - il y a beaucoup de travailleurs de langue espagnole aux U.S.A. : Jamaïcains, Porto-Ricains.

Dominicains, Mexicains, Cubains... - "*Spanish Manhattan*" ressemblait à celui de West Side du film «*West Side Story*», mais en moins sale que je le craignais.

Les immeubles de ce quartier du Nord de Manhattan; et de Harlem (le quartier noir), de style victorien, la plupart en briques, conservaient bonne allure malgré la dégradation des façades; on voyait des escaliers extérieurs aux immeubles. Bien avant l'installation des noirs ce quartier fut très riche. (La majorité de la population qui travaille à New-York va vivre en banlieue, dans des maisons Individuelles de plein-pieds. D'ailleurs de l'avion, lorsque le ciel est assez découvert on peut apercevoir d'immenses banlieues résidentielles constituées de ce type de mal sons).

Comme partout aux U.S.A., les immeubles étaient équipés d'escaliers de secours, sur les façades avant comme arrière, pas toujours d'un effet esthétique réussi.

Dans la rue, très animée malgré l'heure tardive, des jeunes discutaient en groupes assis, écoutaient la radio, d'autres jouaient avec le jet d'eau puissant sortant d'une borne à incendie.

La mère de Juovani qui ne parle pas un mot d'anglais, nous a accueilli dans son appartement du 5ème étage d'un immeuble occupé par des Dominicains.

L'appartement est spacieux, les plafonds hauts, peint d'un vert clair, pas très heureux.

Des meubles rococos, certains avec des motifs africains, des fauteuils en bois recouverts de fourrure synthétique rouge vif dans le salon, donnent une idée de la décoration. Dans la même pièce, sur des étagères modernes, sont disposées une profusion de plantes et une chaîne Haute-Fidélité de bonne qualité. La télévision couleur est allumée en permanence, même en présences d'invités. On visionne des émissions en Espagnol de la chaîne espagnole de télévision. Ici les émissions sont coupées tous les quarts d'heure par de la publicité. Il m'a semblé que les émissions de la majorité des émetteurs n'étaient pas d'un niveau culturel élevé : sport (base-ball), variétés, "movies" (films), policiers, westerns...

La redevance télévision n'existe pas aux U.S.A.

Les cuisinières et les machines à laver sont plus grandes que celle de France ...du moins d'après ce que j'ai vu dans deux ou trois appartements.

Le lendemain matin de notre arrivée, la mère de Juovani nous a servi un petit déjeuner dominicain, constitué d'oeufs sur le plat et de grosses bananes vertes frites, très bourratives.

J'ai appris que la mère était seule avec deux fils et une fille. Juovani est au chômage et touche le Well Fare, la subvention de la caisse de chômage. Ici, celle-ci est une institution et elle représente au moins 20 du budget de la ville.

Nous avons pris le métro pour visiter la ville. On achète un jeton contre 60 c, on le glisse dans la fente d'un tourniquet et on passe, c'est tout. Le métro n'est guère entretenu: tout semble vieux et quant aux rames, ce ne sont que des surfaces recouvertes de graffiti de toutes les couleurs, faites à la bombe de peinture. C'est la grande mode actuellement.

Les routes sont assez défoncées à New-York, conséquence du climat assez dur l'hiver et surtout de la mauvaise gestion de la ville.

Les voitures de police, pour n'importe quel motif, utilisent un peu trop souvent (à mon goût) leurs sirènes modulées et puissantes.

Les noirs ici souvent, souvent se promènent, radio ou magnétophone en bandoulière, écoutant de la musique, rythmée, à un niveau élevé.

Dans le pays, les Juifs n'ont pas peur d'affirmer par leurs calottes ou le samedi par leurs costumes traditionnels - chapeaux ronds à larges bords, chemises blanches, vieux complets gris du siècle passé, montre à gousset - et malgré la chaleur - leur identité religieuse.

Nous avons pris le métro de la 185e station, jusqu'à la 81^e et nous avons visité pendant toute une journée le muséum d'histoire naturelle qui est remarquablement bien arrangé, varié, didactique. Ce n'est pas un ensemble d'animaux empaillés, disposés au hasard dans une grande salle, mais au contraire des animaux pris par petits groupes, placés dans une loge et dans un décor superbe, traduisant aussi fidèlement que possible leur biotope. On peut admirer le tout derrière une vitre. Ce n'est pas non plus une suite Interminablement ennuyeuse de silex taillés, des produits de l'artisanat humain ou de coquillages fossiles.

Ici les salles des animaux, des hommes, des cultures humaines, des plantes, des minéraux, des fossiles se succèdent sans ordre apparent, afin de ne pas susciter la monotonie. Les gardiens de musée se déplaçaient en chariot électrique.

Au moment de notre visite, se tenait une jolie exposition - temporaire - de plumes d'oiseaux du monde entier.

Nous avons également visité pendant 20 mn, juste avant la fermeture, le Metropolitan Museum, le plus grand musée de peinture, de New-York. Je ne suis pas sûr qu'il soit aussi grand que le Louvre à Paris ou le Musée de l'Hermitage de Leningrad.

Devant ce musée, un avaleur de feu, crachait du feu, un jongleur faisait le clown, un saxophoniste jouait des airs sans queue ni tête, une fille maquillée en blanc mimait un rôle, connu d'elle seule en abordant les passants avec une fleur en plastique jaune - avec un certain air de ressemblance avec le rôle de BIP du mime Marceau - et, plus loin, deux jeunes interprétaient à la perfection des airs de musique classique à la trompette et au trombone ...

A noter : beaucoup de gens se promènent en patins à roulettes dans New-York.

A côté du Metropolitan Muséum, Central Park apparaît comme le lieu de rendez-vous de tous les sportifs de la ville. Beaucoup de personnes portent l'inscription IONY, ce qui signifie pour les initiés : "I love New-York".

Nous avons suivi un moment la 5^{ème} Avenue, l'avenue la plus riche de New-York, avec ses magasins luxueux comme ceux de Charles Jourdan, Elisabeth Arden, etc...

Nous sommes entrés dans une librairie. Après vérification, les prix des livres sont semblables à ceux de la France. Par exemple, un livre d'art de 600 à 1.000 pages, format 50 x 40, vaut entre 25 \$ et 45 \$.

Dans l'Avenue, j'ai été émerveillé par une jeune fille jouant le concerto pour violon en mi mineur de Mendelssohn. Nous sommes repassés au même endroit un jour après et elle jouait à la même place, le même air. Je me suis demandé quel était son répertoire ?

Nous avons mangé dans un "Fast Food" (restaurant rapide où il ne faut pas rechercher la qualité culinaire) "L'heaven Burger", pour 3 \$ 95.

Nous sommes montés au sommet de l'Empire State Building (102 étages, 448 m - 1951). C'était avant la guerre, le plus haut gratte-ciel du monde, maintenant détrôné par les deux tours jumelles du World Trade Center, situées dans la partie sud de Manhattan.

Bientôt sera construit à Chicago une tour de 650 m de haut.

C'était la nuit, la ville scintillait de mille feux, des lignes de feux jaune-orangés découpaient la ville à angle droit, desquelles s'élevait une fumée bleutée... celle de la pollution due aux automobiles.

Les ponts suspendus, conduisant à Manhattan, tels des guirlandes de Noël, se réfléchissaient dans les eaux lointaines et proches de l'Hudson, la rivière qui traverse la ville. Je garderai toujours en mémoire ce spectacle inoubliable de New-York "by night".

Sur notre trajet de retour en métro, nous avons rencontré une noire prédicatrice, habillée tout en blanc (sac à main blanc) qui chantait à la gloire de Jésus et s'adressait en chantant aux gens et ceux-ci semblaient l'écouter avec bienveillance.

Le matin du vendredi 8 Août, nous avons pris le métro jusqu'à Perry Street d'où nous avons pris le bateau, afin de contempler de nos propres yeux la Statue de la Liberté.

Quoique banale sur le plan des connaissances, cette visite nous aura néanmoins appris certaines choses.

Constituée par des plaques de cuivre posées sur châssis métallique, cette statue a été construite à Paris par le sculpteur français Frédéric-Auguste Bartoldi et son équipe. Payée par une souscription française en 1885; démontée pour son transport par bateau, elle a été remontée sur une île de la baie de l'Hudson. Elle a été inaugurée en 1886. Elle porte une inscription d'accueil aux immigrants du monde entier. Elle pèse 260 tonnes et mesure 46 m de haut.

Dans son socle - ce dernier ressemblant à un fort à la Vauban à cause de sa disposition en étoile à huit branches -, un musée de l'immigration aux USA retraçait l'histoire de celle-ci.

Nous y avons appris l'origine des différents Immigrants, la cause de leur départ - famine - raisons politiques, religieuses... - les procédures d'immigration et les aléas de ces dernières suivant les époques. Nous avons pu voir des tenues d'immigrants et leurs objets, la liste d'un certain nombre d'entre eux, célèbres - Einstein, (Je n'y ai pas vu Marguerite Yourcenar, la première académicienne française, ni Hannah Harendt, philosophe célèbre pour son livre "le Système Totalitaire").

J'ai appris que le président Johnson leva toutes les restrictions sur le nombre et la provenance des immigrants et que parmi les nombreux célèbres d'entre eux, Dupont de Nemours vint s'établir à San Francisco pendant la révolution française.

Etant retourné à New-York par la suite, et n'ayant pu entrer au Muséum d'Art Moderne, à cause d'un problème de réservation de billets pour l'exposition Picasso présente à ce moment, nous sommes restés à écouter un chanteur de Folk Song près de Rockefeller Plaza (ici, même les grands hommes d'affaires ont leurs noms sur les rues ou les places).

Le soir, nous avons assisté à un spectacle de Music-Hall, dans le plus pur style "Bing-Crosby et Bop Hope", avec des décors et des effets spéciaux spectaculaires et surtout nécessitant des investissements importants. Le final s'est terminé par la descente du ciel de l'Aigle et de drapeau américain.

En rentrant chez Juovani, j'ai découvert que la famille se passionnait pour le base-bail? C'est un sport statique, dont les règles sont Incompréhensibles pour le néophyte.

Dans la nuit, un très beau concert de hurlements de chiens provenant du quartier de Harlem m'a rappelé avec amusement les films de Walt Disney.

Ma dernière impression de New-York a été : une ville au rythme de vie très rapide, presque trop folle, sale, grande, trop écrasante à mon goût.

Nous avons quitté New-York par la ligne de bus Greyhound dans un car confortable, climatisé, avec toilettes, mais en ayant attendu une place de 9 h 50 à 14 h 50 à "Central Terminal", la gare routière de la ville.

Deux impressions se dégagent déjà de mes premiers jours aux U.S.A. : le nationalisme américain - refrain patriotique dans les spectacles, présence constante du drapeau américain un peu partout - et le coût de la vie inférieur à celui de la France (impression confirmée plus tard).

Sur les parois des percées de l'autoroute traversant les Appalaches - une chaîne de montagne très érodée de l'est des USA - beaucoup d'inscriptions à la peinture attiraient l'attention "JESUS SAVE", "OUR FLAG IS RED», «JOE 1968" etc... A New York, j'avais aperçu quelques rares slogans marxistes léninistes; quant aux graffiti du métro, d'après ce que j'ai pu constater, ce ne sont que les noms des auteurs des graffiti.

Les Appalaches verdoyantes se rapprochent du Jura et du Morvan avec des torrents clairs et des espèces végétales très peu différentes de celles de nos deux régions françaises : chênes, bouleaux, sapins, etc...

On rencontre souvent sur l'autoroute des panneaux publicitaires gigantesques pour signaler un restaurant, un hôtel, une station d'essence.

Quelques fermes abandonnées étaient visibles dans la région. D'autres en exploitation, très jolies, en bois peint en blanc ou rouge, comportant toujours une grande grange et un silo cylindrique étroit et haut, au sommet hémisphérique, semblaient modestes.

Dans certains endroits élevés, on pouvait rencontrer des chalets.

En y repensant, c'est la propreté extérieure des fermes avec leurs jolis jardins soignés, qui m'a plu.

Dans la région, comme dans la majorité des états des U.S.A., les villages sont constitués de jolies maisons basses, de plein-pieds, avec jardin à l'anglaise, garage pour la grosse voiture et parfois une piscine. Ces villages sont en général très propres, mais sans aucune dissimulation des poteaux et lignes télégraphiques.

Les cimetières sont en général un tapis de gazon, sur lequel reposent des pierres tombales et sont plantés d'arbres.

Dimanche : après avoir tenté de nous endormir la nuit dans le bus, nous contemplons maintenant un pays plat à perte de vue, parsemé d'exploitations agricoles du même style que celles des Appalaches.

Les châteaux d'eau, ici, sont en forme de bulbe. Des routes droites bétonnées relient les villages. Les champs s'étendent sur des superficies considérables.

Je suis assis dans le car à côté d'un Américain dont le pays d'origine est l'Ulster. Il a 62 ans et n'en paraît que 45, affirme ne vivre qu'avec des pommes de terre et du whisky et raconte aux passagers des histoires de sa jeunesse. Son accent est difficilement compréhensible, mais j'ai pu comprendre néanmoins qu'il m'a parlé de feux de prairies, visibles à plusieurs centaines de milles, de ses différents métiers : ouvrier agricole, bûcheron... de l'installation de l'électricité dans les villages vers les années 30, du moyen de se saouler sans argent, est respirant la vapeur d'un silo à grains en fermentation... Il ponctue souvent ses phrases de "Sure", "That's true ?", parle fort et en fait profiter le bus. Il se déclare Orangiste convaincu et n'aime pas les Irlandais du Sud. Il chante maintenant de vieilles chansons irlandaises après nous avoir montré sa production de peintures naïves sur toile et cuir.

J'ai aperçu une vieille Ford T dans un village (pour ceux qui l'ignoraient, la Ford T est la première voiture du monde à avoir été produite à la chaîne).

Au début de la journée, nous avons traversé Chicago dans l'Illinois, qui, pour le peu que j'en ai vu, ne m'a pas attiré, malgré certains gratte-ciels originaux et impressionnants. Peut-être les banlieues industrielles avec leurs usines souvent sales, anciennes, m'ont-elles laissé une image fautive de la ville.

Chicago est un mastodonte de l'industrie américaine.

D'après ce que j'en sais, elle possède une grande variété de populations : Lithuaniens, Polonais, Russes, Allemands, Chinois, Italiens.

Une voisine de siège, parlant français, s'y rendait.

Au cours de la journée, nous avons traversé le Mississippi, fleuve calme et large, au niveau de Daven Port.

Lundi 11.

Nous traversons maintenant une région plate, sèche, presque la steppe, constituée par de grands champs de blé et de grandes prairies où paissent des vaches ou des moutons, disposant d'un espace qui serait inimaginable en France. L'herbe pourrait se comparer à de l'alpha en plus dru.

De grands arrosoirs de plusieurs centaines de mètres de long, arrosaient le maïs.

Sur la ligne de chemin de fer parallèle à notre autoroute, trois grosses locomotives diesel-électrique jaunes de l'Union Pacific, tiraient un convoi de 145 gros wagons de marchandises. Sur cette ligne à deux voies, beaucoup de trains de marchandises circulaient mais pas la moindre trace de trains de voyageurs.

Pendant une centaine de kilomètres, un clochard était assis à côté de moi, peut-être par le fait que j'étais le seul à ne pas lui avoir fait sentir que la place était occupée ?

J'ai eu l'impression qu'il suscitait la réprobation générale des Américains du car, réaction peut-être aussi normale en France.

Peut-être, était-il ce vagabond, le survivant de ces nombreux trimardeurs qui sillonnaient les U.S.A. à la recherche d'un travail temporaire dans une taverne, et d'aventures, et qui inventèrent le Folk-Song ? Peut-être avais-je un peu trop d'imagination à son sujet. En tout cas, il m'a semblé être monté gratuitement dans le bus, et assez timide.

Des palissades - en forme de pare-avalanche - pour contenir les troupeaux, sont réparties tout le long de la voie ferrée et de l'autoroute.

Le pays traversé ressemble à présent aux Causses l'été ou au Sud des Aurès. Sur les collines existent des pins de petites dimensions et aux pieds des collines, dans des endroits humides, poussent des peupliers.

S'arrêtant dans une ville, type Far West, située dans cette région désertique, j'ai acheté dans une boutique de souvenirs, une fougère sèche qui doit ressusciter avec de l'eau et j'ai trouvé parmi les journaux, la "Soviet Union Review" venant d'U.R.S.S., existant ici depuis les accords U.S.A. - U.R.S.S.

Arrivés à Salt Lake City (Utah), nous avons trouvé un camping (8 c 35, la nuit) disposant de douches, de cabines téléphoniques, d'un magasin, de machines à laver et d'une piscine. Nous étions à côté d'Américains très âgés qui couchaient dans une remorque-tente de deux places, tirée, lorsqu'elle est repliée, par une moto de grosse cylindrée.

Des centaines de camions-caravanes de tous les modèles possibles, et des caravanes géantes disposant de climatisation (de salles de bain confortables, etc. ...) étaient garés dans le camping.

En raison de la fatigue du voyage, due à deux nuits blanches en bus, nous avons dormi d'un sommeil de plomb, malgré le trafic aérien de moyen-courriers, incessant, de l'aéroport de Salt Lake City tout proche.

Salt Lake City, où nous avons été conduits par des Américains rencontrés au camp, est très étendue, comme la plupart des villes américaines, très riches, très arrosées et de ce fait verdoyante malgré la proximité du désert tout proche.

L'architecture du temple Mormon, non accessible aux non-initiés - ne rappelle rien de connu. Qu'on s'imagine une église rectangulaire très haute, comportant à son sommet une série de clochetons pyramidaux pointus (5 de chaque côté extrême du rectangle), des ouvertures en œil de bœuf sur la face latérale, construit dans une pierre grise, donnant au tout un aspect froid et sobre.

Nous avons visité le Business Building - la plus haute tour de la ville - qui nous a frappé par sa propreté et son luxe intérieur, comportant dans son hall un tableau de 20 mètres de long, représentant Jésus et ses disciples devant Jérusalem. Un immense tapis, d'un vert profond ; magnifique, occupait le milieu du hall. Au 26e étage de la tour. Nous avons été accueillis par un guide gratuit qui nous a commenté les différents points de vue de la ville. Nous avons d'ailleurs signé le livre d'or des visiteurs.

Avec le couple d'Américains du camp qui nous avaient amené visiter la ville, nous avons ensuite contemplé la galerie de tableaux bibliques réalisés soigneusement par des artistes mormons, au centre d'accueil mormon, ou un guide parlant français nous a pris en charge (ce dernier émaillait souvent son commentaire de citations bibliques).

Puis, dans une salle philharmonique nommée "le Tabernacle", dont le toit ressemble à une cuvette renversée, allongée, en aluminium poli, nous avons écouté un concert d'orgue gratuit. Les œuvres jouées à cette heure, étalent "Toccata en Mi majeur (J.S. Bach), "Andantino" (Léon Boellmann), "Festival voluntary (Flor Pecters), "Come, Come, Ye saints" (Hymne mormon le plus célèbre), "Toccata" (Alberto Ginastera).

Le programme des œuvres interprétées pendant la semaine par des musiciens mormons, était distribué à l'entrée. L'acoustique de la salle était excellente et l'orgue aux tuyaux dorés et boiseries sculptées, était magnifique. D'après ce programme, j'ai appris, et c'est pourquoi je le cite, que ce Grand orgue, construit en 1867 est l'un des plus grands du monde, avec 11.000 tuyaux. Les Mormons sont très férus de musique classique : au total, dans cette ville de 180.000 habitants, 2 salles de concert philharmoniques, sont ouvertes au public et une troisième est en construction. Salt Lake City a été fondée en 1847 par Brigham Young conduisant les Mormons, fuyant les persécutions dont ils furent l'objet successivement à New York, puis à Kiskadee (Ohio), au Missouri et à Nauvoo (Illinois). De cette longue marche, les Mormons ont gardé l'esprit pionnier et la conviction religieuse. L'histoire du fondateur de l'église, Joseph SMITH, est très intéressante, voire même incroyable au sens propre comme au figuré.

Né en 1805 dans une famille de 11 personnes, pauvre et très pieuse, Joseph SMITH eut une vision à l'âge de 15 ans, puis une deuxième le 27 septembre 1820 où un ange du nom de Moroni lui apparut. Ce dernier lui révéla l'existence d'un livre caché écrit sur des plaques d'or et relatant l'histoire d'anciens habitants de l'Amérique : un groupe de juifs ayant traversé l'Atlantique. En outre, deux pierres contenues, étaient disposées dans des arcs d'argent, avec les plaques. La possession des pierres et leur emploi, assurait à son possesseur un don de voyance. L'ange cita les prophéties du Testament, en rectifia quelques unes et annonça, dans une troisième vision, à quelques minutes de la seconde, que de grandes désolations par la famine, l'épée et la peste s'abattraient sur la terre, dans la génération qui suivrait celle de Joseph SMITH. Le lendemain, Joseph SMITH se rendit à la colline de Cumorah, près du village de Manchester (Ontario) où il trouva sur le flanc ouest une grosse pierre sous laquelle se trouvait dissimulé tout ce que l'ange lui avait annoncé. Il y retourna chaque année, n'ayant le droit de les que le 22 septembre 1827, avec recommandation de ne les céder à personne.

Grâce aux deux pierres, l'Urim et le Thummim, citées plus haut, il put traduire les caractères égyptiens, chaldéens, assyriens, arabes et écrire trois livres dont le livre des Mormons. Ce travail, avec l'aide d'un maître d'école, dura jusqu'au 2 mai 1838, où les plaques furent restituées à l'ange. Le 15 mai 1829, Saint-Jean Baptiste, sous la forme d'un ange, vint conférer au maître d'école et à Joseph SMITH, la prêtrise d'Aaron.

Huit personnes : 4 d'une famille amie du prophète, le père de la femme du prophète, la mère et les oncles, déclarèrent avoir vu le livre d'or. Joseph SMITH organisa la prêtrise de l'Eglise de Jésus Christ des Saints des derniers jours. Mais son temps sur terre fut compté puisque son frère et lui furent abattus à Carthage (Illinois) par une population déchaînée et excitée par les Eglises concurrentes. Les Mormons croient à la réincarnation, à la révélation que Dieu, père de tous les esprits des hommes, et le Saint-Esprit sont des personnages spirituels, et à la venue de Jésus-Christ au Yucatan, en, Amérique centrale, juste après sa résurrection en Palestine.

Pour eux, la Bible comporte des erreurs d'écriture, et doit être complétée par trois livres : "Le livre des Mormons", "Les doctrines et Alliances" et "La perle de grand prix". Chez eux, l'adultère est presque aussi grave que le meurtre, la polygamie autorisée au début de l'Eglise n'est plus permise, et l'alcool et le tabac sont interdits. Les Mormons versent 1/10e de leur salaire à l'Eglise en règle générale. Ils sont 3 millions dans le monde. Plus de 70 % de la population de l'Etat de l'Utah est de religion mormone. Après avoir reçu des brochures sur les Mormons, nous avons pris un bus, puis un taxi, avec des auto-stoppeurs français, assez sales, pour découvrir le Lac Salé.

Ce dernier ressemble à la mer, bordé par des plages salées beiges ou blanches et dures sous le pied. Des millions de petits crustacés rouges, filiformes, de dimension inférieure à un centimètre, ressemblant à des brins de laine rouge, flottaient dans l'eau. Sur les bords du lac se tenaient des mouettes à têtes grises et des millions de mouches. J'ai découvert au bord du lac deux champignons blancs. En revenant vers la ville, nous avons mangé dans un Tacco - restaurant préparant des plats mexicains américanisés. Le chef nous y a offert l'addition car nous étions français¹⁵¹. Ce geste m'a beaucoup touché. Entrant dans un grand magasin "SKAGG drug", je me suis rendu compte que la majorité des prix étaient inférieurs à ceux de la France, malgré la taxe de 6,5 % à rajouter aux prix affichés¹⁵². En rédigeant ce récit de voyage, et en y repensant, je suis maintenant frappé par le goût des Américains - jeunes comme vieux - pour la casquette ronde, avec une longue visière sur le devant. Souvent, comme sur les tee-shirts, un message est inscrit sur le devant de cette casquette.

A signaler, accessoirement, Salt Lake City possède les plus grandes bibliothèques généalogiques du Pays et du monde,

Un intérêt prononcé des Américains - peuple d'immigrés - pour leurs origines, a contribué au développement des bibliothèques généalogiques du pays. Le succès du livre "Racine" d'Alex Haley est significatif de cette tendance. A l'époque de notre passage dans cette ville aux confins du désert, se tenait une conférence mondiale sur le sujet. Nous avons pris la route qui traversait un grand désert salé, blanc et plat jusqu'à l'horizon, parsemé de touffes de plantes. Auparavant, nous avons traversé des salines situées au bord du lac salé et étions passés devant l'usine de retraitement des minerais de cuivre, provenant de la plus grande mine de cuivre du monde : "la Bingham Copper Mine". Également, nous sommes passés devant "Bonneville Speedway", le lieu des records du monde de vitesse au sol¹⁵³.

A la sortie du grand désert salé, nous sommes arrivés à Windover dans le Nevada. Cet état contraste par ses lois avec celles, strictes de l'Utah, inspirées par la morale puritaine des Mormons.

Dans cet état désertique, très peu peuplé, chaque ville, de la plus petite à la plus grande (Reno, Las Vegas) comporte des casinos. Des machines à sous se trouvent dans tous les bars et salles d'attente. Au bord des routes poussent des sortes de petits tournesols sauvages.

A Windover, je suis entré dans un casino où l'on m'a signifié qu'il était interdit de photographier (loi de l'Etat). Il suffit d'imaginer une salle sombre et feutrée, des machines à sous clinquantes par centaines, illuminée par des lampes clignotantes, des centaines de personnes absorbées par elles, des tables de jeux avec de jeunes croupières aguichantes, pour se faire une idée de l'endroit.

¹⁵¹ Pour le remercier, je cite son adresse "Tacco Time", South Temple Street, Salt Lake City.

¹⁵² Il est intéressant de signaler aux personnes travaillant dans l'import-export en France, que beaucoup de produits n'existent pas pour l'instant en France : cuisinière de camping fonctionnant à l'essence, roulotte pour moto, etc...

¹⁵³ Le **Bonneville Salt Flats** est une plaine de 260 km² couverte de sel dans le nord-ouest de l'Utah, aux États-Unis. Elle provient de l'évaporation de l'ancien lac Bonneville survenue après la dernière glaciation. C'est la plus vaste de plusieurs plaines de sel à l'ouest du Grand Lac Salé, Ce salar est ainsi connu pour le Bonneville Speedway, une piste tracée sur sa surface, où des véhicules de toutes sortes viennent chaque année pour essayer de battre les records de vitesse terrestre.

Cf. https://fr.wikipedia.org/wiki/Bonneville_Salt_Flats

Pour accroître l'élevage des vaches et bœufs, les éleveurs du Nevada, font pousser de vastes champs circulaires de fourrage, en plein désert.

Dans la nuit, nous avons traversé Reno, éclairée par ses Casinos, la ville où l'on se marie et divorce le plus rapidement des Etats-Unis.

Le jeudi 14 août, nous sommes arrivés la nuit à San Francisco vers 2 heures du matin. Le temps était froid et humide. De Central Terminal - la gare routière - nous sommes partis à 7 h pour Oakland, de l'autre côté de la baie de San Francisco, en passant par le Bay Bridge, pour nous rendre chez une Ethiopienne qui, partie de France, depuis un an, vit maintenant aux U.S.A.

Celle-ci habite un très joli quartier résidentiel, une sorte de petite reproduction de Nice avec quelques différences. Les jardins luxuriants comportent des essences tropicales et une profusion, jamais vu ailleurs, de plantés de toutes provenances et originales : plusieurs variétés de fougères géantes, de palmiers de 20 m de haut (avec feuilles en éventail), des bouleaux à feuilles fourchues, des arbres semblables à des bananiers avec des fleurs blanches de la forme de strelitzias, des lys bleus - très souvent - des arbustes à feuilles rondes épaisses, brillantes, teintées de rouge pour certaines ...

La prochaine étape de notre voyage était l'Université de Berkeley - Université Scientifique de Californie (UCLA) -, qui est réputée pour sa beauté.

Installée sur le flanc d'une colline vallonnée, au milieu d'arbres et de jardins, ceux-ci remplis d'espèces très variées : séquoias, pins, ormes, palmiers, etc. ... elle est constituée de bâtiments de tous les styles, du "South Hall" qui date de 1875 au "Student Union" qui est récent. Actuellement, 2.800 étudiants y travaillent.

Plusieurs Musées sont situés à l'intérieur de l'Université, sauf le musée "University Art Museum", blockhaus renfermant des peintures contemporaines.

Nous nous sommes arrêtés au Lowy Muséum, un musée d'anthropologie et d'archéologie américaine. Y étaient exposées les fouilles de Sommerville - une ville minière florissante en 1870 -, constituées par des bouteilles, des ustensiles de cuisine, une vieille cuisinière à bois, des wagons de mines, etc...

Toujours en continuant à pied, nous sommes passés devant le "South Hall" cité plus haut, le Sather Tower, un "campanile" en Californie, de 95 m de haut, dont la carillon de 12 cloches fabriquées en Angleterre, actionné à la main, se fait entendre 5 fois par jour.

La bibliothèque Barcroft (Barcroft Library) située dans le prolongement de South Hall contient des trésors fabuleux de manuscrits, livres anciens, cartes et documents. On peut y admirer en outre, la plaque de cuivre soi-disant laissée par Sir DRAKE en 1579, et la première pépite trouvée lors de la ruée vers l'or en Californie.

La bibliothèque Doc, dont le bâtiment fait corps avec la bibliothèque Barcroft est, par ses 4 millions de livres, une des plus vastes du Pays.

En continuant vers le nord, nous avons trouvé le « Earth Science Building » (Science de la terre) qui contient de beaux fossiles de dinosaures et un séismographe mesurant les tremblements de terre longitudinaux et latéraux.

Notre visite s'est poursuivie jusqu'au Théâtre grec où une troupe théâtrale semblait monter un décor.

Nous nous sommes dirigés ensuite vers les rues commerçantes proches du campus.

Laissant Bernard rechercher des cigarettes - son plaisir favori -, je me suis arrêté dans un magasin d'articles exotiques ; plantes parasites du bois provenant de Thaïlande, toutes sortes de posters, artisanat Indien, etc. ... Également, on pouvait voir de nombreuses cartes postales et faire-part. Les faire-part comportent toutes sortes de messages : anniversaire, santé, amour, mariage, amitié, entraide, reconnaissance, témoignages chrétiens, car les Américains ne semblent guère aimer écrire. Dans un autre magasin j'ai acheté une pipe à opium en cuivre ouvragé. A côté de la pipe, tous les ustensiles nécessaires à la préparation de la drogue étaient vendus ... sauf la drogue !

Macki, la personne qui nous hébergeait, nous a accueilli de nouveau. Elle a vécu 7 ans en France et nous assure que la vie est moins chère aux U.S.A., qu'il s'agisse de produits alimentaires, de grandes consommations, électroménager, etc... Comme beaucoup d'étrangers n'ayant pas la nationalité américaine, elle travaille "au noir". Elle remplit le rôle d'hôtesse dans un grand hôtel.

Malgré les mesures d'expulsions plus nombreuses depuis quelques années pour résoudre le chômage¹⁵⁴, les étrangers en général arrivent à vivre sans problème aux U.S.A. car les employeurs ne rechignent pas à engager une main d'œuvre peu chère ou pas déclarée.

Macki, pendant notre séjour, a contracté, au cours du mois d'août, un mariage en blanc avec un noir Américain, Maurice, à Reno (la ville déjà citée plus haut) afin d'obtenir la nationalité américaine.

La vie est facile aux Etats-Unis car le crédit est aisé et incite à l'endettement : "avoir beaucoup de dettes" constituerait, semble-t-il, une bonne carte de visite.

Souvent les Américains, nous dit Macki, n'ont pas de suivi de compte, et payent des agios élevés à cause des découverts bancaires.

Les banques y trouvent leur intérêt.

Les Américains, continue notre amie, sont de contact facile - ce que j'ai déjà constaté - mais très superficiels, d'âge mental très bas, et vous oublient le lendemain d'une première rencontre. Ils sont très préoccupés par leur travail et leur rang social.

Le studio meublé, loué par Macki, apparaît d'un bon niveau par sa moquette, ses meubles modernes, sa chaîne HI-Fi, sa cuisine¹⁵⁵ bien équipée, séparée du salon par une sorte de bar. (Le ventilateur de la salle de bain se met en marche en allumant la lumière et la baignoire comporte un seul robinet qui permet de tout actionner). Le téléphone à touches peut se brancher soit dans la chambre, soit dans le salon.

Chaque matin, nous captions en modulation de fréquence, une chaîne de radio diffusant de la musique douce, sans trop de publicité.

Il ne semble pas qu'il existe de radio émettant un programme de musique classique, comparable à France-Musique.

Maurice - le pseudo mari de Macki, me déclare que sa famille possède une entreprise de marketing - entreprise de service dans l'alimentaire-, et que lui-même effectue des études de gestion à Stanford.

Il m'a donné par écrit les renseignements suivants, sur l'importance du "capitalisme noir" aux U.S.A. :

"Il existe 167 compagnies noires importantes. Une des plus "importantes est "VARIG" dans le domaine des micro-ordinateurs. L'industrie de la musique représentent 50 millions de dollars, l'industrie 9 millions de dollars. Si la communauté noire aux U.S.A. pouvait constituer un pays, il serait le 9ème au monde par sa richesse. Comparativement, la Californie serait le 7ème pays du monde. Il y a une cinquantaine de grandes universités noires et collèges dont les plus réputés sont Meherry à Atlanta (École médicale) et Howard University (Floride).

Je donne ces renseignements au conditionnel, n'ayant pu vérifier la source de ces informations¹⁵⁶.

Une amie de Macki m'a appris que Maurice avait été en chômage et qu'il suivait maintenant un cours de formation professionnelle dans les assurances. Par ailleurs, d'après elle, les gens pauvres ici essaient souvent de paraître - avec de fausses cartes de visite - d'un rang plus élevé que celui qu'ils occupent dans la hiérarchie sociale.

Le samedi 16 août, nous avons visité San Francisco par la compagnie touristique Grey Line.

¹⁵⁴ Les étrangers expulsés, s'étaient souvent rendus juste auparavant dans les bureaux d'aides à l'emploi ...

¹⁵⁵ L'évier est équipé d'un broyeur.

¹⁵⁶ Dans le journal "Black Enterprise" de Juillet 79, p 33, on lit qu'il y avait 77.410 entreprises noires en 72 (du magasin de commerce, à l'entreprise importante) dans les 12 plus grandes villes américaines.

On y découvre que le revenu moyen par habitant en 77 est de 17.438 \$/an (5.987 F/mois, environ) pour le blanc, contre 9.762 \$ (3.351/mois) pour le noir à New-York, et de 21.086 \$/an (7.239 F/mois) pour le blanc, contre 10.047 \$/an (3.449 F/mois) pour le noir à Chicago.

Nous avons emprunté le Bay Bridge, construit en 1936, il a 13,6 km de long, et est constitué par deux tabliers superposés de 6 voies chacune. Le pont supérieur, réservé à la circulation Oakland-San Francisco, est payant (75 cents). Le pont traverse en son milieu, par un tunnel à 2 étages, l'île de Yerba Buena, où nous nous sommes arrêtés pour contempler la baie de San Francisco. Au loin, des nuages frôlaient le haut des piles du pont du "Golden Gate Bridge".

Au milieu de la passe, appelée le "Golden Gate" qui relie la baie de San Francisco à l'océan Pacifique, le phare de l'ancienne prison d'Alcatraz, clignotait en permanence. C'est dans cette île qu'est enterré le célèbre Al Capone.

Nous avons traversé le sud de San Francisco pour atteindre la mission Dolorès - un ensemble missionnaire espagnol, datant d'avant l'occupation américaine de la Californie¹⁵⁷. Elle est construite en bois et argile, dans le style simple des missions, par les Indiens auxquels elles étaient destinées. L'intérieur est magnifique avec de très belles boiseries peintes et des caissons ouvragés au plafond.

Dans le cimetière attenant à l'église, la lecture des pierres tombales révèle la diversité des hommes qui y sont enterrés : le capitaine Don Luis Antonio Arguello, premier Gouverneur de Californie sous la loi mexicaine, Don Francisco de Haro, premier maire de San-Francisco, des Indiens et une famille française tuée par l'explosion d'un bateau à vapeur, le Jonny Lind.

Avec l'autobus, nous sommes passés devant le Civic Center : le Centre administratif, formé par quatre bâtiments - le City Hall - Hôtel de Ville de style classique français, surmonté d'une coupole d'or, le State building, administration de l'Etat de Californie, terminé en 1926, de style classique italien, la bibliothèque municipale, le Civic Auditorium, salle de spectacle. Nous nous sommes approchés de ST Mary's Cathedral (1970); étonnant exemple de l'architecture moderne. L'édifice de béton armé, en forme de mitre, repose sur quatre piliers. Le sommet, ajouré par un vitrail, en forme de croix, se situe à 60 m de hauteur.

Nous nous sommes arrêtés au Golden Gate Park (4 km), très varié par ses musées, ses jardins, ses lacs et ses terrains de sport. Nous avons été un trop court moment les auditeurs d'un concert de pop music à côté de "l'Accademy of Sciences" (muséum d'histoire naturelle).

Nous avons pénétré dans le Japanese Tea Garden, un jardin japonais créé en 1894 pour une exposition temporaire. Etant donné son succès, 11 est devenu un lieu de prédilection pour les San Franciscains et les touristes, comme nous avons pu le constater.

Ce petit parc, parfaitement entretenu, comporte tous les éléments classiques : étangs avec poissons rouges, lanterne de pierre, pagodes, bouddhas.

Ensuite le bus a longé le Stay Bing Arboretum, un jardin botanique dans lequel plus de 5.000 variétés de plantes sont groupées par contrées d'origine.

D'après le guide, une section spéciale, où les plantes sont disposées à la hauteur de taille pour que les visiteurs puissent les -, toucher et les sentir et où les plaques explicatives sont en braille, est à remarquer près du Palais des Fleurs.

Sur le Sprinkler Lake, tout proche, se donne rendez-vous toute une variété d'oiseaux, dont beaucoup sont migrateurs.

Sans nous arrêter, nous avons observé l'enclos des cerfs et des bisons où une douzaine d'entre eux vivent en semi-liberté.

Nous avons fait un crochet par le bord de mer, très escarpé.

¹⁵⁷ Pour ceux intéressés par l'histoire américaine, expliquons l'origine des missions et l'origine de l'occupation américaine de la Californie. En 1769 le roi d'Espagne, chargea le capitaine Gaspar de Portolo et une groupe de moines franciscains sous la direction du père Junipera Serra, de fonder une chaîne de missions de San Diego à la Californie du Nord, espacées entre elles par une distance pouvant être couverte en une journée, afin de coloniser la Californie.

Ces missions ayant pour but d'évangéliser les Indiens, les mirent en fait en esclavage. Après l'indépendance du Mexique en 1821, les missions perdirent leur rôle colonisateur, surtout après la libération des Indiens par une groupe de jeunes Castillans "les Californios". Les Etats-Unis en 1844, en pleine expansion territoriale, envoyèrent le capitaine John Charles Fremont en reconnaissance, afin d'examiner la possibilité de rattachement de la Californie à l'union des autres Etats d'Amérique.

Après avoir suscité discrètement des révoltes contre les autorités mexicaines, les Américains se sont emparés de la Californie et proclamèrent ce territoire américain le 7 juillet 1846.

D'un point de vue renommé - Cliff House - où se tenait avant 1906, un grand hôtel dans le style d'une folie de milliardaire¹⁵⁸, nous avons contemplé en haut de l'a pic rocheux, les restes des grands établissements de bain de San Francisco détruits par le tremblement de terre en 1906, les petits îlots rocheux, Soal Rocks, où se tiennent des millions d'oiseaux de mer, des éléphants de mer et l'Océan. Ici la mer est décevante par ses courants froids, violents et ses quelques requins.

Nous nous sommes dirigés ensuite vers le Golden Gate Bridge, peint en rouge-orangé¹⁵⁹. Son constructeur, l'ingénieur Joseph B. Strauss, a eu plus à se battre contre les experts sceptiques, qui déclaraient cette construction impossible, que contre les difficultés techniques dues à la longueur du pont, la profondeur de l'océan et la force des courants.

A l'époque de notre passage, le haut des piles était noyé dans les nuages.

Nous avons terminé le tour par Fisherman Wharf - le ponton des pêcheurs - quartier en bord de mer, de boutiques pour touristes, magasins de souvenirs, restaurants inabordables, vendeurs de fruits de mer, etc. ...

Là, nous avons aperçu la rue la plus sinueuse du monde "Kookerest Street" que descendait une file ininterrompue de voitures, pare-chocs contre pare-chocs.

Nous sommes retournés avec appréhension chez nos amies éthiopiennes, en raison de leur rythme de vie déséquilibré - discussions ou repas avec invités, tous les soirs, jusqu'à 2 h du matin.

Macky se nourrit de comprimés, les uns à base de vitamines, les autres à base de sels minéraux.

J'ai découvert chez eux, une tisane "*Celestial seasoning*", réellement céleste. Celle-ci est composée de citronnelle, de verveine, feuilles de menthe, feuilles de mûrier, pétales de rosé, feuille de consoude, feuille d'alpha, de fleur de trèfle rouge, de pétales d'orange, de pelure d'orange et de citron, et de feuille de cynorhodon (cette plante a, je crois, un autre nom : carcadet ou églantier).

Le mardi 18 août, nous nous sommes rendus à l'aéroport de Oakland pour y louer, si possible, une voiture de dimension européenne. La voiture fournie s'est révélée être une Ford Granada automatique. Elle n'est d'ailleurs pas équivalente à celle qui est produite en Europe. La voiture était très confortable : grands sièges, climatisation intérieure, boîte de vitesse automatique, autoradio, direction et freins assistés, réglage intérieur par une manette du rétroviseur extérieur; mais nous étions anxieux pour sa consommation d'essence. Le prix de celle-ci est de 1,18 \$ le gallon pour la normale (1,28 F le litre) et 1,23 \$ le gallon pour le super (1,34 F le litre)¹⁶⁰. Comparativement, en France, à la même époque en 1980, la normale est à 3,30 F le litre et le super à 3,45 F le litre.

A cause du pot d'échappement anti-pollution, nous devons utiliser une qualité d'essence sans plomb, appelée "UNLED", distribuée dans la plupart des stations-services. Pour une semaine, la location coûtait 115 \$ avec 1000 milles (1.650 km) gratuits, plus 10 c du mille supplémentaire.

N'ayant jamais conduit de voiture automatique - ni aussi longue - nous sommes partis doucement, la vitesse enclenchée en première.

Nous avons emprunté la Nimitz Freeway n° 17 - l'autoroute N° 17 - jusqu'à San José.

Sous un ciel bleu très lumineux, mais par un vent froid et violent, nous avons découvert le siège rosicrucien mondial de l'ordre mystique Rose-Croix A.M.O.R.C.

Qu'on s'imagine Karnak, les temples égyptiens, reproduits à des dimensions plus humaines que les originaux et on a ainsi une idée proche de la réalité de l'ensemble.

Le vent courbait les grands papyrus d'Egypte, vigoureux, et les fleurs des jardins décorés de sculptures d'inspiration égyptienne : sphinx, obélisques...

¹⁵⁸ A cet endroit maintenant se trouve un musée gratuit de jeux et de pianos mécaniques, en état de marche, payants eux.

¹⁵⁹ Longueur totale : 3.125 m, distance entre les deux piliers : 1.280m, hauteur des Piliers : 227 m, diamètre des câbles principaux : 92,5 m. L'oscillation du pont peut atteindre 6,4 m au centre, par tempête de vent de 160 km/h.

¹⁶⁰ Le prix de l'essence est libre aux U.S.A. et peut varier de 5 cents d'une station à l'autre.

Nous avons tiré la lourde porte du musée gratuit d'antiquités égyptiennes. Des vitrines éclairées de l'intérieur, présentaient des sarcophages, des bijoux, d'authentiques momies provenant d'Egypte.

Sous le musée était creusé une crypte reproduisant une salle funéraire célèbre de la Vallée des Rois.

C'est l'imperator Henri MAXWELL LEWIS - celui qui dirigea l'Ordre à partir de sa période d'ouverture au monde en 1909 - qui fonda ce musée.

Le planétarium du centre, lui, est payant.

Le dirigeant est aussi un peintre de talent et j'ai pu y voir de beaux tableaux peints de sa main dans le Centre.

Nous avons visité les luxueux locaux administratifs où 200 personnes rosicruciens comme non rosicruciens, y travaillent (j'y ai d'ailleurs aperçu une horloge pointeuse).

Le but de l'ordre est une recherche spirituelle et en particulier la recherche de la perfection.

Chaque rosicrucien authentique est animé d'un esprit de perfection dans la voie qu'il s'est choisie, pour atteindre le degré de lumière intérieure des grands saints, et chacun trouve dans l'enseignement rosicrucien ce qu'il désire pour accomplir sa voie.

Chacun est juge de sa propre voie, la doctrine de l'ordre étant d'ailleurs "*la plus large tolérance dans la plus stricte indépendance*".

En route pour l'accélérateur linéaire de Stanford, vers 17 h, un phénomène naturel impressionnant se déroulait au-dessus de la petite chaîne de montagne qui borde la mer, visible de l'autoroute qui mène de San José à San Francisco.

Une énorme vague nuageuse, longue de plusieurs dizaines de kilomètres, déferlait lentement en franchissant le sommet de ces petites montagnes¹⁶¹.

Nous sommes entrés dans le centre de l'accélérateur sans aucun contrôle, mais nous n'avons guère aperçu l'accélérateur, ce dernier étant protégé des bâtiments et en partie enterré.

Le soir, nous avons couché chez un autre Ethiopien, Guétachou, à Sunnyvale, réputée pour ses industries électroniques. Guétachou, avec son doctorat français en électronique, avait trouvé une place à 8.000 F/mois comme ingénieur. Il sait que son salaire est bas par rapport à d'autres ingénieurs débutants ayant la même qualification. Ce qui l'a impressionné en arrivant aux USA, il y a un an, c'est la dimension des bâtiments, des villes, des voitures, des distances et de la taille des Américains. Par contre, il trouve que les Américains sont culturellement nuls et comme des enfants s'engouent pour des modes bizarres : l'homosexualité, le bouddhisme zen, etc. ...

Mercredi, nous sommes repartis en direction de Los Banos. Deux embouteillages ont ralenti notre allure. Après Los Banos, un auto-stoppeur, avec un chapeau indien, noir, à larges bords avec une plume, est monté dans notre voiture. Il nous a proposé de la viande fumée et de la marijuana dans sa grosse pipe rustique en bruyère.

Ce jeune Américain des campagnes du Wyoming, semblait ne rien connaître de l'Europe, des Alpes, Mont-Blanc ou Pyrénées...

Plus tard, il nous a indiqué qu'il avait appris d'un maffiosi, qui l'avait transporté dans sa grosse voiture et qui possédait un pistolet de gros calibre non dissimulé sur le tableau de bord avant, qu'il existe trois Maffias au Texas. La mafia semblerait avoir des intérêts dans le pétrole.

Nous avons traversé une petite chaîne de montagne, puis une plaine fertile comportant des plantations irriguées, à perte de vue, d'arbres fruitiers, de légumes, maïs, etc. ...

Ayant traversé une seconde chaîne de collines, nous avons débouché dans une plaine plantée d'orangers. En dehors des cultures, tout semble desséché et brûlé par le soleil.

Nous sommes montés ensuite par une route s'engageant dans une région de collines, formant les contreforts des Rocheuses¹⁶², traversant des prairies de western, desséchées et parsemées de chênes verts. La végétation se rapprochait de certaines parties de l'Algérie.

¹⁶¹ Ce nuage est dû à la rencontre de l'air froid provenant de l'Océan (aux courants froids) et de l'air chaud provenant des terres. Le soir la Californie se refroidit, permettant aux nuages de pénétrer à l'intérieur des terres. Au niveau de San Francisco, la rencontre de ces deux masses d'air explique le climat doux toute l'année : beau la journée, humide la nuit, dont bénéficie la ville.

Ceci fait ressurgir en ma mémoire la similitude de la forêt dans la montagne bordant la mer proche de San José, que nous avons traversée en faisant un détour pour nous rendre à Sunnyvale, avec celle de Blida en Algérie, toutes les deux profondes et possédant des eucalyptus.

Une autre auto-stoppeur nous a appris qu'il étudiait les langues à l'Université de San Francisco mais ne semblait pas mieux que le précédent avoir de quelconque connaissance sur l'Europe.

Il nous a conduit à sa colonie de vacances d'enfants juifs dans une forêt de séquoias, au bord d'un lac scintillant de soleil, Nous avons payé 2 \$ le droit de passage dans le parc « National Séquoias Park ». Dans ce dernier, nous avons pu y contempler les plus grands séquoias du globe : "le général Sherman" (dont l'âge estimé serait de 2.500 ans), "le général Grant", le "Robert E. Lee", etc...

Nous sommes descendus de 2.800 m à 1.500 m dans une vallée appelée King's Canyon. Le site était vertigineux, comme taillé à coups de hache dans la montagne.

Nous sommes arrivés à la tombée de la nuit dans un élargissement de la vallée qui était occupé par une forêt de séquoias et de pins.

Des centaines de feux de camp illuminaient la nuit et les troncs des grands conifères de la forêt dans laquelle le camping de Cedar Grave était caché.

Du font de la vallée, dans la nuit, 11 nous était Impossible de contempler les sommets, certains à plus de 4.000 m (le Mont Whitney) de la chaîne de crêtes "Sierra Crest" tout proches.

Vendredi, nous avons entrepris le matin de faire une marche le long du large torrent de montage, aux eaux limpides et froides, qui coulait dans cette vallée.

Nous n'avons pu le traverser car le courant était rapide et les galets de granit tapissant le fond, glissants.

De jolies libellules bleues dansaient au-dessus de l'écume jaillissante. Le ciel, d'un bleu azuréen, se réfléchissait en mille feux dans les vagues.

En pénétrant dans une portion de forêt plus sombre au bord de la rivière, nous avons traversé un champ de prêles, ensemble de grandes baguettes vertes annelées.

Pour notre repas, nous avons choisi de nous Installer sur un énorme rocher morainique surplombant un trou d'eau calme du torrent.

Deux heures après, je commençais à m'engager dans l'eau glaciale, lorsqu'une colonie de vacances d'adolescentes et adolescents, dirigée par des pasteurs de "'l'Eglise du Christ" (je ne sais laquelle ?) a surgi sur le rocher.

Etant en slip, un pasteur m'a demandé fermement de me rabiller afin de ne pas choquer la pudeur des jeunes filles.

Le soir au camping, j'ai expliqué à des Américains, totalement Ignorants, ce qu'étaient l'Europe, la France et son système politique.

De très jolis geais bleu (geais de Steller) s'approchaient de nous pour attraper nos boulettes de pain. Cette espèce est très abondante, dans la région, en particulier près des sites touristiques, comme les ours, bien que ces derniers prédateurs - voleurs des provisions des touristes naïfs - soient refoulés par les rangers (gardes du Parc).

Le lendemain matin, en repartant vers Yosemite, un autre parc national, nous avons quitté à regret cette grande vallée de King's Canyon pour prendre une route sinueuse au bord d'un à pic vertigineux.

En redescendant la montagne, la forêt de pins, de séquoias et parfois de sapins - cantonnée en général sur des terrains siliceux à socle de granit, diorite ou gneiss - a laissé la place à une végétation plus desséchée de petits arbustes, des chênes-verts et de yuccas, poussant sur les rochers calcaires semblables à ceux de la Sierra mexicaine.

Le midi, nous avons visité sur un lac de barrage¹⁶³, un village flottant, constitué par des embarcations en forme de caravane, montées sur des coques "catamaran" et équipées de moteurs hors-bord.

Dans la région, nous avons aperçu un grand nombre de lacs de barrage - utilisés pour la production d'électricité et pour l'irrigation - et des conduites forcées.

¹⁶² Une grande chaîne de montagne traversant du Nord au Sud les U.S.A. à l'Ouest.

¹⁶³ Les genres de maisons flottantes estivales, sont très répandues en Floride.

Sur une piste poussiéreuse, en remblai blanc bien nivelé, avec seulement la largeur du passage d'une voiture, serpentant dans la montagne sur le flanc d'une vallée grandiose, nous avons contemplé des paysages mémorables, sur plusieurs centaines de kilomètres, sans rencontrer âme qui vive.

Malgré l'altitude, l'air était très chaud, mais en montant vers une forêt, celui-ci s'est nettement refroidi sous les arbres. Après avoir roulé tout un après-midi nous avons enfin pu rejoindre une route nationale et un village à la station d'essence tant attendue par notre véhicule assoiffé, et par ses conducteurs.

Nous avons planté notre tente au bord du lac de barrage de Millerton, duquel deux importants canaux d'irrigation partaient vers les plantations californiennes. Dans la chaleur persistante de la nuit, des cigales chantaient.

Au matin, nous avons observé sur les arbres, des oiseaux semblables aux pigeons ramiers.

Nous sommes remontés vers le Nord, en direction de Yosemite. A côté du supermarché d'un village, un caisson isotherme, de la taille d'une petite caravane, distribuait automatiquement des pains de glace, d'environ 10 kg, moyennant une somme de 50 c. Dans la poste du village, qui ne dispose pas de téléphone comme toutes les postes américaines, nous avons remarqué des affiches d'avis de recherche de malfaiteurs : "WANTED, etc. ..."

Malgré la surpopulation dans les Parcs Nationaux l'été, notre bonne étoile a présidé à la découverte, sans chercher, d'une place de camping en altitude, à plus de 2.000 m.

Dans une clairière, située à côté de notre camping, un tapis de fleurs diverses - des gentianes jaunes, d'arnicas, d'asters rosés, des lis orangés, des sortes d'orchis vanillés, etc. ... rappelait celles de nos montagnes.

Une halte au point de vue Glacier Point, nous a permis de contempler un des plus beaux panoramas du monde : la vallée glacière de Yosemite, tapissée par une grande forêt, bordée par des parois verticales de granit, dont certaines de plus de 1.000 m de haut comme El Capitan, le Half Dome, pain de sucre granitique, érodé, culminant la vallée à plus de 2.600 m. Dans la vallée, se jettent de nombreuses cascades.

El Capitan, comme Half Dome, par leurs difficultés, sont très prisés par les alpinistes. Il arrive que des gens se jettent en parachute du haut de cette paroi.

Nous avons rencontré dans notre camping un couple franco-américain : lui est mécanicien dans un garage et elle corrige des épreuves dans une grande imprimerie. Avec eux nous avons visité le Parc. C'est en allant donner des cours d'anglais dans un lycée français que cette américaine a rencontré son mari.

Voici quelques renseignements sur le Pays et ses habitants, donnés par ce Français, en conversant avec lui :

Les Américains sont pénétrés de l'idée de leur suprématie sur toute l'humanité, même si individuellement ils ne peuvent pas toujours justifier de leur supériorité. Les journaux font preuve d'une très grande autosatisfaction sur le plan de la politique étrangère.

La famille est moins liée aux U.S.A. qu'en France. Il est normal ici que les enfants quittent le foyer à l'âge de 18 ans. Les divorces et les homosexuels sont nombreux. Certains, par mode, se croient homosexuels. A Sacramento, où habite actuellement notre couple, presque la moitié des jeunes femmes sont déjà divorcées. La psychanalyse est à la mode et les psychiatres font fortune.

Les Américains sont en général, religieux. Les églises sont puissantes et variées¹⁶⁴. Les Américains sont très naïfs et les escrocs pullulent.

Un exemple récent : un escroc - présenté à la télévision comme un sauveur pour avoir proposé de racheter, à Sacramento, un circuit automobile, célèbre, sur le point de déposer son bilan - empoche tout l'argent qu'on lui avait donné et disparaît...

¹⁶⁴ Voici quelques noms de différentes confessions : Evangélistes, Baptistes, Presbytériens, Méthodistes, Adventistes, Catholiques Charismatiques, Témoins de Jéhovah, Christian Scientist (cette dernière, une des plus récentes, créée en 1898 par Mary BAKEH EDDY) etc. ...

Pour notre Français, il y a beaucoup d'abus dans l'utilisation de la caisse de chômage - le Well Fare - qui profite surtout aux noirs, entretenant l'oisiveté.

Le racisme est développé aux U.S.A. et beaucoup ne s'en cachent pas.

Les Américains déménagent beaucoup, en moyenne une fois tous les 5 ans.

N'ayant pas l'esprit économe, les Américains contractent beaucoup de dettes et souvent payent des agios élevés, avec leurs découverts bancaires.

Les Français aux U.S.A. ont tendance à se réunir en associations mais l'entente n'y est pas toujours excellente.

Notre Français estime que le système politique américain fonctionne mieux que le système français, même si les candidats actuels - Reagan - Carter - sont loin d'être exceptionnels.

L'ayant interrogé sur l'importance de la publicité faite pour l'Armée assez présente ici, ce dernier nous a fait savoir que le service militaire a été supprimé en 76, mais qu'il pourrait être rétabli en raison des derniers événements au Proche-Orient et en Iran.

Actuellement est appliquée une loi- « the quota law » - obligeant les entreprises à engager un certain quota de noirs. Dans la pratique, le travail fourni est souvent le double pour un blanc et même le noir est complètement écarté de certaines activités.

Les Américains n'ont que 2 semaines annuelles de vacances, parfois même une.

Le téléphone est le moins cher du monde. Deux compagnies privées, je crois BELL et M.C.I. - connectées sur le même réseau - se partagent le marché.

En Californie, Pacific Téléphone - en fait la Bell Compagny - propose deux types de tarification : 6 \$ de taxe de base par mois, et ensuite la gratuité des communications dans la limite de la ville où l'on téléphone, ou 3,5 \$ de base permettant 30 coups de téléphone gratuits dans la même ville, ensuite 10 cents sont demandés par coup de téléphone supplémentaire.

En général le téléphone est à touche. Si quelqu'un vous appelle pendant que vous êtes en communication, vous entendez dans votre écouteur un petit signal sonore. Il est possible de téléphoner à plusieurs. Un coup de fil d'une cabine urbaine est de 10 cents.

En Californie, une maison avec 3 chambres vaut en moyenne 65.000 \$. Il faut augmenter le prix pour Los Angeles et San Francisco.

L'Américain loue peu et préfère acheter une maison, même s'il sait qu'il peut en partir dans les années à venir.

Le couple franco-américain vient d'acheter 50.000 \$ une maison de 2 chambres et un terrain de 1.000 m² dans la vallée centrale de Californie.

Le taux d'intérêt, en 1980, sur les prêts est élevé : 11,5 %.

Pendant une courte période, le Gouvernement l'a porté à 18 % pour limiter l'inflation.

Le salaire minimum est de 3 \$ 10 de l'heure, en janvier 81, il sera de 3 \$ 35.

Il n'y a pas d'augmentation de salaire pour les heures supplémentaires effectuées par les employés, comme en France.

Pour une même qualification, des salaires très différents peuvent être proposés d'un endroit à l'autre. Parfois, dans les campagnes, les employeurs payent moins que le salaire minimum horaire.

C'est en particulier le cas pour les Mexicains qui viennent travailler dans les grandes plantations californiennes (1,5 à 2 \$ de l'heure).

En moyenne 500 Mexicains franchissent chaque jour clandestinement la frontière. Cela explique les prix américains du tiers de ceux de la France, en ce qui concerne fruits et légumes.

Si l'on arrive à se faire protéger par un syndicat - l'Union¹⁶⁵ - un ouvrier peut obtenir au moins un salaire de 12 \$ de l'heure. Les Unions sont très riches et très puissantes. Elles ne déclenchent que rarement des grèves, mais quand elles

¹⁶⁵ Dans chaque domaine d'activité, il y a un syndicat : celui des transports, de la métallurgie (parmi les plus puissants) de la Chimie, des mines, des coiffeurs, etc...

éclatent, elles peuvent durer 6 mois ou plus. Une grève est très bien organisée, l'Union versant le salaire mensuel de l'ouvrier. L'ouvrier doit rester au moins 4 h sur le lieu de travail.

On cotise à l'Union et celle-ci vous fait bénéficier de l'assurance-maladie.

Notre Français gagne 7 \$ 20 de l'heure et bientôt, en changeant d'employeur, il gagnera 9 \$ 50. Par sa femme, qui bénéficie des conventions sociales de son entreprise, il adhère à l'assurance maladie KAISER. Elle revient à 35 \$ par mois et couvre 100 % de tous les frais médicaux et d'hospitalisation. Un accouchement coûte 2000 \$.

KAISER est une puissante chaîne d'hôpitaux couvrant les Etats-Unis¹⁶⁶.

D'après lui, aux U.S.A., le revenu moyen par habitant doit être élevé étant donné, par exemple, qu'un grand nombre de personnes à New-York paient des loyers de 2.000 \$ par mois.

Les impôts : - entre « l'U.S. Tax », « le Federal state Tax », la Social Security (caisse de retraite), sont importants ici : un salaire de 11/12 \$ serait amputé du tiers.

Dans le Parc National Yosemite, nous avons emprunté un bus, découvert touristique, gratuit, faisant visiter une grande forêt de séquoias "Mariposa Grove" avec quelques têtes, comme le vieux général Grant (10 mètres de diamètre, le plus vieux de tous avec 2.700 ans).

J'ai discuté avec le chauffeur du bus qui m'a appris qu'il gagnait 9 \$ de l'heure, à mi-temps.

Dans le petit musée de Mariposa, installé dans une ancienne maison de bûcheron, nous avons appris à distinguer les deux espèces de séquoias : l'une aux branches semblables à celles du Thuya (*Sequoia gigantea*), l'autre le séquoia rouge (*Sequoia sempervirens*) et appris également que le séquoia est protégé contre les parasites et le feu, par son écorce épaisse.

Par contre, son poids, allié à une forte pluie ou un fort vent et à un système de racines courtes, contribuent à sa fin par déracinement.

Nous nous sommes divertis à poser des questions aux figurants - en costumes anciens, habitant les maisons en bois, restaurées, d'un village de pionniers de la fin du XIXe siècle et jouant chacun le rôle d'un ancien habitant de l'endroit : la fileuse de laine avec son rouet, le recruteur de l'armée proposant une solde de 15 \$ par mois, la bon- ne ménagère, etc. ...

Nous nous sommes arrêtés près d'un grand terrain de golf¹⁶⁷ et d'un joli hôtel du début du siècle, en bois peint en blanc dans le style virginien. A l'hôtel Vawore, le prix de la chambre sans douche était de 18 \$, 28 à 31 \$ avec douche.

Nous avons assisté à une veillée, la nuit, autour d'un grand feu de bois, animée par un ranger dans sa tenue traditionnelle beige, semblable à celle de la police montée canadienne.

Nous n'arrivions pas à assimiler son flot de paroles, mais nous vivions sa joie, son amour de la nature, sa croyance aux légendes indiennes, ses aventures avec les ours noirs (*Ursus americanus*).

En quittant Yosemite, nous quittons le Parc National, créé il y a plus de 100 ans (d'après le journal du Parc) par les efforts des naturalistes qui surent le populariser¹⁶⁸ et le sauvegarder. Ainsi, une merveille du monde fut ainsi préservée, que nous avons pu contempler de nos yeux ébahis.

Avant de regagner San Francisco, le Mont Sugar-Pine railround vieux train touristique Say, à voie étroite (métrique) créé en 1880 pour le transport des troncs d'arbre, nous a promené sur un trajet de 5 km.

Nous sommes retournés à San José - en passant par la roseraie - pour revoir notre ami Ethiopien Getachou.

¹⁶⁶ Son siège est à Oakland est une tour métallisée luxueuse.

¹⁶⁷ Le golf est très populaire aux USA et chaque ville à son ou ses terrains. Il y aurait 20 millions de golfeurs aux U.S.A.

¹⁶⁸ John Muir, donne son nom à maints lieux, en est le plus célèbre.

La discussion cette fois-ci s'est orientée vers la justice qu'il décrit comme favorables aux plus riches et souvent racistes des Etats du Sud : Floride, Texas, Oklahoma, Virginie du Sud, Mississippi¹⁶⁹ ...

Par ailleurs, il nous indique que - d'après une statistique officielle relatée au cours d'une émission télévisée - 23 millions de personnes, sorties de high school (école secondaire - lycée), sont quasiment illettrées.

La faute en incomberait à la spécialisation du système scolaire orienté vers un enseignement "à la carte" par unité de valeur.

Chez notre amie Ethiopienne Macki, où nous sommes retournés, Tanagne, une autre Ethiopienne nous a décrit sa propre expérience du racisme dans un cours de formation professionnelle à « l'Electronic Data System Corp », consistant en l'impossibilité pour elle d'être informée à temps sur toutes les activités, possibilités d'hébergement, contrairement aux blanches, aux mauvaises plaisanteries du professeur sur son nom, sa chevelure crépue, sa lenteur...

En regardant la télévision, nous avons assisté à l'explosion en direct, d'une bombe de forte puissance dans un casino du lac Tahoe (Nevada), les autorités du casino ayant refusé de verser la rançon de 3 millions de dollars exigée par des gangsters...

La bombe ayant été découverte mais n'ayant pu être désamorcée à temps, les journalistes se sont contentés d'assister et d'enregistrer l'événement _ une explosion en direct ...

Auparavant - toujours en direct - nous avons eu droit au suicide d'un désespéré, du haut d'un gratte-ciel.

Le même soir, sur CBS, nous avons une émission rétrospective avec en direct des événements de Miami (Floride) : scène de deux jugements par des jurés blancs de policiers meurtriers de Mac Dufy (homme d'affaires et philanthrope noir), Interview de la famille de Mac DUFY avant et après les jugements, scène des émeutes noires ayant fait 18 morts suite au premier jugement inique ayant débouché, contre toute évidence, par un non-lieu. Nous y avons appris le nombre de brutalités exercées par les policiers blancs envers les noirs et ayant été à l'origine des émeutes et l'existence de la vente libre d'armes, dans la plupart des Etats du Pays.

Cette émission, qui se voulait objective, avait due être suivie par beaucoup de blancs, autant que de noirs.

Le lendemain, sur la suggestion de Tanagne, nous sommes allés nous rendre compte sur place en visitant le quartier noir le plus pauvre de la région, à l'est d'Oakland.

Les maisons sont plus petites que celles des quartiers des classes moyennes, situées à côté de ce quartier, à l'Est de Mac Arthur Avenue, mais elles sont peintes et soignées.

Devant la plupart, sont garées de grosses voitures, les unes mal entretenues, les autres luxueuses¹⁷⁰.

En prenant le bus 57, qui longe Mac Arthur, nous avons vu des maisons assez pauvres, à la peinture écaillée, mais n'avons pas rencontré de bandes de noirs comme on nous l'avait prôné.

Nous sommes passés devant un hangar de béton, peint en blanc sur le fronton duquel était disposé une grande pancarte, sur laquelle on pouvait lire "Hell Angels" (les Anges de l'Enfer), siège d'une redoutable bande qui fut importante vers les années 70. Dans ce quartier, nous avons vu des affiches du parti communiste américain appelant à l'instauration d'une dictature de la classe prolétarienne.

Nous avons rencontré une femme blanche, Institutrice dans une école primaire du quartier, qui nous accompagné pour en faire le tour, en nous parlant des nombreux cas sociaux et de l'alcoolisme favorisé par le chômage permanent, mais tout en faisant l'éloge de l'aide des communautés chrétiennes qui construisent des logements, des maisons de retraite dans ce quartier.

Cette dernière, nous a proposé ensuite de nous faire visiter sa maison qu'elle est entrain de vendre pour s'installer avec son mari, fonctionnaire, dans l'Etat de Washington, dans le Nord-ouest des Etats-Unis. Auparavant, elle nous avait fait visiter la mission catholique charismatique dont elle fait partie.

¹⁶⁹ Le Klux Klux Klang - organisation terroriste blanche, secrète et raciste, existe toujours dans ces Etats.

¹⁷⁰ Bien que surpeuplés, les immeubles noirs de Harlem sont souvent élégants malgré les dégradations. Tous les noirs possèdent une grosse voiture même cabossée.

Nous avons terminé ce tour, par la visite du temple Mormon d'Oakland, grand ensemble architectural, aux pyramides pointues, sobre et futuriste, situé au sommet d'une colline.

Pendant 2 jours encore, nous avons pu à nouveau nous promener dans San Francisco.

Nous avons vu China Town où vivent 55.000 Chinois, sur un espace réduit, étonnés par ses enseignes, journaux, magasins, en Chinois. Grant Avenue, centre de China Town, est bordée de lampadaires chinois et de maisons aux toits recourbés.

Malgré ces aspects et le fait de découvrir de petits hôtels miniatures confucéens - comportant la statue de Confucius dans certains restaurants, les habitants asiatiques de ce quartier ont pris le mode de vie américain : grosses voitures, maisons individuelles dans la banlieue de San Francisco.

Nous avons mangé dans un restaurant chinois, une cuisine différente de celle qui est servie en France et nous a coûté 3 \$ par personne.

Nous n'avons pas eu le temps de nous rendre au musée de cire chinois qui comporte de magnifiques costumes de mandarins et de la Cour Impériale.

Nous avons flâné le long des rues de China Town pour contempler l'art traditionnel chinois : jolies statues de jade, de quartz rosé, etc. ... porcelaines venant de Chine communiste et les bijouteries.

L'affichage des articles était en Chinois et Anglais. Les rues de ce quartier étaient noires de monde, en majorité des asiatiques.

Nous avons pu voir aussi le centre commercial japonais, situé dans le quartier japonais, dont certaines maisons en bois imitent, celles traditionnelles du Japon. Dans ce centre, froid, commercial, d'allure peu japonaise par l'architecture, quelques souvenirs étaient à remarquer : magnifiques porcelaines japonaises et costumes de Samouraïs.

Malgré les milliers de parcmètres de San Francisco, aucune place le long des trottoirs de Fisherman Wharf n'étaient libres. et après avoir tourné longtemps, nous avons dû nous garer dans un parking pays privé assez coûteux (2 \$ l'heure). Fisherman Wharf - malgré son port et ses maisons de pêcheurs restaurées, ne ressemble plus au petit village de pêcheurs, pittoresque, accueillant sa marée de crabes chaque matin dans la brume étincelante de soleil, au sol couvert de bouillie de crabes, décrit par Max Paul Fouchet dans ses récits de voyage.

La foule de touristes envahie maintenant ses rues et les cafés, boutiques de pêcheurs, sont devenus restaurants luxueux de poissons, innombrables échoppes de médiocres souvenirs, farces et attrapes et de tee-shirts personnalisés avec son propre portrait.

Deux musées de l'étrange, le Wosley et le Guinness muséum, présentent des objets étranges et des récits .. .auxquels on peut croire ou non.

Accosté à un ponton, un vieux Cap-Hornier à voile, est maintenant transformé en musée.

Seuls des étals nauséabonds de crabes, rappellent le Fisherman du passé.

Au large de la côte, l'île d'Alcatraz semble toute proche.

Deux anciennes usines, l'une de chocolats (Ghiradelli Square), l'autre de conserve de fruits (Thé Cannery), dont les architectes ont eu la sage idée de garder les murs extérieurs, sont transformées en un superbe centre commercial. On s'y promène entre terrasses fleuries, boutiques modernes, restaurant décontractés, débits de boissons (le café étant le plus original d'entre eux), saltimbanque animateur...

A côté, se trouvent un musée maritime et une place où des groupes musicaux viennent jouer.

Nous avons monté Russian Hill pour descendre Crookedest Street aux multiples bégonias rosés. De loin nous avons aperçu la tour du télégraphe qui signalait - il y a longtemps - l'arrivée des bateaux.

Le lendemain, nous avons visité le musée du cable-car, sorte de tramway datant de 1878, tiré par un câble sous terre, à la vitesse de 14,4 km/h, qui escalade encore quelques collines de San-Francisco. Le système de traction de cette célèbre relique, est très simple : un câble circule dans un tuyau fendu, dont la fente apparaît au niveau sol, entre les deux rails

du chemin de fer. Du tramway descend une plaque métallique plate qui coulisse verticalement dans la fente. Cette plaque est terminée en son extrémité intérieure par un « V » denté, qui peut s'appliquer sur le câble. Le tramway est entraîné par le câble dès que la plaque en "V" a été descendue vers le bas par une manette à main, jusqu'à s'appuyer sur le câble. Les câbles, quant à eux, sont entraînés par un unique moteur électrique situé dans le musée du cable-car. Pour freiner, des patins actionnés par une manette à main, descendent sur les rails.

Dans le quartier des affaires aux gratte-ciels peu originaux, sauf celui de la Bank of America, nous nous sommes rendus au

Musée de la Well Fargo et du Pony Express - contenant des reliques des compagnies, des pépites d'or et une diligence, dans l'immeuble de la banque du même nom qui est maintenant la 5e du Pays.

Nous avons enfin visité l'hôtel HYATT REGENCY, un immeuble ultra-moderne pyramidal, creux, comportant une place Intérieure avec square, sculpture moderne, rivière artificielle, café, balcons intérieurs avec jardinières et ascenseurs transparents circulant le long de ces balcons, et surmonté par un restaurant tournant, permettant d'avoir un panorama Intéressant sur la baie de San Francisco et le quartier des Affaires.

Mon seul regret fut de ne pas avoir eu le temps d'aller contempler les "ladies", maisons victoriennes, en bois, survivantes du terrible tremblement de terre de 1906, dont chaque San-Franciscain est fier.

Beaucoup sont appelées "pain d'épice" à cause de l'accumulation des détails ornementaux. Un maison de style de 5 pièces, en ton état, dans un quartier résidentiel, vaut au minimum 800.000 F.

Leurs façades se repeignent tous les dix ans et il faut compter entre 7.000 et 20.000 F de frais de peinture par un peintre spécialiste.

Notre départ pour la France fut émouvant.

L'avion survole le soir la couche nuageuse qui stagne en bordure de côte et qui déferle vers l'intérieur des terres la nuit, le lac Tahoe et la chaîne des montagnes rocheuses. C'est la dernière vision que nous emportons.

Le service de la ligne (une compagnie Intérieure) fut excellent et l'on offrait même les casques gratuitement pour l'écoute de la musique. Pour fêter ce beau voyage, à notre retour avec Bernard, nous avons eu droit à un grand repas offert par des amis.

Benjamin LISAN

ELEMENTS DE REFLEXION DE L'AUTEUR SUR LES USA

a) Sur le patriotisme :

La tradition basée sur la révolution américaine (bataille d'indépendance et de rédaction de la constitution américaine avec Benjamin Franklin et Thomas Jefferson), avec celle de la *Guerre de Sécession*, est un trait de l'éducation et de la culture américaine.

L'aide aux pays européens libéraux (France, Angleterre), contre un régime dictatorial (Allemagne bismarkienne ou hitlérienne) est présente dans la mémoire américaine.

L'idéologie "l'Amérique apportant la liberté et ses inventions" est encore très forte ici, bien qu'ayant un peu chancelée avec l'échec vietnamien, le Chili et l'Iran.

Le fait d'être citoyen du pays le plus riche du monde et le plus puissant économiquement, contribue à la fierté que ressent l'américain moyen.

Les journaux par tradition ou par intention voulue (afin de soutenir le gouvernement ou certains intérêts privés) contribuent à renforcer ce sentiment.

L'américain naturellement religieux a tendance à y voir une protection divine sur les U.S.A. : "*God Bless America*"

b) Sur le bas niveau des prix :

Celui-ci pourrait s'expliquer par le haut rendement des usines aux USA due à un effort de modernisation continue,

Par des réinvestissements importants, (contrairement aux industriels français qui mettent souvent une partie des bénéfices dans des biens non productifs - compte en banque en Suisse, châteaux, tableaux etc. ... - surtout en période de crise).

L'idéologie de la réussite sociale, dispensée par la publicité incite les Américains à gagner plus d'argent en augmentant leur rendement.

Le complexe d'être riche n'existe pas ici.

c) Sur le déséquilibre psychologique des Américains :

Je commencerai pour traiter ce sujet par une anecdote. Un ami faisant du stop aux USA (pendant les vacances) fut pris par une Américaine qui l'invita chez elle, dans son joli ranch avec piscine. Au bout d'une semaine, l'américaine lui a fait savoir que ses deux jeunes filles étaient amoureuses de lui et qu'elle lui proposait de se marier avec l'une des deux.

Les Américains font beaucoup de choses assez incroyables : sauter en parachute du haut des montagnes du Yosemite, franchir un canyon avec une moto munie de fusée etc. ...

Ces deux exemples avec ceux du texte précédent illustrent certains aspects de déséquilibre qu'il me semble avoir relevé chez les Américains.

Cela serait susceptible d'être expliqué :

- par le facteur tradition : beaucoup d'ancêtres immigrants ont fui leur pays d'origine, à cause des persécutions et du sentiment d'être mal dans sa peau par rapport à un pays donné - juif, Irlandais, Italien, Russe, Tchèque etc. ... — Ce sentiment pourrait par des phénomènes de perpétuations culturelles, subsister.

- par le facteur éducation : à cause de l'idéologie de liberté, les mères américaines ont voulu très tôt - d'ailleurs dans ce pays eurent lieu les premiers mouvements des suffragettes — se libérer des contraintes de l'éducation, en obligeant les enfants à se débrouiller très tôt . Nous savons maintenant — par la psychologie et les travaux d'éthologie de Konrad Lorenz — que le manque d'affection maternelle dans la prime enfance, crée chez les enfants des déséquilibres psychologiques.

Ce déséquilibre contribue à pousser les Américains vers l'inventivité et la recherche de voies et de nouveaux modes de vie - bouddhisme ZEN, sectes, sciences, changements fréquents des lois sur tel ou tel domaine - permission ou prohibition de l'alcool, permission des mariages homosexuels, interdiction ou permission de la drogue, accroissement ou restriction de l'immigration, suppression ou rétablissement de l'armée.

Ce déséquilibre chez les Américains pourrait être compensé par la foi religieuse qui pourrait avoir une influence bénéfique lorsqu'elle contribue à faire « le bien ».

d) Sur la force de la religion :

Deux ou quatre facteurs y contribuent :

- la tradition perpétuée dans la constitution américaine - "*in God we trust*" - par l'éducation, par le patriotisme ayant présidé à la création des USA.

- par les abattements sur les impôts — tradition anglo-saxonne — en versant l'argent aux églises contribuant à l'enrichissement et à la force de ces dernières .

- par la concurrence entre les multiples églises ayant prospéré aux USA, en raison de la liberté.

- par le déséquilibre affectif des Américains (voir plus haut).

e) Sur le bas niveau culturel des Américains :

C'est une énigme pour moi : peut-être est-ce dû aux nombreux illettrés ayant constitué la culture Far West qui survie ici, bien que la culture de ceux qui ont fondé la constitution américaine fut élevée.

A mon avis, cela doit être due à l'influence négative des puissances financières privées - entreprises - Celle-ci modèle l'éducation à l'école en fonction de leurs besoins en gens spécialisés et pas trop cultivés.

f) Sur la faible pénétration du marxisme ici :

Cela est due à la force du capitalisme traduite par la société de consommation contribuant au bien-être matériel, donc à l'acceptation de ce système par les américains.

Un autre facteur est l'idéologie de réussite sociale - entretenue par le capitalisme et l'exemple de nombreux self made men.

La puissance financière des sociétés privées contribue à modeler l'idéologie américaine sous prétexte de liberté.

Un autre facteur moins visible est celui de la religion - naturellement conservatrice d'ailleurs - opposée à l'athéisme marxiste,

g) Sur le déséquilibre entre groupes de pressions économiques :

La puissance des sociétés privées est considérable par leur richesse . Cette puissance agit dans le sens d'une ultra libéralisation de l'économie - liberté d'action considérable des sociétés privées - et d'une formation de l'opinion dans le sens du libéralisme par l'intermédiaire :

1) Du financement des partis :

Les deux partis en présence étant financé de manière importante par les sociétés privées sont obligés de tenir compte de l'opinion de ces dernières.

Cette liaison entre partis et sociétés privées, explique la couverture dont ont pu bénéficier certains agissements des industries privées américaines à l'étranger¹⁷¹.

2) Par la tentative de mainmise du privé sur certains secteurs d'état :

Cette puissance peut agir encore plus loin dans le sens de la sauvegarde de ses privilèges par n'importe quel moyen. Tel fut l'exemple de la collusion de la C.I.A. et des compagnies pétrolières texanes liées de manière indirecte à la Mafia¹⁷².

3) Par le contrôle financier indirect des moyens d'informations :

Beaucoup d'actions de chaîne de télévision privées et de journaux appartiennent à de grosses compagnies. La relation entre les médias et le privé, pourrait peut-être expliquer cette autosatisfaction de la presse (et donc de l'opinion) sur la politique extérieure du pays, cette minimisation dans les journaux des agissements des USA dans le monde.

h) Sur les moyens de résoudre ce problème :

Pour rétablir l'équilibre de pression entre groupes de pressions, il y a plusieurs moyens :

- une réduction extérieure de la puissance du groupe de pression le plus important (dans le sens de l'égalisation avec les autres) - Par l'augmentation des contrôles des lois anti-trust (et par le renforcement de ces lois). - Par une obligation d'un pourcentage de financement populaire des partis. - Par des lois empêchant le contrôle par un groupe de plusieurs moyens d'informations (démanteler l'empire de presse Hearst par exemple).

- Par la division des sociétés en renforçant la concurrence.

- une augmentation du renforcement de la contre réaction interne du groupe et pression sur ses actions : En augmentant la propagande interne morale des Etats-Unis par un renforcement des abattements d'impôts, suite au financement d'une association charitable ou d'une église.

i) Sur l'avenir des U.S.A. :

Ici les grands penseurs, en raison du niveau culturel, ne sont pas légions. Cela contribue à un manque de maturité des politiciens américains, par exemple sur le plan énergétique (voir club de Rome, et étude sur ordinateur du CEA)¹⁷³. Une crise pourrait donc survenir en 85.

D'un autre côté, les U.S.A. peuvent se rétablir rapidement en raison de leur puissance industrielle.

L'image de marque des Etats-Unis dans le monde – à cause des agissements du gouvernement et des sociétés privées (qui sont liés) à l'étranger - continuera à se dégrader pouvant accentuer la crise économique¹⁷⁴, mais de façon limitée à

¹⁷¹ I.T.T. au Chili (lire I.T.T., l'état souverain), L'United Fruit en Amérique centrale.

¹⁷² "400 000 dollars pour tuer Kennedy à Paris" Julliard. "C.I.A. complot et assassinat" Alain Moreau (Stock). On pense maintenant de source officieuse que Kennedy fut assassiné par la C.I.A., à cause de la réorganisation qu'il y effectuait - suite à l'affaire de la baie des Cochons et pour y faire cesser la liaison Mafia-C.I.A. au sujet de l'affaire cubaine, puis à cause de la lutte qu'il avait engagé contre la Mafia et les monopoles de sociétés pétrolières.

¹⁷³ "Bulletin de conjoncture économique du C.E.A." Service de Documentation Générale, C.E.A. Saclay.

cause de la dégradation parallèle de l'image de marque de l'U.R.S.S. - qui commencera à se faire lorsqu'elle ne sera plus capable d'empêcher de filtrer l'information sur sa situation intérieure, comme sur celle des pays marxistes aidés militairement par elle.

D'un autre côté, dans la crise, les Américains auront peut-être le réflexe religieux (90 % des Américains sont croyants), donc il n'est pas à exclure une augmentation de la propagande morale interne aux U.S.A. l'obligeant à mieux agir dans le monde (donc en contrecoup pouvant contribuer à restaurer l'image de marque des U.S.A. à l'étranger). Il n'est pas certain dans ce cas, avec un phénomène religieux irrationnel que l'idéologie américaine soit remise en cause¹⁷⁵.

Personnellement, sauf guerre mondiale - provoqué par un encerclement du Golfe Persique, par l'U.R.S.S. - je pense que le système américain malgré une crise grave à venir, pourrait s'entretenir longtemps.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE :

(1) Tocqueville "De la démocratie en Amérique", 1840, ... Toujours bon à relire.

(2) Max Paul Fouchet, Voyages.

(3) "Dans le ghetto", Editions sociales. Sur la condition noire et le racisme aux U.S.A.

(4) "La vie américaine", Geneviève d'Haucourt, Coll. "Que sais-je", PUF.

(5) Guides : 1. "USA en jean", Hachette.

2. "New York en jean", " .

3. Guide bleu "San Francisco et la Californie du Nord".

4. "USA pratique", Marie Bénédicte Alizon, " .

(6) "Dans la peau d'un noir", John Howard Griffin, Gallimard, 1961.

Témoignage, datant un peu, d'un journaliste blanc qui a pigmenté sa peau pour connaître ce que ressent un noir dans les Etats du Sud.

PRIX TRES BAS DE NOTRE VOYAGE, PAR PERSONNE :

Billet de train jeune de moins de 26 ans - BIGE-WASFEL - A.R. PARIS - BRUXELLES - PARIS	124 F
Billet d'avion A.R. (Charter) BRUXELLES - NEW-YORK – BRUXELLES toute agence de voyage	2095 F
Billet de Car Greyhound, tarif spécial pour étrangers, NEW-YORK - SAN-FRANCISCO direct (toute agence)	541 F
Location d'une voiture (1 semaine ; 115 \$, 1000 milles gratuits + 10 c, supplémentaires le mille : pour 1800 Km). Par personne. Location sur place à San Francisco et retour à San Francisco.	320 F
Nourriture, logement, divers	1000 F
TOTAL (donc un voyage de 3 semaines à très bas prix)	4000 F

ANNEXE AU SUJET DES NOIRS :

- 100 noirs élus de la nation (1954), 4500 (1980) - c'est-à-dire 1 % des postes en 1980.

- 5 % des noirs votent dans le Sud (en 1940), 65 % en (1978).

- En 8 ans (1967-1975) le revenu a plus que doublé. Mais à Miami, il ne dépasse pas 2400 F. Le blanc dispose de 60 000 F.

¹⁷⁴ On pourrait supposer que des alliés des U.S.A. soient renversés par des gouvernements progressistes (en Amérique latine et Corée du Sud). Donc que certains marchés réservés n'existent plus provoquant des difficultés d'approvisionnement des U.S.A.

¹⁷⁵ L'américain moyen se disant "Nous sommes punis par Dieu car nous nous sommes trop enrichis malhonnêtement".

- 48 maires noirs en 1970, 170 en 1980 dont 130 de grandes villes. Il y a 2117 villes aux USA de 10 000 à 1 million d'habitants.

- On évalue à 12 millions le nombre de travailleurs clandestins mexicains et portoricains. Magazine "peuples du Monde" N° 133, Juillet-Août 1980.

7 URSS 1982

VOYAGE EN U.R.S.S.- Août 82

Par B. LISAN

Parti par vol Aeroflot, dans un Iliouchine, qui était aussi vaste qu'un Airbus.

A la douane j'ai été fouillé jusqu'aux vêtements. Tous les objets de chaque touriste étaient passés aux rayons X. Un jeune congolais, avec lequel je me suis lié d'amitié par la suite, et qui portait deux valises de vêtements féminins, pour sa future femme résidant à Leningrad, se les ai vu confisquées pour des motifs futiles. Finalement, réclamant ses valises plus tard en menaçant de faire un scandale international en faisant jouer des relations importantes à Leningrad (où il avait été étudiant pendant 5 ans) il a pu obtenir, ...le retour, par avion, de ses valises ... en France !

Pour tout le groupe, la fouille a duré plus de trois heures!

Le secret

Plus de 40 ans après, je peux enfin révéler le secret de ce retard de 3h.

Comme je l'ai expliqué dans mon premier compte-rendu de voyage en URSS, en 1980, j'avais rencontré Boris, un refusnik. Alors, ce dernier m'avait demandé de lui écrire, en lui envoyant régulièrement des lettres en recommandé avec A/R [dans le cas contraire, elles seraient systématiquement perdues], voire de lui téléphoner, même si le maintien de cette correspondance allait lui attirer des ennuis avec les autorités soviétiques. Il m'avait même demandé de revenir quand je le pourrais. J'ai tenu ma promesse. J'avais échangé, avec lui, durant deux ans, par courrier et au téléphone (même régulièrement, le son de sa voix au téléphone subissait des oscillations, puis diminuait lentement, jusqu'à devenir inaudible). Comme nos échanges étaient assez neutres, je ne savais pas qu'ils étaient les ennuis, qu'il avait pu subir durant ces deux ans. Comme je lui téléphonais régulièrement, notre relation et amitié étaient parfaitement publiques, au regard de la police secrète, le KGB. Était-ce prudent ? Je ne le savais pas. Je ne faisais que suivre sa consigne.

Finalement tenant ma promesse, je suis retourné en URSS, en 1982.

Je décidais d'emporter avec moi, trois Bibles, dont une en russe, et un catalogue de la Redoute, dont tous les Russes sont friands.

Auparavant, j'étais allé voir la « *Bibliothèque Juive Contemporaine* » (BJC), pour tenter de me faire aider. Mais, ayant appris que j'étais chrétien et non juif, elle ne semblait plus disposée à m'aider.

Arrivé au passage des douanes, à l'aéroport de Leningrad, je me suis rendu compte qu'un groupe de policiers ne cessait de me suivre du regard (et ce n'était pas de la paranoïa, de ma part). Je changeais de file et ce groupe immédiatement changeait de place. Donc, j'ai vite compris qu'ils allaient me « cueillir ». Après avoir franchi, les douanes, ils se sont saisis brutalement de moi et de mes bagages. Je me suis retrouvé dans une pièce, sans fenêtre, au sous-sol, entouré d'une dizaine de policiers, dont une femme qui parlait français et servait de traductrice. Ces policiers, certainement, pour me faire peur, avaient balancé mes bagages, sans ménagement, au travers la pièce, et m'avaient obligé à me déshabiller totalement, en ne pouvant conserver que mon slip sur moi. Les policiers fouillaient minutieusement tous mes bagages, mes vêtements, mon portefeuille, tandis que la policière traductrice m'interrogeait sur les raisons de ma venue en URSS.

Pour la première fois de ma vie, j'ai été envahi par le plus gigantesque et terrible sentiment de peur, ressenti dans ma vie, une peur totalement incontrôlable, au point que j'aurais pu « pisser dans mon pantalon » ou vendre père et mère.

J'étais atterré de constater qu'ils avaient saisi mes Bibles et surtout mon carnet d'adresse, qu'ils avaient photocopiés. Or j'avais eu l'imprudence d'y inscrire les coordonnées de Boris et de son épouse, Hélène, ainsi que celle de sa mère.

Pourtant, lors de mon premier voyage en URSS, un scientifique, qui dirigeait notre groupe de scientifiques, nous avait conseillé d'apprendre par cœur, les adresses des refusniks, que nous allions rencontrer, et de n'en garder aucune trace papier. Mais j'avais oublié ce conseil.

Heureusement, dans mon « malheur », j'avais une liste de dissidents, sur un papier minuscule, que j'avais dissimulé, le faisant tourner dans ma main, comme un prestidigitateur, tout le temps de la fouille, liste que les policiers n'ont jamais découvert.

Pour tenter de maîtriser ma peur, j'ai pris le parti de jouer à l'imbécile. Je racontais que j'étais ami avec Boris, en raison de nos relations scientifiques. J'ai tellement joué au con, qu'ils ont considérés que j'étais stupide et inoffensif et ont décidé de me relâcher. Me précisant que je n'avais le droit qu'à avoir qu'une seule Bible, avec moi, durant mon voyage, ils m'ont proposé de garder une seule Bible, et j'ai alors gardé la Bible en russe. Ils m'ont laissé mon catalogue de la Redoute.

Cette expérience a été extrêmement formatrice. **J'ai compris que tout le monde n'est pas égal face à la peur et que tout le monde n'a pas les qualités d'un Jean Moulin, qui ne craque jamais face à la torture et, déjà, face à des menaces purement psychologiques.** Je suis ressorti de cette expérience, rongé par une terrible honte, qui a duré des années (honte de m'être surestimé, honte d'avoir « vendu Boris », pour sauver ma peau, honte de mon imprudence, en ayant emporté mon carnet d'adresse.

Voulant ne pas tenter le diable, j'ai décidé de ne jamais retourner en URSS (et même encore actuellement, de ne pas me rendre dans la Russie de Poutine, étant donné que, tout comme l'URSS, elle n'est pas un état de droit et, où, à l'inverse, règne l'arbitraire).

Nous sommes ensuite arrivés à l'Hôtel Europe à Leningrad, à la nuit tombée (10h locale) par temps froid et pluie fine.

Le lendemain, une forte pluie nous a accueillie à la sortie de l'hôtel et la température extérieure était de 16°, ce qui est peu pour un mois d'août.

Et partout la présence militaire que j'avais déjà remarquée et constatée, il y a deux ans. Accentué par le fait que les soldats, même en permission, ne peuvent quitter leur uniforme.

A noter qu'à la descente de la passerelle, notre avion était ceinturé d'un cordon de soldats.

L'après-midi, je prends un taxi pour me rendre à la première adresse d'un "refusenik¹⁷⁶", laquelle on m'avait donnée avant mon départ.

Mais (par précaution), je fais arrêter le taxi un bon nombre de numéros avant celui précisé. L'endroit est une zone de H.L.M à perte de vue, mais boisée de bouleaux et de peupliers(?) qui poussent de manière désordonnée dans les jardins et terrains vagues entre les bâtiments.

Comme je cherche l'adresse, je tombe sur un jeune militaire qui très gentiment me conduit à l'endroit indiqué. Ne trouvant personne, je dois rentrer ("bredouille" et déçu) et regagne l'hôtel par un trolleybus puis par un taxi.

Le soir, je crois avoir perdu ma feuille de change, et ma guide française, l'apprenant, est assez affolée.

Nous nous rendons chez le policier de l'hôtel qui après de grandes palabres, sur un ton grandiloquent, au téléphone avec les autorités, nous dit que nous devons nous rendre tout simplement à la milice le lendemain.

Finalement, le lendemain matin je retrouve cette feuille, ce qui rassène le guide et m'évite des démarches, sans doute, longues et fastidieuses.

Dans la soirée je tente d'appeler Boris au téléphone, mais le téléphone marche très mal. Je remarque que dans ce pays où le téléphone est automatique il faut quand même donner son propre numéro, lorsqu'on appelle une autre province.

Le lundi, j'accompagne mon ami congolais qui m'emmène au Palais des mariages et à la maison des étudiants où l'on peut trouver une personne qui facilite toutes les démarches administratives dans ce pays.

Je suis étonné du nombre de papiers que doit remplir cet ami (congolais)

Dans cette maison des étudiants, la propagande _ par affiches, brochures gratuites ... _ est omniprésente.

¹⁷⁶ Un citoyen de l'Union soviétique qui s'est vu refuser l'autorisation d'émigrer, en particulier une personne juive interdite d'émigrer en Israël. Cf. [https://fr.wikipedia.org/wiki/Refuznik_\(URSS\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Refuznik_(URSS))

Au palais des mariages, j'ai pris deux photos de cortèges descendant l'escalier d'honneur au son du concerto N°1 de Tchaïkovski.

L'après-midi, nous sommes allés visiter Petrodvorets [ou Palais de Peterhof], le palais d'été de Pierre Le Grand ... Le "palais aux mille fontaines". En fait le parc en comporte deux cents, alimentées naturellement par des sources.

Nous avons traversé ensuite un grand quartier de H.L.M avant de nous rendre au château. J'ai noté d'importants marécages bordant la Baltique le long de notre trajet.

Des Seize (je crois?) palais des grandes familles nobles du temps des tsars, il n'en reste que très peu en état; certains transformés en Instituts, d'autres en ruine, depuis l'offensive nazie.

Je ne parlerais pas plus de Petrodvorets, cité, détaillé dans toutes les brochures touristiques et dans les nombreux guides de Leningrad.

Je dirais simplement que ce palais fût entièrement détruit durant la dernière guerre, a été entièrement reconstruit (de A à Z!) tout comme le palais de Pavlovsk, qui a été décrit dans mon précédent compte-rendu de voyage.

Le soir, je me suis rendu aux ballets sibériens. Ils ne sont pas proprement dits folkloriques mais plutôt modernes, même parfois d'un "avant-gardisme modéré".

La nuit, je me suis dirigé de nouveau à l'adresse où je m'étais déjà rendu sans succès. Cette fois-ci j'emprunte le métro qui a été construit par les Français, à une grande profondeur. Cela s'explique par le sous-sol marécageux sur lequel repose la ville.

Je trouve enfin le "refusenik" que je désirais voir. Tout d'abord méfiant, il me fait parler, puis me reçoit alors avec beaucoup d'amabilité. Il me raconte alors son "histoire".

En mai 1979 il demandait un visa pour Israël, ce qui a provoqué, en juin de cette même année» la perte de son emploi.

Depuis trois ans il effectue de petits travaux mineurs. Actuellement, pour l'été, il s'occupe de distribuer des coupons de transport en commun aux entreprises.

Au début de sa vie de refusenik, il avait deux correspondants, l'un Israélien, l'autre anglais. L'un d'eux lui avait d'ailleurs envoyé une invitation. Puis sans aucune explication, il n'a plus rien reçu d'aucun de ses correspondants. Il m'a demandé alors de recontacter, de sa part, le correspondant qui l'avait invité.

Sa femme était au lit, souffrant d'une rage de dents, mais très courageusement n'en a rien fait savoir et a discuté avec nous avec beaucoup de gentillesse, après avoir préparé du thé.

Leur fils est étudiant dans une école d'Ingénieurs concernant les Chemins de Fer. Pour l'instant il n'a pas été inquiété, ce qui est rare.

Pour partir le mari m'a aidé à regagner mon hôtel en hélant un des nombreux taxis clandestins (voitures civiles) qui sillonnent la ville la nuit.

Devant l'hôtel j'ai été témoin d'une scène étrange: un jeune homme, la tête ensanglantée, était entouré de policiers, tandis qu'une ambulance attendait un peu plus loin.

Cette scène n'avait hélas certainement rien de spécial mais la maladresse du portier qui voulait détourner mon attention de celle-ci en me poussant dans l'ascenseur, contribuait bien au contraire à me poser des questions.

Le mardi, avec le groupe touristique, j'ai visité Saint-Isaac (?), une immense cathédrale, monumentale, à la décoration classique néo-baroque.

La "sensation" d'une scandaleuse richesse y persiste, malgré la disparition de son mobilier vers les années vingt, après l'expulsion des religieux ayant refusé de participer à la Révolution, par des dons réclamés par les soviets lors de la grande famine due à la guerre civile. L'église est devenue depuis un musée.

Je me suis souvent promené dans Leningrad et j'ai été très étonné du nombre considérable de chaussures de sport de style américain, des lunettes "Ray Ban" portées par deux tiers des gens alors que l'on sait que tous ces objets viennent en fraude !

Pour ma part, je soupçonne que tous ces arrivages ne sont pas dus uniquement aux touristes (vu le contrôle à la douane!) mais organisés à un échelon officiel.

L'après-midi, nous avons visité le Célèbre musée de l'Hermitage, un des plus beaux du monde. (Comme je l'avais déjà visité et que le récit de cette visite est déjà transcrit, lors de mon précédent voyage, je m'arrêterai là).

Le soir, je suis allé dans des librairies, j'ai eu l'impression qu'il y avait encore moins de livres qu'il y a deux ans mais encore plus de livres de propagande.

Je me suis amusé aussi à comparer le nombre de gens qui lisent dans le métro parisien, avec celui de Leningrad (hors heures de pointe), l'avantage allant à notre capitale. J'arrêteraï là ce genre de comparaison qui peut être entichée de subjectivité.

Par contre, ce qui n'est pas subjectif, c'est que les prix ont augmenté depuis deux ans et ne sont plus très intéressants pour le touriste. Le taux de change officiel étant 1 R pour 10 F.F

Après cette tournée des librairies, je me suis rendu à pied au musée de l'Athéisme mais l'accès m'en a été refusé en raison du fait qu'un étranger ne peut le visiter qu'en groupe touristique, m'a-t-on précisé.

Le soir, avec mon ami congolais, nous nous sommes rendus chez une amie de Ludmila, la future femme de celui-ci.

Cette amie possédait un joli appartement décoré avec un certain goût par rapport à la moyenne dans ce pays. Le papier peint était différent et choisi avec une certaine recherche—on le ressentait. Une petite chaîne HI FI et un piano étaient présents. L'ensemble était jeune et féminin.

Cette femme, d'environ 35 ans, célibataire avec une petite fille, nous reçus en robe de chambre. Elle s'était foulé la cheville et était en congé maladie.

Mon ami avait apporté une bouteille de Whisky et tous voulaient que je boive "à la russe". Mais poliment j'ai refusé. Je sais trop bien que cela est une plaisanterie que l'on réserve aux étrangers de passage !

Petit à petit, au fur et à mesure que la soirée s'avançait, la femme se montrait de plus en plus "affectueuse" avec moi. Elle me dévoila son désir de venir en France. Finalement elle me déclara qu'elle souhaiterait bien m'épouser. Ne me sentant aucun "atome crochu particulier" avec elle je m'esquivais aussi adroitement que je le pouvais. De plus, cette femme rêvait, car ce genre de démarches sont longues dans ce pays, comme je l'ai déjà dit.

Un ami, collègue de travail, m'avait affirmé, que si je voulais épouser une Russe. Il suffisait que j'en fasse part à une soviétique en lui précisant le type souhaité. Elle me ferait rencontrer, dans les jours suivants, une personne répondant à ma description!

Ce même ami m'a dit qu'il avait l'adresse d'une entremetteuse qui s'occupait de ce genre d'union de femmes russes avec des étrangers.

Pour revenir à Diana, c'est ainsi que s'appelait cette entreprenante soviétique- elle portait une croix chrétienne autour du cou. D'abord j'ai pensé que cela confirmait mes informations sur un renouveau religieux en U.R.S.S (j'en parlais dans mon précédent compte-rendu) et ainsi que me l'avait précisé mon ami congolais.

Mais j'ai appris par la suite que cela était un signe de coquetterie sans signification particulière, et l'on peut voir actuellement beaucoup de ces croix ou médailles de la Sainte Vierge orner la poitrine des soviétiques.

Toujours au sujet de Diana, mon ami congolais a eu une phrase très significative, selon lui -Staline et la guerre ont tué beaucoup de maris- ce qui peut expliquer le grand nombre de femmes non mariées en U.R.S.S.

Durant tout mon séjour à Leningrad, tous mes essais pour téléphoner à Boris¹⁷⁷ sont restés sans résultat.

Mercredi nous avons pris l'avion pour MOSCOU. Ici, il me faut rattraper une justice commise dans mon dernier récit en mentionnant que le service fourni sur les lignes intérieures n'était pas exceptionnel. En fait le service d'Air Inter est équivalent.

Nous sommes arrivés à Moscou sur un nouvel aéroport construit par les Allemands. Je dois préciser que mon ami congolais n'est pas arrivé par cet avion, mais le lendemain, pour régler cette affaire de valises.

L'après midi de ce mercredi, je me suis rendu dans le sud de Moscou, chez Boris, mais je ne l'ai pas trouvé.

Alors finalement je me suis rendu à l'adresse d'un refusnik très connu, Mr Braïlovsky. Actuellement en exil pour 5 ans, dans l'Ouzbékistan.

¹⁷⁷ Voir mon précédent récit de voyage en URSS en 1980.

Au moment où j'arrivais, sa femme était en train de faire des préparatifs pour aller voir son mari.

Elle m'a demandé de passer des photographies du mariage de son fils, puis finalement, peut-être par méfiance, ne me l'a plus proposé.

Par contre, elle a accepté un badge de Solidarnosc et une cassette que j'avais apportés.

Elle m'a signalé l'adresse d'un refusnik à aider.

Après lui avoir téléphoné, ce dernier m'a donné rendez-vous, place Smirnov, à côté de l'Hôtel Metropol où j'étais descendu.

Un inconnu s'est assis à côté de moi, dans le métro, en me disant "Pardon" en français.

Surpris, je lui ai répondu en français puis en anglais et une conversation à bâtons rompus s'est engagée.

Il a commencé par m'affirmer qu'il était sibérien puis par m'avouer qu'il était du Birobidjan, Etat juif de l'Union soviétique, situé à la frontière de la Mandchourie.

Il m'a raconté, avec une certaine complaisance, comment Staline avait envoyé (exilé, concentré) les juifs dans cet Etat et comment. Oh surprise, les juifs installés dans cette terre ingrate, eurent l'interdiction de pouvoir repartir.

Il se dit Balouche¹⁷⁸, par sa mère, et juif, par son père. Un soi-disant médecin, ayant accompli son service en Afghanistan et avait séjourné en Pologne.

Ses gestes étaient modérés (mesurés) mais peu sûrs(?). Il remplissait lentement sa pipe tout en parlant vite.

Il parut surpris quand le dissident avec lequel j'avais rendez-vous, arriva.

Au cours de ma conversation avec ce "judéo-baloutche", je restais très poli mais méfiant. Je le plaignis sans trop m'engager, en lui disant "Comme cela a dû être dur" au sujet de son service militaire.

Cette personne me semblait être un affabulateur ou un provocateur. Deux jeunes,(assis) à côté de moi, m'avaient demandé si je n'avais pas des jeans et des chaussures de sport américains.

Cet incident m'en remémore d'ailleurs un autre, survenu ce même jour dans le métro. Un jeune homme vêtu d'un blouson et pantalons blancs, et d'une chemise rouge, me voyant un peu désorienté, m'aborda en me demandant s'il pouvait me renseigner. Il me déclara être étudiant en Beaux Arts, me montrant un livre sur un musée de Moscou.

Finalement en vint à ce qu'il avait repéré dans mon sac plastique : les cassettes magnétophones que j'apportais à Boris. A partir de ce moment, cet interlocuteur (?) se révéla très insistant, voulant m'acheter tout ce que j'avais sur moi. Ayant peu envie de l'avoir sur mon dos et besoin de ne pas être suivi, je lui cédaï 12 cassettes.

Par ailleurs il me proposa un change particulièrement avantageux, 100 FF pour 40 roubles (le taux le plus élevé ayant été proposé à un Français de l'Hôtel étant de 50 roubles) Là encore, la prudence me recommandait de refuser.

Par suite d'une erreur, lorsque je me rendais à l'appartement de Boris, j'étais tombé, semble-t-il, chez un militaire. Ce dernier m'avait reçu froidement et on pouvait constater, dans cet appartement, identique à celui de Boris, un parquet vitrifié, un grand nombre de meubles laqués et foncés et même une chaîne HI-FI.

Pour revenir à l'épisode de mon contact avec le refusnik proposé par la femme de Boris, celui-ci me conduisit chez lui. Sa femme, une blonde bien "enveloppée", me serra la main avec beaucoup d'amabilité.

Ayant pris connaissance de l'incident du "juif sibérien" de la place Smirnoff, il me recommanda d'être très prudent, surtout après ce qui m'était arrivé à l'aéroport. J'étais certainement fiché depuis mon premier voyage en U.R.S.S, en raison de ma correspondance suivie avec Boris.

Mon hôte m'exposa sa situation : Refusnik depuis trois ans, il avait perdu son poste de professeur en cancérologie expérimentale, malgré la notoriété que lui avait apporté la rédaction de trois livres et d'une centaine d'articles scientifiques.

¹⁷⁸ Le Balouchistan est situé aux confins de l'Iran et de l'Afghanistan.

Il me demande alors de passer la frontière avec une cassette exposant sa situation et de l'adresser au Directeur de la 13ème conférence internationale sur le cancer, à Seattle aux U.S.A, cette conférence s'ouvrant 15 jours plus tard.

Ce qui m'impressionnait était l'énorme bibliothèque de la salle à manger par rapport à la pauvreté de l'ameublement.

Le lendemain j'eus de nouveau rendez-vous avec lui (Josif). Il m'emmena dans l'appartement de sa mère, une femme âgée. Celui-ci était particulièrement dénudé avec comme seules richesses, un poste de télévision et un vieux lit paysan, datant certainement d'avant la révolution.

Josif me remit alors la cassette, avec beaucoup de recommandations et d'inquiétude.

Le jour même, l'après-midi (du même jour) après une visite au musée Roublev, connu par ses icônes, je me rendis de nouveau chez Boris.

J'avais pu enfin le contacter par téléphone et le prévenir de ma visite. Il m'attendait depuis deux jours et célébra mon arrivée par une bonne bouteille de vin et un gâteau. L'ameublement de son appartement n'avait pas changé. Il était seul, Helen étant à la campagne et son fils aussi.

Il m'informa de la naissance, il y a deux mois, de son deuxième enfant, une petite fille. J'eus l'occasion de la voir, plus tard, à sa datcha.

Nous parlâmes longtemps ensemble, toute la soirée. Boris me renouvela, au cours de la conversation, ses opinions libérales et son soutien inconditionnel à Israël, et, en particulier, l'opération israélienne de l'été 82 au Liban.

Il m'a été dit plus tard, par un Français qui l'avait visité, que le K.G.B. était venu chez lui à la suite des activités (organisations de séminaires scientifiques) et qu'il avait l'interdiction de quitter la région de Moscou.

Cette information répondait peut-être à la question de savoir pourquoi tous mes essais de coup de fil pour les joindre avaient été vains.

Une autre information - Boris ayant un travail qui ne correspondait pas à sa qualification (Docteur en Maths et sciences) gagnait tout de même 190 roubles par mois ce qui semblait confirmer qu'il bénéficiait d'une situation spéciale (privilegiée) pour un refusnik.

J'ai supposé - mais cela n'est qu'une supposition - que Boris bénéficiait peut-être d'une protection occulte.

Le lendemain, je devais rencontrer Boris dans le métro et lui céder mon sac de cadeaux. Je trouvais qu'il prenait des risques en l'acceptant (recevant) au su et vu de tous. Il s'était équipé pour cela d'un sac à dos et d'un sac de voyage.

L'après-midi, mon contact suivant fut un ami de Boris qui avait aussi perdu son travail depuis trois ans.

¹⁷⁹Pour une raison inconnue, je me suis senti très mal à l'aise dans son appartement. Peut-être, croyant (pensant) être inquiet pour Boris, je fis part (communiquais) mon anxiété à cet ami. Celui-ci me rassura en me disant qu'il n'y avait rien à « craindre », lui-même ayant été pris par la milice à recevoir des livres d'un étranger (dont une histoire du peuple juif) et n'avait pas été inquiété outre mesure pour cela.

Sa femme me raconta la triste histoire de sa mère, mise en camp de concentration de la Kolima. De 1938 à 1948, ce pour avoir rédigé, à l'âge de 14 ans, une affiche publique pour protester contre l'abandon des enfants des Koulaks, déportés et condamnés à une mort lente, au moment de la grande famine des années trente. C'est ainsi que j'appris que "l'archipel du Goulag" circulait clandestinement en U.R.S.S.

Mes hôtes, au cours du repas qu'il m'avait offert, me demandèrent d'essayer de retrouver des parents enfuis en Occident, vers les années vingt.

Nous parlions bas car nous craignons que le téléphone, resté branché pour recevoir un coup de fil de Boris, puissent servir de moyen d'écoute pour le K.G.B. Mes hôtes me dirent que "*La voix de l'Amérique*" était maintenant plus écoutée, car plus sérieuse que vers les années 50. Vers 15h, Boris appela et m'indiqua un lieu de rendez-vous, situé à côté de la gare, duquel nous nous rendrions à la maison de campagne construite par son grand-père.

¹⁷⁹ La vraie raison était que mon visa m'interdisait de sortir des limites de Moscou. Or devant me rendre à plus de 40 km de Moscou, j'étais dans l'illégalité.

Nous partîmes ensemble dans un train de banlieue bondé et j'avais la consigne expresse de ne pas ouvrir la bouche (et de faire passer pour un sourd et muet, en cas d'incident, si un Russe tentait de m'interroger).

A environ 40 Kms de Moscou, nous descendîmes et marchâmes longtemps dans une forêt quadrillée de clôtures en bois entourant des datchas du même matériau.

Arrivés à la maison de Boris, nous rencontrâmes sa sœur qui ne parlait malheureusement aucune langue étrangère et resta ainsi en dehors de la conversation.

La maison était assez rustique avec de vieux lits en bois, taillés grossièrement à la hache. Il y avait une véranda, un poêle à bois, en briques, dans la pièce centrale, et aussi deux vieux fauteuils sculptés et effondrés, datant d'avant la révolution, et pouvant provenir du pillage d'un château.

La cuisine était située dans une petite bâtisse séparée. Dans la remise attenante à la cuisine, étaient entreposées des bicyclettes.

Boris me dit que cette maison avait été construite par son grand-père et que celui-ci y avait consacré toute sa vie.

Elle ne pouvait être utilisée en hiver, ses murs de planches n'étant pas assez épais.

D'après Boris, les autres maisons en bois voisines n'étaient pas toutes des résidences secondaires mais des habitations principales de travailleurs se rendant chaque jour à Moscou.

Le soir, après un repas frugal composé de potages et de légumes, des amis de Boris vinrent et discutèrent avec moi au sujet de la Franc Maçonnerie. Ils étaient vivement intéressés et m'apprirent qu'Alexandre 1er fut Franc Maçon.

Helen, à qui je disais mon étonnement devant la possibilité des jeunes de pouvoir écouter des cassettes de musique dans le train qui nous amena à la campagne me déclara que cela n'était pas prohibé et ajouta que cela devait être des jeunes sans culture. Cela en raison de la difficulté de trouver des cassettes, aussi difficilement que des livres et que par conséquent ne pouvant se procurer les deux, leur choix indiquait leur niveau culturel.

Elle me redemanda de lui envoyer des pointes lavables pour bébé, ce que je fis plus tard, les lettres qu'elles m'avaient envoyées à ce sujet, ne m'étant pas arrivées.

Après cette discussion, je décidais, par prudence, ne pas rester dans cette datcha isolée, pour la nuit.

Boris me raccompagna (à la gare) et me posa beaucoup de questions, sur ma vie, mon travail; il m'informa qu'un voyage équivalent au mien lui coûterait 7 fois son salaire! Il me transmit un message pour un Israélien qui l'aidait.

Dans le métro, je vis plusieurs personnes ivres mortes. Un policier avait tenté d'en relever un devant moi puis y avait renoncé. J'en vis aussi beaucoup sur de nombreux quais de gare. Je devais bien me rendre à l'évidence que l'alcoolisme, en Union soviétique, décrié par l'Occident, n'était pas dû à une mauvaise propagande mais une réalité, surtout observée un vendredi soir, alors qu'il n'y a qu'un seul jour de congé, en U.R.S.S, le dimanche.

Boris me serra chaleureusement la main et nous nous quittâmes. Il me réitéra son désir, quel que soit son "possible silence" que je continue à lui écrire et à le contacter. Il me demanda de revenir le plus tôt possible en U.R.S.S.

Le lendemain je visitais le Goum. Oh surprise, maintenant des bas à 7 roubles, du vin supérieur à 2 R, du Champagne à 7, et aussi des calculatrices simples en vente à 50 R. Trois queues étaient visibles, l'une pour des pull-overs très fins, de style occidental, une autre, pour du beurre et la dernière, pour de la saucisse (2 R 20 le kilo).

La queue pour la saucisse était la plus longue et des femmes se disputaient et criaient avec autorité devant les serveuses.

Des policiers regardaient la scène sans trop intervenir et étaient copieusement injuriés.

J'eus la possibilité, à la fin de mon voyage (?), d'assister à l'arrestation mouvementée d'un changeur au noir (de roubles) ceinturé par des miliciens en jeans et chemises à carreaux.

Sur notre retour à l'aéroport nous eûmes à subir trois barrages successifs - Bagages, passeports, portiques magnétiques. La cassette du cancérologue était portée par un vieux monsieur, Dr de son état, qui avait eu la gentillesse et le courage de bien vouloir s'en munir. Il fut inquiet un instant, par le détecteur de métaux, qui sonna à cause ... de ses bretelles métalliques, mais la cassette ne fut pas découverte.

C'est ainsi que se termina ce deuxième séjour en U.R.S.S.

Epilogue :

Après ma visite, destiné à voir Boris en 1982, et à cause probablement de mon erreur d'avoir emporté mon carnet d'adresse où le nom de Boris figurait, du fait que j'apportais des Bibles, ou du fait qu'il a maintenu notre relation coûte que coûte, Boris avait été exilé dans l'Ouzbékistan pour 1 an.

Ensuite, Boris m'a demandé de ne plus lui écrire.

Triste épilogue d'une amitié et aventure, de 2 ans.

8 Egypte 1984

COMPTE – RENDU DE VOYAGE EN EGYPTE du 27/5/84 au 3/6/84

(Ma seule participation à voyage organisé de toute ma vie).

Un voyage en EGYPTE fut proposé par le Comité d'Entreprise de la SODETEG-TAI, au début de 1984.

Nous partîmes d'Orly, le 27 mai 1984.

Au décollage un petit incident survint. Notre départ fut retardé en raison d'un problème de fonctionnement de l'ordinateur de bord de l'Airbus qui devait nous transporter: incident technique ... symbole de notre époque (!) .

Le service à bord fut assuré par un équipage très aimable et les hôtes de l'air étaient fort jolies. Les jeunes Egyptiennes, à l'égale de leurs modèles de l'Antiquité semble-t-il, c'est à dire les princesses et riches jeunes filles de l'ère pharaonique ou romaine, savaient fort bien s'apprêter et se rendre jolies.

En EGYPTE, les femmes vont nues-têtes si elles sont célibataires, ou couvertes d'un voile noir si elles sont mariées, mais restent toujours coquettes. Nous le constaterons tout au long du voyage ...mais j'anticipe.

A l'arrivée au Caire, une surprise nous attendait au passage de la douane : pas de contrôle pour la déclaration d'entrée de devises (d'ordinaire obligatoire dans ce pays) et pas de fouille.

Le journal égyptien de langue française "Le Progrès du Dimanche", distribué dans l'avion indiquait que des élections générales, les premières comprenant plusieurs partis, s'étaient déroulées ce dimanche 27 Mai, jour de notre arrivée, et ceci donc expliquait peut-être cela .

Concernant la politique actuelle, voici .ce que nous avons pu apprendre : Cinq partis étaient en présence et pour que chacun d'eux puisse avoir la chance d'être représenté à la Chambre des Députés, il fallait qu'il récolte au moins 8 des voix. Ce genre d'élections libres, est assez rare dans un pays musulman.

Etaient opposés au P.N.D. (Parti National Démocratique), actuellement au Pouvoir, auparavant parti unique :

- 1/ Le Néo-Wafd, un parti ayant existé vers les années 30, encore puissant, regroupant actuellement des tendances contradictoires : socialisants, frères musulmans, coptes.
- 2/ Le parti travailliste, de tendance socialisante.
- 3/ Le parti libéral, fondé par un homme d'affaires, sans aucune chance de réussir, n'ayant aucune assise populaire dans ce pays où la majorité de la population est assez pauvre.
- 4/ et un dernier parti dont j'ai oublié le nom.

En regardant les visages des Egyptiens, allant de toutes es teintes, du blanc rosé au bistre, jusqu'au marron havane, en tenues souvent sales, agglutinés et pressés sur les rambardes de sécurité bordant le couloir de sortie, je ne pus m'empêcher de me faire la réflexion suivante : "Dans quelle mesure ce peuple pouvait-il faire preuve d'esprit démocratique ? Ne redeviendrait-il pas de nouveau fanatique comme tant d'autres peuples musulmans, dès lors qu'il serait de nouveau dirigé par un guide messianique dans la lignée de NASSER ?"

Mais peut-être est-ce faire preuve des préjugés classiques dus à la culture occidentale concernant l'Islam que de juger sans vraiment bien connaître.

Notre guide du Caire (une musulmane évoluée, mais obèse - comme beaucoup d'Egyptiennes aimant les pâtisseries orientales, loukoums ... - (au visage fatigué) nous présenta les élections comme une libéralité du P.N.D. accordée à l'opposition Néo-Wafd. Elle ne semblait cependant pas se faire trop d'illusion quant aux résultats qui donneraient une large avance au P.N.D.

Ensuite, après ce tour d'horizon sur ces élections, elle nous a décrit le président SADATE comme un homme bien et honnête, ayant rétabli la prospérité économique après l'ère nassérienne. D'après elle, sous le président MOUBARACK, la situation économique semble stagner ou être moins brillante.

Elle nous dit qu'il y avait énormément d'Égyptiens pauvres, mais que tous mangent à leur faim, malgré l'énorme problème démographique du Pays et l'inertie des mentalités à l'égard de la contraception : un million de nouveaux-nés tous les 8 mois !

Le planning familial ne pénètre que dans les villes et dans les classes évoluées (moyenne bourgeoisie).

Dans le reste de la population, surtout chez les paysans qui constituent 65% de la population, les enfants sont considérés comme une richesse. En effet, ce sont les enfants qui, jusqu'à maintenant, par leur travail et les soins filiaux prodigués, assuraient les vieux jours de leurs parents. On cherche donc à avoir le maximum de garçons, c'est à dire des "bras" pour l'exploitation agricole, les femmes étant plutôt reléguées aux tâches ménagères.

Et l'un des aspects de cette mentalité, probablement dû à l'Islam est que « l'homme étant considéré comme supérieur à la femme » ... et « l'enfant mâle comme une fierté », une mère n'ayant eu que des filles, continuera à procréer jusqu'à ce qu'elle obtienne le (ou les) fils désiré (s)...

D'après le guide, cette idée d'une assurance vieillesse, dont le rôle est rempli par les enfants, est combattue par le Gouvernement qui, depuis le président SADATE, incite les gens à cotiser à des caisses de retraite.

La ville du Caire, de plus de 10 millions d'habitants, où quartiers riches et quartiers d'une pauvreté et saleté indicibles se côtoient, traversée la nuit de part en part, en 1 heure, est gigantesque. Une caractéristique de ce pays, poussiéreux, que nous allions découvrir, est qu'il est difficile de rester propre longtemps. Mais dans la nuit la saleté ne se voyait pas.

Nous traversâmes le riche quartier d'Héliopolis (où habite d'ailleurs le président MOUBABACK), constitué d'habitations ou de petits immeubles de deux ou trois étages maximum, entourés de vastes jardins.

A cette heure - 22 h - la circulation était assez fluide grâce à de nombreux toboggans construits un peu partout dans la ville. Dans les rues, les voitures aux phares blancs roulaient à droite.

Durant la journée, au Caire, aux heures de pointe, il n'est pas rare de rester 5 heures dans les embouteillages... La ville envisage de construire un métro et déjà une partie est en cours de réalisation (par un consortium franco-allemand) qui permettra de renforcer le réseau public existant : bus, tramway, trains de banlieue. Il n'y a pas d'arrêt de bus proprement dit : on hèle, on monte, on descend suivant les circonstances qui permettent aux bus de vous remarquer ou de s'arrêter.

Les feux-rouges ne sont guère respectés et à n'importe quelle heure de la journée les policiers réglant la circulation risquent à tout instant de se faire écraser (scènes que nous avons vues à de nombreuses reprises au cours de notre voyage). Comme en d'autres pays maghrébins d'ailleurs...

Les accidents, cependant, seraient assez rares, du fait de l'adresse des conducteurs égyptiens.

Nous avons tout de même vu le lendemain 2 camions renversés.

Des Immeubles se construisent partout, mais cela n'évite pas la crise du logement dont se plaignait notre guide, qui elle-même, en recherchait un.

Pour renforcer son affirmation, elle nous montre un bel ensemble d'immeubles de 15 étages et nous déclare que ces appartements sont réservés aux fonctionnaires de l'Armée. (Peut-être veut-elle nous indiquer par là que ce sont les privilégiés du Pays ?)

Sur les façades des immeubles du centre ville un grand nombre de réclames, peintes sur panneaux de bois noirs, signalent la présence des professions libérales.

L'Holiday Inn, l'hôtel où nous descendons est d'un grand luxe. Afin de développer son industrie touristique, l'Égypte s'est ainsi dotée de nombreux hôtels très luxueux, par rapport au niveau de vie du pays.

Le lendemain, notre groupe réparti dans 2 bus, se dirigea vers l'ensemble des pyramides de Gizeh, situé sur la bordure ouest du Caire, comprenant la pyramide de Chéops (ou de Kufu), celle de Mykérinos, celle de Khephren et le Sphinx.

La visite de l'Antique ÉGYPTÉ, commença enfin.

Descendus devant les monuments, nous sommes assaillis par les marchands, les changeurs de devises au noir, sous le regard indifférent de la "police touristique" (police, destinée, semble-t-il à régler les différents pouvant survenir entre touriste et marchand).

La guide nous avait Indiqué dans le bus que, si le change à l'hôtel est de 100 FF pour 11 livres égyptiennes (L.E.), par contre, au noir, nous devons exiger le change à 14 LE.

L'éventail et le choix des objets proposés aux touristes allaient des colliers en céramique bleue, en pierre dure (style cornaline), en graines, certaines ressemblent à de l'ambre, en passant par des jouets en forme de chameaux – cartes postales, feuilles de papyrus peintes imitant des peintures antiques têtes sculptées dans du calcaire, jusqu'aux cotonnades représentant des motifs antiques, mais aux couleurs criardes...

Le court temps qui nous est imparti nous permet seulement d'admirer le groupe de Gizeh, sans pouvoir le visiter de façon approfondie.

Nous nous dirigeons ensuite vers Saqqarah, le Complexe funéraire de Djéser et les ruines de la ville antique de Memphis, situés à 20 km au Sud du Caire.

Nous avons roulé dans la grande plaine fertile du Nil, couverte de champs, irrigués, coupée de grands canaux d'Irrigation Nord-Sud, rectilignes jusqu'à l'horizon et des haies de filaos, genre de conifères aux longues aiguilles fines, et parsemée de palmiers.

Sur ces plantations, on vit peu de tracteurs, mais encore beaucoup de paysans labourant à la houe tirée par un ou deux bœufs.

Pas de moissonneuses non plus, seulement quelques faucheuses. Le battage semble partout traditionnel : des bœufs traînent une masse en bois qui écrase la paille sur le sol et ensuite le mélange graine-paille est séparé en étant projeté dans le sillage du vent.

Quant au système de pompage de l'eau, il est rudimentaire, une roue métallique, plus aplatie qu'un camembert, disposée verticalement dans un trou rempli d'eau et comportant des aubes semblables aux cloisons des nautilus, est actionné par l'énergie des animaux. Souvent ces bêtes ont les yeux couverts.

Le pompage mécanique existe également. Il est répandu car l'essence ne coûte pas chère dans le pays : 1,50 FF le litre.

L'ÉGYPTÉ est un producteur, mais petit exportateur de pétrole (pétrole de la Mer Rouge et du Sinaï). Le faible coût de l'essence peut expliquer la prolifération des voitures dans ce pays. Par ordre d'importance numérique, semblent arriver en tête : les 504 ; suivent les Mercedes et les voitures japonaises.

La publicité est très présente dans les villes et sur les routes. Depuis SADATE le pays est retourné vers une certaine économie libérale. Beaucoup de publicités pour des produits américains : Coca-Cola, Pepsi, Seven-Up, Caterpillar, etc...

Il est à signaler un fait frappant, surtout dans les villes, c'est la présence de grandes affiches de cinéma, souvent peintes dans le style un peu naïf des affiches Indiennes.

D'après la guide, les Egyptiens sont grands amateurs de cinéma, malgré le prix élevé des entrées, relativement au niveau de vie. L'EGYPTE est même exportatrice de films. Le nombre de magnétoscopes par habitant, est le plus élevé du Moyen-Orient.

Les paysages champêtres de la campagne traversée donnaient souvent l'occasion de faire des photos pittoresques et pleines de charme : femme ou jeune enfant, en costume traditionnel, portant une cruche sur la tête, paysans au battage, bœufs actionnant une roue à aubes, cavalières montées sur leur âne, etc...

Les villages traversés, conservatoires du passé, pérennisent l'immuable. Seuls la mosquée et ses hauts-parleurs, les voitures et les inscriptions arabes, détonnent sur le fond de brique crue et de pauvreté biblique

Arrivés à Memphis, nous fûmes déçus, car il ne reste pratiquement aucun vestige de l'ancienne capitale, construite en brique crue. Elle a disparu progressivement, en raison de la construction d'Alexandrie dont le rayonnement éclipsa l'ancienne cité.

L'incurie de l'administration des Mamelouks favorisa, par leur mauvais entretien, la destruction des digues qui protégeaient la plaine, et Memphis des crues du Nil.

Un petit musée local a recueilli le plus grand sphinx d'albâtre monolithique d'EGYPTE et une statue encore plus colossale, en calcaire, de Ramsès II (entière elle mesurait 10 mètres de haut).

En repartant de Memphis, engloutie sous les tonnes de terre charriées par les crues successives du Nil, nous avançâmes vers le désert. Au loin se détachait la pyramide rhomboïdale de Dahchour.

Arrivés à Saqqarah, nous découvrimus le plus remarquable ensemble funéraire d'EGYPTE, restauré par un archéologue français J.P. LAUER. La pyramide à degrés au centre, est très impressionnante par sa taille.

On entre dans l'enceinte de la nécropole, enceinte formée par un mur à bastions et à redans, par une belle rangée de 40 colonnes fasciculées. Dans l'enceinte, se déroulait la fête du jubilé, le Heb-Sed, sorte de justification nécessaire de la charge du Roi.

Cette nécropole avait été fondée par le roi légendaire Ménès, qui aurait réuni les couronnes de Haute et Basse EGYPTE en une seule, aidé de son vizir et architecte INNOTEP, Inventeur de la colonne en pierre. Le style très dépouillé des constructions donne un aspect très moderne à l'ensemble.

Nous pénétrâmes dans la mastaba - tombeau plat typique à l'EGYPTE - du souverain Mere-Rouka (5.000 ans avant J.C.).

Ce tombeau ne comporte pas moins de 50 salles, certaines étant sans ouvertures (portes, etc. ...), l'âme du défunt occupant les lieux étant supposée traverser les murs. Remarquablement restauré, il est le plus grand d'EGYPTE.

Nous ne pûmes visiter les souterrains complexes de la pyramide à degrés, à cause d'un risque actuel d'éboulement dans le couloir d'accès, mais nous visitâmes la pyramide d'Ounas dont la superstructure - une butte de terre couverte, d'après mes souvenirs, d'un parement de calcaire, a presque complètement disparu.

Il n'y a pas beaucoup d'aération dans la salle du sarcophage, mais cela ne nous empêcha pas d'admirer les murs couverts d'inscriptions hiéroglyphiques sculptées et le toit en V de la salle du tombeau, constitué d'énormes blocs de calcaire.

Sorti de la pyramide, je pris encore une photo de l'ensemble de la nécropole et un Egyptien qui se trouvait là, feignant de tailler une pierre, me réclama un bakchich !

Après Saqqarah, nous nous rendîmes dans un restaurant ombragé et frais, en plein air, en bordure d'un canal d'irrigation, entouré de roseaux et d'arbres.

Nous mangeâmes plusieurs plats aux goûts européens, et des spécialités locales : fromages frais épicés...

A noter qu'en EGYPTE, le fromage ne semble pas se servir avant le dessert, seulement occasionnellement, quoiqu'il existe de nombreux fromages "Vache qui Rit" (sous licence), fromages de chameau, de chèvre, etc...

Comme dans ce voyage touristique les boissons étaient en sus, il fallait être très prudent avant de choisir, par exemple, du vin égyptien, très alcoolisé mais au demeurant très correct, qui coûte plus de 60 FF la bouteille de 75 cl au restaurant.

On peut toujours se rabattre sur les eaux minérales (toutes produites sous licence française) à 75 piastres la bouteille de 1,5 litre (1 livre égyptienne : 100 piastres). Chez l'épicier elle vaut 50 piastres. Ou encore sur la bière à 2 à 5 L.E. la bouteille de 75 cl.

Au bord du canal, on pouvait contempler une scène pastorale sur la rive opposée : une famille, 2 femmes, plusieurs hommes, 2 petites filles vauquaient à leurs occupations sous un grand arbre couvrant de son ombre une cabane ressemblant à une étable, autour de laquelle un âne, une vache et une chèvre se reposaient. Cette scène évoquait à mon âme un tableau de peintres du 18ème siècle, tel que Claude Lorraine en a peint ou encore la scène de nativité.

Surprise : les toilettes du restaurant étaient payantes ! Tout est bon pour alléger la bourse du touriste.

Nous repartîmes vers la grande pyramide de Chéops que nous visitâmes.

Je ne dirai pas grand chose de ce monument tellement connu, "visité mille fois", simplement que la "grande galerie", sorte de rampe d'accès conduisant à la "chambre du roi" est très longue et la hauteur de son plafond élevé.

Comme je l'avais entendu dire par d'autres visiteurs, j'ai pu constater qu'il fait lourd et chaud dans la pyramide, et cela se comprend si l'on sait que malgré l'intense circulation des visiteurs, l'aération est toujours assurée par 2 conduits de ventilation naturelle, traversant d'Est en Ouest la pyramide. Ces conduits, de section carrée, font une centaine de mètres de long et une trentaine de cm de large !

Il n'y a aucune inscription dans la pyramide, sauf le nom de Kufu (nom égyptien du roi, dont la déformation grecque est Kheops) peint sur des blocs situés dans 5 compartiments, séparés en empilement, au dessus de la chambre du roi. Compartiments prévus par les constructeurs pour servir de protection contre d'éventuels éboulements et non accessibles aux touristes.

J'ai appris du guide - et ce n'est un secret pour personne - que l'ordre Rose-Croix réserve à une certaine période de l'année la pyramide pour ses rituels d'initiation.

L'ordre Rose-Croix fait une large place dans ses enseignements à la contribution philosophique, scientifique, médicale (médecine "naturelle") de l'EGYPTE antique.

Certaines sociétés d'enseignement traditionnel et initiatique affirment que la pyramide ne fut pas un tombeau, mais un temple initiatique. Elles avancent pour cela l'existence de proportions géométriques - preuves de connaissances

mathématiques étendues, possédées par son (ses) architecte (s) - et d'un positionnement des axes de l'édifice par rapport aux étoiles (cf "Le Secret de la grande pyramide", Editions rosicruciennes, Villeneuve-St-Georges), se justifiant plus pour un usage solaire, symbolique et mystérieux, que pour un simple usage mortuaire, d'autant qu'on n'a trouvé aucune inscriptions usuelles concernant le mort et aucun couvercle de tombeau.

L'archéologue Jean-Pierre ADAMS, dans son livre "L'archéologie devant l'imposture" réfute tous ces arguments en démontrant que tous les tombeaux étaient construits suivant des règles précises égyptiennes et que les prétendus mystères sont explicables.

L'idée qui nous vint à l'esprit, est que la pyramide fut d'abord un tombeau et fut utilisée par la suite, depuis Thoutmosis IV (1425-1408 avant JC), comme la tradition initiatique l'indique, en tant que temple d'initiation, alors que la pyramide était depuis longtemps abandonnée et pillée, (il faut savoir que le pillage était parfois organisé par les pharaons suivant et prêtres eux-mêmes).

Une autre idée m'était, par ailleurs, venue concernant la première pyramide construite en EGYPTTE, celle à degré de Saqqarah.

Une des raisons de sa construction fut peut-être le besoin de se prémunir contre le pillage, en construisant une première mastaba (tombeau plat) fictive, sous laquelle est enterrée très profondément la chambre funéraire, puis une autre plus réduite au-dessus (2ème degré de la pyramide) ...et c'est ainsi que, peut-être, l'idée de la pyramide dû naître. Mais tout ceci n'est qu'élucubration, difficilement prouvable scientifiquement.

Le soir, nous visitâmes un magasin de reproductions de papyrus anciens. Une jeune femme du magasin, parlant français, nous a montré la technique artisanale encore employée pour la fabrication du papier. Sur les 5 faces de la tige triangulaire du papyrus, sont découpées trois longues lamelles, écrasées ensuite au marteau, et "dégorgées" de leur sève, en étant trempées dans l'eau, cette opération est renouvelée pendant une dizaine de jours. Ensuite, les tiges sont entrecroisées afin de former la feuille qui sera pressée et séchée.

Cette jeune Egyptienne, qui parlait si bien le français, portait un voile blanc, très esthétique, qui lui couvrait le cou et la tête. Je demandai à notre guide si c'était une signe d'intégrisme, mais il semblerait que ce ne soit que l'expression de la recherche d'une pureté spirituelle. Cette jeune fille, dont la beauté et l'intelligence énigmatique m'intriguent, avait appris le français au Caire, sans aucun séjour linguistique en FRANCE.

Le groupe, à qui l'on avait servi gracieusement du thé et des sodas, s'est précipité pour acheter ces papyrus, malgré leurs prix élevés.

Le soir, nous prîmes le train-couchette en partance de la gare surpeuplée du Caire. Hommes et chèvres n'hésitent pas à traverser les voies entre deux quais...

Le train moderne, de construction allemande, datant de 76 ou 78, est parti à l'heure, mais a pris 4 h de retard au cours du trajet.

Au départ du Caire, la voie longeait un quartier de bidonville (et de miséreux), un des plus laids rencontrés au cours des mes voyages. Des personnes du groupe se demandaient comment pouvait-on vivre dans de tels logements, entourés de ferraille et de dépôts d'ordures ? Certains prirent même des photos.

Par contraste, le train était d'une propreté étonnante (le gérant étant la Compagnie des wagons-lits). Le dîner, en barquette, était correct.

Tout le long du Nil, à la sortie du Caire, sont construits des fours à briques artisanaux, avec leurs grandes cheminées d'usine XIXe siècle.

Le lendemain, au lever du jour, les paysages qui se découvraient à nos yeux, étaient ceux du Nil sur la droite, avec quelques felouques (1) ou longues péniches à moteur, et à gauche les éternelles scènes de paysans travaillant sans machine.

Nous aperçûmes, avant d'arriver à Assouan, une petite ville dont l'étrange caractéristique était la forme des toits en dômes, ou tétons, en brique crue. Cette forme d'architecture se rencontre aussi à El Oued, en Algérie, une ville de la région du Souf, au Sahara.

Certaines maisons étaient décorées de fresques naïves, peintes, représentant soit un moyen de transport - avion, bateau, chameau - soit un lieu saint de la Mecque - Kouba - Grande Mosquée -. Cette fresque, ancêtre de la bande dessinée, est en fait le compte-rendu du voyage d'un pèlerin à la Mecque.

Débarqués à la gare d'Assouan sous un soleil aveuglant et par une chaleur torride, nous fûmes conduits au Kalabsha, froid hôtel, de style socialiste, mais ne fonctionnant pas pour autant de manière trop "socialiste"... L'eau chaude et froide, la climatisation (bruyante) et même les ascenseurs (qui nécessitent un liftier car ne s'arrêtant pas en face d'une porte), fonctionnent...

Au repas, nous découvrîmes une délicieuse boisson au goût de grenadine : Infusion rouge, préparée à partir de gousses d'églantier carcadet.

L'après-midi débuta par une promenade en felouque. Notre embarquement s'effectua sur le quai de l'hôtel voisin, le "Cataract Hotel". Cet hôtel, véritable palais du siècle dernier, témoignage d'un mode de vie révolu, s'harmonise, par ses couleurs chaudes et sombres, merveilleusement avec son jardin aux essences exotiques, et le paysage chaotique environnant.

Les 5 felouques¹⁸⁰ ayant pris notre groupe firent la course, profitant des courants sur Nil et des variations de la brise à la plus grande joie des passagers. J'eus le temps d'apercevoir un ibis, le seul que j'aie vue sur le Nil, ou du moins je le crus car les ibis de l'antiquité ont disparu du pays.

Nous accostâmes en dessous du mausolée de l'Agha Khan, vaste tombeau au forme de mosquée, de style fatimide.

En montant vers le monument, nous fûmes encore assaillis par de nombreux marchands de babioles et souvenirs divers. Sur les marches surchauffées par le soleil, déchaussés selon la coutume avant d'entrer dans le monument, nous exécutâmes une danse sautillante, qui aurait put faire fureur un samedi soir ... Ce qui caractérise l'édifice, c'est son austérité, excepté le tombeau lui-même, en marbre de Carrare, ciselé d'arabesques délicates et subtiles.

Une rose était déposée sur le tombeau. Nous apprîmes de la guide l'histoire de cette rose.

Il y a de nombreuses années, l'Agha Khan - Chef spirituel de la secte musulmane des Ismaéliens, homme immensément riche, à qui l'on verse (ou versait) son poids d'or chaque année - tomba amoureux d'une jeune française. Ancienne couturière, devenue

Miss France et mannequin. Intelligente, elle sut plaire de façon durable à ce prince. Il l'épousa et elle se convertit à l'Islam.

À la mort de son mari, la Bégum (nom de la femme de l'Agha Khan), avec l'immense fortune qu'elle possède, fit construire ce grand mausolée dont l'édification en pierre de taille dura 2 ans. Cela pour accomplir le souhait de son mari de rester dans cet endroit qu'il avait le plus aimé, proche de sa villa d'Assouan, dans ce site lunaire, coupé par les cataractes aux eaux bleues du Nil.

Selon une autre source, il serait enterré dans un cimetière, tel un pauvre, suivant la coutume musulmane.

¹⁸⁰ Style d'embarcation à voile latine.

Toujours en vie, la Bégum fait mettre chaque jour cette rose.

Ensuite, eut lieu une visite rapide du parc botanique Lord KISHNER. La guide d'Assouan - une Copte, à la peau très foncée, professorale, mais néanmoins convaincante - nous expliqua toutes les différences entre les variétés de palmiers (25 espèces dans le Parc) et nous fit une présentation morphologique de certains arbres (kapokier, cacao, eucalyptus...). Dans ceux qui bordaient le Nil, nichait une importante colonie de hérons pics-bœufs que nous eûmes le privilège de photographier de près.

Après la visite, un certain nombre d'entre nous, choisîmes la proposition de notre pilote de felouque d'aller voir un village nubien plutôt que de retourner à l'hôtel.

Ce que nous vîmes, fut un ensemble de maisons assez pauvres, recouvertes de chaux (certaines comportant des fresques racontant le voyage à la Mecque), puis une école dont une peinture murale, propagande à la gloire de l'armée m'avait frappé, et un bâtiment bariolé de peintures criardes, vertes, jaunes et rouges, qui s'est révélé être une mosquée !

Nous découvrîmes aussi, une rue avec une fresque étrange, représentant une sorte d'ange ailé, à moitié centaure, inspiré peut-être de la cosmogonie islamique iranienne.

Un petit garçon qui nous accompagnait nous fit voir sa maison. Nous pénétrâmes à l'intérieur. Nous aperçûmes une grande cour carrée, fermée, en terre battue, servant de basse-cour, de dépôts de détritiques et d'incinérateur en son centre, et traversée de fils pour étendre le linge et les voiles noirs, lavés, des femmes.

La chambre des parents était occupée par un grand lit à baldaquin en fer noir et cuivre jaune. Au plafond voûté, était suspendu un système de rangement constitué par des bassines, maintenues par des courroies.

Après avoir eu droit à un verre de thé, nous retournâmes vers la felouque qui nous attendait.

Nous assistâmes à un combat entre un bélier et son propriétaire qui nous fit bien rire : l'animal, d'après le guide, ne voulait pas être emmené pour être mangé à la fête de l'Aïd-el-Kebir qui devait avoir lieu dans deux jours...

Vouant lentement vers l'hôtel avec le groupe, je discutai avec le guide et le pilote, un Nubien à peau très sombre, qui se révéla être intelligent et assez cultivé. Il connaissait assez bien l'Anglais et le Français et même l'Italien. Sa culture sur les pays développés devait s'être développée au contact des touristes.

Il était très curieux et me posa des questions sur des tournures de notre langue afin d'améliorer son Français, sur le prix de notre voyage au départ de FRANCE et sur le niveau du SMIC là-bas ...

J'appris que son bateau, en sycomore, tout rafistolé, dont les mâts brisés et réparés à l'endroit de la brisure, en étant entourés par des bandelettes de cuir clouées, appartenait à un autre propriétaire, lequel le lui louait forfaitairement à la journée environ 100 FF. Ses gains étaient très aléatoires suivant la saison.

Le vent du soir étant tombé, la felouque ne faisait plus que du sur place. Le guide nous proposa de descendre à un endroit situé à 20 ou 30 minutes de l'hôtel, ceci pour deux raisons : l'une pour nous faire gagner du temps, l'autre étant qu'il est interdit à ce genre d'embarcation de circuler sur le fleuve après la nuit tombée.

Notre groupe refusa alors de payer les 20 FF convenus pour le tour.

Le batelier proposa alors - semble-t-il, par bonne foi - de demander à un bateau à moteur de nous conduire à l'hôtel, ce qu'il fit.

Cet esclandre, où l'on accusait le batelier de vouloir nous gruger, me mit mal à l'aise. Etant étranger au pays, il me semblait inconvenant d'accuser un Egyptien d'un délit, somme toute, peut-être imaginaire. Il faut toujours éviter ce qui peut ressembler à du racisme, surtout connaissant la susceptibilité des musulmans. Par ailleurs, il est assez gênant d'avoir un comportement mesquin dans un pays pauvre.

Le soir, à la tombée de la nuit, quelques-uns d'entre nous convînmes de visiter le Souk d'Assouan.

J'avais décidé de tout photographier en lumière naturelle, avec un pied. Je me débrouillai tant bien que mal avec les commerçants pour obtenir d'eux l'autorisation de prendre leur échoppe.

Comme à la Samaritaine à Paris, à Assouan, ville perdue au Sud de l'EGYPTE, on trouve de tout, même des orgues électroniques, des pistolets d'alarme, des magnétoscopes, des machines domestiques de toutes sortes, des photocopieuses libre-service, une crosse déclencheur d'appareil photo... Mais ce n'était pas le thème de mes prises de vue.

Dans les magasins de souvenirs, on trouvait des pierres fines mais je n'ai pas su, en particulier, si les alexandrites taillées étaient authentiques...

Je fis des photos pittoresques de rues la nuit, d'une patrouille de police en jeep soviétique, de magasins aux dimensions de ceux du marché aux Puces. Un tenancier d'une herboristerie m'a demandé expressément de le photographier.

Chez un marchand de papyrus pour touristes, j'assistai à une scène pénible. Après que j'eusses pris la photo, le petit frère du marchand me demanda un bakchich. Le grand frère, qui m'avait invité avec une amabilité excessive à prendre en photo, sa boutique, voyant cela se mit en colère et à bourrer littéralement des côtes de son petit frère.

Le lendemain, attendant dans un magasin un hypothétique déclencheur qui ne vint jamais, j'observais les marques franches, viriles, mais brutales, d'amitiés entre le fils du commerçant et son copain. Les témoignages d'affection comme se tenir par les épaules, ne sont pas exempts de coups de poing dans les côtes à la grande joie de tout le monde...

J'avais eu un autre exemple d'agressivité dans le village nubien. Un garçon, d'un petit groupe de 2 ou 3 enfants de 14-15 ans, avait ramassé une pierre d'au moins 10 à 15 kg et l'avait jeté en direction d'un chien (style "dingo" jaune) qui, heureusement ne dormait que d'un œil et avait eu le temps de fuir de justesse. Il avait bondi en menaçant les enfants de ses crocs et cela les faisait rire.

Dans un pays bouddhiste¹⁸¹, jamais on n'aurait assisté à pareil spectacle car ils ont le respect des vies animales. Il est triste de constater qu'au contraire, dans les pays musulmans, on fait peu cas de la vie des animaux, surtout des chiens¹⁸².

Nous partîmes vers l'obélisque inachevé, gigantesque monument à la patience des bâtisseurs antiques.

Avant d'y arriver, nous passâmes à côté de tombeaux de marabouts (ou bien de chapelles coptes désaffectées), certains très anciens et n'ayant pas, hélas, résisté aux ravages du temps.

Ici, les habitants, soit par manque d'argent, soit par manque d'intérêt pour leurs monuments, ne se sont guère préoccupés d'entretenir les témoignages du passé.

Au pied de l'obélisque, nous nous prîmes collectivement en photo, histoire de nous donner une échelle du monument. Ce dernier, semble avoir été inachevé pour des raisons techniques : défaut ou fissure étant apparu dans la masse du granit.

¹⁸¹ Bien que j'ai pu constater une certaine dureté des adultes, pour les animaux de bas dans l'Himalaya tibétain.

¹⁸² Cet aspect de la mentalité musulmane ne m'étonnait pas outre mesure, pour avoir eu l'occasion de voir aussi en Algérie, une certaine agressivité, voire cruauté latente entre les gens et les animaux.

Après, nous avons été contempler et traverser le "Bas-Barrage" d'Assouan, construit par les Anglais en 1902 et surélevé plusieurs fois par la suite.

Il est très esthétique, tout en bloc de pierres calcaires taillées. C'est le seul d deux barrages, dont la production électrique se soit maintenue au niveau normal prévu. Actuellement, une société franco-allemande est entrain, par la construction d'un tunnel dans le rocher sur le bord ouest, d'adjoindre une ou plusieurs turbines supplémentaires.

Le second barrage d'Assouan, le Haut-Barrage, prochain lieu de visite, fut construit par les Soviétiques entre 1962 et 1964.

C'est un ouvrage impressionnant par ses milliards de tonnes de blocs granitiques, posés les uns sur les autres, et renouant avec la tradition du gigantisme de l'EGYPTE antique.

A sa base, l'ouvrage fait 900 mètres de large. A l'une de ses extrémité, un grand monument représente, par ses trois colonnes élancées dans le ciel, une fleur de lotus éclose. Il symbolise l'amitié indéfectible soviéto-égyptienne qui dura jusqu'au départ de tous les conseiller soviétiques en 1972, sous la présidence de SADATE... (il semblerait qu'actuellement, des démarches soient entreprises par le président MOUBARACK pour rétablir les relations entre les deux pays).

Nous apprîmes que le barrage, ayant permis d'irriguer environ 500.000 hectares de terre, est utilisé en dessous de ses capacités normales de production électrique. Les Soviétiques ayant refusé de remplacer les turbines défectueuses, 2 sur 10 (?), sont en état de fonctionnement et le barrage se dégrade. Un projet américain étudie la possibilité de remplacer les turbines soviétiques par des turbines américaines.

La guide nous indique que l'électricité n'est pas chère en EGYPTE, environ 10 centimes français / Kw. Pratiquement tous les Egyptiens auraient l'eau courante et l'électricité.

(Note particulière du guide : les Egyptiens – fanatiques du football - préfèrent acheter un téléviseur en premier équipement domestique électrique, plutôt qu'un réfrigérateur !).

Actuellement, il y aurait une télévision pour 5 maisons, ce qui est possible, vu le nombre d'antennes vues dans les villages traversés.

Il existe 2 chaînes de télévision qui diffusent parfois, pour un court moment, des programmes en Anglais et Français, ce que j'ai pu constater à l'hôtel.

Pour revenir au barrage, depuis sa mise en eau, de nombreuses espèces de poissons ont été introduites, permettant une exploitation industrielle de la pêche. Le poisson coûte en moyenne 2 L.E. le kilo. Par comparaison, la viande coûte 5 livres et le poisson de mer 5 livres (si l'on en trouve...). Pour se faire une idée de ce que cela peut représenter pour un Egyptien, nous indiquerons que le SMIC est ici de 1.500 FF environ, et le salaire d'un ingénieur de 5.000 FF (ce qui expliquerait, toujours d'après la guide, la fuite des cerveaux à l'étranger).

Après ces visites, un petit voyage en bateau nous conduisit à l'île de Philae, située entre les 2 barrages.

Ce magnifique temple, d'époque ptolémaïque - période de domination de l'EGYPTE par la famille PTOLEME, souverains d'origine grecque, avant le domination romaine - a fait l'objet d'un sauvetage exemplaire par l'ITALIE, avec l'aide financière de l'UNESCO.

Le site, chaos de gros rochers granitiques ronds, archipels d'îles, est exceptionnel. Le temple est un des plus gracieux que l'on puisse voir en EGYPTE (le style égyptien étant en général colossal).

Notre guide copte, qui, en 2 jours confirmait sa qualité d'enseignante, nous donna beaucoup de renseignements, mais dont je n'ai pu tous me souvenir. Elle nous montra une grosse pierre encastrée dans un pylône du temple,

contrairement aux habitudes d'égalisation de terrain des constructions égyptiennes. Cette bizarrerie avait en fait une raison. D'après une légende égyptienne, l'une des larmes de la déesse de la fertilité - Isis -, se serait solidifiée ici, cette solidification aurait donné ce gros rocher.

Le temple, depuis l'origine, était consacré à la déesse Isis. Puis un amalgame étrange - favorisé par l'ignorance du peuple et la force des traditions - exista entre le 2ème et le 4ème siècle entre Isis et Marie, mère de Jésus, jusqu'à ce que l'Eglise, au nom de St Athanase (295 - 575), qui luttait pour la reconnaissance de la divinité de la Vierge, par l'Eglise, fasse disparaître toute trace du culte d'Isis.

Le lendemain, nous sommes repartis de bonne heure visiter successivement les sites de Kom Ombo et Edfou.

Qu'il était agréable de quitter Assouan où pendant 5 jours nous avons vécu dans une atmosphère de four du Sud, au mois de juin, et où tout effort et sommeil étaient pénibles.

Comme Yannick, un collègue de bureau, globe-trotter sympathique, ayant visité presque tous les pays et ne redoutant pas les climats tropicaux, ne voulait pas mettre la climatisation dans notre chambre commune, la transpiration mouillait littéralement nos draps. La climatisation du bus semblait un véritable paradis à côté de l'atmosphère étouffante de la chambre.

Après 100 km, nous arrivâmes vers 8 h du matin au temple de Kom Ombo, ayant plus subi les outrages du temps que celui de Philae. Malgré tout, on peut encore y deviner la succession de salles : salles hypostyle, Pronaos, Naos, Sanctuaire, participant au schéma classique des temples égyptiens.

Les seuls souvenirs que mon esprit ait conservés, sont le Nilomètre, et une fresque représentant les instruments chirurgicaux de l'époque : forceps, scie, pince, balance, aiguilles, cuvettes et une scène d'accouchement. Ce que nous appris la guide concernant la médecine égyptienne, c'est son caractère immuable, très imprégné de pensée magique. L'existence de forceps m'étonna.

L'accouchement sur une chaise percée, visible sur la fresque, est encore pratiqué dans le sud de l'EGYPTE.

Le Nilomètre, quant à lui, est un vaste puits dans lequel on descend par un escalier en colimaçon. Cet édifice avait pour rôle de mesurer les crues du Nil et donc de permettre aux prêtres de calculer les Impôts (ou dîmes) que devaient payer les paysans au Temple.

Le soleil du petit matin emplissait le temple d'ombres allongées, mystérieuses, et l'auréolait d'une lumière rosée.

Après cette visite, sur la route, nous croisâmes un camion chargé de chameaux qui semblaient poser fièrement pour la photo que je pris dans leur direction.

Arrivés au temple d'Edfou, en consultant nos guides Bleu, Hachette, Nagel, Jeune Afrique, etc. ... nous apprîmes que celui-ci, par la conservation parfaite de ses toitures et colonnes, était le plus complet d'EGYPTE.

Mais, comme partout ailleurs, la plupart de ses stèles avaient été martelées par le zèle iconoclaste des chrétiens d'EGYPTE, lorsque leur religion réussit à s'imposer au IVe siècle.

Ainsi voit-on souvent, au cours de l'histoire, les persécutés se transformer à leur tour en persécuteurs, au moment où ils deviennent majoritaires.

L'intérieur du temple d'Edfou est très sombre, surtout le fond, - le sanctuaire - encore appelé le "saint des saints", et les gardiens par un jeu habile de miroirs amènent la lumière éclatante de l'extérieur vers les salles où deux ou trois objets : statue d'Horus, bateau en bois, niche à statue, sont exposés.

L'après-midi, après être descendus à l'hôtel Isis, nous eûmes quartier libre à Louxor.

Nous nous promenâmes dans la ville. Comme nous avions déjà épuisé notre argent de poche, la ténacité des marchands rencontrés le soir, n'eut pas raison de nos refus d'acheter. Les changeurs allèrent jusqu'à nous proposer 17 L.E. pour 100 FF !

Nous pûmes, à son ouverture vers 16 h, visiter le musée archéologique de la ville : un grand bâtiment rectangulaire moderne, en brique sans fenêtre, dans un jardin bien entretenu. Celui-ci est conçu dans le style actuel des musées : semi-obscurité, pièces exposées choisies parmi les plus belles, éclairage mettant en valeur les détails ou objets dignes d'intérêt. L'effet obtenu est une réussite.

Mon attention avait surtout été retenue par une tête colossale d'Aménophis IV où la sculpture des traits donne au visage un aspect étonnement expressif. Une statue de Thoutmosis III enfant a le visage illuminé par un sourire, un des plus parfaits que l'on puisse voir dans les œuvres égyptiennes. Devant une tête d'Akhenaton, au visage maigre et mystique, j'ai rendu hommage à ce souverain, premier fondateur du monothéisme.

Ensuite, je visitai deux églises coptes qui, comme celle visitée le soir dans le souk d'Assouan, sont décorées de peintures récentes de style réaliste et naïf, représentant des scènes bibliques.

Aucune de ces églises ne semble receler d'œuvres très anciennes (sauf une, visitée plus tard, possédait une icône de la vierge placée à côté de l'iconostase, partie fermée des églises orthodoxes). Peut-être ont-elles été détruites ou pillées dans les siècles passés.

J'aurais bien aimé connaître cette communauté copte qui s'est maintenue, surtout dans le Sud de l'EGYPTE, et qui a bénéficié, malgré quelques périodes de persécution, d'une relative tolérance de l'Islam. Nos deux guides d'Assouan et Louxor étaient coptes.

D'après des personnes les connaissant, ce sont des gens très accueillants.

Des dizaines de calèches sillonnent la ville, certaines recouvertes de cuivre jaune claquant. Tout comme les pilotes de felouque, les cochets ne sont pas propriétaires de leur véhicule.

Nous fîmes connaissance d'une nouvelle guide, habillée de façon voyante et nous sifflant comme un homme pour nous appeler, amusante et gentille.

Avec elle, nous visitâmes successivement les temples de Karnak et Louxor.

Celui de Karnak m'a vraiment impressionné par sa salle hypostyle, forêt de 154 colonnes, dont certaines s'élèvent jusqu'à 20 mètres de haut et mesurent à la base 5 mètres de diamètre.

Par sa superficie, Karnak est le plus grand temple du monde. C'était le pôle spirituel le plus important du pays. Au 4ème siècle, le temple servit de monastère chrétien.

Au début de la visite, nous eûmes l'amusement de nous voir accompagnés par une chèvre qui avait apprécié nos gâteries.

Ce fut notre symbole de Karnak. Une allée aux mille "Sphinx", à tête de bélier, nous conduisit au temple. Cette allée reliait auparavant Karnak au temple de Louxor.

Un gardien me permit de monter sur les monuments pour faire des photos, et m'affirmant ensuite l'interdiction de cet acte et le risque encouru par lui, en profita pour me demander un bakchich (!).

La guide nous décrit surtout les différences de style entre les corps successifs de bâtiments, nous montrant le réalisme plus affiné et gracieux des sculptures ptolémaïques par rapport aux précédentes. Des sculptures en creux de cette époque, à la place de sculptures en plein, évitèrent l'usurpation par les successeurs des monuments construits avant eux.

La guide nous expliqua la fonction du lac sacré, un grand lac artificiel, construit pour les festivités d'Amon-Râ, le Dieu soleil. Il servait souvent pour des cérémonies nocturnes concernant le voyage du défunt dans l'au-delà.

Après Karnak, nous finîmes la journée par la visite du temple de Louxor. Celui-ci avait aussi son rôle à jouer dans le rite de Karnak, et de grandes processions pouvaient aller d'un temple à l'autre, par l'allée décrite plus haut.

Quelque chose choque au premier abord : c'est la présence d'une mosquée au milieu du temple. L'UNESCO et la population n'ont pu, depuis des années, réussir à se mettre d'accord pour le déplacement de cette mosquée du 11e siècle après J.C.

Le lendemain, nous nous sommes levés trop tôt, en raison du décalage horaire, dû à la fête du Ramadan qui commençait.

Après le petit déjeuner, un bateau nous conduisit à la rive opposée du Nil. Nous trouvâmes évidemment les marchands, véritable "sangues" avides de nos derniers sous...

Aucun site ne m'a plus frappé (à part la ville de San Francisco, les parcs nationaux américains, Anduze et St Guilhem-le-Désert dans les Cévennes) que ceux du temple de Deir El-Bahari et la vallée des rois égyptiens.

Le temple de la reine Hatchepsout, aux lignes linéaires et très modernes, contraste avec la falaise verticale à laquelle il est adossé. Cette souveraine et Cléopâtre, furent les 2 seules grandes reines d'EGYPTE.

Hatchepsout usurpa pendant 20 ans le pouvoir à son neveu qui se vengea à la mort de sa tante, en martelant toutes ses cartouches sur ses monuments. Une seule cartouche subsiste dans le temple de Deir El Bahri.

La vallée des Rois ressemble à un sentier magique, montant vers une haute montagne. Dans cette Vallée, il était possible de photographier dans les tombeaux en bakchichant.

Après la visite de ces sites, nous vîrent un atelier de confection de pots en calcite. Les pots, réalisés avec un outillage très rudimentaire - marteaux, burins (pour l'ébauche), chignole à main avec "cuillères" adaptables, de différentes dimensions (pour le perçage de la cavité intérieure du pot), papiers de verre (pour le polissage), sont ravissants. Certains pourraient être utilisés comme pieds de lampe.

A la fin du séjour à Louxor, je relevais quelques prix dans la rue : 1 piastre (environ 10 centimes français) pour le pain, 1,50 FF pour la bouteille de Coca-Cola petit modèle (à l'hôtel, elle était à 10 FF environ).

Le soir, nous embarquâmes dans le train-couche en direction du Caire.

Dans le wagon-bar restaurant les membres du groupe dansèrent. A ce moment, un serveur se joignit à eux. Il exécuta une danse du ventre, avec un sens inné du rythme. Sa plus grande prouesse, fut de danser pendant de longues périodes avec un objet - bouteille, verre plein d'un liquide - en équilibre sur sa tête, au son du disco occidental. L'atmosphère était "délirante" et tout le monde applaudissait ou claquait des mains au rythme de la musique.

Inutile de dire que les boissons coulaient à flot, encouragées par les serveurs et le danseur, qui poussaient à la consommation !

Seul un serveur ne participait pas à sa réjouissance et semblait réprouver ce spectacle. Sans doute était-il musulman et était affligé par ces libations en période de Ramadan qui prône jeûne et abstinence pour ses fidèles...

Le lendemain, à la descente du train, nous fûmes directement conduits au Musée égyptien du Caire, vieux musée vétusté du début du siècle, possédant des trésors fabuleux, dont celui de Toutânkhamon.

Les pièces exposées sont très belles, mais mal présentées.

Beaucoup de momies, de sarcophages même des meubles, des papyrus, des fresques, des statues, des chars d'apparat, des bijoux sont présentés. Le guide Bleu décrit en détail tous ces trésors.

L'après-midi se termina par la visite du Caire. Nous vîmes le "*bidonville des chiffonniers*", où une nouvelle Thérèse de Calcutta - sœur Emmanuelle - s'évertue de sortir de la pauvreté ses habitants, le quartier copte, très oriental avec ses jardins clos de hauts murs, la plus vieille église copte d'EGYPTE, en partie en bois, en mauvais état, construite au-dessus d'une grotte où se serait réfugiée la Sainte-Famille, la Citadelle, vieille forteresse turque sur laquelle est construite la mosquée d'Albâtre, un joyaux de l'Egypte, datant du règne du Calife Méhémet Ali.

Deux cadeaux furent remis par le roi Louis-Philippe à Méhémet Ali et furent placés dans le monument : une pendule qui n'a jamais marché et un lustre d'une dimension lui permettant d'occuper toute la coupole centrale de L'Edifice.

Enfin, nous fîmes du lèche-vitrine dans le bazar (souk) de Khan El Khalili.

J'y trouvai une alexandrite (fausse) de 4 grammes pour 12 L.E. Le soir, nous couchâmes à l'Hôtel Holiday Inn.

Le lendemain fut jour du retour qui s'effectua en avion sans incident.

Les souvenirs que je garde de l'EGYPTE sont sa beauté, le fort contraste désert, Vallée du Nil, qui modèle toute la physionomie du paysage, le côté attachant et très accueillant de ses habitants.

Nous pouvons penser que le retard économique (sous-développement) a du mal à être vaincu, sans doute en raison du problème démographique et de l'inertie des mentalités, malgré les qualités d'intelligence de son peuple.

L'influence du côté dogmatique et fanatique de l'Islam et du réveil de son courant "intégriste" contribua aussi à ce retard.

Mais des potentialités existent, le changement démocratique noté plus haut, une croissance industrielle et une classe intellectuelle importante (?) qui font peut-être espérer dans l'avenir du pays.

8.1 Annexe : Au sujet de la violence et de l'intolérance intrinsèque à la religion musulmane

(Dans ses versets ...).

L'exemple de la vie guerrière et intolérante de Mahomet, aussi que les nombreuses exhortations à la violence et les nombreuses menaces de punitions du Coran, ont eu et ont toujours une influence profonde sur les cœurs musulmans.

Voici quelques exemples de cette intolérance, dans les versets du Coran, contre ceux qui ne croient pas à sa doctrine, c'est à dire les « infidèles » et « associateurs » _ intolérance, elle-même inspirée par l'intolérance juive de l'ancien testament (Bible hébraïque) :

1. Appels à la Guerre Sainte : 4.71-84.
2. Invitations à faire mourir les infidèles : 4.91, 33.61
3. Incitation à couper les mains aux voleurs : 5.42.
4. A considérer les femmes comme inférieures à l'homme : 2.228, 4.34.
5. Incitation à ne pas prendre pour ami des non-musulmans : 3.118-120, 5.51, 9.23, 9.113, 11.113, 58.22, 60.1, 60.13.

6. Déclaration disant que les mécréants iront en enfer : 2.39, 2.161-162, 6.12, 8.13-14, 98.6.

Dans le Coran, les non-musulmans sont traités d'hypocrites (33 fois), de répugnants et de najassèt (saletés, salissures, ou impuretés (1 fois)) (9.28), de pervers (55 fois), perdants (41 fois), menteurs (81 fois), criminels (50 fois), injustes (205 fois), réprouvés ou damnés, égarés (46 fois), faibles d'esprit (1 fois. 2.13), bétail (1 fois. 2.171), pires (des) bêtes (2 fois. 8.22, 8.55), bestiaux (22 fois), singes (3 fois), porcs (1 fois), aveugles (34 fois) et sourds (17 fois), encourant la colère de Dieu (1 fois. 1.7) Par exemple, ces versets accusent les non-musulmans (mécréants) d'être :

- d'hypocrites (3.167, 4.61, 4.88, 4.138,
- des « faibles d'esprit » (2:13),
- du « bétail » (2:171),
- des « pervers » (5:47, 5:59, 5:81, 6:49, 7:102, 9:8, 9:84, 24:55, 59:19...),
- de l' « impureté » (9:28),
- des « injustes » (5 :45, 32 :22, 29:68, 39:32, 6:21, 24:50, 29:49, 2:140...),
- des « menteurs » (6:28, 25:4),
- « les pires bêtes » (8:22, 8:55),
- « les pires de la création » (98:6),
- des « singes abjects » (2:60)
- des « porcs et des singes » (5:60) ... etc. etc.

Bien des versets appellent à la haine des mécréants _ Coran 8:55, 48:29, 9:30, 8:12, 9:123, 5:33, 95:5-6, 98:6, 2:171, 3:110, 3:10, 58:22, 4:144, 5:51, 4:101, 66:9, 9:73, 8:39, 25:52 (, 2.105) _ à ne pas prendre les mécréants pour amis et alliés et à couper tout lien avec la famille, si elle ne veut pas se convertir à l'islam _ Coran 3.118-120, 5.51, 9.23, 9.113, 11.113, 29.8, 31.15, 58.22, 60.1, 60.13-15.

Mais, pour être honnête, il faut aussi signaler qu'il existe aussi des versets prônant le dévouement aux autres (mais il faut le préciser ... uniquement envers les musulmans, mais non pas envers les non-musulmans) : II-172-186-211-217-257, III-194, IV-9-60, V-3-11 ...

9 Norvège 1992

ENCHANTEMENT NORVEGIEN

Par Benjamin LISAN

Ce récit est dédié à Francois Morell.

9.1 Préliminaires

L'histoire de notre voyage débuta comme dans un roman de la table ronde, par un serment solennel _ la promesse de partir en Norvège _ de quelques fidèles du Groupe Biblique dont Francois Morell _ infatigable organisateur des randonnées.

Cet engagement fut pris sur un petit pont de pierre au bord d'un étang en forêt de Meudon (au Printemps 1991). Témoin de la scène, la belle fée et princesse Solveig Gundersen _ Norvégienne de son état _ allait être notre hôtesse et guide, nous envoutant par sa gentillesse et par les paysages enchantés, qu'elle allait nous faire découvrir.

Les futurs compagnons, du voyage dont le chroniqueur de ce récit épique furent ensuite contactés. Une réunion préparatoire _ avec projection de diapositives prises par le Norvégien Yens _ fut organisée.

Quand le voyage fut prêt, les pères de l'expédition aux confins de l'Écoumène, s'effacèrent, préférant demeurer dans leur petit Lire, laissant le soin à leur fils d'être pour eux yeux et jambes, leur revenant plein de richesse et de gloire.

Heureux qui comme Ulysse à fait un beau voyage.

Comme les argonautes, nous allions peut-être au-devant de notre plus formidable expédition de notre vie, cheminant vers le pays au soleil de cristal aux beaux jours et aux belles princesses aux yeux d'aigle-marine et aux cheveux d'argent et d'or.

Un fidèle Minibus fut notre Drakkar, monture vaillante ayant su résister aux milliers de kilomètres d'autoroutes, de chemins, de pistes ... (6000 Km en tout).

Il fut soigné par notre lad ou vétérinaire Patrick Alargent dont les mains habiles et mécaniciennes firent plus d'un miracle.

Nos preux paladins et conducteurs du minibus _ Denise Vix, Patrick Alargent et Daniel Desjardin _ entourèrent de respect notre destrier de fer. Celui-ci avait plutôt été prêté (ayant enduré la chaleur, la distance, la montagne ...) que loué (pour la très symbolique somme de 3000 francs) par les responsables de l'église évangélique d'Evry _ Michele et Andre Hullen _ et par les responsables de l'entretien du véhicule _ Elisabeth et Raymond Sabik.

Comme au premier matin du monde, le soleil doré de l'aube, de ce 6 juillet 1991, était la promesse des merveilles à venir. Une voie ensoleillée _ le nom de notre hôtesse Norvégienne, Solveig, signifiant à peu près "voie du soleil" _ semblait être tracée devant nos pas.

Tout semblait beau et pourtant les esprits, encore perdus dans les brumes du sommeil, à 7 heures ou dans les soucis de la veille, ne semblaient pas s'en apercevoir. Ceux qui ne s'étaient jamais rencontrés se rencontrèrent, les autres se retrouvèrent. Nous nous affairâmes pour charger le minibus de nos sacs et d'une importante quantité de provisions (la vie étant chère en Norvège cela nous évitait des dépenses inutiles).

9.2 Le voyage

Notre itinéraire premier consistait en une succession d'autoroutes monotones, dans des paysages plats. Le ruban d'asphalte se déroulait sans fin devant le volant par la France du Nord, par la Belgique du Sud et par l'Allemagne et le ronronnement du moteur n'était interrompu que par des haltes réparatrices et restauratrices et par un ravitaillement final à Valenciennes, à défaut de barriques ou de tonneaux de vins pour notre "vaisseau des routes", nous avons fait le plein de 18 bouteilles de Bordeaux _ 6 pour Solveig ... une Norvégienne aimant le vin (!) _ pour étancher notre soif, car le breuvage des Dieux était une étrangeté dans ce pays aux eaux pures et aux fortes idées reçues sur le vin.

En Belgique le pays des braves (dixit Jules César), pour des raisons d'horaire, nous nous refusâmes une halte "bière belge" dont le narrateur avait tant vanté les mérites. Malgré la forte chaleur, Annie Kechichian, Patrick Alargent, Marie-Christelle Boisbecaud, Andre Hinqué _ remarquable économiste de notre expédition _ Denise Vix _ notre Cuisinière à la table de laquelle il est agréable de goûter les plats de sa région l'Alsace _, Caroline Vars, Daniel Desjardin et moi-même arrivions à deviser sur des sujets aussi divers que la métaphysique pascalienne et le jansénisme, la douane du Burkina Fasso, les derniers spectacles parisiens .a la mode. Notre animateur, guide et phare spirituel, chevalier à l'invisible haubert frémissant et à l'invisible heaume clair et luisant et au cœur pur, Daniel Desjardin sut toujours insuffler à notre groupe bonne humeur et conviction dans les buts nobles, sacres, hauts, très chrétiens et purs de notre mission !

Une fjord Fiesta (pardon pour la Ford Fiesta) occupée par Véronique Duclot, Catherine Bailleul, et Annie Renaudot, _ qui allaient nous quitter la fin du voyage en Norvège pour s'en aller aux septentrions du monde à Tromsø _ pour l'instant nous suivait comme un chien fidèle suit le cheval de son compagnon humain.

Une pluie orageuse, juste après la frontière allemande (cette dernière passée sans encombre comme toutes les suivantes) n'empêchait pas les gros bisons à moteur de forte cylindrées de continuer à rouler, à vive allure, (plus de 130 km/h) comme partout sur les autoroutes de ce pays.

Les bords et terre-pleins des autoroutes étaient embellis par des bosquets d'aubépines en fleur. Les paysages à la Gainsborough de champs alternant avec des bois contredisaient l'idée de champs immenses qu'on aurait pu penser trouver dans ce plat pays.

La propriété semblait régner partout ... dans les paysages, sur les routes bordées de pistes cyclables, dans les villages et dans l'auberge de jeunesse. En face de cette auberge se détachait, dans un paysage à la Van Gogh, un moulin à vent.

Poussés par la chaleur, nous cherchâmes la fraîcheur dans l'eau d'une piscine mais les portes de celle-ci étaient sur le point de fermer. Annie Kechichian _ toujours aussi "smart" _ avait mis à sécher un joli petit tee-shirt rose dans le jardin.

Le lendemain, notre soignée et élégante compagne Annie était en peine par la découverte de la disparition de son tee-shirt. Nous la consolâmes comme nous pûmes.

Pendant la nuit, un groupe d'Allemands, d'âge plutôt mûr, avaient animé avec un raffinement tout teutonique la vie de l'étage.

Sur une aire d'autoroute, à côté de nous, un père et semble-t-il sa fille, au type indien accentué, tout de blanc vêtu, comme pour se rendre à la messe du dimanche, assis sans bouger depuis une éternité, semblaient perdus dans les rêves en attendant un hypothétique embarquement ou contact.

Au Danemark, la route avant le ferry devint assez étroite et encombrée. Au port, une attente de 2 heures nous fit rêver à des baignades dans les rivières (glaciales) norvégiennes.

Notre très économiste faillit, par un marchandage complexe, manquer le départ de notre minibus vers l'embarquement.

Sur le bateau, la partie de la boutique free-tax pour les confiseries est le jardin des enfants des aventures de Pinocchio. Des éoliennes blanches fleurissaient sur les côtes danoises.

Le récitant fut personnellement choqué de ne pas trouver à la douane le drapeau européen flottant à côté des 3 drapeaux scandinaves (Norvège, Suède, Danemark).

Un douanier nous demanda alors, dans un français impeccable, d'allumer nos phares en plein jour. Nous arrivions dans le pays des feux de voiture allumés en plein jour (ceux-ci restant allumés même le midi en période estivale).

La ville de Copenhague traversée ne semblait pas mériter une mention particulière. Une jolie danoise blonde, au français correct, nous accueillit à l'auberge de la jeunesse.

Après un tour de ville décevant dans une ville morte à 23 h, certains des membres du groupe posèrent pour la postérité en compagnie de la petite Sirène d'Andersen.

Du vieux ferry qui nous emmenait à Helsingør en Suède, nous pûmes contempler un important palais, au style baroque, certainement domaine royal.

Au Danemark, l'habitat était essentiellement de brique (et pour les maisons les plus anciennes recouvertes de chaume avec des murs blancs), par contre, en Suède, les maisons soignées sont en bois, souvent peintes de couleur vive. Le pays

traverse très vert et plat était couvert de forêts de sapins et de lacs. Lors d'une halte, Patrick découvrit une fuite de gasoil au niveau d'un joint (qui nous inquiéta, mais que nous ne pouvions réparer).

Après avoir embarqué un autostoppeur polonais, se rendant dans une ferme norvégienne, pour participer à des travaux des champs, nous nous précipitâmes vers la première plage découverte et nous baigner dans une eau particulièrement chaude.

Après la frontière, un arrêt dans une station-service nous donna une idée des prix pratiques en Norvège. Les routes étaient lentes _la vitesse sur route étant limitée à 70 km/h _ et la vitesse sur la seule autoroute du pays était limitée à 90 km/h. Le périphérique d'Oslo est payant.

La lumière, à 21 h, était douce et lumineuse en même temps et le soleil ne semblait jamais vouloir se coucher. Nous eûmes un profond émerveillement devant le spectacle de la baie d'Oslo, aux chapelets d'îles, au soleil couchant, dont la lumière très blanche semblait crisser dans nos yeux.

Après une longue attente, nous fûmes récompensés, en découvrant notre hôtesse, une jolie étudiante norvégienne au joli sourire aux dents immaculées, aux cheveux moutonnés et dorés : Solveig. Nous étions assez fatigués, mais nous ne pouvions, ne serait-ce par politesse, ne pas honorer le repas nordique _ ou tous les plats sont proposés en même temps _ qui nous était offert.

Solveig habitait avec 2 autres amies _ Nadia ? et ? _ dans une grande maison avec jardin (qui leur servait de résidence d'étudiante !). Les filles furent logées chez elle, et les garçons dans le grand appartement d'étudiant d'un ami nommé Tron (qui partageait son grand appartement avec un autre ami).

Le lendemain Tron nous offrit un copieux petit déjeuner ou nous eûmes l'occasion de découvrir le fromage norvégien typique caramélisé et marron (étrange pour le goût d'un Français et que le narrateur n'appréciait pas vraiment. Mais c'est aussi une question d'habitude...et avec le temps... on aurait pu s'habituer). Ce fromage sucré, qui nous semblait plutôt un dessert à l'instar des gâteaux de riz, se découpait en fine lamelle avec une sorte de pelle et rappe dans laquelle est pratiquée une ouverture biseautée, comme celle des économes, pour éplucher les pommes de terre.

Le lendemain, si la mémoire du chroniqueur est exacte, nous partîmes visiter le "*Munch museet*" _ musée du peintre norvégien Munch (en norvégien Munch se prononce "Monk" comme l'appellation du singe en anglais)_ pendant que Denise et Patrick partaient faire réparer le minibus.

L'exposition de ce peintre assez "morbide" obsédé par la mort, l'angoisse était assez déprimante, mais ce dernier avait un réel talent pour peindre le corps des femmes (talent qui ne laissait pas indifférent les esthètes des beautés féminines).

En attendant le retour du minibus, nous fîmes rapidement le tour du musée minéralogique situé juste en face du Much Museet.

La réparation du minibus faite, nous découvriâmes émerveillés le *Frogner Park* connu pour ses statues aux corps sains et solides, dégageant une authentique force, du sculpteur Vigeland. Certaines sculptures de cet ensemble louangeant la nature, la santé, la famille, provoquaient un réel étonnement, tel ce père semblant vouloir se débarrasser de ses bébés collés à ses jambes et ses bras, ou ce bébé en position fœtale, debout sur la tête ou encore ce menhir, placé au point culminant du parc, comportant, sur son pourtour, un entrelacs de sculptures de corps d'hommes, de femmes, d'enfants et de vieillards, célébrant la vie et la mort, dans une spirale ascendante.

Le soir, si le souvenir du chroniqueur est fidèle, lors d'une réunion, avec des Norvégiens, organisée par Solveig, nous avons chantés des chants chrétiens en français et norvégien, accompagnés de guitare.

Si le récitant se souvient bien, nous partîmes dans un train de banlieue _ ressemblant à un tramway du début du siècle _ pour rejoindre le départ d'une randonnée dans les forêts sauvages et naturelles entourant Oslo. Le train - tortillard

semblait grimper en permanence et nous atteignîmes l'altitude de 400 mètres. Lors du trajet, nous traversâmes un quartier très résidentiel ou l'on pouvait contempler de magnifiques et imposantes demeures bourgeoises en bois du début du siècle. Toutes les habitations étant en bois dans ce pays, on pouvait se demander comment les Norvégiens faisaient pour prévenir les risques d'incendie.

La forêt de type vosgien, par ses lacs, par ses digitales, ses sapins, sa végétation de sol siliceux et ses coupes sombres était vaste et nécessitait de réelles connaissances d'orientation. De grandes pistes rectilignes de ski de fond bordées de lampadaires (pour l'éclairage, l'hiver) coupaient de part en part la forêt.

Si nos souvenirs sont exacts, nous eûmes le soir droit à des grillades (de saucisses et non de poissons) au bord d'un lac avec de nombreux étudiants norvégiens venus pour l'occasion et à une baignade dans le lac aux eaux assez chaudes, chauffées par le soleil assez fort de l'après-midi, à l'heure tardive (21 h), à laquelle nous nous étions baignées, nous pouvions presque considérer ce moment comme un bain de minuit.

Les discussions sur l'adhésion ou non de la Norvège à la communauté européenne étaient animées, chez les étudiants norvégiens, par le même esprit que celui qui présidait dans les consciences des hommes politiques, il y a vingt ans, en France.

Le dernier jour à Oslo, nous visitâmes le musée des drakkars dont le plus beau navire, parmi les trois présents, semblait être celui d'Oseberg aux fines et élégantes sculptures et arabesques. Ces gens avaient beau être des barbares, comme pour les scythes, ils étaient capables aussi d'un certain raffinement.

L'après-midi, nous finîmes par un tour du petit centre-ville ancien d'Oslo, aux monuments baroques dans le style baroque "italien du nord" comme ceux de Leningrad (Saint-Petersbourg maintenant). Le chroniqueur en profita pour acheter une maquette de drakkar en bois assez fidèle à monter en plusieurs jours (aura-t-il le courage et la patience de monter et de coller les multiples pièces du puzzle ? Vous le saurez au prochain épisode). À côté du centre-ville historique, existe un quartier froid ultra-moderne entourant la gare d'Oslo ou j'avais constaté que même dans ce pays froid, on pouvait trouver des immigrants d'Afrique du Nord.

Le soir vers 16h nous partîmes vers le nord vers une petite ville nommée Gjovick, située à environ 100 km d'Oslo, par une route nationale à 2 voies traversant des paysages aux doux vallonnements et aux champs de blés encore assez verts pour ce mois de juillet (selon les critères français).

C'était le premier jour où nous avions à côté de nous Solveig dans le minibus, dont la présence chaleureuse pleine d'entrain était un rayon de soleil pour nous tous.

À l'arrivée, nous dînâmes chez les parents de Solveig. Leur grande maison de bois soignée possédait une agréable véranda où eut lieu le repas et où il faisait bon s'asseoir, l'été, pour contempler le magnifique jardin à l'anglaise, et au gazon très british rempli de fleurs et d'arbres fruitiers. Dans ce pays ou comme en Écosse il pleut tout le temps, les gazons ne pouvaient qu'être très verts (à la même époque, les gazons étaient grillés en France). Que de fleurs dans les jardins norvégiens dans ce pays, à l'été si court.

La maison était remplie de bouquets de fleurs sèches, œuvres de la mère de Solveig (bouquets dont elle faisait le commerce).

Le père, grand pêcheur devant l'éternel, dont le passe-temps favori était le canot à moteur sur le lac Mjosa _ lac situé à côté de Gjovick _ nous montra des photos de ses plus belles prises. Cet homme grand, paraissant très bon, semblait perdu dans les nuages.

Après le repas, nous installions dans un chalet scout, tout en sapin, situé sur les hauteurs de Gjovick, dont le confort _ avec l'eau courante, une cuisinière, un lave-vaisselle _ était remarquable pour un chalet scout. Une grande tapisserie _ représentant une jamboree scout dans un style moderne, œuvre certainement de la mère d'un des scouts _ occupait un des murs de la salle à manger lambrissée, de sapin clair, à côté d'une série de portraits de Baden-Powell et d'autres dirigeants scouts (eux certainement norvégiens).

Le père de Solveig vint plusieurs fois pour l'entretien du chalet, en particulier pour la dératisation.

Le lendemain notre randonnée s'effectua sous la pluie et nous nous réfugiâmes dans une sorte de "troquet" (carnotzet) très propre, situé dans une vaste maison forestière d'un parc national dont une partie sert de musée.

Devant la maison, un drapeau norvégien flottait (comme partout dans ce pays, chaque maison possède une hampe portant un drapeau norvégien ou une oriflamme aux couleurs du drapeau norvégien _ bleu marine, blanc, rouge _, seulement mis en berne les jours de deuil national tel celui de la mort récente du roi Olav 5 _ roi semble-t-il, aimé des Norvégiens). Par ses montagnes, sa verdure, ses drapeaux, la Norvège ressemble beaucoup à la Suisse.

Pour se déplacer, Solveig utilisait souvent la vieille Ford assez ancienne et fatiguée de ses parents pour ses courses. A cause de la crainte de ces "affreux" insectes, que sont les moustiques norvégiens, certaines personnes coquettes n'osaient faire sécher leur linge dehors. Tout le monde avait emporté sa crème anti-moustique pour la Norvège, mais le narrateur ne constata pas une gêne causée, par ces "petites bêtes", à la hauteur de leur réputation (à côté de leurs cousins ivoiriens, les anophèles, plus agressifs).

Le lendemain, nous passâmes la fin de l'après-midi dans le chalet de campagne des parents de Solveig, chalet sans confort moderne, sans électricité (l'éclairage s'effectuant au pétrole), sans WC, sans téléphone, situé au bord du lac Mjosa _ le plus grand lac de Norvège_ à 10 km de leur résidence principale. Les parents de Solveig n'étaient jamais allés à l'étranger et passaient la plupart de leurs vacances et de leurs week-end, à cet endroit.

Beaucoup de Norvégiens, semble-t-il, aiment le retour aux sources de la vie des trappeurs ou des hommes des bois dans ce genre de chalets. Ces derniers sont semblent-ils des amoureux nés de la nature. Un ponton, devant le chalet, auquel était amarré un bateau, s'avavançait dans le lac.

J'étais fort impressionné de savoir que Solveig et toute sa famille se baignaient, l'hiver, dans un trou pratiqué dans la glace. Votre serviteur, quant à lui, mettait péniblement, plus de 5 minutes pour entrer dans la mer du nord... (combien de temps aurait-il mis pour rentrer dans une eau à peine 1 à 2 degrés sans risque d'être saisi (ou d'être violacé) ? Peut-être plusieurs années lui auraient été nécessaires pour s'habituer). Par contre, dans le chalet, il n'y avait pas de sauna (comme on aurait pu s'attendre, à y trouver, comme dans la plupart des chalets d'un pays nordique).

Solveig, pour nous amuser, nous passa des disques de fox-trot, sur un vieux phonographe à manivelle. Dans ce chalet, au décor vieillot, nous rencontrâmes la tante de Solveig, passionnante vieille dame, ayant voyagé dans le monde entier, ayant fait son premier voyage en Chine, dès l'âge de 20 ans ou presque, qui nous raconta avec émotion sa réception chez le roi, suite à ses hauts faits de résistance contre l'occupant nazi, pendant la seconde guerre mondiale, à Narvik. Pour cela, elle avait reçu une haute distinction. Le chroniqueur avait envie de rester longtemps à l'écouter, à réeffectuer en imagination ses voyages _au Tibet etc. ... _, mais il était déjà temps de repartir.

Sur les routes Norvégiennes, ce qui frappe c'est l'absence de panneaux publicitaires ou de décharges à ordures, qui défigurent tant nos beaux paysages français. Le sentiment écologique semble très développé dans ce pays (plus encore qu'en Allemagne) et j'étais émerveillé par la pureté de l'eau de tous les lacs et rivières rencontrés ici. Une publicité touristique aurait pu appeler la Norvège "*le pays des paysages purs*" ou "*le pays des paysages préservés*".

Ici on sait que la couleur vert de gris des lacs et rivières de montagne s'explique par la présence d'argile verte en suspension dans l'eau (et non par les nitrates). Il ne semble pas qu'il puisse y avoir de risque de sécheresse étant donné la profusion de lac, de rivières, de sources et l'abondance des pluies dans ce pays. Le ciel norvégien l'été est constamment changeant, nuageux, comme en Ecosse même quand par moment il fait beau. Par boutade, nous pourrions dire que si le temps ne nous plaisait pas, dans l'instant présent, il suffisait d'attendre le lendemain voire une demi-journée pour obtenir un autre type de temps.

A midi, nous pique-niquâmes dans une prairie abrupte dominant un des nombreux lacs du pays. A la fin du repas, le propriétaire nous en chassa. Le matin, nous avons été visiter une étrange église baroque octogonale, du 18^{ème} siècle, construite en dur, aux grands escaliers intérieurs de bois.

Le chalet de Vestre Gaudal, notre futur hébergement, situé à 900 mètres d'altitude, dans le parc "Ormtjernkampen", appartenant à un pasteur protestant, ne possédait ni WC moderne, ni électricité, ni eau courante. Nous nous chauffions alors au bois, nous éclairions à la bougie, lavions sous l'eau de source glaciale d'une pompe manuelle ou dans un torrent. Nous avons installé sur le mur, au-dessus de la table de la salle à manger, le texte du bénédicité norvégien que nous chantions chaque jour : "*O du som metter liten fugl, velsign var mat o gud*" (« *Oh! toi qui rassasie les petits oiseaux, bénit notre nourriture, Oh! Dieu* »). Solveig mettait beaucoup d'entrain à chanter ce chant.

Dans la nuit, une charmante fée aux doigts du même nom, avait recousu les bas de mon pantalon de baroudeur en assez mauvais état (qu'Annie Renaudot en soit remerciée).

Notre première randonnée, dans le parc, fut écourtée par la pluie battante (il semble qu'il pleuve en moyenne un jour sur deux dans ces régions de montagne).

Le lendemain nous visitâmes et fîmes nos emplettes de souvenirs dans la petite ville de Lillehammer _ ville des jeux olympiques d'hiver 1994. Nous y découvrîmes un musée des jeux et un musée des arts nordiques (?).

L'après-midi, le "Maihausen" _musée de mai (la fête nationale Norvégienne étant le 17 mai)_ nous ouvrit ses portes sur le passé du pays. Ce dernier possède le plus bel ensemble (du pays) d'habitations traditionnelles anciennes en bois, remontées à cet endroit. Même le musée traditionnel d'Oslo ne semblait pas rivaliser, par le nombre de maisons, avec ce musée.

Une guide, parlant français, nous attendait; elle nous fit découvrir à quel point ce pays, au niveau de vie élevé, maintenant, était pauvre avant ce siècle. Même les maisons des paysans dits riches étaient fort rustiques. A une époque avancée (au 18^{ème} siècle ?), existaient encore des maisons dites à foyer central (le feu brûlant au milieu de la pièce sans cheminée, la fumée s'évacuant par une ouverture placée sur le sommet du toit) comme à l'époque viking.

Après la visite d'un certain nombre de maisons, à la terrasse d'une des buvettes du musée, nous dégustâmes à notre habitude notre glace, après avoir caressé les animaux domestiques des fermes reconstituées et posés pour les cameras du groupe.

La visite se termina par un musée ressemblant au musée des arts et traditions populaires de Paris ou une boutique de souvenir vendait (très cher) des objets d'art traditionnels (il faut savoir que tout ce qui est artisanal est particulièrement cher dans ce pays).

Enfin, le lendemain, nous partîmes vers la région de véritables hautes montagnes du massif du Galdoppingen _plus haut sommet de Scandinavie avec 2469 mètres de haut. Notre sympathique auberge de jeunesse _pour l'accueil_ était située au pied de ce massif à Boverdal. Notre sommeil y était bercé par le bruit de l'important torrent tout proche et notre repas se préparait dans une toute petite cuisine, où se bouscullaient les familles. Une famille belge francophone, très prévoyante, ... avait emporté une importante provision de bières belges trappistes de qualité (au cas où ...). C'étaient les seuls belges que nous ayons rencontrés, par contre, nous avons rencontré un grand nombre de Français en cette année 91.

Le lendemain eut lieu l'ascension du sommet, en cordée, avec un guide de haute montagne. Nous étions d'abord partis dans un désert de pierres recouverts de lichen noir, puis nous atteignîmes le sommet dans le brouillard en marchant sur la neige, en ayant traversé un glacier plat peu impressionnant (la seule crevasse que nous sautâmes _et vîmes_ faisait 20 cm de large). Dans ce pays au-dessus de 800 mètres, c'est la toundra et après 1000 mètres, le désert de pierre. Tout le monde avait suivi et même Caroline après des efforts héroïques.

Le surlendemain, un long périple en minibus nous conduisit vers un des plus beaux panoramas du monde situés sur une butte à 1600 mètres de haut au-dessus du Geiranger fjord. Auparavant, nous nous arrêtàmes à l'église du 11-12^{ème} siècle (?) de Lohm, dans le style des églises dites "de bois debout" _ en norvégien "starvish kirsh" _ à cause des planches de ses murs disposées verticalement. Ces églises toutes de bois du haut Moyen-âge pour la plupart (10 au 14^{ème} siècle) étaient semblables souvent à des pagodes par ses protubérances en formes de dragons pointés vers le ciel _ comme pour se préserver de forces magiques, en fait, des formes architecturales fantastiques dues à des restes de croyances magiques.

Nous avons aussi longé pendant une bonne partie du trajet un énorme torrent furieux dont les eaux alimentaient le lac Mjosa.

A un col encore couvert de neige, un camp de lapon "Sameleir" avait planté ses tentes et vendait des peaux et des bois de rennes (aux touristes). Nous pouvions nous faire photographier devant un authentique renne. Solveig semblait particulièrement heureuse d'avoir acheté, ici, une peau de renne (elle l'avait choisie avec soin en éliminant les peaux comportant des défauts tels des petits trous, comme ceux causés par des plombs de chasse).

Le panorama donnait littéralement le vertige comme dans une salle de cinéma grand écran. Sur un rocher au bord du précipice, un plaisantin avait peint l'inscription "Exit. paraglider only" (Sortie de secours : parapente seulement).

Votre serviteur avait convaincu Patrick de l'intérêt de connaître le delta-plane ou le parapente et ce dernier chercha à effectuer son premier grand vol dans la Mecque Norvégienne du vol libre : Vågå (il y a deux sites fréquentés en Norvège, Vågå _ le centre national _ et Voss). Malheureusement, la tentative se solda par un échec, à cause des conditions météorologiques changeantes (Patrick promis de récidiver, dès son retour en France).

Le moniteur que nous avons choisi _ un certain Walter _ était un viking aux grosses "bacantes" (à la Tarass Boulba) sorte d'homme des cavernes bourru dont la correction première fut de nous perdre dans la montagne avec son puissant tout-terrain Chevrolet sur une route de pierre alors que notre Ford Fiesta avançait avec difficulté, puis la seconde de nous annoncer de façon laconique, l'annulation du vol, et la troisième de ne pas avoir cherché à entamer le dialogue, avec nous, pendant toute la journée d'attente (j'eu du mal à discuter de delta avec lui, même pendant la période, où je l'observais confectionner des harnais de delta, dans son atelier, situé dans un vieux camion frigorifique à côté de sa tente de camping, où résidait son fils de 5 ans _ amateur insatiable et "halluciné" de jeux vidéo_ et sa femme).

Notre attente n'avait pas été complètement déçue, car nous avons pu avoir l'occasion de voir voler deux deltas près d'une tour de télévision au sommet d'une montagne que nous avons atteint.

Pour la petite histoire Walter avait confectionné un petit delta pour son fils et l'avait fait voler avec, et donc ce fait aurait mérité d'être inscrit au Guinness Book des Records.

En attendant, nous avons été visités à l'écomusée de Vågå où nous avons assisté, comme dans le passé, à la préparation d'une galette de grande dimension faite à base de féculé de pomme de terre, sur une grande plaque ronde de fer chauffée par un feu de bois et préparée par une dame âgée en costume traditionnel. C'était un peu une sorte de pain traditionnel, semble-t-il, pour les paysans. Puis nous avons assisté à des concerts de musiques folkloriques traditionnelles, dans Vågå, envahie ce jour-là de groupes folkloriques, jouant en général, avec des crins-crins (violons) et des accordéons. Cette musique ressemblant à la musique folklorique autrichienne ou suisse, aux mélodies toujours répétitives et semblables d'une mélodie à l'autre, était à la longue un peu somnifère (je me suis demandé dans quelle mesure, la vie dans ces petites villes de provinces, malgré la présence de la montagne et des sports associés, n'était pas monotone).

Les autres membres du groupe avaient effectué une longue randonnée, en remontant une longue vallée dans la pluie et le brouillard, vers une région désertique du bout du monde.

Daniel et moi-même, comme tous les Français, aimions souvent rire et les jeux de mots de Daniel resplendissaient comme de subtiles perles fines. Quant à ceux du rédacteur, ils tentaient à être ... si possible spirituels. Nous avons tenté, à cette occasion, de former Solveig à l'esprit français, en particulier en la formant au "Pieu Mensonge". C'est à dire à une "théologie" préconisant le bien fondé du mensonge et nous nous transformions alors en une véritable confrérie de jésuites aguerris. Il n'était pas certain que Solveig appréhendait toujours toute la subtilité de l'humour français, en tout cas nous nous étions beaucoup amusés.

Le soir, nous nous essayâmes à un repas norvégien dans l'auberge, qui se révéla proche de la restauration universitaire (Pouah). Nous ne connûmes jamais vraiment, au cours de notre voyage, la cuisine traditionnelle norvégienne, en particulier les poissons sucrés norvégiens.

A Bøverdal, quelques débuts de tensions se manifestèrent dans le groupe.

Chaque matin ou soir, nous effectuions une étude biblique _ rappelons que le voyage était organisé par un groupe œcuménique _ et à Bøverdal, celle-ci aborda le sujet du mépris.

Après Bøverdal, une longue route, d'abord à travers la montagne et des à-pics vertigineux, puis le long du Sognefjord nous conduisit vers un des plus beaux sites du monde, le site de la petite ville balnéaire de Balestrand, située au confluent de 4 branches de fjords.

Au début du Sognefjord, l'eau douce permettait la pousse de gazon ou d'herbe jusque dans l'eau du fjord, puis l'herbe disparu et fut remplacée par des algues au fur et à mesure que nous avançons en aval du fjord, vers l'ouest.

Nous nous arrê tâmes un instant en face d'un petit drakkar en bois, d'une dizaine de mètres de long, flottant sur le fjord _ certainement un drakkar pour les fêtes locales ou la réalisation d'un passionné de répliques historiques fidèles.

Nous découvriâmes dans un village, une église médiévale en pierre _ une des rares églises médiévale en pierre de Norvège_ dont l'intérieur était décoré par une impressionnante galerie de tableaux de la noblesse locale souvent portant la fraise.

Comme nous avons pris un peu de retard sur notre horaire sur la route, nous avons accéléré, sur une route très droite, à la sortie d'un village. Des policiers postes 1 km plus loin nous avaient chronométrés à la vitesse (affolante !) de 73 km/h et fit payer à chaque véhicules _ la Ford Fiesta suivant fidèlement le minibus_ 1000 couronnes (environ 980 FF _ environ 147€) (la vitesse était limitée à la sortie du village d'une façon incompréhensible à 60 Km/h alors que la route était droite sans intersection). Aucune discussion ne fit infléchir la fermeté des représentants de l'ordre, ni le fait que nous n'étions pas riches, que nous étions étrangers et que nous n'étions pas habitués à des lois si sévères, ni le fait que 13 Km/h de plus sur une route sans danger ne justifiait une sanction de 1000 Fr. Solveig était indifférente et semblait trouver cela normal. Je me rendais compte qu'on n'était pas en pays latin où des policiers peuvent faire preuve de mansuétude et qu'ici il fallait être discipliné. En attendant, sur le moment, je trouvais le pays pas très accueillant envers les touristes ou tout était occasion de faire payer d'une manière ou d'une autre le touriste : le moindre musée même ne comportant qu'une ou 2 pièces étant payant _ comme à Vågå _, la moindre route touristique de montagne en terre ... à péage (30 à 35 Krons) _ comme à Bøverdal, au Geiranger fjord, à Vågå _ . Mais peut-être l'impression du rédacteur (de l'auteur de ce texte) était fautive.

Un arc-en-ciel double, sur le fjord, nous accompagna un moment, puis lors de l'embarquement des véhicules sur le ferry qui nous embarquait vers Balestrand, une lumière d'apocalypse blanchâtre, traversant les nuages embrasa le ciel, derrière Balestrand, les montagnes à contre-jour apparaissant à ce moment comme des Olympes célestes.

Dans cette station balnéaire, un seul magasin (pour touriste) restait ouvert après 17h30. Dans ce pays les magasins ferment très tôt et même *le samedi après-midi* (comment ce pays, aux horaires anglais, avait-il pu devenir riche ... c'est un mystère ...). En sortant des bureaux, les Norvégiens comme les anglais "dînent" très tôt, vers 17 h 30 - 18 h (il semble que le midi, ils mangent peu ou des sandwiches, mais, le matin, le petit-déjeuner est, par contre, très copieux).

L'auberge de jeunesse, un ancien hôtel déclassé _et pourtant très soigné, voire luxueux _ était la plus belle que nous ayons eu et la vue de la chambre sur cette gigantesque étendue d'eau, vaste comme une mer intérieure était inoubliable. Le soir, nous baladions dans ce village désert et silencieux ou semblait régner une indéniable douceur de vivre. Nous avons été visiter le plus grand hôtel du lieu, un extraordinaire hôtel en bois rococo, du début du siècle, le "Kristin hotel" ou nous avons perdu notre économe dans les labyrinthes des couloirs de l'hôtel.

Nous avons longé les bords du fjord et le petit port des ferrys et découvert une petite église anglaise anglicane à la construction de bois semblable à celle des stavkirkes, mais elle du 19^{ème} siècle. Celle-ci construite certainement à l'époque où la station balnéaire était en vogue chez les Anglais, au début du siècle, était ouverte et déserte, la journée. Nous y fîmes une halte. Par contre, nous n'entrâmes pas dans l'unique et petite discothèque du lieu, rendez-vous de tous les jeunes du pays (et certainement l'unique distraction du lieu).

Solveig m'emmena un soir visiter le collège, située sur les hauteurs de Balestrand où elle avait effectué une partie de ses études en pension; elle y retrouva le directeur qui la reconnut et lui proposa un poste d'enseignante dans ce lieu (à quoi pouvait rêver le soir, une jeune fille, dans sa chambre individuelle, une jeune femme dans cet endroit aux paysages magnifiques, du bout du monde, ou rien n'arrivait ... Aux voyages, au prince charmant, à ses études ? ...).

Le soir nous pouvions nous promener très tard, le soleil se couchant après 23 heures. Là aussi, le soir la lumière était très belle.

Un soir nous nous rendîmes dans la "pension de famille" où Solveig, collégienne, avait l'habitude de se rendre pour jouer au billard avec des ami(e)s (une pension est en fait une appellation norvégienne, pour hôtel familial _ ces derniers sont en général soignés et bien tenus).

En prenant une collation dans cet hôtel, nous assistâmes à un débat théologique à la télévision norvégienne. J'appris de Solveig que ce genre de débat interminable (?) était monnaie courante à la télévision norvégienne (j'avais vraiment l'impression d'être un extra-terrestre face à Solveig. Autant je ne me sentais pas dépaysé en Belgique, autant je l'étais en Norvège). Celle-ci semblait désapprouver une théologienne aux thèses, dit-elle, athées. Dans ce pays beaucoup d'étudiants suivent des cours de théologie, pas toujours, semble-t-il par vocation, mais pour des raisons institutionnelles. Les pasteurs de l'église luthérienne, payés par l'état vivent correctement (le luthérianisme est religion d'état).

On pouvait se demander si l'omniprésence de la religion, qui peut avoir des effets bénéfiques, ne développait pas en corollaire une certaine étroitesse d'esprit et hypocrisie (d'un autre côté, on sait très bien qu'en voulant se débarrasser d'un poids moral pesant ou d'une hypocrisie, liée à une religion "rétrograde", il y a le risque, en se débarrassant, comme en France, des bases justifiantes des éléments moraux, de se trouver confronté à un vide moral et à une difficulté à élaborer de nouvelles bases morales plus saines).

Il y a semble-t-il 3 chaînes de télévisions dont 2 privées mais seule la chaîne d'état est reçue dans la plupart des régions du pays. C'est certainement la raison de la prolifération d'antennes satellites sur beaucoup de maisons, que j'avais constatée. Les actualités télévisées semblaient faire souvent mention de la famille royale et du jeune prince héritier. Les journaux norvégiens, sortes de feuilles "de choux", de quelques pages, ressemblaient au Parisien-Libéré (quel dommage de ne pas savoir parler la langue).

Le lendemain, après avoir fait notre étude biblique habituelle, ... après le sermon, ... nous partîmes sur la montagne, située à l'est en face de Balestrand. Ce fut la plus rapide ascension que nous fîmes : 1100 mètres de dénivellation en à peine 2 heures, sur un sentier très escarpé, d'une pente moyenne de 30 à 40 pourcents sans partie plate. Solveig semblait escalader le sentier sans effort apparent, comme un chamois, alors que le narrateur sentait déjà ses jambes au milieu du trajet (souvent lorsque Solveig avait pris suffisamment d'avance, elle redescendait de la montagne pour m'inciter à faire comme elle, à monter plus vite, pour me taquiner) ... Ah ! L'espiègle ...

Le sac à dos léger, porté par Daniel et moi, semblait lourd et pourtant je regrettais mon sac de parapente (plus lourd) car une vue inoubliable s'offrait à nous du sommet. Balestrand, tel un village minuscule, semblait à portée de main, et je rêvais de pouvoir m'envoler vers cette dernière (j'avais calculé que Balestrand était à 4 Km à vol d'oiseau, qu'avec la finesse de 4,5 de mon parapente, j'avais suffisamment de réserve pour atteindre le terrain de football et passer au-dessus de la ligne à haute tension qui traversait le Fjord).

Au sommet, dans un tas de rocher en forme de chorten tibétain, nous découvrîmes, dans une boîte d'aluminium, un journal de bord pour randonneurs. Tout le monde y consigna, qu'une pensée, qu'un dessin, qu'un poème ou un commentaire dithyrambique ... Les messages précédents étaient en norvégiens ou en anglais.

Au retour Solveig et moi, engageons une course de descente, mais en n'étant pas entraîné comme Solveig, en voulant faire le fou pour provoquer son admiration, en courant plus vite qu'elle, je dérapais sur une plaque d'herbe mouillée et j'eus immédiatement un claquage.

Lors de cette randonnée, je pris conscience que Solveig était dans son élément dans ses montagnes, comme un cabri et que Balestrand était une sorte d'écrin, pour elle, comme le site Balestrand serait comme un joyau enchâssé au milieu d'une croix d'un trésor de cathédrale. Solveig joyeuse rayonnait. Il y a des lieux magiques dans le monde ... et Balestrand, comme certains lieux du monde _ le Yosemite Park, etc. ... _, était de ceux-là. Tant que la lumière brillera dans mes yeux, le souvenir de ces moments heureux restera à jamais dans mon esprit. Solveig et moi étions comme 2 enfants complices tout à nos rires et à nos jeux ... Juste auparavant, j'avais observé un étrange phénomène : des volutes de vapeurs s'échappant de façon presque invisible de la mer intérieure et montant très rapidement vers le ciel.

Dans ces montagnes, pourtant moins belles que les Alpes, car érodées (montagnes primaires rajeunies par les glaciers) et plus désertiques, je ressentais l'appel du grand Nord comme croc-blanc pour la forêt, l'appel des paysages purs et préservés comme au premiers matins du monde, là où la main de l'homme n'a jamais mis le pied, pour paraphraser Pierre Dac (Solveig m'avait montré des vues de Balestrand, l'hiver, et je ressentais une attirance pour ces blancheurs immaculées). J'aime, par-dessus, tout la montagne et la profusion de fleurs de ses prairies alpines l'été. Malheureusement, les vallées alpines sont civilisées et les villes des Alpes françaises sont la plupart grises ou sans charmes (hormis, Annecy, Evian, Thonon ...).

Le soir, dans la chambre, un chevalier au blason en forme de pin's rêvait de rejoindre au galop sa belle du midi, et cela s'entendait fort.

9.3 Deuxième partie

Le lendemain nous partîmes par des routes étroites aux multiples tunnels (étroits aussi) vers Knarvik, notre prochain camping situé à côté de Bergen.

Nous n'avons pas encore abordé l'état des routes en Norvège. Nous aurions pu nous attendre pour un pays d'un niveau de vie élevé à un état des routes semblable à celui de la Suisse : autoroutes audacieuses Nenni : en fait une seule autoroute au Sud d'Oslo et des routes nationales ou non étroites à deux ou sur certaines portions à une seule voie, comme en Irlande.

Dans le cas des portions à une seule voie, des parkings disposés régulièrement le long de la route, signalés par des panneaux bleus, comportant la lettre "M", permettent aux voitures de se croiser. Il ne faut pas être pressé et des étapes de 200 Km, par jour, sont le maximum à envisager, pour voyager et découvrir tranquillement le pays, bien que la tranquillité ne soit pas toujours de règle. En effet, des réminiscences du "Salaire de la peur" sont parfois revécues, par exemple, lorsque, soudainement, un camion semi-remorque norvégien, débouchant en face de vous d'un virage, où la limite de vitesse autorisée est de 70 Km, tente de forcer le passage. Il est à noter que les parapets des routes côté précipice sont souvent symboliques. Sur notre route, détail amusant, nous avons découvert un tunnel à une seule voie et en courbe, sans feux de passages alternes. Humour involontaire? un livre gouvernemental de présentation du pays, acheté par Daniel, parlait du bon état des routes (peut-être parlait-il du revêtement des routes ?).

Certains tunnels traversés étaient très longs, pas toujours bien aérés _ dont l'un de 7 km _ et nous souffrions pour un couple de cyclo-randonneurs grimant péniblement une montée asphyxiante dans un tunnel de 5 km.

Après avoir "cherché camping désespérément" et pris en stop une marcheuse anglaise âgée, qui s'était foulée la cheville, nous sommes arrivés à destination, par beau temps et grand vent, et nous nous sommes installés dans un chalet du camping, nommé « hytte » (ces chalets-bungalows permettent un « tourisme économique »).

Le lendemain nous sommes partis vers Bergen. Au niveau du ferry entre Knarvik et Bergen, nous avons abandonné nos véhicules et pris une sorte d'hydroglisseur de croisière qui nous conduisit à Bergen en 20 minutes. De ce dernier, nous pouvions admirer de grands et frêles ponts suspendus projetant leur tablier d'île en île (que nous aurions aimé qu'il y eu plus de ponts suspendus le long des routes que nous avons prises, ce qui nous aurait évité de nombreux et grands détours par de petits fjords affluents de grands fjords, que nous longions et nous ne pouvions traverser).

Bergen est pleine de charme et est une ville sympathique par ses vieilles maisons en bois, ses rues en pentes et une archipel d'îles, comme à Oslo, devant la ville rend la vue de la baie attrayante (quand il ne pleut pas, ce qui est rare à

Bergen ou il pleut 200 jours par ans). Ce jour-là, le temps n'était que gris. Nous avons quartier libre et nous séparâmes pour la visite des musées.

Après avoir pris un sandwich au saumon fumé au marché aux poissons, situé devant le port, nous avons été visiter le musée de la ville le "*Bergen Kunstmuseum*", qui possède de très belles collections de tableaux anciens et modernes. Malgré sa petite taille (selon les normes françaises), Bergen devait être une ville importante pour la Norvège, car le musée possédait une importante collection de Picasso et de tableaux anciens et modernes de peintres de renom _ Matisse, Cézanne etc

Nous nous promenâmes sur le quai Briggen, bordée par les maisons anciennes de la ligue hanséatique _ la plupart en bois (cet ensemble de maisons du moyen-âge est classé au patrimoine mondial de l'UNESCO). Le "*Briggen museum*", situé sur ce quai, racontait l'histoire de la formation de la ville et de cette ligue. (La ligue fut une sorte de guilde de marchands d'origine germanique ayant possédé un monopole sur le commerce du nord de l'Europe et ces derniers, conscients de leur statut privilégié, vivaient à part de la société norvégienne et s'interdisaient les mariages mixtes). Dans ce musée, Solveig me fit rencontrer un étudiant norvégien effectuant un master aux U.S.A. qui était un européen convaincu et souhaitait travailler à la communauté européenne. Pendant que Solveig retrouvait son ami, nous visitâmes le musée. Ce dernier, didactique mais décevant pour le peu de pièces exposées, ne semblait pas mériter les 3 étoiles du guide bleu, au jugement pourtant sûr.

Au *Briggen museum*, une exposition temporaire présentait les méfaits du tabac et de l'alcool dans une sorte de vision historique. Des mannequins couchés dans le vomit représentaient des souldards. Ce genre de manifestation était peut-être représentative de la désapprobation morale de la société norvégienne pour l'alcool et le tabac, considéré semble-t-il presque à l'égal de drogues illicites (hashish ...). Le prix des alcools, certainement fortement taxés, devait certainement s'expliquer par ce fait (une bouteille de 75 cl de whisky : 250 FF). Les Norvégiens ne savent pas boire avec modération, et le week-end comme en Russies le spectacle de Norvégiens ivres morts n'est pas rare (peut-être l'obscurité des journées d'hiver, "poussant" à la "déprime", explique cet état de chose).

A côté du musée, une cathédrale romane à la façade austère possède une riche décoration intérieure et de beaux portraits (malheureusement, son entrée était payante).

Finalement ce "pay(s)-ant" [pays payant] n'était pas si en retard : Gaston, Spirou, Tintin étaient disponibles en librairie.

Le soir, nous prîmes le funiculaire pour observer Bergen et sa baie, un très beau panorama .., du moins, quand il fait beau (Bergen est la ville de Norvège, recevant le plus de précipitations).

Au camping j'avais communiqué le virus de la minéralogie à Patrick et ce dernier, sur le sentier redescendant vers Bergen, se mettait à ramasser tous les cailloux rencontrés. Nous sommes en suite engagées dans des rues en pentes bordées de jolies petites maisons anciennes coquettes souvent peintes en blanc.

Dans le ferry du retour, Solveig et moi jouions à cache-cache dans les coursives du navire. Dans le minibus tout le monde chantait en particulier les chants du carnet "Arc-en ciel".

Le soir, tout le monde s'étant rendu dans une sorte de hameau de pêcheur aux maisons en bois typiques, les plus courageux _ Patrick, blanc comme un cachet d'aspirine et Caroline _ s'étaient même baignés dans le fjord. Auparavant, nous avions mangé, avec de la crème fraîche, le maquereau fumée acheté au marché. Le lendemain, tout le monde fut assez malade. Solveig très malade était alitée.

Nous avons écouté l'étude biblique, à cause du trajet très long (500 km), qui nous attendait. Nous avons abandonné Solveig à son triste sort, à la gare routière, après des adieux touchants (elle préférait ne pas nous accompagner et rentrer par le train).

La route était longue et difficile et l'on doit signaler le rôle héroïque de Daniel sur la première partie du trajet face aux camions sur une route nationale surchargée. Nous avons décidé de choisir la route la plus courte en prenant un bac qui nous faisait emprunter une petite route départementale longeant un fjord d'environ une trentaine de km de long et une région de vergers _ essentiellement peuplés de cerisiers _ étrangement surplombé par un impressionnant glacier. Ce fjord se terminait par une petite ville et un important complexe sidérurgique, situé sur une presqu'île, au décors de fin du monde.

Nous roulions à vive allure, sur chaque portions de route droite, afin d'atteindre notre prochaine auberge avant sa fermeture (minuit) et pendant un long moment, au soleil couchant nous longions un lac qui semblait sans fin dans une nature extrêmement sauvage (sans habitation _ le genre de lieu où il vaut mieux ne pas tomber en panne la nuit). Souvent dans certaines régions du pays, les villages sont séparés par des distances énormes (50 à 100 km). La Fiesta poussive avait du mal à suivre le minibus. Nous sommes arrivés à minuit moins le quart, après avoir reçu quelques protestations sur la vitesse du minibus de la part des membres du groupe. C'était la fatigue et la chaleur d'un lit ou le froid de la nuit dans le minibus (quant aux contrôles radar, par sa conduite experte et son œil perçant, Patrick semblait les déjouer, dans une région traversée totalement déserte, à la nuit tombée ...).

Véronique couche avec les garçons et admire le "beau" caleçon au motif de cerises que porte le narrateur.

Le lendemain, Patrick, le collectionneur (avec André) du groupe, mordu de télécartes, achète des télécartes avant le départ (finalement, le système télécarte est peu répandu en Norvège, et la plupart des cabines n'acceptent que des pièces de 1 Kron, placés dans l'appareil, par l'utilisateur, celles-ci roulant dans une sorte de rigole inclinée située sur le haut de l'appareil vers le trou béant absorbant de pièces).

Autant le tour de Kristiansand se révèle décevant, autant le tour en bateau du bord de mer se révèle d'un grand intérêt, malgré le roulis important (qui n'empêche pas certains de terminer leur courrier), en nous faisant découvrir une côte ressemblant à celle de la Bretagne, remplie d'abers.

Le soir nous dormons dans une maison particulière, où il n'y a pas assez de matelas pour tout le monde. A un moment une discussion s'élève sur la gastroentérite de Daniel et de l'opportunité d'aller chercher des médicaments, le soir, à l'Hôpital. Malgré l'aspect livide, couleur de touche de piano sans les dièses, du visage, tel celui de Blaise Pascal sur son dernier lit, de Daniel, nous faisons confiance à notre bon docteur. Comme ce dernier nous dit, dans un souffle, qu'il n'y a pas à s'en faire, nous ne faisons rien.

Levés à 6 heures, nous quittons la Norvège sur une ville flottante ou nous dépensons nos dernières devises dans les boutiques free-tax, les cafés ou les machines à sous (à noter que beaucoup de machines à sous sont installés, par la Croix-Rouge norvégienne, dans les lieux publics !). La pluie et le crachin nous accueillent à notre descente au Danemark.

L'auberge de jeunesse allemande très propre qui nous reçoit, nous impose une véritable discipline militaire (peut-être due à un mauvais souvenir lors du passage d'un précédent groupe de Français). Sans qu'il nous voit, nous suivons l'aubergiste au pas de l'oie et en rang militaire.

Nous découvrons, dans la ville proche, un charmant restaurant installé dans un ancien moulin à eau à colombage, où nous mangeons un copieux repas (accompagne enfin de vin à prix raisonnable).

Le lendemain, nous découvrons les canaux, ponts-basculants en forme de pont-levis et les multiples éoliennes blanches géantes du bord de mer de la Hollande (comme au Danemark).

Arrive dans l'après-midi à Amsterdam (que je rêvais de visiter), nous en effectuons une visite express à pied et en bateau-mouche. La visite en bateau des canaux nous fait découvrir une ville architecturalement exceptionnelle par ses maisons bourgeoises baroques à pignon, du 18^{ème} siècle, bordant les canaux. Notre économiste perd, sur le bateau, un bob donnant à son propriétaire une allure de touriste français moyen, et nous en aurions éprouvé une certaine satisfaction, si notre économiste ne l'avait retrouvé en retournant à l'embarcadère. Auparavant Daniel avait failli avoir une crise d'apoplexie, voyant notre économiste discuter avec insistance au guichet, par 3 fois, pour obtenir la réduction du prix du passage sur le bateau-mouche (en plusieurs langues) comme lors d'une transaction "tapissière" (de marchands de tapis).

Le soir, nous nous installons une magnifique auberge de jeunesse, maison bourgeoise du 18^{ème} siècle, située dans un grand parc, mais malheureusement nous n'avions le droit qu'au dortoir collectif. Nous partîmes ensuite, vers Utrecht, où nous avons rendez-vous avec un sympathique couple d'amis d'Annie Kechichian, dont le représentant masculin scientifique d'origine indonésienne, mon hôte à table, se révéla d'une très grande culture scientifique et philosophique. Nous dinons au bord d'un canal dans un restaurant français, le Toc-toc, servant une cuisine style "nouvelle cuisine".

Le lendemain eut lieu notre dernière étude biblique dans le parc de l'auberge au bord d'un canal. Nous nous sommes arrêtés à Anvers en Belgique _ joyau de l'architecture flamande, avec l'autre ville belge, encore plus connue, connue comme une merveille mondiale, Bruges _ . Nous déjeunons dans un restaurant situé, dans un passage étroit dans une cours intérieure, certainement classée bordée de vignes en espalier. A Anvers, nous nous approvisionnons en pralines (chocolats belges) et en bières belges. Annie achète plusieurs Kg de pralines. A cause de notre horaire, nous ne pûmes visiter la ville qu'en 2 heures ... ce qui est bien insuffisant pour visiter une ville aux multiples églises, musées et autres trésors.

A Valenciennes, une fausse manœuvre de recul, sur une bretelle d'autoroute, provoque le froissage de tôle des portes arrière du minibus avec le véhicule précédent. Heureusement, Patrick arrive à calmer la colère de la conductrice heurtée (dont la voiture n'a pas de dégât, mais qui est choquée). Encore à Paris, nous découvrons une importante fuite d'huile qui se révélera sans gravité, car découverte à temps (fuite d'un joint de la jauge à huile).

9.4 En conclusion

Finalement, malgré ces petits ennuis et le côté expédition de ce voyage, celui-ci se termine bien. Il faut remercier Dieu, la providence ou la chance (?) que certains problèmes ne se soient pas aggravés (tels que fuites de gasoil et surtout la fuite d'huile découverte, juste à temps ...) et de la réunion d'une telle synergie entre les talents de mécaniciens de Patrick, d'économiste d'André, de docteur et philosophe de Daniel, de cuisinière de Denise, sans oublier les talents d'organisateur de Francois Morell ...

La Norvège semblait à nos yeux un immense parc national aux dimensions de tout un pays et nous regretterons éternellement la beauté de ses lacs, de ses forêts et de ses fjords. Nous ne pouvons qu'être désolés de ne pas avoir connus plus les Norvégiens, que par des contacts polis mais peu approfondis. Je rêvais que les Norvégiens fussent à l'image de la pureté de leur pays. Il est dit que les Norvégiens sont très attachés à leurs provinces, à leurs vallées comme les Suisses de certains cantons et qu'ils expriment des convictions nationalistes ancrées et même une certaine fierté pour leur passé, pourtant dur (pour leur passe barbare et viking etc. ...). Souvent, les peuples qui ont été longtemps colonisés (comme ce fût le cas pour les Norvégiens : quatre siècles par les Danois puis un siècles par les Suédois), ... brimés, humiliés, considérés comme inférieurs ..., surmonte certains complexes et retrouve leur dignité, par une affirmation d'une certaine fierté nationale (sinon nationaliste). Peut-être, est-une explication. Il est aussi dit que l'éducation scandinave, interdit la répression ou la punition d'un enfant (tel gifler ce dernier), et cela m'a toujours paru sidérant (!).

On dit que les Norvégiennes sont "froides", sûres d'elles face aux hommes, comme toutes les scandinaves (?). Mais je n'en eu pas l'impression. Et parce que certaines jeunes filles enchantées aux cheveux d' Orichalque et aux yeux de ciels sans nuage, étaient belles, j'ai voulu épouser l'une d'elle....

9.5 Epilogue

Le lendemain de notre arrivée, nous nous réunissons de nouveau pour un bon repas à l'Hippopotamus et nous nous retrouvons, sans transition, dans un paysage vosgien, à défaut de norvégien, aux jardins "Albert Khan" à Boulogne. Quant à Patrick, il parvint à redresser seul les tôles des portes arrière du minibus, avant son retour pour Marseille, et la fuite fut réparée.

Puis le 9 novembre, nous organisons une soirée diapo au local du G.B.U. (Groupe Biblique Universitaire, rue Serpente à Paris) ou tous les membres de l'expédition étaient présents. Aquavit, pâte à tartiner à base d'œufs de poissons ("kaviar -

mixt", acheté à IKEA), sucreries et gâteaux sont présents sur les tables. Nous finissons la soirée dans un restaurants scandinave (le "Moulin de Skasen"), où nous dinons un repas à base de poisson. Les plats nous paraissent étranges mais agréables.

Fin du récit ... La suite de ces aventures, lors d'une prochaine aventure, en Norvège, en 2006 ...



Eglise en bois debout – Stavekirke (© B. Lisan).

10 Martinique 1997



SUR LA PISTE DU SIFFLEUR DES MONTAGNES

Cours séjour en Martinique à la fin de janvier 97



Merci à ma tante et mon oncle de Blois pour leur aide.

Le jour précédent le départ

Durant l'hiver 97, des amis m'ont offert l'hospitalité dans une grande maison louée en bord de mer à côté de Fort de France. En Martinique, le prix de la location dépendant du nombre des locataires, mes amis m'avaient donc payé ma part.

Avant le départ, je passe voir mon ami, Fernand, preneur de sons animaliers, créateur d'une maison de production de disque prospère.

Je lui emprunte du matériel¹⁸³, destiné à enregistrer les batraciens de l'île et le « siffleur de montagne » ou *solitaire siffleur*, oiseau à gorge rousse de la famille des solitaires (*Myadeste genibarbis*), vivant dans les forêts pluviales d'altitude de Martinique.

Le samedi du départ

Au départ, le Boeing 747 est plein.

A bord, j'apprends dans le journal France Antilles de décembre, que l'île aura accueilli 500.000 touristes, en décembre 1997.

Je demande auprès d'une voisine martiniquaise les endroits où l'on peut écouter de la bonne musique antillaise. Comprenant que je cherche à m'amuser, elle me donne alors une liste de dancings.¹⁸⁴

¹⁸³ Le matériel se compose d'un enregistreur sonore numérique DAT et d'une grande parabole en plastique souple, repliable, d'une quarantaine de cm de diamètre, comportant un grand micro stéréo, placé en son centre. Le DAT est un Sony TCD-8 et la parabole une Téliga.

¹⁸⁴ Le Choublout, le Manikou Night (entre Fort de France et le Lamentin au premier pont de l'autoroute), le Topso (à la Trinité, dans la

A l'arrivée, ce qui nous frappe c'est la grâce des lignes courbes de la verrière de l'aéroport d'arrivée du Lamentin, proche de Fort de France. Des placages de bois clairs et précieux tapissent les murs intérieurs.

Devant la porte du hall, une allée d'arbres du voyageur élance ses éventails vers le ciel.

A 18h30, à la sortie, la nuit tombe.

Dans la chaleur moite, l'impression étrange est d'être dans un département français, avec la même monnaie, les mêmes cabines téléphoniques, les mêmes bureaux de postes, les boîtes aux lettres et en même temps, dans un pays lointain situé sous les tropiques.

Mes amis me conduisent au village de l'Anse Dufour, blottie dans une petite baie s'ouvrant sur la mer des Caraïbes ¹⁸⁵.

La terrasse de la maison, dominant la plage, me fait découvrir un décor de carte postale : plage, cocotier, mer étale, clarté lunaire allongeant ses grands bras lumineux entre les arbres, scintillement des luminaires de Fort de France, à 10 km en face, sur la mer...

La plage de sable blanc, frangée de cocotiers, l'ululement entêtant des buffo-buffos, une sorte de rainettes locales, les crécelles des grillons et des « cabris bois », une grande sauterelle, le grondement du ressac toute proche et le doux bruissement des palmes des cocotiers dans la brise de terre, contribuent puissamment à renforcer notre impression de dépaysement.

J'apprends la grande importance d'une tenue vestimentaire décente et la pudeur des Martiniquais. On doit éviter ici les tenues trop décontractées, les seins nus ou le nudisme intégral sur les plages.

Près de nous, vit la « quimboiseuse », une sorcière en martiniquais, personne taciturne. A qui l'on ne fait jamais de réflexions, même si ses deux chiens, aboient jour et nuit. Dans son jardin, trône un calebassier, aux calebasses, encore vertes et énormes.

Les quimboiseurs, comme les marabouts en Afrique ont la faveur des martiniquais. Une habitante de Fort de France rencontrée par mes amis, affirme qu'il y a beaucoup de quimboiseurs et aussi beaucoup de « couillons » en Martinique.

Un pêcheur habite l'étage au-dessous de notre maison, devant laquelle s'empilent des casiers à poisson, en Z, grillagés. Malgré, son âge, portant son éternel chapeau de paille pointu à large bord, il se rend chaque matin, à la pêche, dans son gommier motorisé, une embarcation de mer, de forme allongée.

Tout le monde ici parle français. Le créole reste la langue vernaculaire des villageois.

Le créole, langue phonétique, « manman » selon l'écrivain créole Patrick Chamoiseau ¹⁸⁶, comporte beaucoup de mots français, suite à une décréolisation, mais aucun r, adjectif et adverbe, comme dans la phrase « Nèg Pété Chenn » pour dire « les noirs ont brisé leurs chaînes ». Les martiniquais jonglent aisément du français au créole, incompréhensible pour les métropolitains.

Le langage courant ici comporte quelques mots ou expressions imagées tels le « décollage matinal », rhum pris à jeun le petit matin, les « sous braguette », allocations familiales, ... le « z'habitant », une écrevisse locale, le « z'oreille », métropolitain ou blanc, le « matoutous falaise », une mygale locale, le « maringouin », moustique, le « coco-merlo », un rhum de mauvaise qualité etc...

Certains noms de familles ici comme PHAROSE, HANNIBAL ou des noms géographiques _ Ajoupa Bouillon, Morne Rouge_ sont vraiment fort typiques.

Certains personnages du village, ailés ou à 4 pattes, sont aussi à mentionner, tel le canard de barbarie et un petit chat blanc. Le canard, à la démarche bonhomme et satisfaite, raffole des croûtons de pains. Tandis que le chaton patiente chaque matin, sur la plage, attendant le retour des pêcheurs qui lui offriront les restes de poissons.

zone du Bac), le Chéhenne (un bar au centre-ville de Fort de France), liste qu'on peut retrouver dans la revue martiniquaise gratuite le « Choubouloute ».

¹⁸⁵ En Martinique, une baie se dit « anse » et une colline, un « morne ».

¹⁸⁶ Elle comporte souvent des dérivations de mots, comme « tout-à-faitement » ou le fréquent usage du mot « ti » pour « petit ».

Avant de dormir, je découvre, dans la cuvette de la douche, un buffo-buffo, de 2 cm de long. Avec précaution, je le repose sur le rebord de la fenêtre. Malgré les youyous hallucinants de la nuit, on peut s'endormir, grâce aux boules Quiès.

2^{ème} jour, dimanche

Après une nuit très courte, le sifflement virtuose des nombreux merles noirs me réveille .

Puis vers 5h30, c'est au tour d'un bruit de conque ou de corne de brume de me tirer du sommeil...

J'apprendrais plus tard, qu'à cet instant, un pêcheur souffle, comme dans un cor de chasse, dans un gros coquillage spiralé, percée à son extrémité pointue. Ce cône appelé « lambi » est un strombe en voie d'extinction. Le son de ce cône s'entend, fort loin en mer.

Un premier appel est en général à destination des pêcheurs. Une petite embarcation motorisée emmène une grande senne, alors au large, à 300 mètres du rivage. Le second coup invite les personnes restées sur la plage à tirer le filet. Un dernier appel en général vers 6h30, signale la fin de la pêche, et peut-être aux mareyeurs de Fort de France, de venir acheter le poisson. Chaque participant, même le touriste prêtant main forte, recueille une part égale du butin. Parfois, les pêcheurs rapportent aussi des langoustes, faisant le délice de tout le monde.

Au lever du jour vers 7 H, les batraciens se sont tus et leurs chants ont été remplacés par ceux des merles. Ces derniers nous tiennent compagnie, déjeunant avec nous, tout en se chamaillant, picorant du pain, dans une mangeoire aménagée par mon amie, sur la rambarde du balcon. Les mâles ont toujours priorité sur les femelles. Nous les nourrissons le plus souvent. C'est un merveilleux moment de prendre son petit déjeuner sur la terrasse, dominant la mer et la plage. A cet instant, remonte à l'esprit le souvenir d'une plage de sable blanc éclatant et de l'odeur d'un café chaud pris au petit déjeuner, sur la terrasse d'un hôtel devant la plage, à Madagascar, vers l'âge de 4 ans.

Les longues barques de bois coloré, allongées, tirées sur la plage, portent des noms poétiques : mon petit cœur, mon amour, le débrouillard pas pêche, Saint Innocent etc. ...

De plus en plus de barques sont maintenant construites en résine armée de fibre de verre, conservant malgré toute la forme étroite et allongée des gommiers, à mi-chemin entre la pirogue de mer et la galiote, à fond plat, de l'Anjou.

Pour moi, la brièveté de l'existence et le fait de penser qu'il n'y a peut-être qu'une seule existence, me poussent souvent à vouloir tout découvrir, respirer, absorber, boire, embrasser, m'imprégner de toutes les impressions d'un pays. J'ai toujours le désir de conserver en mémoire toutes les splendeurs entrevues, qu'aucune vie entière ne permettra jamais de découvrir en totalité. C'est pourquoi je ne peux jamais rester en place.

Dès l'arrivée, avec mon masque et mes palmes, j'explore la côte rocheuse, découvrant d'abord, entre les rochers, des centaines d'oursins aux longues et fines aiguilles.

Mais tout le long des 2 à 3 km de côte rocheuse, la mer reste désespérément vide des milliers de poissons, que j'espérais tant rencontrer. La faune rencontrée est loin des belles concentrations de myriades de poissons, jaunes, bleus, verts, sur des fonds bleus et limpides, présentées régulièrement dans l'émission Ushuïa. Effet pervers de la pêche côtière autour de l'île, comparativement les fonds marins de la Méditerranée, qu'on dit fort pollués ou en danger, m'ont semblé plus riches ¹⁸⁷.

Toutefois, ces eaux tropicales transparentes ne sont pas silencieuses. Parfois, des petits poissons plats en banc, aux faces bleues à violet argentées émettent cliquetis et de grondements, particulièrement audibles, lorsqu'ils me frôlent.

De gros blocs de lave en coussinet, les pillow-lavas, témoins d'antiques éruptions sous-marines, tapissent le fond de la mer, ainsi que malheureusement de vieux casiers à langoustes déglingués, des débris divers : matelas, machines à laver ... Ou plus rarement des reliquats de vieux filets à grosse maille en chanvre.

¹⁸⁷ Toutefois, pour être honnête, il existe 2 ou 3 réserves sous-marines autour de l'île _ telles celles du Diamant ... _ où l'on trouverait encore de grandes concentrations de vie sous-marine.

La mer chaude portant comme un bouchon, toutes les plongées s'avèrent difficiles. Des crampes, conséquences du manque d'entraînement en voulant aller trop loin, obligent à de fréquents arrêts.

Sous des barques de pêcheurs amarrées dans la partie nord de l'Anse, un banc de petits poissons, semblables à des sardines, déploie ses ondulations argentées ...

L'après-midi, enfin, nous partons pour une courte randonnée pédestre dans la vallée de Galochat, située à moins d'un km de notre baie.

Nous remontons d'abord une sombre vallée entourée d'une forêt sèche, où coule un ruisseau blanchi par les résidus de lessives. A un endroit une touffe d'aloès s'accroche désespérément à la paroi d'une falaise. Cette vallée sombre n'apparaît pas ici comme un lieu idéal pour un camp de vacances, qui y est construit.

Sur le tapis herbeux, une grosse guêpe, bleue métallisé, de la taille du petit doigt, traîne sur le gazon une mygale 3 fois plus grosse qu'elle. Cette variété de guêpe paralyse sa proie, pour la faire dévorer vivante par ses larves.

Des glyciridies en fleurs, de la variété des *Glyciridias sepium*, nous émerveillent par la beauté de leur couleur rose sur le bleu du ciel. C'est comme se retrouver dans un verger normand, en fleurs. Mais ces arbres de la famille des légumineuses, à la pousse très rapide, ne produisent aucun fruit et sont toxiques. Ils sont plantés pour fixer l'azote des prairies et éventuellement fournir du fourrage de secours.

D'une manière générale, la richesse en fleurs des forêts et des jardins de la Martinique est extraordinaire.



On trouve de nombreux ibiscus, au long pistil rouge, ouvrant leur pavillon coloré et éclatant. Les *lanthanas*, grands arbustes aux petites touffes de fleurs rouges ou orangés ont des proportions immenses par rapport à leurs représentants en France. Des cassias font tomber leur grappes de fleurs jaune d'or à jaune canaris. Des petits flamboyants de quelques dizaines de cm de haut et des grands flamboyants mettent le feu aux jardins et aux routes qu'ils bordent. Les bougainvillées aux calices en papier crépon resplendent de mille couleurs dans les jardins.

Les balisiers dressent leurs chevrons pointus orangés ou rouges vermillons. Les héliconias laissent suspendre de grandes échelles, aux barreaux rouges terminées par des pointes orangées. Les roses de porcelaine, roses, merveilles de la nature sont certainement parmi les plus grosses fleurs du monde. Les *allamandas* comme les tulipiers du Gabon font jaillir leurs clochettes tubulaires jaunes pâles de toutes leurs branches.

Les jacarandas sont couverts d'une floraison surabondante aux clochettes bleu lumineux ou violet-bleu.



Des *strélitziés*, tels de grands oiseaux de paradis jaillissent des fourrés des jardins.

Les anthuriums, à la grande pétale cirée et au grand pistil, prolifèrent. Les *alpinias* projettent vers le ciel, au bout d'une longue tige leurs pinces trempées dans le rouge.

Des variétés de mimosas rouges, des plantes colorées, comme les crottons de tous les coloris, les broméliacées de toutes sortes, les ananas-bois ajoutent encore d'autres coloris aux jardins.



Les *Bakoua* tendent vers le ciel leurs milliers de bras terminés par des plumeaux de feuilles vertes et blanches.

Aimant les jardins, j'ai par moment une irrésistible envie de rester sur l'île, simplement pour continuer de profiter de la beauté et les fragrances des fleurs et des jardins resplendissants.

Dans la jungle exubérante, les colibris, petites « flèches » métallisées, jaillissent souvent des fleurs, à la vitesse de l'éclair.

Aux dernières lueurs du soleil couchant, la baie de l'Anse Dufour, encaissée, dominée par une sombre forêt vierge, avec son kiosque rouge de style chinois ou exotique, et ses barques de pêcheurs, dégage à cet instant, une ambiance de mystère et de nostalgie. Hélas, une jetée en béton défigure en partie ce site idyllique.

Sa plage de sable volcanique est située à seulement 500 mètres de la plage de sable blanc corallien de l'Anse Dufour.

En haut d'un escalier d'une centaine de marches, se trouve le discret tombeau de Célio, un grand jazzman et clarinettiste créole, né à l'Anse Dufour, en 1885, mort en 1939 à Paris, créateur du jazz créole et de la Béguine, depuis oublié.

3^{ème} jour, lundi

La route, conduisant au sud vers le Diamant, est bordée de chaque côté de *glyciridies* en fleurs et à sa gauche des mornes très raides à l'origine volcanique indéniable.

Nous passons devant le magnifique paysage du rocher du Diamant, piton volcanique de 176 mètres, à 2 km des côtes, appelé ainsi à cause de sa forme et du fait qu'à certaines heures il brille comme un diamant. A cette heure de la matinée, le rocher est en contre-jour et c'est plutôt la mer qui l'entoure de mille-feux. Lors de la Révolution française, ce rocher a fait l'objet d'âpres disputes entre Anglais et Français, ayant été armé en 1804, comme un bateau par les Anglais.

La blancheur frappante du cimetière du Diamant m'attire. Ses tombes bien entretenues, sont couvertes de carreaux de faïence blanche, comme dans la plupart des cimetières de la Martinique. Ses caveaux sont le plus souvent, clos, d'une grande baie vitrée, telles de petites maisons. Certaines tombes sont entourées de lambis.

A la sortie du cimetière, un grand arbre à pain exhibe ses généreux fruits et ses belles feuilles vert sombre, luisantes.

Une maison d'une taille lilliputienne, en bois, au décors et couleurs excentriques, attire l'attention. Elle a été construite vers 1950, au bord de la mer en face du rocher, par ancien forçat et poète Médart Aribot. Il l'a construite dans les années 30, après un séjour de 15 ans, au bagne de Cayenne.

Je commence mes enregistrements animaliers, dans la forêt de poche de Montravail, située au-dessus de la commune de Sainte Luce.

La beauté des chants des oiseaux et la majesté des arbres, de ces forêts tropicales, m'émerveille toujours. On y trouve de gigantesques fromagers aux racines en ailettes de torpilles, couverts de broméliacées, de fougères arborescentes et d'orchidées, des mahoganis. Des feuilles de sensibles, semblables aux feuilles des mimosas, tapissent le sous-bois et réagissent au moindre effleurement.

L'appareil de preneur de son, peut capter sélectivement un son précis, à plusieurs centaines de mètres de distance. Le potentiomètre poussé à fond, le bruissement des feuilles dans le vent devient cascade, le silence de la forêt,

à peine perturbé par le vent, se transforme en une mystérieuse sonorité scintillante et obsédante, tout murmure se métamorphose en éclat ou rugissement.

Au début, je commets les erreurs de tout débutant, oubliant le tapotement inconscient du doigt sur le micro, sur le magnétophone lui-même, ou sur l'interrupteur/atténuateur de décibels, très sensible. De plus des faux contacts se produisent aussi au niveau des prises. La suppression de tout bruit parasite devient ma hantise. C'est aussi l'une des exigences du métier de preneur de son. Celui qui fait le choix de cette profession doit alors sûrement vivre tel un ermite, maniaque du bruit.

Par ailleurs, on doit anticiper un bon nombre de risques tels que :

- Le passage des avions, des voitures, des camions et des bateaux au loin,
- Les badauds,
- Les aboiements des chiens,
- Les batailles de chats,
- Les disputes de ménages, nombreuses sur l'île ...
- Le tambourinement de la pluie sur le sol et les feuilles,
- Le ressac de la mer au loin, malgré un charme indéniable,
- Le vent dans les ramures, mais par un heureux effet, les alizés restent doux en cette saison,
- Les cascades et rivières nombreuses sur l'île, créant souvent aussi un fond sonore agréable.

En fait, l'île étant très peuplée, rares sont les endroits préservés des bruits de la civilisation, hormis la grande forêt humide du centre de l'île.

Je comprends alors pourquoi Fernand préfère ne pas se faire accompagner, lorsqu'il enregistre dans la nature.

Sortant un moment du couvert protecteur de la forêt, le choc de la chaleur et de la sécheresse extérieure contrastant avec la fraîcheur du sous-bois, me surprend. Comment expliquer un tel contraste, peut-être par l'évaporation et la respiration des arbres ?

Une petite route est bordée de maisons créoles aux belles vérandas et aux grands toits faiblement inclinés, entourés de jardins exubérants aux fleurs magnifiques. A 500 m, au bout d'un petit chemin de terre, apparaissent de belles pierres gravées ou pétroglyphes recouverts de dessins enfantins à têtes humaines, vestiges d'écrits d'indiens caraïbes aujourd'hui disparus.

Je regrette que le mystère de cette écriture ne soit pas percé.

Dans une petite épicerie, appelée ici « lolo », située à un croisement de route, l'épicière m'offre un jus de fruit. Elle semble plutôt heureuse de voir un touriste, rare ici. Son réduit équipé d'une télévision est fréquenté par des joueurs de dominos.

Sous un grand abri aménagé par l'Office National des Forêts, un étudiant en géographie de l'université Schoelcher de Fort de France, est venu réviser ses examens et trouver inspiration et sérénité dans la forêt.

Cet étudiant noir est passionné de civilisation africaine. Il commence un mémoire sur l'architecture urbaine subsaharienne. Il m'entretient d'une période d'histoire de l'île, que je ne connaissais pas, celle de l'amiral Robert, gouverneur de la Martinique, durant le régime de Vichy.

Pendant cette période, les gens mouraient de faim, mangeant de tout, jusqu'à manger *encore vert* le corossol et le fruit de l'arbre à pain. On recherchait désespérément le « coutcha », un crabe forestier jaune, le « mantou », un crabe poilu des mangroves, bien meilleur au goût. Seuls les pêcheurs mangeaient à leur faim.

On consommait le manioc, une variété d'opossums de Virginie souvent charognard, encore consommé actuellement, malgré la protection dont il fait l'objet.

D'après cet étudiant, les martiniquais n'ont pas une conscience écologique développée. Ce qui compte ici, c'est la maison, la voiture, et diverses allocations...

Il remarque mon matériel de preneur de son et je lui fais part de mon désir d'enregistrer tous les oiseaux intéressants et rares de l'île et même la musique traditionnelle de l'île.

Selon lui, il y aurait un site favorable pour les chants d'oiseaux, à découvrir, très tôt le matin, pour ses rares oiseaux rouges et pour ses sucriers, à la lisière d'un champ de canne et du terrain de football de Rivière Pilote.

Il me conseille aussi de me rendre à la commune de Rivière Pilote, proche de Sainte-Luce, construite dans un ancien cratère de volcan, où son maire indépendantiste a créé une école de tambour « bèlè » (ou bélé). Ce dernier est une sorte de tonneau conique très allongé, couvert d'une peau

Il me recommande les disques d'Eugène Mona, monstre sacré de la musique antillaise, hélas prématurément décédé, le 21 septembre 91, d'un accident cardiaque, à 48 ans.

Cet étudiant est indépendantiste.

L'indépendantisme s'explique d'après lui par :

1. La blessure laissée par l'esclavage et le racisme, être noir n'étant pas aisé à vivre,
2. Le souvenir d'épisodes sanglants (sacrifice des 300 insurgés abolitionnistes menés par le colonel Louis Degrès, se faisant sauter au cri de « Vivre libre ou mourir » le 28 mai 1802 devant les soldats de Napoléon, répression sanglante des Guadeloupéens ensuite, et de la première manifestation indépendantiste d'ouvriers agricoles en 1870, au sort inchangé et déplorable depuis l'abolition, brandissant le drapeau vert, rouge et noir).
3. Le désir de voir diminuer des inégalités sociales, parfois à base raciale, entre blancs, « békés » et noirs sur l'île.
4. L'éloignement, la multiplicité, la concurrence des centres de décisions (conseil général, assemblée territoriale etc. ... décisions prises de loin sans consulter les martiniquais sur place, comme l'heure d'hiver, illogique en Martinique, imposée heureusement un court moment...).

Le soir dans la forêt de Montravail, je rencontre deux jeunes athlètes métis, en tenue de sport, venus entraîner leurs deux dogues argentins, sorte de pitbulls, à la mâchoire effrayante. Souvent très tôt le matin ou juste avant le coucher du soleil, un peu partout en Martinique, de nombreux martiniquais courent au bord des routes ou font du vélo.

4^{ème} jour, mardi

Nous partons de bonne heure en direction de la Basilique de Balata.

Sur une rocade autoroutière conduisant à Fort de France et sur une route traversant Saint Pierre, sont posés des panneaux « La vitesse tue en Martinique ». D'autres indiquent le nombre de morts, par accidents de la route : 60 accidents au cours de l'année 1997. Beaucoup d'accidents mortels de la circulation, sont liés à l'alcool et aux excès de vitesse. Les conducteurs roulent vite, sur un excellent réseau routier, parfois constitué de routes bétonnées.

En chemin, nous nous arrêtons avant dans un grand centre commercial très luxueux, « La Galléria », le plus grand des Petites Antilles, situé dans les hauts de Lamentin. Il pourrait rivaliser, par sa beauté, avec nos centres parisiens.

Pour les fêtes de fin d'année, de jeunes hommes étaient recouverts de poudre d'or jouant le rôle de statues animées.

La « Librairie Antillaise » est parfaitement bien fournie en livres et disques où je peux acheter un CD d'Eugène Mona et un d'Alexandre Stelio.

Nous arrivons ensuite à la basilique de Balata, réplique en plus modeste de la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre, mais ayant conservé le même mauvais goût que l'original de Paris.

Devant cet édifice, nous rencontrons une vieille connaissance de mes amis. Elle est venue, en costume traditionnel martiniquais, distribuer aux touristes des tracts pour le restaurant « Le Bambou », à la cuisine renommée.

Une réflexion me vient à l'esprit «A quel moment, les martiniquaises ont-elles encore l'occasion de porter ce joli costume, hors de toute motivation mercantile » ?

L'intérieur de l'édifice frappe par sa simplicité et son dépouillement. Quel contraste avec l'extérieur tarabiscoté ! Une crèche de Noël est encore présente fin janvier, comme dans la plupart des églises ici.

Plus loin, on aperçoit à travers les grilles, une très grande demeure de style Empire, mais 6 dobermans furieux empêchent toute prise de vue.

Avant midi, nous nous arrêtons dans un snack au bord de la route de Balata. Un petit cache-cache photographique avec les colibris, si prompts à apparaître et à disparaître comme par enchantement me fait vite prendre conscience de la difficulté de les fixer sur la pellicule.

Au-dessus de nous, la touffe verte d'une broméliacée couronne le sommet d'un poteau EDF en béton.

Une petite case traditionnelle bleu roi, à l'entrée d'une sombre et dense forêt, ajoute une touche impressionniste bleu sur fond vert émeraude.

Nous pénétrons enfin dans le magnifique jardin botanique de Balata. Il renferme au moins de 195 espèces de plantes.

Une belle habitation coloniale, à large véranda, ouverte à tous les vents, domine le jardin. Sa terrasse est entourée par une très belle collection de bégonias multicolores, à la taille de petits arbustes.

La demeure, comme les autres de ce style, est meublée avec goût, de vieux meubles coloniaux sur lesquels trône un grand nombre d'impressionnants bouquets de roses de porcelaines et d'autres fleurs tropicales, parmi les plus magnifiques, qu'il n'ait été donné de voir. Dans une vitrine, j'admire une jolie collection de poupées en feuilles de bananiers. Pendant ce temps, deux petites filles jouent à se balancer dans de vieux rocking-chairs coloniaux, devant les grandes portes fenêtres ouverte sur le jardin. Tout ici respire la paix et la tranquillité.

Dans ce jardin, est aussi rassemblée la plus grande collection de broméliacées du monde.

Du jardin, s'offre une belle vue sur les Pitons du Carbet, sommets volcaniques de 1100 mètres de haut, en forme pain de sucre, couvert d'une dense forêt vierge, presque impossible à escalader.

C'est dans ce genre de forêt humide d'altitude, qu'habite le siffleur des montagnes.

Je garderais de ce jardin, de cette demeure et de cette vue, le souvenir d'un site inoubliable.

5^{eme} jour, mercredi

Le matin, à la plage, je rencontre des touristes nous affirmant « venir passer leurs vacances ici, afin de récupérer une partie de leurs impôts » (sous-entendus concernant les subventions que la métropole fournit à l'île).



Des courses au supermarché local me permettent d'échapper à l'oisiveté et de visiter le pittoresque village des Trois Ilets.

Une place occupe ce village. Les étals touristiques des marchandes en costume traditionnel et ceux d'artistes peintres, l'entourent. En regardant vers l'ouest de la place, se présente d'abord, en face et au milieu, une église beige restaurée, au clocher blanc à toit bombé, surmonté d'un lanternon octogonal pointu. Puis à gauche, on remarque une vieille halle 19^e, le marché des Trois Ilets. Et à droite, un petit bâtiment de bois, actuellement l'office du tourisme et la mairie. L'ensemble ressemble presque à un décor de film, comme celui de « Retour vers le Futur ».

Dans la direction opposée à la place, un ensemble des vieux bâtiments en brique, au cachet colonial, abrite un hôpital.

La plupart des maisons ou cases, en bois, à base cimentée, aux volets de bois à jalousies et au toit à 4 pans, sont alignées le long de la rue principale. Cette rue devait être, une ancienne rue Case nègre, c'est à dire une rue bordée de maisons d'esclaves. On retrouve un alignement semblable, le long de la route traversant un faubourg de la ville ce Saint-Pierre. Beaucoup de ces maisons sont encore couvertes de tuiles traditionnelles, plates, à bords arrondis, orientés vers le bas comme des écailles de poisson. La plupart sont en brique ou en bois laissé à l'état naturel. La présence d'argile latéritique dans le sous-sol de la région explique ici l'abondance des briques.

Au bord de la mer, pousse l'une des dernières mangroves de l'île, bouquets de palétuviers rouges aux racines aériennes « flottant » sur la mer.

Sur la place du marché, des vendeuses en costume traditionnel, n'acceptent de se faire photographier que si je leur achète un objet. J'obtiens ma photo, en leur achetant du gingembre. A l'intérieur de la vieille halle, une vieille herboriste nous explique le rôle de chaque plante ou décoction. Il semble que certaines espèces rares entrent dans la composition de médicaments ou épices. Certaines macèrent dans du rhum. Elle ne connaît malheureusement pas leur nom français. C'est chez ces marchandes qu'on peut trouver la cannelle, le Colombo, le bois d'Inde, le roucou, le safran, le fenugrec ...

Au milieu de la place, un cameraman indépendant, équipé d'une énorme caméra vidéo, réalise un reportage sur la Martinique, pour la 5, une chaîne de télévision française.

Le midi, nous allons au restaurant « Le Sable d'or » le seul authentique restaurant de l'Anse Dufour, qui de sa terrasse a une très belle vue sur l'anse. La cuisine est essentiellement basée sur les produits de la mer : coquillages, gambas, langoustines, langoustes, poissons. Son restaurateur Jacques Désir, nous gâte, comme il l'a toujours fait avec mes amis. A Noël, il leurs a offert un copieux dîner avec plusieurs grosses langoustes. En remerciement, mes amis lui a donné les décorations de Noël, tapissant encore les murs du restaurant.

L'après-midi, nous allons visiter l'habitation Clément.

Une habitation à l'époque coloniale désigne l'ensemble des terres et des bâtiments. Encore à heure actuelle, une habitation désigne en Martinique un domaine.

En route, nous longeons la mer de palmes d'une bananeraie. Chacun des régimes est enveloppé dans une housse de plastique bleu.

Je manque de peu une très belle photo de cueilleurs de bananes, debout, en rang d'oignons sur la remorque d'un tracteur.

Enfin, nous arrivons à l'habitation Clément. La richesse du site justifie pleinement le tarif. Une jolie reproduction de carte postale ancienne de l'habitation agrmente le ticket.

Nous visitons d'abord une palmeraie, regroupant des palmiers du monde entier, comme au jardin de Balata. Puis les chais remplis de fûts de Rhum en cours de vieillissement ou de maturation. Sur chaque fût ou barrique, sont peints, en blanc, au pochoir, les portraits d'Homère Clément.

Un des murs de la cave, comporte une grande collection de pochoirs d'estampillage, en laiton découpé. Sur chacun est inscrite une marque de Rhum, souvent disparue. Dans certaines pièces, quelques-uns des 2700 fûts de chêne sont empilés en pyramides sur plus de 10 rangs de hauteur, constituant une véritable fortune. La musique de Vangelis, du film « 1492 Christophe Colomb » accompagne les visiteurs.

Dans un ancien foudre de 30 000 litres, sont rassemblés les instruments traditionnels des tonneliers.

Au niveau du jardin, dans une pièce, des souvenirs et des coupures de presses rappellent le fondateur du lieu Homère Clément. Après de brillantes études de médecine, ce fils d'anciens esclaves, est devenu un praticien réputé et apprécié de tous. Sa réputation d'intégrité et d'humanité, fut telle, que ses concitoyens l'ont poussé à se présenter en tant que maire du François puis député de la Martinique.

En 1887, il a acquis « l'habitation Acajou », alors en dépôt de bilan. Il se prend de passion pour la fabrication du rhum et relance la distillerie. Devenue prospère, elle pris le nom d'habitation Clément. Par une habille campagne publicitaire, son fils Charles développera encore plus l'activité et le patrimoine.

Dans un grand hall attendant, se trouve trois grands foudres de réduction, de 34000 litres chacun et une très belle collection d'étiquettes de Rhums, encadrée, faisant l'admiration de mon amie.

Dans ces grands foudres, on baisse le degré alcoolique du rhum, en le faisant passer, de 5° en 5° de 74° d'alcool (à la sortie de l'alambic), jusqu'à 62° ou 50° d'alcool.

Ensuite, le rhum est brassé, pour permettre le dégagement de certains produits volatils, éthers et pour lui enlever son brûlant. Enfin, il peut être mis en fût de vieillissement ou directement en bouteille après avoir été analysé, goûté et filtré.

Dans un autre hall, des jeunes casent les bouteilles dans des cartons. Ici, le taylorisme est inconnu et chacun travaille à son rythme.

Une vieille usine de canne désaffectée est conservée en l'état, pour la préservation du patrimoine martiniquais.

Dans une galerie d'art proche sont exposés les œuvres d'artistes locaux.

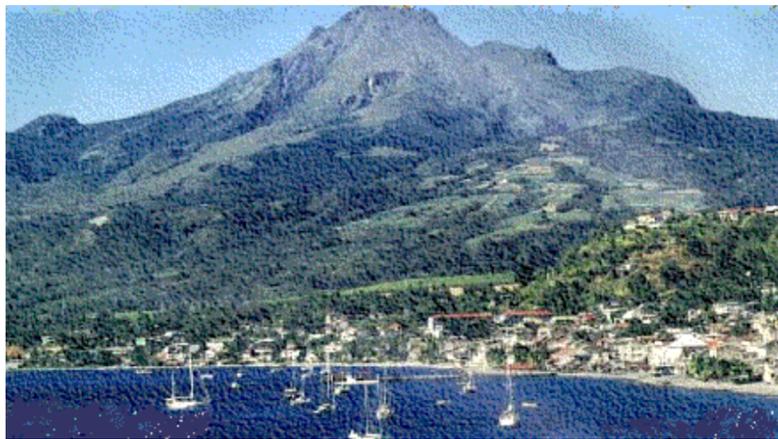
Plus loin, dans une autre maison, des vidéos et des coupures de presses rappellent l'entrevue des présidents Bush et Mitterrand, suite à la guerre du Golfe.

Enfin, on pénètre dans l'habitation elle-même, une maison de maître, tout en bois. Autant, la façade extérieure est en mauvais état, autant le luxe des collections de meubles anciens de style Compagnie des Indes est un émerveillement pour les yeux. Ici comme à Balata, les pièces sont égaillées d'énormes bouquets de fleurs tropicales fraîchement coupées.

En fin de visite, nous avons le plaisir de déguster du vieux rhum dans la Case à Lucie. J'achète, une bouteille de 6 ans d'âge, que mes amis et moi dégusteront en France. En Martinique, le rhum Clément, a ma préférence.

Après cette visite, je comprends vraiment la passion d'Homère Clément pour le rhum, élément essentiel de la richesse et de la culture de son pays. C'est une même passion qui peut animer le vigneron ou le maître de chais pour son vin, le moine pour ses liqueurs et le trappiste pour ses bières.

6^{ème} jour, jeudi



L'ascension de la Montagne Pelée

Nous avons décidé de visiter la Montagne Pelée.

Nous arrivons au parking de l'aileron, au-dessus de Morne Rouge, à de 900 m d'altitude. Un brouillard persistant nous environne. Nous sommes du côté au vent de la Montagne, sur son versant humide, presque toujours couvert de nuages. Le premier volet de l'effet de foehn réside ici dans la condensation de l'air chargé d'humidité, poussé par le vent sur la pente.

La randonnée s'annonce sportive, le sentier très bien balisé en rouge et blanc, mais très glissant monte raide dans une ravine de pierre ponce. Je comprends alors pourquoi l'escalade de cette montagne n'est à la portée de tous, bien que certains inconscients partent en simples tennnis.

Vers 1100 m, on parvient sur une crête, le plateau des palmistes, couvert d'une végétation arbustive et herbacée (ananas-bois, ananas-montagnes, endémiques ¹⁸⁸ à la Martinique, aux fleurs vermillon, jaillissant au bout d'une grande tige, semblables aux fleurs d'alpinias, divers orchidées au ras du sol, mahots cousins ...).

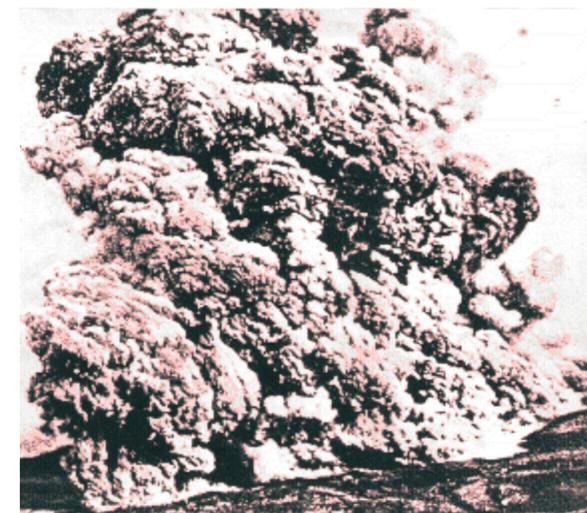
¹⁸⁸ On dit qu'une espèce est **endémique**, si on ne la trouve que dans une région donnée.

La visibilité ne dépasse pas 20 mètres et je passe, presque sans la voir, à côté d'une cabane d'observation volcanologique ou météo totalement délabrée. Heureusement, même si la visibilité était encore plus réduite, il y a peu de chance de se perdre tellement le sentier est bien balisé, par de grands pylônes métalliques, rouges et blancs.

Vers 1200 mètres d'altitude, on arrive sur une crête entourant en partie la caldeira, comblée en son milieu par le dôme de lave de 1929, un peu comme l'enceinte d'un château fort.



Ce volcan, si calme maintenant, a pourtant « rayé de la carte », le 8 mai 1902 à 8h02, la capitale politique et économique de l'époque « Saint-Pierre ».



Une nuée ardente, souffle brûlant à plus de 450 °C, mélange de gaz, d'eau pressurisée et de ponces fines, a anéanti ses 28 000 habitants, provoquant une véritable tempête de feu suivi d'un gigantesque incendie ! Deux personnes ont survécu : un prisonnier, Louis Cyparis, protégé par les murs de son cachot et un cordonnier Léon Compère, moins connu du fait de sa modestie, n'ayant jamais fait aucune publicité sur son cas.

Pour la première fois, au début de ce siècle, on a découvert la terrible puissance destructrice des éruptions péléennes, auxquelles personne n'était préparé. La distance de la ville au volcan (10 km), la présence de quelques obstacles naturels et le caractère relativement inoffensif de l'éruption de 1851, avaient contribué à rassurer les autorités.

Ce phénomène de nuée, appelé par les volcanologues coulée pyroclastique est déroutant et mystérieux. Chaque particule volcanique du mélange turbulent de la nuée, sous l'effet du dégazage intense du gaz sous haute pression qui y est dissous, forme ensuite un véritable cousin d'air, éliminant tout frottement sur le sol. Cette absence augmente alors la vitesse de l'avalanche ardente, sous l'effet de son propre poids. La grande vitesse acquise de la nuée (parfois plus de 500 km/h), peut lui faire alors remonter de fortes pentes, engloutir des personnes se croyant à l'abri, tuer des volcanologues expérimentés, comme les sympathiques Kathia et Maurice Kraft, sur le mont Uzen au Japon, en 1991.

La montagne ressemble maintenant à un volcan d'Auvergne inoffensif. Plus aucune fumerolle n'est visible. Même, la cendre a été depuis longtemps recouverte d'un épais tapis herbeux.

Pourtant, son repos reste trompeur, car ses éruptions ont lieu pratiquement tous les siècles.

J'ai emporté le matériel de preneur de son. Mais au sommet, je n'enregistre que la crécelle de quelques sauterelles.

Je demande à un guide martiniquais dirigeant un groupe de randonneurs, où l'on peut trouver les siffleurs des montagnes sur l'île. Il me dit alors de descendre le chemin pédestre du Prêcheur, en face de nous, où j'ai toutes les chances d'après lui de trouver une forêt d'altitude vers 600 à 700 mètres. Je suis alors ce sentier.

Finalement, je redescends rapidement, d'environ 600 mètres d'après mon altimètre, un chemin encore très bien balisé de vert et blanc, coté sous le vent. Plus, je descends, plus l'air, très humide au sommet, devient rapidement chaud et excessivement sec. C'est le second effet du foehn. L'air redescend de l'autre côté de la montagne. Il se débarrasse de son humidité et les calories de la vapeur d'eau sont alors restitués à l'air environnant.

Le troisième effet du foehn est constitué par l'assèchement de la gorge et une soif intense, heureusement, étanchée par des personnes du cru, sortant d'une cabane de tôle et m'offrant généreusement une eau très fraîche.

N'ayant rencontré aucune forêt, et n'en voyant aucune jusqu'à la mer en contrebas, je remonte les 600 m de la pente.

En voiture, nous passons devant la grande brasserie de la Lorraine, une excellente bière martiniquaise légère et rafraîchissante, adaptée au climat tropical de l'île.

Nous arrivons à 14 h au restaurant « le Bambou » situé du côté d'Ajoupa Bouillon. Marie Thérèse LOUIS-THERESE¹⁸⁹ et ses deux sœurs, sont là et semblent heureuses de revoir mes amis. Le restaurant est justement une « case bambou ». On y mange fort bien.

Les sœurs ne préparent pas tout, mais tout ce qu'elles achètent, est de très grande qualité, comme leur épice fraîche de couleur verte, utilisée dans le plat créole, le Colombo, ragoût de mouton ou de poulet au curry, d'origine indienne.

Les heures de ce restaurant couleur pays sont pourtant comptées : car rançon du succès, les trois sœurs construisent un nouveau restaurant de grande classe, juste à côté.

On peut aussi venir en Martinique juste pour faire une cure de cuisine gastronomique créole. Celle-ci est souvent à base de plats préparés dans des grands « canaris » (marmites).

Il y a le calaolu, une soupe de dachine et de gombos, le gratin de christophine, le migon de fruit au pain, les pois d'Angole ou de bois, le ragoût épicé de tripe et de banane vers le bélélé, le boudin-pays, un boudin noir épicé, les acras de morue, le Féroce de morue à l'avocat, le matoutou d'ouassous, un mélange de manioc et d'écrevisses, le trempage, un mélange de vieux pain, de tranches d'avocats, et de bananes, recouvertes de morceaux de poulet que l'on prend avec ses doigts et que l'on trempe dans une sauce maison, à la composition gardée secrète etc...

L'après-midi, je rejoins Fort de France, par une navette maritime partant de l'Anse à l'Ane.

¹⁸⁹ C'est vraiment son nom de famille.



Constitué d'immeubles bas en béton, Fort de France ne semble pas une très jolie ville. Seules la bibliothèque Schoelcher et la cathédrale saint Louis, toutes les deux dans un style art nouveau, sont pour moi les monuments historiques importants et remarquables de cette ville visitée, il est vrai, en à peine 2 heures !

Dans la bibliothèque, est installé une exposition temporaire de 32 tableaux montrant la ville de Saint Pierre avant 1902, ville semble t'il superbe, cultivée, luxueuse, qu'on disait être le petit Paris des îles. Par ce travail de reconstitution, on croit voir revivre la ville tragiquement disparue.

Ayant lu un livre scientifique, sur les minutes de la catastrophe « L'éruption de la Montagne Pelée, comment une éruption cataclysmique se prépare », depuis mon ascension, je repense souvent à ces milliers de malheureux, ces gens de tous bords, dont les derniers instants sont évoqués dans ce livre.

Cette exposition me fait oublier un instant de contempler le beau plafond de la bibliothèque.

La cathédrale Saint-Louis, architecture de fer et d'aluminium, étonne par la beauté de ses peintures, ses piliers polychromes et ses vitraux de style Art Nouveau, alors qu'extérieurement elle apparaît comme une église fin 19^e, sans originalité et décrépite.

Je visite ensuite le marché aux légumes où l'on découvre la diversité et la profusion des fruits et légumes locaux, inconnus en métropole : pomme-cannelle, châtaigne martiniquaise, pomme de Cythère, corossol acidulé et rafraîchissant, banane plantain, banane poyo, subtile banane figue-dessert, ti-nain, carambole sucrée, cédrat orange amer, quénette légumes gombos, chou de Chine, oignons-pays, christophine, dachine, pois d'Angole, giraumon, fruit à pain

Dans les rues, des marchandes proposent des sorbets, élaborés grâce à une sorbetière, à la forme de baratte à beurre, munie d'une grande manivelle. Pilant des pains de glaces, cet appareil permet d'obtenir une sorte de granita italienne, arrosée ensuite de sirop.

Une marchande d'orange, me souhaite avec chaleur la bienvenue, acceptant d'être photographiée, tandis qu'un « rasta » marchand de légumes empêche, par contre, le mouvement balayant de mon camescope.

Les magasins de vêtements sont présents dans toutes les rues de la ville.

Du côté du quartier Madame, le marché au poisson est malheureusement déjà fermé.

Je visite le parc floral et botanique tout proche, où se déroulent les cours de peinture et de sculpture en plein air. La plupart des artistes sont des étudiants des beaux-arts. Leurs professeurs participent souvent aux oeuvres, destinées en général à commémorer l'anniversaire de l'abolition de l'esclavage.

Je finis ma visite de la ville par la place de la savane, qui d'ancien lieu chic de promenade de la bonne bourgeoisie du début du siècle est devenu un endroit mal fréquenté. Ses parterres ne sont presque plus entretenus. La statue de l'impératrice Joséphine, a été décapitée et recouverte de peinture rouge, par des indépendantistes. On l'a soupçonnée, sans preuve, d'être l'instigatrice du rétablissement de l'esclavage par Napoléon.

Le soir, je reprends le traversier vers l'Anse à l'Ane.¹⁹⁰

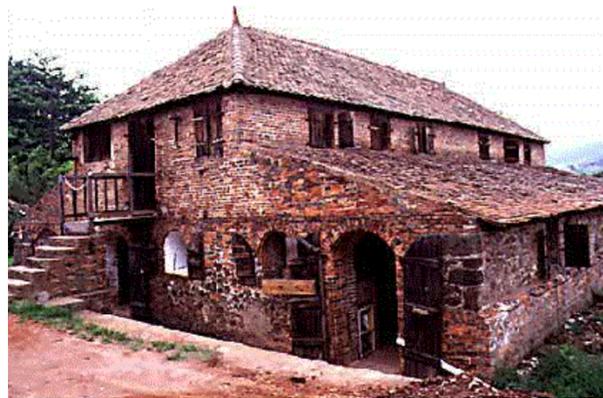
¹⁹⁰ Un traversier est l'appellation québécoise d'un ferry.

La route goudronnée conduisant de la route nationale l'Anse Dufour se termine par un parking. A partir de là, un grand escalier d'une cinquantaine de marches, débouche sur un allée bétonnée, longeant un marigot, transformé en cloaque infesté de moustique par la station d'épuration défectueuse toute proche. Puis, le chemin, emprunte une planche et ensuite serpente entre la plage, une petite buvette repérable par son gros congélateur et des habitations, avant de parvenir à notre maison.

C'est sur ce sentier, que je rencontre une habitante, qui me relate son emploi dur et sous payé de serveuse, dans les hôtels touristiques de la Pointe du Bout. Les conditions étant très dures, elle a préféré arrêter.

Je me lève dans la nuit puis remonte la vallée de Galocha, pour enregistrer le chant des batraciens. Mais plus je m'éloigne de la mer, moins les coassements se font entendre. A l'affût, je suis plongé dans le silence et la respiration de la terre, pourtant des myriades de vies craintives sont tapies là, tout proche. Le frêle ululement d'une chouette, entendu la veille vers 16 h, dans la vallée n'est malheureusement pas au rendez-vous. Mes plus beaux enregistrements, batraciens sur fond de ressac marin, sont finalement réalisés, la nuit précédente, de la fenêtre de notre cuisine.

7^{eme} jour, vendredi



Par un chemin de terre rouge, on parvient à l'ancienne briqueterie, du hameau de la poterie, du 18^e siècle. Dans ce centre artisanal, des poteries, des céramiques et des poupées en feuilles de bananes, la plupart représentant tous les costumes traditionnels de martiniquaises

Nous longeons ensuite les haies et les charmilles des *glyciridies* en fleur, dont je ne laisserais jamais. Puis, nous coupons à travers l'île vers l'Est.

Après avoir longé la très jolie côte atlantique, bordée d'écumes de grands rouleaux, nous arrivons à l'Habitation du rhum St-James, transformée en musée.

Il est consacré aux techniques de fabrication du rhum. On y apprend que du jus de canne, le vesou, on peut produire diverses variétés de rhums : rhum de mélasse, rhum grand arôme, rhum blanc, rhum paille ou enfin rhum vieux. Tous ces rhums entre 40 et 55° C sont dit « agricoles » et ceux titrant à 70 °C sont dit « cœur de chauffe ». Tout dépend de l'ajout ou non de mélasse, de la durée du vieillissement, de la mise en foudre et en fût de chêne. On y trouve de vieux instruments, une très belle collection d'alambics en cuivre, dont l'un haut de deux étages.

Dans une pièce, une projection vidéo montre la préparation des punchs planteur, daiquiri, ti-punch, ...

Dans le parc, sont exposées des machines à vapeurs et une collection de cuves, les « rolles », dans lesquelles fermente pendant 24 heures le jus de vesous. J'apprends que le père dominicain Labat, grand descripteur de l'île dans son « Nouveau voyage aux îles de l'Amérique », défenseur militaire de l'île face aux anglais, fût l'inventeur (ou l'un des inventeurs) de la technique de fabrication du rhum et de ces cuves hémisphériques particulières.

Juste à côté, de l'habitation Saint James, dans un village du bord de mer, nous visitons Sainte Marie et son imposante église baroque à deux tons de bleu gris, flanquée de deux tours carrées. Nous en avons cherché longtemps l'ouverture. Toutes les fenêtres sont protégées par des volets à persiennes comme dans la plupart des églises de l'île. Le toit n'est pas porteur, semblant ne reposer sur rien, comme les basiliques chrétiennes du 4^e siècles et on peut se demander comment elle résistera au prochain cyclone.

Dans la commune de Lorrain, un étonnant monument, aux morts, polychrome, au style naïf, représente un soldat de la coloniale, debout les jambes légèrement croisées, veillé par un ange gardien aux traits féminins. Il nous frappe par sa posture décontractée, sereine.

Le midi, nous nous arrêtons dans un snack. Je goûte pour la première fois un jus de prunes de Cytère, plutôt âcre et rêche sous la langue.

L'après-midi, nous atteignons les Gorges de la Falaise, défilé étroit, d'à peine quelques mètres de large, taillée dans de la lave andésitique avec au fond un torrent.

L'attraction du lieu consiste à progresser dans le torrent en remontant le courant. On franchit un certain nombre d'obstacles, dont certains à l'aide de câbles d'acier servant de main courante, jusqu'à une forte cascade, chutant dans un grand bassin. Durant cette très courte randonnée, on est immergé jusqu'à la ceinture ou même jusqu'au cou, dans une eau assez chaude, comme dans la plupart des rivières de la Martinique. Mieux vaut donc prévoir maillot de bain et des sandales de plastique, qu'on peut louer, pour progresser sur le fond du torrent. Le site est payant. Le guide dont des touristes et moi avons loué les services, n'étant pas au rendez-vous après 20 mn d'attente, nous décidons de remonter seuls le défilé, où il n'y a en fait aucun danger particulier.

Le 30 août 1902, la ville de Morne Rouge, a été atteinte par une énorme nuée ardente qui a tué 1000 habitants et a brûlé un grand nombre de survivants.

Un vitrail au-dessus du porche de son église, que nous visitons, commémore la catastrophe, montrant une personne levant les bras au ciel, d'autres fuyant devant une coulée ardente et une colonne de cendre.

On dit que cette église a résisté à la nuée, mais il faut plutôt supposer qu'elle n'a pas été touchée par la nuée, car la force du souffle, à plus de 500 km/h peut même reverser la tour d'un phare, comme celui de Saint Pierre.

Je convaincs mes amis d'emprunter la petite départementale D1 allant du carrefour des Deux Choux au village de Fond Saint Denis.

Il y a un risque, car la route est barrée, suite à un glissement de terrain. Le dessous de la voiture et son pot frotte légèrement au passage fatidique, que nous arrivons pourtant à franchir à faible allure.

Enfin le signal caractéristique émouvant, à deux tons graves, de l'oiseau siffleur des montagnes, se fait entendre sur la très jolie route étroite, coupant une dense et profonde forêt pluviale.

On entend son cri puissant, dans toutes les forêts pluviales située entre 500 et 700 mètres d'altitude et entre la Montagne Pelée, les Monts du Carbet. Dès 400-500 m d'altitude, je n'entends plus son cri, même si la forêt pluviale descend au-delà.

Il est très difficile de le voir. Il est toujours sur des branches basses de grands arbres, sous les frondaisons. Parfois, on a la chance de voir fugitivement un petit oiseau gris, de la taille d'un moineau, en tout cas, assez petit comparativement à la puissance de son cri, volant d'un arbre à l'autre, mais toujours sur de très courtes distances. Parfois, il s'aventure hors de la forêt, par exemple dans les prés du côté de Fond Saint-Denis, mais n'y demeure jamais très longtemps.

Par son chant triste et puissant comme celui du singe hurleur ou de l'effraie, Il contribue à renforcer l'ambiance mystérieuse de ces forêts impénétrables.

Je m'aperçois alors qu'il est facile d'amorcer l'oiseau et d'obtenir de lui de jolis trilles complexes, composant le chant du mâle appelant la femelle pour la parade nuptiale.

En cours de route, un siffleur fait retentir son puissant chant sonore, tout proche de la départementale. Mais une marche arrière un instant trop bruyante le fait fuir.

Nous arrivons à un petit village fleuri, perdu dans la montagne, entouré par la profonde forêt de Fond Denis. Le site est étrange. Dans ce village endormi et en voie de dépeuplement aurait pu être une station climatique d'altitude.

Dans le cimetière, demeure un petit monument aux morts original. Il est constitué un minuscule soldat en bronze d'une trentaine de cm de haut, posé sur un piédestal massif et disproportionné.

Une pluie tropicale, aussi courte que violente nous surprend, ainsi que la fraîcheur après l'ondée. Le froid nous transit maintenant. Des écharpes de brumes s'accrochent momentanément, aux cimes des arbres et des montagnes rendant le paysage un peu fantomatique. La beauté de ces lieux pourrait faire perdre de vue que la forêt a été longtemps surexploitée et s'est appauvrie. Mais, il est dit qu'un jour, suivant les plans de l'ONF, la forêt sera enfin réaménagée et les espèces précieuses qu'elle a connues replantées.

Nous passons rapidement par Saint Pierre, ville endormie ayant perdu le lustre de la brillante Saint-Pierre du début du siècle. Lors d'une forte averse, nous nous arrêtons devant la jolie église de Schoelcher, où répète une chorale.

Nous arrivons enfin au luxueux hôtel de la Pagerie, où vont se produire les « Ballets Exotiques du Robert », du nom d'une ville de la côte atlantique de l'île. La salle de spectacle est bondée et la piste de danse réservée à la compagnie minuscule. Je me demande bien comment les artistes vont s'ébattre.

Les instruments de l'orchestre sont : un piano électrique, une sorte de xylophone, des tambours, des maracas en fuseau, le lambi et le « bambou », flûte en bambou traditionnelle de la Martinique, ou flûte des mornes, souvent traversière, dont Eugène Mona était peut-être le plus grand interprète en Martinique.

Le présentateur demande aux touristes présents à ne pas voir ces danses juste comme un simple spectacle touristique, mais comme un élément de l'âme martiniquaise, devant faire vibrer nos cœurs. Mais je doute qu'ils soient entendus dans le brouhaha ambiant, persistant durant tout le spectacle.

Les danses apparaissent par ordre chronologique.

La première est une sorte de polka, appelée « courte paille ». Les costumes des femmes et les hommes, blancs, ou à carreaux orangés, sont assortis entre eux et aussi aux madras des femmes, coiffes traditionnelles en tissus d'origine indienne, plissée de façon élégante. Les nœuds et leur nombre sur ces coiffes ont une signification amoureuse : « je suis libre et à prendre », « je suis mariée et fidèle », « je ne suis pas libre mais on peut tenter sa chance » etc. ...

Les danses sont très rythmées et celles des femmes accompagnées de déhanchements rapides.

Le ballet suivant est une béguine. Les femmes font vibrer leur éventail dans la main. Leur madras rouge ressemble à un oiseau, au cou et aux deux ailes déployés.

Ensuite, est exécutée une des huit figures du Bel Air. Les costumes sont à damier. La danse langoureuse et lancinante est accompagnée de mélodies comme des « Woye Woye » et de percussions ...

Nous passons à la danse de l'entraide « le faux bras », servant à soutenir les travailleurs agricoles, lors de tâches laborieuses. Le son du lambi alterne avec des chants, accompagnés de « Oye Oye Wah wah... ». Une petite danseuse, par le rythme effréné, et l'application, imprimés à ses gestes et à ses déhanchements, semble en transe. Les hommes dansent nus, un foulard rouge, noué sur la tête à la pirate, portant et agitant un coupe-coupe dans la main.

Le présentateur nous fait ensuite comprendre combien ces travaux des champs sont durs sous le soleil de plomb et combien la musique est nécessaire pour les rythmer.

C'est au tour d'une mazurka, un « mazzouk », accompagnée du « bambou ».

Le clou du spectacle restera, pour mes amis et moi, la valse créole, si élégante et gracieuse, au rythme romantique et langoureux. Les hommes portent un gilet noir, sur chemise blanche et le canotier. Les femmes sont en robe d'apparat de soie, colorée, avec un élégant chapeau assorti à la robe et couvert de tulle. C'est la danse des ladies et des gentlemen créoles.

Ensuite sont présentées des danses plus modernes dont une danse sud-africaine zoulou, en costume typique et en peau de léopard.

En fin de spectacle, un jeune danseur attire sur la piste une vieille créole tout heureuse de danser, puis, toute l'assistance se retrouve sur la piste.

En remerciant les danseurs, j'apprends d'eux qu'ils seront invités, l'été prochain, au festival folklorique international de Ganat, en Auvergne.

A la sortie, un gigantesque embouteillage paralyse toute la presqu'île de la Pointe du Bout. Un bus s'est arrêté dans un virage et bloque toute la rue, depuis plus d'un quart d'heure. Mon amie donne un coup de pied dans un des

clignotant du bus. Par malheur celui-ci casse. Le chauffeur revenant peu de temps après, s'énerve, en découvrant le forfait. Je lui dis ne pas avoir vu le fautif et m'éclipse rapidement.

Dans la pizzeria, noire de monde, où nous dînons ensuite, mon amie explique que les bus des riches propriétaires béké, possesseurs d'une partie des complexes hôteliers de la pointe du bout, ont ici tous les droits.

Durant cette discussion, je reste médusé, par le ballet rapide d'un pizzaiolo, enfournant et défournant, sans cesse, pendant des heures, ses pizzas.

Lorsque nous retournons à la voiture, une sorte de mascarade improvisée occupant la rue, semble préparer le Carnaval, tout proche. Le sens de la fête martiniquaise apparaît à cet instant une évidence.

Durant mon séjour, toute l'île préparait la fête du 150^e anniversaire de l'Abolition de l'Esclavage et de son instigateur Victor Schoelcher, particulièrement célébré en France, en cette année 1998.

J'apprends que Victor Schoelcher était un franc-maçon, de la gauche radicale, non fanatique, et philanthrope.

Pendant plus de 20 ans, il s'est battu pour les esclaves, obtenant l'abolition de l'esclavage, lors d'un décret, le 27 avril 1848, malgré l'opposition déchaînée, des députés martiniquais.¹⁹¹

Il a fait don, ensuite, de sa propre collection de 10000 livres pour une bibliothèque à Fort de France, stipulant que son accès serait gratuit et libre, convaincu de l'importance de la culture et de l'éducation pour l'émancipation des esclaves. Malheureusement, 90 % de ses livres ont brûlé dans l'incendie de la bibliothèque Schoelcher, en 1890.

En rentrant, mon amie m'aide à réaliser un enregistrement des youyous des buffo-buffos, dans la nuit, du côté de l'habitation de la Pagerie, où a vécu Joséphine de Beauharnais.

Malheureusement, la circulation sur la route nationale toute proche et le survol d'un des nombreux avions de l'aéroport du Lamentin, passant aussi régulièrement au-dessus de notre maison, ne permettent pas de bonnes conditions d'enregistrements.

Malgré tout, si certains enregistrements animaliers de bonne qualité ont pu être réalisés, c'est grâce à la contribution de mon amie.

8^{ème} jour, le samedi du retour

Profitant des dernières heures avant de se quitter, nous allons faire un saut au Marin, puis à l'écomusée de Sainte Luce, repassant devant la pointe du diamant et la maison du bagnard.

L'église du village du Marin à façade baroque simple est fermée. La place du village devant l'église, en ce début de chaud après-midi est vide. Une ancienne case nègre couleur bleu ciel éclatant a été reconverti en syndicat d'initiative. Un orchestre de carnaval tout proche égraine ses rythmes. Mon ami trouve enfin le curé qui nous ouvre l'église. Une voûte immense en carène de bateau renversée, un peu surbaissée, nous accueille. Seule la caméra vidéo aidera à fournir à mes amis à mon retour en France, une idée de ses proportions.

A la sortie de l'église à droite, le cimetière domine la mer. Les tombes sont souvent entourées de balustrades en fer forgé ouvragé. Sur l'une d'elles, je remarque une plaque tombale originale « Mademoiselle Faribole et ses Enfants ».

L'écomusée de l'anse figuier, peu connu, est trop rapidement visité, en 30 minutes, à l'heure de la fermeture.

Il se révélera malgré tout remarquable par la qualité de ses présentations et son didactisme. Il a été aménagé sur le site même d'un habitat amérindien, et on peut encore voir au bord de la plage, des glyphes et des creux dans les rochers laissés par le polissage d'outils en pierre.

Une partie du musée présente l'histoire des indiens caraïbes, anciens habitants de l'île, décimés en totalité, par les maladies, l'esclavage et les conflits avec les colons, et des collections d'objets amérindiens. L'autre partie retrace la vie quotidienne de la Martinique au siècle dernier, exposant des vieux objets, meubles et vêtements. Un élément intéressant du musée est la reconstitution d'une case de quimboiseuse du siècle dernier.

¹⁹¹ Confronté aux conditions de l'esclavage _ punitions corporelles, mutilations, droit de vie et de mort, séparation des familles ... il a vu dans les esclaves des êtres humains et non des objets ou du bois d'Ebène. Il a justifié son action, disant « n'avoir suivi que sa boussole morale ».

La caissière avec qui je discute se souvient très bien du passage ici de l'émission « la course à trésors » de France 2, il y a quelques mois.

10.1 Conclusion et Epilogue

J'ai aimé ce travail de preneur de son animalier, souvent prétexte à faire une cure de nature vierge.

Lors d'un prochain retour en Martinique, j'essayerai à nouveau d'approfondir encore plus mes connaissances sur cette nature tropicale si riche.

Même sans matériel de prise de son, j'irai de nouveau me documenter sur l'authentique musique traditionnelle de l'île, comme celle d'Eugène Mona, vérité profonde de la culture populaire, loin de toute médiatisation commerciale.

Je partirai enfin à la découverte du conte créole, mémoire vivante du passé. Mais tout cela est une autre histoire...

De tout ce voyage, je garderai le souvenir d'une île jolie à la nature encore sauvage qu'il faut à tout prix préserver.

10.2 Annexe : Equipement qu'il est bon d'emporter en Martinique

Note: en italique ce qui n'est pas indispensable, mais peut se révéler utile.

Fourniture	Commentaires
Anti-moustique	Le spray Vendôme Caraïbe coûte environ 50 F. Il existe d'autres produits : Moustifluid etc. ...
Appareil photo Compact + 4 pellicules papier 100 ASA	Utile
Appareil photo (autre) + 8 pellicules diapo 100 ASA	Bien utile
<i>Apaisyl (crème)</i>	<i>Crème apaisante contre les piqûres de moustique</i>
Bermuda + short	Utile
<i>Bloc note (petit)</i>	<i>Utile, pour noter ses impressions et souvenirs</i>
Boules Quiès	Très utile (à cause des crapauds buffles)
<i>Boussole</i>	<i>Utilité relative, car les sentiers sont bien balisés</i>
Brosse à dent	
<i>Brodequin de toile (paire de)</i>	<i>(Ou mocassins)</i>
Camescope + Chargeur + 4 Cassettes vidéo 8 mm 90 m	Prévoir plutôt 2 batteries qu'une
Casquette	Utilisée
Chaussures de randonnée Montagne	Conseillées pour randonnée sur la montagne Pelée
Chaussettes (paire de) de laine de randonnée	Conseillées pour randonnée sur la montagne Pelée
<i>Chaussons (paire de)</i>	
Chemisettes de toile (2)	Très utile car on transpire beaucoup, à laver chaque soir
<i>Coussin de voyage</i>	<i>utilisé dans l'avion mais pas très convainquant</i>
<i>Couteau suisse</i>	<i>peut être utile (en pleine brousse ...)</i>
Crème solaire écran total 75	Indispensable, le soleil tape fort, fort...
Dentifrice	
Maillot de bain	très utile à la mer, dans les rivières
Gourde	très utile à cause de la sécheresse de certains versants
Guide Martinique : guide vert Michelin, Gallimard ...	très utile et bien fait. Le Guide Michelin n'est pas cher ~ 65 F. Le guide Gallimard est aussi bien fait mais coûte plus de 160 F (166 F à la FNAC).
<i>Livre</i>	<i>pour le soir ou la plage</i>
Lunettes de soleil	utile
Masque de plongée, tuba, et palmes	utile
<i>Médicaments pour cuisine exotique</i>	<i>peut être utile (style gel de polysilane, Diarlac, Imossel..) La cuisine martiniquaise est saine et peu ou pas épicée</i>

Fourniture	Commentaires
Pantalon de toile	utile, dans certains lieux à épineux ou bien ou dans ceux où prédominent l' « herbe couteau »
<i>Pieds photo (trépied)</i>	<i>utile</i>
Piles AA (8 x)	très utiles
Porte carte	utile à cause de la pluie, la boue dans la montagne
Pyjama léger	utile
Rasoir à main	Le savon sert de mousse à raser, si on n'a pas de mousse
Sandalettes ou sandales de cuir	style sandale de franciscain
<i>Sandalettes en caoutchouc ou Sandales en plastique souple avec crampon</i>	<i>pour marcher sur les rochers dans la mer ou pour se déplacer au fond des rivières de montagne</i>
Sac de voyage de randonnée (petit)	utile pour la randonnée
Savon	
Serviette de bain	très utile
Shampooing	très utile après baignade dans la mer
Stylo + Crayon	pour les notes et les cartes postales
Tee-shirt (2 x)	très utile car on transpire beaucoup, à laver chaque soir

11 Maroc 1997



Chardons, pierraille et montagne



Loin de tout, 6 jours de randonnée dans le massif du Toubkal.



par Benjamin LISAN, septembre 1ççè



Jours J - N - Préparatifs

Le Massif du Toubkal ("Djebel Toubkal" au Maroc) se situe dans l'ouest du haut Atlas Marocain. Il entoure le Sommet du Toubkal, point culminant de l'Afrique du Nord, avec 4165 mètres.

Je devais sillonner cette région avec Club Aventure, mais au dernier moment ce voyage de 8 jours "Randonnée dans le massif du Toubkal" a été annulé faute de participants.

Devais-je renoncer ? Je préférerais alors d'organiser ma propre expédition.

D'abord, avec l'aide de Maoub, un ami marocain, je réussis à obtenir un billet de charter à un prix abordable à 1300 FF A/R (Il existe d'ailleurs plusieurs compagnies sur Paris, offrant des charters pour le Maroc à des prix raisonnables : Safir voyages (Maghreb tours), Safar Tours (1450 F), Look Voyages, ... voir l'annuaire France Télécom ou électronique).

Puis à l'office du tourisme Marocain, je trouvais un petit guide «La grande traversée des Atlas marocains, guide de renseignements» (datant de 1994), très précieux par les adresses qui y étaient contenues.

J'y trouvais l'adresse de 3 associations : la Délégation Régionale du Tourisme de Marrakech donnant une liste des accompagnateurs de montagnes, la Compagnie des Guides et Accompagnateurs en Montagne de la Wilaya (préfecture) de Marrakech et le Bureau des Guides et Accompagnateurs en Montagne du Toubkal.

J'écrivais à ces 3 organismes, en communiquant mon n° de téléphone personnel.

Je préparais une check liste de tous les ustensiles (voir en annexe la liste "*Equipement prévu pour cette randonnée*") que j'estimais indispensables pour cette randonnée. J'avais alors recensé une soixantaine d'objets à emporter. J'en possédais déjà la majeure partie, accumulée lors de précédentes randonnées en France. Pour le reste, je passais plus d'une semaine, à me les procurer.

Plusieurs préoccupations, me guidaient dans cette accumulation.

D'abord, je partais en pays totalement inconnu. Là-bas, en plein pays berbère, il n'y avait aucun filet de sécurité en cas d'accident. Les assistances style Mondial Assistance ne fonctionnent certainement pas. Car, il n'y a pas de radio, de téléphone, ni d'hélicoptère. Blessé, on est redescendu d'abord à dos de mulet, puis en taxi à Marrakech. En cas de problèmes, il ne faut pas s'attendre à trouver des hôpitaux, ayant le niveau de sécurité et d'équipement, de la France. Il existe quelques rares pharmacies dans cette région, mais étaient-elles bien fournies en médicaments essentiels ? Donc, quels médicaments à emporter, dans cette région, aux conditions sanitaires très sommaires, où de très grandes chaleurs peuvent alterner avec de très grands froids ?

Une autre préoccupation restait la chasse impitoyable, aux grammes superflus de mon paquetage. En effet, plus on est chargé en montagne, plus la randonnée est éprouvante. Le poids peut être un défi pour certain, mais défi dont personnellement je préférerais me passer.

Mais j'avais l'impression que j'étais peut-être quand même trop chargé (15 kg à l'estime) et sur équipé. Je regrettais surtout de ne pas avoir retrouvé mon extraordinaire tente de 1,7 kg, égarée, remplacée depuis par une tente de 2,6 kg dont je n'avais pu baisser le poids qu'à 2,3 kg.

Avant le départ, pour gagner aussi du poids, je n'ai emmené ni rasoir électrique (j'en possède un à pile), ni rasoir à main jetable et crème, toujours pour gagner un peu de poids et parce que je déteste les rasoirs à main. Tant pis, si, à la fin de la randonnée, je ressemblerais à Robinson Crusoé.

Il faut toujours chercher à améliorer le confort d'une longue randonnée. En effet, même une toute petite gêne au départ, un tout petit frottement infime, une minuscule irritation, sans cesse répétée, peuvent se transformer à la longue en calvaire. Une petite ampoule peut être très douloureuse à la longue. C'est pourquoi un pansement anti-ampoule peut ne pas être indispensable au début (sauf en cas d'infection), mais finalement se révéler incontournable, surtout en raison de son faible poids. Un slip qui ne tient pas (de mauvaise qualité), un pantalon mal coupé peut être cause d'une rougeur puis d'une brûlure irritante à l'intérieur des cuisses. De mauvaises chaussettes tout autant que de mauvaises chaussures, trop neuves ou trop dures, ou des semelles qui se décollent sont souvent causes d'ampoules. Je vais en vacances et non à un exercice militaire ou à une montée au Carmel. Il vaut mieux "former" ses chaussures neuves, avant une grande randonnée que pendant.

Question d'équilibre et de sécurité, il vaut mieux un grand sac à dos déformable (style sac à dos de montagne) et tout y mettre, car il vaut mieux avoir les mains libres, sur ces sentiers caillouteux et glissants.

Parfois, il n'est pas toujours facile de distinguer ce qui est superflu, utile et indispensable. Dois-je prendre des barres nourrissantes énergétiques (style céréales, à sucres lents ...), à consommer durant la marche ? Mais si oui, pour 6 jours, je dois alors prévoir 2 Kg de plus à emporter, donc ce sont des kilogrammes en plus. Dans le cas contraire, suis-je sûr de pouvoir trouver sur place l'équivalent (abricots, figues séchées ...) et dont la consommation intensive peut entraîner aussi diarrhée à la longue ... ?

On peut aussi commettre quelque erreurs d'appréciation ... pardonnables. Par exemple, j'avais prévu une lampe frontale et une seconde lampe, pour des marches d'approche longues, celles qu'on doit débuter avant le lever du soleil. En effet, j'avais prévu trouver là-bas, à cause des altitudes (le Toubkal étant à plus de 4000 m), des sommets couverts de neiges éternelles ou de glaciers. J'imaginai la présence neiges éternelles comme sur le Mont Kenya (5000 m) ou le Kilimonjaro (5900 m)). En fait, il se révéla qu'il n'y a aucune neiges éternelles au Toubkal seulement de petits névés permanents, donc sans risque d'ophtalmies graves, par les rayons UV sur la neige.

Doit-on prévoir aussi des ustensiles en double pour mon futur guide et accompagnateur (comme couverts, couteau, micro-lampe torche, barres céréales ...), pour éviter le risque de voir ce guide se transformer en source de problèmes ou en fardeau. Ce guide du haut Atlas sera de toute manière sera sous-équipé (normalement, la règle au Maroc, est que l'on doit subvenir aux besoins, en nourriture, de son guide ...).

Un autre impératif était si possible de ne pas dépasser 4000 FF pour le budget total du voyage, étant limité au niveau financier. Finalement, je le dépassais ce seuil, à cause de mon guide qui me poussait en fin de randonnée, à l'achat intempestif de souvenirs (auxquels il n'est pas toujours d'ailleurs facile de résister surtout au Maroc). Être bien équipé souvent coûte cher (j'avais prévu 1000 F d'achat et finalement je dépensais 2192 F en équipement divers pour tout prévoir.

Comment dissimuler mes valeurs ? Pas facile, ... je suis tout seul, tout est sur moi. Des ceintures multipoches ne sont sûrement pas une protection et les traveller's se sont révélés inutiles, car jamais utilisés, par les autochtones. En fait, il suffit de n'amener qu'une carte de crédit internationale au Maroc, pour retirer de l'argent, car on peut retirer de l'argent dans toutes les banques et dans toutes les grandes villes, il y a des distributeurs automatiques de billets.

Une autre relative crainte est le risque de se voir dépouiller de tout, surtout dans ce pays très pauvre. Comment avoir l'équipement sans que cela soit trop voyant ? Ici se faire tout dérober serait devenir dramatique, surtout aussi à cause de la barrière de la langue, même si l'on pourrait rencontrer des habitants parlant français. Mon erreur a été ma ceinture multipoche, BCBG, d'un beau vert satiné, visible de loin.

Je me suis vite aperçu d'ailleurs que le fait de montrer tout mon équipement à mon futur guide Brahim, l'avait convaincu que j'étais une "grosse huile", raison ensuite qui l'a poussé à me demander des cadeaux, le 3ème jour, puis en fin de randonnée, vers tous les vendeurs du cru (avec qui il devaient toucher une commission), tous acharnés à me faire payer le prix fort. On n'est pas toujours assez prudent, sur ce qui peut être perçu ou non signe de richesse, dans le contenu de ses affaires et de ses affirmations (doit-on ou non mentir sur ce qui reste de liquidité ?) ou dans l'équipement emporté.

N'ayant toujours pas de réponse 3 jours avant mon départ, je décidais alors d'appeler la Délégation Générale du Tourisme de Marrakech. Un de ses employés me renvoya alors, vers l'hôtel "Ali" sur un certain monsieur Slimane président des accompagnateurs (qu'on prononce "hha-ali").

Pendant plusieurs jours, je rappelais désespérément ce Monsieur Slimane sans résultat. J'eus à un moment son frère à qui me dit laisser un message à son frère encore en montagne.

Tous les hôtels étant complets, j'acceptais alors la place sur la terrasse, que l'hôtel Ali me proposait.

Juste le jour du départ, n'ayant toujours pas trouvé de guide, je partais donc à l'aventure, pas très rassuré, sur la possibilité d'en trouver un.

À l'aéroport de Roissy II, le B 727 de la Royal Air Maroc, venant d'Agadir, prévu à 22h30 avait une heure de retard. Retard tout à fait habituel, en notre fin de XXème siècle. Au passage de la douane, j'étais un peu anxieux, du fait que mon sac puisse dépasser les 15 Kg fatidiques car j'avais estimé intuitivement, son poids, à environ 15 Kg. M'étais-je trompé ? Finalement, le verdict du pesage donna 14,3 Kg ...

Jour 1 - Dim. 31 Août 1997 : A/R Imlil <-> Les Cascades, 18 km - Dénivelé 850 m

(Sans sac à dos)

Arrivé à l'aéroport, je fus accueilli par Monsieur Lahcen Askarray, un petit homme rondouillard, président du Bureau de Guides et Accompagnateurs en Montagne du Toubkal, bureau basé dans le petit village d'Imlil situé au cœur du Toubkal. Ultérieurement, il se révélera être une personne fiable et honnête.

Il me montra la lettre que je lui avait envoyé, servant de lettre d'introduction.

Il était venu en taxi, semble-t-il descendu spécialement pour moi, de la montagne, soit à plus de 70 Km de Marrakech (il aurait peut-être pris un risque, au cas où j'aurais pu choisir auparavant un autre guide) ! Ici, les taxis ne sont pas chers ici, si l'on a la patience de discuter.

Je lui présente mon petit guide de renseignement, où il est dit que le tarif des accompagnateurs est de 160 Dh / jour. Il refuse net ce tarif, montrant immédiatement la date de ce guide de 1994, les tarifs d'après lui présentés n'étant plus à jour. D'après lui, les tarifs sont maintenant de 200 Dh / jour. Nous nous accordons oralement finalement sur ces 200 Dh / jour (soit environ 150 FF/jour).

Je lui demandais en contrepartie que mon guide sache surtout me faire découvrir la faune et la flore du Toubkal.

À la sortie de l'aéroport, l'ambiance était déjà dépaysante. Tous les chauffeurs de taxi se précipitaient vers nous, et se battaient presque entre eux, pour tenter d'offrir leurs services.

Mon accompagnateur procéda alors à un étrange manège, tantôt semblant accompagner un chauffeur puis un autre, dès qu'il semblait lui proposer un meilleur prix, puis rebroussant immédiatement chemin et emboîtant le pas de l'autre taxi. Lahcen ne semblait pas gêné de fausser successivement compagnie à plusieurs chauffeurs, avant de faire son choix.

Ce manège dura finalement plus de 5 mn, dans une grande foire d'empoigne indescriptible, entre chauffeurs de taxi. Finalement, nous arrivons vers 1h du matin à l'hôtel Ali. Lahcen donna 30 Dh au chauffeur et me demanda 50 Dh.

À l'hôtel, une heureuse surprise, une chambre était libre et j'eus droit pour 85 Dh, en single, à une très grande chambre de 4 lits, à un bon lit, à la climatisation et à une grande baignoire (!).

Ici au Maroc, quand on parle de coup de chance ou de Baraka, on emploie une expression imagée "la chance qui danse", qui veut bien dire ce qu'elle veut dire.

Il existe d'ailleurs aussi bien d'autres expressions ou proverbes locaux équivalents des expressions françaises tels que :

"Qui la veut toute, la laisse toute" (chez nous "qui trop embrasse mal étreint").

"La nuit a des oreilles, le jour a des yeux" ("Les murs ont des oreilles").

"Les jours sont longs et l'ânesse bonne marcheuse" ("À chaque jour suffit sa peine").

"Celui qui a mangé sa part doit fermer les yeux" ("Avoir les yeux plus grand que le ventre").

"Celui qui se perd, doit rester où il est" ("Quand on risque de se perdre, mieux vaut rester sur place"),

"Pas de précipitation, pour faire avec bon sens" ("Qui va lentement va sûrement")

Etc.

L'hôtel bien que disposant de tout le confort moderne, présente un peu l'aspect d'un repère d'aventuriers, peut-être soit à cause de sa rusticité, soit à cause de ses clients, la plupart membres de groupes de voyages à orientation aventure (style Club Aventure ...). C'est d'ailleurs le P.C. de ces nombreux tours opérateurs (Club Aventure, Allibert Voyages, Explore (U.K.), Dragonman (U.K.), Aventure del Mondo (Italie), Tizi-Rando (Maroc) ...).

L'avantage de cet hôtel est d'être situé juste à côté de la place principale Jemaa El Fna au centre Marrakech.

Lahcen me fait acheter une carte d'état-major du massif du Toubkal à 120 Dh (j'apprends plus tard qu'elle coûte 80 Dh en librairie). Lahcen trace au crayon, sur la carte le trajet de ma randonnée de 6 jours. Je suis impressionné par la longueur des trajets tracés (ils doivent au moins faire 15 Km par jour d'après mon estimation) et me demande quelles peut être les dénivelés, leur dureté et durée réelle (les courbes de niveaux sont peu utiles sur ces cartes d'état-major marocaines, car sans chiffres pour repérer l'altitude. Seuls certains cols et sommets sont cotés).

N'ayant toujours pas trouvé Monsieur Slimane à l'hôtel Ali, ni son frère et sur le conseil de Lahcen, qui ne voulait pas avoir de futurs problèmes avec M. Slimane, je rédigeais à ce dernier un petit mot expliquant que n'ayant toujours pas pu le contacter, j'avais finalement choisi un autre guide.

Après le petit déjeuner, et après avoir fait le change à l'hôtel de tous mes traveller's chèques (les banques étant fermées le dimanche), nous partons vers 10h, dans un de ces nombreux "Petits taxis" gris vert olive, qui sillonnent les rues de Marrakech.

Mais je m'aperçois que j'ai oublié, à ce moment, de rappeler l'agence de voyage Look Voyage de Marrakech pour reconfirmer le billet de retour, opération qu'on doit faire impérativement dans les 72 h avant le vol de retour vers Paris. Je trouve d'ailleurs cette obligation d'avoir à reconfirmer _ obligatoire partout maintenant _ peu pratique.

Le petit taxi, nous dépose dans un faubourg de la ville où nous attendons un autre taxi qui va nous emmener dans la montagne. Après une demi-heure, une vieille Mercédès vient nous prendre et nous roulons ensuite d'abord dans une plaine désertique, parsemée régulièrement de plantations irriguées, sur environ 70 Km, avant d'atteindre les contreforts de l'Atlas. La route passe ensuite par des gorges, aux roches rouges de la couleur de la latérite. Enfin, nous atteignons le petit bourg d'Asni, le plus important de la région.

Dans un petit local complètement vide (voire vétuste), intitulé "Téléboutique", où trône un unique téléphone sur une table et une chaise, nous apprenons que le téléphone est en panne. Ce qui est plutôt fort ennuyeux, car c'est le seul téléphone de la région, pour ma reconfirmation (!) et dans ce cas d'imprévu, je crains toujours le pire, par la suite ... en raison de la loi bien connue de l' "em... bêtement maximum".

Les communications téléphoniques sont acheminées maintenant à Asni par faisceaux hertziens (avant par fils). Autre progrès : Asni possède une bibliothèque municipale.

Pendant l'attente et l'absence de Lahcen, un vendeur à la sauvette, de bijoux berbères, m'indique de Lahcen est quelqu'un de bien et que je n'aurais pas de problèmes avec lui.

Après avoir pris notre thé à la menthe, nous repartons dans un minibus tout terrain sur une piste où la Mercédès ne pouvait s'engager. Après 30 minutes, nous arrivons vers 13h, au village d'Imlil situé à 1700 mètres d'altitude, village n'ayant pas le téléphone, mais ayant l'électricité, transportée par ligne à haute tension, installée depuis 3 mois, seulement. Tout le monde, ici est heureux d'avoir l'électricité. Dans ce village, se trouve un refuge, appartenant au Club Alpin Français, au confort spartiate, sans électricité, ni eau chaude, on s'y éclaire la nuit avec des lampes à gaz et des bougies. Le bureau des guides est attendant au refuge.

Vers 13 h, Lahcen me présente, comme un bon marcheur, mon nouveau guide Brahim, avec lequel je suis assuré ne pas avoir de problème. Il me précise que si à la fin de la soirée je ne suis pas content de lui durant la randonnée de l'après-midi, il me proposera ce soir même, un autre guide (!). Il m'assure, que Brahim me fera aussi découvrir "sans problème !" la nature, les animaux...

Nous partons en pleine chaleur, remontant d'abord le lit d'un oued très en pente. Je rencontre des femmes y lavant le linge sur les rochers, mais avec de la lessive moderne (Tide). J'ai beaucoup de difficulté à suivre Brahim dans le dédale de rochers morainiques de l'oued. Souvent, il ne s'arrête qu'un très court instant pour m'attendre.

Les sentiers dans le Toubkal sont très caillouteux (comme sur le sentier de grande randonnée GR20 qui traverse la Corse) comportant souvent des pierres polies couvertes de poussière, ou de gravier, cause de dérapages, surtout lors de perte de vigilance causée par la fatigue. Brahim lui ne dérape presque jamais ... seulement deux ou trois fois, le dernier jour de la randonnée.

Nous montons rapidement vers un col à 2300 mètres. Durant toute la montée, un vent violent, montant de la vallée, souffle en permanence presque en tempête bien qu'il fasse un temps radieux sans nuage. A un moment, je faillis bien perdre ma casquette... Ici l'aérogologie à cause de contraste thermique (roches, chaleur) est très violente et il faudrait vraiment être fou pour vouloir faire du parapente ici en été (et pourtant quelques rares français candidats au suicide l'ont déjà fait).

La végétation quoique rare dans cet univers montagneux et désertique me paraît fort intéressante, car rencontrée nulle part ailleurs. Au sommet du col, nous découvrons sur l'autre versant, un parterre, à perte de vue, de petits arbustes conifères assez espacés entre eux, de quelques mètres de haut, au feuillage très vert, certains portant de petites boules ou graines dures bleu noir, aux étranges troncs fibreux, tordus, délavés, arbustes qui se révèlent être des génévriers, que j'avais pris de loin pour des petits pins d'Alep torturés par le vent et l'altitude ... J'entendrais même à cet endroit des chants semblables à ceux de cigales ou de sauterelles (?), chant que je n'entendrais pas très souvent dans la région, par la suite.

Je ne trouve pas moins 5 espèces de chardons : une espèce aux fleurs jaunes, vivant au ras du sol, souvent dans les fentes des rochers, une espèce très belles, avec des fleurs piquantes en forme de boules blanches, transpercée de ça et de là, de longues épines rayonnantes, que je dénomme "chardon pompon", proches par le type de fleur ronde, des chardons "bleus" (Notre-Dame ?) français (?), une espèce aux feuilles vertes émeraude au centre et jaunes sur le bord des feuilles, charnues, à fleurs roses, avec des piquants sur les feuilles très longs, et poussant dans les zones humides aux étages et aux milieux écologiques correspondant à ceux de l'aulne arctique dans les Alpes (mais ici ce genre de chardon peut être trouvé à 3500 m), et une espèce qui ressemble à celle que l'on trouve sur les dunes du bord de mer et de certaines rivières (comme la Loire), en France, tels le panicaut maritime ou champêtre (Chardon Roland) (?) ...

Je ne vois pas beaucoup d'animaux. Tout juste j'entends des oiseaux sans les voir. Je regrette que mon ami Fernand, preneur de son animalier ne soit pas ici. Je n'ai pas vu un seul aigle ou rapace, seulement quelques grands corbeaux. Par contre on rencontre beaucoup de petites sauterelles volantes, semblables à des criquets, soit à élytres jaune vif, soit à élytres bleu ciel. En volant sur de courtes distances de quelques mètres, elles ressemblent à des petits papillons. Je ne vois que très peu de papillons et le plus souvent de petites tailles et de couleurs sombres. Sur certaines pierres, se chauffant au soleil, on voit parfois de tous petits lézards vert sombre. Dans la région existe aussi la vipère de l'Atlas (ou de Lataste ?) très rare. Personnellement, durant cette randonnée, je ne rencontrerai pas un seul serpent. Malgré l'abondance de crottin sur les pistes, je n'ai pas vu beaucoup de scarabées bousiers. Les mouches maçonnes sont fréquentes, ainsi que des petits insectes, sans ailes au dos plat, avec des dessins rouges et noirs, que dans le val de Loire, on appelle des gendarmes.

D'après Brahim, il existeraient aussi des mouflons dans la région.

En court de trajet, Brahim discute un bout de chemin avec un jeune garçon monté sur une mule, montant du ravitaillement pour un campement de berger plus haut, cheminant un moment avec nous. Durant mes 6 jours dans le Toubkal, j'ai vu mon guide discuter ou saluer un nombre considérable de personnes dans les différentes vallées de ce massif montagneux. (Souvent, lorsque Brahim convoie un touriste, les gens spontanément lui pose des questions sur le touriste, et Brahim répond, au grand désappointement du touriste ne comprenant pas lui un traître mot). Il faut le dire ici tout le monde parle en berbère et très peu en arabe, et encore moins le français (même si certains connaissent notre langue). Ces liens auraient été tissés, d'après Brahim, par le fait que les gens le revoient régulièrement, lors de ses nombreuses randonnées passées dans la région _ d'ailleurs, j'ai pu constater que Brahim connaissait aussi la région comme sa poche.

Première surprise, je rencontre un groupe important d'anglais randonneurs, de l'agence de voyage Explore (l'équivalent anglais de "Club Aventure") en train d'installer leur bivouac près d'un torrent, à une centaine de mètres d'un petit village d'été de bergers Azib Tamsoult, situé à 2500 mètres (ce genre d'expédition est souvent accompagnée d'une logistique importante : nombreux mulets, lourdes tentes blanches, de grande dimension, à 4 pans de style marocains, cuisiniers marocains, ...). J'ai par la suite constaté que cette région est souvent sillonnée par les associations de Voyages type trekking aventure tels que "NOMADE, TERRE D'AVENTURE, EXODUS, CLUB AVENTURE, SHERPA, EXPLORE, ISOUBIA, ALLIBERT ...". Cela est certainement une aubaine pour les guides locaux, commerçants et même pour les habitants et l'économie locale. Ce tourisme aidera peut-être le pays à décoller.

Nous recroiserons à plusieurs reprises, ce groupe dans nos pérégrinations.

D'une manière générale, j'ai trouvé que les étrangers étaient bien acceptés ou vus ici d'un bon œil. La plupart, des personnes croisées sur les sentiers vous saluent ou disent "Bonjour" (éventuellement "comment ça va") en français, même s'il ne connaissent pas d'autres mots.

Les villageois du village d'Azib Tamsoult, qui ne parlent que berbère, offrent d'ailleurs aussi un refuge (sommaire) aux touristes de passage (des couvertures entreposées sous un abris à l'entrée du village sont à leur disposition).

Le village est constitué de minuscules cabanes en pierre, à toit plat, chacune avec une seule ouverture, la porte. Des enclos tout proches, faits de branches d'épineux _ dans le cas ici, de grosses touffes d'astragales (*Astragalus sp.*), que certainement des petits filles ont dû cueillir avec leur faucille _, permettent de regrouper les animaux la nuit ... J'ai vu lors de mon séjour, des petites filles cueillir de grosses balles de bottes d'astragales et me suis demandé si cette cueillette était destinée aux enclos, ou bien aux animaux, ou bien pour le feu. Autour du village broutent des vaches et des chèvres. Sous le village, des champs en terrasses, irrigués portent encore la trace de champs de blés déjà moissonnés.

Nous demandons aux villageois du thé. D'après Brahim on peut demander du thé dans tous les villages berbères (règle d'hospitalité ?) et ensuite on donne ce que l'on veut comme remerciement. D'après Brahim le thé servi par les bergers en général très fort, ce qui est ici le cas. Pendant, qu'on nous prépare le thé, je tente d'obtenir l'autorisation de femmes berbères, allongées sur l'herbe devant nous, faisant la sieste, de les prendre en photo, ce qu'elles refusent aussitôt (ce qui est d'ailleurs pratiquement toujours le cas, avec toutes les femmes berbères).

D'habitude dans la région, on voit souvent les femmes aux champs, ou portant sur les épaules de lourdes balles de foin pour nourrir leurs animaux, pendant que les hommes discutent dans les rues ou les cafés. Les femmes portent des vêtements simples, mais colorés et jolis, et toujours un foulard ou fichu sur la tête.

Finalement, en amusant 2 petites filles d'environ 10 ans, par des grimaces et des mimiques à la Charlot, j'obtiens d'elle la possibilité de les prendre. J'obtiens de plus l'accord de leur mère. Après la photo, Brahim me demande de donner un Dhiram à chacune.

Dépassant le village, nous arrivons à une série de cascades, dont une de plusieurs dizaines de mètres très puissante, générant un fort courant d'air froid descendant qui nous transit. Mes mains, ma tête effleurent la trombe d'eau ... quelle pression glaciale sur les mains et les épaules ! D'où peut venir une telle quantité d'eau permanente, dans cette région en apparence si désertique ? En fait, je m'apercevrais, comme en Corse, que l'on peut trouver des sources partout (malgré ma grande consommation d'eau en raison de la chaleur et de la sécheresse de l'air, durant cette randonnée., le ravitaillement en eau ne sera jamais un problème, Brahim quant à lui durant les 6 jours, restera toujours sobre, tel un chameau).

Nous pique-niquons de galette de pain local (le pain ici est très consistant et bourratif), d'une boîte de sardine et d'oranges. Les oranges du cru, bénédiction pour le randonneur, "pommes pour la soif", extérieurement apparemment non mûres car vertes, mais en fait succulentes et sucrées. Brahim ensuite dissimule les restes du repas sous un rocher (ce que tous les randonneurs et guides font dans cette région !).

Nous redescendons aussi vite qu'à la montée et sommes à Imlil à 18 h ... Nous redescendons tellement vite, et sans entraînement, que je crains de voir se reproduire la crise de tétanie que j'ai déjà eu dans les Alpes quand je redescends trop vite la montagne ... Brahim "Marathon man" avance trop vite. Il serait certainement un bon candidat pour les semi-marathons en Montagne... Durant ces 6 jours, je m'apercevrais que l'on ne peut jamais l'épuiser. Autre

hantise du randonneur, le risque de nez et de gorge totalement bouchés, m'arrivant heureusement seulement qu'au début de cette randonnée.

Je décide de garder Brahim malgré tout, bien que marchant un peu trop comme une mécanique, sans se préoccuper suffisamment de son client, et malgré la proposition délicate de Lahcen (choquante pour moi).

Je plante ma tente dans le jardin du refuge du CAF, où je peux faire un brin de toilette. Je discute avec le vieux gardien du refuge, qui l'a toujours été depuis tout jeune, et qui ne sait ni lire ni écrire.

Je retrouve le soir le chant des Muezzins : Allah, Allah ... (car Imlil possède plusieurs mosquées), et hors des heures de prière, les nombreux hommes désœuvrés discutant dans les rue entre eux, souvent autour d'un thé à la menthe.

Je discute longuement avec Lahcen, devant un thé à la menthe au café, décide de lui faire confiance et lui remet l'intégralité du paiement de la prestation de 6 jours de mon guide. Nous discutons de beaucoup de choses. D'après Lahcen, dans cette région, on ne voit pratiquement jamais de serpents. Il ne trouve donc pas nécessaire de s'équiper de sérum (finalement, je ne renoncerais donc à emporter du sérum, dont la conservation est d'ailleurs difficile, car devant être maintenu en permanence en dessous de 15°C maximum).

Lahcen souffrait à ce moment, d'une violente rage de dent, couplée avec une diarrhée de plusieurs jours, suite à l'ingurgitation d'une pastèque. Je lui donne du Dyspagon mais qui se révélera de peu d'efficacité. Souvent, pendant la conversation, Lahcen est affublé d'un tic nerveux, l'obligeant constamment basculer la tête, et prononcer la même interjection "At ! At !".

Ensuite je commande un Tajine, pour lequel une heure de préparation est nécessaire, qui se révélera succulent et très copieux.

Jour 2 - Lundi 1/9/1997, Imlil -> Refuge du Toubkal, 9 km - Dénivelé 1550 m

(Avec sac à dos)

Après avoir repris un thé à la menthe à 8 h, et des provisions, nous partons en direction du petit douar (village) de Sidi Chamharouch (que nous atteindrons vers midi), non sans avoir, auparavant donné toutes les consignes à Lahcen pour qu'il puisse prévenir par le téléphone d'Asni mon agence de voyage pour la reconfirmation du vol de retour.

Le chemin monte rapidement, d'abord le long de la montagne nous offrant ensuite une large vue sur la vallée et l'oasis d'Imlil.

Souvent dans cette région désertique, les vallées sont occupées des bandes de verdure fertile, en fait de vraies oasis, créées de la main de l'homme, comportant de multiples canaux d'irrigations, certains réalisés en béton et pouvant venir de très loin dans la montagne. Avec la beauté de ces paysages, et la richesse apparentes de l'agriculture de ces vallées, j'aurais tendance à penser que l'on ne peut qu'être heureux ici. On y trouve tout pour y vivre en autosuffisance : toujours de très nombreux noyers offrant la fraîcheur de leur ombrage, des pommiers, des poiriers et même des cerisiers, bien sûr des légumes (tomates, pommes de terre, carottes, haricots, cucurbitacées variées ...) et des champs de céréales (blé, maïs).

Ce genre d'irrigation est d'ailleurs semblable à celle des oasis de hautes montagnes désertiques, comme au Pamir (Pakistan) ...

Mais la vie l'hivers est aussi assez dure, à causes de la neige, du gel, du froid, du vent ...

Nous passons à une certaine distance du village d'Around, nid d'aigle, aux maisons marrons en pisé et à toit plat, certaines aux fenêtres aux bordures colorées, village où vit Brahim. Puis nous traversons une grande vallée au fond plat, large d'un kilomètre, caillouteuse, où s'est étalé entièrement l'oued qui l'a transformé en désert. Après la vallée, en montant, à mi-chemin de notre itinéraire, nous découvrons une minuscule échoppe, en pleine nature, vendant des boissons et des gâteaux, de 1,5 mètre de haut, 1 mètre de large et 1 mètre de profondeur. A cet endroit, je rencontre un couple d'étudiants américains de Boston, biraciaux, faisant seuls sans guide, la montée du Toubkal et avec lesquels je sympathise. L'américaine noire est très belle : élancée, une taille de mannequin. Lui a perdu définitivement sa casquette suite à un coup de vent violent.

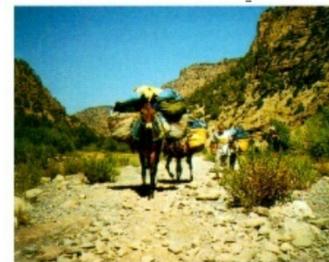
Sidi Chamharouch, caché dans un chaos de blocs morainiques énormes, est un lieu de pèlerinage, à cause du tombeau d'un marabout (d'un saint de l'Islam) visible de loin par un gros rocher peint en blanc et des oriflammes verts et rouges l'ornant, au pieds duquel il est construit. De loin à cause du paysage, on a l'impression de découvrir lieu de

culte Bouddhiste du Népal. Le saint vénéré du lieu est appelé le "Marabout des diables", car il aurait combattu de son vivant 1000 diables (djinns). Le village pauvre ne vit pratiquement que des pèlerins et du pèlerinage. Nous y arrêtons pour le pique-nique, le ravitaillement et l'éternel thé à la menthe, que je prendrais en de très nombreuses occasions.

Dans le village il y a une école publique, et je verrais que tous les villages de la région, même les plus reculés, sans électricité, ont leur école primaire.

Pour le thé, on nous installe au fond d'une petite échoppe, et je suis médusé par le spectacle d'un jeune s'acharnant devant nous, à l'intérieur de notre local, sur une bouteille de gaz neuve, avec une clé et un marteau, pour tenter de lui adapter un brûleur, et surtout en laissant fuir une grande quantité de gaz (!). Finalement, en s'apercevant de son erreur sur le modèle de brûleur, n'ayant pas le bon filetage, il trouvera dans le village la bonne tête. Le jeune homme venant de Marrakech, n'a pas de travail. Il me dit que 75 % des travailleurs marocains immigrés en France sont des berbères, qu'il n'y a pas de travail partout au Maroc et beaucoup de chômeurs. Ici on travaille souvent gratuitement, pour rendre service ... On peut vivre avec 20 Dh (15 FF) par jour. Ici souvent, on attend fataliste et simplement la mort, dans ces régions.

Le temps l'après-midi est constamment changeant, et nous sommes accueillis à un moment par une petite pluie fine qui sèche très vite.



D'après Brahim, ici il y a souvent des orages, certains d'une rare violence, avec parfois des pluies battantes telles qu'elles limitent la visibilité à un mètre. Ici dans cette montagne, les chemins ne sont jamais balisés et l'on peut prendre le mauvais sentier. La façon la plus sûre de suivre son chemin est de suivre la piste du crottin. Partout dans ces vallées, c'est le désert de cailloux ... peut-être par l'effet du gel (?). Durant la montée, la chaleur, alterne avec le froid ... mais heureusement j'étais équipé pour affronter les pôles.

Organiser un rallye raid de motos tout terrain serait peut-être possible ici, mais il serait certainement un des plus durs raids du monde.

Au fond de la vallée, vers 3000 mètres, près du torrent, nous rencontrons encore le groupe Explore plantant son bivouac. La couleurs des roches changent et nous sommes maintenant entourés de rochers volcaniques, en général des andésites, de toutes les couleurs allant du vert, au violet en passant par le rouge. Tout le Toubkal est le reste d'un immense massif volcanique très ancien, datant de l'époque primaire. Par sa géologie, la région ressemble à celle de la Corse, par l'extraordinaire diversité de ses roches : volcaniques, calcaires, granites blancs, roses, schistes, gneiss, marbres rouges ...

Nous arrivons vers 15h30 à 3250 mètres, au refuge du Toubkal (encore un refuge du CAF), encore appelé refuge "Nelter", du nom d'un membre du CAF et je crois, explorateur du Toubkal dans les années 30. Ce refuge gardé, de dimensions modestes, semble mal entretenu et est toujours surpeuplé. Il est prévu que l'on y construise bientôt à la place un refuge beaucoup plus grand. Dans ce refuge, il n'y a aucune radio, ni aucun moyen rapide de contacter l'extérieur. Une inscription énigmatique dit que le refuge a été débaptisé, en 1988 (?). J'apprendrais plus tard qu'il signifiait que la lourde plaque de marbre où est inscrit le nom de l'alpiniste qui a donné son nom au refuge, avait été volée en 1988 (?) (!).

Brahim me conseille d'installer ma tente, sur une zone très découverte, sans protection contre le vent. Conseil, que je ne suis pas, car nous sommes proche d'un col resserré, et je crains l'effet venturi du vent. En fait, je m'installe derrière un abris de pierre (un muret en arc de cercle assez haut) destiné à m'abriter du vent. La plupart des personnes autour de moi ont immobilisé leur tente, soit avec de lourdes pierres immobilisant les piquets, soit avec des pierres auxquelles les cordes de la tente ont été attachées. La nuit, il y aura quelques pointes violentes de vent. Brahim me regarde ramasser de lourdes pierres, sans bouger, l'air pas très convaincu.

Un groupe de randonneur français est déjà là et des grandes tentes blanches sont déjà montées sur les flancs de la montagne.

Plus tard, je tente une sieste, mais un groupe de chocard à bec jaune (identiques d'aspect à ceux des Alpes), se livrent à une bataille féroce pour une boîte de sardine reste de notre pique-nique pris à l'arrivée. Au demeurant, le silence des lieux est impressionnant, comme celui tout endroit désertique, lorsqu'il n'y a pas le sifflet des choucas ou le bruit du vent. Les bruits lointains s'entendent comme s'ils étaient proches.

A cet altitude on rencontre encore ces chardons verts à longues épines.

Dès de début de la nuit, la température descend très rapidement et voisine certainement le zéro. Brahim va lui dormir au refuge (il est capable de dormir n'importe où et à même le sol). Je découvre en discutant avec Brahim qu'il n'a pas fait d'étude, et ne lit jamais ... mais il sait lire un journal. Brahim n'est pas un bavard, et souvent je dois lui "extorquer" constamment les informations ce que je vois, car il n'a que rarement la "présence d'esprit" de m'éclairer sur une situation donnée, sur un élément du paysage, une plante ... (louer les services d'un guide est certainement utile ici, mais vaut mieux bien le choisir avant). Par moment, j'ai l'impression que ces randonnées avec les touristes, le barbe.

Jour 3 - Mardi 2/9/97, Refuge du Toubkal > Toubkal > Around, 14 km - Dénivelé 1000 m

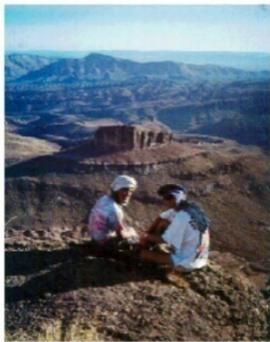
(Avec et sans sac à dos).

Nous repartons vers 8h, sans avoir oublié de payer 10 Dh pour le gaz utilisé hier soir et aujourd'hui, en laissant nos sacs au gardien du refuge. Ce qui me surprend c'est que le sac de Brahim ne contient pratiquement rien et pèse que 3 à 4 Kg. Brahim monte avec un simple pull, sans gants, les mains constamment dans les poches, ses chaussures de montagne non lacées.

La montée au Toubkal (900 mètres de dénivelé) est très raide, la plupart du temps dans des pierriers. Nous sommes maintenant dans un véritable désert minéral et de cailloux. Pourtant quelques plantes minuscules à fleurs blanches subsistent. Je trouve même quelques astragales d'Ibrahim en coussinets piquants au début de la montée.

Nous retrouvons au début de la montée, notre couple d'américains. Mais la jeune fille partie trop vite, s'épuise vite, et nous ne les reverrons plus. Durant la montée, ma seule préoccupation est celle de l'économie de l'effort.

Il n'est pas bon d'être fumeur ici ou d'avoir de mauvaises chaussures. Cette montée au Toubkal me fait enfin comprendre l'intérêt principal de l'Alpinisme, celui du défit et de l'effort. Je constate lors de ma randonnée, à cause de sa durée trop courte, qu'il me sera difficile de concilier la découverte de la montagne (et de celle de la randonnée) avec celle de la découverte des gens et il faudra que je fasse un choix.



Le sommet atteint à 10h est massif, vaste, plutôt plat, noir, caillouteux, bordé de précipices duquel la vue sur la région sous le soleil est magnifique. Le ciel est sans nuage, mais la ligne d'horizon est très fortement brumeuse, preuve d'un fort taux d'humidité dans l'air. Le sommet est matérialisé par un grand tétraèdre en acier, couvert d'inscriptions (graffiti) à la peinture. Certains rochers sont "peinturlurés" de grands graffiti comme d'ailleurs sur certains gros blocs bordant le sentier montant au Toubkal (D'après Brahim ces "artistes" associent souvent leur nom à celui du village ou du lieu d'où ils viennent et avec la date de leur ascension) ... J'ai la surprise de découvrir au sommet, des Choucas et au moins une dizaine de personnes _ allemands, hongrois, français d'Annecy ...

Visiblement cette ascension est très courue du monde entier. L'air est vif, comme au Mont Blanc, ou comme en l'hivers en montagne.

Nous revenons au refuge Nelter vers midi trente. Je me sens tellement fatigué, que je n'apprécie plus ce qui m'environne (je marche mécaniquement, avec l'idée que je ne dois pas m'arrêter, ce qui serait "mortel" et avec en tête quelques souvenirs du livre "Aussi loin que mes pas me portent"). Je me laisse finalement convaincre de prendre une mule pour porter vers Around, mon sac à dos, cela pour 75 Dh. Brahim conduit seul la mule jusqu'à Around (le muletier rencontré au refuge, le connaissant et lui confiant la mule). Je m'aperçois d'ailleurs à cet occasion que la priorité est à gauche pour le croisement des animaux _ mules, ânes ... _ dans cette région. Les mulets, malgré les fers aux sabots qui les font dérapier, sont très adroits sur ce terrain et vont beaucoup plus vite que les hommes.

L'énigme de trouver régulièrement des morceaux de tuyau de plastique orange, servant pour l'irrigation ici, sur les sentiers, s'éclaircit par le fait d'observer certains muletiers les utiliser pour fouetter les ânes. Certains fouettent assez durement des ânes chargés excessivement, à la limite de la cruauté.

Le ciel se couvre de nuages menaçant durant notre descente ... L'orage redouté n'éclate pas mais une petite pluie agréable rafraîchit, la chaleur auparavant de four de l'air, et fait exhaler de façon magique le fort parfum des plantes.

Une femme sur un mulet, avec son enfant, nous accompagnant un moment, chante remarquablement pour son enfant. Brahim lui chante de temps en temps d'une voix de fausset, sur aigüë.

Le gîte d'étape choisi par Brahim à Around est presque un dépotoir : une grande cours de terre battue, où s'ébattent des poules, couverts de déjections de poules, où je dois planter ma tente. Un croyant étale son tapis de prière, de façon ostentatoire, dans la rue, pendant qu'un autre apprend à un jeune mulet aux pattes entravées, qui est le maître, à grands coup violent de tuyau plastique sur le dos. Les anneaux des abots sont en velours. D'après Brahim, une bonne et jeune mule coûte 8000 Dh et un âne 5000 Dh (?).

Plus tard, à la tombée de la nuit, un couple de tchèques, avec leurs Skoda, toute neuve, chargée à bloc, vient s'installer à côté de moi. Il sont venu de Prague, jusqu'ici et je me demande comment, il ont fait pour arriver ici, par les pistes caillouteuses. Ils comptent le lendemain monter à pied au Toubkal.

Le soir Brahim m'invite à prendre un tajine chez lui, attention qui me touche.

Nous traversons Around, à la nuit tombée, par des ruelles étroites couverte de boue et de déjections animales. Pourquoi ne peuvent-ils pas paver leurs rues, avec la quantité de pierres qu'on trouve dans les environs, comme de cela été fait depuis le plus haut moyen-âge, dans tous les villages du Midi de la France ? Nous passons devant plusieurs mosquées bruissantes de prières.

Arrivé chez Brahim, je mesure la pauvreté des lieux, une petite maison en pisé, de 2 pièces d'un grand dénuement. Il y a la pièce assez vide pour recevoir les invités, avec un tapis de laine grossière, multicolore, tandis que dans l'autre pièce, se trouve le lieu où sa femme cuisine, garde ses 3 enfants _ 2 petits garçons, une petites fille encore au stade de nourrisson _ et une réserve où sont conservés les trésors de Brahim : 2 vieux skis à lanière (Brahim l'hivers est éventuellement moniteur de ski ...), ses chaussures de montagnes (données par une touriste espagnole), son anorak etc ... Les solives du plafond sont en tronc de noyer.

Nous buvons d'abord le thé à la menthe, Bismila ! (Prononcée en début de repas « Au nom de Dieu », que j'avais pris à tort pour l'équivalent de « Santé! » en français. En fin de repas on dit Abdouhah « Merci à Dieu). Cet éternel thé à la menthe me manquera à mon retour en France. Pourquoi cette institution n'existe pas en France? Il est appelé ici en plaisantant le "Whisky marocain".

Sa femme apporte ensuite le tajine aux légumes, mais ne mange pas avec nous (ce qui est la règle ici). Je prends en photo toute la famille exceptée l'épouse de Brahim qui refuse d'être prise. Comme dans toute la région le tajine copieux est délicieux ... peut-être leur secret est le mélange d'épice qui y est mis ... en tout cas, il y a de la cannelle ... Il y aurait peut-être de la fleur de safran et très sûrement du beurre rance salé qu'on conserve longtemps au frais dans une cave : le smaïn (?)

A 19h30, l'électricité éclaire la maison. Brahim m'apprend que le village est équipé d'un puissant groupe électrogène diesel, alimentant chaque maisons entre 19h30 et 23h (les ruelles elles ne sont pas éclairées). Ce groupe électrogène a été offert et installé par des français qui ont constitué une association "les amis d'Around". Ils étaient 10 personnes et n'ont même pas fait participer les habitants, à la pose des poteaux électriques et des câbles électriques. Fait regrettable pour moi, dans ce pays de grand chômage où il serait important de faire participer les gens à des travaux d'intérêts collectifs (construction de route etc. ...) ou à des projets motivants, pour faire reculer l'émigration vers l'Europe et l'exode rural de ces régions ...

Brahim me montre la prise électrique du milieu du mur de notre pièce où sera installé sa future télévision. Brahim se renseigne auprès de moi sur le "satellite" et son prix (car déjà plusieurs personnes, les plus riches, en

possèdent à Around. Elles sont indispensables pour recevoir la télévision, dans cette région, où il est impossible de capter les émetteurs nationaux, à cause de l'effet d'écran des montagnes). Il rêve de posséder tous les biens matériels, comme tout le monde ici, tels que télévision, parabole, réfrigérateurs etc. ... Il sait ce qu'est un four à micro-onde. Il rêve sur ma montre altimètre, dont il me demande le prix (son chef Lahcen d'ailleurs en possède une plus perfectionnée que la mienne).

J'apprends ensuite de lui, des mots berbères (voir dernier tableau en fin de ce compte-rendu) Je m'aperçois qu'il croit qu'en français, comme beaucoup de gens ici "femme" se dit "Gazelle" (qu'ils prononcent "Gazil").

Par la suite la conversation, prend un tour m'incitant plutôt à la prudence. Je m'aperçois que Brahim cherche à obtenir des cadeaux : 1) une boussole (pour remplacer sa boussole à bain d'huile qui est cassée), 2) 2 paires de chaussures pour ses 2 fils, l'une de pointure 26, l'autre du 31, ...

De plus ce jour même, Brahim tarde à me rendre l'argent que je lui ai prêté. Je lui répond pour l'argent prêté, que "d'abord les bons comptes font les bons amis", et que "pour le reste on verra". Je lui promets quand même un exemplaire de la photo prise de lui et de ses enfants. Suite à réponse, Brahim prend alors un air ingénu, en me disant "Inch Allah".

De retour dans la nuit, à mon campement, Brahim veut garder la lampe torche incassable, que je lui ai prêté, pour retourner chez lui (alors qu'on y voit assez clair dans les rues). J'insiste alors pour lui dire qu'en aucun cas "Je ne lui ai fait cadeau de cette lampe et que c'est seulement un prêt".

Dans la tente, je réfléchis de savoir si je n'ai pas fait une erreur dimanche en le gardant et si je ne vais pas demander finalement à Lahcen de me trouver un autre guide.

Je sais que j'ai durant cette randonnée, du mal à expliquer, à Brahim, très intéressé par ces informations, les éléments de notre niveau de vie en France et des points de comparaisons (là-dessus il est assez malin pour comprendre).

Suite à sa question sur le chiffre mon salaire, je dis que je gagne 10 000 Dh, mais je ne sais pas si c'était alors une bonne idée de lui donner ce chiffre.

J'ai essayé de lui faire comprendre que bien que nos salaires soient plus élevés qu'au Maroc, il faut prendre en considération bien des éléments différents, qui faussent la comparaison : que la vie est beaucoup plus chère (prix des repas, de la nourriture et surtout les appartements ...) et que l'on doit payer beaucoup de prélèvements obligatoires _ impôts, sécurité sociale, assurance vieillesse, assurance chômage _ qui coûtent chers et qu'on doit impérativement payer si l'on ne veut pas de gros problèmes. Je lui dis que l'on peut payer encore d'autres assurances : la responsabilité civile, pour l'appartement, la complémentaire maladie etc...

Je lui parle aussi de différence de mentalité : le fait qu'en France, le chômage, est perçu comme un drame, voire une honte sociale (provoquant la déconsidération), l'importance du travail en France (certaines personnes travaillant beaucoup jusqu'à oublier leur famille ou leur santé) ... En France, on ne compte pas d'abord sur le ciel, même s'il existe des Français croyants chrétiens. Si en pays d'Islam on dit "Inch Allah", en Europe on dirait plutôt "Aide-toi d'abord et ensuite alors le ciel t'aidera".

Brahim me confie la missions de prospecter autour de moi les personnes intéressées par une randonnée ici, pouvant le contacter à son adresse.

Jour 4 - Mercredi 3/9/97, Around -> Tacheddirt, 10 km - Dénivelé 500 m

Il y a un orage la nuit, et ma tente est mouillée. Je la ferais séchée à l'extérieur sur mon sac à dos.

Le lendemain Brahim à 7h, me rapporte l'argent confiée, et la lampe, sans un mot.

Il me fait part de son désir d'acheter de la viande, pour le Tajine du soir à Tacheddirt. Idée qui ne m'enchant pas, du fait d'imaginer la viande se promener sous un soleil de plomb, et aussi en raison des conditions sanitaires de conservation de la viande, au soleil, souvent couverte de mouches chez les bouchers d'ici. D'après Brahim la viande peut se conserver 4 jours dans le sac à dos. Je lui propose plutôt d'acheter la viande à l'arrivée à Tacheddirt, ce qu'il accepte, l'air déçu.

Nous montons rapidement vers un col à 2200 mètres, suivi par le groupe d'Explore. Nous traversons des plantations de pins étagés sur le flan de la montagne. Je croise à un moment une petite fille de 7 ans, portant une énorme balle de foin.

Dans un petit village, deux petits enfants me proposent deux pommes pour 1 Dirham, qui se révéleront vertes, acides et dures. Souvent, même les adultes, ne font pas toujours attention, au moment de les cueillir, au degré de mûrissement des fruits, destinés à revente.

J'ai ma première ampoule, à cause du décollage de la semelle de ma chaussure et le pansement anti-ampoule Compeed se révélera d'une grande efficacité.

Au sommet, je rencontre un groupe d'anglais conduit par une jeune femme marocaine guide. Celle-ci me demande pourquoi je randonne ? Je lui réponds qu'il y a défi sportif et le désir de découvrir le pays. Elle me réponds que d'après elles les Français aiment bien les défis et les explorations lointaines. Diplomatie de ce guide ?

Nous marchons un moment avec le groupe d'Explore sur un longue piste plate, carrossable (certainement utilisée par l'Office des Forêts) dans un paysage très monotone. Un des membre du groupe portant un grand filet à papillon est un entomologiste de Londres. Il me dit qu'au bout de 4 jours de marche, sa récolte est encore faible et qu'il n'a encore trouvé les espèces rares recherchées. Je pense qu'il n'est certainement pas facile d'effectuer ce genre de recherche, noyé dans un groupe de randonneurs.

Nous arrivons à Tacheddirt vers 13h et presque immédiatement une forte pluie tombe toute l'après-midi. Ce village n'a pas l'électricité. Il se dégage en entrant une odeur de feux de bois, comme dans tous les villages traversés. Dans tous les villages, malgré leur pauvreté, on y rencontre souvent des éléments de décoration florales : roses trémières, fleurs en pots (lantanas orangés, géraniums ...).

Nous logeons dans un gîte d'étape local, que je compare à un caravansérail médiéval. Je loge dans une chambre aux murs enduit de chaux, comportant 4 banquettes étroites. Ces banquettes sont très dures, ainsi que les coussins. L'eau de la montagne alimente la douche. Les WC sont à la turc sans chasse d'eau, comme partout ici. Il y des mouches partout, qui se posent partout, sur la toile cirée, sur les personnes Ah! s'il pouvait exister un répulsif à mouche. En attendant, un coup d'eau de Javel sur le sol, la toile cirée, ne ferait pas de mal.

Je profite de l'après-midi, pour laver au savon, mes deux paires de chaussettes, et mon tee-shirt. Nous buvons bien sûr notre éternel thé à la menthe, ne faisant rien une partie de l'après-midi ... seulement regarder la pluie.

D'après Brahim les maisons des villages seraient basses (2 étages maximum) et seraient blotties contre la montagne, à causes des vents violents l'hiver (personnellement j'ai supposé d'abord, qu'il est difficile peut-être de monter ces maisons en pierre, dont le mortier est du torchis sur de grandes hauteurs, mais le souvenir des maisons du Yémen me convainc ensuite du contraire). A cause de la neige les hivers seraient durs. Mais les villages ne seraient pas pour autant coupés du monde, car les chemins seraient déblayés à la pelle et de toute manière les ânes passent toujours.

Le soir, l'hôtelier dit avoir trouvé de la viande pour le couscous. Le coucous se révélera fort excellent, mais la viande, quant à elle, n'est qu'un ragoût de tendons et de nerfs, bouilli et rebouilli, immangeable. On nous sert un café à la turc délicieux.

L'extinctions des feux ici se fait au coucher du soleil. Dès la nuit tombée, tout le monde ici se promène ou s'éclaire avec des bougies ou des lampes à gaz. Je me serais attendu des lampes à huile comme à l'époque romaine, mais il n'y en a pas. (Le village, totalement sombre, accentue pour moi l'effet du dépaysement, et le fait d'être loin de tout, tout comme dans certaines oasis visitées dans le passé en Algérie). Je me suis demandé qu'est-ce qu'on pouvait faire le soir dans ces villages, la nuit tombée, à part de faire des enfants.

Il y a 3 paraboles dans les villages, alimentées par des batteries de voiture.

A cause de l'obscurité, notre hôtelier casse des assiettes et des verres, en voulant nous desservir trop rapidement notre repas. En contrebas de la terrasse où nous mangeons, il y a un enclos où sont parqués, ensemble, les chèvres, les vaches et les lapins (dans un coin de petit l'enclos, il y a même un cage avec des pigeons). Les chevreux semblent pleurer, avec la voix troublante et humaine des petits enfants.

Le fils de notre hôtelier, nous apporte dans notre chambre du maïs doux, grillé (un peu carbonisé), encore chaud, qui fait le régal de Brahim. D'après Brahim, une association caritative japonaise (ce qui m'étonne) à promis d'installer à Tacheddirt un groupe électrogène.

Jour 5 - Jeudi 4/9/97, Tachedirt -> Oukaïmedene, 8 km - Dénivelé 950 m

Le lendemain, nous reprenons la route après le café. En sortant du village, je photographie des petits enfants. Le sentier monte très vite, et au cours du chemin nous rencontrons une caravane de 5 mules ou ânes, de contrebandiers, transportant des objets en bois de noyer, travaillés au tour (bols, assiettes, cuillères, ...) _ bois qu'il est interdit de couper dans les oasis. Pour éviter les contrôles du policier d'Imlil (qui le seul habilité ici a délivrer son coup de tampon), ces contrebandiers, font un grand détour par un col à plus 3000 mètres, que nous atteindrons aussi. Les contrebandiers rejoindront un camion qui les déchargera à Oukaïmedene. A un moment, je veux photographier un des ânes, se désaltérant à une source de la montagne, et le chef de la colonne m'interdit de prendre une photo. C'est en s'enquérant auprès Brahim de la raison de ce comportement, que j'apprendrais tout cela.

Le sommet du col est couvert de moutonnements d'astragales et d'autres plantes de haute altitude (ononis, sablines piquantes ...), disposés en coussinet, à perte de vue, comme des vagues de verdure. Puis nous longeons le fond d'une vallée très plate, désertique, d'altitude, qui nous conduit à Oukaïmedene. En chemin, je trouve des crocus blancs et des campements d'été de bergers effectuant des transhumances. Des hirondelles volent très bas (ici elles volent toujours très bas, même quand il fait beau). Je crois apercevoir des guêpiers rolliers.

Oukaïmedene, située à 2600 mètres d'altitude, est la station chic de sport d'hivers des Marocains. Personnellement, je ne la trouve pas jolie et le plateau sur lequel elle est construite est pelé. Ce plateau est interdit aux transhumances, entre le 10 août jusqu'au 30 mars. Il n'y a pas un seul arbre. Au-dessus de ce village, trône une tour émettrice de télévision. Tous les panneaux des remontées sont bilingues (arabes, français). Il y a un marchand de souvenir. Et dans cette station totalement vide, je me demande à qui peut-il bien vendre actuellement. Finalement, je lui achète un poignard, incrusté de pierre, plus cher que si je l'avais trouvé au Souk de Marrakech. J'apprends de lui qu'il n'y a pas longtemps à Oukaïmedene, avait lieu une fête des mariages très intéressante.

Il y un contraste saisissant entre le village misérable situé sur un versant et la station de sport d'hivers située sur l'autre, séparés par une simple route.

Brahim, par le "téléphone arabe", m'apprend ici que Lahcen a bien réservé mon vol de retour. Ce que me confirme aussi l'agence de tourisme à qui je téléphone de l'unique téléphone (trônant seul sur une table comme à Asni) du bureau de poste d'Oukaïmedene. Lahcen a tenu parole ce qui me rend particulièrement reconnaissant à son égard.

Nous trouvons un refuge du CAF, d'un luxe et d'une propreté inouïe, tenu par un couple, proche de la cinquantaine, très sympathiques, profondément humain et communicants : Michèle et Jean. Jean, avec la tête burinée d'un Paul Emile Victor (explorateur polaire), est né au Maroc, y a vécu longtemps, puis est allé en France, a rencontré sa femme, a exercé la profession d'architecte à Paris, puis après un chômage de 2 ans, a accepté la proposition du CAF de reprendre ce refuge, en mauvais état à l'époque, il y a 10 ans.

L'entrée du refuge, ressemble à celui d'un hôtel de luxe, ou à un salon, avec des fauteuils profonds et confortables, des tables basses, de nombreuses lampes en céramique vernissée, diffusant une lumière tamisée. La première page du livre d'or, où je déposerais un commentaire en partant, est occupé par une belle aquarelle de paysage des alpes, avec un dessin de chamois. En le parcourant, j'y relève une jolie phrase "Sur une terre qui n'a plus que des larmes de pierre, ses hommes dessinent un sourire si vert", parlant du pays.

Enfin le plaisir indicible d'une bonne douche chaude et de draps blancs propres et d'une couche confortable. Juste après notre arrivée, un orage d'une rare violence, dans un éclairage de fin du monde, fait d'averses de grêle, se déchaîne pendant 2 heures et demi. Un oued se crée temporairement au milieu du plateau et des petits bergers renonce finalement à le traverser pour tenter de rejoindre leurs moutons isolés.

En discutant tout l'après-midi, avec Jean source d'information intarissable, j'apprends que certains de ces orages, ont causés des catastrophes sans précédents dans la région. Par exemple, dans la vallée de l'Ourika, à Sidi Fatma, le jeudi 17 août 95, entre 17h et 8h du matin, une crue soudaine de l'oued, avec un mur d'eau de 12 mètres de haut aurait tué selon la version officielle 400 morts et selon Jean plus de 6000 morts. Brahim, quant à lui, m'a confirmé, que l'oued, passant à Imlil, a tué déjà plusieurs personnes, dont des touristes ayant planté leur tente sur les bords de l'oued, et emporté des voitures.

D'après Brahim, les raisons des femmes à se faire photographier seraient causé par :

- 1) des touristes leur ayant promis de leur renvoyer un exemplaire de la photo prise, promesse non tenue.
- 2) des personnes (comme un certain photographe anglais "Alan X...") ayant édité des photos de femmes, dans des livres ou sur des cartes postales. Ces femmes n'ayant jamais touché aucune rémunération.

Mais selon Jean, le problème de fond reste avant tout un problème de superstition, la peur d'être "capturé" dans la boîte de l'appareil [et d'après moi, peut-être aussi, la peur de pêcher contre Dieu en réalisant une représentation humaine ou image de soi, par une mauvaise interprétation de l'interdit du Coran concernant la représentation de Dieu ou de Mahomet ?]. Pour les photos, il me conseille l'utilisation d'un renvoi d'angle.

Je découvre que Jean a fait beaucoup de sports : alpinisme, parachutisme, avion, ski, ... C'est un passionné de parapente. Il me dit que le parapente a déjà fait 2 morts à Oukaïmeden, dont un Anglais, qui voulait essayer une voile prototype, ici malgré les conseils de Jean. Cet anglais est tombé dans un pierrier, après une vrille, et a eu la gorge tranchée. Les policiers ont refusé que Jean puisse examiner la voile pour voir, si cette vrille soudaine _ qu'il a pu observer de loin _ ne serait pas liée à une rupture soudaine des suspentes.

Les coups de vents peuvent être violents. J'avais d'ailleurs observé dans le massif des tourbillons de poussière (style "Dust Devil") et une tornade de chaleur a d'ailleurs déjà emporté dans les airs, des caravanes du camping d'Oukaïmedene.

Un groupe d'anglais d'Explore ont, eux, été gravement blessés par des grêlons de la taille de balles de tennis et ont tous été hospitalisés. C'est pourquoi, Jean recommande de toujours emporter ici un sac à dos même petit, qu'on met sur la tête pour se protéger contre la grêle. Il recommande, le mélange Coca-Cola, contre les coliques, l'ail comme répulsif des vipères et enfin de verre de bordeaux à jeun pendant 6 mois pour traiter toutes formes d'amibes.

D'après lui, en raison des conditions fortes, le parapente à Oukaïmedene, devrait être interdit du 15 juin au 15 septembre. Un de ses amis a maintenant un pied raide et ne peut plus faire de sport, suite à une chute, au confluent de deux vallées et de deux vents, ici, créant des effets de cisaillements dangereux.

Normalement l'été, ici il y a un orage par jour, et exceptionnellement cette année, depuis 3 mois cet année, la pluie n'était pas tombée, et il manque plus d'un mètre d'eau dans le barrage réservoir d'Oukaïmedene.

Parfois, survient ici des catastrophes naturelles très étonnantes, tel l'invasion de moustiques mâles, ayant la particularité de s'attaquer aux plantes (ce type de fléau déjà arrivé en Algérie).

Jean me relate aussi certains d'anecdotes sur la vie au Maroc, pour me donner une idée de la vie dans le pays.

Par exemple, quand une personne cherche à rouler l'autre dans une discussion et que finalement elle ne réussit pas, alors il arrive qu'en fin de la conversation, on sorte une réflexion du type : "il a voulu vous rouler, cela n'a pas marché ...Inch Allah !" [Aujourd'hui Dieu ne l'a pas voulu !].

Les gens sont durs entre eux, surtout les employeurs envers leurs ouvriers. Par exemple, Jean avait réalisé les plans d'un circuit moderne de ventilation et d'aspiration, pour l'un de ses amis marocains, ayant créé un atelier de polissage de minéraux, et où les conditions de travail étaient pénibles à cause de la poussière ambiante. Un an, après ne voyant rien venir, il apprendra de son ami, qu'il trouvait l'installation trop chère pour ses employés et que finalement, il préférerait leur offrir plutôt des masques antipoussières.

L'employeur ici au Maroc dit souvent "Si tu n'es pas content, tu n'as qu'à prendre la porte". Ici les employeurs, les gens riches n'ont pas beaucoup de compte à rendre au niveau du droit du travail ou dans d'autres domaines.

Il me confirme que les guides sont assez durs à la tâche, habitués depuis le plus jeune âge à porter de lourde charge en montagne, mais d'après lui, tous auront des rhumatismes et mal au genoux vers 50 ans.

Souvent, il y a l'effet d'imitation. Quand quelqu'un a une bonne idée, qui peut rapporter, alors tout le monde l'imité. Par exemple, à Casablanca, s'était installé une crèmerie qui marchait très bien ... et progressivement d'autres crèmeries ont ouvert alors leur porte, dans cette même rue. Si un marchand de pierre s'installe le long d'une route, tout le monde fera de même.

Un Français très sûr de lui, avait affirmé que l'immeuble qu'il construirait à Casablanca, serait enfin aux normes françaises de sécurité de construction. Les façades étaient couvertes de filets de protection etc. Les ouvriers informé de

cette sécurité se convainquent alors qu'il n'y a plus de protection à prendre ... Finalement au bout d'un an, l'immeuble était surnommé "l'immeuble cimetièr", avec une quinzaine de morts dénombrés, des charges mal arrimées tombant régulièrement du haut de la grue etc. Anecdote signifiant que les changements de mentalité ne se font pas comme cela.

La tour de télévision toute neuve d'Ouka n'a pas été construit antisismique, alors que la région est pourtant connue pour être sismique.

Jean me confirme l'interdiction de la radio, même pour les secours en montagne (dont il a essayé d'obtenir la levée, sans résultat). Quand, à la C.B. il ne faut même pas y penser. Les impératifs militaires de sécurité nationale ont plus d'importance que la vie humaine.

En me baladant le soir, dans Ouka, je vois des militaires partout, ce sont des parachutistes, qui sont venus rejoindre les chasseurs alpins locaux, pour des exercices communs. L'armée, a tous les droits, au Maroc. Souvent, il n'ont rien à faire et vont battre le carton au café du coin.

Les scouts marocains ne font pratiquement rien, et leur journée est seulement rythmée par le levé des couleurs le matin, les chants et la sieste. Jean semble en avoir gardé un mauvais souvenir et préfère maintenant plutôt recevoir les colonies de vacances de la délégation française.

D'après lui, pendant la guerre du Golfe, la communauté française a complètement paniqué, ne sortant pratiquement plus dans les rues, persuadés que les Marocains allaient leurs faire un mauvais sort. Suite à cette guerre, 70 % des juifs de Marrakech seraient partis. Il reste un bon nombre de juifs dans la vallée d'Adra (Jean me dit d'aller dans cette région et voir la ville d'Essaouira serait la plus intéressante).

Dans le sud marocain très pauvre, il y a eu, à un moment, un foyer d'instituteurs islamistes et pour Jean des graines ont été germés chez les enfants qui risquent d'éclore plus tard. Le Maroc est le seul pays islamique où les jours de congé restent le samedi et le dimanche, ce malgré la forte pression idéologique sur Hassan II, de pays musulmans comme l'Arabie Saoudite. Une des craintes de Jean, pour l'économie du pays, c'est que l'on fasse du vendredi le jour férié, désorganisant les possibles relations commerciales avec l'Europe. "Un jour cela arrivera malheureusement".

Pour certains marocains, on reste les Roumis (les Chrétiens), à qui l'on doit essayer de prélever des richesses.

De Michèle, j'appris que le poignard juste acheté 400 Dh quelques heures auparavant, ne coûtait que 180 à 200 Dh. Mais de toute manière, il est difficile de donner une estimation a priori, tout dépend aussi de la qualité du travail ...

Ici on vole de tout et n'importe quoi, comme la plaque commémorative de Nelter, dans le refuge du Toubkal. Une très belle table d'orientation en céramique du CAF située au sommet de la montagne dominant Ouka, a été dérobée et Jean suppose qu'un camion est venue la chercher. Peut-être décore-t-elle le jardin d'un riche propriétaire, maintenant.

Il y a beaucoup de chien errants, qu'on cherche régulièrement, à éradiquer à Ouka (diminutif de Oukaïmeden). Un jour, n'ayant plus de strychnine, un policier d'Ouka décide d'utiliser du cyanure, juste au-dessus du barrage réservoir. Jean intervient heureusement rapidement, pour lui faire prendre conscience de la grosse bêtise qu'il allait commettre, par le ruissellement du cyanure vers le barrage : "... Vous voulez donc réduire le taux de la population sous le barrage ?!!". Le policier penaud répond "C'est vrai je n'y ai pas pensé" (car les bergers se ravitaillent en eau dans la rivière sous le barrage).

Ici, on ne respecte pas les animaux ou la nature. La conscience écologique est encore à venir. Si on voit un serpent même rare, on cherchera surtout à l'écraser à coup de bâton.

Personnellement, je suppose qu'en Europe, pour un tel massif, qui été aurait tout de suite protégé, on aurait créé un parc national, car exceptionnel de par sa faune et flore rares et par sa géologie. Il y subsiste quelques couleuvres jaunes rares. J'ai personnellement découvert et uniquement là, aux abords supérieur du village de ??? un groupe de plantes, fait d'une tige, sans feuille, sortant directement de terre ressemblant à des lupins blancs.

Quant à l'espèce la plus rare du massif, c'est une variété de coléoptères carabes noirs violets, de 25-28 mn, trouvée dans les années 70, dans la région d'Oukaïmedene, nommés par leur découvreurs Madame Mergues et

Monsieur Ledoux : <<Relictos Carabus Merguesac Ledoux>>. Ce couple d'entomologistes, courant le monde à la recherche de carabes de type nébria. Ce carabe n'aurait été découvert qu'une seconde fois. Depuis il est devenu le "monstre du Loch Ness" des entomologistes du monde entier, venant pour tenter de le retrouver ... en vain. Il n'apparaîtrait qu'à la fonte des neiges, vivrait sous terre ou bien sous des pierres, en fait on n'en sait trop rien etc...



Jean aurait découvert des plantes en coussins, totalement couverts de fleurs blanches peut-être tous les 4 ans, dans la vallée sèche d'où nous venions.

Un genévrier en voie de disparition "le genévrier thurifère", dont la pousse et la reproduction sont extrêmement lentes, sert de bois de chauffage, malgré les interdictions. Jean a été obligé une fois de courir après un villageois qui avait coupé un de ces vénérables arbres et qu'il était en train de débiter. Mais le mal était déjà fait. En général, autour des villages, ces arbustes ont totalement disparu. Il n'y a pas un seul genévrier, ne portant des coups de hache, pour y débiter quelques branches. Il est très difficile d'empêcher les villageois de se procurer du bois de chauffage.

Ici, d'ailleurs, j'ai regretté de ne pas avoir acheté au refuge, pour ne pas me surcharger, un livre remarquable "Le Massif du Toubkal", d'un membre du CAF, rédigé en 1942, sur la faune, la flore, la géologie et les voies d'escalades, du Toubkal [1].

Jean me raconte d'autre anecdote de jeunesses, tels des bêtises sportives (en ski, alpinisme ...) commises jeunes avec d'autres amis du CAF, son refus d'obéir pendant la guerre d'Algérie, pour arrêter des algériens, à cause du fait qu'on ne revoyait jamais ces derniers quand ils étaient arrêtés, refus qui a valu à ses compagnon et lui 30 jours de "trou". Une amnésie totale subsiste dans la conscience des Français au sujet de cette guerre, malgré de nombreux livres et films, durant laquelle ont été commis de très nombreux crimes de guerres. Depuis les Algériens nous perçoivent comme des tortionnaires.

Le reste de l'après-midi, je le passe à discuter avec les rares occupant du refuge : un jeune couple d'Allemand de Stuttgart et deux Espagnol de l'enclave espagnole en territoire marocain, Melilla (Il y en a 2 : Melilla et Ceuta).

Les Allemands ont reflué du camping inondé, au début de l'orage, vers le refuge du CAF. Quant aux espagnols, ils sont restés bloqués sous un auvent d'un garage.

Le jeune allemand, économiste de son état, pratique très bien aussi bien le français que l'espagnol. Très critique, très sûr de lui, brillant, il passe son temps à critiquer les Marocains, ne voyant chez que des défauts : marchandeurs, sans rigueur, paresseux, voleurs etc. ... Je me demande bien alors ce qu'il est venu chercher ici. Il critique aussi Michèle responsable du refuge, qui n'a pas apporté des serviettes au dîner, oubli qui sera vite réparé. Il y a chez lui une totale incompréhension de la culture marocaine, à cause de sa rigueur scrupuleuse, tatillonne, opposée certainement à l'esprit plus approximatif qui règne ici.

Au demeurant, il doit être dur en négociation, puisque ayant pu baisser ses prix de 300 Dh à 50 Dh le prix du taxi de Marrakech à Ouka.

L'espagnol qui parle le mieux le français est beaucoup plus nuancé et comprend mieux le pays, peut-être, par le fait de vivre en permanence aux confins du Maroc.

J'apprends de lui que Melilla, sans être un paradis fiscal, est une zone franche ayant passé des accord avec la région de Grenade, d'où part une importante contrebande, à destination du Maroc dont certains produits sont taxés à plus de 70 %.

J'ai eu la surprise, en lisant un vieux Libération du 1 septembre, d'apprendre la mort de la princesse Diana. Pendant 5 jours coupé de tout, sans radio, le monde aurait pu exploser, je n'en aurais rien su. J'en avais même presque oublié Anguerrand mon chat ... ma famille et mes amis.

Le soir Brahim et moi, allons dîner dans un estaminet local, où l'on sert de la soupe.

Au bord de la route, une queue s'est constituée devant une tente, où une femme vend de gros beignets annulaires reliés ensembles par une ficelles, appelés "Bim" (?) ...

J'ai cherché au refuge une carte postale du sommet du Toubkal du lac de montagne d'Ifni, sans succès. Il n'en existe aucune actuellement au Maroc. J'avais espéré qu'il y en aurait eu avec le tampon souvenir du refuge, au refuge du Toubkal, comme il en existe dans des refuges français d'altitude, ou dans celui des guides de l'Etna. Dommage, je ne pourrais prouver que je suis monté au Toubkal ... mais il me reste mes photos du sommets, si elles sont bonnes.

Jour 6 - Vendredi 5/9/97, Oukaïmedene -> Tagadirt Aït Ali, 17 km (descente) Marrakech

Je devais me lever vers 6h mais j'oublie l'heure et Brahim vient me chercher.

Finalement, après un lever laborieux, la douche et le thé à la menthe à 8h, enfin je suis prêt. Allons ! Yala ! On y va.

L'orage d'hier a complètement défoncé la route goudronnée séparant le village de berger du village riche. Sur le sentier qui part du terminus de la route, nous retrouvons le tronc respectable de genévrier thurifère, abattu et coupé, signalé par Jean. L'orage a fait tomber beaucoup de graines de genévriers sur le chemin. J'en profite pour en ramasser quelques-unes ...soit peut-être pour un musée (?) soit pour Michel Huet le naturaliste de l'émission Evasion de France 3, que j'aime beaucoup (?) soit (?) ...

Comme dans toutes les parties du monde, la lumière du matin (et celle du soir) est la plus belle et j'en profite pour faire le maximum de photos.

Avant l'entrée du village, je remarque une étrange groupe de plantes, sorte de lupins blancs sans feuille apparente (du moins me semble-t-il), avec une tige toute droite sortant de terre.

Pour la première fois de mon séjour, dans un village, un petit enfant me réclame un stylo ou des bonbons. En général, les enfants réclament "Stylo, Dirham, Fanits (bonbons)". Brahim semble faire écran, sans que je m'en aperçoive (?). Dans ce village je sens une bonne odeur de bois aromatique, mais mon cœur se serre à l'idée que ce sont des genévriers que l'on brûle.

On peut mesurer les effets ravageurs de la cru d'orage de la veille, tout le fond de la vallée étant recouvert d'une boue rouge, et les paysans sont en train de réparer le système d'irrigation avec leurs pelles.

"... C'est une terre où les soifs sont fréquentes
Un pays où le ciel est sans promesse d'orage
Et les nuages ne s'étirent que pour offrir
Les plus beaux leurres aux lits de rocaïlles
Et les rares pluies n'apportent que les crues
Qui emportent les alaises fertiles aux loin de nous ..." [2]

Dans certaines oasis, la marche dans des sentiers ombragés par de grands arbres, parfois aussi bordés de haies touffues d'églantiers, est fort agréable.

Dans, un café, je m'aperçois que le jeu de cartes utilisé, jeux d' << Around >> (?), pourtant semblable par certaines cartes à ceux des jeux 32 ou 54 européens, possède des lames différentes : cartes avec des épées et une sorte d'instrument de musique (?) ressemblant à un ocarina (?).

Je vois dans le village d'El Bour, où il y a la queue au point d'eau, une construction en pain de sucre que je prends pour un four à chaux, que Brahim m'explique être un hammam domestique.

Entre le village d'El Bour et Tagadirt Aït Ali, la végétation change complètement, et le terrain aussi, semblant plus calcaire. Les genévriers disparaissent et on rencontre maintenant des chênes verts, des lentisques, des oliviers sauvages et des thuyas. Brahim me dit de jeter ma bouteille de plastique blanc de Soda, dans la nature, ce que je refuse (par peur d'un départ de feux causée par l'effet loupe de la bouteille).

Pendant, la descente, Brahim surveille régulièrement le ciel, persuadé qu'un orage, qui n'arrivera pas, éclatera, en début d'après-midi.

Enfin, nous arrivons à 11h30, à notre prochain lieu de rendez-vous avec Lahcen et le taxi qui me ramènera à Marrakech, vers 13h. 17km en 3h30 ! même si ce n'était que de la descente, Brahim a exagéré et il a même la facétie de me faire sauter encore, à l'arrivée, un petit muret de 2 mètres de haut, avec mon sac à dos de 14 kg alors que le sien ne pèse que 6 kg.

Une longue attente commence, sous un grand arbre, à côté d'un petit moulin à eau et à farine, tout en regardant des femmes laver un grand tapis au bord de la rivière.

Un groupe d'un homme de trente ans et un gamin de 10 ans, s'installent à mes pieds sans dire un mot, pendant un moment. Je suppose qu'ils cherchent à obtenir quelque chose de moi. Je donne des fruits séchés au gamin, que refuse l'homme qui ne parle pas un mot de français. J'essaie de faire rire le gamin et de lui faire parler de l'école. Je lui dis que lire est très important, que cela conditionnera la réussite de ses études etc... Finalement Brahim discute rapidement avec l'homme, avec semble-t-il un peu de mépris, et ce dernier s'en va.

A la fin de la randonnée, je fais cadeau à Brahim, d'un couteau suisse et des boîtes micro-onde. Il les accepte comme si cela lui semblait tout naturel.

Brahim me fait rencontrer un chercheur de minéraux marocains, se disant géologue, qui sillonnant depuis des années, tout le Maroc et les sentiers de montagne avec une vieille moto Yamaha 125. Il a effectivement des connaissances sérieuses en géologie, peut-être grâce à un guide minéralogique et paléontologique Bordas, qu'il a en permanence depuis des années, dans son petit sac à dos de randonnée, chargé à bloc de minéraux et fossiles.

Selon lui, Lui seul est quelqu'un de vraiment sérieux à la différence des marchands de Marrakech et toutes ses pierres sont authentiques (ce qui est effectivement vrai).

Il se recommande d'un certain nombre de références, le fait d'avoir fourni en minéraux, et en pièces exceptionnelles, un certain club géologique de Grenoble, le musée municipal de Lille, le fait de connaître Michel Huet le présentateur naturaliste de l'émission Evasion de France 3, du samedi après-midi. Il arbore fièrement un autocollant France 3 sur sa moto, donné lors du tournage d'une émission en 85 (?) d'une randonnée effectuée par Michel Huet avec lui-même dans le Toubkal.

Il m'apprends que M. Huet aurait été professeur de géologie à l'Université de Grenoble et qu'il serait déjà venu faire une randonnée avec lui dans le Toubkal dans les années 75 (?).

Il m'informe qu'il peut m'envoyer en France par la poste, tous les minéraux ou pièces exceptionnelles, quel que soit le type désiré. Il suffit de lui écrire à l'adresse ci-après: Aoussa Aït Ouazzaden, L'ARAB, ASNI, par MARRAKECH. Il organise pour qui le désire, un tour de toutes les mines du Maroc, où l'on peut se procurer de belles pierres, auprès des mineurs.

Il me montre de belles pierres, et finalement je choisis, une petite vanadinite rouge corail, sur un lit de barytine rose (qu'il affirme être une conformation très rare), et deux petits fossiles de trilobites : un phacops et un calimène dans sa gangue.

Mais comme le marchand de souvenir d'Oukaïmedene, que Brahim m'a fait rencontrer, il refuse définitivement de baisser les prix _ 750 Dh pour les 3 pièces _ même pour me faire une petite fleur, ce qui m'étonne. C'est 750 Dh où rien. Je lui dit que je n'ai pas d'argent sur moi. Cela ne fait rien, je peux déjà prendre les 3 objets, et il viendra me rejoindre ensuite à Marrakech, récupérer l'argent que j'aurais pris au distributeur.

Finalement, j'accepte ce prix à cause de la qualité des pièces malgré leur petite taille et pensant, à tort, que je ne trouverais pas de pièces semblables, aux Souks de Marrakech.

Un jeune me montre le déchargement, d'une Toyota, de tout l'équipement d'un groupe touristique américain et me dit "Les américains sont vraiment riches".

Enfin Lahcen arrive avec le taxi. Il me fait part de ses galères, pour l'appel téléphonique pour la reconfirmation auprès de l'agence de voyage : l'orage aurait rendu la communication difficile, les unités tournaient, il serait descendu à Asni une foi pour rien... Enfin tout est bien qui finit bien et je remercie Lahcen par un petit mot (ultérieurement, je lui enverrais un colis).

Le chauffeur de taxi, met pour moi, RTM international, 98,8 MHz, la radio culturelle (et francophone) marocaine, qui diffuse à ce moment, une émission de neuropharmacologie assez érudite, avec la participation d'un professeur marocain, chercheur en France à l'université de Dijon.

Sur le trajet, je remarque d'étranges constructions en pisé, de grande taille, à toit rhomboédrique, qui se révèlent être des granges.

Au retour, je retrouve à l'hôtel Ali, une chambre single pour le même prix : 85 Dh, cette fois ci, minuscule, sans vue, avec seulement un ventilateur et une douche (froide). Je retrouve Marrakech, sa chaleur, ses calèches vert bouteille, ses petits taxis, ... Dans les escaliers, je rencontre une femme marocaine, provoquante, portant une rose dans la coiffure, au parfum musqué excessif, me demandant nonchalamment une cigarette.

Je vais chercher de l'argent au distributeur automatique, et je retrouve mon géologue, venu en moto.

Lahcen me met en garde de ne rien avoir sur moi en allant au souk et de bien fermer la porte de ma chambre. Ma mère appelait d'ailleurs, ce souk le "marché aux voleurs". Effectivement, arrivant au souk, je suis assailli par des pseudo guides. Finalement, je retourne dans ma chambre, déposer ma ceinture multipoche satinée, de forme élégante et j'enlève tout ce qui est dans mes poches. Au retour, je ne suis plus alors importuné (!). Démonstration, ab absurdo ...

Dans le souk, je retrouve des vanadinites de bonnes qualité (pour 200 Dh), à des prix raisonnables, et je suis un peu en colère contre mon géologue. Le jeune qui m'a vendu la vanadinite, me dit de partir vite, par une ruelle adjacente, car il m'a fait un prix, dit-il, contre l'avis de son chef. Par contre, certains fossiles semblent très suspects, bien que remarquablement réalisés ... Par exemple, sont reproduits en des exemplaires, étrangement ressemblants, de "rondes" de trilobites sur de grandes et lourdes plaques calcaires (toujours une ronde de 4 trilobites chacun d'une espèce différente). Et je trouve, même des trilobites géants de plus de trente centimètre de longs, conservant depuis 500 millions d'années toutes ses épines très piquantes toutes intactes (!). Le vendeur veut me le vendre 20 000 Dh !!!!

Ils vendent comme minerai de cobalt, des géodes faites de terre crue, où sur les parois internes desquelles ont été déposés de petits cristaux ou de la poudre de galène, peut-être identique à celle servant à faire le khôl.

J'achète mon jeu de carte Around et une cassette souvenir de musique arabe jazz du Liban. Dans ce souk, qui me semble le plus grand du monde, je retrouve les objets en bois de noyers venant de la montagne, dans au moins 4 magasins consacrés uniquement à ces objets.

A la nuit tombée, la place Jemaa El Fna s'anime extraordinairement. On y retrouve les marchands d'escargots cuits dans l'eau bouillante, vendus dans des bols, les marchands de brochettes et de merguez, les marchands de jus d'oranges fraîches pressées, les charmeurs de serpents avec leur cobras et leur chalumeau, les porteurs d'eau, au chapeau pointu rouge bariolé, sonnante leur cloche, les montreurs de singes, en général des macaques, les devins ... Je me demande si ces montreurs et ces charmeurs, ne contribuent pas à la disparition des singes et des cobras de l'Atlas.

Jour 7 - Samedi 6/9/97, Marrakech -> Paris

Le lendemain, je m'amuse à visiter l'avenue la plus chic de Marrakech, l'avenue Mohamed V, où se trouve beaucoup d'hôtels luxueux et le siège de sociétés, en particulier sociétés de construction, de tourisme On y trouve aussi des night clubs. Je trouve des librairies universitaires, dont une contenant dans la devanture, des livres religieux juifs, chrétiens et musulmans.

Je cherche l'office du Touriste, certains m'envoient n'importe où. Finalement choux blanc, il n'ouvre qu'à 10h.

A 11h, je rejoins l'aéroport. Le taxi trouve amusant que je mette la ceinture et est sidéré que l'on puisse payer 250 F d'amende en France, si on ne la met pas. A l'arrivée, pagaille et panique, car l'affichage électronique est inversé.

Un jeune français est arrêté à l'aéroport, car arrivé avec une voiture à Tanger, par bateau, il est reparti par avion, ce qui est illégal ... De plus, il a tenté de donner discrètement dans son passeport un bakchich, au douanier incorruptible. Le déchargement de ses bagages provoquera un gros retard.

Une Française de 20 ans, tente de passer, dans un carton, une tortue terrestre, longue et bombée du sud marocain (sûrement une tortue d'Hermann). Finalement, elle arrive à passer tous les contrôles, y compris ceux de Roissy. Je croyais ces tortues protégées.

L'AIRBUS A320 tout neuf, le professionnalisme rigoureux du personnel de Star Europe, ses écrans de télévision à cristaux liquides pour regarder les films, constituent un véritable choc culturel, pour moi, après l'environnement médiéval du pays berbère.

Le repas est de type cuisine européenne standard. Mon regret est de pas avoir une bonne bouteille de vin marocain, comme à l'aller sur Royal Air Maroc.

Epilogue

Ce voyage, m'ayant fait traverser des pays de grand dénuement, m'a permis de relativiser les choses. J'espère qu'il m'a rendu plus humain, du moins était-ce là l'un de mes buts.

Au sujet des photos

Je regrette d'avoir raté quelques belles photos, comme la belle et la fière âgée tante de Brahim, rencontrée dans le col du sentier montant vers Oukaïmedene (que je n'ai pas osé photographier à cause des tabous locaux), des belles petites filles portant des ballots de foin sur les épaules, une femme habillée en soie verte portant un ballot de foin avant d'arriver au village, par insuffisance de provisions en pellicules (j'en avais emporté que 3 de 36 poses, pour 6 jours, alors qu'il en aurait fallu au moins 4) et surtout à cause de l'absence d'un dispositif de renvoi d'angle.

J'en ai tiré un montage de 114 Diapos, que j'ai présenté à mon amie Maria, à ma famille. Tous m'ont dit que les photos étaient belles, mais que cette région pelée n'était pas là où ils souhaiteraient aller en vacances (!?).

Au sujet des marchandages

Dans ce domaine, je suis particulièrement nul. Je ne les aime pas, car les considérant comme une perte de temps.

Les lois de l'offre et de la demande jouent à fond dans les marchandages. Même s'il y a parfois, une part de chance et de roulette russe. Il ne faut jamais donner l'impression d'être intéressé par l'objet à acheter. Il faut éviter aussi les signes extérieurs de richesses.

Chaque vendeur a sa technique. L'un _ par exemple un vendeur de bijoux _ veut vous faire un faux troc d'un objet sans valeur, contre un bijou. Et dès que la discussion est commencée et que vous avez mis le doigt dans l'engrenage, ce qui veut dire que vous êtes intéressé par l'objet, vous pouvez être sûr, même si vous ne savez pas comment, ni pourquoi, que vous allez acheter au moins cet objet ou un autre.

Un autre vendeur, vous dira que vous êtes le premier client de la journée, et pour que cela lui porte chance, il veut vous vendre tel objet à moitié prix (on ne sait pas en fait, si c'est vrai). Pour ces transactions, on dit qu'il faudrait être impitoyable, très dur (?), montrer qu'en fait on n'est pas en fait intéressé et que ce marchandage n'étant qu'un jeu, il commence très bas. Mais c'est un jeu auquel je ne puis personnellement me résoudre, détestant le mensonge.

Par ailleurs, il me paraît indécent de vouloir faire descendre un objet en dessous du prix de reviens, cet argent ne permettant souvent au marchand que de survivre.

Autre solution suggérée par un ami, laisser le marchand venir, ne pas se précipiter, ne pas donner un prix au marchand et s'en aller. Autre phrase : « Je ne suis pas américain, moi, je travaille, je sue comme vous pour gagner mon argent. ».

Au sujet de la cuisine marocaine

J'ai essayé dans plusieurs restaurants récemment de retrouver les goûts et les saveurs des couscous et tajines mangés en pays berbère _ chez Aron fils de Tunis, chez Beber, boulevard Montparnasse ... _ , mais je n'ai jamais retrouvé les goûts très particuliers des plats de là-bas. J'aimerais bien savoir ce qu'il mettent comme ingrédients ou épices pour obtenir de tels saveurs (huile d'olive, plantes locales ... ?).

La nature

A mon retour, je suis allé consulter la documentation du Club Alpin Français à Paris, toute la documentation sur le Toubkal. Mon intuition sur le côté endémique, local de la flore a été confirmé : plus de 75 % de la flore y est endémique. Entre un livre des années 40 [1] et un livre des années 80 [3], on peut constater la disparition d'espèces tels la panthère de l'Atlas, la loutre autrefois abondante vers 1500 m dans la vallée de l'Ourika, le magot ... J'ai appris que certains coléoptères ne sont jamais visibles car vivant sous les pierres à cause du froid. Certains animaux sont en voie de disparition, en 1940 il y avait de nombreuses hardes de Mouflons en 1940, il n'en restait que 400 du côté du lac d'Ifni. Les genévriers thurifères _ arbres d'altitude entre 1800 et 3000 mètres, sur les faces ensoleillées et arrosées _ ne sont plus que des reliques de grandes forêts ayant existé avant l'arrivée de l'homme.

La pression de l'homme et de ses animaux domestiques n'a pas cessé d'y accomplir des ravages et n'est pas prête de s'arrêter. Le Toubkal est parc national depuis 1942 mais n'est pas gardé et donc tous les braconnages sont possibles. En fait, il manque de moyens financiers, pour permettre un plan de préservation efficace de la faune et de la flore.

Je n'ai pas résolu pour l'instant le mystère du lupin blanc, peut-être n'est-elle qu'une plante étrangère importée pour une décoration florale qui aurait essaimé sur le fumier où elle vivait. Quant à la plante que j'ai appelée chardon « pompon », elle, en fait, appelé chardon boule, azurite, ou oursin bleu, son nom botanique latin étant « *Echinops ritro* », une plante résistante à la sécheresse, selon le service des cultures du jardin des plantes.

Le futur

Peut-être reviendrais-je ultérieurement, dans le Toubkal en une autre saison, où le paysage sera plus vert (?), peut-être en mai ou juin, avec mon ami Maoub (avec un charter au même prix), pour découvrir d'autres régions non visitées encore, comme la vallée de l'Ourika et le lac de montagne d'Ifni etc...

Mon grand rêve serait d'aller maintenant à la quête d'espèces rares, accompagné d'un naturaliste éclairé, comme Michel Huet. Est-ce rêver ? ...

11.1 Annexe 1 : Equipement prévu pour cette randonnée

Abréviations : N: non utile, u: un peu utile, U: utile, TU: très utile, I: indispensable.

A	Equipement principal	Commentaires	Utilité
1	Sac à dos 60 litres	Il vaut toujours mieux un grand sac. Plutôt sans armature, de type montagne qu'on peut déformer (pour les passages étroits etc.) (parfois trop haut, on passe mal sous les frondaisons et les branches basses)	TU I
2	Tente 2 place, dôme, 2,3 kg	J'aurais pu trouver plus léger : 1,7 kg	TU I
B Cuisine			
3	Couteau suisse multi lame (avec pochette ?)	Je l'ai rangé dans une pochette de dans ma ceinture multi poche	TU I
3b	Chaînette de liaison entre le couteau et un anneau accroché à mon pantalon	Utile contre risque de perte du couteau (cher)	U
4	2 assiettes aluminium		u
5	Un Car (tasse en aluminium)		TU
6	Casserole aluminium		u
7	2 X 2 couverts		U
8	Gourde aluminium	Indispensable	TU I
9	Briquet	Je n'ai pas utilisé	TU

9b	Tête de camping gaz	Enfinement non emporté. On trouve des cartouches de camping gaz partout.	N
C Logistique / ustensiles divers			
10	Trousse de couture avec boutons, fils à coudre, aiguilles	Non utilisée finalement (mais potentiellement très utile pour réparer pantalon, chaussures, tente)	TU I
12	Brosse à dent		U
13	Savon (petit format léger)	On trouve du savon dans les hôtels (en petite taille)	U
14	Grande serviette		TU
15	Gant de toilette		u
16	Papier hygiénique		U
17	Ficelles solides	Non utilisées	TU
18	1 stylo + crayon	Très utiles pour noter le récit du voyage, pour mon courrier et laisser des mots à Lahcen.	TU I
19	Bloc-notes (pages blanches petit format léger)	Utile pour noter récit voyage	
20	4 piles neuves électriques R6 AA de rechange	Non utilisées ici, mais très utiles	TU I
D Equipement d'orientation			
21	Porte carte	Indispensable	TU I
22	Boussole (transparente avec miroir)	Non utilisée à cause de la présence de mon guide. S'il n'y a pas de brouillard, de pluie et dans la journée, avec une carte, il a peu de risque de se perdre, les vallées étant très grandes et caractéristiques.	TU
23	Montre altimètre	Utile (au cas : où perte de son chemin ...)	TU
24	Lampe frontale	Très utile, sert aussi de lampe dans la tente	TU I
25	Ampoule de rechange pour la lampe		TU I
26	Check-list inventaire équipement (à placer dans porte carte)	A vérifier avant le départ	N
27	Guide des randonnées dans le haut Atlas (dans porte carte)	Utile à cause adresses et nom	TU
28	Photocopie Inf. a) Marrakech et b) Asni (dans porte carte)	Divers pouvant être utile (peu utilisé)	U
29	Tableau de correspondance au niveau du change (FF <-> Dh)	Prévoir le tableau dans les 2 sens et avoir peut-être aussi micro-calculatrice (?)	U
29b	Carte de la région à sillonner	On la trouve sur place dans grande librairie à Marrakech	TU I
E Vêtements été			
30	1 tee-shirt	Un peu limite, car j'étais très sale fin randonnée et il n'est pas toujours facile de faire sécher si l'on veut les laver (prévoir 2 tee-shirts)	TU I
31	2 slips	(Slip moulant de très bonne qualité pour éviter d'échauffer les cuisses) quantité ici un peu limite, aussi (en prévoir 3)	TU I
32	Casquette	Obligatoire (attention au vent)	TU I
33	Lunette de soleil	Obligatoire surtout haute montagne (bien que je déteste les porter, car aimant voir un paysage avec ses vraies couleurs)	TU
34	Bermuda toile	Non utilisé	N
35	Maillot de bain	Non utilisé par manque de temps. (On pourrait se baigner nu mais attention de ne pas être vu)	u

F	Vêtements hivers		
36	Pull polaire		TU
37	2 X vêtements de corps chaud (montagne Tribonic / Thermolactyl)	Utilisé qu'un seul (mais il n'est pas inutile d'être prévoyant)	TU
38	Parka polaire	Non utilisée mais utile	TU
39	Gants hivers en gortex	Il faut de bons gants (non utilisé)	TU
40	Sous gant (laine)	A prévoir aussi (utilisé)	U
41	Bonnet	Un peu utilisé (à prévoir tout de même)	TU
42	Mon gros pantalon jean	Indispensable, bien utile en cas de dérapage, de chute (il était bon pour le nettoyage en fin de randonnée)	TU
G	Vêtement de pluie		
43	Kway	Non utilisé (avant d'être léger, ne protège pas de la pluie violente)	n
44	Cape de pluie	Très utile (épaisse en cas de chute de grêle, mais choisir solution de chercher refuge, malgré tout) (un peu lourd, chercher la plus légère et la plus solide, mais alors coûteuse)	TU I
H	Chaussures		
45	Chaussures de montagne légères	Indispensable (Ici Chaussures Décathlon) (très sale usée en fin de randonnée, odeur) (pas besoin d'autres chaussures)	TU I
47	3 très grosses paires de chaussette de coton de montagne randonnée (très bonne qualité)	J'avais 2 paires de mauvaises qualité. Il ne fait pas lésiner sur la qualité et avoir au moins 3 paires (et les laver au cours de la randonnée)	TU I
I	Bivouac		
48	Sac de couchage montagne		
49	Matelas mousse		
J	Pharmacie		
50	Sérum anti-venin Pasteur (prix 70 Dh, Grande pharmacie, avenue Mohamed V, à Marrakech)	Se conserver 1,5 mois à 15 °C (dans Thermos). Non acheté, car les serpents venimeux _ vipères de l'Atlas, cobras ... _ sont rares voire inexistantes en montagne	U?
51	Mini Thermos pour conserver le sérum	Enfin non utilisé	U?
52	Pompe Aspivenin	Potentiellement très utile (?)	TU I
53	Elastoplaste (rouleau)		TU I
54	Pansements style Tricostérol		TU I
55	Pansement anti-ampoule Compeed	Utilisé en raison du manque de bonnes chaussettes.	TU I
56	Alcool iodé (Bétadyne)		TU I
57	Anti-ballonnement : Eridan		U
58	Anti-diarrhées : Dyspagon	Attrape nigaud ? (Car très peu de comprimés pour le prix et peu d'effet). Mieux vaudrait Imodium à prendre en 1er et Ercefuryl en 2nd.	U
59	Anti colique / spasme : Spasfon		U
60	Purificateur d'eau : Hydroclonazone	A mettre dans la gourde à tout prélèvement d'eau puis remuer (eau de source, même eau de l'habitant, non nécessaire pour le thé)	TU I
61	Crème solaire haute protection : Anthélios L de la Roche Posay	Ou autre marque (indispensable pour la haute montagne)	TU I
K	Divers (valeurs, nourriture ...)		

62	3 grandes boîtes plastique style Tupperware (des boîtes pour ranger les nourritures / barres énergétiques ou lyophilisée (?) et surtout une boîte la pharmacie)	Pas facile à caser dans le sac et à trouver de la bonne dimension et souple en même temps	
63	Sacs plastiques (avec fermeture Ziplock (à associer à grande boîte longue style Tupperware))	Non utilisé (pas eu le temps de prélever échantillons minéraux ou plantes)	
64	Sacs plastiques divers (pour protéger vêtements, nourriture etc. ... contre la pluie)		TU
65	Ceinture multipoches (style aventurier ou veste multipoche)	Attention, qu'elle ne vous gêne pas pendant la marche (très gênant) ou prévoir un veston multipoche	TU I
66	Ceinture avec cache d'argent	Non utilisé (il est d'ailleurs difficile d'en trouver suffisamment large pour y ranger une carte de crédit et en même temps pouvant passer par les boucles de ceinture du pantalon/jean)	u
67	Traveller's chèque	Non utile pour le Maroc (on y perd beaucoup d'argent à l'achat et au change) (une simple carte de crédit internationale suffit pour retirer de l'argent à Marrakech) (carte à mettre dans un endroit inaccessible et discret)	
68	Passeport	Non indispensable au Maroc, une carte nationale d'identité suffit	TU I
69	Appareil photo compact avec zoom	Ultra compact, léger (!). Existe avec zoom 28-120, mais plus cher	U
70	Petit pied pour cet appareil		u
71	3 pellicules diapo Elite II		T
72	Paire de lunettes de rechange	Non utilisée	u
74	Barres énergétique (style Décathlon, Gerblé, Gayelord Hauser ... pâte d'amande, céréales, nougat ...)	Souvent utiles durant l'effort (mais lourd à transporter au début de la randonnée)	TU ou u
74	Curvimètre	Utile pour calculer plus facilement longueur itinéraire sur la carte avant la randonnée (mais peu utile, si guide local connaît les distances exactes à parcourir)	N
75	Carnet d'adresse	Pouvant être utile en cas de problème	u
76	Mouchoirs en papier (ou Sopalin)	Très utiles en cas d'angine (moins encombrant que le rouleau de Sopalin)	TU

11.2 Annexe 2 : Dépenses au cours de cette randonnée

Cette liste est donnée ici à titre indicatif, pour donner un ordre des prix dans cette région.

Jour	Article	Coût Dh
1	Perte à la conversion des traveller's (coût de 19,20 F pour l'achat de 1600 FF de traveller's)	36,8
1	Lit single hôtel	65
0	Taxi Aéroport Marrakech -> place Jemaa El Fna (Marrakech)	50
1	Carte d'état-major du massif du Toubkal	120

1	taxi Marrakech -> Asni (70 Km)	100
1	Taxi Asni -> Imlil (20 Km de piste)	50
1	Epicerie boulangerie (sardine + 2 pains)	14
1	Oranges (1 Kg)	5
1	Accompagnateurs 6 Jours à 200 Dh / jours	1200
1	Café	4
1	Thé au village berbère à 2600 mètres d'altitude (on donne ce que l'on veut)	6
1	Tajine	35
2	Epicerie (sardines, gâteaux ...)	53
2	Pains	9
2	Boissons (Fanta)	5
2	Thé à la menthe du matin	5
2	Thé à menthe du midi + gâteaux	7
2	Refuge Toubkal (gaz ...)	10
3	Thé au retour	10
3	Mule (portage au retour du Toubkal)	75
3	Gîte d'étape	15
4	Thé épicerie	20
4	Soda (style Fanta)	10
4	Repas du soir (Tajine) + hébergement refuge + thé + café (soir et matin)	60
5	Achat d'un poignard souvenir incrusté de pierre	400
5	Soda	4
5	2 cartes postales	4
5	Repas dans un petit restaurant	15
5	Chambre dans le refuge du CAF à Oukaïmeden	45
6	Soda	8
6	Thé au départ de Oukaïmeden	4
6	minéraux: Vanadinite et 2 fossiles (trilobite phacops et Calimène)	750
6	Chambre single hôtel Ali	85
6	Repas du soir	21
6	Autre minéral: Vanadinite	200
6	Cassette audio musique arabe (souvenir)	15
6	Jeux de cartes marocaines	2
6	Achats cartes postales	6
6	Taxi hôtel Ali -> Aéroport	50
TOTAL	2260 FF (au taux de change 1 FF pour 1,582 Dh)	3573,8

La totalité du voyage _ c.a.d. 2260 F (au Maroc) + 1300 F (charter) + 2200 F (ustensiles divers nouvellement achetés pour l'occasion) _ m'est revenu à 5750 FF environ (mais sans les achats de souvenirs intempestifs (726 F), il aurait pu revenir seulement à 5024 FF et sans l'achat d'un nouvel équipement photo, il aurait pu me revenir encore moins cher, c.a.d. à 4106 F).

11.3 Annexe 3 : Equipements nouvellement achetés pour cette randonnée

Equipement / Objet	Prix FF
Polaire	195
Chaussettes (3 paires)	49
Médicaments (Aspivenin 90 F Hydroclonazone, Eridan, Dyspagon, Elastoplaste (non utilisée), Crème	365

Solaire Laroche Posay L 90 F)	
Chaînette de liaison entre couteau suisse et pantalon	15
Briquets (3) (non utilisées)	12
Piles neuves 4 R6 (AA) (non utilisées)	12
Sac Ziplock (non utilisés)	13
Ceinture simple avec fermeture éclair	172
Boîtes style Tupperware	12
Ceinture Multi poche	120
Appareil photo Compact ZOOM Yashica	690
Pellicules diapo Elite 2 (3 ex.)	120
Barres céréales énergétiques (totalement consommées)	50
Guide Michelin Maroc	62
Sous vêtement chaud	90
Sous vêtement chaud Tribonic	165
Petit pied pour l'appareil photo Compact	50
TOTAL	2192

Le total de l'équipement nouveau acheté, excluant l'appareil photo (c.a.d. sans 860 FF) revenait à 1272 F. C'est à dire ce voyage avec les dépenses de base + équipement (c.a.d. 4106 F) aurait pu me revenir pratiquement moins cher que celui de Club Aventure, lui coûtant normalement 4200 FF).

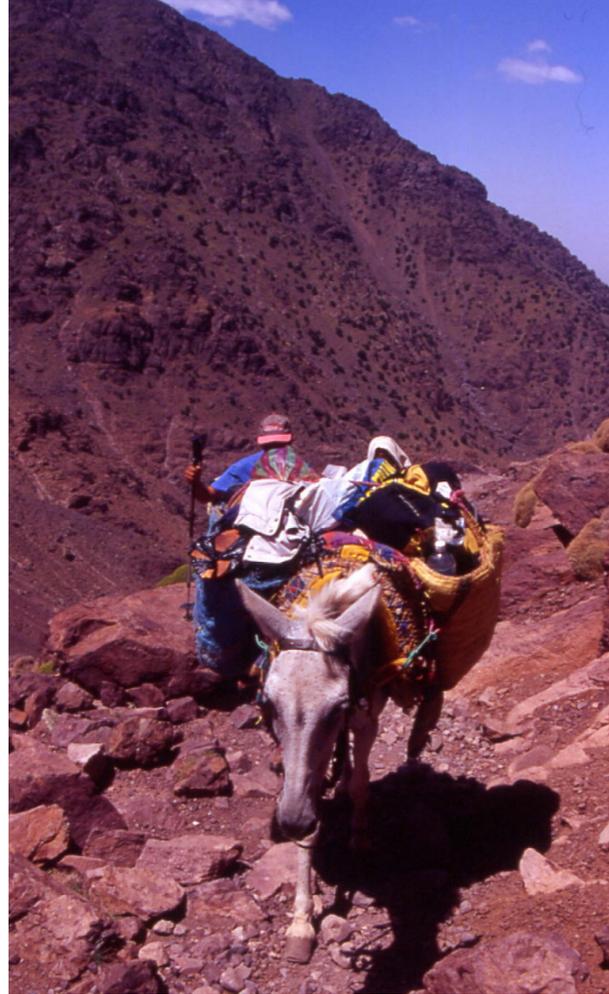
11.4 Annexe 4 :Petit lexique franco-berbère

(Relevé durant mon séjour)

Français	Arabe	Berbère
Vache		Tamoguate ??
Soupe	Arhira	Askif
Thé		Atailli
Café	Kawa	Kawa
pain		Ararhoun
Couscous	Couscous	Ceksou
Femme	Tamrat	Taravi
Homme		Algaz
Gentil		Ishwa
Tajine	Tajine	Douaze

11.5 Bibliographie

- [1] *Le Massif du Toubkal, guide alpin de la montagne marocaine*, Jean DRESCH et Jacques LEPINEY, Rabat, Service du Tourisme, 1942, Seconde édition, rééditée au Maroc.
- [2] *Les chemins de l'eau*, Mourad Khireddine, revue Horizons maghrébins, n°23/24,1994, UTM, Toulouse. Recueil de poèmes.
- [3] *Ski dans le Haut Atlas de Marrakech*, Claude Cominelli, Andorre, 1984 (à compte d'auteur).



A l'ascension du Toubkal (© B. Lisan).

12 Sicile - Italie 1997

Sur les Volcans de Sicile



Septembre 1997

En 1979, je découvrais une affichette, placardée sur le panneau d'affichage de ma résidence universitaire, proposant la découverte de l'Etna ou des volcans actifs de Sicile, pour 3000 F ! Elle émanait d'une association « Aventure et Volcan ». J'étais très intéressé, mais malheureusement, faute de moyens suffisants étant étudiant, j'avais dû renoncer à ce voyage.

18 ans plus tard, en 1997, je repensais à cette occasion manquée. Je souhaitais toujours voir, au moins une fois, au cours de ma vie, un volcan actif.

Ayant conservé en mémoire le nom de cette association, par le Minitel, je la retrouvais sur Lyon. Maintenant, le prix du voyage décrit sur l'affichette n'était plus de 3000 F mais 2 à 3 fois plus cher.

Jour 1 - Vendredi 30 mai 1997

Je m'embarquais à l'aéroport de Roissy avec 4 autres parisiens. A Palerme, nous devons rejoindre, à l'hôtel San Paolo, les autres membres du Groupe et notre Guide Inès. Dans la ville, le choc du soleil et de la chaleur est déjà au rendez-vous, nous faisant oublier rapidement les giboulées et douches parisiennes de ce mois de mai.

L'hôtel San Paolo Palace est palace luxueux mais froid.

En début d'après-midi, le groupe de parisiens et moi-même sommes partis à pied au centre de Palerme.

A l'heure de la sieste, la ville est brûlée de soleil et assoupie.

Les nombreux bijoux architecturaux de cette capitale sont souvent dans un pitoyable état : façades anciennes du centre-ville lézardées, sales, aucune réhabilitation des palais décatés. Tout donne l'impression d'une ville en faillite ...

Nous sommes passés devant le palais de justice où se sont déroulés les grands procès des mafiosi de la mafia... gardés par une impressionnante escouade de jeunes militaires. L'image de sérieux et de force martiale de ces militaires a été écornée, quand on les a vus esquisser un pas de danse, sur les montants de leur Jeep, au son d'une musique techno.

Les rues commerçantes étroites ressemblent à un souk oriental, avec leurs stands installés au milieu des rues, éclairés par des grosses ampoules électriques, riches de couleurs, d'épices et de senteurs ... Difficile dans ce texte de restituer aussi les cris des chalands hélant les bedeaux, les bruits et les vrombissements des scooters de faufilets avec maestria dans la foule... Cette cohue nous oblige constamment à maintenir nos mains serrées sur nos sacs et à rester

très vigilants. Par deux fois, des habitants nous dissuadent de nous engager dans de petites rues adjacentes vides de passants.

On retrouve comme dans certains endroits de Paris, un regroupement des professions par rues : rue des bouchers et poissonniers aux étals exhibant des pièces de thons respectables ou des espadons (au rostre dressé), rue des bijoutiers, rues des brocanteurs, des marchands de meubles modernes, des marchands de tissus ...

Des minuscules échoppes cachent toute une économie parallèle ou de subsistance : minuscules garages de réparation automobile, minuscules box, dont le rideau métallique est l'unique fermeture, hébergeant des réparateurs en tous genres ...

Certains commerçants, des marchands de quatre saisons essentiellement, proposent dans de grandes bassines remplies d'eau, des centaines de petits escargots jaunes dégorgeants, d'une espèce qu'on ne mange pas en France.

A chaque coin de rue, des centaines de madones protectrices au regard immuable de Mona Lisa, encadrées d'une multitude d'ampoules électriques veillent sur le salut des âmes.

Une centaine d'affiches avec l'image d'un mouchoir taché de sang et entourée de noir pour à une réunion à la mémoire du juge Giovanni Falcone, est placardée dans une petite rue ... (Une semaine plus tard, il n'y aura plus la moindre trace de ces affiches dans la même rue). Des avis de décès sont aussi placardés aux murs. D'après Inès, la mort serait très présente dans l'âme des siciliens, non sans raison d'ailleurs.

Dans de beaux jardins tropicaux, des palmiers chasse-mouches, des *Ficus benjamina* ou de caoutchoucs géants aux racines adventives immenses (certains de ces arbres ont plus de 3 siècles) diffusent une ombre profonde et bienfaisante.

Déception pour « F. ... » une personne du groupe, aucune longues Cadillac noires, ni maffiosi au chapeaux Paname, aux guêtres noires et blanches, dans les rues à cet heure-ci.

Au restaurant de l'hôtel le soir, le port du pantalon nous est imposé.

Durant le dîner nous faisons connaissance. Dans notre groupe, il y a cinq parisiens, trois roannais, une Lyonnaise, d'origine sicilienne, une Nantaise, un Niçois, un couple bordelais, un Nîmois ... aux métiers aussi variés que nos origines : radiologue, informaticien, ingénieur en traitement des eaux, médecin, secrétaire/assistante, technicien de maintenance de central téléphonique, formateur médical, preneur / chasseur de son animalier ou des sons de la nature Monique et Pierre, ont chacun de plus de 70 ans. Ils nous impressionneront par leur forme physique et leur endurance.

Je loge avec Fernand, preneur de son animalier. Le soir même, Fernand tente de capter les caquètements mouillés des martinets pâles, logeant juste au-dessus de notre fenêtre. Plus tard, il m'initiera à la poésie des noms d'oiseaux: martinet pâle, pouillot véloce, venturon corse, troglodyte mignon, fauvette sarde ...

Jour 2 - Samedi 31 mai 1997

Nous débutons notre périple, par la traversée entière de la Sicile pour se rendre à Catane par une autoroute étonnante. Celle-ci est constamment construite sur des pilotis, plantés au fond d'une vallée, aux prairies aux pentes douces, dont la particularité de cette vallée est de ne comporter aucun obstacles particuliers. Était-ce pour la protection d'une vallée classée sur le plan écologique ? Ou pour d'autres raisons plus maffieuses ?

Arrivée à l'hôtel Corsario, situé à 1950 mètres d'altitude, pour déjeuner et déposer quelques affaires. Cet hôtel a été entièrement détruit en 1985 par une coulée de lave, puis entièrement reconstruit. L'ancien se trouve englouti à 20 mètres en dessous du nouveau. Dans son hall d'entrée sont maintenant exposés toutes les photographies de l'ancien hôtel, certaines prises durant sa destruction.

Nous prenons maintenant un télécabine montant à 2500 mètres l'altitude. Un bus Mercedes 4 X 4, à haute garde, nous attend. Il nous conduit au refuge des guides de l'Etna à 2900 mètres d'altitudes. Nous finissons là dernière centaine de mètres, à pied, avec notre lourd paquetage (vêtements chauds, tentes), jusqu'à un paysage lunaire, hostile et relativement plat, le Torre del Filosofo, couvert de cendre et de bombes volcaniques, où nous plantons notre tente. Le vent soufflant fortement nous oblige à construire des petits murets en bloc de lave autour des tentes et à poser de gros blocs de lave sur les sardines.

Le vent se renforce au fur et à mesure que nous montons vers le cratère sommital. La morsure du froid se fait de plus en plus sentir. L'ascension débute, d'abord, par un sentier bien dégagé. Puis, après un névé, nous gravissons une

pentente raide, vierge, couverte de cendre et de blocs jusqu'à la crête sommitale. Sur notre trajet, Inès dépose trois balises lumineuses clignotantes. Elles nous aideront dans la nuit à redescendre vers notre bivouac.

La crête sommitale est peu rassurante: d'un côté une pente abrupte vers l'extérieur du cratère _ où tout dégringole et est instable ... _ et de l'autre une falaise impressionnante, de 150 mètres, entourant l'intérieur du cratère de la Bocca Nova.

A cause de la fatigue accumulée, du manque d'entraînement et du froid à 3500 mètres, je lâche involontairement mon comescope, qui dévale à grande vitesse les pentes de l'Etna. Avec un pincement de cœur, je vois rebondir sans fin sur les rochers de la pente, pendant un moment qui semblait durer une éternité. Je le retrouverais définitivement hors d'usage mais étonnement resté en un seul morceau.

La vue de l'intérieur du cratère est impressionnante : une caldeira profonde _ c'est à dire une grande cuvette d'effondrement _ ovale, de 300 à 400 mètres de diamètre, parsemée de nombreuses fumerolles sur les parois des falaises de la caldeira. Le chaudron du diable. Au fond du précipice rempli d'un brouillard irritant permanent, on peut entre apercevoir , deux bouches volcaniques d'où se dégageaient d'énormes panaches de vapeur. Les fumées piquantes et suffocantes, qui régulièrement se rabattent sur nous, semblent constamment sourdre des parois des falaises internes, avec une rage incessante

Un des bouches soufflait régulièrement avec le bruit d'un gueulard de haut fourneau, comme d'un bec de four Bessemer, tandis que l'autre expectorait toutes les 10 mn des crachats de bombes volcaniques incandescentes, retombant avec bruit de briques pilées, sur un pierrier constitué de bombes plus anciennes.

L'écho de certaines explosions semblaient se répercuter et s'amplifier à l'infini sur les parois des falaises, reproduisant parfois le bruit d'un avion à réaction s'éloignant dans le lointain. L'écho amplifie la dimension magique du phénomène. Les explosions se succèdent, aucunes n'étant semblable à la suivante, bruyantes par moment et à d'autres étouffées.

En face de nous sur le côté opposé du cratère, un formidable pic jaune, que j'avais surnommé le « pic de Dante », d'une centaine de mètres de hauteur, couvert de fumerolles et de soufre qui lui donnait sa couleur, s'illumine sous l'effet du soleil couchant. Il est fragile et peut-être disparaîtra-t-il lors qu'une prochaine grande éruption¹⁹².

Puis, nous avons fait le tour d'une autre caldeira tout aussi immense appelée la Voragine au calme trompeur mais pouvant exploser à tout moment et donc très dangereuse d'après Inès.

Les plus courageux d'entre nous se dirigent maintenant vers le cratère Sud-Est. Pour cela, il faut traverser un champ de fumerolles de plus de 200 mètres de long, qui bien que couchées par le vent, provoque crise de toux, brûlure des yeux, du nez et de la gorge. Il peut donner un avant-goût de ce qu'à pu vivre les poilus lors des grandes offensives au gaz lors de la bataille de la Somme en 14-18.

Ceux qui le peuvent, atteignent le fond de ce dernier cratère, un petit cône d'où fuse violemment la flamme d'un chalumeau géant, constitué de gaz chauds provenant des entrailles de la terre, flamme accompagnée d'une petite coulée de lave peu fluide d'une trentaine de mètres de long.

La coulée de lave en avançant, comme c'est souvent le cas ici sur l'Etna, craque comme des chips.

Nous avons passé plusieurs heures, transis de froid, couchés au bord du précipice à observer dans la nuit les feux d'artifice rouge orangé comme ceux du 14 juillet, explosant à peu près, toutes les 10 mn. Puis nous sommes revenus dans le noir guidés par nos lampes frontales jusqu'à nos tentes.

Jour 3 - Dimanche 1 juin 1997

Au milieu de la nuit, nous avons entendu une grosse explosion.

Ce matin, on constate que le dôme du cratère sud-est a explosé et a projeté des bombes à grande distance.

Certains ressentent déjà les courbatures et surtout une grande difficulté à se lever dans le froid, le brouillard et le vent humide, par le manque de sommeil et malgré la lumière du jour. Un café bien chaud est le bienvenu.

Après le petit déjeuner, emportant toutes nos affaires, nous partons en procession vers la Caldeira du Vale del Bove, pour une randonnée de cinq heures.

¹⁹² Ce qui a été le cas d'ailleurs quelques mois après.

Lors de notre descente, le long d'une grande pente de centre très raide, des éclaircies de soleil illuminaient des ébauches de paysages martiens, tourmentés, multicolore aux teintes vives, tantôt noires, tantôt terre de Sienna, Ocre, Citron, noir, pourpre, coupés de murs naturels volcaniques verticaux caractéristiques, encore appelés « dykes » ...

Descendre en courant dans la cendre donne l'impression de rebondir en douceur comme les astronautes sur la lune ...

Sans guêtre, nos chaussures embarquent, avec elles, une grande quantité de cendres, vidée plus tard à l'hôtel. Si la descente est facile, la montée le long de pentes de cendres volcanique est réputée épuisante.

Cette fosse ou plaine de 5 Km de diamètres, beaucoup plus profonde avant 1992, a été presque entièrement comblée par les grandes coulées de lave, apparues sur les flancs de L'Etna en 1992 et 1993, dont le débit pouvait atteindre les 30 m³ par secondes (!). C'est maintenant un vaste paysage couvert de blocs noirs chaotiques et de trous, où la progression est dangereuse.

De fréquents orifices obscurs, s'ouvrent sur de tunnels de laves. Certaines laves, dites cordées, sont plissées comme si on avait empilé des grosses cordes de chanvres les unes sur les autres.

Lors de cette traversée nos chaussures ainsi que notre entrain est mis à rude épreuve. Notre parcours du combattant se termine enfin, par une montée de 270 mètres dans une pente herbues très raide sous la pluie.

Inès notre guide grimpe elle, telle un cabri, la pente à grande vitesse, délestant au passage, de son sac à dos, un des membre épuisé de l'expédition. Personne ne se plaint et tout le monde semble garder la forme.

La pluie tombe drue maintenant. Ayant quitté les paysages lunaires, les beaux paysages verts du parc régional de l'Etna se découvrent. Il y a d'abord les prairies couvertes de fleurs de montagnes _ essentiellement des « pensées alpines » _ et de coussins piquants vert de gris d'Astragales endémique à l'Etna. Il serait tentant de s'asseoir sur ces coussins aux jolies formes rondes, mais ces derniers sont recouverts de minuscules aiguilles. Ces astragales sont, en général, les premières plantes apparaissant dans les cendres volcaniques, en redescendant de l'Etna. Ensuite, nous avançons dans une jolie forêt de pin.

Nous pénétrons dans un tunnel de lave d'une centaine de mètres de long, au plafond couvert de petites stalactites noires (dites « dents de chien »), faisant plusieurs S, et se terminant par la source maintenant pétrifiée d'où avait surgi la fontaine de lave. Dans le cul de sac, quelqu'un a déposé une vierge plastique. Selon les habitant du coin, la grotte serait le lieu de messes noires. Ce tunnel naturel fut découvert lors des travaux de reconstruction de la route.

Un magasin, aux nombreux souvenirs de « bons goûts », de « magnifiques » statuettes en lave noire prélevée dans les coulées en fusions de l'Etna, couvertes de paillettes bleus scintillantes du « plus bel effet » _ petits Jésus, Madones, bassets ... font le délice des membres du groupe.

Le soir à l'hôtel Corsario, Pipo ami sicilien d'Inès, passionné de vulcanologie et banquier de son état, nous projette 2 cassettes vidéo. L'une présente l'éruption de l'Etna de 1991, et la destruction de l'hôtel Corsario. L'autre ses exploits de marcheur sur coulée de lave chaude. Pipo a testé officiellement les chaussures Salomon sur une coulée de lave, à la demande de cette société. Ces tests ont établi que les chaussures à semelles « Vibram » sont plus adaptée pour la marche sur lave brûlante ... Pipo nous déconseille quand même ce genre d'expérience.

Inès nous fournit quelques rudiments de vulcanologie. Après cette petite initiation, l'existence des plaques tectoniques, des points chauds, des zones de subductions n'auront plus de secret pour nous.... Elle présente aussi les risques majeurs des volcans : explosions, coulées de lave, nuées ardentes, lahars (coulées de boues), gaz ...

Dans la foulée Inès, nous relate comment, elle, sa mère, son père et un jeune homme ont failli être grillés vifs, une coulée de lave les ayant surpris en train de dormir sur les pentes d'un volcan d'Hawaii. Son père les a sauvés d'une mort atroce, en les faisant marcher très vite sur la lave. Il s'est sauvé lui-même, grâce à la confection de « chaussures » improvisées en cordes de chanvres entourant une double paires de chaussettes empruntés aux deux femmes, sa paire de chaussures ayant déjà été engloutie.

La personne ayant eu le plus d'ampoule après une course éperdue n'étant pas le père mais Inès, ayant ses chaussures au pied, mais pas de chaussette (!). Pendant très longtemps ensuite durant son sommeil, Inès a revécu régulièrement en rêve, telle un cauchemar récurrent, cet épisode où à chaque fois elle se voyait engloutie par la lave.

Lors de ces « expéditions », des informations intéressantes s'échangent entre les membres du groupes, pouvant permettre la préparations d'autres expéditions futures. J'apprends par exemple l'existence :

- a) d'un récupérateur d'amorce ILFORD 80 F permettant de changer de pellicules non terminés sans changer d'appareil,
 - b) d'un pansement anti-ampoule « Compeed », une sorte de pellicule de plastique souple à appliquer sur l'ampoule,
 - c) un type de fixation rapide de tout appareil photo, sans vissage, par un simple « clic » sur les pieds de la marque Slick,
- Fernand me fournit aussi toutes les informations sur le matériel à emporter pour la prise de son animalière : par exemple un enregistreur DAT Sony TCD-8 à 3900 F TTC, un micro parabole Teliga à 3000 F TTC ou un micro Saunauzer à 10000 F.

Le matériel que Fernand a eu le courage d'emporter lors de toutes nos ascensions est lourd. Certains de ses micros directionnels, sont recouverts de grosses bonnettes poilues (protégeant contre les bruits parasites générés par le vent), bonnette que le groupe surnomme « caniches ».

J'apprends d'Inès l'existence d'une association de vulcanologues réunissant professionnels et amateurs, nommée LAVE, donnant des informations au jour le jour sur les volcans actifs et sur leurs moyens accès. J'y adhérerai sûrement à mon retour en France.

Une membre de notre groupe nous propose, l'été prochain un voyage, en avion en hélice, vers une île arctique, nommée « *Bashurst* », sanctuaire animalier, située au-delà du cercle polaire. Le séjour de 15 jours serait en autonomie complète. On pourrait y découvrir des loups blancs peu habitués à l'homme ... Telle qu'elle décrit ce voyage, tout semble facile.

Jour 4 - Lundi 2 juin 1997

Nous nous arrêtons à Zafferana où une coulée de lave de 1993 s'est arrêtée juste à la limite de la première maison du village. Ses habitants ont eu « chaud » et de la chance ... il faut avouer tout de même que cette chance à été aidé par la construction en amont du village, par la protection civile italienne, d'une immense bute de laves refroidies, encore en place en 1997. D'autres maisons en amont du village ont eu moins de chance.

Nous ne passons pas très loin durant le trajet d'un autre petit village « suspendu » célèbre Taormina (Taormine), située sur un promontoire, avec parait-il au sommet un des hôtels les plus réputés de Sicile et du monde, situé dans une ancienne abbaye disposant d'une vue exceptionnelle ... Dommage que nous ne puissions-nous y arrêter.

En Sicile, la construction de beaucoup de maisons semble inachevée. D'après Inès cela serait-il lié au fait que l'on ne paye pas la taxe d'habitation tant que la maison n'est pas achevée.

Nous partons en direction du port de Milazzo où nous devons nous embarquer sur un hydroglisseur pour l'île éolienne de Vulcano.

Durant l'attente sur le quai, Françoise place un sac poubelle parmi les nombreux bagages de Fernand, totalisant bien 40 Kg... farce immédiatement repérée par l'intéressé.

Nous arrivons à l'île de Vulcano aux volcans aplati, à la forme parfaite, aux lèvres couvertes de tuf rose clair et visible de loin. A l'arrivée une forte odeur d'œuf pourri, provenant de bords de boues sulfureuses, situés en bord de la mer, nous prend à la gorge. Cette odeur imprègne d'ailleurs tout le village.

Le village semblait un havre de paix et de bonheur, avec ses multiples jardins et ses maisons ombragées. Et on avait du mal à imaginer que ce dernier vit constamment sous la menace d'un des volcans les plus explosifs et dangereux de la région.

Des fumerolles sulfureuses bordent même du village, pouvaient faire penser qu'il est lui-même était situé juste au sommet d'un volcan.

Nous prenons possession de nos chambre dans l'hôtel Conti, ravissant hôtel de classe internationale, aux bungalows couverts de chaux blanches, entourées par des jardins aux essences méditerranéennes et aux allées rafraîchies et ombragées par de grands arbres (amandiers, eucalyptus ? ...).

Cet hôtel dispose d'une grande plage privée de sable volcanique noir. Et la terrasse du restaurant possède une des plus belle vue qui soit, celle d'une grande anse marine, dont les deux bouts semblent se refermer légèrement, bordée à son extrémité gauche par un ancien piton volcanique surgi de la mer, en des temps reculés.

La nourriture dans tous les hôtels où nous avons logés est abondante, mais les viandes ou les poissons servis _ thon, espadons _ sont souvent trop cuits et secs. Les pâtes sont par contre délicieuses ... « adente » et souvent servies en entrée et au plat de résistance. Les expresso italiens serrés servis en Sicile sont délicieux.

Dans l'après-midi nous montons les 400 mètres de dénivelés du volcan. Au sommet, nous découvrons la fosse du cratère, grand entonnoir conique évasé, très large, semblable à celui du cratère d'une gigantesque bombe et au fond

plat. Ses flancs sont couverts de grosses bombes volcaniques en croûte de pain et sa partie sud est aussi couverte de dépôt de soufre et de fumerolles aux fortes odeurs d'hydrogène sulfuré. C'est l'oxydation de cet hydrogène au contact de l'air qui permet l'apparition du soufre jaune vif, observés à cet endroit.

Inès a offert, à chacun d'entre nous, un échantillon de soufre natif, très corrosif et fragile déposés au bord des fumerolles. Au débouché des fumerolles, le soufre liquide prend un aspect brun rouge. Une longue faille noire, en train de s'ouvrir, siège d'une intense activité fumerollienne, sur le bord sommital du cratère, sera d'après Inès le lieu probable de la prochaine éruption.

Inès malgré son asthme précoce à 28 ans (maladie professionnelles des volcanologues) répugne toujours à utiliser son masque à gaz, même ici sur le Vulcano, bien qu'elle le tienne toujours à la main.

J'effectue une unique tentative d'envol en parapente du Vulcano, se soldant par un échec due à la fatigue. Ensuite, je préfère renoncer, le parapente, étant un sport, où il n'est pas toujours « ridicule » de s'abstenir.

Le couchant du soleil sur ces champs élyséens de fumerolles ajoute une touche de magie ou de « sorcellerie » aux lieux.

Jour 5 - Mardi 3 juin 1997

Nous reprenons l'hydroglisseur en direction de l'île Lipari, l'île principale de l'archipel où est situé la ville du même nom. Le port de Lipari avec ses vieilles façades, sa citadelle, ses vieux bateaux de pêches multicolores a toute l'apparence d'une carte postale touristique.

La ville est beaucoup plus propre et soignée que celles vues en Sicile même. La plupart de ses rues sont couvertes de grandes dalles de basaltes, très glissantes par temps de pluies (paraît-il).

Un minibus nous fait faire le tour de l'île. Les routes empruntées sont bordées de géraniums semblant pousser à l'état sauvage. Nous nous arrêtons un instant sur un belvédère pour contempler la grande île d'en face, nommée Salinas.

Le film « *Le facteur* » (« *El Postino* »), où jouait Noiret et un autre acteur mort juste avant sa projection dans les salles, y a été tourné. Nous avons appris, d'Inès, que sous le régime de Mussolini les homosexuels y été détenus pour y construire un immense réservoir destiné à recueillir l'eau de pluie et n'ayant jamais fonctionné.

Nous atteignons une carrière de pierre ponce désaffectée fermée depuis qu'un conducteur de bulldozer a fait une chute fatale du sommet au bas de la carrière. Nous récoltons des pierres ponce, des obsidiennes, il n'y a qu'à se baisser pour les ramasser, et des rhyolites souvent rouges. Toutes ces pierres siliceuses (acides) sont le signe d'un volcanisme très explosif.

Cette carrière ainsi qu'une autre encore active située 500 mètres plus loin, exploitent la ponce d'un ancien volcan, objet une gigantesque explosion il y a 6000 ans. Cette explosion a couvert la mer, d'une banquise de pierre ponce de plusieurs dizaines de km². On a trouvé des ponces de ce volcan, jusque sur le Vulcano à plus de 30 km de là.

Plus loin dans une petite carrière au bord de la route, nous découvrons des coulées d'obsidienne (ou filon) épaisses de plusieurs mètres. L'obsidienne y est tantôt d'un beau noir ou bien striées de lignes blanches bulleuses ou bien noires ou constellées de grosses bulles signe d'un dégazage plus ou moins rapide.

Au retour nous visitons la ville de Lipari et sa Citadelle. Déjà la saison touristique débute et tous les magasins sont ouverts. La Citadelle est accessible par un unique et long escalier bordé de hauts murs. La Citadelle, havre de paix et petit paradis avec ses vieux bâtiments baroques et ses jardins ombragés, domine la mer par de ses hautes fortifications. Quelques sarcophages de pierre gisent dans certains jardins. L'église de style baroque est d'une richesse étonnante par ses fresques, ses plafonds décorés, riches comme ceux la chapelle Sixtine, en tout cas d'une richesse exceptionnelle pour une si petite ville.

Nous visitons rapidement le musée archéologique et le musée volcanologique, aux présentations en apparence fort didactiques (ils sont d'ailleurs gratuits pour nous). Dommage que tous les textes soient uniquement en italien.

Vers 16h nous reprenons l'hydroglisseur en direction du volcan Stromboli, surnommé le phare de la Méditerranée, par son activité incessante.

Durant le trajet, Françoise nous fait deviner et reconstituer des scénarios d'histoires abracadabrantes faisant intervenir, qui un clown suicidé, qui un bras mutilé arrivé par la poste. Il faut deviner le pourquoi du fait divers, relaté au début de ces « jeux » macabres. Jeux bizarres.

Nous passons devant des îles aux villages blancs, quelques îlots volcaniques aux orgues basaltiques. Le bateau fait un détour, pour nous faire visiter un petit port naturel isolé créé par d'anciennes coulées de laves ... Enfin au loin, nous voyons la forme de volcan parfaite, du Stromboli, culminant à presque 1000 mètres de haut et se détachant sur la mer, avec son éternel panache de fumée blanche.

A Stromboli, il n'y a pas vraiment de port ... tout juste un wharf. S'il y a des tempêtes, on peut rester bloqué plusieurs jours sur l'île.

Toutes les voitures se réunissent sur l'unique rue ou boulevard en front de mer devant le village. Les rues dans ce derniers sont tellement étroites que seuls des scooters et des triporteurs Piaggio peuvent y circuler. Nous déposons toutes nos affaires dans un restaurant où nous nous restaurerons le lendemain.

Nous repartons vers le sommet du volcan. Nous passons d'abord devant la maison où Ingrid Bergman a dormi durant le tournage du film « Stromboli ». Une plaque sur la maison commémore son passage ici. Certaines maisons détruites dans le village sont l'unique témoignage de l'énorme éruption du Stromboli du 11 septembre 1930, qui vers 10h ou 11 h, projeta des blocs de plusieurs tonnes à plus de 5000 mètres de hauts et fit 7 victimes essentiellement dues au raz de marée qui suivit l'explosion et le tremblement de terre (heureusement, la plupart des hommes à cet heure était déjà en mer). Inès nous raconte toute l'histoire du déroulement cette éruption due au blocage du conduit volcanique suite à un tremblement de terre, puis le sommeil apparent momentanée du volcan qui aurait dû alerter les habitants, puis l'éjection de blocs de 30 à 60 tonnes tombant sur le village ... Habituellement, ce volcan qui dégaze continuellement est considéré comme peu dangereux ¹⁹³.

Inès place la personne plus fatiguée en tête de la troupe, pour éviter que les « semi-marathoniens » venu de Roanne _ ces derniers ayant toujours l'habitude de faire toujours la course dans les montées _ contribuent à épuiser le reste du groupe moins entraîné. La montée doit durer environ 3H à 3 h 30. Rien ne signale à la sortie du village le sentier montant vers le sommet et caché dans les hautes herbes. Nous enfonçons dans des forêts de canisses, puis dans des maquis de sortes de genêts en fleurs qui nous fouettent fréquemment le visage. Régulièrement, Isabelle consulte mon altimètre. Déjà 200, déjà 300, déjà 500, déjà 700 mètres ... Pierre fait de même avec son altimètre. Nous avons plus de 40 mètres de décalage entre nos altimètres. Consigne est donné par Inès de ne pas annoncer au groupe l'altitude pour éviter que la personne placée en tête, ne se décourage.

Le sommet, un point focal qui semble ne jamais pouvoir être atteint comme dans le paradoxe de Zénon, se rapproche pourtant insensiblement

Enfin vers 20 h 30 nous installons notre bivouac dans des petits abris édifiaés contre le vent _ des petits murets en blocs de lave _, disposés en arc de cercle (construits par des précédents visiteurs de passage), à une vingtaine de mètres du sommet. Nous sommes placés par Inès, par prudence, à plusieurs centaines de mètres des bouches volcaniques.

La journée les explosions provenant de 2 bouches, ne sont pas extraordinaires : projections d'une dizaine de mètres de cendres grises ou beiges. Mais la nuit le spectacle est assez joli, comme sur l'Etna. La nuit des bateaux, viennent contempler le spectacle des bombes incandescentes dévalant, jusqu'à la mer, une pente d'éboulis, nommée la Chiara del Fuoco.

Nous restons longtemps dans la nuit au sommet du cratère, sur une de ses lèvres. Puis nous redescendons avec nos lampes frontales. Vu le petit nombre d'abris et le surpeuplement (d'autres visiteurs sont là), nous sommes assez serrés et certains sont obligés de dormir hors des abris. Mais heureusement la douceur de la température nous permet de dormir à la belle étoile.

Jour 6 - Mercredi 4 juin 1997

Un radieux soleil nous réveille. Comme à l'Etna, au sommet de notre volcan, nous « vogueons » au-dessus d'une couche nuageuse s'étendant à perte de vue. Ce lever de Soleil éblouissant au sommet du Stromboli se reflétant sur les nuages et les vastes espaces de mer dégagés est certainement un des plus beaux qu'il m'a été donné de contempler. Ensuite, le brouillard nous empêche par moment momentanément de voir la mer.

¹⁹³ Un an après, suite à une énorme éruption, projetant des blocs de plusieurs tonnes à plus de 400 m, il est de nouveau considéré comme dangereux et son accès réglementé.

Durant une demi-heure, nous prospectons à quatre pattes à la recherche des cristaux verts noir d'augite, parfois maclés en Y ou X. C'est à qui découvrira les plus beaux cristaux et le plus beau trésor. Inès veille. A un moment, je me penche au-dessus d'un petite falaise de 2 mètres de haut et Inès me rappelle à l'ordre.

Fernand s'est mis à l'écart pour ses enregistrements et enregistre involontairement la chute, vers le fond du cratère, du casque perdue par l'un d'entre nous. Il serait fou de tenter ensuite de le récupérer. La veille, Inès nous avait raconté que dans les années 50, un Français imprudent a voulu photographier les explosions près des bouches volcaniques. Un bombe qu'il n'a pas vu, lui a alors fracturé le crâne. Son corps est ensuite resté exposé deux jours au fond du cratère. Finalement, malgré des risques énormes, le père d'Inès et un villageois sont venu récupérer le corps. Cet exploit est relaté dans le livre « Stromboli » écrit par son père. L'appareil photo de la victime a été récupéré intact et ses photos développées et données à sa famille, une assez maigre consolation.

La descente sur les pentes de cendres au-dessus de la mer nous permet de découvrir le spectacle exceptionnel de la mer lointaine ourlée par les ondes de la longue houle marine, en contrebas.

Enfin, plusieurs centaines de mètres au-dessus du village, nous traversons une triste lande de genêts calcinés par un incendie survenu dimanche dernier. Le plastique des fils tirés vers les instruments de mesures volcanologiques, placés sur les pentes du volcan, fils posés directement sur le sommet des genêts, ont tous fondus.

Fernand attire, à cet instant, mon attention sur un très joli chant d'oiseau, le chant « mouillé » d'une fauvette sarde.

Arrivé en bas, Françoise nous amuse, en se dessinant des moustaches à la Charlot, avec le charbon de bois des buissons calcinés.

Isabelle, Françoise et moi-même décidons d'offrir un cadeau pour l'anniversaire d'Inès. Finalement, nous optons pour un beau tee-shirt du Stromboli d'un design modern, quoiqu'un peu trop grand pour Inès. Dans ce magasin est diffusé de la musique rock de style « Gothic ». Ce genre de musique normalement ne m'attire pas ... mais, pourtant, le morceau est suffisamment étrange et imaginaire, pour retenir mon attention.

La prise en photo d'un citronnier lourdement chargé d'énormes citrons dans le jardin d'une maison aux volets clos, m'attire les foudres d'un habitant. Il semble me signifier l'interdiction formelle de prendre en photo cette maison (Il semble qu'il y a beaucoup d'interdictions ou des mises en garde en Sicile).

A leur arrivée, la plupart des membres du groupe vident encore d'énormes quantités de cendres de leurs chaussures, sur la terrasse du restaurant.

Nous allons ensuite nous baigner sur la plage de galets volcaniques située à 200 mètres. L'eau est excellente. Fernand en profite pour ramasser des coquillages pour sa collection tandis que Françoise ramasse du sable noir granuleux pour sa collection de sables du monde entier.

Nous mangeons encore des pâtes au restaurant où nous avons déposé nos affaires.

Le cadeau offert solennellement par le groupe fait visiblement très plaisir à Inès qui le porte immédiatement sur elle.

De retour au Vulcano nous allons pratiquer un bain boue de minuit tous ensemble ou presque : Fernand, Christiane, Françoise, Isabelle, Maria et moi-même dans la mare à boue, « l'hippopool » (mare à hippo), nommée ainsi par le groupe, à cause de l'entassement des curistes qui s'y vautrent la journée dès 6 heures du matin. Je ne suis pas très enthousiaste au départ pour me baigner dans cette boue beige, liquide et crémeuse, à l'odeur délétère. Mais finalement ces boues par leur température, et par la caresse des bulles de fumerolle qui montent du fond du bain le long du corps, sont fort agréables et délassantes. En certains endroits de cette mare, l'eau est presque brûlante et pétillante comme du champagne. Notre principale inquiétude est surtout l'état sanitaire de cet endroit étant donné l'affluence des centaines de curistes et le non-renouvellement de l'eau boueuse du bassin. L'acidité de la boue a d'ailleurs brûlé le maillot de bain d'Isabelle.

Jour 7 - Jeudi 5 juin 1997

Voyant maintenant de notre ferry, l'énorme masse du Vulcano s'éloigner, nous avons un gros pincement de cœur à l'idée de devoir quitter ce petit coin de paradis.

Nous nous arrêtons à un village de céramistes San Stéfano di Cam... Toute la rue principale n'est bordée que de boutiques où l'on y trouve aussi bien de très jolies céramiques que des horreurs _ comme des Mickey, des Donald, ces objets des couleurs criardes rouge, vert, orange vif ...

A la station balnéaire de Cefalù nous découvrons par sa cathédrale un des chefs de l'art roman normand. Son plafond sur un des côtés de la nef n'a pas de voûte mais est constituée d'énormes poutres décorées en cèdre, soutenant le toit et situées à une hauteur exceptionnelle.

En face de la cathédrale, nous mangeons de petites pâtisseries sucrées, spécialités de la ville ainsi que des glaces nommées granita, mélange de glace pilée et de fruits écrasés.

De retour à Palerme, nous retrouvons tous ensemble presque en tenu de soirée, y compris le frère de Inès Tanguy, et sa femme une sicilienne, avocate, avec laquelle il vit à Palerme avec leur petit garçon.

Tanguy s'occupe lui du tour en bateau de la Sicile, dénommé « croisière des volcans siciliens » d'Aventure et Volcans. Il barre alors un voilier de 18 mètres. Le précédent voilier appartenant à « Aventure et Volcans », de 30 mètres de long, racheté au Club Med, a été plastiqué par la mafia. Cet épisode marquait la fin du combat acharné de plusieurs années du père d'Inès et de Tanguy, contre la mafia.

La mafia est toujours présente actuellement, malgré la lutte anti-mafia, même si d'après Inès commence à émerger une prise de conscience progressive dans la population depuis les assassinats des juges Falcone ..., du général de la Chiesa etc ... Deux semaines avant notre venue, Inès avait encore vu une personne se faire tuer devant ses yeux à Palerme.

Tanguy a juste le temps de me dire « *il est plus dangereux d'être avocat en Sicile que d'être Vulcanologue* ».

Lors d'un petit pot d'adieu sur la terrasse du sommet de l'hôtel, nous nous échangeons nos adresses, nous promettons de nous revoir, peut-être pour une prochaine projection de diapositives chez l'un d'entre nous. Et Inès nous présente le livre de son père.

Jour 8 - Vendredi 6 juin 1997

Comme l'avion des Parisiens est à 16H, Fernand, Isabelle, Françoise, Michel et moi-même, effectuons de nouveau un tour de Palerme. Après une attente de 20 mn du bus, que nous ne payons pas ... nous atteignons la gare routière de Palerme, située proche du centre-ville.

Nous visitons la merveille du monde qu'est la chapelle Palatine située au cœur du palais normand, remplies de multiples mosaïques de style byzantin et de centaines d'incrustations de pierres semi précieuses sur les murs (lapis, malachite, marbres rares, jaspe rouge, etc. ...). Nous retournons ensuite dans les rues marchantes si orientales ...

Après, la dernière photo du groupe des Parisiens sur le parvis de l'aéroport, nous reprenons l'avion vers 18 h pour Paris (atteint à 22h).

Jour J - Vendredi 3 juillet 1997 : Epilogue

Ce beau périple se termine par une projection de nos diapositives et une présentation des photos papier chez Fernand. Cette soirée est l'occasion d'offrir de beaux livres sur les volcans à Fernand, qui en possède déjà plusieurs. Chacun a apporté son plat, un plat à base de guacamole mexicain pour Françoise, un gâteau pour Maria, un autre gâteau pour Isabelle etc...

Nous nous quittons bien décidés de nous retrouver ensemble pour un autre voyage, promesse qui n'a pas résisté au temps et aux avatars de la vie. Tout s'est évanoui dans les brumes de nos souvenirs.

Autre épilogue

Je possédais depuis longtemps (depuis 1975) un couteau suisse, modèle champion, à l'époque, d'une marque suisse réputée. Je l'avais enveloppé dans ma cape de pluie et dans mon sac à dos. Arrivé en France, le couteau avait disparu.

J'ai signalé l'incident à la compagnie Corsair, qui s'est empressé de m'envoyer un autre petit couteau suisse, fait qui méritait d'être signalé.

12.1 Annexe : Conseils pour visiter les volcans actifs de Sicile

L'Etna, étant situé à 3500 mètres d'altitude, il y fait froid. Le froid (- 5 °C) peut être renforcé par de très forts vents. Il faut donc des vêtements montagnards (coupe-vent, chauds, protégeant de la pluie etc. ...). Il peut y avoir sinon pour quelques personnes un problème d'accoutumance à l'altitude au départ.

Sinon, attention, tous les pentes des volcans sont fortes, et cela "grimpe dur". Il vaut mieux avoir un sac à dos "léger" contenant un équipement complet (voir Décathlon ou Go sport ou vieux Campeur _ + cher _ pour l'achat de tout l'équipement suggéré dans la liste recommandée ci-après).

Lors des ascensions des volcans, bien arrimer tous les objets de valeurs (appareils photos, caméscopes ...) avec des ficelles, à cause des pentes très raides. Ne jamais rien avoir dans les mains, lors des ascensions (pour pouvoir se rattraper au cas où). Attention, à la cendre volcanique très fine pour vos objectifs et appareils photos.

Dans la colonne "Obli ?", l'indication "OBL" signifie que cet équipement est vraiment obligatoire. "rec." signifie non obligatoire mais recommandé pour le confort. Sinon, lors de la vérification de la présence de tel ou tel objet dans vos bagages, utiliser cette check-list en cochant dans la colonne "n° / got" (i.e. "got it" signifiant en anglais "je l'ai") l'objet que vous avez ensuite placé dans votre/vos sac(s).

12.2 Vêtements, chaussures montagne, équipement volcan et randonnée

N°/got	Obli ?	Désignation	Commentaires / Discussion	Prix approx.
1	OBL	Tente légère	Mono ou biplace (si possible biplace). Si possible 2 Kg ou en dessous (mais très chère en dessous > 2000F)	~ 500 F chez Go Sport pour 2,7 à 3 kg
2	OBL	Casque de protection	De chantier ou de spéléologie (contre le risque de retombée de bombe). Le casque de chantier peut être acheté dans un Bricorama	Chantier ~100 F Spéléo à > & = à 200 F
3	OBL	Gants de jardinier (paire de)	Obligatoire, pour éviter de se couper sur les rochers de lave de type Aha (comme au Val del Bove, avec des passages où les mains doivent s'agripper aux rochers). On en trouve à 15 F	Mini 20 F chez Jardiland, Bricorama etc..
5	OBL	Sac à dos	Minimum 50 litres (pour + de confort de transport), attention de ne pas trop se charger, surtout d'affaires inutiles. Poids environ 2 Kg	Entre 300 et 500F (ou +)
6	facc	Sac de voyage ne toile	Pas de valise. A laisser à l'hôtel (si possible fermé par un petit cadenas comme les poches du sac à dos à cause des vols en Sicile)	50F à 100 F ou +
7	OBL	Sac de couchage montagne	Bien le choisir. Si possible duvet d'oie (grise / eider). Peut monter jusqu'à 3500 FF pour les 40 °C	Minimum 1000F
8	OBL	Anorak chaud / montagne	Ou combinaison ou veste Gortex. Obligatoire ! la combinaison ou veste Gortex a l'avantage d'être très légère, coupe-vent, imperméable à la pluie (fine) et transpirante.	Doudoune : à partir de 500F combi : 2000F
9	OBL	Pantalon de randonnée ou montagne	De toile ou style Jean's (+ lourd) (il peut se salir avec la cendre). Ou pantalon Gortex qui est léger (ou de la combinaison Gortex). Attention, de ne pas déchirer le pantalon Gortex l'accrochant avec la lave Aha. Le pantalon de randonnée toile ou jean's à l'avantage d'être polyvalent _ lieux froids Etna et autres lieux plus chauds _ Vulcano ...	à partir de 200F (Pantalon Gortex à partir de 1000 F)
9	OBL	Vêtement de corps ou tee-shirt	Attention le type Thermolactyl ou Tribonic peut être désagréable à porter et non transpirant. Préférer le coton	50 à 150 F

10	OBL	Pull de laine ou Polaire	Pull en laine type montagne.(de bonne qualité) Parka polaire si possible avec fermeture éclair du haut en bas et poches (une polaire est une sorte de parka)	Polaire à partir de 299 F chez Go Sport
11	OBL	Gants montagne	Si possible Gortex, si possible doublés de gant intérieur (soie ou laine)	300 ou > 500F Gortex
12	rec.	Bonnet	Sinon la capuche de l'anorak (contre déperdition chaleur par la tête)	à partir de 50F
13	Obli	Cape de pluie	Si possible légère jetable (ou bien la combinaison ou veste Gortex qui permet de se passer de la cape)	30 à 100 F (Go sport)
14	OBL	Chaussettes de randonneur (paire de)	En laine ou coton. Si possible 3 paires, avec l'indication randonnée (chez Décathlon ou Go Sport)	~ 40F la paire

N°/got	Obli ?	Désignation	Commentaires / Discussion	Prix approx.
15	OBL	Chaussure de randonnée (paire de)	Si possible légère, plutôt randonnée, avec un bon crantage, montante tenant bien la cheville mais souple (pas nécessaire montagne, car souvent trop raide). Si possible semelle vibram ou dessus Gortex mais plus cher. Attention, les chaussures sur l'Etna, à cause des laves Aha s'usent vite (et se salissent vite à cause de la cendre volcanique). Ne pas trop dépenser dans des chaussures de luxe	Bonne chaussure à 300 F chez Decathlon (!). 700 F pour les Gortex
16	facc rec.	Guêtres (paires de)	Sorte de tube de toile que l'on met sur le bas du pantalon et de dessus des chaussures, en montagne, pour éviter que la neige rentre. Ici utilisé pour la descente dans les cendres volcanique. Il en existe 2b modèles : 1) avec élastique que l'on passe sous la chaussure, 2) avec un fil d'acier plus solide (mais qui peut couper et marquer la semelle caoutchouc)	à partir de 70 F chez Go Sport
17	rec.	Matelas mousse	Très léger, pour éviter de dormir avec une bosse / pierre qui vous "scie" le dos pendant votre sommeil	~ 50 F
18	facc rec.	Masque à gaz	Par exemple, masque de protection avec ses deux cartouches filtres de type E2-B2 (B2 :gaz acides halogènes _ chlorhydrique _, E2 : Dioxyde de soufre) (par exemple masque Climax et filtre Mecafer). Sur l'Etna les fumerolles "arrachent" vraiment les bronches. Ce modèle ne protège pas les yeux	250 F chez Castorama
19	OBL rec.	Lampe frontale	Obligatoire pour les observations de nuit à l'Etna et au Stromboli (pour ne rien avoir dans les poches). Avec piles. (ou à défaut une lampe scotchée sur le casque)	Moins de 100 F chez Go Sport
20	rec.	Boussole	Transparente pour poser sur une carte	~120 F

12.3 Vêtements été et équipement plage

N°	Obli ?	Désignation	Commentaires / Discussion	Prix approx.
1	facc	Chaussure de tennis ou de randonnée de toile (paire de)	Non montante pour balade au bord de la mer ou le tourisme en ville	~100 à 200 F
1	facc	Maillot de bain	Pour se baigner au Vulcano ou Stromboli. Attention, ne pas acheter un maillot luxueux, car les bains de boue du Vulcano brûlent le maillot	~50 à 100 F
2	Obl	Tee-shirt	Si possible 3, existe des tee-shirt à partir de 25 à 30 F chez Go Sport	De 25 à 100 F

3	Obl rec	Chapeau	Le soleil tape en été et même sur l'Etna (casquette)	De 20 à 100 F
4	rec.	Lunette de soleil	Bonne paire 100 % UV. recommandée pour les personnes sensibles (heureusement peu de névé en été à cette époque)	200 à 400 F
5	rec.	Short ou bermuda	Pour le tourisme etc. ...	~50 à 100 F
(6)	facc	Pantalon de toile (voir plus haut)		

12.4 Intendance

N°	Obli ?	Désignation	Commentaires / Discussion	Prix approx.
1	OBL	Couteau de poche ou suisse	Au moins un couteau pliant	50 F ?
2	OBL	Réchaud	Camping gaz ou réchaud léger montagne à alcool ou bien essence (Colmann) (cartouche à acheter en Sicile, car cartouche interdite dans l'avion)	entre 100 et 500 F
2	Obl	Bol ou grand quart	Pour la soupe / bol plastique ou aluminium	à partir 15F
3	Obl	Casserole aluminium	Avec poignée	~50 F
4	Obl	Cuillère à soupe	Aluminium	
4	facc	Fourchette	Aluminium	
5	OBL	Gourde	Au moins 2 litres (obligatoire car on transpire et il fait chaud) (2 x gourdes 1 L ou 2 x thermos 1 L mini mais plus lourd)	~50 F ?

N°	Obli ?	Désignation	Commentaires / Discussion	Prix approx.
6	OBL	Sacs plastiques	Beaucoup, pour protéger les vêtements et la nourriture de la pluie dans le sac à dos. Et petits sacs transparents pour recueillir les échantillons (lave, soufre ...) qui peuvent être corrosifs (acide sulfurique) (style sacs Ziplock, le rouleau de sac Ziplock 15 F en supermarché. Sinon, envelopper tous les appareils photos, vidéos et les objectifs, de sacs plastiques légers, à cause des cendres de la poussière volcanique qui s'immisce partout (Obligatoire en tout cas pour le matériel photo et vidéo) !	~30 F ?
7	rec.	Pansement anti-ampoule	De la marque Compeed. Prix variant suivant les pharmacies (entre 30 et 50 F)	Entre 30 F et 50 F
8	rec.	Boîte pharmacie	Qu'on trouve dans les supermarché (~70 F) équipé de sparadrap, de compresses (anti-brûlures ...), voire des ciseaux, soit avec de l'alcool à 90° soit à acheter souvent à part (10 à 15 F) (si possible trousse en tissu souple _ elle existe au « Vieux Campeur »)	~70 F
9	rec.	Sopalins (rouleaux de papier)	Pour nettoyer casseroles, s'essuyer ...	
10	facc	Mouchoirs papiers	Sinon à la place rouleaux de Sopalins	
11	obl	Papier toilette	2 rouleaux	
12	OBL	Piles R6 / AA	Au moins 6 piles (dans sac plastique étanche)	~25 F
13	obl	Briquets	Au moins 2. Style briquets jetables (sinon allumettes)	~15 F

14		Sel	Dans petite boîte plastique dans un sac plastique	
15		Poivre	Dans petite boîte plastique dans un sac plastique	
17		Nescafé	Dans petite boîte plastique dans un sac plastique	
18		Tisane	Dans sac plastique	
19		Soupe	En sachet	
20		Purée	En sachet	
21		Barres céréales	Pour la marche	~30 F / boîte
22		Sucre	Dans petite boîte plastique dans un sac plastique	

12.5 Divers (Appareils photos)

N°	Obli ?	Désignation	Commentaires / Discussion	Prix approx.
1	OBL	Carte d'identité	Ou passeport à jour	
2	OBL	Carte bancaire internationale		
3	facc	Ceinture ou holster antivol		
4	rec.	Appareil photo		
5	facc	Camescope	Si on en a les moyen (avoir sac photo en bandoulière) tout doit être arrimé avec des ficelles	à partir de 3000 F
6	facc	Sac photo	Hermétique et permet d'avoir les mains libres en randonnée	> 200 F
7	rec.	Carte + documentation + papier	Carte si possible plastifiée (ou avec porte carte)	

Note : on peut trouver un vol régulier en avion de Paris à Catane (Sicile) A/R tous les jours à un prix intéressant : Compagnie MERIDIANA (anc. ALISORBA) : par exemple 2300 F (pour le vendredi 6/2/98 départ de Paris à 10h40, arrivée à Catane à 14h55. Retour le dimanche du 8/2/98, départ de Catane, à 15h30, arrivée à Paris à 20h).

13 Arctique – Canada 1998



Aventures arctiques

120 km à pied, seul, au pays des inuits, août 1998



A mon banquier, pour son infinie compréhension.

La préparation

Une belle aventurière venue de Nouvelle Zélande a été l'inspiratrice de cette randonnée.

Notre quête était celle des loups blancs arctiques, présents sur l'île canadienne de Bathurst, proche du pôle Nord magnétique.

L'idée des loups, surtout, m'a enthousiasmé.

J'avais encore en tête, l'image d'un héros d'un film de Disney, courant au milieu d'une meute de loups, dans grande plaine scintillante, couverte de cotons arctiques, illuminés par le soleil de minuit.

D'après cette amie, pour un minimum de six personnes, avec 12000 F par individu, une agence de voyage lyonnaise, nous aurions été déposés, par avion à hélice, sur l'île, pour 15 jours.

Plus tard, cette aventurière a disparu de ma vie, mais l'idée était demeurée longtemps enfouie dans mon cœur, comme l'image de cette aventurière.

En janvier 98, à l'Institut Océanographique, Nadine et Jean-Claude Forestier, présentent un très beau diaporama, sur leurs séjours sur la terre de Baffin et sur l'île de Bathurst, une île glaciale, désertique et caillouteuse.

M'apercevant qu'ils n'ont rencontré aucun loup sur l'île de Bathurst, je décide de choisir l'île de Baffin pour réaliser ma quête de ces loups arctiques. J'espère aussi y rencontrer des renards arctiques, des bœufs musqués, des caribous, les oies, des ours blancs et autres animaux ...

N'ayant que 15 jours de vacances en août, bien que cela soit trop court pour des observations animalières dans l'Arctique, je décide malgré tout de tenter l'aventure et de maintenir mon projet.

Je laisse une annonce lors de cette projection diapo, pour trouver des compagnons de voyage. Une seule personne, une jeune infirmière, me répond. Son souhait étant de naviguer en kayak de mer dans l'Arctique, je me lance alors dans un entraînement au kayak.

Pendant deux mois, je tente de joindre les numéros de téléphone des guides inuits fournis par l'ambassade du Canada, tout en m'équipant. Ces derniers, peu ponctuels lors de nos rendez-vous téléphoniques, sont souvent à la chasse. Le mauvais anglais de tous, dont le mien, ne facilite pas de plus les communications.

Pendant 6 mois, mon travail m'accapare si fort, qu'il m'est difficile d'avancer dans mon projet et je me demande s'il est raisonnable de partir. Mes amis pensent eux que c'est de la folie.

Au printemps, malgré son coût exorbitant (20000 F), je maintiens ce voyage. Mon infirmière elle y renonce.

En juin, toujours rien en vue au niveau guide sérieux et les avions semblent tous complets !

Finalement, un équipementier québécois vivant sur la terre de Baffin, Guy, semble plus rigoureux. De plus parlant la même langue, la communication entre nous est facile.

Pour 325 \$ canadiens¹⁹⁴ + taxes (environ ~1200 FF), il propose de me déposer à l'entrée du parc arctique de Katannilik, situé près d'Iqaluit, sur la Terre de Baffin, une île grande comme la France. Il veut vérifier mon matériel et me fournira l'équipement manquant.

D'après lui, on peut acheter sur place, des explosifs dissuasifs anti-ours "Bear Bangers" ainsi que les plans et guides du parc, au musée inuit d'Iqaluit.

L'aplanissement de mon problème de protection face aux ours blancs,¹⁹⁵ ainsi que le moindre coût d'une randonnée dans ce parc, me rassurent et me convainc de choisir Guy.

Pourvoyeur et Pourvoirie

Au Québec on parle de "pourvoyeur" ou d'"équipementier", une personne chez qui il est possible se fournir en matériel de toute sorte (de chasse, de pêche, d'expédition, de survie, essence, en réchaud etc...) . Celle-ci peut aussi fournir des prestations : de guide, de location de matériel (motoneige...), d'hôtellerie.

Quant à la "pourvoirie", elle est souvent une sorte de comptoir, éventuellement comportant une hôtellerie, située dans un lieu isolé, où l'on trouve de tout (En anglais, on l'appelle souvent "lodge" pour ce type d'hôtel).

Après discussion, la solution, la meilleure marché, semble être une randonnée solitaire dans le parc, de 12 jours, le long d'une piste inuit de 120 km, nommée la "Itijjagiat trail" (le coût des guides inuit étant 900 F/jour et étant trop élevé pour mon budget).

Influencé par un livre "marche dans le ciel" de Sylvain Tesson et d'Alexandre Poussin, je pourchasse sans cesse le moindre gramme. Je pèse tout, rogne tout, jusqu'aux bordures des sachets de nourriture lyophilisée. Mon couteau suisse minuscule ne fait que 5 cm de long, et 50 grammes. Avec 10-12 jours de nourriture lyophilisé et 500 grammes de médicaments variés, je parviens à un poids total de 15 kg, pour mon sac ! Un poids vraiment exceptionnel !

Avec mon équipement (12000 F), mes billets d'avion (10500 F), achetés à la plus mauvaise période, au mois d'août (à cause de contraintes professionnelles), mais avec un itinéraire sûr, je peux enfin partir ... fort endetté. Heureusement, mon banquier est fort compréhensif.

Jeudi 30 juillet 98 (1^{er} jour)

Dans l'avion à Roissy, je suis enfin libéré des mois d'incertitudes et de la lancinante question "irais-je ? n'irais-je pas ?". C'est sûr, je suis enfin sur la route de l'Arctique.

Dans l'avion, je passe en revue, pour une énième fois, ma check-list. N'ai-je rien oublié ? A tout hasard, je récupère la mini brosse à dent et le masque pour dormir, ultra légers, offerts par la compagnie British Airway.

Une Polonaise, habillée avec élégance, revenant d'un séjour dans sa famille en Pologne, m'informe que la communauté des Polonais immigrés au Canada est importante : 75000.

Avant Montréal, l'avion survole d'immenses champs rectilignes et de nombreux lacs, puis le fleuve Saint-Laurent aux reflets bleu roi profond, à cet heure tardive. Une beau spectacle.

Arrivé à 19h à l'aéroport, une taxe d'aéroport de 10 \$, non prévue dans ma check-list, me surprend.

Mon taxi, traversant de grandes banlieues industrielles, éclairées d'une lumière rasante d'un coucher de soleil très lent, m'emporte vers un hôtel bon marché. La chambre, à 63 \$, climatisée, de l'auberge est tout à fait correcte.

J'ai le temps de visiter, en bus, une ville moderne, belle, très américanisée.

N'ayant pas les 25 cents nécessaires pour le bus, la conductrice du bus m'offre alors le trajet, tout en me souhaitant au petit français un chaleureux "Bienvenu à Montréal".

¹⁹⁴ Dans la suite du récit, lorsque je parlerais de dollars, il sera toujours question de dollars canadiens (environ 4,50 FF).

¹⁹⁵ Voir les annexes de ce récit intitulés "Face aux ours blancs" et "Le kayak de mer dans 'arctique'".

A 21h, la chaleur est encore caniculaire. Dans la très longue rue commerçante Sainte Catherine, la foule est étonnement dense.

De retour, dans la chambre d'hôtel surchauffée, noyée par le vrombissement du climatiseur poussif, le sommeil reste difficile à trouver. J'envie le navigateur Eric Tabarly, capable de dormir sur commande.

Vendredi 31 juillet 98 (2^{ème} jour) : La longue attente

Tôt, j'embarque dans un avion-cargo 727 B100 de la compagnie canadienne First Air. Au départ, il fait 19 °C.

Dans l'avion, nous ne sommes pas nombreux. J'ai de la place pour mes jambes. L'avant de l'appareil est réservé au fret, l'arrière aux passagers. Parmi les marchandises, beaucoup de caisses de whisky. Quand je pense que l'alcool est interdit aux inuits et qu'il existe une " NWT Liquor Commission ", une commission des alcools, destinée à les protéger !



Nunavut et Nunavik

L'état du **Nunavut**, qui fait 5 fois la France (2,5 millions de km²), ne compte que 24665 habitants dont 83 % d'inuits. Il s'étend sur au Nord de l'état des Territoire du Nord Ouest au Canada, dont il dépendait administrativement avant son autonomie le 1^{er} avril 1999.

On y parle 3 langues : l'inuktitut, la langue des inuits, puis l'anglais et le français.

Sa capitale Iqaluit, 4220 habitants dont 62% d'inuits, est situé sur L'île de Baffin.

L'état inuit du **Nunavik**, lui, est situé au Nord du Québec et dépend du Québec.

[Vous êtes ici sur "Baffin Island" ↑](#)

Le steward dispose, devant moi, un copieux petit déjeuner, sur une vraie nappe en tissu.

Les jeunes inuits, garçons ou filles, dans l'avions sont aisément reconnaissables par leur morphologie asiatique et courtaude. Le visage rond de certains est grêlé par l'impétigo¹⁹⁶.

Mes voisins sont deux jeunes inuits, Larry et Charly, issus d'un petit village côtier, du nord l'état du Nunavik, du Nouveau Québec.

Charly se présente : "chasseur de baleine" et Larry, "chasseur de femme". A mon tour, je me présente "chasseur d'image".

Ils reviennent d'une formation d'un an au métier de guide touristique à Montréal. Confiants, ils pensent faire retomber rapidement la manne du tourisme, sur leur village.

Ils ont été toujours chasseurs. Ils aiment traquer la rare baleine à bosse "bowhead" (le mot inuit équivalent que j'ai oublié veut dire grosse tête), hôte saisonnier de leurs côtes.

Ils chassent aussi le phoque barbu (*burded seal*) ou les morses (*walrus*). Le phoque est appelé "puijik" dans la langue des inuits, l'inuktitut.

Les femmes du village utilisent toujours la peau du dessous, pour confectionner des bottes, les "kamiks".

Je leur demande si les shamans existent toujours et si les femmes pratiquent encore les chants de gorge ?

Ils me donne une réponse sans appel : "shaman ... finish !" ¹⁹⁷, " les chamans (les sorciers), c'est fini ". J'ai le sentiment d'avoir "loupé un train", ma connaissance des inuits, livresque, étant restée au livre "les derniers rois de Thulé", de Jean Malory et datant des années 50.

Charly et Larry me quitte à *Kujuack*, "la grande rivière", une courte escale de la ligne aérienne. C'est une bourgade de 2000 habitants, implantée sur la berge d'un immense fleuve, isolée dans la taïga du nord Québec.

¹⁹⁶ J'apprendrais plus tard que ce problème d'hygiène est lié à la sédentarisation des inuits et au manque d'eau courante dans leur maison.

¹⁹⁷ Tous les villages inuits du nord Canada ont été christianisés depuis au moins un siècle.

Ils sont ensuite remplacés par Lazlo, un photographe portraitiste connu de Montréal, venu immortaliser les personnalités inuits du nord Canada, pour un livre commémorant l'an 2000, commandé par le gouvernement d'Ottawa. Il se rend, cette fois-ci, à Cap Dorset, photographier une femme inuit sculpteur.

La taïga, la forêt de sapin, a disparu. Nous survolons maintenant des milliers de lac souvent recouverts de brume, entourés de toundra, une couverture herbeuse.

La ville d'Iqaluit survolée est uniquement constituée de préfabriqués, y compris les quelques barres d'immeubles de huit étages, la surplombant. J'apprendrais que la plupart des préfabriqués sont posés sur des pilotis de 8 pieds de longs enfoncées dans le pergélisol _ le sol gelé _ ou vissées dans le rocher. Presque tous datent des années 70.



Sur le tarmac de l'aéroport d'Iqaluit, la température est de 12 °C.

Le bâtiment jaune vif de l'aéroport, en forme de blockhaus, a été sûrement construit pour résister au froid et aux tempête de l'hiver.

Cet aéroport construit en 1942, un ancien aéroport militaire de l'OTAN, faisait partie de la ligne rouge de défense antisoviétique, la "Dew Line", à l'époque de la guerre froide. D'où la taille gigantesques de ses pistes, de 2 km de long, bordées de vastes hangars.

Laszo transporte presque 50 kg de matériels dont plusieurs 6x6 Hasselblad, sur un chariot et dans une grande sacoche portée à l'épaule. Il me souhaite bonne chance et me prend en photo.

Au sud-est de l'aéroport, je découvre des sortes de pipelines ou de canalisations en mauvais état sur pilotis, peut-être pour transporter l'eau chaude.

Guy, que j'ai appelé gratuitement de la cabine de l'aéroport, arrive, en retard, habillé d'un simple tee-shirt ! C'est un colosse barbu, imposant, aux cheveux mi longs.

Dehors, un ballet incessant de taxis américains, roulant lentement et soulevant des nuages de poussières sur les chemins de terres de la ville. Rares y sont les rues goudronnées. Il y en existe 4 ou 5 maximum. Les entretenir, face au gel, doit être un défi permanent.

A midi, le beau bleu roi de la mer toute proche, me donne l'envie d'une baignade. Mais la plage proche reste désespérément vide de baigneur et l'eau voisine les 0° C. En août, la banquises a disparue. Quelques rares glaçons (floes) subsistent échoués sur les plages.

Dans la grande baie désespérément vide de Fröbicher Bay, en face d'Iqaluit, les hypothétiques cargos se font attendre. Seuls sont ancrés dans le petit port, des petits bateaux de pêche. La marée peut y faire 11 mètres, une des plus fortes du monde. Vers 15 h, la marée basse, laisse découvrir de grandes étendues vaseuses.

Le majorité du fret n'arrive par cargos que durant les 4 mois de dégel de la mer, ou par avion. Les prix pratiqués ici sont donc prohibitifs, en moyenne deux fois plus cher qu'à Montréal.

Le hangar de Guy entrepose des motoneiges "Arctic Cat". Guy en est l'unique concessionnaire de la région. Les prix indiqués 600 \$, 900 \$ sur les motoneiges ne sont que les réductions accordées sur les prix. Il faut plutôt compter, 10 000 \$ minimum, par véhicule. Les intérêts des prêts sont ici élevés de l'ordre de 9,75 % à 12 %.

Guy me montre, fièrement, un journal francophone local, où l'on apprend qu'il est sorti indemne d'un accident et d'une culbute à plus de 130 km/h cet hiver, lors d'une course de motoneige. Lui et sa société en organisent régulièrement. Il sort la plupart du temps vainqueur de ces épreuves.

Devant le hangar, sont garés de vieux pickups (4x4) déglingués, certains à l'état de ferrailles. A cause des difficultés d'approvisionnement et des coûts, ici tout le monde conserve et répare tout, les épaves demeurant souvent devant les maisons. Par ce fait, ses terrains vagues et la platitude de son site, la ville n'est guère attirante. Il n'y a pas de bordures de rues, de trottoirs goudronnés, des squares remplis de fleurs ou des jardins. Iqaluit, rapidement poussé, a tout de la ville des pionniers du Far West.

Guy me dépose au "camping" gratuit de la ville, un carré d'herbe, sans aménagement, au bord d'une rivière torrentueuse et sauvage, situé à 3 km d'Iqaluit.

Les rochers ou plaques de granites rouges, de gneiss, les schistes et micaschistes affleurent partout, aux alentours.

Au saut de cette rivière se tiennent de nombreux pêcheurs inuits, pêchant l'omble arctique, un poisson à la chair rose très fine et la morue ogac. Les moustiques ne sont pas très dynamiques (on peut les écraser facilement). Mais ils sont, par contre, nombreux.

Partout, même dans la rue, poussent les plumeaux blancs des cotons arctiques (les *linaigrettes*). Les pavots arctiques, aux allures de petits coquelicots jaunes et surtout le épilobes roses violettes sont aussi nombreux.



Epilobes arctiques

Les épilobes, une variété arctique, ne dépassent pas quelques cm de haut, alors que dans les Alpes et le Jura elle peuvent atteindre 1 mètre de haut.

Le soir, Guy et de ses amis francophones aussi costaux que lui, m'emmènent manger à la Captain's Table, un endroit correct. La caisse informatique du Snack est équipée d'un écran tactile moderne. Nous avalons des frites couvertes d'une épaisse couche d'emmental fondue, tout en ingurgitant beaucoup de bières.

Ils rient de mon pieux en aluminium, censé me protéger des ours, ... une idée de pied-tendre selon eux.

Guy : "Tu as déjà vu un ours blanc Benjamin ? ... C'est gros comme un camion. Tu crois que ton truc va résister à un ours ? Un coup de patte : plus de Benjamin !". Suivent leurs récits sur l'Arctique, où il en ressort qu'on y meure gelée, de faim, de froid, mangé par les ours ...

Mes compagnons rient. Plus tard la bière aidant, on s'amusera à comparer les jurons québécois et français.

Samedi 1 août 98 (3^{ème} jour)

Le temps extérieur est toujours aussi doux et calme.

Guy me rejoins : "Mauvaise nouvelle, Benjamin, plus de produits anti-ours, au magasin "Arctic Survival" ! Pas, non plus, de pistolet pour lancer les fusées éclairantes. Le stock ne sera pas renouvelé avant 2 mois. Idem pour Arctic Venture et Nothern où il a pourtant un rayon armurerie.

Sans permis de chasse, difficile à obtenir avant 2 mois, il m'est impossible d'avoir un fusil. Guy, très scrupuleux sur la réglementation, refuse de m'en prêter un. D'après lui, si l'administration l'apprenait, il devrait fermer boutique.

Me sentant coincé ici, je demande à Guy de me fournir rapidement une solution de remplacement.

Selon Guy, **les ours sont très rares dans le parc**. Il y donc pas lieu de s'inquiéter.

Je lui fait comprendre que même si la vie est plus précaire dans l'Arctique, je n'ai pas l'habitude de jouer à la roulette russe. J'ai compté sur lui. Je lui demande donc tenir ses engagements. Sinon, si les fusil ou les Bear Bangers ne sont pas disponibles, je lui demande alors de me procurer une bombe chasse-ours. Guy argue que la bombe contre les ours n'a pas vraiment été testé. De plus quand il y a du vent, comme souvent dans l'arctique, elle deviendrait inefficace.

Guy me propose une autre idée : me déposer à un endroit sur la côte, où il a des fossiles à ramasser (ammonites...). Des inuits y ont installé leur camp d'été et il n'y aura donc pas d'ours.

Auparavant, Guy avait essayé d'obtenir, sans résultat, une bombe auprès des gardes du parc, celle-ci étant un moyen d'autodéfense, à usage réglementé. Quant aux services d'un guide inuit, à 900 F par jour, je ne peux me les offrir.

Evitant de ressasser ma contrariété, la nuit dans le hangar de Guy où je dors, je contemple le matériel de survie m'environnant : au moins 8 combinaisons marines "Mustang Survival", des bottes arctiques de la marque "Sorel" (modèle Arctic Kaufman), que je surnommerais "bottes de sept lieux", comportant au moins trois couches d'isolants, d'énormes duvets militaires de 8kg permettent de dormir par -40 °C ... Impressionnants !

Le lendemain, un groupe de cinéastes animaliers arrivent chez Guy, mais ne veulent prendre personnes avec eux ! Frustrant, très frustrant !

Durant cette d'immobilisation, je sillonne la ville à pied de long en large. Je lis les nouvelles locales. Dans un journal local, j'apprends, la mort de deux kayakistes partis seuls sans guide, du côté de Cap Dorset.

Le soir, comme la plupart des magasins sont fermés à cinq heures, peu de restaurants ou bars restant ouverts à 20-21h, j'ai l'impression d'être au bout du monde, loin de tout. Les longues avenues semblent les grands boulevards des rêves brisés "Broken dream avenues".

Au milieu de ville, la forme moderne en igloo de la grande cathédrale anglicane d'Iqaluit St. Jude's, m'étonne. Je visite tout, y compris les magasins.

Les supermarchés "Arctic Venture" et "Nothern", sortes de Monoprix, sont bien achalandés.

Tout ou presque tout s'y trouve, sauf peut-être une grande variété de livres. Des livres de Barbara Cartland, Au Nothern, et des livres sur l'arctique et sur le bricolage, à "Arctic Venture". Les rayons vidéo sont par contre immenses. Beaucoup de films d'actions. Il n'y a pas de librairie à Iqaluit.

Une grande bibliothèque municipale est attenante au musée d'Iqaluit.

Nommé "Unikkaarvik Visitors Center", il est gratuit et consacré à la culture inuit. Tous les explications y sont en trois langues : en anglais, en français et en inuktituts.

L'écriture inuit du canada n'utilise pas l'alphabet latin, comme celle du Groenland. Elle a son propre alphabet constitué de signes cabalistiques, à mi-chemin entre les rondes de la sténo et les cursives tamoul. Elle aurait été inventée au 19^e siècle par un pasteur, à partir des signes de sténos.

Une belle tapisserie inuit, présentant la vie des inuits, couvre le mur d'une ses pièces.

Par les explications de ce remarquable musée, j'apprendrais le mode de chasse et les animaux chassés par les inuits : la baleine boréale (bowhead), la morue arctique (arctic cod), le phoque annelé (ringed seal), le morse (walrus). On y présente les instruments des femmes inuits, comme le "ulu", toujours vendu au supermarché Nothern, dans sa version inox, un couteau en demi-lune, pour équarrir les peaux, le "saliguut", un couteau qui permet d'enlever la peau des phoques, le "tasiqqut", permettant d'enlever l'huile de la peau des caribous.

Un autre tableau présente la différence de coût de la vie entre ici et Montréal :

Poste budgétaire	Montréal	Nord
Epicerie (panier standard)	130 \$	281 \$
Fuel	900 \$	2600 \$
Eau	700 \$	550 \$ (1700 \$ de subvention)
Electricité	820 \$	1350 \$

Ce tableau indique que plus de 20 % de la population est au chômage.

J'achète au musée le guide du "Jtjagajaq trail", ainsi que cinq cartes aériennes au 50000ème du "Ministère Défense Nationale" (à l'origine des cartes de l'OTAN). J'apprends du vendeur, qu'une femelle ours et ses deux oursons ont été vus dans le parc.

Cet après-midi, ne troupe folklorique inuit venu du Mackenzie, se produit gratuitement devant un parterre clairsemé, constitué uniquement d'inuits. Les chanteuses, les percussionnistes avec de grands tambourins en peau et les

danseurs souffrent dans leur habit traditionnel et ce local surchauffé. Mais il règne une ambiance bon enfant. Tout le monde rit. Les enfants participent aux danses. Par leurs rythmes et balancements lents, leurs danses sont très proches, de celles des indiens d'Amérique du Nord. Finalement, tout le monde enlève les pelisses en peau de caribou et se retrouve en tee-shirt.

Les seuls touristes rencontrés, durant les quatre jours seront un couple d'américains âgés.

Devant la plupart de maisons, des inuits sont attachés des chiens de type husky. Certains ont conservé leur attelage, les chiens étant alors souvent attachés à un filin, le long duquel ils tournent sans fin, en rond, tristement.

Sur le fronton d'un magasin et station service "Baffin Gas Bar", est inscrit "Bar operated and opened by inuit". "bar et station-service ouvert et est tenu par des inuits", la volonté d'une affirmation inuit.

Ici, les gens se disent souvent bonjour, par une interjection qui se prononce "Ai" (Hi).

Des vieux inuits me sourient, sourire que j'ai pris au début pour de la timidité. Une vieille femme édentée ne cesse de me sourire, dans un bar le "Snack" au décor Rock n Roll des années 50. Ce sourire signifierait Bonjour.



L'internet est partout présent, y compris dans les administrations. Un bâtiment privé affiche sur sa devanture "Nunanut Internet Service". Plusieurs immenses paraboles servent pour les communications téléphoniques de Bell téléphon, offrant des abonnements pour 30 \$ par mois.

Tous les immeubles en cours de construction sont des bâtiments administratifs. Le nouveau parlement, est d'ailleurs en train de se construire jour et nuit, à côté du hangar de Guy, pour être prêt, le 1er avril 1999, au moment de l'autonomie du Nunavut.

Le soir Guy m'emmène chez un jeune ami élu municipal, ayant une belle demeure circulaire.

Ce soir-là, Guy me fournira un plat qui se réchauffe tout seul, en versant de l'eau dans une pochette, placée sous le plat.

Il est tard, quand Guy me donne rendez-vous au cercle du Royal "Canadian Legion branche 4". L'entrée est y soigneusement filtrée, par un solide service d'ordre, en épais pull bleu marine. Certains inuits semblent refoulés sans ménagement, d'autres non. Est-ce en raison du problème de l'alcoolisme, crucial ici, ou simplement, parce que pour rentrer dans ce lieu, il faut en être membre ou être parrainé par un de ses membres ? je ne sais.

Avec la recommandation de Guy, je suis reconnu et je pénètre à l'intérieur sans problème. Ce local surchauffé est complètement clos et fort vaste. On y découvre 3 billards français, une télévision, un juke-box, un bar et un très étrange jeu utilisant des palettes en plastiques cerclées d'un anneau de métal brillant. Ce jeu, appelé le *Shuffleboard*, consiste à les lancer sur une grande surface rectangulaire, polie et vernie, de trois mètres de long, sur 50 cm de large, saupoudrée de sciure, en évitant de faire tomber la palette dans la rigole, bordant la surface polie. Au moment de mon arrivée, une femme semblait particulièrement réussir à ce jeu.

Un bon nombre d'inuits sont attablés, buvant packs de bière sur packs de bière.

J'apprendrais que le principal fléau, surtout chez les jeunes inuits désœuvrés, hantant les bars d'ici, sont la drogue et l'alcool. A Iqaluit la délinquance est élevée et les vols nombreux. Toutes les motoneiges d'Iqaluit sont d'ailleurs cadenassées à l'aide de grosses chaînes.

Tous les jeunes fument. Le prix élevés des cigarettes ne les dissuadent pas.

Autre apport de la civilisation, le sucre et les bonbons, dont se gavent les enfants, souvent maintenant obèses. Les caries inconnues dans les années 30 avant sont maintenant fréquentes.

Dimanche 2 août (4^{ème} jour)

Etant juste en dessous du soixante deuxième parallèle, je n'ai que deux heures d'obscurité, durant lesquels un froid vif, comme en montagne, s'installe. Pour dormir, je porte un masque noir.

Au réveil, un vent violent, fait vibrer les haubans de ma tente. Par prudence, je renforce la tente, par des haubans supplémentaires. Le ciel est constamment voilé.

La famille de canadien anglophones vivant à Iqaluit et plantant leur tente ici chaque WE, avec qui j'avais partagé mon repas hier, a disparu.

L'eau des torrents et des sources, coulant de partout, est si pure, que mes comprimés désinfectants d'Hydroclonazone ne se révèlent vraiment pas nécessaires.

A 500 mètres de mon campement, je surprends un couple d'inuits, d'une cinquantaine d'année, en train d'écouter un émission de musique Country, sous une tente surchauffée par un poêle à mazout. Leur grande tente canadienne de grosse toile écru blanche est fortement haubanée de tous côtés, pour résister aux forts vents d'ici.

Tout l'intérieur de la tente est sale et jonché de débris, de morceaux de poissons et de coquilles d'œufs. Ils m'offrent gentiment le café.

Dans la tente, je rencontre Walaya l'épouse, Joseph (Jo) le mari, celui avec qui je discute le plus souvent et leur fille de huit dix ans Louisa. Ils ont encore deux enfants Ronnie et Rhoda.

Walaya réalise, avec dextérité, une pochette, en perles de plastiques, destinée à ranger un briquet. Elle tentera ultérieurement de la vendre à l'intérieur du *Royal Canadian Legion*, sans succès. Joseph (Jo), lui, est en train de s'épiler consciencieusement la barbe pendant que je parle.

Il ont établi leur camp à côté de la grande décharge de ferrailles et d'épaves de véhicules, laissées par l'armée américaine, au moment de l'abandon de la base aérienne. Les grands corbeaux noirs (*Corvus corax*) prolifèrent sur cette décharge. Avant l'arrivée des Américains en 1940, d'après Jo, Iqaluit _ qui signifie poisson _ se réduisait à trois maisons inuits.

Ils sont là pour pêcher. Jo pêche, le plus souvent, l'ombre arctique (arctic shar, une sorte de truite). Ils consomment aussi les palourdes (clam) abondantes de la baie de Fröbisher.

Il s'inquiète d'une pollution aux hydrocarbures dans la baie et de la disparition des animaux. D'après Jo, cela serait dû à une pollution au pesticide PCB (en français, BPC).

Sinon, en septembre, ils cueillent les airelles arctiques. Jo fabrique aussi des filets.

Il m'offre un morceau d'omble et un morceau de viande crue de baleine, découpés avec un magnifique, mais maculé, couteau suisse Victorinox bleu, le plus gros modèle de la marque. Ce couteau lui a été offert par la compagnie maritime "Clearwater", du temps où il y travaillait. Je lui montre mon propre Victorinox, un modèle de seulement 5 cm de long. Littéralement emballé par ce couteau à l'aspect de jouet, il désire que le lui offre. Devant mon refus, il insiste alors pour que je le lui vende. Mais comme ce couteau est essentiel pour moi dans l'arctique, je lui fais comprendre qu'il est vraiment nécessaire à ma survie.

Apprenant mon projet, il me dissuade de partir sans fusil, seule arme sûre face aux ours, d'après lui. Il regrette que je n'ai pas choisi juillet, la meilleure période pour marcher dans le parc, car la pluie commence la seconde semaine d'août, c'est à dire bientôt.

Jo, peu pudique et volontiers gouailleur, aborde la question du sexe "l'acte sexuel il n'y que ça de vrai et ça tient chaud l'hiver. La vie est meilleure avec le sexe !". Ce serait presque peut-être une religion pour lui ou un principe de vie.

La femme est très surprise de ma connaissance du mot inuit, pour l'acte sexuel, "kouyapock", lu dans le livre de Jean Malaurie, « *le Dernier Roi de Thulé* ». "How does he know it ?" "comment le connaît-il ?" dit-elle surprise à son mari. Je lui parle de Jean Malaurie.

Tombé sur la tête sur le bateau de pêche où il avait embarqué, Joseph serait devenu malade et n'aurait plus la possibilité de chasser. Depuis, il vit d'une pension d'invalidité versée gouvernement. Pourtant, il semble avoir toute sa tête, de plus il marchera avec moi, plusieurs km. Je constaterai ultérieurement qu'il a une forte tendance à quémander. La plupart des inuits dépendant des pensions gouvernementales, deviennent paresseux. D'où la volonté d'aller vers l'indépendance des leaders autonomistes inuits, pour leur permettre de ne compter que sur leur propre force, comme avant l'arrivée des blancs.

Walaya me montre ses pieds, gelés l'hiver dernier, aux ongles encore noirs. Elle s'est achetée depuis des chaussettes chauffantes avec des piles (de marque *Lectra Sexo*), qu'elle porte constamment au pied.

Jo n'a pas de préférence pour une église et chrétien, il me dit prier dans toutes les églises.

Un neveu arrive avec un "quad", une moto à quatre roues motrices (un "four wheel", ou un "quatre roues" [motrices] selon la terminologie québécoise). Il apporte des bidons de fuel pour le réchaud de la tente. Le neveu m'en

montre toutes les possibilités, puis me met aux commandes. C'est assez facile. Le quad se révèle assez puissant pour grimper de gros rochers ou même des pentes à 45°.

Louisa, que je photographie, me montre toute fière les deux ombles qu'elle vient de pêcher.



Le neveu me dit chasser caribous, belugas, phoques annelés, baleines à bosse du côté de Frais Island (?) ...

Pour la réussite mon expédition, Walaya m'incite à reconnaître les plantes comestibles. Tout d'abord les feuilles d'un petit arbuste nain à chatons, souvent rampant sur les rochers, le saule nain (*Salix polaris*). Puis les feuilles rondes, comme celle de la giroflée, et riches en vitamine C, au fort goût d'orange, des *Oxyria*, dont on peut faire des boules semblables au chewing-gum en les malaxant entre les doigts (une *Oxyria digyna*?). Les *Oxyria*, que j'appelais "ma salade arctique", une sorte d'oseille arctique, poussent entre les rochers, en général exposés plein sud.

Je n'ai pu identifier une plante aux graines rouges aux bout d'une tige, comportant des petites feuilles piquantes à sa base. Elle vit dans les endroits humides, contre les rochers, et sert à préparer une sorte de thé.

Il faut que ses feuilles aient des piquants pour être comestible. Enfin elle me fait découvrir une plante appelée "bruyère", une camarine, ressemblant à cette plante, utilisée pour le feu et dégageant une bonne odeur.

Sinon, les lemmings seraient aussi bons à manger (si on arrive à les attraper, ce qui est loin d'être facile).

Je demande à Walaya de quand datent les crottes de caribous entourant le camp. "De sept ans" me dit-elle. Car on n'a pas vu ces animaux dans les parages depuis 7 ans. Je suis étonné par l'état de conservation de ces crottes. Elle paraissent fraîches comme datant d'hier.

Tous les inuits que j'aurais rencontré paraissent bon enfant et peu pressés, comme souvent dans les populations traditionnelles. Il ne semble pas connaître le stress de la civilisation.

Lundi 3 août (5^{ème} jour)

Je me réveille enrhumé. Le vent souffle en rafale. Il a plu cette "nuit". Le bruit lointain de compresseur, du saut de la rivière proche, sous l'effet du vent, parvient irrégulièrement, tantôt semblant proche, tantôt lointain.

Le soleil revient et il fait soudainement chaud. Toutefois, le soleil souvent reste chiche ici.

Guy m'emmène dans sa maison. Elle est grande et confortable. Sa salle séjour avec mezzanine est immense. Elle a de nombreuses pièces. Il l'a entièrement construite, comme son hangar. Guy n'est pas un "feignant", comme il le dit (chose qu'il reproche aux inuits).

Sa femme Caroline, une inuit fort gentille, parle anglais comme Guy, mais non le français. Ils ont deux filles. Elles sont fort maquillées, comme les jeunes filles d'ici, comme ceux qu'on rencontre au complexe de cinéma d'ici, "Astro Hill".

Guy possède le câble avec 33 chaînes de télévision.

Guy me parle de sa vie.

Guy avait eu une autre famille dans le sud, mais n'en dira pas plus.

Guy venu à Iqaluit pour un chantier de construction, a rencontré Caroline et est resté.

Il me raconte qu'à un Noël, alors qu'ils devaient fêter le réveillon à la maison, ils ont été surpris par une tempête de neige soudaine, lors d'un détour par le hangar. La visibilité ne dépassant pas 5 mètres, ils ont été obligés de rester dans le hangar, durant le réveillon.

Lorsqu'il travaillait sur un bateau, il était tombé à l'eau. Pour une seule minute dans l'eau, il a grelotté deux heures. D'après lui, certaines personnes croient être sauvé, mais décèdent ensuite d'un arrêt cardiaque. Avec une de ses combinaisons de survie, on peut rester, par contre, d'après lui, huit heures dans l'eau.

Guy me dit de me méfier des huskys des inuits, cet hiver, une petite fille d'Iqaluit a été dévorée par un husky, abattu ensuite.

Ensuite, il m'explique comment construire un igloo. Pour le réussir, il faut respecter une certaine pente, les blocks doivent avoir un bord inférieur légèrement concave, pour éviter de glisser sur la pente, et le toit n'est pas sphérique mais conique. L'entrée par un tunnel coudé doit déboucher sous le niveau de la surface sur laquelle l'on dort.

Ce soir, je règle enfin Guy, soit 345 \$.

Le mardi 4 août (6^{ème} jour)

Je revois Jo qui m'emmène jusqu'à sa maison, une sorte de taudis, entourée d'un véritable dépotoir. Cette famille ne fait pas partie du "haut du panier" de la civilisation inuit.

Par contre, son frère à la retraite, possède une coquette maison. Cet ancien pêcheur, continue d'écouter les conversations à radio VHF. Il est ainsi tenu au courant de toutes les nouvelles de la communauté inuit. Catholique, de nombreuses saintes vierges décorent sa maison.

Au Baffin gas bar, Jo me quémande un cigarillo, coûtant la bagatelle de 8,75 \$ pièce (presque 40 FF).

Quand j'arrive, Guy est en train réparer un harpon pour un amis. En général, il répare plutôt ses nombreux véhicules. Je reste avec lui, en grignotant les chips et les cocas offert à volonté par Guy, la télévision restant allumée sur les nouvelles locales d'Iqaluit.

Guy m'expose sa piètre opinion des inuits. Selon lui ; les inuits sont peu travailleurs, ne sont et ne seront pas capables se prendre en charge, à l'échéance du 1^{er} avril 99. Ce qui l'ennuie profondément surtout, c'est qu'on va donner 520 Millions de \$ aux inuits pour les aider à créer leur état. Pour lui " On donne aux paresseux ". Le gouvernement actuel, comprenant des inuits, serait déjà corrompu, selon lui.

D'après Guy, les inuits avaient demandé au gouvernement d'ouvrir le parc de Katannilik, afin de promouvoir ici le tourisme. Non rentable, ce sont les mêmes qui lui demanderaient maintenant de le fermer !

Enfin, je déniche un vieux fusil à un coup de calibre 12 avec 13 cartouches. Son possesseur me prévient " si on apprend que je t'ai donné un fusil, je te recherche partout en Europe. Sinon, Bang ! je te dépose ton corps sur la banquise. Et on ne te retrouve jamais !".

Im me semble qu'il vaut mieux vaut prendre au sérieux cet avertissement.

Cette recherche d'un moyen de défense sera le vrai point noir de ce voyage. A cause de lui, quatre jours de perdus : plus question de lambiner. Le fusil, démonté dans mon sac, et les cartouches, c'est 5 kg de plus. Pas dramatique.

Désormais, je déclare aux autorités du parc, mon plan de route, jouant le même rôle que le plan de vol en aviation, indiquant les dates et lieux approximatifs, de chacune de mes étapes dans le parc, pour, en cas de recherche, me retrouver facilement. J'achète enfin à l'aéroport, mon billet d'avion retour de Kimmirut, un petit village inuit terme de ma randonnée, à Iqaluit.

Mercredi 5 août (7^{ème} jour) : le départ ! Go !

Cette nuit j'ai dormi dans le hangar, afin de bénéficier de la marée montante de 6h du matin. Je suis impatient.

Touche finale à la dernière vérification, Guy me pose un bonnet sur la tête. Je n'a pas pris la peine de l'emporter, GNGL _ l'agence spécialiste de l'Arctique qui m'a vendu les billets pour Montréal et Iqaluit _ m'ayant déclaré que "le temps sur Baffin, l'été, est celui de la Bretagne".

Suivent les dernières recommandations : “ *un animal, un ours par exemple, ce n’est pas aussi intelligent que tu crois* ”. “ *Faut pas faire : il est gentil le petit renard, sinon il te mord* ”. “ *Faire le mort avec un ours brun ou noir, cela marche peut-être, mais peut-être pas avec l’ours blanc* ”.

Enfilant une combinaison de survie orange, je monte dans le bateau de pêche de Guy équipé de deux moteurs, dont l’un puissant de 90 chevaux, l’autre prévu en cas de panne du premier.

J’essaie, le fusil sur la mer. Puis, je m’entraîne à le monter et le démonter, au moins vingt fois.

La règle à respecter face aux ours est crier, jeter des objets d’abord, puis tirer un premier coup de semonce, un second enfin à 50 mètres tirer dans le poitrail. Sinon, se tenir à distance des crêtes et gros rochers, ne pas laisser de déchets, enterrer ses besoins (précautions que je respecterais rigoureusement), pour éviter d’attirer les ours blancs, très sensibles aux odeurs.

Sur le bateau, je regrette d’être parti comme “ un voleur ”, sans avoir eu le temps de dire au revoir à Walaya et Jo. La veille, j’avais seulement dit à Walaya que j’avais un gros problème. Elle doit peut-être s’inquiéter.

Après une demi-heure de traversée de la baie, par beau temps calme et mer d’huile, Guy me dépose vers 7h, dans un crique, au départ du parc. Ne traînant pas à cause des ours en bord de mer, je marche très vite, le long d’une vallée herbue. J’y rencontre mes premiers caribous.

Jo m’a indiqué sur ma carte l’emplacement de sa mine de stéatite verte _ ou “*saltchalk*”, “*soap stone*”, ou “*pierre à savon*” _ , une roche de consistance très tendre, servant aux sculptures inuits. Il m’a indiqué aussi un cimetière inuit, plus proche, à *Tunrgatalik* (non indiqué sur ma carte de l’OTAN), qu’il me conseille d’aller visiter. Mais le manque de temps ne m’a pas permis de m’y arrêter.

Dans le parc existent 7 petits refuges d’urgence (*Emergency shelter*), dont un situé juste à une heure à pied d’ici. Celui au centre du parc, est le plus important. De plus il est chauffé.

Vers 9 h, j’atteins le premier refuge, un “igloo” en bois, au toit vert, surmonté d’un mat de la même couleur, pouvant loger deux personnes. Avant le refuge, la marche a été facile, sur le dos d’une sorte de butte au profil plat, ressemblant à une route macadamisée. Son origine naturelle est due au gel.

Je traverse ensuite un moment une zone marécageuse, où l’eau suinte de partout et où les farouches caribous sont nombreux. Mes chaussures en Gore Tex de bonne qualité, ne prennent heureusement pas l’eau.

J’atteins l’immense et magnifique lac “*Tasiq*”, d’une beau bleu profond, vide de toute embarcation et présence humaine. Je le longe et j’ai la chance de débusquer sur la berge un beau caribou mâle, à la belle ramure. L’occasion d’une belle photo.

Je dois maintenant traverser un rapide, considéré, par mon petit guide, comme l’un des plus difficile à franchir. Je décide de prendre un raccourci en coupant à travers la toundra, sur une sorte de moquette élastique.

Mais bizarrement, j’arrive à la rivière, trop au sud. Je m’inquiète alors de cette mystérieuse dérive. Peut-être, est-elle due un mauvais calcul de ma part de la correction de la dérive de mon cap avec la déclinaison magnétique ?

Ici, le gué de la rivière “*Rumbling river*” est sableux, large, peu profond. Je me déchausse. Au sortir de l’eau, mes pieds, sous l’effet de l’eau glacé, apparaissent bleus. Je les frictionne, mais la serviette rêche de randonnée les sèche peu. Je redoute toujours l’humidité dans les chaussures, favorisant les ampoules.

Après cette mise en jambe, les difficultés apparaissent.

Je remonte maintenant une vallée glacière peu profonde, la *Tasiu Kounga*, envahie par un immense chaos de rochers. Escaladant sans fin, de gros blocs de 1 à 5 mètres de diamètres, avec mon sac de 20 kg, la progression est pénible.

Vers midi le vent se lève, soufflant de face à plus de 70 km/h, me déstabilisant constamment. Le ciel reste désespérément et étrangement bleu. A 14h j’atteins mon second refuge, où je m’arrête une heure, espérant voir le vent retomber, en vain.

J’ai solidement refermé la petite porte du refuge, avec son énorme traverse en bois, glissant dans l’encoche du chambranle.

Sous l’effet du vent, le refuge vibre comme la carlingue d’un avion à hélice au point fixe, bien qu’étant fixé par de gros blocs de pierre, servant de contrepoids.

Tant qu’il y aura une vitre dans le monde, il y aura toujours une mouche derrière et ici aussi des mouches sont collés derrière la vitre en Plexiglas.

La boîte à ordures, fermée par une trappe très lourde, est éloigné du refuge à cause des ours.

Comme je ne dois pas me mettre en retard, je repars malgré le vent. Finalement, je m’habitue à ce vent redoutable. Mais surtout je redouble de prudence, on n’est jamais trop prudent.

Dans ce désert rocheux, je pensais ne pas rencontrer de vie. Or, je rencontre régulièrement des caribous, des albatros arctiques, immenses voiliers blanc neige, volant loin de la mer, des abeilles, des minuscules papillons et leur cocons, et des petits oiseaux gris, virtuoses des gazouillis, à dos noir, de la taille des moineaux, appelés bruants arctiques. Je verrais même deux lièvres variables de grande taille.

Je franchis le croisement de deux vallées glacières à angle droit.

La plupart du temps les pistes des caribous évitant les gros chaos rocheux. Je les suis le plus souvent. Mais parfois, il grimpent raides.

Le soir enfin, le calme plat succède au vent.

Vers huit heure du soir, je plante enfin ma tente, à côté d’un petit lac, sur l’unique carré d’herbe, de la taille de ma tente, d’où j’ôte les derniers cailloux. Fatigué, j’ai marché 13 heures durant cette journée !

Jeudi 6 août 98 (8^{ème} jour)

Ce matin un brouillard total, le “ white out ” selon le jargon d’ici, il a remplacé le vent. Pour éviter le risque de me perdre et de me faire surprendre par les ours, je décide de pas bouger et d’atteindre. Le brouillard se lève heureusement vers 11 h.

Je débusque derrière un rocher deux petits oiseaux, brun beige, de la taille d’une caille, certainement deux jeunes lagopèdes des saules.

Très haut dans le ciel à plus de 8000 mètres, régulièrement passent des avions de lignes. Vers midi, un avion à hélice, passe à ma verticale, à 300 / 400 mètres d’altitude, prenant la même direction que ma vallée, la Rocky Creek. Dans ce dédale rocheux, tout avion serait bien incapable de me repérer.

Sur la carte du guide, on conseille de passer à droite du second lac rencontré dans cette vallée. Je me retrouve face à une petite falaise qui plonge directement dans le lac. Je ne peux passer, à moins de faire de l’alpinisme au-dessus du lac glacé.

J’en tente malgré tout l’escalade avec mon sac de 20 kg. Mais avec trop de dévers et pas assez de prise, je renonce.

Par contre, dans la falaise, je découvre de la “ salade arctique ” dont je fais une grande consommation. Elle est fort bonne à défaut de beaucoup nourrir.

Entêté, je jette alors de nombreux blocs de rochers dans le lac, pour créer une jetée, juste à l’endroit de la séparation, de seulement 2 mètres, des deux bords du lac, là où ils n’ont pas réussi à se rejoindre et où la falaise plonge à pic. Pourtant je renonce à me risquer sur ce pont, dont les pierres en équilibre instable oscille sous mes pieds. Finalement, je fais demi-tour.

Ce chaos rocheux sans marque ou balise, où je valse en permanence d’une prise à l’autre rendu “ ivre ” à force de monter et descendre, où il faut sans cesse créer son chemin, est effrayant. Je le surnomme le “ *Rocky horror show* ”.

Par la crainte constante du faux pas et de la jambe cassée, j’avance toujours prudemment et lentement, ménageant mes forces. Je crains les jambes flageolantes et tremblantes. Cela fait une journée déjà que cela dure et je n’en vois toujours pas la fin. Etrange, tous les pierriers rencontrés jusqu’ici, comme ceux des Alpes, ne dépassent pas en général 1 km.

Dans les blocs morainiques, tous fendus, sans exception, par le gel, se trouvent souvent des cristaux, par exemple des grenats périclète, éclatés par le gel. Cette région, très ancienne géologiquement, doit être sûrement riche sur le plan minéralogique. La diversité des blocs prouvent qu’ils ont été roulés et charriés sur de grandes distances. Je n’ai pas malheureusement, en raison du poids, un marteau de géologue pour extraire les cristaux.

Les caribous, toujours présents, sont en général silencieux, hormis les petits qui grognent et émettent leur petit “ *Honk, Honk* ” caractéristique, pour appeler leur mère.

De temps en temps, je retrouve un objet perdu ou abandonné _ un bidon, une conserve, une ficelle effilochée, un bonnet, une cuillère en inox... _ preuve que je suis bien sur la piste inuit empruntée l’hiver en motoneige, que les

inuits font en 6 h seulement. L'hiver, les rochers sont recouverts d'une épaisse couche de neige et les rivières et lacs, d'une épaisse couche de glace. L'été seuls quelques fous comme moi, s'y risquent.

A midi, après avoir longé une joli petit lac qui domine une grande plaine, je découvre l'immensité bleu du lac *Tasialu*. La marche devient alors très facile. Le bord du lac est assez découpé obligeant à de nombreux détours.

Vers 14 heures, j'aperçois au loin les vastes méandres paresseux de la rivière *Tasialu Kounga*.

Le gué de plus de 100 mètre de large est parsemé de rochers. Je décide de ne pas déchausser et d'essayer de sauter d'un rocher, souvent glissant, à l'autre. J'aurais presque réalisé un sans-faute durant cette traversée, mais mon pied glisse sur l'avant dernier rocher. Les derniers mètres se font dans l'eau. Heureusement, l'intérieur de mes chaussures est resté sec.

Mon guide du parc indique qu'il faut aller maintenant sud-ouest puis plein sud, pour attendre le lac *Welcome* (le lac bienvenu).

Ne voyant pas l'intérêt de ce trajet anguleux, les courbes de niveaux étant très faibles, je décide de couper tout droit. Mon cap sera corrigé de la déclinaison magnétique de 44° indiquée sur ma carte militaire (déclinaison mesurée en 1971).

Je découvre d'abord des dizaines de petits lacs, dans le paysage, non indiqués sur la carte. Le contour de certains lacs ayant changé avec la fonte des neiges, ne sont pas plus d'ailleurs reconnaissables. L'orientation devient de plus en plus difficile. Au bout d'un certain temps, toujours pas de *Welcome lac*, alors que j'aurais dû déjà l'atteindre depuis ½ heure.

A l'évidence, je suis perdu.

Je m'en veux un instant, de ne pas avoir pris, de balise de détresse et de radio, pour une question de poids, de coût et pour éviter la tentation de l'utiliser au moindre problème.

Mais, il n'est plus le temps de regretter mes choix. Je dois garder mon calme. De toute manière, je pourrais toujours revenir sur ses pas. Le seul problème est la perte d'au moins une demi-journée à une journée, alors que mon "timing" est très serré, si je fais demi-tour.

Finalement, je décide de continuer, en effectuant de grands zigzags, d'une dizaine de km, d'un bout à l'autre de l'horizon, lors d'une marche forcée, quasi militaire, confiant dans la solidité de mes jambes.

Relativisant ma situation, je me dis que le temps est beau et qu'il est exceptionnel de marcher parmi les nombreuses hardes de caribous, composés en général de 6 ou 7 individus, avec une mère et ses petits. Dans mon esprit, ils sont devenus, mes amis. Mon seul regret est qu'ils ne me répondent pas, quand je leur demande mon chemin.

Dans cette région, je découvre des sols polygonaux, où une sorte de gravier se répartit en grandes dalles polygonales, voire hexagonales. Je rencontre aussi des blocs de granite blancs très altérés et réduits à l'état de pains de sucre. Tous sont le résultat du gel.

Je retrouve enfin, dans un paysage presque totalement plat, les boucles de la *Tasalui Kounga*. J'avais trop dérivé au sud, en me fiant à la déclinaison de la carte mesurée en 71, devenue fautive en 1998 (car elle change chaque année).

Je me dis que la prochaine fois, j'emporterais un GPS et peut-être une balise de détresse (à défaut d'une balise ARGOS plus chère).

Vers 17h, après trois heures de marche forcés, ma persévérance paie enfin, retrouvant une vallée plate alluvionnaire, où coule une rivière, identifiée rapidement comme celle de la *Sanguqyak*. Un examen à la jumelle me confirme que le point rouge vu au loin est bien le refuge de *Sanguqyak Igluralak*.

"Merci mes jambes !" me dis-je, conscient en même temps que je leur en ai trop demandé.

Toutes sortes de sentiments contradictoires se bousculent dans ma tête : peur, puis joie, et soulagement. Je me reproche, quand même, de ne pas m'être entraîné auparavant à la course d'orientation. Je ne suis pas très fier. Je me reproche ma légèreté. On ne s'improvise pas explorateur.

Mon plus gros soucis est maintenant la fragilisation de mes chevilles, en "ayant trop poussé la mécanique", lors de cette marche forcée et lors de la traversée du pierrier. Cela aura des conséquences dont nous reparlerons.

Je me dis que mes amis n'auraient pu me suivre dans cette expédition. *Oui, il leur aurait été vraiment difficile de me suivre*. Heureusement, ils ne se sont pas embarqués dans cette galère. Que suis-je venu faire dans cette galère ? (Cf. les Fourberies de Scapin).

Heureusement, j'ai encore un jour d'avance, par rapport à mon plan de route.

A 20h, j'atteins enfin le refuge n°4, courbaturé, mon sac me sciant l'épaule. Ayant froid, je me couvre de ma couverture de survie, qui me tient d'abord très chaud. J'avale mes "Musculine-G", des dragées fades, utiles pour l'effort, composées de viande maigre et de miel, que j'ai commandées aux moines trappistes de l'abbaye de Notre Dame des Dombes (dans l'Ain).

A côté du refuge, j'ai trouvé sur le sol un set complet de fourchettes et de couteaux en inox.

Vendredi 7 août 98 (9^{ème} jour)

Cette nuit, me sentant très seul après mes émotions, j'ai rêvé d'une jolie fille. Ce genre de rêve est toujours agréable au réveil.

Je jette un coup d'œil dans la boîte blanche émaillée de premier secours, équipant tous les refuges. A l'intérieur ni radio, ni couverture de survie, ni ciseau de chirurgien. C'est maigre.

Par contre, elle renferme une petite registre concernant les accidents de travail à déclarer, un n° à appeler 1.800.361.69.11 (en plein milieu de l'arctique !), un minuscule guide pratique du secourisme d'urgence, réalisé par l'hôpital Saint Jean fort bien fait, 2 "restguard", un dispositif de protection hygiénique pour le bouche à bouche, 6 rouleaux de tissu en coton, 8 bandes de gaze, 2 bandages de compression, 3 bandages triangulaires, 20 tampons antiseptiques Povidone, des protections pour les yeux en plastique, des épingles de nourrice, 4 compresses pour les yeux, 4 compresses éponges, 1 bande *Latoband*, des cotons tiges, une très grande pince à épiler, une paire de ciseaux à bec courbé. Des choses utiles, d'autres inutiles dans l'Arctique.

La vallée de *Sanguqyak* semble longue. A un coude de la rivière, je continue dans une basse vallée glacière, semblable à celle quittée ce matin, tapissée d'un immense pierrier plat et faisant curieusement plusieurs S prononcés, en s'élevant.

Le long d'une grande falaise près du lac "Falcon lak" (lac des faucons), planent deux faucons pèlerins. L'un d'eux pique vers le sol. Il ne semble visiblement pas soumis aux contrôles de vitesse.

Pressé par mon plan de route, je ne prends pas suffisamment le temps d'apprécier le paysage, ni d'observer ces faucons. Je le regrette vivement. Si j'avais pris le risque de ne pas emporter de fusil, j'aurais gagné 4 jours, j'aurais pu flâner. Mais était-ce raisonnable ? Pessimiste, je crois à la "Loi de l'Emmerdement Maximum". Elle stipule qu'un emmerdement qui a des chances de survenir, surviendra toujours ! Donc, ne prenons pas de risques et ne tentons pas le diable.

Dans le nouveau pierrier, que j'emprunte maintenant et où s'insinue des torrents cachés, les traces humaines et déchets sont nombreux. Je suis donc toujours bien sur la bonne piste. La surface du pierrier, arasés par d'anciens glaciers, étant plate, je voudrais bien marcher ou sauter d'une pierre à l'autre. Mais elles sont souvent trop éloignées l'une de l'autre. Il me faudrait des bottes des sept lieux.

A 17 h, je rejoins, enfin le refuge de *Twin Lake* (les lac jumeaux), à 600 mètres d'altitude, le point culminant de ma randonnée. Près du refuge, ont été déposés un collant troué, une paire de chaussettes et un bâton de ski brisé. Faire du ski ici ! J'espère que le malchanceux aura eu un bâton de rechange. Trois bougies ont flambées sur le rebord de la fenêtre. J'imagine le pire durant cet hiver. Des inuits seraient-ils restés bloqués ici plusieurs jours, par un blizzard en hiver ?

En fait, ce refuge à mi-chemin *d'Iqaluit* et de *kimmirut* est le plus fréquenté et c'est pourquoi on y trouve autant d'objets laissés là. Donc nul drame en réalité, juste mon imagination qui galope.

A l'intérieur du refuge, je trouve un gros de paquet de cacao, peut-être "délesté" ici pour une raison de poids, tout comme pour le set de couverts trouvé à côté du refuge précédent.

Ce soir, au menu : pâtes aux champignons lyophilisés. Regret de ne pouvoir l'accompagner d'un bon vin. Nombreux, sont les pays où je regrette de ne pas pouvoir me procurer facilement du vin.

Samedi 8 août 98 (10^{ème} jour)

J'ai eu vraiment froid cette nuit, surtout entre 23 et 3 heures, entouré, comme je le suis, de ma couverture de survie. Elle a provoqué une forte condensation de ma transpiration et mouillé encore plus mon duvet. Ce n'était finalement pas une très bonne idée.

Je pars à 9h15. Je longe plusieurs grands lacs perpendiculaires rectilignes. Je suis toujours dans le pierrier. J'imagine une buvette construite ici. Elle s'appellerait le " *Hard Rock Café* ".

Enfin, le pierrier disparaît progressivement.

Vers 12 h, je pique-nique au bord des jolies " lacs ronds " (*Round lake*), logés au creux d'un cirque glacière, semblable à certains sites alpins. Avec le fort ensoleillement de ce midi, je pourrais presque me croire dans la Vanoise.

Je retrouve enfin un paysage vert. Cela me change des précédents paysages rocheux, gris ou beiges.

Les berges humides du lac sont couvertes de grands champs de cotons arctiques.

J'en profite pour faire sécher mes chaussettes, mes sous-vêtements techniques et mon duvet, sur un rocher sombre, orienté plein sud. Tout y sèche rapidement. J'y attrape même un magnifique coup de soleil. Qui aurait pu croire qu'on puisse attraper des coups de soleil dans l'Arctique ?

Je retrouve les campanules, les abeilles et les moustiques, heureusement toujours aussi peu dynamiques. Paf ! paf ! paf !

J'ai l'impression maintenant de faire une retraite dans un monastère paisible. Un monastère à l'échelle de toute une région. Dans ce lieu magique, la communion avec la nature est forte. Souvent dans ce genre de lieu, je deviendrais presque animiste, comme Saint François d'Assise déclamant " frère soleil, frère caribou... ".

Pourtant la nature sauvage, lieu de vie par excellence, n'est pas un lieu de sérénité. Tous les animaux rencontrés vivent dans la crainte, comme ces caribous m'entourant et fuyant régulièrement à mon approche.

Je longe un torrent, le " Panorama Creek ", bordé de parois rocheuses, difficiles à suivre. Sa partie plate finit sur une grande cascade, plongeant dans une grande faille. Je dois alors faire un très grand détour, pour éviter le précipice.

En bas, je retrouve l'herbe élastique de la toundra et la vallée de la grande rivière Soper, au cours de plus de 100 km de long, le plus grand cours d'eau du parc.

Le long de cette calme rivière, je passe mon temps à franchir de nombreuses petites vallées latérales. Combien de fois aurais-je du franchir de torrents, dans ce parc (sans presque jamais déchausser, d'ailleurs) !

Le refuge n°6 est toujours invisible, bien que pressenti à proximité. L'aurais-je dépassé sans le voir. Enfin, je l'aperçois à 18h dans une dépression de terrain, au bord d'un torrent, son mat et son toit en bois peint en vert, dépassant à peine du niveau du sol environnant.

De gros blocs de pierres permettent de monter au refuge. L'un d'eux, désolidarisé, roule sous mon pieds. Je ressens une douleur. Dans les heures qui suivent, ma cheville gonfle. C'est l'entorse. Pourtant, j'avais été vigilant ! Quel accident stupide à cause d'une simple seconde d'inattention ! Sur; le coup cela m'apparaît dramatique.

A chaque repas, j'essaye de varier mes repas lyophilisés. Je cueille souvent des airelles arctiques. Ma cueillette serait plus facile, si j'avais un râteau à myrtilles. Si quelqu'un inventait une machine à ramasser les airelles, il ferait fortune ici, car les airelles sont très chères, même à Iqaluit.

Dans ce refuge sale, une revue consacrée aux motoneiges " *snow gear* ", me distrait.

Un grand papillon nocturne aux couleurs ternes et sombres me tient compagnie.

Dimanche 9 août 98 (11^{ème} jour)

Etant trop couvert et ayant trop chaud, je dors mal. La planche de couchage en bois où je dors, de ces maisons des *Schtroumpfs*, ne fait que 1,70 m de long.

Je rêve cette nuit à une amie habitant une chambre, au décor de conte des mille et une nuits, remplie de bijoux et de bonbons. Moment magique illuminant mon réveil, alors que la faible lumière d'un matin gris et froid, entre par la fenêtre.

Je calque ma route sur les nombreuses traces de caribous dans cette vallée. Un jeune caribou très sombre et très curieux me suit sur un km.

S'il n'y avait le froid, le soleil, les grandes étendues de gazons et les belles plages de la rivière *Soper*, l'absence de présence humaine, inciteraient au nudisme, comme dans la scène du héros du film de Disney entouré par les loups.

Dans mes rêveries de promeneur solitaire, je réfléchis à un " *guide de la randonnée* ", à mettre en image ou à consigner par écrit.

Question " Dans une randonnée, doit-on se fixer, un chrono, un but ? " Réponse " Seuls, le terrain et la condition physique décident. Il est nécessaire de se ménager des haltes régulières, de se reposer et se restaurer ". Dans le monde moderne, il y a les échéances, les plannings. Dans une vraie randonnée, ceux-ci devraient être abolis, on devrait prendre le temps de vivre".

Ah ! que j'aimerais retrouver le temps de la vie nomade. Mon boulot ne me le permet pas.

Vers midi, je détecte ma première trace de pas humains, au bord de la rivière.

A 14h30, arrivé au plus gros refuge du parc : le " *Grouped Shelter* ", le refuge groupé (?).

Une grande antenne radio part du toit du refuge. A 50 mètres, se trouvent deux cabinets d'aisance, comportant chacun un trou percé dans une planche en bois.

Dans un placard accolé au bâtiment à l'extérieur, sont rangés des pièges. Que font-ils ici ?

Ce refuge dispose d'une serrure sur la porte. Heureusement, la clé est attachée à une ficelle à côté de la porte. L'intérieur est vaste et il y fait chaud. On y trouve, un poêle à mazout, une pompe, un évier, une lampe à essence Coleman, 3 balais, une grande poubelle, un grand réchaud à essence deux feux Coleman, un extincteur, des casseroles, couvercles, bouilloire, du liquide vaisselle, des pâtes, des condiments, des pinces à linge en quantité, de la lecture et l'éternel conduit d'aération présent dans tous les refuges. Un inventaire poétique.

Dans le livre de bord, encore peu rempli, je trouve même des dessins d'enfants ! Comment des enfants sont-ils venus ici au beau milieu de l'Arctique ? Sûrement en motoneige avec leurs parents. J'y dépose aussi ma " bafouille ", avec le secret désir de laisser une preuve de mon passage.

Il y a une grande table le long de laquelle sont disposés deux bancs.

Le fil à étendre le linge supporte quatre paires de chaussettes féminines et masculines. Mais il n'y a personne. Le chalet est pourtant visiblement occupé, ses occupants ayant laissé un matériel un peu lourd mais de qualité et neuf _ matelas autogonflants, gros matelas en mousse, un petit réchaud Coleman, avec les bouteilles à essences associés, plusieurs paires de chaussures, bottines de plongée ...

Je recherche la radio. Je n'arrive pas à trouver la clé du gros coffre en bois, peint en bleu, où est peut-être stockée la radio.

Je me trouve tellement bien ici que je renonce à aller plus loin.

Enfin, dans l'après-midi, les occupants des lieux arrivent.

L'un deux *Bruce K. Downie* est un beau et grand quinquagénaire à cheveux blancs. Il est le créateur du parc et auteur du petit guide que j'utilise actuellement. Il y a encore Lindsay sa femme, une second couple Jamie et Jan leurs amis. Lindsay, à plus de 50 ans, est encore fort belle. Bruce dédicace mon guide.

Ils sont tous originaires de Victoria, aux environs de Toronto.

Bruce est un consultant en création de parc. Il revient du Zimbabwe et de Gambie, où il travaille sur des projets de parc. Le plus dur pour lui sont les changements de mentalité nécessaires pour la création de ces parcs, toujours longs à se produire en Afrique. J'apprends que le parc de *Katalinnik* a été ouvert en 93.

Il m'explique que tous les refuges ont été déposés par hélicoptère ou par motoneige, l'hiver, comme dans le cas de ce " refuge groupé ".

Ses bottines de plongées " *White's* " lui servent à franchir l'eau des rivières, voisine des 0°C. Une bonne idée, que je réutiliserais en Islande.

Des gardes lui ont signalé un ours du côté du Mont Joy, tout proche. Prudence donc.

Durant le repas, Lindsay me confie une mission chevaleresque : retrouver à mon retour sa fille Janet, 18 ans, passionnée par le moyen âge et effectuant un job d'été en tant que guide à Notre Dame de Paris. Mais à mon retour à Paris, elle n'est plus là, étant déjà repartie au Canada. Une jeune fille sûrement intéressante. Dommage. Une occasion manquée. La vie en abonde.

J'essaye de faire la promotion de mon C.V. à Bruce, lui faisant part de ma passion pour la nature et de mon désir de m'accomplir avec un métier proche de la Nature et de lutter comme les menaces qui planent sur elle. Sa réponse est claire : les places sont chères. De plus, il a toujours travaillé seul et il ne veut que travailler seul.

Ce soir-là, le groupe, déplorant le manque de confort de mon matelas ultra léger, me prête un profond matelas mousse, bien plus confortable que le mien.

Lundi 10 août 98 (12^{ème} jour)

Après une petite grasse matinée, nous prenons le petit déjeuner ensemble. Tout le monde veut me donner des provisions. Enfin une photo d'adieu du groupe, avant mon départ vers 10 h. Cette rencontre après 5 jours de solitude est une bonne surprise.

En reprenant ma marche, je contemple maintenant le panorama du dôme arrondi et chauve du mont Joy.

Le crachin persiste comme hier soir. Heureusement, mon équipement Gore Tex me protège. La pluie et l'humidité ramène le froid.

Ce matin, le même petit jeu habituel avec les cours d'eau, que je franchis en sautant. Première traversée OK, seconde OK, 3^{ème} KO ! Merde ! Un dérapage sur un rocher glissant au fond de l'eau et l'intérieur des chaussures est mouillé. Il faut tout frotter et sécher vigoureusement.

Me retrouvant de nouveau seul, je constate que la toundra, sauf période de vent, est toujours silencieuse. Parfois, je perçois le chant mouillé de petits oiseaux, peut-être celui des bruants des neiges. Ce sont les seuls à avoir un chant mouillé, faible de petits passereaux.

Il n'y a pas non plus un seul épineux. Il a, par contre, beaucoup de champignons dans les zones humides, ressemblant à des bolets ou des agarics. Ne sachant pas les reconnaître, je n'en mange aucun. Dommage, car, ils sont excellents, comme je l'apprendrais ultérieurement.

Je suis toujours intrigué par le mystère des rochers ronds au sommet de certains dômes rocheux, mystère du gel ? Ou laissés là par le recul des glaciers ?

La variété des terrains me frappe : tantôt une couverture de mousses servant d'amortisseur, puis un tapis de blocs rocheux, présents même dans cette vallée verdoyante, puis des marécages, des buttes plates, de quelques km, couvertes d'une fine couche de gravier propice à la marche, et enfin des nombreux cours d'eau. L'eau n'est jamais très éloignée.

Cette journée ne comporte pas de difficultés particulières, la marche s'effectuant le long de la rivière, s'écoulant toute droite, plein sud.

La seule difficulté momentanée est l'escalade au-dessus de la rivière *Soper*, d'une paroi chaotique et à-pic, celle d'un petit verrou glacière, à mi-parcours de mon étape. Dans ce passage, les pistes des caribous montrent qu'ils sont presque d'aussi bons grimpeurs que les chamois.

Lors de ces longues marches, j'ai toujours tendance à laisser ouverte ma veste Gore Tex, afin d'aérer et d'éviter la transpiration. A quelque halte, toutes les 30 mn, je bois et je mange des barres céréales ou mes dragées de Musculine.

Les premières traces de quads, rectilignes, horizontales, longeant une pente à 45° apparaissent juste après le passage difficile au-dessus de la rivière. Je me demande comment le conducteur a réussi à ne pas verser.

Un caribou traverse devant moi la rivière, semblant ici assez profonde. Les caribous sont de bons nageurs. Leur toison et graisse doivent bien les isoler, pour pouvoir se risquer dans une eau aussi glacée.

Dans certains renforcements de la vallée, apparaissent des tapis de buissons de bouleaux et de saules nains. Ils dépassent 30 cm de haut. Les inuits m'en ont parlé comme d'une forêt. Et les épilobes réapparaissent. Certaines atteignent 30 cm.

Vers 17 h, la pluie reprend.

J'éprouve un certain plaisir à marcher sur le sable de la plage, après le floc-floc spongieux et l'effet ventouse des marécages. Par contre, il me semble ne jamais voir de fin de ce trajet monotone et interminable, sur la berge.



Pendant, ces période, mon imagination vagabonde. J'imagine des inventions folles ou pratiques, comme :

- 1) un réchaud à alcool avec allumage piézo-électrique, avec par-vent, pour les grands vents ou froids,
- 2) de jolis poteaux indicateurs en bois pour parc nationaux, recouverts d'une couche de plastique, après avoir été trempés dans un bain et bac de colle à chaud, pour les protéger des intempéries,
- 3) un petit mortier de montagne en fibre de carbone ou Kevlar, étroit, ultra léger, tirant des roquettes et servant à sécuriser les voies d'alpinisme, en déclenchant les avalanches. Ce qui aurait pu peut-être sauver l'alpiniste Chantal Mauduit. Sa mort m'a profondément affecté. J'avais discuté avec elle, seulement un mois avant sa disparition.

J'ai souvent repensé, à cette jeune personne d'une profonde gentillesse et délicatesse. Je voulais justement la contacter pour cette expédition dans l'Arctique. Terrible disparition.

Imaginant déjà une autre randonnée dans l'Arctique, je me promets, que cette fois, je n'oublierais pas de prendre :

- 1) Des fusées de détresses ou/et des *bears bangers*, pour éloigner les ours,
- 2) Un bon bonnet,
- 3) Un réchaud montagne à essence type Coleman (plus rapide que mon lent réchaud à alcool ... à voir) ...
- 4) Un matelas mousse plus confortable, plus épais. En effet, il est impossible que nos ancêtre préhistorique, n'ai été préoccupés, tout comme moi, par le confort du couchage, et qu'ils n'aient pas utilisé au moins un tapis de mousse ou de feuilles (recyclables ensuite dans leur feu de camp).

Ah ! Vivement, le confort, lors de mes prochaines expéditions. Surtout, plus de tapis de sol avec à peine seulement un cm d'épaisseur.

Je continue à réfléchir à mon "précis de randonnée, à l'usage des gens qui ne veulent pas se fatiguer". Est-il possible de ne pas se fatiguer durant une randonnée ? Difficile à croire.

Vers 18h revenant de ma rêverie, j'observe des traces de grosses chaussures.

Au bord de la rivière, transformé de plus en plus en fleuve, est installé un groupe électrogène, mais personne à proximité.

Un petit animal tellement vif, que je n'ai pu l'identifier sur l'instant, sortant d'un terrier dans le coteau de la berge, a filé devant moi comme une flèche. Il ressemblait à un énorme écureuil avec sa grande queue en panache, presque noir ou chocolat. Il courait par bonds, comme un écureuil. Il s'est réfugié dans un buisson. Des inuits me diront plus tard que c'était un renard arctique.

Enfin dans une courbe de la rivière, apparaît mon 8^e et dernier refuge, atteint à 19 h.

Ces traces de pas sont-elles la promesse d'une bonne et nouvelle surprise ?

La première surprise : un bateau à moteur, sur la plage, contenant des jerrycans d'essences et deux gilets de sauvetage. Près de la boîte à ordures loin du refuge, est posé un autre jerrycan plein. Dans le refuge, est déposé un fusil à balle et à lunette, un gros réchaud et une lampe Coleman, une moustiquaire, de gros sacs, une théière, une petite glace cassée contre la vitre, certainement pour s'épiler la barbe. Tout l'équipement d'un chasseur inuit.

La confiance ici est de règle. Dans l'arctique, loin de tout, il a peu de risque de vols.

Le mas du refuge n'a pas été monté. Ce *shelter* possède un petit escalier de bois. Sur ses murs sont accrochés deux petits drapeaux rouge et vert, comme ceux pour guider les avions sur les pistes. La zone plate près du refuge pourrait d'ailleurs servir de piste d'envol. Tous les interstices ont été bouchés avec du papier. Ce refuge n'a plus son verrous en bois, et la protection en peau de caribou du loquet a disparue. Il a conservé par contre sa pelle et son balai.

La bouche à air du refuge, comme les autres, ressemble à une boîte aux lettres. Il serait tentant d'y déposer son courrier. Mais qui viendrait le relever, dans ce lieu désert ?

Je vérifie encore une fois de plus la boîte de premier secours du refuge, où il manque cette fois, les ciseaux et la pince. Deux flacons d'alcool mentholés ont été rajoutés.

Le "héros" est bien fatigué, avec son pied gauche, son pauvre amortisseur, endolori.

A une seule journée de marche de *Kimmirut*, fin de ma randonnée, un jour d'avance et mon entorse, je décide de me reposer ici, une journée entière ... pour "une escale technique". En fait, j'ai le désir de rencontrer le chasseur inuit.

Comme dans les autres refuges, les graffiti sont inuits, ici "*Perry Ikkidluak, May 23, 1998, Geese hunting (chasseur d'oie)*".

Mardi 11 août 98 (13^{ème} jour)

Ce matin, sans vent, les moustiques sont de retour. Titre du film : "*Moustic Attak*". Même le pantalon Gore Tex ne me protège pas.

Très tôt, des oies bernaches cravant ont poussé leur cris. Mais bizarrement, nulles oies visibles à proximité.

Durant cette journée de repos, il fera beau. A midi, il fait de nouveau froid à cause d'un vent nord. Ce vent glacial ne donne pas envie de faire ma toilette dans la *Soper* proche.

Quant à l'inuit, c'est comme les ennemis du fort de Bassano, il ne vient pas. Peut-être était-il à la chasse aux bernaches pour plusieurs jours ? Tant pis, je lève le camp demain.

Mercredi 12 août 98 (14^{ème} et dernier jour de randonnée)

Très tôt, les oies, bruyantes mais toujours invisibles, m'ont de nouveau réveillé.

Après le petit déjeuner, je repars sous la pluie et dans le vent.

Durant la marche, pour éviter de m'appuyer sur mon pied gonflé, je fais porter le poids de mon sac sur la jambe saine, en le plaçant en déséquilibre sur mon dos. Rapidement, l'épaule portant tout le poids, me fait mal et les ampoules apparaissent sur le pied sain. Pas facile dans ces conditions, de marcher. A chaque arrêt, je tente d'améliorer les choses en massant mes pieds.

"*Tu as voulu voir Maubeuge, tu verras Vesoul*". "*Tu as voulu t'engager et voir du pays*" ... bel engagement que ce périple, à défaut d'avoir vu Vesoul.

Je regrette un instant de ne pas avoir acheté, par manque d'argent, le livre « *Les routes de la foi* », de *Jamel Balhi*, ayant traversé en courant plusieurs fois la planète, décrivant sa préparation physique. Mais, il y a tellement de livres d'explorateurs et de sportifs à connaître !

Des affleurements de roches, blanc immaculé, commencent à apparaître dans le paysage au loin. Pour l'instant je suis toujours dans une immense plaine marécageuse où serpente la *Soper*, comme dans un delta.

Il ne fait pas chaud. Le crachin est toujours là. J'ai aussi faim. Durant la randonnée, elle me tirait constamment, à cause de mon importante consommation énergétique. Ma réserve de nourriture fond plus rapidement que prévu. A chaque repas, pour faire durer le plaisir, je goûte lentement mes plats, la soupe chinoise, le mouliné de légume Maggi, mes pâtes italiennes préparées en comparant leurs qualités gastronomiques etc... Cette faim persistera d'ailleurs 15 jours après la randonnée. Ce type de randonnées ouvrent vraiment l'appétit.

Durant un arrêt pour avaler des barres céréales, je contemple silencieusement le joli spectacle d'un caribou broutant sur l'autre rive. Il ne m'a pas vu.

Je viens de traverser plusieurs de km de marécages, ceux de la toundra navale (c'est à dire celle du bord de mer).

Le plus court chemin dans ces marécages, comme je l'apprendrais à mes dépens, n'est jamais la ligne droite. Je suis obligé de "*fjordiser*" en permanence. Le mot, inventé par Alexandre Poussin et Sylvain Tesson, à partir d'une observation que j'ai déjà faite moi-même en Norvège, signifie que dans les fjords, il faut faire souvent plus de 20 km de détours, le long de berges sinueuses, pour atteindre le point tout proche sur la rive opposée. Aucun curvimètre ne peut alors donner une idée du trajet réellement fait dans ces marécages. Important sûrement. Pour garder mon cap, je suis obligé de fixer un point à l'horizon. Pourtant, Bruce avait affirmé que la fin de ma randonnée serait facile. En fait, partout, la boue. J'ai, en permanence, la chanson de "*La gadou, la gadou*", chantée par *Jane Berkin* (je crois), dans la tête.

Fatigué par ces nombreux détours, je tente le franchissement risqué d'une plaque de boue. Elle n'a que 2 mètres de large, et pourtant je m'y enfonce jusqu'à la ceinture, comme dans un sable mouvant. J'ai juste le temps que de jeter mon sac à dos devant moi, puis de ramper pour arriver à m'en sortir. Je suis couvert de boue. Heureusement, la pluie et un mare toute proche permettent de me nettoyer. Imprudence due à la paresse ou la fatigue. Comme David Vincent, du feuilleton "les Envahisseurs", attention aux raccourcis qu'on recherche, et qu'on ne trouvera jamais.

Après mon expédition, j'ai pris connaissance de l'incroyable randonnée à pied solitaire d'Eméric Fisset, du Nord-Sud l'Alaska, soit plus de 1000 km avec 300 km de marécages. La mienne n'est qu'un mise ne jambe en comparaison.

A la fin de cette plaine de 10 km de long, je retrouve un tapis de "bruyères" et une grande colonie d'une centaine de corbeaux croissant sans fin, habitant une falaise de blocs de marbre blanc. Ambiance Hitchcockienne.

Je longe de nouveau la *Soper*, où je suis rejoint par six canoïstes, équipés de gilets et de vêtements de protection. Ils ont à affronter un fort vent de face. Ce vent sud est par moment si fort que j'avance plus vite qu'eux. Au-dessus de moi, plusieurs vols d'oie en V, descendant bruyamment vers le sud, nous survolent. Ce n'est qu'au quatrième coup de sifflet que le dernier des 3 canoës, s'arrête enfin et rejoint les autres.



Je dois faire un grand détour, pour franchir une rivière. Pour gagner du temps ou par paresse, je ne me déchausse pas lors de la traversée d'un gué. Mes chaussures et chaussettes sont trempées.

Je rejoins les canoïstes qui m'attendaient aux rapides de la rivière *Soper*, terminus de leur voyage. Un avion viendra les chercher ici.

Ils m'offrent un copieux déjeuner sous un grand auvent monté rapidement à cause de la forte pluie. Leurs provisions sont encore importantes, dont de nombreuses salades en sauce et des plats chauffés sur le Coleman. Cette nouvelle rencontre dans le parc sera un autre instant magique.

Fiona, Julie, Alan, Kim ont fait appel aux services de Mark, créateur d'une société d'aventure, nommée "*Wapapitei*". Ce dernier est accompagné de sa petite amie de Mark aux nattes blondes tressées, *Merrigh*. Tous ont été déposés 100 km en amont par avion, sur la *Soper*. Mark a trouvé le bon plan, l'hiver, étant informaticien et l'été, guide touristique.

Fiona est archéologue spécialiste du moyen orient. Elle s'intéresse aussi aux Inuits.

Mark me montre son fusil, lui aussi sans permis, cachée au fond d'un canoë.

Vers 14h, je les quitte, devant les rapides de la *Soper*, aux magnifiques eaux vert clair, infranchissable pour tout bateau. Au-delà des rapides, je découvre un spectacle inoubliable, celui d'une grande lagune d'eau saumâtre, s'étendant à perte de vue et constellée d'îlots de bancs de sable, fermée du côté de la mer, par une passe. De courts rayons de soleil, traversent un ciel plombé, parsemé d'écharpes de pluies, comme dans un tableau fantastique.

Un moutonnement de petites collines rectilignes désertiques s'étend maintenant à perte de vue.

Proche de la mer, je dois ouvrir l'œil et le bon. En effet, derrière chacune de ces petites éminences ou montagnes russes, que je monte et descends sans cesse, peut se cacher un ours.



Rapides de la Soper

Le marbre, la calcite, ainsi que des grandes plaques de mica blanc (muscovite), affleurent partout. Je ramasse deux belles plaques brillantes de mica, grandes comme ma main.

A côté d'un lac, je résous enfin le mystère des oies invisibles. Tous les rochers, bordant le lac, se révèlent être un groupe d'oie immobiles. Elles s'envole à mon approche, au tout dernier moment. Leur immobilité et leur mimétisme est tels que j'aurais pu rester, ici, 5 mn, sans les voir.

En marchant, j'imagine d'autres expéditions. Une traverserait l'Océan Arctique par le pôle, du Canada à la Sibérie, pendant quatre mois, avec 2 mois de nuit polaire et 2 mois le jour polaire. J'aurais un kayak, une sorte de bulle de survie, servant de traîneaux, des vêtements spéciaux et des filets pour pêcher le krill, l'hiver et l'été. Idée irréaliste mais belle.

Les très pratiques traces rectilignes d'une piste de Quad, que je suis depuis deux heures, vont trop à l'est et ne conduisent pas à *Kimmirut*.

De fait, je loupe de peu l'avion d'Air Inuit de 17h30, passant en phase de décollage, moteurs hurlants, poussés au maximum, au-dessus de ma tête. Tant pis, je prendrais celui de demain après-midi, même heure. Le bout de la piste se termine par une falaise, sur laquelle est inscrite en grosse lettre "Lake harbour", l'ancien nom de *kimmirut*. Les atterrissages et les décollages, sur cette piste ressemblant à un altiport, doivent être sportifs.

Le village, une communauté paisible de 400 âmes, se loge dans un joli site, un fjord, de la taille d'un petit ria de Bretagne. A l'entrée du village, le marbre est extrait, l'explosif, d'une carrière, peut-être pour l'extension de la jetée du port. Je crains que le prolongement de cette jetée ne défigure ce joli site. Près du port, des ouvriers, des Canadiens du sud, sont en train de construire une école. Dans le port, à part les bateaux de pêches inuits, sont amarrés deux bateaux venus chercher la stéatite.

Les deux supermarché, une coopérative inuit et un *Nothern*, sont bien achalandés. En entrant dans toutes les maisons ou dans tous les édifices public, je ressens toujours le choc chaleur. L'hôtel qui dépend de la coopérative est malheureusement complet, logeant déjà tous les ouvriers du chantier.

Les poteaux en bois du village, supportant les fils électriques et les lampadaires, sont déjà allumés à 18h. Chaque poteau est enfoncé dans un baril de pétrole rempli de ciment, à peine enterrés dans le sol.

Je souhaite ardemment prendre un bon bain. Je m'adresse alors à l'administration du parc. "Mr. LISAN, / présume ?" me dit-on. Surpris un instant, je comprends que je suis attendu aujourd'hui, sûrement à cause de mon plan de route.

On me propose de dormir dans la maison de "Loli" et "Pascale". La nuitée chez eux, si mon souvenir est exact, est d'environ 300 FF (environ 45€).

La maison au confort américain est spacieuse. Elle est remplie d'une véritable forêt vierge de plantes en pot. Bien entendu il y fait trop chaud.

Pascale, d'origine québécoise, est enseignante généraliste au collège (High school) s'occupant des classes de 10°,11°,12°. Elle enseigne la biologie, les mathématiques et la chimie. Son mari inuit est le responsable des bâtiments municipaux. Pascale m'apprend que l'on agrandit l'école, à cause de la forte natalité des inuits.

Le fait d'avoir des enfants à 15/16 ans, avant le mariage, paraît ici normal, du fait des multiples adoptions des enfants par toute la famille. Chez les inuits, règne un concept élargie de la famille où les liens de parentés sont complexes du fait des adoptions et de la survivance de certaines croyances, proches de la réincarnation. Ce village n'est pour l'instant pas touché par la drogue et l'alcool.

Tout le monde peut entrer chez tout le monde, à n'importe quel heure, et aucune porte n'est fermée ou cadenassée ! Le vol n'existe pas ici. Tout le monde connaît tout le monde.

Je constatera moi-même le ballet incessant des amis ou voisins entrant sortant sans se faire annoncer chez Pascale. Il n'y a pas de sonnette. Si Pascale n'a pas envie de discuter, elle continue ses occupations comme si de rien était. *Loli* rentre tard. Ce dernier reste un inuit avant tout, possédant une dizaine de fusils remisés dans l'entrée. Avec ses amis ils discuteront, jusqu'à 22h30, de souvenirs de chasses et d'animaux, souvent en anglais, peut-être par égard pour moi. Un des chasseur est fier de m'apprendre que les traces de quads trouvés dans le parc, à l'endroit où j'ai fait de l'alpinisme au-dessus de la *Soper*, sont les siennes. D'après lui personne de *Kimmirut* n'a été plus loin que lui vers le nord en Quad. La barrière rocheuse que j'ai franchie l'a empêché d'aller plus loin. D'après lui, il existe dans le parc, un endroit où les arbres atteignent 3 mètres de haut et 20 cm de diamètre. Pour eux, la "Soper" est la "Kujjuak", la grande rivière.

Les habitants sont semble-t-il couchés comme les poules ici. Les enfants inuits sont tout le temps plantés devant la télévision.

Le plaisir de douche chaude, après les nombreuses toilettes dans l'eau glacée, est inoubliable. Devant la glace, j'ai l'air d'un explorateur avec ma barbe non taillée.

L'eau potable que j'utilise est subventionnée et livré à chaque maison par camion-citerne.

Les sympathiques *Mark* et *Merrigh* que je retrouve avec plaisir sont venu coucher dans la chambre d'à côté. Dans la cuisine, Mark m'avoue malicieusement avoir pris les derniers *Bear Banger* d'Iqaluit. J'ai envie de le maudire et je lui dis le fond de ma pensée.

Jeudi 13 août 98 (15^{ème} jour)

Qu'est-ce que j'ai bien dormi ! A mon réveil, la télévision du salon est toujours allumée.

Au thermomètre extérieur, il fait 9°C. Il fait froid d'après Pascale.

Pascale me fait goûter un ragoût de Caribou. La viande est beaucoup moins grasse que je ne le craignais et vraiment fine. Je lui demande si le Québec, ne lui manque pas. Elle ne redescend, qu'une fois par an, voir ses parents. Ses parents ont été très surpris par sa décision d'épouser un inuit.

Dans les rues, les enfants sont partout, sautant sur les tas de sables du chantier ou se poursuivant avec leur VVT. Ils adorent se faire prendre en photo ou faire pitre. Une grosse différence existe entre eux et les enfants du tiers monde, ils ne quémandent jamais de pièce. Ici, on aime les enfants, il vous le rendent bien. Certains enfants sont débraillés ou en simple tee-shirt.

Une inuit passe son permis de conduire sur un pickup dans l'une des seules rues du village. Ce n'est pas ici qu'on trouve des feux rouges. Les conduisant depuis la prime enfance, personne ne semble avoir de licence pour conduire les motos 4 roues, appelées aussi ATV.

D'après Pascale les inuits, dont leur langue maternelle et première langue est l'inuktitut, ont de grands retards au niveau des langues, l'anglais n'étant enseigné qu'en classe de 4°. L'inuktitut est une langue très descriptive, où l'image est importante. On parle de "lac long", "lac court". Aucun lieu géographique n'est désigné par le nom d'une personne. L'apprentissage, à l'image de l'apprentissage de la chasse est toujours pratique, jamais intellectuel. La

philosophie et les mathématiques sont inconnues. C'est pourquoi, ces domaines sont si difficiles à enseigner aux élèves. Il n'existe pour l'instant aucun livre de mathématique en inuktitut.

Pour la commission d'enseignants, dont fait partie Pascale, c'est un véritable casse-tête que de préparer des unités de valeurs pour les élèves inuits.

J'ai un peu idéalisé cette communauté. Je déchanté un peu quand Pascal m'apprend que pour faire construire une maison, un inuit, ne fait pas appel à l'entraide villageoise, comme chez les Amishs, mais tout simplement fait appel à un entrepreneur. L'économie est ici aussi artificielle qu'à Iqaluit, avec ses administrations, ses magasins. Cet après-midi, je quitte définitivement Pascale, Mark et Merrigh.

Je retrouve mes canoïstes, dans le second musée du parc, fort joliment réalisé et gratuit, situé à *Kimmirut*. J'y apprends que l'on trouve dans le parc beaucoup de minéraux, dont de jolies blocs de calcites, de la serpentine, du graphite, de la sillimanite dans le gneiss, du lapis-lazuli, du grenat et de très beaux cristaux d'apatite bleu et verte, aussi beaux que l'aigue-marine. On y vend le produit de l'artisanat local, des sculptures surtout.

Tout près existe une relique, un petit bâtiment blanc, en bois, de compagnie de la Baie d'Hudson, ayant encore conservé son inscription. Cette compagnie de traite de la fourrure avec les autochtones, possédait un territoire immense comprenant l'Ungava, l'actuel Territoire du Nord-Ouest (Nunavut...) et le Labrador, avant qu'il ne le rétrocède à l'état canadien, en 1869, moyennant compensation. La compagnie n'a pas disparue, la chaîne de magasin "The Bay" ou "la Baie", sorte de Galeries Lafayette ou Samaritaine canadiennes, en est le prolongement actuel ...

A l'administration des ressources renouvelable, j'apprends qu'on a aperçu 3 ours dans le parc (!), ce qui ne s'était jamais produit jusqu'à maintenant. Dommage ou heureusement, que j'en ai vu aucun.

Tarry, l'inuit qui dirige le bureau des ressources renouvelables, chargé de la protection de l'environnement, me parle avec passion de la chasse à l'ours. Sa première, une sorte de rite de passage, a eu lieu à douze ans. Derrière lui, un grand tableau, où, il reste encore 3 cases vides, donne le quota d'ours à abattre pour l'année.

A 14h, tout ouvre. Les adolescents qui fréquentent les magasins ont tout la cigarette à la bouche. A la Coop, j'achète enfin mon lourd et beau phoque, en une serpentine gris-vert (variété de stéatite), à la queue et tête relevées, à 276,85 \$ (~1250 F). Ma dette va se creuser, tant pis.

Dans le village, le stop marche bien malgré le faible nombre de véhicules. Il me permet d'autres rencontres. Un camion, avec des jeunes dans la benne, m'emporte à l'aéroport à 16h.

Il y a peu de passagers, mais tous les amis et les familles ont tenu à les accompagner. La petite salle d'attente est bondée. La météorologue est la même qui s'occupe de la radio, du radar, du lâché des ballons météo. Ces derniers lâchés filent comme l'éclair. L'avion arrive enfin avec 15 mn de retard.

A l'intérieur de ce petit avion jaune à hélice, plus petit qu'un DC3, un *twin Otter*, les deux jeunes pilotes avec leur casquette et leur costume bleu marine, ressemblent à des personnages de Tintin ("Coke en stock" ?).

Dans l'avion je suis assis à côté d'un sorte de journaliste explorateur, une toque à poils jaune sur la tête, qui passera son temps à m'interviewer. Rôles inversés. Ma journaliste Lyn Hancock est l'auteur de livres, dont "Winging it in the north", 1996, aux éditions Golichan Books, à Lantzville, Colombie britannique et "Nunavut", Hello Canada, Lerner Publication Compagny, Mineapolis et aussi d'articles et de photos dans "Above et Beyond" la revue de First Air.

Arrivé le soir à Iqaluit, j'ai hâte, bien soulagé, de me débarrasser de mon encombrante cargaison : mon fusil. Heureusement, il n'a pas servi. Que de problèmes en perspective, pour moi, sinon. Démonté, enveloppé, dans un sac poubelle, il s'est couvert de rouille, durant la traversée du parc, à cause de la forte humidité de l'Arctique.

Guy est rassuré de me revoir vivant.

En effet, page 3 du n° du 7 août du "Nunatsiaq News" _ journal bilingue inuit / anglais _, je lis l'histoire d'un australien Simon Marsden, ayant traversé seul le parc, il y a une semaine.

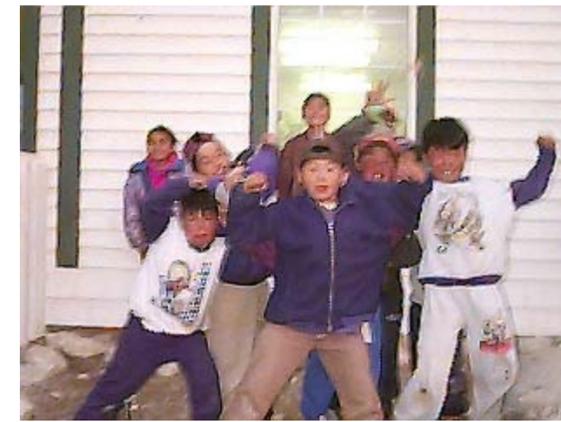
Poursuivi pendant 10 km par une femelle ours accompagnée de ses deux petits, il a déclenché sa balise. Ce dernier déclare qu'il ne pensait pas sortir vivant de cette poursuite.

Guy lui reste fort septique devant cette histoire "un ours ne poursuit, pendant pas 10 km, un randonneur !". Toujours est-il, que les gardes du parc venu récupérer le randonneur, ont effectivement aperçu une femelle à proximité. Cet australien conclut "Ce parc est incroyablement beau et je pense que c'est une honte qu'il ne soit pas plus visité".

Le soir, Guy m'invite avec Caroline à repas au chic "North Inn", dont la salle de restaurant est décorée de lourdes sculptures inuits. Le menu copieux est constitué de salade et de croûtons de pain à l'ail, en entrée, d'ailerons de poulets à la sauce piquante (tro), d'une glace accompagné d'un Chianti. Le serveur me remet en partant le "panier pour le chien", une boîte contenant tout ce que je n'avais consommé.

Entre le froid de la nuit, à la sortie de ces établissements surchauffés, on risque d'attraper un "chaud et froid", comme dans les pays tropicaux, où l'on passe sans cesse de la chaleur moite extérieure et au froid glacial des maisons climatisées.

Vendredi 14 août 98 (16^{ème} jour)



J'ai le temps encore de faire un dernier tour en ville. Sur la façade d'un collège, un bande lumineuse affiche le décompte du nombre de jours précédents la création de l'état du Nunavut. L'enseigne lumineuse indique 230 jours. Des gamins partent avec leur maîtresse pour une partie de pêche. Ils font le clown devant mon appareil photo. Certains parlent français. "Au revoir les enfants. Peut-être, à bientôt" leur dis-je.

Enfin vers 13 h, j'embarque dans un Boeing de la compagnie Firt Air. Dernier adieux à Guy.

Je suis assis à côté d'un grand juriste québécois, avocat de formation.

Il est venu, au Nunavut, finaliser le code civil du futur état.

Il est passionné par les cultures traditionnelles du nord Canada. Il a étudié le chamanisme chez les Indiens Creek et a assisté, en tant que frère de sang, à des phénomènes étonnants, dont la transe d'un shaman, faisant vibrer seul, comme sous l'effet d'un vent violent, une structure creuse verticale et élevée et d'un poids d'une centaine de kg. Je suis sceptique.

Un de ses amis indien creek n'est pas du tout étonné que des astronautes soient allés sur la lune, car lui-même "y est allé".

Il a essayé chez les inuits, du morse faisandé, une délicatesse, à l'atroce odeur de fromage bleu très fort et l'ours polaire, une viande dure au goût marin. Il a beaucoup d'amis chez les inuits.

Un de ses soucis est que certains juges inuits, rendant la justice, ne connaissent pas la loi, édictés pour l'état inuit.

Une fuite d'essence, provenant de barils vides retournant à vide, nous immobilise 5 heures sur l'aéroport de *Kujjuak*. On aurait pu tous (les passagers) se mettre au "Spic Span", un détergent, pour nettoyer l'avion, mais les pompiers locaux ont préféré régler eux même le problème (Plus tard, First Air ne proposera aucune compensation pour notre retard de 5 h).

Dans un bar de la ville, je discute avec une québécoise célibataire, tenant, depuis plus de 5 ans, un magasin de fleur à Iqaluit. Toutes ses fleurs ne viennent pas avion. Elle a tenté de faire pousser des plantes sous serre mais a renoncé. Seul les tomates de serre semblent bien pousser.

La plupart des expériences arctiques de cultures sous serre ou d'utilisation d'éoliennes semblent se solder par des échecs. Dommage, car la ressource "vent" est immense ici.

A côté d'un bâtiment aux allures d'observatoire astronomique, au sommet de la ville de *Kujjuak*, est installée une immense éolienne, qui pour l'instant ne fonctionne pas.

Un jeune inuit Jimmy, sculpteur de son état, me propose spontanément de faire le tour de la ville en quad. Nous fonçons à toute allure, à travers les rue rectilignes, bordées de maisons toutes pareilles. Il me conduit près de l'éolienne, puis sur un point culminant d'où l'on a une vue générale de la ville et la grande rivière, pour l'instant, noyées sous le crachin.

Un grand *innutshuk*, une construction en pierres posées les unes sur les autres, en forme d'homme, construction traditionnelle des inuits, pour indiquer un village ou un dépôt de nourriture à proximité, est placée à l'entrée de la ville. Il n'a qu'un but décoratif.

A la fin du tour, il ne demande rien, juste que je lui envoie une carte de Paris !

Tous les passagers repartiront le ventre vide, car aucune restauration n'est prévue sur l'avion de remplacement.

Retour à Montréal

A Montréal où nous arrivons tard et où il fait chaud,

Je quitte à regret mon juriste, ethnologue et humaniste. Avant de se quitter, il me recommande de visiter à Québec ville, à 2h30 de bus de Montréal.

Je m'arrête dans le premier hôtel venu situé à côté de la gare routière. Son veilleur de nuit m'expose une obscure théorie de terre creuse, à laquelle il croit dur comme fer.

TV5 Québec présente une forêt ancienne du Québec, refuge d'espèces rares puis les réparations des gros dégâts causés, cet hiver, par un fort brouillards ou pluies givrantes sur les lignes à hautes tensions.

Samedi 15 août 98 (17^{ème} jour)

Cette journée débute par une longue marche à pied dans la ville, pas très recommandé pour mon entorse. Le pli a été pris durant cette randonnée, la marche étant devenue une drogue.

Le sympathique vieux Montréal, en particulier la rue Notre-Dame, est remplie de galeries d'Arts. Dans l'une d'elle la "Galerie Le Chariot", la plus grande galerie d'art inuit au Canada, je suis littéralement subjugué par la qualité des œuvres présentées. Mais les prix sont en conséquence. Jacques Chirac, amateur d'art moderne et traditionnel, viendrait souvent s'y approvisionner. Plus loin, rue Saint-Paul, "Le monde enchanté de poupée" est un émerveillement pour les yeux et les enfants.

Face aux ours blancs

Le danger des ours blancs es réel. L'ours blanc est un animal imprévisible, pouvant charger, sans manifester aucun un grognement, ou une attitude d'intimidation préalable. Sa force est prodigieuse, pouvant décapiter une tête, d'un coup de patte.

Les ours n'aiment pas courir longtemps. Ils ménagent le plus souvent leurs forces et réserves, préférant l'affût. Le flair des ours est exceptionnel, détectant une proie à plusieurs km.

L'ours est d'autant plus dangereux qu'il est encore jeune, ne sachant pas encore correctement chasser le phoque, sa principale source de nourriture. Il est souvent affamé à la sortie de l'hibernation en avril ou à la fonte de la banquise durant l'été (juillet, août et septembre).

Pour éviter de se faire attaquer, quelques règles essentielles à respecter : ne pas laisser de déchet, sinon les incinérer, éviter de produire des odeurs, rester toujours à distance des ours, grands comme petits, éviter de longer tout obstacle pouvant servir d'affût aux ours (colline morainique, rocher, gros bloc de glace ...) ... Un ours n'est pas nécessaire hostile. Il peut être simplement curieux. Mais dans le doute, mieux vaut rester prudemment à distance.

En cas de charge, la solution la plus sûre, selon les inuits resterait le fusil de gros calibre. Avant de tuer l'ours

d'un coup de fusil dans le poitrail, en cas de charge de ce dernier, crier et jeter des objets, tirer une fusée éclairante ou/et tirer d'abord un coup de semonce au-dessus de sa tête avant les 50 mètres fatidiques. Tout abattage doit être déclaré à l'administration concerné.

Essayer de l'effrayer d'abord.

Une alternative écologique selon le "guide des expéditions dans l'arctique canadien", est constituée par les cartouches pour fusil calibre 12 "ferret" ou par la bombe aérosol à l'oléoresine, dite au poivre rouge. On peut trouver cette Bombe en France au magasin Dune, Paris 8°, à "La Cordée" ou à "Mountain Equipment COOP", magasins de sports de Montréal. L'explosif de marque Bear Bangers destiné à effrayer l'ours est assez dissuasif.

En raison de la taille et de l'épaisseur de la fourrure de l'ours, une clôture électrifié ne peut en aucun cas constituer une protection suffisante. L'administration canadienne des ressources renouvelables suggère plutôt de disposer au autour des tentes, un fil conducteur, relié à avertisseur sonore, sonnante dès qu'un animal touche le fil (leur écrire).

Pour en savoir plus :

Cap sur les Ours, Catherine et Rémy Marion, Nathan, 1997.

ABCdaire de l'Ours, Flammarion.

A midi, à la place d'arme, j'ingurgite 3 hotdogs, au prix de 15 FF les trois !

Je remonte entièrement, d'ouest en est, la longue rue commerçante Sainte Catherine, où semblent s'être donné rendez-vous, toutes les associations prosélytes. J'ai notamment une discussion avec un "raëllien" que je prends en photo, brandissant son livre "Message final".

Je passe sous l'immense pont métallique Jacques Cartier, projetant ses arches au-dessus du Saint Laurent. Frustré par son absence dans l'Arctique, arrivée au magasin "La Cordée", j'achèterais la fameuse bombe chasse-ours.

Un jeune vendeur me dit n'avoir pu camper dans l'arctique par -40°, qu'avec 3 épais matelas mousse sous lui.

C'est samedi et des belle voitures blanches de presque 10 mètres de long attendent souvent les mariés à la sortie des églises.

La beauté futuriste de certain gratte-ciel m'impressionne.

Dans le métro une jolie publicité me touche : "Certains disent que le rire est la meilleure thérapie, Fondation Canadienne Rêve d'Enfant, 1.800.267.94.74".

Au moment de reprendre le bus pour l'aéroport, je confonds "gare centrale" avec "station centrale", la gare routière. Mais finalement, j'arrive à l'aéroport à temps.

Epilogue

Sans pierrier, ni marécage, la randonnée aurait été plus facile. Mais sans effort, pas de joie au bout.

Je regrette par manque de temps, d'avoir eu à réaliser exploit, une simple traversée du parc en 8 jours. Or, mon but n'était pas de réaliser un exploit, mais simplement de flâner, de prendre mon temps et de trouver les loups blancs de l'Arctique.

A peut-être une prochaine expédition pour les voir ?

Sinon, la création du Nunavut, une expérience unique au monde, à ma connaissance, m'a fortement intéressé. Elle doit aussi sûrement intéresser bien des peuples dans le monde, rêvant d'autonomie. Pour une fois, qu'un état le Canada et une province (le *Nunnavut*) sont d'accord sur l'autonomie de la province ! C'est si rare ! En général, cela se solde par des conflits.

Mais, ce jeune état aura-t-il déjà des cadres, suffisamment bon gestionnaires et compétents, pour permettre sa survie ? Dégagera-t-il des richesses ?

Les craintes de Guy seront-elles fondées ou bien les espoirs des inuits se réaliseront-ils ?

Seul l'avenir nous le dira. J'aurais aimé suivre cela de près. Mais, on ne peut être partout.

Le kayak de mer dans l'arctique

Le principal risque de ce sport est le plongeon involontaire dans l'eau glacée à 0 °C, où l'on ne survit pas plus de 5 mn. Ce sport nécessite au minimum un entraînement physique, et le port d'une combinaison sèche, si possible en Gore Tex.

Il faut toujours tenir compte de la rapidité du changement du temps dans l'arctique (laissant peu de temps pour gagner une berge abritée), les petits raz de marée provoqués par le fréquent retournement des icebergs l'été, dangereux, le piège des dédales de glace en formation (floes).

Préparez bien votre itinéraire avant votre voyage. Repérer bien tous les plages et criques abritées avant votre départ sur la carte. Mieux vaut aussi avant, consulter la carte des glaces, auprès des administrations canadiennes concernées, ou se renseigner auprès des habitants de la région ayant l'habitude de pratiquer le kayak (inuits).

Ayez toujours un GPS avec vous et une importante réserve de nourriture.

Partez à deux minimum.

Naviguer toujours à plus de 500 mètres des icebergs.

Attention aux ours en bord de mer (voir les recommandations dans l'encadré concernant les ours). Ayant l'œil quand vous installer votre campement.

Votre matériel doit être irréprochable (kayak...). Tout doit être bien arrimé, y compris la pagaie, attachée par une longue ficelle au kayak. Tout ce qui peut prendre l'eau doit être placés dans des conteneurs ou bidons étanches ou dans des sacs bulles.

S'informer des glaces de mer au Canada :

Centre des glaces, Environnement Canada, 3ième étage, 373, promenade Sussex, Bloc E, OTTAWA, K1A 0H3, tel : (613) 996.52.36, fax : (613) 563.84.83

13.1 Le budget d'une telle randonnée

Lors de sa préparation, privilégiez qualité et légèreté. Ayez du matériel neuf, en bon état, irréprochable. Bien entendu, la qualité et la légèreté se payent.

Prévoir au moins 5000 F d'équipement, sauf si vous le possédez déjà (voir la liste de l'équipement recommandé, en la fin de cet article).

Choisissez bien votre période de vacances et départ. Attention aux périodes chères, comme août. De toute façon, plus on va vers le nord, plus les destinations arctiques sont chères. Prévoir au minimum 4500 F pour "Montréal -> Iqaluit" ou "Montréal-> Resolute Bay". Prévoir 2000 F de plus pour Iqaluit -> Grise Fjord, situé plus au nord sur l'île d'Ellesmere.

Au printemps (avril), les vols sont moins coûteux. Mais l'équipement est plus coûteux (vestes duvet ou/et vestes polaires 300, skis, passe montagne couvant très chaud, chaussures coques plastiques, beaucoup de sous-vêtements techniques montagnes thermiques, chaussettes très chaudes, nombreuses paires de gants (Gore-Tex, polaires, en soie ...).

Voici des exemples de prix : vêtements Gore Tex Millet (veste 1200 F, sur-pantalon 900 F), chaussures "Meindl Island" (1200 FF), sac à dos Karrimor 75 L, 1,7 kg, le plus solide du marché à l'époque (1200 F au Passe montagne à Paris), tente norvégienne ultra légère Hell Sport Stetin lrrésistant aux grands vents, 1,8 Kg (2200 F), sous-vêtements techniques d'alpinisme (1000 F) ...

Attention aux achats inutiles, par manque de connaissance. Contacter par l'intermédiaire du musée de l'homme les explorateurs arctiques. Si vous passez par une agence, le matériel à vous procurer sera fourni ou décrit.

Entre, le bateau miniature gonflable de 5 kg (1200 F) pour l'entraînement au kayak, la combinaison sèche, en cas de plongeon dans l'eau glacée à 0 °C (2200 F) et le générateur d'impulsions électrique avec 100 mètres de fils conducteurs (~1000 F), destiné à se protéger des ours blancs, j'ai dépensé inutilement 4400 F, ayant voulu préparé seul ce voyage, sans aucune aide.

13.2 Suggestion d'équipement pour un trekking arctique en été

13.2.1 Tente et matériel de camp

Equipement	Commentaires	Poids	Prix
Sac à dos	70 litres, cheminée montagne, ou avec poches amovibles (Go Sport, Décathlon, Lafuma, Karmorr...)	1800	> 800 F
Tente 2 places	2 kg maximum, tunnel, haubanée (Vieux Campeur, Hell Sport...), avec mats/piquets en aluminium + mats additionnels (sardines courtes en cornières en aluminium)	1800	> 1500 F

13.2.2 Couchage

Equipement	Commentaires	Poids	Prix
Sac de couchage	-5, + 5 °C, petit, ultra léger, matériaux synthétiques fibres creuses (exemple : Go Sport, Hell Sport... par exemple pour la fibre : Dupont de Nemours)	800	> 400 F
Matelas	En mousse, > 1,5 cm (exemple : Z-Rest long ...)	400	~150 F

13.2.3 Cuisine, couvert, réchaud, carburant

Equipement	Commentaires	Poids	Prix
Couteau suisse	De bonne qualité avec ciseaux, scie, pince à épiler	50 g	> 80 F
Bol / verre	Plastique (voir vieux campeur, Go Sport)	20 g	> 10 F
Casserole	Ou popote (il en existe en titane)	200	> 50 F
Couverts	Cuillère + fourchette aluminium ou titane	50	> 25 F
Gourde	1 L, ou bidon plastique ultra léger, fermeture style bouteille de bière	20	> 10 F
Briquet / ou allumettes	Par exemple Bic : allumettes étanches	10 g	> 10 F
Réchaud	A alcool ou à essence	100	> 80 F
Bidon pour le carburant	1 L, prévoir bidon spécial essence pour l'essence	20	> 5 F
Rouleau papier	Pour la cuisine	50	> 5 F
Eponge	Petite double face, face éponge, face scratch	20	5 F

13.2.4 Matériel, outillage d'entretien et de réparation

Equipement	Commentaires	poids	prix ?
Trousse de couture avec boutons, fils à coudre, aiguilles	Pour recoudre pantalon, chaussures, tente, comprenant : . 2 épingles de nourrice de différentes tailles . 2 petits boutons noirs, 2 idem blanc . 2 grandes aiguilles à repriser + 2 petites . Fil à coudre solide	100	10 F
Ficelles en Nylon	4 m, pour réparer tendeurs de tentes Et pour arrimer tout ce que l'on ne veut pas perdre	50 gr	> 5 F
Elastiques	10 gros élastique de tente (permet d'arrimer des objets)	50 gr	> 10 F
Scotch	Plastique, étanche, épais (pour réparation)		
Chaînette de lunette	Pour porteur de lunette	10 gr	~ 30 F

13.2.5 Toilette et hygiène

Equipement	Commentaires	Poids	prix
Brosse à dent	Petit format	5	
Dentifrice	Tube, petit format style échantillon gratuit	20	
Savon	Exemple : savon d'hôtels	10	t
Serviette toilette	Petite, à placer dans sac plastique sur dessus du sac	100	> 20 F
Papier hygiénique		50	

13.2.6 Orientation, topographie, survie

Equipement	Commentaires	Poids	Prix
Montre altimètre	Voire avec thermomètre (exemple : Casio ARW320, Sylva ...)	50	> 700 F
Porte mine/crayon	Pour prendre des notes, + 1 stylo	10	?
Bloc-notes	Petit, bloc reporter	10	10 F
Check-list	De tout votre matériel à vérifier avant le départ	20	?
Cartes / guides	Cartes du parcours à réaliser (chez le Vieux Campeur existent des carte du monde entier)	20	~ 100 F pièce
Porte-carte	Étanche (magasin de sport)	20	50 F
Couverture de survie		20 gr	20 F
Défense anti-ours	1) fusil calibre 12 (prévoir 3 mois pour obtenir le permis), + 12 cartouches calibre 12 (ferret), 2) cartouche explosive (Bear Banger, paquet de 6, 42 \$), 3) bombe poivre rouge "Counter Assault"	200 g	170 F
GPS	Orientation, permet de suivre un cap ou de trouver le nord	300 gr	> 1000F
Balise détresse	Sarsat Cospas, exemple : Kanad 406 XS de plastimo, 406 MHz, flotte, 'émet pas dans l'eau, 154 x 34 x 70 mm, 400 gr., chez Discount Marine, 92100 BOULOGNE BILLANCOURT, tel : 01 46 20 42 42. Location 500 F chez semaine à GNGL	400 gr	> 4000F

13.2.7 Habillement

Equipement	Commentaires	Poids	prix
Tee-shirt	Technique manche longue (en prévoir au moins 4 exemplaires)	300	> 250 F
Collant	Collant technique (1 minimum) (+ éventuel. Pantalon polaire)	300	> 250 F
Slips	Neufs, techniques	50	> 150 F
Veste polaire	S'ouvrant totalement par une fermeture éclair	600	> 300 F
Pantalon	Solide, déperlante, imperméables, respirantes Gore tex	100	>1000 F
Veste	Solide, déperlante, imperméables, respirantes Gore tex	400	>1000 F
Bonnet	Chaud (laine, polaire...)	50	> 50 F
Gants	Laine, selon les individus. Je n'en portais pas.	50	> 50 F
Chaussures	Trekking ou Trekking montagne, étanches, Gore Tex, cuir	1000	>1000 F
Chaussettes	Anti-ampoule (exemple : Doubles de Thyo, ...). En prévoir au moins 4 paires	100	90 F

13.2.8 Pharmacie

Chaque médicament doit être accompagné de sa notice.

Equipement	Commentaires	Poids	Prix
Bandes (rouleau)	Exemple : Elastoplaste		
Pansements (petit)	petits		
Pansement anti-ampoule	Exemple Compeed grand modèle		~ 40 F
Alcool iodé	Dans flacon en plastique étanche (exemple Bétadyne), pour le flacon voir le Vieux Campeur	50 gr	
Anti ballonnement	exemple : : Eridan		
Anti diarrhées	exemple : : Diarlac		
Anti colique / spasme	exemple : : Spasfon		
Ani gerçures et brûlures	exemple : : Biafine en tube		
Anti-moustiques	à pulvérisateur. Nombreuses marques	100 gr	30 F
Antibiotique	Large spectre Prévoir traitement 7 jours. Ex. : Augmentin		

Anti-inflammatoire	Tube		
Antalgique	Exemple : : Diantalvic		

13.2.9 Alimentation

Equipement	Commentaires	Poids	Prix
Sac à gravas ou poubelle	Mini 80 litres, pour protéger les affaires dans le sac	70 gr	> 15 F
Sacs plastiques Ziplok	2 paquets grands modèles, pour envelopper et regrouper toutes les affaires par catégorie dans le sac	100gr	> 30 Fr
Aliments lyophilisés	Pâtes, Soupe sachet, plats préparés ... pour 15 jours	6000 g	
Sel	Dans boîte photo		
Poivre	Dans boîte photo		gratuit
Barres céréales	Une centaine, voire miel Musculine G, pâte viande séchée et miel, Abbaye des Dombes, 01330 LE PLANTAY)	1000 g	
Sucre	Dans Tupperware ou sac (200 gr)		9 F
Lait en poudre	Dans Tupperware ou sac (1000 gr)		
Café lyophilisé	Dans Tupperware ou boîte hermétique 100 gr		>15 F

13.2.10 Divers

Equipement	Commentaires	Poids	Prix
Banane	Assez grande, pour y ranger les cartouches explosives, mouchoirs, bidon, ranger les échantillons prélevés ... Je possédais une banane Sup'Air de parapentiste.	> 50 gr	30 F
Passeport	Obligatoire		300 F
Billets d'avion / train / bus			
Pochette de tour du cou	à conserver toujours sur soi. Elle contient le passeport, l'argent, les cartes bancaires, les billets d'avion, le carnet de note, le carnet d'adresse		
Assurance rapatriement	Exemple : Europe Assistance		

13.2.11 Photo, son, vidéo

Equipement	Commentaires	Poids	Prix
Appareil photo + objectifs	2 appareils (avec un reflex mini) + zoom 28-80 et 100-200 + filtre UV		
Pellicules diapo	Exemple : Kodak Elite II, 10 pellicules mini...		> 150 F
Piles neuves	Pour les appareils photos	20 ge	90 F
Cristaux silicate déshydratant	Exemple : 4 sachets de Silicagel Humicapteur pour protéger les piles	50 gr	49 F

13.3 Divers facultatif

Equipement	Commentaires	Poids	Prix
Bâtons de marche	Utiles dans les pierriers ou dans les descentes abruptes en montagne.	200 gr	> 200 F
Radio ou téléphone satellite	A la place de la balise	400 g	> 4000F >30000F
Boussole	Transparente avec miroir (exemple : Recta RS 40)	50	130 F
Lampe de poche	(Exemple : Micro Maglight)	70	> 80 F
Gourde de ceinture		100	> 30 F
Masque pour dormir	Pour soleil de minuit et pour l'avion	10	70 F

Boules Quies	pour l'avion	10	25 F
Camescope numérique	Exemple JVC GR DVD 70, SANYO VM-PS12 ... avec ses batteries, et des cassettes DVD vierges	400	> 8000 F
Enregistreur numérique	Mini-disques enregistrables, avec minidisques vierges ou enregistreur DAT (exemple SONY) avec ses cassettes DAT vierges et 6 piles R6 + sa parabole pliable	400 500 ?	> 2000 F ou >3000 F
Lumelles (paire de)	Ou monoculaire	400	> 500 F
Plastificateur de document	Pour plastifier les cartes avant le voyage.		> 70 F
Instrument de musique	Léger, flûte, harmonica ...		
Gant de toilette		10	
Crampons à glace	Léger, pliables		
Bottines de plongée	Avec semelle antidérapantes pour franchir les cours d'eau	200	> 200 F
Un carré de tissu voyant	Couleur orange ou rouge fluo, ou un carré rouge avec une croix blanche en son centre, pour se faire repérer du ciel. Chez les marchands de tissus. Ou toile de parapente ou, de parachute fluo.		

13.4 Le parc de Katannilik

Le parc de katannilik

Le parc "Katannilik", littéralement "le lieu des cascades ou chutes" est situé au sud de l'île de Baffin, sur la péninsule "Terra Incognita".

.Le parc se compose de 3 parties :

- 1) un ensemble de vallées et de gorges, entre le rivage sud de Frobisher Bay et un plateau culminant à 670 m.
- 2) un plateau inhospitalier, couvert de roches, percées de vallées glacières superficielles,
- 3) enfin une vallée plus verte, celle de la rivière Soper, serpentant sur 110 km, terminé par une grande lagune.

Sa flore se compose de saules nains, exceptionnellement hauts de 3,6 mètres, de bouleau nain, l'airelle, de thé du labrador, de bruyère arctique. Les sphaignes et les cotons arctiques peuplent les zones humides. La saxifrage violette, le pavot arctique, campanules apportent leur touche de couleurs.

Les caribous sont nombreux, les renards fréquents. Les loups sont rares, voire absents certaines années. Les bruants et les oies sont communs.

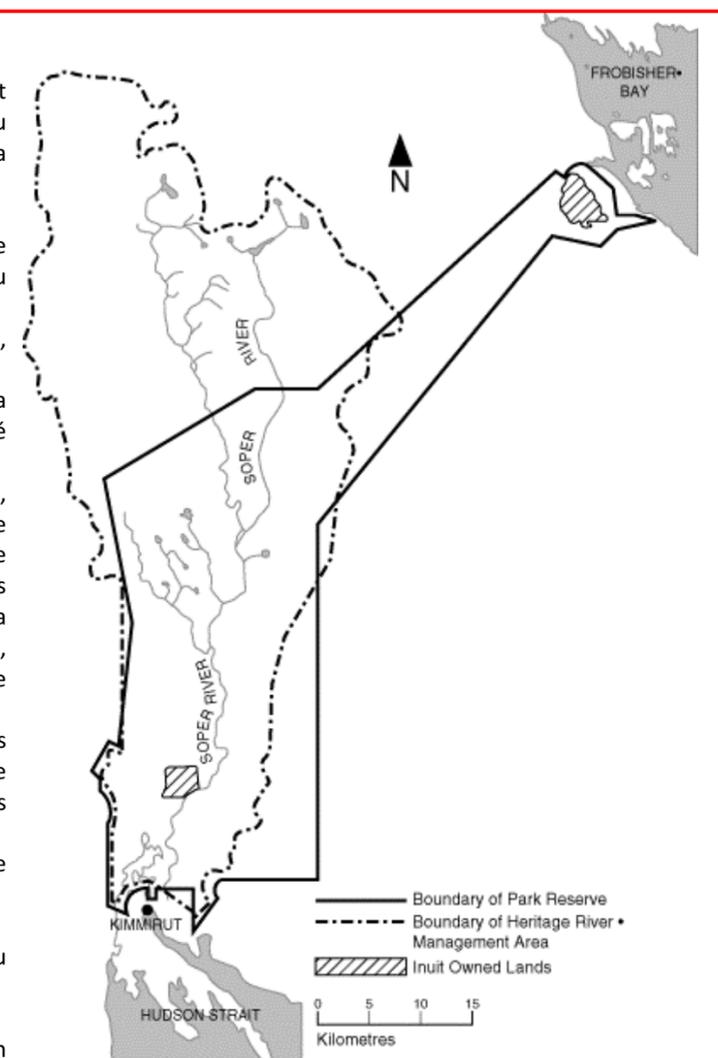
La meilleure période pour la randonnée ou le canoë va de mi-juillet à fin août.

Accès :

vol first Air de Montréal jusqu'à Kimmirut ou Iqaluit (4 vols/sem.).

Le parc est à 5 mn de Kimmirut.

Sinon, First Air et Kenn Borek, pour environ



1000 \$, peuvent vous déposer, avec en Twin Otters, sur la piste du Mont Joy ou celle du confluent des rivières Livingstones et Soper, au centre du parc.

Ou encore, d'Iqaluit, Eetuk Equipant, NorthWinds Aventures Arctiques et Qairrulik Outfitting d'Iqaluit, dont il faut réserver à l'avance les services, peuvent vous déposer au début de la "Itijjagialq".

L'hiver, NorthWinds Aventures Arctiques proposent, la traversée en traîneau à chien en 4 jours.

Equimentiers :

(Tous louent motoneiges, vêtements et matériel hivernal).

- Eetuk Outfitting (Iqaluit)
Tel.: (867) 979-1984. Fax: (867) 979-1994
- NorthWinds Arctic Adventures (Iqaluit)
Tel: (867) 979-0551. Fax: (867) 979-0551
E-mail: plandry@nunanet.com
Web site: www.nunanet.com/~plandry
- Qairrulik Outfitting Ltd, Arctic Cat Sales,
PO BOX 863, IQALUIT, NT, X0A OHO
Tel : 1-867-979-6280 Fax : 1-867-979-1950

Informations sur le parc :

Unikkaarvik Visitors Centre (Iqaluit)
Tel.: (867) 979-4636. Fax: (867) 979-1261
E-mail: nunatour@nunanet.com
Web site: www.nunatour.nt.ca

13.5 Informations sur le tourisme arctique

Ambassade du Canada, Direction du tourisme, 35 av. Montaigne, 75008 PARIS.

Nunavut Tourism

P.O. Box 1450, Iqaluit NT, X0A 0H0, Canada

Tel: 1-800-491-7910 (for Canada and the United States), (867) 979-6551

Fax: (867) 979-1261

E-mail: nunatour@nunanet.com Web site: <http://nunatour.nt.ca/site/index.asp>

http://www.arctic_travel.com => Travail Nunavut, <https://travelnunavut.ca/>
et <https://www.adventurecanada.com/>

<http://www.polarnet.ca> => <https://eu-polarnet.eu/>

A Kimmirut :

Qayaq Nunavut (Kimmirut)

Tel.: (867) 939-2307. Fax: (867) 939-2119

Mayukalik Hunters and Trappers Organization (Kimmirut)

Tel.: (867) 939-2355. Fax: (867) 939-2112

Resources, Wildlife and Economic Development, GNWT
Includes the Katannilik Park office.

Tel.: (867) 939-2416. Fax: (867) 939-2406

E-mail: rjaffray@nunanet.com

Katannilik Territorial Park Interpretive Centre

Kimmirut. Tel.: (867) 939-2084. Fax: (867) 939-2406

E-mail: rjaffray@nunanet.com

Connaître les parcs arctiques :

Exploring Canada's Most Accessible Arctic National Park, <https://www.nationalparkstraveler.org/2021/03/exploring-canadas-most-accessible-arctic-national-park>
https://en.wikipedia.org/wiki/Northern_Canada

13.6 Pour connaître le Nunavut et ses enjeux

Printemps inuit, naissance du Nunavut, Michèle Therrien, Indigène éditions, 144 P., 95 F, 1999.



Picco

L'origine du Nunavut

A l'origine du Nunavut : un homme John Amagoalik.

Pendant 20 ans, depuis 77, par des milliers de discours, en sillonnant communautés les plus reculées, il s'est battu pour la création d'une nation inuit.

Son maître mot " retrouver notre dignité d'inuit ".

Son discours "Nous n'avons pas besoin de la pitié, de l'aide publique, du paternalisme...".

Plus d'assistanat, source a posteriori de mépris et d'infantilisation d'un peuple. Pour lui, la culture inuit ne doit pas être qu'un souvenir dans les livres d'histoire.

Le Nunavut est actuellement dirigé par un tout jeune président Mr. Picco de 34 ans.

14 Sicile - Italie 1998

Retour en Sicile (septembre 1998)

Jeudi 10 septembre 98

Ce jeudi 10 septembre 98, nous sommes 5 membres d'une association volcanologique LAVE (L'Association Vulcanologique Européenne) sur le départ pour la Sicile et ses volcans : Sylvie, Simone Vulcanologue, Pierre, Daniel et moi-même.

Sylvie, diététicienne de formation, est actuellement fonctionnaire à la préfecture de Bobigny. Simone volcanologue de formation est documentaliste à l'INIST dépendant du CNRS à Nancy. Pierre ancien expert en métallurgie (trésorier de notre voyage) est retraité, comme Daniel, ancien professeur d'ébénisterie (notre boute-en-train). Simone est l'auteur d'une remarquable étude fouillée et complète, prolongement de sa thèse, sur le réveil dramatique, en 1902, de la Montagne Pelée en Martinique 198.

LAVE qui compte presque 700 membres, édite une revue en couleur très intéressante.

Nous nous rendons à Catane, par un vol régulier, de la Compagnie italienne Meridiana.

Notre avion, fabriqué par British Aerospace, est un petit BEA 146-200, faible courrier quadriréacteur, ailes hautes, de 84 places.

Quelques surprises au niveau aménagements intérieurs tels les téléphones individuels logés dans le siège devant soi. On peut appeler le monde entier, avec simple une carte bancaire mais son coût reste prohibitif : 9,9 \$US soit 60 FF toutes les minutes, pour la France.

Nous discutons de survie dans la nature, un début du voyage.

Pendant notre discussion, les paysages dégagés de la chaîne des Alpes et du massif du Mont Blanc défilent devant nos yeux.

Des pâtes de fruits à la fraise nous sont offertes. Je les déclare excellente à l'hôtesse qui m'en rapporte alors un verre entier !

La température élevée à Florence nous fait deviner qu'elle le sera encore plus à Catane.

A l'aéroport de Catane, Une somme d'environ 500 FF pour 2 véhicules est conclue par notre trésorier Pierre 199 avec les taxis. Le marchandage nous permet d'atteindre rapidement l'Etna.

Même plus que rapidement, puisque Simone et Sylvie sortent blême de l'un des taxis, conduit par un Fangio suicidaire, doublant régulièrement dans les virages sans visibilité.

A Sapienza, je ne retrouve pas sans un certain « pincement de cœur » les nombreuses boutiques, marchands du temple du Dieu Etna et surtout les « ravissants » bibelots en lave couverts de paillettes bleues irisées.

Le refuge du Club Alpin Italien (CAI) choisi pour la nuit est un énorme bâtiment au confort spartiate. La demi-pension coûte 60000 liras (environ 55 F), grâce à une réduction de 10 %, obtenue avec ma carte du Club Alpin Français.

Simone avec deux sacs à dos et un sac de voyage est lourdement chargée. Elle laissera heureusement deux de ses sacs au refuge du Club Alpin Italien avant l'ascension.

Nous allons visiter l'hôtel Corsario, où j'ai logé l'année dernière.

Depuis l'année passée, sa façade grise, a été repeinte en jaune canari, plus pimpant. La gérante française mariée à un sicilien, mère de 2 enfants, est toujours là.

198 « La Montagne Pelée se réveille, comment se prépare une éruption cataclysmique », S. Chrétien, E. Brousse, Ed. Boubée, 1988.

199 Les taxis en Sicile n'ont de compteur. On doit donc discuter pour les longues courses.

Elle nous amuse en grimant et décrivant avec humour, certains dirigeants de LAVE qui viennent fréquemment ici.

Nous apprenons qu'aucune assurance ne couvre son hôtel.

Lors de sa destruction en 1984, un dédommagement a été versé par le gouvernement, mais ce dernier a précisé qu'il n'y en aura plus d'autre aide, si l'hôtel est encore détruit. La gérante nous dit que dans ce cas elle ne reconstruira pas.

En 1984, le refuge du CAI avait quant à lui résisté aux coulées de laves qui l'entouraient.

Au-dessus du refuge du CAI, une forêt de jeunes sapins a été replantée, mais elle ne peut constituer une protection efficace face à toute nouvelle coulée.

Le soir, le village recouvert de brouillard prend un aspect fantomatique. Nous nous réfugions au café du refuge. Il est tenu par la femme du gérant, une femme plutôt sympathique, cherchant toujours à rendre service. A notre départ, elle se proposera, entre-autre service, de remplir toutes nos vaches à eau pour l'ascension. 200

Cette mère a six enfants. Et elle en désire encore d'autres !

Nicoloso un vieux guide de l'Etna qui habite Nicolosi, nous rejoint au café. D'après lui, l'activité de l'Etna est pour l'instant dangereuse... Mieux vaut se tenir à distance des cratères explosifs de la Bocca Nova et de la Voragine 201. Seul le point culminant du cratère nord Est, à 3300 m, lui paraît sûr. Il nous prévient que tout le paysage a beaucoup changé depuis l'an passé, depuis la grande éruption du 22 juillet 98.

En général, les guides sont plutôt sympathiques et on peut toujours trouver des informations sûres auprès d'eux sur l'état du volcan.

Ici, on peut acheter des timbres de la Poste Suisse et poster son courrier dans une boîte de cette même poste. Mais l'expérience ne nous montrera pas de différence de rapidité entre la Poste Suisse et la poste italienne dans l'acheminement, en France, de nos cartes postales.

Notre dîner du soir est composé d'antipasta, de pasta, de thon, plats habituels en Italie. L'excellent vin de l'Etna « Cyclope » complète agréablement le repas.

Le mari de la sympathique mère de 6 enfants, nous pousse quant à lui constamment à la consommation, nous faisant regretter l'hôtel Corsario, qui n'avait pas été retenu du fait de son coût plus élevé.

Daniel, grand ronfleur, dormira dans une chambre séparée.

En m'endormant, je me sens un instant coupable d'avoir laissé mon chat à Paris, confié à ma gardienne.

Vendredi 11 septembre 98

Le beau temps est de retour.

D'abord, une photo souvenir de nous tous, dans l'air doux et frais du matin, sur les pentes d'un des deux cratères Sylvestri, éteints.

Le temps doux nous rend nonchalants. Nous ne sommes pas du tout pressés de grimper l'Etna.

A 1900 mètres d'altitude, les plantes poussent difficilement sur le pourtour de ces deux cônes adventifs, d'un siècle d'existence.

Tout le paysage environnant se teinte de jolies couleurs variées pourpres, ocres, terre de Sienne, gris violet ... parfois parsemées de rares touffes d'herbes jaunies. Peu de fleurs subsistent. Il est vrai que l'on est en septembre. Et le soleil intense, des mois d'été passés, a grillé la végétation.

Pour monter au sommet, nous prenons un télécabine jusqu'au Piccolo rifugio (Petit Refuge) situé à 2500 mètres d'altitudes.

Nous décidons de ne pas emprunter un bus 4 x 4 jusqu'au sommet, pour « économiser » nos sous.

Nous marchons pendant 5 à 7 km, pour un dénivelé d'environ 400 mètres.

200 Toute l'eau à Sapienza est livrée par camion-citerne.

201 L'année dernière, seul le cratère de la Voragine était considéré comme dangereux, car potentiellement explosif.

Un jeune papa italien nous accompagne transportant dans un siège à bretelle sur son dos, un jeune gamin, normalement protégé par une ombrelle solidaire du siège, pour l'instant repliée.

Le transport du Cubitainer d'eau de 15 kg, acheté en prévision du bivouac, nous occasionne bien des soucis, et une tâche de portage littéralement herculéenne.

Je regrette qu'il n'existe pas de bouteilles pliantes, de plus petite dimension, qui auraient pu nous permettre de répartir les 14/15 kg entre nous tous.

Nous nous relayons tous les 100 mètres. Heureusement deux allemands nous viennent en aide.

L'économie de bout de chandelle ne vaut pas l'effort investi et le temps perdu. Il aurait été plus judicieux de confier le Cubitainer à un passager d'un bus 4 x 4 allant vers le sommet.

De nombreuses coccinelles se promènent dans ce paysage lunaire, jusqu'à 3000 mètres d'altitude.

On ne peut s'expliquer leur présence dans ce monde minéral, sans plantes, ni fleurs, ni eau. Sont-elles égarées, transportées par les vents ? Mangent-elles des pucerons, des plantes ou autre chose ... ? Mystère...

A la Toro Del Filosofo (la Tour du Philosophe) 202, atteint vers 15h, nous rencontrons des membres de la « société volcanologique genevoise », une association amie de notre association « LAVE », éditant une sympathique revue ne cherchant pas à atteindre le niveau scientifique de la nôtre.

Au sommet, je suis surpris par l'énorme différence entre l'aspect actuel des pentes de la Bocca Nova et du Cratère Sud Est, et celui observé il y a un an. De loin, les pentes de la Bocca Nova semblent couvertes d'un doux tapis de cendre, remplaçant le chaos de rochers de l'année dernière. Le cratère sud-est entaillé de « barrancos » _ sortes de sillons verticaux dus à l'érosion 203 _ , semble lui inactif. Un tout petit cratère situé à sa base semble récent.

Les cratères de la Bocca Nova et de la Voragine émettent régulièrement des panaches de cendre grise ou beige.

Nous allons rendre visite aux guides de l'Etna, réfugiés dans leur petite cabane en bois, servant de magasin à souvenirs et de débit de boisson.

Ensuite, nous allons planter nos tentes dans un petit repli de terrain plat et cendreux situé en face du cratère sud-est.

Notre Cubitainer, qui sert de fontaine, est placé sur des blocs de lave.

Je construis un abri en pierre, pour protéger notre futur feu contre d'éventuelles tempêtes fréquentes à cette altitude, mais mes collègues ne semblent pas très convaincus par l'intérêt de cette construction et me laisse travailler ! C'est comme dans certains pays du sud, où l'on voit trois ou quatre spectateurs autour d'un cantonnier au travail.

Le nombre considérable d'allumettes grattées et consommées sans résultat pour allumer la flamme du réchaud dans la future tempête du lendemain sera le verdict de la non-compréhension de l'intérêt de cette construction par mes amis.

Le soir sous l'effet du vent, un des mâts en fibre de verre de la tente Sylvie se casse. Du scotch et du sparadrap remédieront provisoirement à l'incident.

Cette nuit, la température descend en-dessous de zéro. Mal couvert par mon léger duvet, le sommeil est difficile à trouver. A côté, Pierre équipé d'un chaud duvet de montagne dort du sommeil du juste et sans vêtement ! Les pointes de quelques grattons de laves scoriacées, noyés dans le gravier volcanique, à travers la mousse du matelas, ajoutent encore à la relativité du confort ! Heureusement, en ce qui me concerne des boules Quiès atténuent un peu le fort bruit du vent.

Samedi 12 septembre 98

Le lendemain notre Cubitainer est chargé de glaçon. Il faut vraiment prendre son courage à deux mains pour tenter une toilette de chat.

Très tôt, le brouillard apporté par les nuages d'altitude envahit rapidement le site.

Nous décidons malgré tout de nous rendre au sommet du cratère Nord Est, d'où l'on peut voir les autres cratères, avec notre équipement : casque, masque, bonnet, gants...

202 A cet endroit, selon la légende, le philosophe Ependocle aurait construit une tour d'observation

203 Arrêtes aiguës, alternant avec de profondes crevasses.

Sur le chemin faisant le tour des sommets, nous rencontrons une femme et un homme de l'institut géophysique de Catane, effectuant au pas de course, des mesures topographiques avec leur théodolite. Ils posent d'abord leur théodolites et leur niveau, font leurs relevés en quelques secondes, courent de nouveau 20 mètres, reposent leurs appareils, ainsi de suite, comme dans une scène de Charlot du film « les temps modernes ».

Au pied d'une coulée de lave refroidie venant du Nord Est, datant du mois de juillet, nous rencontrons trois jeunes vulcanologues japonais, venus prélever quelques échantillons de gaz au sommet.

Je les accompagne, mais ils marchent vite. Je m'efforce de les suivre, tenaillé par une forte curiosité envers leur travail. Ils semblent connaître parfaitement le chemin. Mais le « club des cinq » ne suit pas et disparaît dans le brouillard. La tempête se lève progressivement, réduisant toute visibilité. Je perds mes compagnons de vue, j'hésite, décide de rebrousser chemin puis me ravise. Pensant qu'ils sont peut-être passés plus à l'est, je rejoins de nouveau les vulcanologues.

Quand je les rejoins, ils plongent déjà leur thermocouple dans une crevasse du bord du cratère, pour mesurer les températures des fumerolles (je noterais une température mesurée : 172°C).

Comme mes compagnons ne montent toujours pas, sachant qu'ils vont s'inquiéter, je décide de les rejoindre dans la tempête.

Le blizzard, pourtant cause d'importants refroidissements ou de risque de déséquilibre dans le chaos rocheux du volcan, ne m'effraie pas. Je les ai déjà affrontés dans le massif du Mont Blanc puis dans l'Arctique.

La force du vent me déséquilibre quand même, je dois avancer constamment à « quatre pattes » dans un « white out » total, une purée de coton éliminant toutes perspectives, se déchirant par moment et laissant apparaître alors de brusques renforcements d'une nébulosité poudreuse d'un soleil impuissant à percer la couche nuageuse.

Sous l'effet du déchaînement des éléments, les fumerolles, sortant des crevasses jaunies par le soufre, fusent, couchées à l'horizontale. Le spectacle est celui d'un début ou d'une fin du monde.

Je suis fasciné par ces moments intenses de déchaînement des forces de la nature ... La folie serait de laisser impressionner par le fort sentiment d'une manifestation d'un Dieu immanent à cet instant et d'en oublier le danger.

Rétabli que depuis 15 jours d'une entorse, j'avais pris la précaution de m'équiper d'un bâton de marche qui me rend bien des services dans ce dédale de blocs branlants. Ayant descendu 200 mètres de dénivelé, je repère enfin la coulée nord-est, de cet été, s'arrêtant au niveau la route du sommet où je retrouve mes amis extrêmement inquiets. J'ai le droit au sermon mérité que j'attendais.

Nous allons nous réfugier à la cabane des Guides de l'Etna, où je découvre une affiche en français très complète sur le mal des montagnes et où nous buvons l'alcool « Fichera Fuoco del Etna », « le feu de l'Etna », à la couleur rouge feu, titrant à 70 ° (!), au goût insipide d'alcool à 90 °. Une autre variété à 50 ° de cet alcool, se laisse, lui, plus facilement boire.

Les guides nous disent que la météo annonce une dépression de 4 jours. Ce qui nous convainc de redescendre, d'autant que Simone n'aime pas le froid et le blizzard et a envie de retrouver le chaud et un toit plus rassurant que celui de la tente dôme de Sylvie au mât bricolé.

Rapidement (très rapidement) nous plions bagage dans la tempête, retenant fermement les toiles de nos tentes pour éviter qu'elles ne s'envolent comme dans « Tintin au Tibet ».

Je suis assez attristé de vider sur le sol le contenu du Cubitainer après toutes les peines du monde pour le monter ici.

Par chance, nous arrivons à pendre « au vol » le dernier bus 4 x 4 redescendant à Sapienza. Notre descente est aussi rapide et que notre montée a été lente. De plus, le chauffeur tient à la gratuité de notre course !

Nous croisons en chemin un groupe de randonneurs courageux ou fous montant à pied vers le sommet !

Après le blizzard du sommet, nous avons la surprise de ne trouver aucun vent à Sapienza à 1900 mètres et un thermomètre à 13 °C à la gare du bas du télécabine !

Durant la descente, je laisse mon imagination vagabonder. J'imagine à Sapienza, l'implantation d'un cinéma Dôme Imax montrant le spectacle permanent des éruptions volcaniques, pour ceux qui ne peuvent y assister. Mais, les coulées de lave le détruiraient, et ce n'est donc pas une bonne idée.

Au retour vers Catane, dans le bus, une bande de joyeux drilles mettent une chaleureuse ambiance, par des chants populaires italiens. Tout le monde s'y est mis même les personnes âgées. A Catane, nous quittons le bus à regret.

Avec 26°C, il fait chaud et étouffant. Pendant que les autres attendent dans un jardin public décoré d'une horloge fleurie, Simone et moi partons à la recherche d'un hôtel, « la pension Gracie » Via Pachini, qu'on nous a recommandé dans le bus.

Malheureusement, la coquette pension est complète et nous nous rabattons sur autre pension nommée « Süd Land ». Elle donne sur la rue la plus fréquentée et la plus bruyante de Catane, la via Etna. La pension est vieillotte, il y fait chaud et n'est pas insonorisée. Mais à 80 F la chambre, on ne peut pas faire le difficile. Et une bonne douche peut faire oublier le reste.

Un restaurant, donnant sur l'arrière-cour de l'hôtel, se révélera excellent et bon marché (18 000 lire, moins de 70 F). Ses tables, occupant toute la largeur de la rue la transforment en impasse le soir !

Notre jolie serveuse, en minijupe sexy, ayant vécu en France, parle français. Comme le service est un peu désorganisé, elle se trompe plusieurs fois de plat. Elle nous dit que c'est courant en Sicile.

Comme d'habitude, il y a des anti-pastas (hors d'œuvre), des pastas à crème, aux aubergines, à la tomate ... Une saucisse se révèle être une sorte de saucisse de Toulouse. Daniel est mis en appétit par une belle escalope à la crème.

Sylvie aime Tzero qui passe en fond musical, nous dit être une grande romantique et adorer la musique italienne, comme celle de Zuccherò, Renato Serò ...

Dans la nuit à l'hôtel, Pierre allume la lumière, comme d'habitude !

Dimanche 13 septembre

De la fenêtre de notre chambre, Daniel espiegle nous montre l'Etna totalement dégagé. Simone reste sceptique. Dans une heure, elle aura finalement raison.

Nous déjeunons tôt le matin dans une boulangerie où les croissants sont fourrés à la compote de pommes. En Sicile, les croissants sont fourrés.

Nous loupons le train de 9h et prenons celui de 10h40, profitant de l'attente pour rédiger nos cartes postales.

J'utilise ce délai, pour aller retirer, en ville, de l'argent à un distributeur. Celui de la gare est hors service. Je me dirige vers un autre que m'a signalé une dame. Après 20 minutes de marche, j'introduis ma carte dans le distributeur de la banque San Paolo.

Il s'éteint brutalement. Ensuite, son écran égraine lentement le compte à rebours d'une bombe à retardement : 175s, 174s ... 1s ... Durant ce temps, je prie tous les saints de Sicile. Enfin, ne semblant pas avoir bien « digéré » ma carte, il la recrache. Tout cela aura duré 15 mn.

En retard, je cours pour rejoindre la gare. Heureusement un jeune en motocyclette me prend sur son porte-bagages. J'arrive sur le quai, juste avant le départ, comme si de rien était.

Le train longe une partie de la côte, traverse de beaux paysages fertiles et de jolies gares fleuries. Il passe sous le nid d'aigle du joli village de Taormine. Il traverse de nombreux tunnels et roule de temps en temps à droite. Au loin, l'Etna se couvre progressivement de nuages.

Sylvie a des petits yeux fatigués. Elle répond à mon interrogation muette, par ce commentaire, « j'ai les yeux rêveurs ».

A Messine, un mouton descend du train devant nous !

La mode des « Tags » colorés a aussi « gagné » les murs de la gare.

A Milazzo notre port d'embarquement pour les îles Lipari, il n'y a plus d'hydroglisseur, appelé Aliscaphe, en raison de la forte houle. Heureusement, les ferries fonctionnent encore mais seulement pour Vulcano. Nous avons juste le temps d'en prendre un, sur le départ, pour cette destination.

La mer couverte d'écume blanche sous un ciel sans nuage est vraiment belle. A un moment, je distingue une tâche aigue-marine, isolée, dans le bleu marine environnant de la mer, que le ferry traverse. Un haut fond au beau milieu de la mer ? nouveau mystère.

Le ferry accoste au port de Vulcano. Une foule immense et de nombreux véhicules enchevêtrés attendent sur le quai, bloquées par deux jours de tempête.

Mais le ferry ne termine pas sa manœuvre d'ouverture de porte avant et repart sans avaler sa cargaison, laissant certainement cette foule dépitée.

Nous arrivons le soir à l'île de Lipari, où des agents d'agences immobilières démarchent les touristes, proposant des locations. Nous nous laissons convaincre.

Les rues étroites et pavées de Lipari sont toujours aussi ravissantes.

Un des agents immobilier obèse, en scooter, me prend sur son porte-bagages. Surchargé comme nous sommes, avec mes bagages à la main, il y aurait un sujet de photo. Mais personne n'a pas présente d'esprit de prendre un cliché.

Le bungalow de rêve que nous découvrons, offre une splendide vue sur la mer, une terrasse ombragée et un jardin où se mélangent ibiscus et bougainvilliers. Tout cela pour seulement 300 000 livres soit environ 270 F, pour nous tous et pour deux nuits.

Nous nous baignons pour la première fois, dans la mer bordée par une plage de sable noir.

Lundi 14 septembre

Nous nous levons aux aurores pour une jolie randonnée vers un volcan éteint depuis 6000 ans, le mont Pilato où nous comptons bien découvrir de grandes quantités d'obsidiennes.

Un sculpteur a exposé sur un muret, le long de la promenade du bord de mer, des sculptures en lave, aux formes mégalithiques.

Notre itinéraire longe la très belle baie de Lipari, puis monte progressivement dans les collines, où abondent les blocs d'obsidiennes dans les murets, les affleurements verticaux de tufs au bord de la route. Nous atteignons, au niveau du village de Pirrera, la coulée d'obsidienne préhistorique géante, bien visible par ses reflets brillants au soleil. Cette coulée, descend jusqu'à la mer. Elle recouvre l'énorme dépôt de ponce constituant le mont Pilato.

Elle témoigne d'un volcanisme extrêmement explosif. Il y a 6000 ans, des ponces de cette éruption, dont on retrouve les dépôts sur Vulcano et d'autres îles, ont été projetés à plus de 30 km. Il ne faisait pas d'être bon dans les parages à cette époque.

Nous redescendons ensuite, par un sentier, recouvert de pavés plats de basalte, séparé de la coulée par un grand canyon, vers le village de Canetto situé bord de mer, où nous dégustons d'excellentes « gelatis » (« glaces » en italiens), en attendant le bus. Les Italiens sont vraiment les maîtres des glaces et des cafés. Cette pause au bord de la mer restera pour nous tous un beau souvenir.

Vers midi, un minibus régulier nous conduit, dans la montagne, vers un autre village, point de départ de notre prochaine randonnée. Une australienne rencontrée dans le bus se rend en pèlerinage au Mont Pilato où elle est née.

Dans le chemin que nous empruntons l'obsidienne noire et brillante affleure partout et Daniel ne peut résister à la tentation d'en casser un morceau avec le marteau de géologue de Simone, pour constater la belle cassure conchoïdale brillante dont elle nous a parlé.

Simone, toujours prévoyante et prudente, a beau insister, répéter, lui dire de faire attention, de prendre des précautions, de se munir de gants et de lunette, ... Daniel comme un enfant n'écoute pas. A un moment, un éclat jaillit et perce la main de Daniel qui pisse le sang. Simone « tu vois », Daniel penaud « Ah oui tu as raison » (heureusement, l'éclat n'avait pas jailli vers l'œil).

Après avoir essayé différentes voies d'accès vertigineuses et risquées pour tenter de rejoindre la plus importante carrière de pierre ponce du monde, je découvre un chemin à 45° creusé par des moyens artificiels (scrapers ?), nous conduisant directement dans la carrière au beau milieu des engins de chantier en activité. Le site, une sorte de cirque aux parois grises ou blanches, est immense. Je me presse craignant d'être refoulé par les ouvriers, mais ces derniers du haut de leur engin nous saluent aimablement.

La majeure partie de la production n'est pas constituée par les pierres-ponce utilisées dans la salle de bain, mais plutôt par des absorbants industriels et des granulés de litières pour chat. Un jour le mont Pilato disparaîtra victime des chats et de leurs besoins.

A la fin de la randonnée, je montre la coulée d'obsidienne mouchetée ou bulleuse, qu'Inès, de l'agence Aventure et Volcan, nous avait montré l'année passée.

Le stock d'obsidienne que nous avons rapporté est énorme et nous n'en conservons que les plus belles pièces, après les avoir triés sur la terrasse de notre bungalow. Celles que nous laissons feront certainement, des heureux parmi les locataires suivants.

Le propriétaire de notre bungalow, un restaurateur nous a fait la publicité de son restaurant « La Nassa ». Je m'y rends pour connaître les prix, mais la discussion en italien se révèle fort difficile. Je répète « prix, price menu global, total

...». On inscrit sur une serviette 7000 liras, me faisant comprendre que rien n'est cher ici. Je me contente naïvement de cette affirmation.

Mes amis se laissent séduire par ce restaurant aux murs couverts de tableaux d'art naïf, d'art brut ou de style brésilien.

Finalement, le repas affirmé bon marché composé de poissons nous coûtera presque environ 250 F par personne ! Par contre, les plats sont corrects et fins.

Mardi 15 septembre

Une pluie diluvienne aussi soudaine que brève nous surprend, alors que nous attendons l'ouverture du comptoir portuaire situé juste à côté du port des ferry.

Nous y apprenons que le port des hydroglisseurs n'est situé pas ici mais de l'autre côté de la Citadelle _ sorte de piton rocheux, coupant la grande baie de Lipari en deux _ au niveau du port de pêche.

Là, on nous informe qu'il n'y a pas d'hydroglisseur pour Stromboli et qu'il faudra attendre ou revenir après 11h. Toujours et encore ce fichu vent.

Nous en profitons pour visiter rapidement la Citadelle, déjà explorée personnellement l'année dernière, l'église baroque aux magnifiques plafonds en trompe l'œil, le petit musée vulcanologique gratuit, dont les panneaux uniquement en italien n'aide pas à la compréhension. Heureusement, la connaissance de l'italien de Simone nous tirera d'affaire.

Pierre, toujours adroit quand il est question d'argent, fort de notre carte de membre de LAVE obtient la gratuité de l'entrée du musée archéologique, remarquable par la richesse de ses collections et visité au pas de course. On y découvre que l'homme est présent sur l'île depuis presque 5000 ans.

Daniel s'amuse à photographier les plus belles pièces, dans ce musée où il est interdit de photographier.

Finalement, nous prenons un ferry pour Vulcano.

A l'arrivée, nous trouvons un joli logement avec bougainvilliers. Daniel les adore, depuis son service en Algérie et les photographie à tout bout de champ.

En début d'après-midi, nous montons au sommet du Vulcano situé à 400 mètres d'altitude.

Je connais déjà son énorme cratère évasé, comme soufflé par une énorme explosion, sur les flancs desquels se dégagent de nombreuses fumerolles très souffrées, déposant du soufre en quantité.

Dans les fumerolles, je constate l'efficacité du masque à gaz que j'essaye pour la première fois.

A mon « grand dam », Daniel casse les belles concrétions et colonnes de soufre entourant les sorties des gaz, pour ramasser des échantillons de soufre.

Après passage devant les bains thermaux de boues à la forte odeur d'œuf pourri, dans lesquels se prélassent des curistes pachydermes, nous longeons la mer et une plage d'où sortent des fumerolles. Les flaques d'eaux de la plage, la mer, les bains de boues pétillent comme du champagne.

Nous atteignons à la nuit tombée le sommet du Vulcanello, un volcan éteint. Dans l'obscurité, on peut à peine distinguer les carrières d'alun désaffectées, à l'intérieur du cratère.

Le soir versant par erreur deux fois la quantité d'eau requise pour mes pâtes déshydratées, nous mangeons des pâtes bonnes quoique ayant pris l'aspect d'une « soupe aux pâtes ».

Mercredi 16 septembre

Le vent a enfin cessé : calme plat. Notre hydroglisseur arrive dans le soleil levant, occasion d'une belle photo. Daniel n'a pu se résoudre à se séparer de toutes ses trouvailles et trésors et embarque donc, chargé comme un mulet. Tout le monde est un peu plus chargé, sauf Pierre.

Après deux arrêts aux îles de Panarea et de Bariluzzo nous voyons enfin apparaître le cône parfait du Stromboli, fumant, crachant, depuis 2500 ans.

Nous trouvons, pour nous tous, une chambre spartiate, chez l'habitant de la « Casa Antonio Russo ». Puis nous nous dirigeons à 13h30 vers le sommet.

Un avis officiel récent, manuscrit, placardé sur un panneau informatif de type routier sur le volcan, nous informe qu'il est interdit de monter au sommet.

Après un vieux chemin dallé, étayé, serpentant dans les canisses, un sentier mal balisé pierreux et raide, s'offre à nous.

Heureusement, Pierre a eu une idée de génie, pour permettre le retour de nuit, en nous confiant des craies grasses industrielles jaunes et blanches, comme celles vendues dans les magasins de bricolage, pour baliser le chemin.

Ce sentier caillouteux surplombe un instant le précipice de la Chiaria del Fuego, une grande pente d'éboulis, descendant à plus de 45 ° depuis les cratères directement jusqu'à la mer, sur laquelle rebondissent régulièrement les bombes volcaniques.

Le fait de nous baisser constamment pour déposer nos marques, que nous appellerons « nos marques-à-nous », tout le long de la piste, nous ralentit un peu et nous n'arrivons qu'à 17h30 à la Cima.

Vers 700 mètres d'altitude, je découvre des « bouses » de lave fraîches, à l'aspect de mâchefer brillant et métallique.

Cette année, il y a beaucoup de fumerolles au sommet du Stromboli et les bouches sont souvent noyées dans un brouillard piquant, se rabattant de temps en temps sur nous.

En attendant le coucher du soleil, nous nous amusons à fouiller le sol en quête d'un trésor : de jolies macles de cristaux d'augite, en forme de croix, utilisables en joaillerie.

Les explosions irrégulières provenant de 4 bouches ont lieu en moyennes toutes les 10 minutes. Il faut être patient pour attendre la suivante. Souvent, à cause du brouillard, on ne voit que le sommet des gerbes incandescentes.

Cela fait le bonheur de tout le monde.

En ce qui me concerne, je suis un peu déçu, par rapport à l'année dernière, où l'on percevait mieux les trajectoires des bombes retombant sur des empilements d'autres bombes encore rouges.

Ces feux d'artifices me paraissent par moment artificiels. A d'autres moments, je ressens la redoutable puissance et le danger de cette force naturelle incontrôlée.

Attirés par le feu d'artifice, il y a au moins une cinquantaine de spectateurs, dont une trentaine d'allemands, souvent en tenue d'été, bien que l'on grelotte à cette altitude !

Tous les petits abris, construits au sommet du Stromboli, par les touristes, avec des blocs de lave posés en arc de cercles pour se protéger contre le vent, sont occupés !

Immobile, dans le froid, je m'amuse de mes réflexions, me disant qu'il faut être fou pour aimer les volcans, avec la poussière qui abîme les objectifs, les lapillis, les gaz piquants et odorants, le danger, la montée raide des volcans, le froid, la tempête, le brouillard qui masque les éruptions etc...

Simone, pourtant pas une aventurière, veut rester jusqu'au bout de la nuit, dans le froid, le vent, les gaz suffocants, pour admirer le spectacle...

L'authenticité et la profondeur de la passion volcanologique de Simone ne font, à cet instant, aucun doute.

Simone, rationnelle, prudente et pondérée, ne se trompant jamais, est la scientifique du groupe.

Comment une personne, comme Simone, peut-elle aimer les dangereux volcans et rester une jeune fille au « coefficient de pondération » élevé? Mystère.

J'avais toujours cru qu'un bon vulcanologue, obligatoirement sur le terrain, devait avoir entre-autre qualité un caractère un peu casse-cou comme Haroun Tazieff ou les Krafts.

Vers 21h, nous redescendons dans la nuit, guidés par nos géniales « marque-à-nous », _ version moderne de la piste des Petits Poucets _ et rejoignons le village sans incident vers 1h. En chemin, nous récupérons au passage un couple de japonais en petite tenue et sans lampes frontales qui nous suivront jusqu'au bout. Cependant, nos lampes consomment beaucoup de piles et nous devons en changer régulièrement !

Au niveau de la pizzeria de l'observatoire, nous rencontrons un Belge, qui prudemment est resté à distance pour observer le volcan. Il nous informe que depuis la grande explosion du 7 septembre où des bombes sont tombées sur les abris, les guides ont interdiction par arrêté préfectoral, de monter au sommet. Ce qui ne dissuade pas les touristes eux de continuer d'escalader le Stromboli.

Dans un petit guide sur les dangers du volcan, vendu chez un photographe de Stromboli, une photo montre une bombe transperçant sur un matelas pneumatique. Peut-être est-ce là, la raison de la présence d'un duvet percé et abandonné que j'avais vu dans un abri au sommet.

Près du sommet dans un abri, un couple de suisses, inconscient du danger, enveloppé dans leur duvet, allongé sur leurs matelas, nous avaient demandé de ne pas les réveiller lorsque nous redescendrions dans la nuit !

Jeudi 17 septembre

En général, le ballet des Aliscafi entre les îles est bien rodé (sauf en cas de tempête), et c'est par un Aliscafi ponctuel, celui de 9h45 que nous rejoignons Milazzo où nous déjeunons dans une pizzeria du port. Puis par le train, avec une halte à Messine, nous atteignons Catane vers 17h.

A Catane, Simone et Sylvie recherche l'hôtel « Roma » situé à côté de la gare, malheureusement complet. Nous traversons la ville lourdement chargés, pour la pension « Bellini », située 41 via Landolina, près du Théâtre Bellini, l'opéra local, un des plus importants monuments historiques de la ville. Elle se révélera confortable, du moins pour ceux qui auront un lit (Daniel dormira par terre).

Nous dînons copieusement, bon marché, dans un restaurant, en face de notre pension, le « Kneipe » située au 60 via Landolina. Un bon plat d'escalope à l'huile d'olive et de pâtes aux vrais champignons accompagnés d'un petit rosé pétillant nous rassasient amplement. Une sauce aux vrais champignons change d'ailleurs tout dans un plat de pâtes. Pierre toujours difficile nous signifie qu'il n'aime pas le chocolat. Pierre n'aura donc pas le droit au désert au chocolat ... Parfois mes souvenirs gardent une fraîcheur de bombes volcaniques pour ce genre de petites anecdotes.

Vendredi 18 septembre

Nous quittons la pension Bellini de bon matin, repassant devant le magnifique théâtre du même nom et par un bâtiment néoclassique, de l'époque mussolinienne semble-t-il. Un monument métallique à la gloire de Pirandello, montre la tête du romancier, couverte d'un chapeau, sortant des pages d'un livre ouvert.

J'ai juste le temps de photographier l'entraînement, pour les paris clandestins, d'un trotteur tirant un jockey assis sur son sulky, dans une grande avenue vide à cette heure matinale. Le scooter de l'entraîneur dès qu'il me voit oblique brutalement vers une voie latérale.

Nous retentons l'ascension de l'Etna, espérant cette fois-ci la clémence du temps et de Vulcain.

Quelle surprise au sommet, atteint à 13h, de découvrir sous un ciel bleu lumineux, le cratère sud-est en pleine activité.

Enfin, l'éruption que j'attendais depuis des années.

Devant mes yeux fascinés et émerveillés, un extraordinaire et **continu** feu d'artifice, composé de fortes projections stromboliennes de laves rouges (au moins 20 mètres de haut), qui la journée, paraissent noires.

L'éruption précédente n'est pas terminée, que la suivante déjà commence, ainsi de suite dans un enchaînement sans fin. Cela semble ne jamais vouloir s'arrêter.

Rien ne peut nous lasser de ce spectacle gratuit, qui durera une journée, bien plus longtemps que le feu d'artifice du 14 juillet.

La seule différence est la monotonie des couleurs : toujours rouge orangé.

En ensemençant le volcan avec un peu de sel de cuivre, de cadmium, de baryum, de strontium, de sodium ... on aurait pu obtenir des belles vertes, bleues, pourpres, jaunes ... du plus bel effet.

La prochaine fois il faudra que j'en reparle aux guides de l'Etna.

D'après les guides de l'Etna, l'éruption débutant par une explosion aurait commencée mardi vers 11 h.

Nous observons tout cela du même lieu de bivouac que lors de notre premier séjour.

Je suis quand même un peu frustré, solidaire de la discipline du groupe, d'être contraint d'observer tout cela à 1 km de distance, alors que je voudrais tant être à 50 mètres de l'éruption.

Je sais que tant que l'éruption sera régulière comme maintenant, il n'y aura pas de danger, si l'on reste toutefois attentif aux bombes dans le ciel. Le danger c'est quand l'éruption s'arrête soudainement (risque de bourrage de la cheminée puis de débouillage explosif) ou lorsque le cratère déverse soudainement sa lave dans notre direction.

Tout le monde est hypnotisé particulièrement Simone.

Le froid, le vent, tout est oublié.

Pourtant, le vent, toujours le vent !! Il s'écoule et s'immisce partout, comme l'eau d'une rivière se faufilant entre les cailloux ou les branches mortes de son lit.

Le soir il est impossible d'allumer une allumette ou un briquet. De plus l'alcool froid ne s'enflamme pas. Finalement, Daniel est obligé d'allumer le réchaud sous sa tente canadienne.

Je regrette à cet instant de ne pas avoir emporté le pare vent de mon réchaud de montagne.

La nuit le froid mordant, le vent et le spectacle qui dure jusqu'à 4 heures du matin, nous empêchent de dormir.

En fin d'après-midi, nous visitons rapidement le cratère nord-est. Nous observons des projections de cendres, de couleur blanc beige à grise, des cratères Voragine et Bocca Nova, souvent masqués par les panaches de vapeurs ou les écharpes de nuages défilant à grande vitesse et montant à notre rencontre.

Samedi 19 septembre

Le lendemain, la belle éruption de la veille s'est malheureusement arrêtée. Le temps reste beau. Mais il gèle toujours.

Le vent a tourné et nous rabat de temps à autre les fumerolles et les poussières du volcan.

La prochaine fois, j'apporterais un vrai duvet de montagne, d'autres sous-vêtements et un vrai matelas mousse (qui se respecte), de 2 cm minimum d'épaisseur.

Le miroir ou les optiques de mes deux appareils photos sont légèrement sales, à cause de cette poussière fine et abrasive qui pénètre à l'intérieur des objectifs, malgré les scotchs de protection autour des bagues de réglages. La prochaine fois, il faudra se munir de boîtiers étanches.

Les guides nous confirment que le cratère sud-est s'est égueulé et qu'une coulée de lave a descendu ses flancs direction sud-est.

Nous nous précipitons vers cette coulée. Nous franchissons les barrières de protections empêchant les touristes d'aller plus en avant (vers les cratères). Seuls les vulcanologues, les guides et les membres de LAVE et d'autres associations vulcanologiques, ou l'agence Aventure et Volcan, connus depuis des décennies ici, sont autorisés à le faire.

Sur notre chemin, une ancienne bouche inactive, occupée par un névé s'est transformée en une sorte de gouffre glacé.

Une longue coulée de lave de 500 mètres descend d'abord d'une faille du bord du cratère sur une pente très raide avant de se séparer en trois langues encore très chaudes sur une zone plus plate, seule la langue du milieu semblant avancer à une vitesse de quelques mètres par heure.

La lave peu fluide, avance par mini-éboulements continus, produisant un bruit de vaisselle cassée ou de brique pilée. L'air chaud vibre au-dessus de la coulée. Les blocs sont marron foncé en surface, mais dès qu'un bloc du front de coulée, plus gros que les autres, tombe, le rougeolement des blocs sous-jacents apparaît.

Simone passe son temps à explorer tout le tour des coulées.

Par ce beau soleil, la chaleur et le rayonnement près de la coulée sont intenses, on pourrait se mettre en maillot de bain et envisager de bronzer sur une serviette posée sur le sol cendré. Il ne manquerait plus qu'une étendue d'eau à proximité pour compléter le tableau.

Si la coulée n'avancait pas, on aurait pu planter nos tentes ici.

On déjeune à côté de la coulée. Les papiers déposés sur les blocs se consomment instantanément, sans flamme, sur la coulée. Et nous trouvons ainsi un moyen rapide de nous débarrasser de nos déchets.

Mais tout beau et bon moment a une fin et nous devons déjà repartir après.

Un dernier verre de « Fuoco del Etna » offert par Pierre, le soir autour de notre « feu de camp ». Déjà, la nostalgie du retour, nous gagne.

Dimanche 20 septembre

Nous replions nos tentes de bonne heure, car notre avion décolle à 15h30 de Catane.

Nous vidons de nouveau notre Cubitainer et nous descendons à pied au téléphérique, ce qui est plus facile dans ce sens et sans Cubitainer.

Dans un café de Sapienza tenu par une Française, nous nous offrons un copieux petit déjeuner, en regardant une chaîne locale câblée. Elle diffuse des images de la course automobile « le Rallye de l'Etna ». La première voiture ouvrant le Rallye est conduite par un illusionniste aux yeux bandés.

Des centaines de cars sont garés sur le grand parking du village, une foule dense est déjà rassemblée sur le trajet des coureurs. L'ambiance est bon enfant. La route est neutralisée.

Mais Bon Dieu, ce Rallye ... c'est ici !! réalisons-nous tous soudainement. Comment allons alors nous faire nous rendre à Catane, d'autant qu'on vient de nous apprendre qu'en raison de la course, le bus attendu a été supprimé. Il est déjà 11h30 et Catane est à 30 km.

Un début de panique gagne le « club des cinq ». Heureusement, un automobiliste se propose d'être notre taxi, moyennant une compensation (200 000 liras soit 180 FF par personne).

Nous nous engouffrons tous cinq avec le chauffeur et avec tous nos nombreux sacs dans la voiture. Une joue est même « écrasée » contre le plafond ou le pare-brise. Plus aucune place disponible pour un seul membre. Mais hommes et bagages, tout est casé ! Exploit digne du Guinness book.

Dire « on est serré » serait un euphémisme, on devrait déclarer « Tout est coincé à mort » ! Daniel, pendant la descente, s'amuse à photographier nos grimaces et contorsions.

La pensée du moment : « surtout ne pas rencontrer un policier ! »

Heureusement, à Nicolosi, notre taxi fait appel à son gendre et nous pouvons nous répartir entre deux voitures. Un peu d'espace et d'air nous fait du bien.

Nos deux taxis improvisés, après avoir récupéré nos derniers bagages laissés à la pension Bellini, nous conduisent à l'arrêt du bus de l'aéroport, l'Alibus, qui lui-même nous conduit à temps à l'embarquement.

Dans le hall de l'aéroport, nous avons même le temps d'écrire nos dernières cartes et de mettre de l'ordre dans nos sacs.

Hormis l'épisode rocambolesques du taxi et les aléas climatiques, tout notre voyage se sera bien déroulé. Tous, nous garderons un excellent souvenir du voyage et de la bonne ambiance qui y régnait.

En janvier dernier, nous avons organisé une projection de toutes nos diapos du voyage chez Pierre. Maintenant, depuis presque un an, nous sommes restés amis et continuons de randonner ensemble.

15 Islande 1999

La Cloche d'Islande

Cours séjour en Islande en août 1999.

15.1 Décide-t-on d'un voyage, au dernier moment ?

Le moins d'août approchant, contrairement à mon habitude, surbooké, je n'ai toujours rien préparé. Toujours pas de destination pour cet été. Pour ne pas arranger les choses, une situation financière virant au rouge vermillon.

Sur le web, une annonce : « *CHARTER ISLANDE, 2100 FA/R* » ! (Environ 315€).

L'Islande ? pourquoi pas. Aventure et le dépaysement assuré. Pour toute aventure, je suis partant, même sans aucun sous vaillant. Aussitôt dit, aussitôt réservé. Une semaine seulement de délais, pour préparer ce voyage et remplir mon sac à dos.

Des conseils de dernière minute, de mon ami Norbert, visiteur de l'Islande, l'an passé: l'Islande n'est vraiment pas la destination des plages de sable blanc, des cocotiers et des mers chaudes. Plutôt une destination froide, voire arctique, et surtout chère.

Nécessité d'un équipement pour les régions froides et pluvieuses : polaire, Gore Tex, ...

15.2 Economie, économie !

Les impôts s'étant rappelés à mon bon souvenir, mon compte est descendu dans les profondeurs abyssales. C'est une habitude. Qu'importe ! Mon banquier du Crédit Mutuel est sympa.

N'aimant pas vivre à crédit, il me reste toujours, sur place, le recours à la débrouille et au système D : faire la plonge, vivre comme un routard, camping sauvage, stop, récupération des restes De toute façon, je ne crois guère que ma banque sponsoriserait mes voyages ... Trouver des sponsors est toujours de toute façon extrêmement difficile, le bénéficiaire devant fournir un retour au sponsor.

Par référence au livre « *La cloche d'Islande* », du prix Nobel islandais Laxness, ce voyage portera ce nom. La cloche, à tous les sens du terme (à la « cloche de bois » ...), au pays des voyageurs friqués.

15.3 C'est parti

Yannick, nature solitaire, rencontré dans la file d'attente de l'aéroport, a, comme moi, le goût des explorations lointaines. Emeric Fisset, Sylvain Tesson, Alexandre Poussin, des explorateurs au long cours ... sont du cercle de ses intimes.

Parti à minuit passé, avec 2 h de décalage horaire, nous arrivons à Reykjavik à 2h du matin, heure locale, sous une fine pluie. Température extérieure, 10 °C.

Un bus de Nouvel Frontière accepte de nous déposer en ville. L'hôtel de l'Armée du Salut abordable, étant complet, nous sommes obligés de battre en retraite sur le camping de Reykjavik.

Le lundi 9 août 99, Reykjavik

Au réveil, vue, de ma tente, sur la plus belle collection de tente, au niveau couleurs et modèles, jamais imaginé. L'eau des douches, d'origine géothermique, a une odeur de soufre.

Yannick et moi, faisons un grand tour pédestre de la ville, sous une pluie battante.

La température moyenne est de 8°C. Pas chaud, surtout par cette pluie. Je savais que le climat de l'Islande est souvent mauvais et océanique ... mais si franchement humide !? D'entrée de jeux, on est servi.

Le centre-ville est petit, toujours proche du port de haute mer. Beaucoup de maisons sont en bois peint ou couvertes de tôles peintes, peut-être, pour se protéger du vent. Les rues sont propres, tracées au cordeau. Les zones de bureaux, froides, ressemblent à celles, d'une ville nordique.

Nous visitons la cathédrale protestante, tout en béton froid, dans le styles des années 30, dressée vers le ciel comme un vaisseau spatial futuriste.

Beaucoup de boutiques proposant des « free tax » et les fameux pulls en laine islandais. Partout, apposé sur les vitrines, l'indication "útsala" ... « Soldes ».

La mode des punks avec piercing, des tags et des GSM est aussi arrivée en Islande.

Je suis effaré par les prix pratiqués en Islande, 90 F la pizza, 5 F une simple carte postale, 550 K (1 couronne islandaise équivalent à 1 FF) pour se rendre, en bus, au site de Geysir à 100 km d'ici.

Je rencontre un vrai routard, Patrice, originaire de Mons en Belgique, circulant depuis plus de 20 ans sur les routes. Il a visité pratiquement tous les pays du monde. Actuellement, il circule avec un vieux vélo, proche de rendre l'âme. Sa seule maison est sa tente, ou bien les abris rencontrés sur sa route. Cadet Roussel, sans poutre, ni chevron. Il est venu de Norvège, par un ferry et par le nord de l'Islande. En Islande, il a dormi la plupart du temps dans les bergeries, fréquentes ici. La mendicité étant interdite, la police d'ici l'a déjà reconduit hors de la cité.

Sur les grandes avenues, des marques d'essences inconnues : Orkan Benzín.

Un grand centre commercial, Kringland, le plus grand de la ville, propose tous les produits d'une société de consommation avancée, à des prix, en moyenne, doubles de ceux de l'hexagone. Un journal m'apprend qu'un léger tremblement de terre a secoué le volcan l'Ekla, récemment.

Visite du musée des arts et traditions populaires de Reykjavik, plus petit que celui de Lillehammer en Norvège. Des figurants en costumes traditionnels jouent le rôles de personnages du passé, l'horloger dans son échoppe, la fileuse filant la laine sur son rouet ...

Le mardi 10 août 99, Þingvellir

Islande, pays des arc-en-ciel, des nuages, en forme d'écharpes ou de fumées. Fumées pouvant aussi provenir des nombreux sites géothermiques du pays. Pays presque vide, avec ses 240000 habitants pour 20000 km², dont la moitié à Reykjavik. Pays remplies de beautés naturelles.

Beaucoup de prairies sur les côtes de l'Islande. Quelques fermes éparses. Certaines possèdent plus de 1000 hectares de terre, tandis que d'autres paraissent pauvres. Peu d'agriculteurs.

Les vertes prairies, dans lesquelles sont pratiquées l'ensilage (les boules blanches des bottes de foin "enrubannées" constellant le paysage), ont été conquises sur la caillasse, à force d'un dur labeur et d'une lutte constante, contre la nature, pendant des dizaines et des dizaines d'années.

Partout des moutons blancs, couverts d'une épaisse toison, et des petits chevaux, à la longue crinière, semblables à des poneys, les fameux chevaux islandais.

En Islande, patrie des chevaux, sport national à l'instar du golf, presque tous les islandais, depuis la plus tendre enfance, ont un cheval. Il n'est pas rare de rencontrer en longues files d'équidés, conduites vers les corrals ou vers les pâtures.

Très peu d'arbres. Tous les arbres présents, en général des sapins, sont replantés, près des villages, selon un vaste plan de reforestation du pays. Un changement radical de cap, après des siècles et des siècles de déforestation.

Auparavant, ne demeuraient que plus quelques rares petites forêts naturelles, ou bosquets, de bouleaux, de petites tailles et aux formes torturées. Islande, aussi pays du vent et des tempêtes.

Partout, la terre est noire, volcanique. Dans le paysage, de longues coulées de laves, aux gros blocs erratiques, couverts de mousses. Paysages en noir, vert de gris et vert tendre. Parfois, on trouve d'étranges sols, herbeux, constellé

de millions de monticules, la terre se déformant sous l'effet du gel et du dégel, illustration du phénomène de la solifluxion.

L'étagement de la végétation est très resserré, à cause de la haute latitude de l'Islande. Dès 600 mètres, les neiges éternelles.

Dans les zones plus riches protégées du vent, on trouve des pissenlits, des boutons d'or, de grosses touffes de légumineuses aux fleurs violettes, semblables à des lupins, des aulnes torturés, en général des aulnes arctiques et des presles. En général, la végétation de type arctique est rase, composée de saxifrages, de thym arctiques, de silènes acaules, d'épilobes arctiques, des dryades à 8 pétales, semblables de loin aux renoncules des glaciers, de fragiles pavots arctiques, jaune souffre, de champs de linaigrettes (coton arctique) dans les zones humides ...

Sans le courant du Gulf Stream, ce pays serait devenu une étendue totalement glacée comme le Spitzberg.

L'intérieur est un désert de pierre et de sable noir. Royaume, Mecque du tous terrains et des espaces sauvages. L'intérieur est parfois si désertique, que s'il n'y avait le froid, on se croirait au Sahara.

Tous les Islandais possède un 4x4, souvent fort luxueux. A cause des droits de douanes et du prix du transport, ces modèles coûtent ici plus de 300000 F. On rencontre, aussi régulièrement, des 4x4, équipés de roues énormes, appelés ici « bigfoot », destinés à progresser sur les immenses glaciers du pays.

Et pour se les payer, comme pour avoir tout le confort moderne domestique, les Islandais sont obligé de travailler dur (ou de s'endetter).

Dans ce pays, pas de trains, de métros, de tramways. On circule seulement en voiture, ou en bus, le plus souvent, dans leur version "tous terrains". Mais on trouve aussi des Smarts à Reykjavik.

Peu de routes goudronnées. Même la route n°1, entourant l'île, ne l'est, qu'au sud et à l'ouest de l'île. Les routes sont étroites. Leur gravillonnage pour les refaire, une habitude. Aucune autoroute. Les ponts sont en général à une seule voie. Les moutons en liberté (en raison de l'absence de clôtures longeant les routes, ces dernières étant, en général, perpendiculaires à la route), traversant impulsivement les routes, constituent un réel danger.

Des grilles coupent régulièrement la route n°1, pour empêcher les moutons d'aller d'une propriété à l'autre. Les moutons en liberté ont l'air vraiment heureux. Je me demande comment les fermiers peuvent les retrouver (?).

Stop vers Þingvellir, le lieu d'une assemblée de chef vikings locaux, vers l'an 1000. Une sorte de brèche naturelle, dans les coulées de basaltes, d'une centaine de mètres de larges et de plusieurs km de long, coincée entre deux parois verticales de basalte, due à une faille ou rift, le rift médio-atlantique, nord-sud, coupant l'île en deux. La zone centrale de l'Islande est faillée, souvent soumise aux séismes.

Sur la route menant à Þingvellir et à la sortie de Reykjavik, un long aqueduc, amenant de l'eau chaude thermale, pour le chauffage de la ville.

Le jeune étudiant biologiste islandais effectuant une thèse en ichtyologie, m'ayant pris en stop, me signale une maison basse, pas très grande, en bord de route, celle de l'écrivain et prix Nobel Halldór Kiljan Laxness (1902-1998).

Le site de Þingvellir est beau, magique. Au loin, l'immense lac de Þingvellavatn, le plus grand d'Islande, entouré de prairies, de fermes, de résidences secondaires.

Au bord du lac, un hôtel de bois de grand luxe, et une très ancienne chapelle, entourée d'un petit cimetière champêtre, aux tombes vénérables. Une rivière coule, sur une courte distance, dans la faille de Þingvellir.

Des oies cendrées, au bord de la rivière, peu farouches, se laissent approcher, de même qu'un bécasseau et un courlis courlieux.

Je ne verrais jamais autant d'oiseau qu'en Islande, l'île aux oiseaux, un vrai paradis pour les ornithologues.

Dans un jardin public de Reykjavik, je rencontrerais des oies cendrées, en quantité, mais aussi des huitriers pie, et de nombreux autres oiseaux marins, dont le fameux eider à duvet, au long bec.

Au loin des montagnes tabulaires auréolées de nuages.

De retour du site, nos routes divergent à la gare routière des bus BSI, Yannick ayant prévu un voyage de 3 semaines, moi de 2 semaines. De plus après notre longue marche au bord du lac de Þingvallavatn, Yannick boite. Nous nous reverrons qu'en France.

Ma crainte inconsciente se vérifie, je ne pourrais pas retirer de l'argent aux distributeurs. Je dois donc tenir 15 jours, avec 1500 F.

Débuté alors, à mon habitude, un nouveau voyage solitaire, semblable à mes autres précédents voyages.

Le mercredi 11 août 99, Gullfoss, Geysir

En route, en bus, vers les classiques de l'Islande : Geysir et Gullfoss.

Notre chauffeur est l'aryen type des affiches de propagandes nazis. Jamais, je n'ai vu autant de blond, qu'en Islande, peut-être, constituent-ils 80 % de la population.

Vers 10h, la luminosité du soleil semble faiblir d'un tiers. Un rapide coup d'œil vers soleil, me permet de voir une légère tâche sombre sur son pourtour. Aujourd'hui, est le jour de la grande éclipse, tant attendue et observée en ce moment en France (un événement exceptionnel ne se produisant qu'une fois par siècle).

Toutes les rivières sont torrentueuses, souvent puissantes, source d'inépuisable d'énergie hydroélectrique. Le pays produit tellement d'électricité, que pour écouler son surplus, il a construit une des plus importantes usines de transformation d'aluminium du monde, la bauxite venant par bateau de Jamaïque, d'Australie ou d'ailleurs, et l'aluminium, produit de la transformation, étant ensuite exporté vers les pays industrialisés comme les USA.

Une rivière terrestre, croisée sur la route, avant la ville de Selfoss, semble en crue. Comment une rivière peut-elle être en crue, dans un pays aussi régulièrement pluvieux que l'Irlande ?

Petit arrêt du bus, au "Kérið Crater", né au XVII^e siècle. Au fond de ce grand entonnoir couleur rouille, stagne un lac émeraude.

Je rencontre là un couple et leur fils, avec leur camionnette bleue, aménagée, servant camping-car, sur lequel est peint les drapeaux de tous les pays qu'il a déjà visités ou traversés. Le mari est professeur de géologie en classe de 3^e à Autun. Il a déjà recueilli beaucoup d'échantillons de roches, pour sa classe, dont de belles sculptures naturelles torsadées, formées d'un basalte très fluide, type panhoehoe, rouge et brillant.

Dans le bus, j'ai fait la connaissance d'une anglaise biologiste, muni d'un bel appareil photo, faisant le tour de l'île par ses propres moyens et s'intéressant aux oiseaux.

Au site de Gullfoss, je découvre un impressionnante réplique du Niagara (une chute immense). L'embrun mouille tout et provoque un brouillard persistant au-dessus de la gorge profonde où s'enfoncent les flots tumultueux. La chute de l'enfer. A l'extrémité d'un petit belvédère, on pourrait presque s'engager sous l'amorce de la chute.

Le site suivant, "Geysir", ne couvre qu'un terrain d'une centaine de mètres carré.

Mais à son centre, se produit, à intervalle régulier, un des plus beaux spectacles naturels, qu'il n'ait été donné de voir.

Imaginez-vous, au milieu d'un terrain aride parsemé de pièces d'eaux chaudes, l'existence d'un cratère nommé "le Strokkur", constitué de deux petits cratères d'une roche siliceuse appelée geysérite, emboîtés l'un dans l'autre.

Son centre est rempli d'une eau très bleue, chaude. De son enceinte, s'écoule un faible ruisseau d'eau chaude, à 70°C, par une sorte de canal d'évacuation.

L'eau au centre des 2 cratères, semble d'abord paisible, puis se gonfle et dégonfle alternativement. On présente un frémissement devant déboucher sur un jaillissement, mais tout redevient calme, au bout de quelques secondes.

Après plusieurs aller-retour, soudain, l'eau se gonfle plus de coutume, forme une bulle bleue augmentant rapidement et atteignant une taille de plus d'un mètre de diamètre. Puis, le cône précurseur se perce ou explose soudain. Jaillit alors du "perçement", un grand panache puissant et gracieux. L'instant imprévisible de l'éruption vous prend toujours par surprise, impossible donc de faire des pronostics sur le moment de l'apparition du jet.

Une touriste et moi, nous nous amusons à lancer des paris, que nous perdons à chaque fois.

Parfois, il y a 2 ou 3 éruptions simultanées, jaillissant de la même bulle bleue. Certaines explosions avortées, n'éruentent que d'un crachat sans intérêt. D'autres réussies, produisent un noble panache, un ersatz du grand jet d'eau de Genève.

En moyenne l'éruption se produit toutes les 7 mn. C'est comme un feu d'artifice, étincelant sous le soleil, hypnotique, magique, joyeux, dont on ne se lasse jamais. Je resterais plus d'une heure à contempler ce phénomène mystérieux. J'ai du mal à l'expliquer. Selon une légende, une baleine se tiendrait sous le geyser et soufflerait son évent, par le trou. Aucune obligation d'y croire.

L'eau dans le cône siliceux du "Geysir", tout proche, le geyser qui a donné le nom au site, lui est calme. Il est pratiquement "éteint", son bassin et donc sa colonne d'eau étant trop haute actuellement pour favoriser le processus.

Le soir, je fais du camping sauvage, bien dissimulé avec ma tente basse et verte, à côté du petit hôpital de Selfoss, au bord de la rivière de ce matin, qui semblait en crue. Température 10 °C. L'hôpital me permettra de faire ma toilette.

Le jeudi 12 août 99, parc du Landmannalaugar

Le bureau de poste offre du café aux visiteurs (!) ... Un café, bienvenu, pour celui vivant de l'air du temps (et il n'y a pas de petites économies).

Je reprends le bus, pour le lieu-dit Landmannalaugar, point de départ du parc du même nom.

Sur la route n°1, une croix avec des fleurs, monument étonnant, dans ce pays, à la circulation si clairsemée. Certaines routes importantes ne voient qu'une voiture, toutes les heures.

Ce matin, je suis assis à côté d'un professeur de math de Besançon, passionné par l'Islande. C'est son 2nde ou 3^{em}e voyage.

La piste est tellement chaotique, que le bus doit s'arrêter, en raison d'un choc plus important que les autres. Le franchissement des gués, par la gerbe qu'il provoque, est toujours spectaculaire.

Nous traversons une grande plaine désertique, caillouteuse.

A Landmannalaugar, une merveille naturelle : une rivière d'eau chaude.

La première idée venant à l'esprit, tester immédiatement, cette baignoire naturelle, un luxe inouï, fourni gratuitement par la Nature.

Par endroit, l'eau est brûlante. Appréciant le délice d'être dans une eau à bonne température, dans la partie "baignable", d'une centaine de mètres de long et d'une soixantaine de m², alors que le froid nous entoure, il m'est difficile ensuite de m'extirper de la douce rivière, lorsque que la tempête, accompagnée de grésil, se lève.

Hélène et David, deux étudiants entraînés de Grenoble, et moi, nous joignons, pour la grande randonnée de quatre jours, traversant le parc.

Nous sommes fouettés par le grésil. La cape de pluie et le fait d'envelopper toutes ses affaires dans des sacs plastiques dans le sac, sont nécessaires lors des randonnées en Islande.

Tout autour, un impressionnant désert de pierres et d'obsidiennes foncées, à perte de vue, un champ de plusieurs km². On croirait une immense décharge de verre perdu. Jamais je n'ai vu un tel champ d'obsidienne, même sur l'île Lipari, en Italie. L'obsidienne est toutefois moins belle qu'en Sicile. Le paysage est un mélange de désert arctique et de paysage âpre, noir et pierveux du Galdopingen (le sommet de la Norvège).

La vue serait plus belle avec le soleil se reflétant sur ces blocs de verre volcanique.

Toutes ces coulées d'obsidienne proviennent d'un impressionnant dôme rond, de la même matière, à côté duquel nous passons, ce dôme étant le signe d'un volcanique passé très explosif.

Le soir, nous campons à côté du second refuge du parc, complet en cette saison, que nous atteignons après 300 mètres de montée, à partir du refuge de départ de Lanmalaugar, sur un sentier en montagne russe. Une étudiante en géologie, tenant le refuge, nous permet de nous réchauffer.

Sous la force de la tempête qui doit atteindre les 100 km/h, nous avons du mal à tenir la toile des tentes, même à plusieurs. Nous sommes obligés de construire des murets d'obsidiennes autour des tentes pour les protéger du vent et faire tenir les haubans. A côté les mâts en fibre de verre d'une tente igloo casse. En Islande, une tente avec mâts en aluminium ou en carbone est recommandée.

Le vendredi 13 août 99, parc du Landmannalaugar (suite)

Froid glacial au réveil. Crachin puis brouillard. Heureusement, le sentier est très bien balisé, grâce à des petits piquets blancs.

A côté d'un petit ruisseau d'eau chaude, un jet d'eau intermittent. Je me penche, et ce "sans gêne" profitant de ma genuflexion, me "crache" dessus. Rester bon joueur face à ce souffleur. Nous marchons ensuite sur les névés d'un glacier, même, à un moment, sur un fragile pont de neige. Pas de sérac visible. Nous sommes au point culminant du parc, 600 m.

Partout, la gadoue et l'humidité.

C'est la fin des obsidiennes. A la place, des rhyolites rouges, signe d'un autre volcanisme explosif.

Mes bâtons de marches, dont je suis le seul à en être équipé, me sont fort utiles pour franchir les gués des rivières. Leur usage est apprécié par Hélène, David et Marco et Michaelo, 2 italiens aux vêtements mode, couleurs fluo, ayant joint notre troupe, qui les empruntent régulièrement.

Partout des fumerolles et de jolies couleurs, oranges, rouges, vertes, liées aux oxydations des minéraux présents, teintant la terre. C'est le règne du minéral. Aucune de végétation.

A côté d'un grand lac sombre, un nouveau refuge, atteint le soir, où nous pouvons nous abriter. Les Italiens, nous proposent des pâtes à la sauce tomate. Pour 50 F la nuit, ce refuge est le bienvenu, pour mes amis. En ce qui me concerne, je dors sous la tente.

David, fan d' Eddie Cocran et de Ma None Tropo, portant sa guitare durant la randonnée, en plus de son sac à dos, nous joue maintenant "J'ai envie de pleurer". Dans ce refuge surpeuplé, la guitare fédère des amitiés, contribue à créer et réchauffer l'ambiance.

David, alpiniste, me raconte certaines histoires de montagnes, puis de l'effet du gel et de l'onglet connu lors d'un raid alpin (l'onglet, mini-trauma, fragilise à long termes les extrémités).

Puis, David, cassant un peu l'ambiance, critique Chantal Mauduit, une alpiniste disparue dans l'Himalaya, que j'admirais, me la présentant comme une exaltée, voulant posséder la montagne pour elle seule, refusant les porteurs sherpas.

Le jeune gardien, un étudiant, parle de l'Islande comme "d'un grand village insulaire". Tous monde se connaîtrait plus ou moins. Nombreux sont ses habitants, sortis d'Islande, ayant visité l'Europe, en particulier le Sud de l'Europe. Il reconnaît aussi la cherté de la vie, ici.

Le samedi 14 août 99, parc du Landmannalaugar (suite)

Buée dans la tente. Manquant de Silicagel, pour éviter la buée sur mes objectifs, je suis obligé, la nuit, de les réchauffer contre mon ventre.

Avec l'humidité ambiante, tout sent le moisie. Même certaines chutes d'eau, dans ce pays, dégagent même cette odeur (!!).

Maintenant, une plaine caillouteuse continue, un désert de sable et de rocaille noires, le royaume du vent. Le souffle du vent sur l'immensité. On aime ou on n'aime pas ce genre de paysage désolé. Le gel. Nous marchons sur un sentier droit, la ligne d'horizon rectiligne reculant sans fin. Près du lit d'une rivière, je découvre des champs d'épilobes arctiques, roses, en fleurs.

Ce qui m'étonne c'est le peu de vie, malgré le sol volcanique riche, la raison étant certainement, la force du vent alliée au froid.

A l'époque du parlement viking, il y avait peu de condamnation à mort, mais on procédait au bannissement des indésirables. On peut se demander, dans de telles contrées désolées, pauvre en ressources et animaux, si cette peine ne revenait pas, en fait, à une condamnation à mort déguisée.

Ici, qui abîme la nature doit la réparer. Les juges condamnent les contrevenants en 4x4, sortant des pistes, à replanter la toundra, si fragile et si lente à se régénérer, rapidement détruite par les pneus (il lui faut 10 ans pour repousser).

Même dans ce parc, on peut trouver des moutons voire des chevaux (semi-sauvages).

Dans le vent, l'air, une odeur permanente de soufre. Selon le gardien du refuge qu'on vient de quitter, une éruption sous-glaciaire est imminente (elle aurait lieu finalement en automne).

Vers 14h, nous nous arrêtons à un refuge, où nous pouvons sécher nos affaires dans le séchoir chauffé, avec l'accord de son gardien. Nous pouvons même nous y reposer.

Une tendinite torture David. Il a trop forcé avec des chaussures inadaptées. Dans ce terrain caillouteux et boueux, il est nécessaire de se munir de bonnes chaussettes, style chaussures Vibram. Il nous incite à continuer, nous affirmant nous rejoindre. Hélène restera avec lui. A notre pause de 16h, nous les attendrons pendant 1h30, sans résultat. Nous retournerons même sur nos pas, durant une heure, sans résultat.

Les couches épaisses de cendre ou de basaltes sont percés par endroits de profonds canyons. Beaucoup de montées et de descentes, dans cette partie. Nous traversons une rivière, aux eaux grises furieuses, certainement grosse des eaux de fonte, mêlée de sable volcanique.

C'est dans ce paysage âpre, mais beau, que nous, Marco et Michaelo, et moi, choisissons un bivouac improvisé, sachant ne pas pouvoir parvenir, avant la tombée de la nuit, au prochain refuge (il est normalement interdit de camper dans le parc, hormis le « green » entourant les refuges).

Le dimanche 15 août 99, Landmannalaugar (suite et fin), arrivée à Þorsmörk

Au réveil, avec le retour du soleil, le paysage environnant de canyon, nous paraît encore plus beau, grandiose. Avec le froid (8 ° au réveil), je n'ai pas bien dormi.

La végétation revient. Dans les dunes de sables, poussent des élymes des sables aux tiges bleutées, plantes dunaires, fixant le sable, comme les oyats sur nos dunes françaises. Rencontre avec de nombreuses plantes, des fleurs blanches à gros calice, des petites fleurs roses en touffes rases, des plantes basses duveteuses ... Avec le soleil, le chant mélodieux des bruants des neiges, annonce le retour à la vie. Je vois aussi des champs de graminées, ressemblant à de la folle avoine, du trèfle blanc, des dryades blanches, des presles.

Ce parc est le lieu idéal pour la découverte du volcanisme, par la diversité de ses roches _ obsidiennes rubanées, basaltes cordés ou scoriacés, rhyolithes. Sorte de Jurassic Park du volcanisme, des débuts du monde.

De nouveau des nuages bas. Si seulement ce foutu ciel se dégageait ?

Bientôt la fin du parc. Un immense inlandsis _ un dôme immense de glace de plus de 2 km d'épaisseur, comme on en trouve au Groenland – occupe l'horizon.

Une dernière difficulté, le franchissement d'un gué, plus important qu'un autre.

Nous choisissons la partie la plus large d'une cinquantaine de mètres. Les bâtons de marche, décidément, se révèlent fort utiles. De plus sur le plat, ces bâtons rythme la marche.

Une autre trouvaille, des bottines de plongées, me permettent de traverser les rivières les pieds, au chaud. Ceux de mes compagnons ressortent bleus.

2 jeunes norvégiennes, encordées, ont voulu, elles, traverser à l'endroit le plus étroit, mais le plus profond, et se sont faits drosser par le courant. Leurs sacs sont remplis d'eau. Elles sont trempées.

Nous traversons une forêts de bouleaux nains torturés et sauvages.

Nous arrivons vers 13h, au dernier refuge, une grande bâtisse en bois peinte en blanc, du site de Þorsmörk (Thorsmök), dominé par un immense glacier. L'endroit a un caractère suisse alpin. Il fait beau et doux. L'effet de föehn de ce côté-ci de l'inlandsis, dégage le ciel. Une dame promène son petit caniche sur un sentier couvert de planches régulières. Des sapins, rasant le sol, entourent l'endroit. Des mouettes planent dans le ciel. Sentiment de dépaysement.

Par endroits, des plantes ressemblant à de la luzerne occupent le terrain.

Suite à une indication erronée sur le lieu de l'arrêt de bus, je suis obligé à une marche forcée d'une demi-heure, pour rejoindre le bon arrêt, et ne pas louper le bus de 15h30, ce dernier ne passant qu'une fois, par jour. Malgré tout, mais j'ai le temps de prendre une douche. J'en avais besoin.

Face à un si beau paysage, mes italiens, trop fatigués, décident de s'enraciner. Notre bus passe à côté de nombreux 4x4 partis à la cueillette des airelles en famille, dans une grande plaine. Dans une plaine alluviale totalement plate, caillouteuse, désertique, un pont semble condamné, en raison du dernier lahar (coulée de boues dramatique, liée aux éruptions sous-glacières). Le très beau temps du soir, fait scintiller toutes les étendues d'eaux douces et salées, s'étendant à perte de vue. Par endroit la plaine marécageuse se confond au loin avec le ciel. L'eau imprègne tout, dans cette immense plaine désertique et pierreuse, entre ciel, terre et mer.

4 jeunes garçons dans le vent, Olivier, Yves, 3 commerciaux et un contrôleur de gestion, me recueillent, dans leur super 4x4 luxueux. Quand on sait le prix de la location de ce genre de véhicule en Islande, à presque 10000 F par semaine ! Le soleil révèle et "nous en met plein les yeux", concernant des beautés naturelles, le long du Vatnajökull nous dominant, immense glacier bas, le plus grand d'Europe, reste du dôme de glace, recouvrant toute l'île à la dernière glaciation. Durant le trajet, une vue merveilleuse du cordon lagunaire, à perte de vue, sur lequel nous roulons à vive vitesse, en direction du Jökulsárlón. A cette heure tardive, avec la lenteur du coucher du soleil, l'ombre de la voiture, et nos ombres lors d'un arrêt, s'allongent indéfiniment sur le goudron de la route. Etrange impression, sur bruit de fond des rouleaux de la barre, le long du cordon.

Nous arrivons à Jökulsárlón, lagune dans laquelle une langue d'un glacier, le Vatnajökull, vèle des icebergs, au coucher de soleil, explosant en un festival de feux de Bengale, de l'orange vif ou rouge rubis. Un chenal, traversé par un grand pont en bois, assure la communication du lac, avec l'océan. Dans ce milieu glacial, où nous campons, règne un atmosphère paisible. Les eiders à duvet, les oiseaux marins, les phoques nageant calmement, les élégantes sternes blanches, les labbes marrons, se posant pour la nuit, sur les bords de cette lagune. Devant ce décor, un pastis est servi. Comment des sternes, des phoques, peuvent-ils trouver de la nourriture, dans une eau si froide ? Question restée en suspens. Une petite femelle renard arctique et ses deux renardeaux se promènent tranquillement, sans hâte, sur les berges.

Le lundi 16 août 99, Jökulsárlón

Temps gris et brume au rendez-vous, à l'ouverture de la tente. Le café, dont l'eau est puisée dans le glacial Jökulsárlón, a un léger goût sodé. Les véhicules amphibie, sillonnant le lac couvert de floes et d'icebergs saupoudrés de cendres volcaniques et enfournant les touristes, par wagon entier, est une affaire qui marche bien. Les belles sternes aux formes aérodynamiques, profilées, attaquent en piquée, pour protéger leur nid, jouant un remake des « oiseaux » d'Hitchcock. Leurs trilles provoquent un vacarme indescriptible. Dans un local touristique, des photos aériennes du glacier, prises successivement en 1945, 1982, 1991 et 1988, montrent son net recul, de plus d'un km, entre 45 et 98, expliquant l'agrandissement du lac glaciaire et la fortune actuelle des bateaux touristiques. Je quitte mes 4 garçons dans le vent repartant vers l'ouest, pendant que je repars vers l'est. Une Marseillaise, que j'ai invité au restaurant, a perdu son argent dans une auberge de jeunesse. Longue attente pour le stop. Il pleut bergère ! Rentre tes moutons. Une Islandaise, soprano à l'opéra de Berlin, spécialiste du répertoire français, me hèle. Son père, agriculteur, propriétaire avec 600 hectares, artiste peintre amateur, n'aime pas les voyages, contrairement à sa fille. Par manque de débouchés, pour ses faire connaître, les artistes islandais doivent s'exporter. C'est le cas de ma soprano. Dans les lagunes littorales, de nombreuses oies cendrées et des troupes de cygnes trompettes au bec jaune. Soudain, trois moutons kamikazes traversent la route en courant, se jetant devant le capot. La conductrice a juste le temps de piler, manœuvre délicate, par temps de pluie. Ma conductrice me déclare que les Islandais sont très nationalistes, refusant l'Europe, par peur de voir leur indépendance remise en cause. D'un autre côté bien que défendant son indépendance, le pays héberge une base américaine. L'influence américaine se fait sentir, surtout au niveau du nombre élevé des fast-foods ici.

D'après elle l'Islande vit essentiellement de la pêche et de l'agriculture. Elle craint donc le risque de quotas imposés par l'Europe, en cas d'adhésion à la C.E.E. L'Islande a toujours su, elle-même, gérer ses ressources, et a déjà repoussé la limite de ses eaux territoriales à 200 miles, la faisant respecter, avec ses frégates armées. C'est d'ailleurs la seule force militaires des Islandais, eux-mêmes n'ayant pas d'armée, et acceptant pour leur protection, une seule base américaine (la prolongation de son bail est actuellement en discussion).

Arrivé à Höfn, je suis accueilli par un fort vent, heureusement, atténué par la haie du camping. Une seule tente, celle d'espagnols bruyants et bavards. Coincé dans ce lieu perdu, je rêve de vraies aventures, comme celles de Jean-Louis Etienne, de Knud Rasmussen, de Fridtjof Nansen, des époux Katia et Maurice Krafts, de Nicolas Hulot, de Chantal Mauduit, d'Haroun Tazieff, d'Auguste Picard, d'Alain Bombard, etc. ...

Le mardi 17 août 99, Höfn

Le stop marche ... si l'on est très patient. Plus d'une heure d'attente, sous la pluie. J'ai le temps de constituer un petit monticules de cailloux de geysérites, au bord de la route. Un agriculteur m'emmène pour 6 km. Ensuite, attente de cinq heures, dans un lieu perdu, sur une portion non goudronnée, de la route n°1. Coup de chance, un 4x4 m'emmène directement à mon prochain lieu de destination, le lac Mývatn, à plus de 400 km d'ici. Mon voisin pense que ses compatriotes ont trop rapidement oublié le fait d'avoir été pauvres au début du siècle. Pour lui, l'histoire ne cesse de se répéter.

Au camping, bienvenu, de la petite ville de Reykjalið, au bord du grand lac de Mývatn, une douche chaude, à l'odeur de soufre, constitue un luxe gratuit appréciable. A côté de ma tente, la Harley-Davidson de mes voisins australiens, a perdu un de ses rétroviseurs, arraché lors d'un choc avec un mouton.

Le mercredi 18 août 99, le lac Mývatn

Un groupe d'allemands, en terrain conquis, accaparent toutes les ressources du camp. Un autre fléau connu du bord du lac Mývatn, d'origine volcanique et réserve naturelle d'oiseaux, est constitué par les millions de moucherons du lac, s'immisçant dans la bouche, le nez, la gorges, les yeux. Une moustiquaire faciale est fortement recommandée. Le soleil, plus présent dans le nord de l'Islande, tape fort, surtout lors de mes longues pérégrinations pédestres, à la découverte des merveilles naturelles entourant le lac. Ce dernier ayant la particularité d'héberger une micro-faune planctonique à diatomées (organismes unicellulaires à exosquelette siliceux) et d'importantes dépôts de roches diatomiques.

J'ai le plaisir de plonger dans les eaux chaudes, délicieuses, d'un lagon artificiel, intensément bleu, remplies des eaux de rejet de l'usine d'extraction de diatomite, toute proche. L'argile blanche tapissant le fond du lac renforce l'onctuosité du sol et le confort du baigneur. A côté d'habitation proches, des fumerolles sourdent du sols. Les habitants de la région ont l'habitude de vivre avec le danger des éruptions et des tremblements de terre. Tout autour de Reykjalið et du lac, on ne voit que coulées de lave anciennes ou des champs fumerolliens ou géothermiques _ mares de boues, jets de vapeur naturelle. Dans cette zone, la faille nord-sud du rift est bien visible. Au bord des routes, des silènes maritimes, aux grosses fleurs blanches.

Des Norvégiens en 4x4, avec qui j'aborde la question de l'Europe et la Norvège, me font gagner quelques km, sur la piste conduisant au volcan fissural, le Krafla. Ici, il est inutile d'espérer y voir un grand et beau cône strombolien. Seul un minuscule cône de 50 à 100 m, se distingue, dans les champs de laves basaltiques scoriacées, à perte de vue, les plus récente, datant de 1984. Ces coulées sont totalement noires, sans végétation, semblant jeunes, impression de jeunesse renforcée par les fumerolles traversant la lave. On croirait que la lave, bien que totalement froide, fume encore. Des touristes tentent de traverser le champ chaotique de lave, sans y parvenir.

Une petite « montagne », un volcan plus ancien, le Leirhnúkur, est sillonné de pipelines, recueillant l'eau brûlante de forage géothermiques profonds, certains à plus de 1000 m de profondeur. Ces canalisations vont vers une usine de production d'électricité d'origine géothermique, toute proche. D'après ce que l'on m'a dit, cette usine serait démontable, en cas d'imminence d'une éruption (!!! ???). A vérifier. Tout autour du le Leirhnúkur, on ne trouve que fumerolles, lacs de boues brûlantes ... Tout proche, se trouve un des plus jolis lacs de cratère du pays, d'un bel ovale presque parfait, d'un beau bleu-vert profond, le Helvíti.

L'après-midi, je monte au sommet du Hverfjall (452 m) au nord-est du lac, un cratère parfait, rond, uniquement constitué de cendre et de sable volcanique. Au sommet, on a une belle vue sur le lac et la région. Un Allemand, que j'ai du mal à suivre a monté au sommet, à un allure de métronome. Grâce à la technique des petits sauts de cosmonautes dans la cendre, à la descente, j'ai pu le doubler. Astuce française.

Dans une grotte basaltique proche, Grjótagjá, on peut se baigner dans un bassin d'eau chaude. Sa température atteint tout de même 45°C. Proche du lac, je suis de nouveau attaqué par les nuées de moucheron.

Sur l'île, le tourisme est fort bien organisé ici _ panneaux indicateurs bilingues islandais-anglais, points d'informations partout, nombreux dépliants, abondances de sentiers de randonnées ...

Le soir, je goûte le lait local, au bon goût de lait de montagne, et le poisson fumé local _ de l'omble fumé au bois de bouleau _ à l'étrange goût de tourbe.

Au camping, très beau couché de soleil sur le lac et ses importantes colonies d'oiseaux.

Le jeudi 19 août 99, le lac Mývatn (suite et fin)

Je quitte ce matin Charles et sa famille, choisissant toujours des vacances hors normes, tels une année dans le Toubkal marocain, une autre dans la dépression d'Etosha en Namibie etc ...

Deux routes allant vers Reykjavik, je choisis celle du sud. Je pensais être scotché du mauvais côté du lac Mývatn, mais je pris immédiatement par un père et sa fille de 8-10 ans. A tous les signes, je vois que ce père aime vraiment sa fille. Le stop est vraiment lié au hasard. Par contre, j'oublie mon bonnet fort utile, qui ne m'avait jamais quitté, dans cette voiture.

Nous traversons les fjords du nord, dont les vallées sont bien plus basses et évasées, qu'en Norvège.

La petite ville nordique d'Ukareyri comporte de très belles maisons de bois anciennes, qui nécessiteraient un classement au patrimoine mondial de l'UNESCO. Ici s'observe la bonne politique du pays, concernant la préservation et la restauration du patrimoine.

Dans le port, un vaisseau militaire, un de ces vaisseaux servant à défendre les zones des 200 miles, réservée aux chalutiers islandais pour la pêche à la morue.

70 % des exportations du pays concerne les produits de la pêche, ensuite viennent les exportations informatiques (ici beaucoup de sociétés éditrices de logiciels aux consonances anglaises) et pharmaceutiques.

Les biotechnologies sont une voie prometteuse dans laquelle l'Islande s'est engagée résolument. Le pays a mis en place un ambitieux programme de mise en fiche de tout le patrimoine génétique de la population, pour des buts de recherche scientifique.

Quelques intellectuels islandais contestent ce « fichage », prémisse d'un « fichage » policier tout court étendu. Bien que le taux de criminalité du pays soit l'un des plus bas du monde, l'élégant ministre de l'Intérieur actuel, au look sportif et au crâne poli, habitué du petit écran, a entrepris de mettre en place un important programme de réseau de télé-surveillances dans les rues des principales villes du pays, suscitant un houleux débat, dans la population. On craint un risque d'atteinte aux libertés fondamentales des Islandais.

Verra-t-on l'instauration du règne d'un « Big Brother » de la vidéosurveillance, ici ?

Longue attente, avec un couple de français, à la sortie d'Ukareyri.

Après être pris par une femme âgée pour 10 km, une famille constituée de jeunes frères et sœur, Ann, Sóley, Jón, me hèle. Ils sont bruns. D'après leurs recherches généalogiques, ils auraient peut-être dans leurs ascendants, un pêcheur d'Islande français, ayant fait relâche, un jour du XIX^e siècle, dans un port islandais.

Nous traversons des montagnes enneigées, puis de belles vallées glacières dont la « Hraundrangar valley – Óxnadalur », où coulent des rivières grises ou blanches, remplies de « blanda », mélange d'eau de glacier et de torrent d'eau claire. Au loin des nuages lenticulaires.

Les jeunes tentent de l'apprendre la subtile composition des mots accordéon à bretelles ou à rallonge de l'islandais « stóri-dimon, Tad-reykt, Birkireykt ».

Par mes différentes rencontres, je constate que les Islandais ont été au moins une fois à l'étranger. Ils sont parfaitement informés de la marche du monde, sont fort écolos et d'un bon niveau culturel en général.

Avant d'arriver à Reykjavik, par temps de brouillard, nous franchissons un bras de mer, par un long tunnel, dont le prix de passage est de 1000 Kr (~100 FF). Dans la capitale, la pluie est de retour. Cela devient une habitude (lassante).

Le vendredi 20 août 99, retour à Reykjavik

Dans le camping, un groupe de français du club Evasion Nord-Sud, venus de France par un ferry écossais, avec leur luxueux 4x4, vont faire un grand tour de l'Islande (coût de la traversée par 4x4 avec une chambre pour 2, est d'environ 12000 F ! durée de la traversée, 9 jours). Ils ont surnommé leur raid "l'Askja Raid", du nom d'un volcan du nord de l'Islande, d'accès difficile, même par les pistes 4x4. Ces derniers m'apprennent les rudiments des franchissements des rivières en 4x4 : franchir lentement la rivière, par un trajet en U, en remontant tout d'abord vers l'amont, sur sa portion la plus large. Avoir un engin avec prise d'air haute ... éviter le choc thermique lors de la traversée de rivières.

Le matin, je passe mon temps chez les bouquinistes d'Islande.

Un instant, je vérifie qu'on peut directement sonner à la porte de la maison du premier ministre. Un secrétaire m'ouvre. Je feint m'être trompé de maison.

Devant, sa maison, des marins russes, coincés à Reykjavik, suite à la faillite de l'armateur islandais qui les a embauchés, manifestent afin que leurs salaires soient payés et qu'ils puissent retourner chez eux. Peu de temps après, l'ambassadeur de Russie, dans sa limousine Mercedes noire, les bras encombrés de paquets cadeaux, vient visiter le premier ministre. Ils sont là aussi, d'après un journaliste, pour résoudre cette affaire. Je suis aux premières loges.

A côté, à l'angle du "4 Borgartún" et la rue « Skúlagata », se trouve le temple franc-maçon de la ville. D'après les Islandais, ces derniers seraient fort influents au parlement.

Plus loin, se trouve la résidence blanche, non gardée, celle du sommet Reagan – Gorbatchev.

L'après-midi, est consacré au "pensum" des cartes postales à rédiger avant le retour.

Le samedi 21 août 99, Reykjavik (suite), Vik, retour en France

Dans un jardin, l'ortie blanche est utilisée comme fleur ornementale.

Je décide de voir les macareux, sur les falaises à oiseaux de Vik, à 100 km d'ici.

Stop facile.

Au pied de la falaise, pousse une jungle de céleris géants et gros choux blancs.

Les macareux ne sont pas aux rendez-vous, déjà repartis en migration le 11 août, selon un groupe d'ornithologues allemands présents. Au sommet de la falaise couverte de mouettes tridactyles, de labes et de corbeaux, qui doit bien faire 400 m de haut, un vent à décorner les bœufs ne cesse de se renforcer. Les moutons jouent les alpinistes.

Au bout du cap, une vision grandiose sur des dents basaltiques comme à Etretat, et au sommet, un ancien local radio du temps de la guerre froide.

La tempête m'oblige à rebrousser chemin. Sous la pluie battante, faisant du stop depuis plus de 3 heures, je suis frigorifié, mon Gore-tex, ayant traversé.

Mes bienfaiteurs, un couple d'agriculteurs, retraités minimisent la rigueur du climat : "le temps n'est pas toujours comme cela en Islande". J'arrive à Sellfoss à 21h, toujours frigorifié.

Un chasseur et pêcheur, gérant d'une supérette, me prend. Ils est très fiers de la taille de ses dernières prises, trois saumons d'une dizaine de kg, qu'il revendra. Ici, on peut pêcher du saumon dans toutes les rivières, même au milieu de Reykjavik. D'après lui, on peut fumer le poisson, en faisant brûler de la viande de mouton ! Ce qu'il fait.

Il me propose de goûter la chair de petits oiseaux fumés, celles de macareux chassés. La chair est bonne. Un instant de culpabilité pour ces pauvres oiseaux à l'aspect de clowns. Des macareux vivent des millions sur Puffin Island, au large de Reykjavik, mais je ne peux m'y rendre, ces îles étant interdites d'accès, aux non scientifiques. Mon compagnon du moment a vécu 3 mois à Paris, reconnaissant s'être bien amusé et n'avoir pas appris un mot de français.

Nous arrivons au moment du grand feu d'artifice annuel de Reykjavik le 21/8. Tout le monde est dans la rue. Embouteillage partout (normalement, ils sont inconnus à Reykjavik). L'alcool, distraction des WE, coule à flot. Dans la nuit, tous les magasins sont ouverts jusqu'à minuit. Foule dense et bigarrée emplissant les rues.

Lors d'un vernissage, le crâne rasé et le foulard de soie au cou, un auteur d'une bande dessinée à la ligne claire, Hallgrímur Helgason, présente son héros grincheux ou cynique « Grim » à travers des planches exposées dans la galerie. Tous les deux, le héros et l'auteur, parlent bien le français. Ces bandes dessinées sont vraiment très drôles. Regret que cet auteur soit inconnu en France.

Beaucoup d'intellectuels islandais parlent français.

Le dimanche 22 août 99, Reykjavik (suite et fin).

J'assiste ce matin au marathon de Reykjavik, sponsorisé par Gatorade, se déroulant sous la pluie.

Encore quelques tours dans la ville, puis le soir c'est l'aéroport et le retour en France.

Je suis arrivé avec le temps « islandais » et je repartirais avec.

Beau pays, dont l'appréciation a été malheureusement relativisée par les fréquentes pluies rencontrées. Dommage. Il paraît qu'en juillet, il y fait un peu plus beau.

Table des matières

1	Introduction à mes récits de voyage	2
2	Algérie 1973.....	5
2.1	En conclusion : petite analyse sommaire du pays	30
2.1.1	Quel sera l'avenir du pays ?	30
2.1.2	Bibliographie sommaire sur l'Algérie	32
2.1.3	L'Algérie en chiffres	32
3	Haute-Volta 1979	33
4	Côte d'Ivoire 1980	43
5	Russie 1980.....	62
6	USA 1980	90
7	URSS 1982.....	114
8	Egypte 1984	122
8.1	Annexe : Au sujet de la violence et de l'intolérance intrinsèque à la religion musulmane	135
9	Norvège 1992	137
9.1	Preliminaires	137
9.2	Le voyage	137
9.3	Deuxième partie	146
9.4	En conclusion	149
9.5	Epilogue	149
10	Martinique 1997	151
10.1	Conclusion et Epilogue	168
10.2	Annexe : Equipement qu'il est bon d'emporter en Martinique	168
11	Maroc 1997.....	170
11.1	Annexe 1 : Equipement prévu pour cette randonnée	190
11.2	Annexe 2 : Dépenses au cours de cette randonnée	193
11.3	Annexe 3 : Equipements nouvellement achetés pour cette randonnée	194
11.4	Annexe 4 : Petit lexique franco-berbère.....	195
11.5	Bibliographie.....	195
12	Sicile - Italie 1997	197
12.1	Annexe : Conseils pour visiter les volcans actifs de Sicile	205
12.2	Vêtements, chaussures montagne, équipement volcan et randonnée.....	206
12.3	Vêtements été et équipement plage	207
12.4	Intendance.....	208
12.5	Divers (Appareils photos)	209

13	Arctique – Canada 1998.....	210
13.1	Le budget d'une telle randonnée	236
13.2	Suggestion d'équipement pour un trekking arctique en été.....	237
13.2.1	Tente et matériel de camp	237
13.2.2	Couchage	237
13.2.3	Cuisine, couvert, réchaud, carburant	237
13.2.4	Matériel, outillage d'entretien et de réparation	237
13.2.5	Toilette et hygiène.....	237
13.2.6	Orientation, topographie, survie	238
13.2.7	Habillement	238
13.2.8	Pharmacie	238
13.2.9	Alimentation	239
13.2.10	Divers	239
13.2.11	Photo, son, vidéo	239
13.3	Divers facultatif.....	239
13.4	Le parc de Katannilik.....	240
13.5	Informations sur le tourisme arctique.....	241
13.6	Pour connaître le Nunavut et ses enjeux.....	242
14	Sicile - Italie 1998.....	243
15	Islande 1999	254
15.1	Décide-t-on d'un voyage, au dernier moment ?.....	254
15.2	Economie, économie !	254
15.3	C'est parti	254

Proof